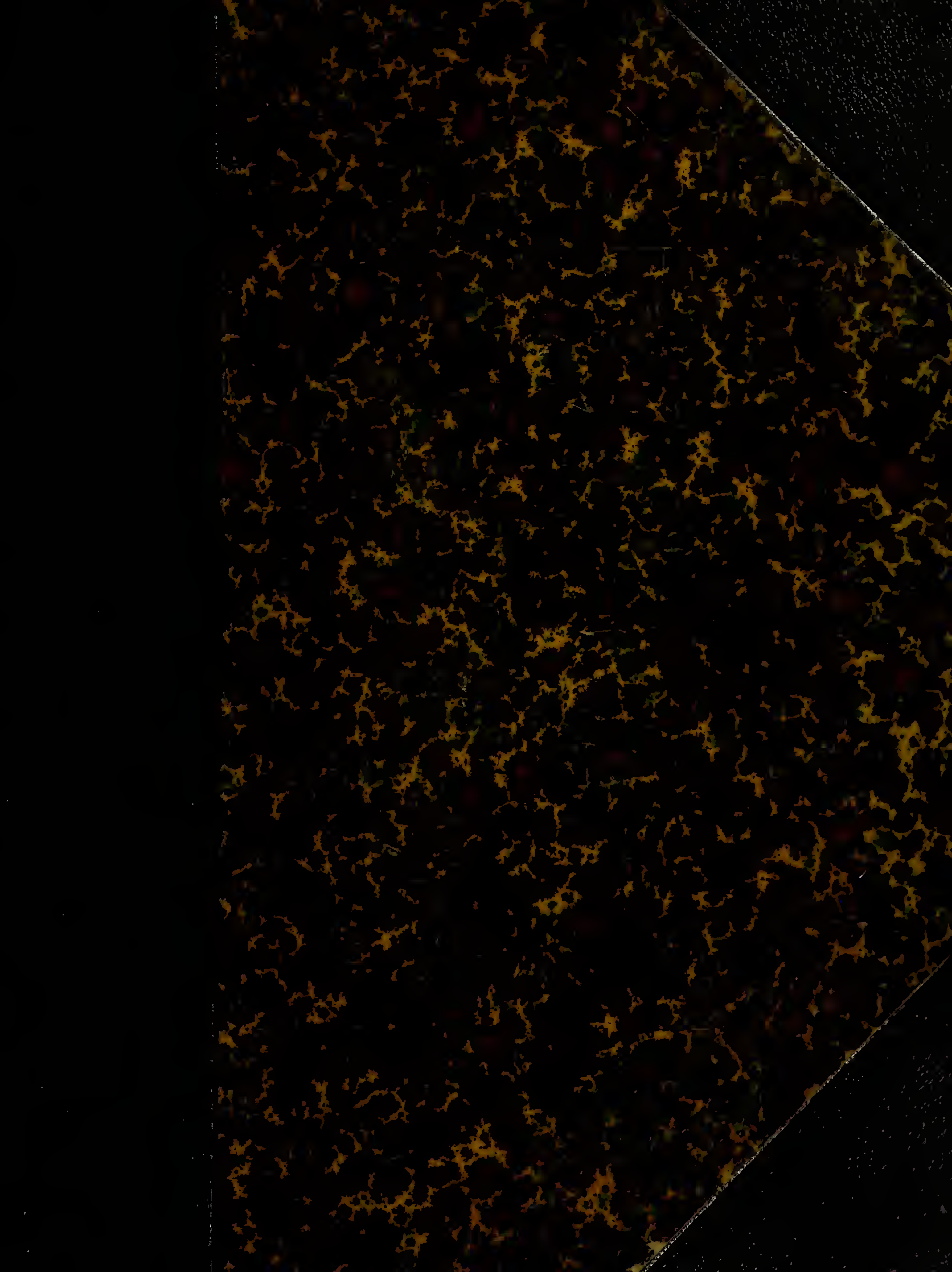
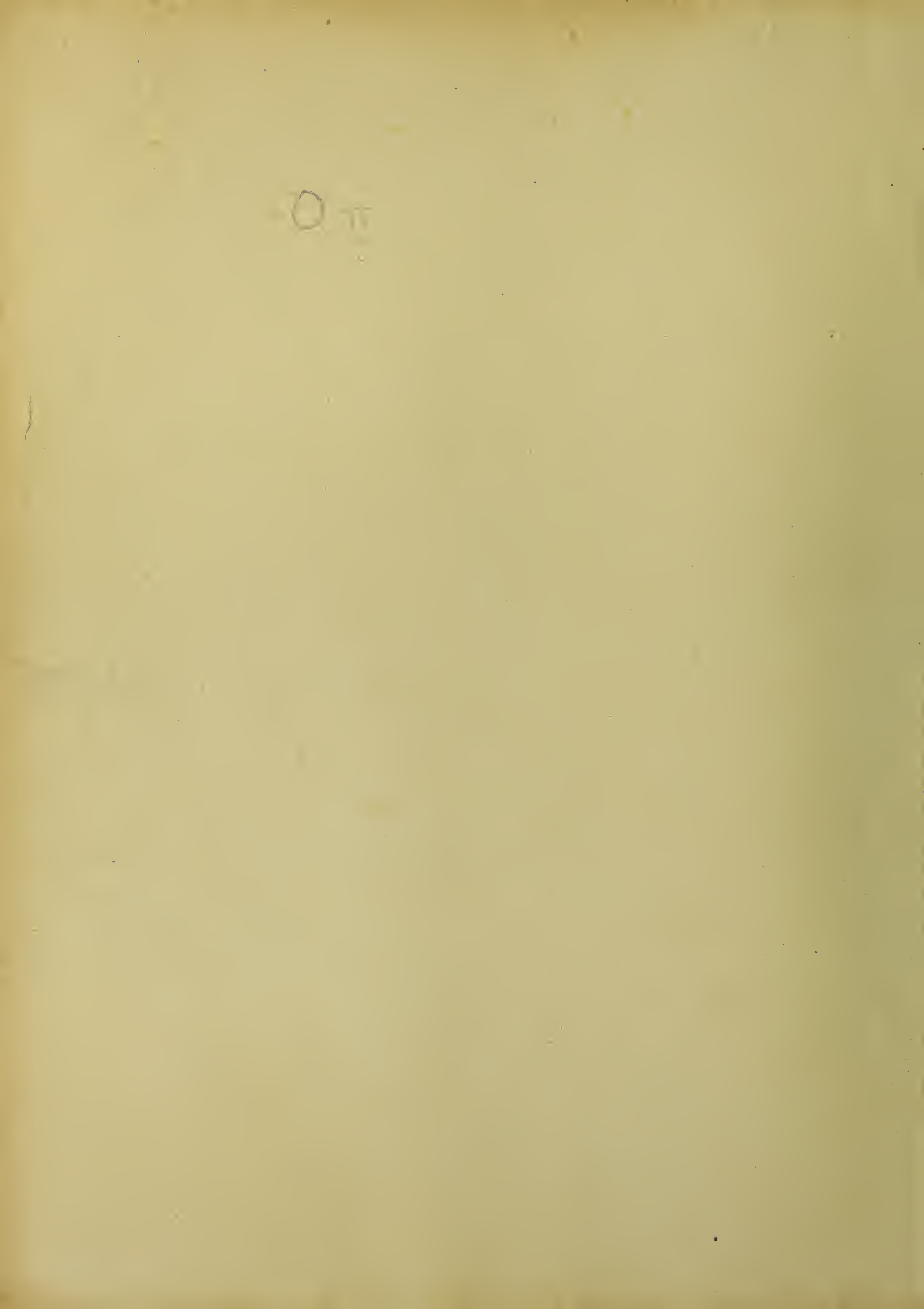












L'HOMME ET LA TERRE

Matières contenues dans les Tomes parus

TOME Ier

LES ANCÊTRES

Origines — Milieux telluriques
Travail — Peuples attardés — Familles,
Classes, Peuples — Rythme de l'Histoire

HISTOIRE ANCIENNE

Iranie — Caucasie — Potamie

TOME II

HISTOIRE ANCIENNE (Suite)

Phénicie — Palestine — Egypte — Libye

Grèce — Iles et Rivages Helléniques — Rome

TOME III

HISTOIRE ANCIENNE (Suite)

Orient Chinois — Inde — Mondes Lointains

HISTOIRE MODERNE

Chrétiens — Barbares — La Seconde Rome
Arabes et Berbères
Carolingiens et Normands
Chevaliers et Croisés

TOME IV

HISTOIRE MODERNE (Suite)

Communes — Monarchies — Mongols,

Turcs, Tartares et Chinois

Découverte de la Terre — Renaissance

Réforme et Compagnie de Jésus

Colonies — Roi Soleil — XVIIIe Siècle

TOME V

HISTOIRE MODERNE (Suite)

Révolution — Contre-Révolution — Nationalités — Nègres et Moujiks — Internationales

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Partage du Monde — Peuplement de la Terre — Latins et Germains
Russes et Asiatiques

ÉLISÉE RECLUS

L'Homme et la Terre

La Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'Espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le Temps.

TOME SIXIÈME

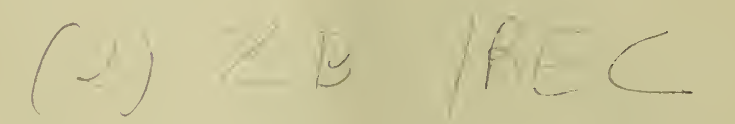
HISTOIRE CONTEMPORAINE (Suite)

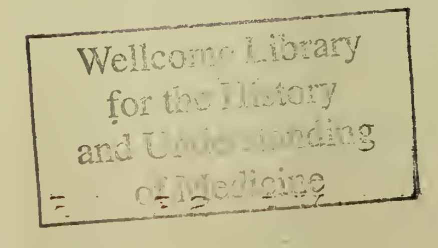
L'Angleterre et son cortège — Le Nouveau Monde et l'Océanie
L'Etat moderne — La Culture et la Propriété
L'Industrie et le Commerce — La Religion et la Science
Education — Progrès



PARIS
LIBRAIRIE UNIVERSELLE
33, Rue de Provence, IXe

Published the 25 March 1908





HISTOIRE CONTEMPORAINE

(Suite)



L'Irlande est bien le vautour qui ronge le flanc du Prométhée britannique,

CHAPITRE V

SITUATION UNIQUE DE LA GRANDE BRETAGNE. — FIERTÉ NATIONALE
GUERRE DES BOERS. — DIMINUTION RELATIVE DES RESSOURCES INDUSTRIELLES
IGNORANCE VOULUE. — CONSERVATISME RELIGIEUX. — SURVIVANCES DIVERSES
ROYAUME UNI. — BRETAGNE MAJEURE : CANADA, LE CAP ET AUSTRALASIE
COLONIES D'EXPLOITATION. — FIDJI, POSSESSIONS D'AFRIQUE, EGYPTE, ETHIOPIE
INDE ANGLAISE. — TIBET, INDO-CHINE ET INDONÉSIE

Les Anglais, constitués en Etat, se trouvent actuellement dans une situation qui n'a pas eu sa pareille au monde, car jamais la population d'une si faible partie de la surface terrestre n'a tenu dans ses mains les destinées d'un aussi grand nombre d'hommes répartis sur toute la circonférence du globe. Chaque mouvement des îles Britanniques, que la petite Angleterre symbolise, a sa répercussion dans le monde entier. La vie de la nation se trouve ainsi doublée et détermine une politique

contradictoire à certains égards, puisqu'il s'agit en même temps de sauvegarder l'insularité farouche de la patrie et d'entretenir des relations de plus en plus actives avec les colonies, en s'assurant des moyens de conquête et de domination sur des tributaires parsemés dans toutes les parties de la Terre. L'Anglais patriote doit se répéter en toute conviction la parole du Romain : « Souviens-toi que tu es né pour commander aux peuples ! »

Il est intéressant de voir avec quelle majesté tranquille les Anglais, pénétrés de leur mission providentielle, en étaient arrivés à parler de l'infinie supériorité de leur rôle comparé à celui des autres nations ; toutefois leur langage, il faut le dire, se modéra quelque peu pendant la guerre du Transvaal, qui eut pour conséquence de montrer à l'Angleterre l'insuffisance de son outillage militaire relativement à la grandeur de ses ambitions. Mais ces trois années de lutte n'ont été qu'un temps d'arrêt, et la Grande Bretagne, reprenant confiance, recommence à se dire prédestinée à l'hégémonie du monde : « A ceux qui croient que l'empire anglais est, après la Providence, le plus grand instrument de bien... ce livre est dédié ! » Telle est la dédicace de l'ouvrage d'un ancien vice-roi des Indes. De même, le fameux Cecil Rhodes, qui gagna comme en se jouant des centaines de millions, consacrés par lui dans son testament à l'accroissement de l'influence britannique, pose comme principe absolu, comme point de départ de sa conduite : « J'établis en fait que nous sommes la première race du monde, et que plus nous y occuperons d'espace, plus l'humanité en aura de profit. »

Animée du même esprit, une société de professeurs, de journalistes, de diplomates et de banquiers patriotes s'était fondée pour constituer un ordre sur le modèle de la compagnie de Jésus, ayant pour seul objectif d'augmenter la force et le prestige de la Grande Bretagne, comme les Jésuites s'efforçaient de travailler à la domination de l'Eglise : il s'agissait de rebâtir la « cité de Dieu » au profit des Anglais, ses élus. Evidemment, les colonies de langue anglaise, haut Canada, Cap, Australasie faisaient partie de la grande confédération projetée; mais, en outre, la branche la plus puissante de ce que l'on appelle si faussement la race « anglo-saxonne », la république des Etats-Unis, devait entrer dans la ligue panbritannique, puisque les citoyens qui la composent parlent aussi la langue anglaise. Toutefois, une question des plus épineuses se

posait aussitôt devant les ligueurs : « A qui appartient l'hégémonie dans la prise de possession du monde? Aux Anglais ou aux Américains? » Sans doute, il eût semblé préférable que l'antique monarchie, illustre depuis tant de siècles, gardât la prééminence et la direction des affaires, mais il fallait prévoir que la jeune nation d'outre-Atlantique, enivrée d'orgueil, consciente de sa puissance irrésistible, ne cédât à aucun prix le premier rang, voulût même se subordonner la vénérable aïeule insulaire britannique. Eh bien ! s'il en était ainsi, l'amour de l'unité anglo-saxonne devait l'emporter sur toute question de sentiment et, par l'exaltation même de leur patriotisme, les patriotes conjurés acceptaient d'avance que l'Angleterre fût réduite à n'avoir plus qu'un rôle provincial[1].

La ligue de la « Plus grande Bretagne » se divisait pourtant en deux groupes distincts, dont la désunion devait se produire fatalement dès que l'on se trouverait aux prises avec les événements. Les uns, la fleur de la pensée anglaise, ne voyaient dans la supériorité présumée de la race qu'un accroissement de leurs devoirs et de leur responsabilité: ils avaient pour but d'élever les autres hommes à leur hauteur morale et d'assurer les progrès de toute nature dans l'immense joie de la paix et de la liberté britannique. Les autres, les « jingoes », cherchaient l'anglicisation par la conquête et l'asservissement. Se croyant les plus forts, ils ne se donnaient d'autre mission que d'employer cette force, et au besoin leur ruse et leur féroeité, à l'extension de la puissance anglaise. Le *raid* de Jameson, cette incursion faite en pleine paix dans le territoire du Transvaal par une troupe armée (29 décembre 1895 — 2 janvier 1896), fut l'occasion du profond désaccord qui se produisit aussitôt dans la grande Eglise de l'impérialisme. Le gouvernement occulte de l'hégémonie mondiale au profit de l'Angleterre se trouva brisé, mais il se reconstituera probablement sous d'autres formes, car l'esprit qui le fit naître subsiste dans toute son intensité naïve. On s'étonne de rencontrer en telle ville d'Angleterre[2] un édifice renfermant une bibliothèque de choix et recevant à l'usage du public plus d'une centaine de journaux et de revues de la Grande Bretagne et des colonies, parmi lesquels ne se glisse pas une seule feuille, pas un seul document qui rappelle aux lecteurs l'existence d'un autre pays que celui d'Albion, d'un

1. W. T. Stead, *Autour du Testament de Cecil Rhodes*, La Revue, 15 mai 1902. — 2. A Canterbury par exemple, en 1903.

autre peuple que le peuple anglais. Dans cet amas de littérature exclusivement britannique, il n'y a aucune place pour un journal venu de France, d'Allemagne ou d'Italie.

La confiance en soi, la belle allure d'une vie heureuse et saine, voilà certes de grands avantages qui peuvent mener à l'accomplissement de fortes actions, mais l'adoration personnelle n'est-elle pas de trop et les conséquences n'en doivent-elles pas être fatales, surtout quand à cette adoration même se mêle très souvent une crasse ignorance? L'insularité de l'Angleterre se retrouve dans le dédain parfait dont les hommes d'Etat et les administrateurs ont souvent fait preuve à l'égard de tout ce qui intéresse spécialement les nations étrangères[1] : dans sa haute fierté le peuple anglais peut ignorer les autres peuples et même trouver un certain mérite à ne pas descendre jusqu'à eux. C'est probablement en Angleterre que le patriotisme prend sa forme la plus délirante et la plus aiguë, car l'insulaire, froid et grave en apparence et prenant soin de se contenir, cesse d'avoir toute retenue dès qu'il s'est une fois abandonné. N'est-ce pas en Angleterre, après la victoire de Paardeberg (27 février 1900) si longtemps attendue, et surtout après la délivrance de Mafeking (17 mai 1900), que l'on a vu les *gentlemen* de la Bourse et des banques se ruer les uns sur les autres, fous de joie, pour se déchirer mutuellement les habits et les chapeaux, tandis qu'à Oxford les étudiants, allumant des bûchers, y jetaient des meubles et jusqu'à leurs livres[2].

A ces démonstrations absurdes et folles correspondent des formes cérémonielles et de majesté religieuse. Ainsi les officiers anglais se portent mutuellement depuis la guerre d'Espagne (1705) un toast dont on ne retrouve le semblable en aucune autre partie des sociétés humaines : *Our men! Our women! Our swords! Ourselves! Our religion!* Nos hommes! Nos femmes! Nos épées! Nous-mêmes! Notre religion! On peut dire que, dans l'aristocratie anglaise, le gentilhomme arrive tout simplement à ne plus voir le monde qu'à travers l'illusion de sa propre grandeur[3], et cela sans s'être donné la peine de réfléchir, par le seul effet d'une routine bien rythmée et de paroles sacramentelles répétées solennellement dans la famille, à l'école, à l'église, par les mères et les vieillards à cheveux blancs; le jeune homme en vient à marcher devant lui en toute certitude d'avoir raison, avec une assurance

1. W. Bagshot, *Constitution Anglaise*, p. 300. — 2. André Chevrillon, *Revue de Paris*, 15 sept. 1900, p. 360. — 3. Même auteur, *loc. cit.* pp. 375 et suiv.

parfaite, même quand il lui faut commettre des actes réprouvés partout ailleurs par la conscience publique : il accomplit son œuvre bonne ou mauvaise avec un sentiment de fierté qui, chez lui, se confond avec l'idée du devoir.

Il est tout naturel que les Anglais dépassent la plupart des autres peuples en orgueil national. Le milieu immédiat — et c'est celui qui



Cl. J. Kuhn, édit.

SCÈNE DU PAYS DES BOERS

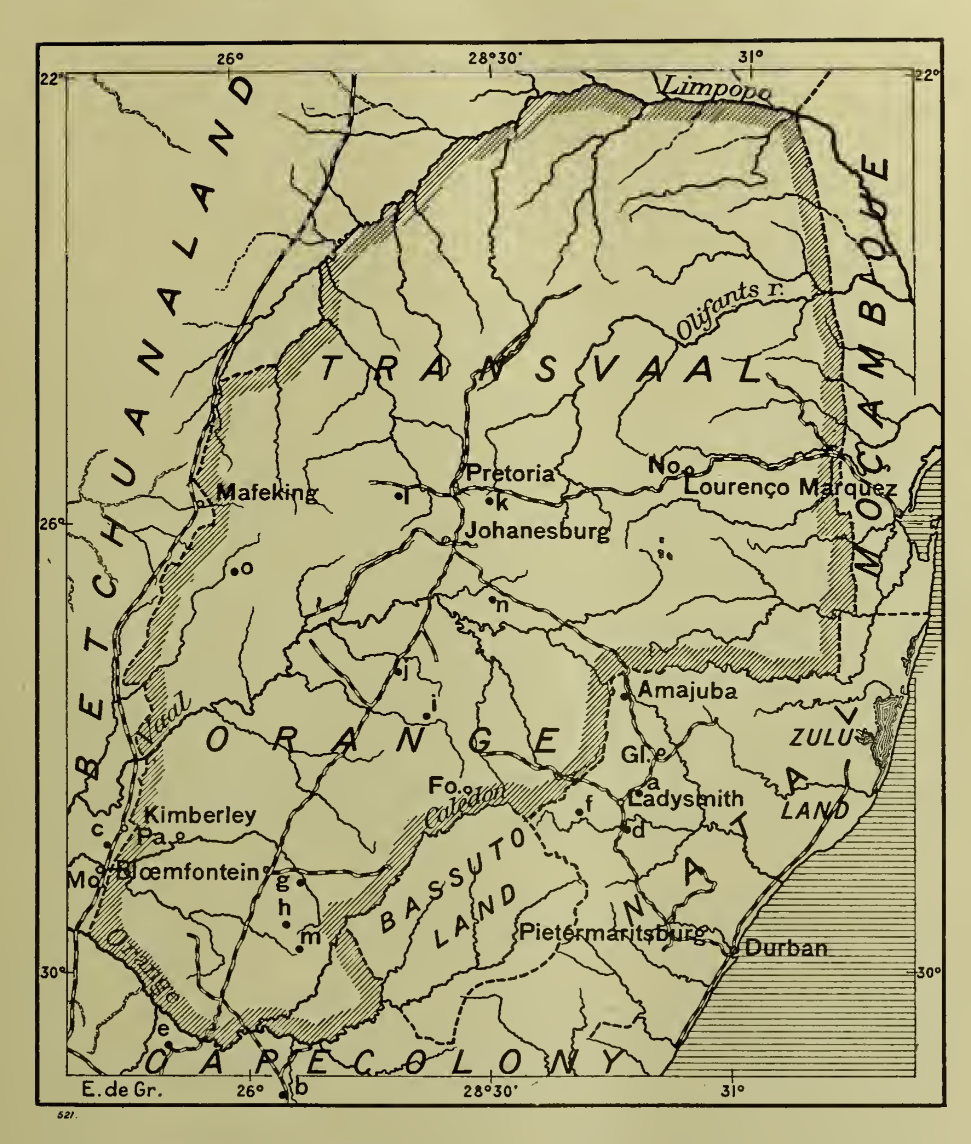
exerce toujours la plus grande action, suivant la loi exigeant que l'attraction soit inversement proportionnelle au carré de la distance — les porte à se croire supérieurs aux autres hommes, ils ont leur île pour demeure, le riche palais qu'entourent et que défendent les vagues de la mer et leurs innombrables vaisseaux, les « remparts de bois » de réminiscence classique ; la fière citadelle, depuis des siècles, a été fréquemment menacée, mais n'a jamais été souillée par le pied de l'ennemi. Que d'exultation suscite le sort de l' « invincible Armada » ! Et puis,

n'ont-ils pas le souvenir de leurs victoires, surtout de celles qu'ils ont remportées sur leurs voisins les plus proches, les Français! Que de batailles heureuses pendant la série des siècles écoulés, « Crécy, Poitiers, Azincourt, Ramillies, Malplaquet, Trafalgar, Waterloo »! liste dangereuse à enseigner aux enfants : devenus hommes, ils croient que la guerre c'est la victoire toujours et la victoire en pays étranger, sans qu'une chaumière anglaise en soit ruinée, sans même qu'une haie anglaise soit renversée[1]. Puis l'acquisition graduelle de l'empire colonial, devenu tellement formidable aujourd'hui que sa population est décuple de celle du pays dominateur, fit pénétrer peu à peu dans l'esprit des Anglais cette idée que le monde entier leur serait tôt ou tard dévolu comme une proie. A leur orgueil tranquille d'insulaires surhumains, s'ajoute la conscience de la domination mondiale, l' « impérialisme » dont le fastueux Disraëli, sacrant la reine Victoria impératrice des Indes, fut le grand protagoniste. Les fêtes du « jubilé », célébrant, en juin 1897, les soixante années du règne heureux, furent vraiment considérées par la majorité des spectateurs comme une sorte de cérémonie ayant un caractère à la fois national et religieux, la Providence étant manifestement intervenue pour donner à la reine une longue vie triomphante et lui assurer la prééminence parmi les souverains. On s'imagina même que la république américaine, avec ses quatre-vingts millions d'habitants dont une habitude de langage fait autant d' « Anglo-Saxons », s'associait volontiers au grand hommage et que l'union était faite désormais entre tous ceux qui parlent la langue de Wellington et de Washington.

Mais, comme toujours, l'orgueil marchait devant l'écrasement. Les deux républiques des Boers, l'Orange et le Transvaal, enclavées en entier dans les possessions britanniques, habitées par une population qui recevait d'Angleterre la plus grande partie de ses objets de consommation et dont la langue même disparaissait de plus en plus devant l'anglais pour ne garder que son caractère officiel, ces républiques ne devaient-elles pas reconnaître aussi la suprématie de l'Angleterre et s'englober dans son domaine immense, d'autant plus que les capitaux anglais leur faisaient l'honneur d'exploiter leurs mines d'or et d'élever au-dessus des puits et des galeries d'extraction la cité splendide de

1. Paul Mantoux, *Pages libres*, 22 mars 1902, p. 255.

N° 521. Théâtre de la Guerre des Boers.



521.

Cette carte est à l'échelle de 1 à 7.500.000. — Les points ouverts indiquent des victoires anglaises, les points fermés des défaites anglaises. L'emplacement de quelques points (Nitral's neck, Vlakfontein, Tweebosch) n'est pas très sûr.

1899, 20 oct., victoire de Glencoe (Gl.); 1er nov., revers de Nicholson's neck (a); 28 nov., victoire de Modderriver (Mod.); 10 déc., défaite de Stormberg (b); 11 déc., défaite de Magersfontein (c); 15 déc., défaite de Colenso (d); 31 déc., défaite de Colesberg (e). — 1900, 24 janv., abandon de Spion kop (f); 15 févr., délivrance de Kimberley; 27 févr., victoire de Paardeberg (Pa.); 28 févr., délivrance de Ladysmith; 31 mars, revers de Sannah's port (g); 12 mars, entrée à Bloemfontein; 4 avril, revers de Reddersberg (h); 17 mai, délivrance de Mafeking; 30 mai, revers de Lindley (i); 5 juin, entrée à Pretoria; 7 juin, revers de Roodeval (j); 11 juil., revers de Nitral's neck (k); 21 juil., victoire de Fouriersburg (Fo.); 28 août, victoire de Nooitgedacht (No.); 13 déc., revers de Magaliesberg (l); 29 déc., perte de Helvetia (m). — 1901, 29 mai, revers de Vlakfontein (n). — 1902, 7 mars, revers de Tweebosch (o); 31 mai, signature de la paix à Pretoria.

Johannesburg? De premiers torts incontestables, une invasion en pleine paix, des conspirations désavouées, un scandaleux déni de justice perpétré par les tribunaux anglais ne firent qu'exaspérer l'ardeur guerrière des « impérialistes de la plus grande Bretagne , auxquels pesait le souvenir de la défaite d'Amajuba (27 février 1881), ayant mis fin à une guerre de deux mois, et ils n'eurent de repos qu'après avoir forcé les Boers à leur poser un ultimatum depuis longtemps attendu.

Toutefois, cette guerre ne fut pas ce qu'on imaginait dans les salons politiques et les cafés-concerts ; cela dépassa la promenade militaire. Aux premiers cinquante mille Anglais, il fallut en ajouter cinquante mille autres, puis cent mille, employer toute l'armée disponible, convoyer, par des centaines de grands transports, plus de munitions, d'approvisionnements, de chevaux qu'on n'en avait jamais expédié en aucun temps, et cela même fut une nouvelle cause d'exultation et d'orgueil : jamais peuple n'avait pu remuer d'un hémisphère à l'autre tant d'hommes et de matériel avec de pareilles flottes et au prix de tant de millions et de milliards ! C'est vrai, jamais semblable effort n'avait été tenté, mais il ne le fut point impunément. La plus riche des nations avait pu se hasarder à d'aussi formidables dépenses, mais elle avait dû abandonner toutes les autres affaires, se consacrer uniquement à vaincre une résistance vraiment merveilleuse, qui, suivant le mot historique du personnage le plus en vue parmi les Boers, devait « étonner le monde ». Or, pendant ces années de lutte et d'anxiété s'étaient accomplis de grands événements — notamment la guerre de Chine —, générateurs d'autres événements considérables que les hommes d'Etat devraient prévoir et influencer d'avance, dans la direction de leurs intérêts nationaux. C'est là ce que l'Angleterre, prise au dépourvu, n'a pu tenter de faire : elle a laissé passer, l'une après l'autre, les occasions de prononcer un mot décisif, et cette abstention forcée a eu pour résultat inévitable de priver la Grande Bretagne de son prestige, puissance toute morale qui n'est rien en soi, mais qui fait plus que doubler la véritable puissance. Que de fois, même sans bataille, la renommée glorieuse a-t-elle suffi pour remporter la victoire !

D'autres signes avant-coureurs, en Grande Bretagne même, montrèrent aux patriotes les plus obtus et les plus tenaces que l'hégémonie du monde a certainement échappé à leur gouvernement, et qu'il s'agit maintenant de veiller à ce que la nation ne soit pas distancée par quel-

que rivale. Il y a peu d'années encore, c'était une sorte d'axiome chez les économistes que l'île anglaise devait posséder la primauté industrielle, parce que ses mines de charbon, c'est-à-dire ses forces motrices, l'emportaient de beaucoup sur celles de toute autre contrée ; mais voici que tout est changé ! L'Angleterre ne vient plus en tête des nations pour la production de la houille[1]. Depuis l'année 1899, elle est dépassée par les Etats-Unis, qui, déjà en 1903, produisirent 120 millions de tonnes



Cl. Champagne.

LE PONT DE LA FORTH, VU DU SUD-EST

L'écartement d'axe en axe des trois piles métalliques dont la médiane repose sur un îlot rocheux, est de 598 mètres; avec les viaducs d'approche, la longueur du pont atteint 2 400 mètres.

de plus qu'elle, et l'on prévoit qu'un jour ou l'autre l'Allemagne, puis la Chine la distanceront à leur tour comme pays charbonniers, puisque leurs mines sont en moyenne plus faciles à exploiter et que la main-d'œuvre y est moins coûteuse. L'Angleterre avait eu, par les roches de Cornwales, les monopoles miniers du cuivre et de l'étain, depuis longtemps perdus : celui de la houille, bien autrement important dans l'équilibre mondial, lui échappe à son tour. A elle seule, la Grande Bretagne avait la moitié de la production houillère de toute la planète, elle n'en a plus que le quart, avec tendance à constante diminution.

1. *Voir* diagramme : Production de la houille, au chapitre *L'Industrie et le Commerce*.

Phénomène bien plus grave encore : si le « pain de l'industrie » diminue, l'industrie est bien autrement atteinte. L'industrie métallur-

N° 522. Isthme d'Écosse.



La carte 522 est à la même échelle que celle de la page 11.

Il y a deux principaux projets de tracé pour le canal maritime transécossais, l'un par Grangemouth, Kirkintilloch et Yoker, l'autre passant par Stirling et aboutissant à la Clyde en aval de Dumbarton, et suivant à peu près la ligne de chemin de fer qui relie ces villes. Dans l'un et l'autre cas, le niveau supérieur du canal serait à l'altitude de 30 mètres environ.

gique de l'Angleterre a subi la même évolution que la production de la houille. La confiance en soi-même provenant d'une longue supériorité a laissé prévaloir dans les procédés anglais une si déplorable

routine que, pour désigner une mine à l'outillage insuffisant, aux procédés vieillis, les Westphaliens disent qu'elle est exploitée « à l'anglaise »[1].



N° 523. Estuaires orientaux d'Écosse.

Encore en 1875, les usines d'Angleterre fournissaient au monde la moitié de la fonte que l'on employait alors, et les fabricants se répé-

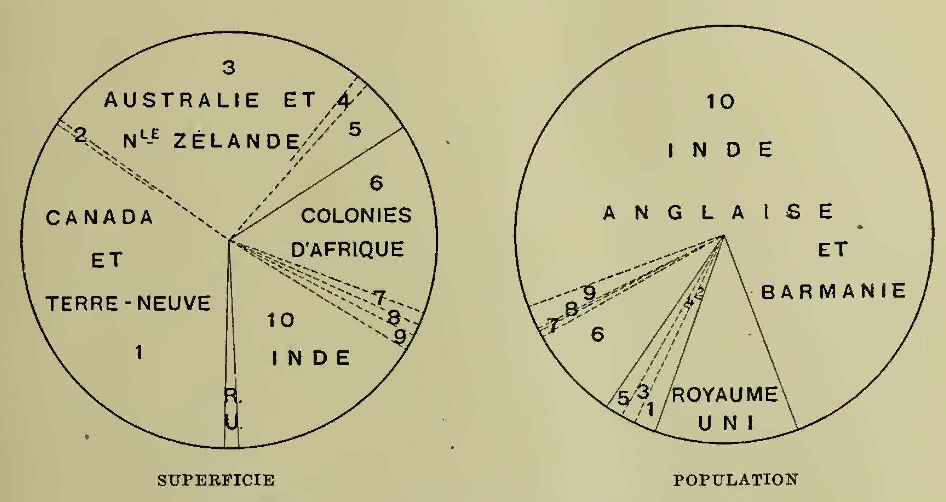
1. Paul de Rouziers, *Revue de Paris*, 15 septembre 1900.

taient avec complaisance que la prospérité d'un peuple se mesure à la quantité de fer qu'il consomme ; mais voici que cette parole se retourne contre eux, puisqu'ils ont cessé, et de beaucoup, d'être les premiers : en 1885 leur quote-part n'était plus que de 37 o/o, en 1895 de 26 o/o en 1903 de 19 o/o; la production de la fonte passant en ces trente années de treize à quarante-six millions de tonnes, la quantité sortie des hauts fourneaux anglais a péniblement augmenté d'un quart et n'atteint pas 9 000 000 de tonnes.

C'est un fait très suggestif que la nation initiatrice de la grande industrie manufacturière dans le continent d'Europe se soit laissé enliser par la routine et soit dépassée maintenant par ses rivales, en génie inventif et en applications savantes des nouveaux procédés industriels. Non seulement elle a été distancée par les Etats-Unis, qu'elle peut, à un certain point de vue, considérer comme appartenant à son type spécial de civilisation, mais on est étonné de voir que les exemples d'audace industrielle soient devenus rares dans la Grande Bretagne et partent surtout d'Allemagne, de France, de Suisse, même d'autres pays moins avancés de l'Europe. L'industrie britannique par excellence, celle qui lui permit pendant si longtemps de chanter sa propre gloire : « *Britannia, rule the waves!* » cette industrie est singulièrement menacée, non pas que les plus grands constructeurs ne soient encore ceux de la Clyde et des autres chantiers britanniques, mais, si les navires sont de provenance insulaire, rien n'empêche qu'ils ne passent en des mains étrangères et, précisément, un coup de bourse qui soudain bouleversa les marchés du monde entier acheta pour le compte de l'Amérique un si grand nombre de flottes commerciales appartenant à diverses compagnies anglaises, que, malgré les mensonges du fisc et des inscriptions officielles, le premier rang pour le tonnage des navires et pour les bénéfices annuels de la navigation passa certainement pour un temps aux Etats-Unis. Bien plus, les célèbres paquebots transatlantiques attachés au port de Liverpool se virent dépassés en dimensions et en vitesse par d'autres villes flottantes construites par les Allemands; l'Angleterre en éprouva un grand dépit, mais le fait brutal existe et les conséquences entraînant un recul relatif en sont inévitables.

Néanmoins, la Grande Bretagne reste encore la première au point de vue des unités de combat , et la survivance des préjugés anciens gouverne les esprits avec une telle puissance que la nation anglaise

ne veut admettre à aucun prix que sa flotte militaire puisse être un jour inférieure à celle d'une autre nation, ou même aux flottes réunies de deux autres nations qui pourraient s'allier sur mer. Pourtant il lui a déjà fallu céder par rapport à ses exigences d'autrefois. Elle voulait que sa flotte égalât celle de tous les autres Etats du monde : cette ambition est désormais impossible, et si d'autres Etats, aussi riches en ressources que la Grande Bretagne, tels l'empire Germanique



SUPERFICIE — POPULATION

LA BRETAGNE MAJEURE ET LES COLONIES ANGLAISES

Pays émancipés : 1. Puissance du Canada; — 2. Terre-Neuve; — 3. Fédération (Commonwealth) d'Australie; — 4. Nouvelle Zélande; — 5. Le Cap, Natal, Orange et Transvaal.
Colonies d'exploitation : 6. Afrique (Niger, Soudan, Uganda, Zambézie, etc.); — 7. Amérique (Guyane, Jamaïque, etc.); — 8. Océanie; — 9. Asie (Ceylan, Bornéo, etc.); — 10. Inde et Barmanie.

Suivant la fiction diplomatique, l'Egypte n'est pas comprise dans l'empire Britannique; sa superficie équivaut à peu près à celle des territoires groupés en 5, et sa population à celle des pays énumérés en 3, 4 et 5.

ou les Etats-Unis, se laissent entraîner, comme il est probable, à des velléités analogues, la lutte des milliards finira par devenir impossible. Et d'ailleurs, qu'importe en pareille matière le nombre des navires et des bouches à feu? La supériorité n'appartient-elle pas à celui qui, au moment donné, dispose d'une nouvelle application navale, sous-marine, aérienne et flottante ?

Ayant cessé d'être les initiateurs en industrie, et voyant des rivaux, même des maîtres, en mainte branche du travail humain, parmi ceux qu'ils ont initiés naguère, les grands producteurs anglais se sont laissé entraîner par la colère. Pour se garer de la concurrence des industriels étrangers, ils ont obtenu du Parlement le vote d'une loi qui oblige

les commerçants à ne mettre en vente les objets de fabrication allemande que munis d'une inscription bien lisible : *Made in Germany*. Mais cette précaution même devait porter tort à ceux qui l'avaient prise sans le souci d'améliorer en même temps leur production. L'étiquette sur laquelle on comptait pour détourner les acheteurs les attira au contraire, étant une double recommandation, à la fois pour le bon marché et pour les meilleures conditions de travail.

L'évidence même est que, pour entrer en lutte avec chance de succès contre des rivaux bien préparés, il est nécessaire de se préparer encore mieux et de se débarrasser de tout l'outillage antique pour le remplacer par un matériel nouveau, systématiquement réglé suivant les injonctions de la science. Mais, jusqu'à maintenant, les hommes de sens qui prêchent en faveur d'un renouvellement méthodique de l'outillage anglais ne sont accueillis que par une approbation réticente. On les écoute, on les applaudit même, cependant on cherche toutes sortes de mauvaises raisons pour s'en tenir à la routine. Qu'on prenne pour exemple le retard de plus d'un siècle de l'enseignement britannique à substituer le système métrique, si clair, si merveilleux et définitif dans le maniement des unités de diverses grandeurs, au système traditionnel des poids et mesures, avec leurs divisions inégales par séries de quatre, six, huit, douze et seize, de vingt et vingt et un, de trente-six, de quatre-vingt quatre et même de nombres fractionnaires. Il semble qu'on ait voulu par ces divisions et subdivisions inégales de tout ce qui se suppute et se mesure, non pas faciliter la tâche de ceux qui s'occupent de l'inventaire des richesses, mais au contraire embrouiller les acheteurs dans leurs calculs et se donner comme vendeurs une chance de plus dans les bénéfices. Il fut un temps, en effet, où le commerce avait son hiératisme, ses formules extérieures pour le public et ses chiffres secrets pour le marchand, tout un grimoire à surprises où le naïf du dehors se laissait inévitablement duper. Maintenant qu'il n'y a plus de mystères, l'enfant anglais doit étudier malgré lui toute cette logomachie, et il y passe le meilleur de son temps, au grand détriment de tant d'autres études qu'il n'a plus le loisir d'aborder. D'ailleurs, les mille petits problèmes de commerce et d'épicerie qu'on lui a posés, de même les mille histoires et historiettes ridicules qu'on lui a racontées d'après les saintes annales du peuple élu ne sont pas de nature à lui ouvrir une voie droite vers la connaissance de la vérité dans

la nature et dans l'homme! Telle a été pourtant la ténacité de cette forme d'enseignement retardataire qu'elle a été transmise par les Anglais à leurs cousins des Etats-Unis, et que là aussi, le système métrique, destiné à triompher un jour, puisqu'il facilite l'étude et les rapports entre les hommes, ne conquiert que très lentement les écoles, les bureaux et les universités.

C'est en vertu du même esprit étroitement conservateur que les Anglais restent scrupuleusement attachés aux observances de leurs églises respectives, quoique les dogmes officiels aient été de fait abandonnés partout et que l'on n'ose plus insister sur les miracles qui jadis étaient le grand argument, ni prêcher l'éternité des peines, autrefois le pivot de toute éloquence sacrée. Les statistiques faites avec un grand soin par le journal *Daily News*, en 1903, ont établi la proportion des fidèles, hommes et femmes, et ces tableaux prouvent que la société, prise dans son ensemble, est encore entièrement chrétienne par les formes extérieures, par la « respectabilité » qui s'attache au fait de fréquenter un lieu consacré, aux heures accoutumées. C'est la forme principale que revêt en Angleterre ce phénomène éthique si important auquel le nom de « capillarité sociale » a été donné par Arsène Dumont. C'est pour une très grosse part cette visite dominicale de l'église qui donne à la société anglaise son caractère aristocratique. L'église anglicane, héritière de l'église catholique dans le Royaume Uni, eut de tout temps un aspect féodal et fait tous ses efforts pour le garder. Aussitôt après la conquête de l'Angleterre par les Normands, les prélats auxquels on distribua les sièges épiscopaux et les riches abbayes s'installèrent en seigneurs terriens dans le pays conquis. Ils commencèrent par se bâtir de somptueux châteaux, entourés de murailles crénelées, et presque partout l'ensemble des édifices ecclésiastiques, châteaux et cathédrales, chapitres et doyennés, occupe une très vaste étendue avec cour intérieure, places, cimetières et jardins qui tiennent la ville à distance; bourgeois et prolétaires voient de loin les tours de la cathédrale, mais jadis, il leur fallait traverser des portes à créneaux pour aller prier sous les voûtes de leurs églises. Encore à Canterbury, la cité primatiale, on n'entre dans le parvis sacré, orné de grands arbres et de fleurs, qu'après s'être glissé en des couloirs d'où l'on pouvait jeter de l'huile brûlante et du plomb fondu sur la tête des visiteurs, et c'est à l'intérieur de l'enceinte marquée par ces tours de défense que

sont les résidences de tous les hauts prébendiers de l'église. Ce sont là des pratiques toutes différentes de celles du continent, où les cathédrales, nées du cœur même de la cité, au centre de son activité, au croisement des grandes rues, ont été bâties, non par des évêques mitrés ou des prélats casqués, mais au milieu du peuple même qui les édifiait et dont les corps de métier se réunissaient dans leurs propres chapelles, ornées de leurs chefs-d'œuvre. Presque partout des maisons entouraient les bas côtés de l'église et s'incorporaient avec elle. Après la Réformation, qui se fit en Angleterre sous le couvert d'une fiction, la continuité parfaite dans la consécration des évêques et l'organisation de l'Eglise, les prélats gardèrent leurs châteaux, leurs domaines, leurs larges prébendes et restèrent comme avant en dehors du peuple. On le vit surtout dans les parties de la contrée où les populations ne furent pas entraînées dans le mouvement du protestantisme, dans l'Ecosse gaélique, en Irlande, dans le Pays de Galles : les grands feudataires ecclésiastiques y devinrent de purs dominateurs étrangers, répugnant d'ordinaire à respirer le même air vital que leurs sujets méprisés ou haïs et dépensant dans les capitales le produit des dimes recueillies de force; un fossé de séparation complète devait donc se creuser entre les prétendus maîtres spirituels et les fidèles, entre les bergers et les troupeaux d'ouailles. La masse du peuple opprimé cherchait d'autres interprètes auprès de la divinité, soit parmi les héritiers de l'ancienne foi catholique, soit parmi les sectes novatrices; même de vrais révoltés, fils de ceux qui, pendant la période de la Révolution, ne craignirent pas de toucher à la personne du roi, se laissèrent aller jusqu'à une dissidence complète et donnèrent à leur communauté religieuse des formes républicaines, parfois même égalitaires. Mainte secte se débarrassa des prêtres, du rituel, de la liturgie, parfois pour les reconstituer sous de nouveaux aspects et avec des exigences plus rigides. Quoi qu'il en soit, l'esprit d'indépendance et, plus encore, celui de rébellion, pénétra dans ces couches populaires, souvent persécutées ou au moins opprimées de diverses façons et toujours tenues pour suspectes. C'est parmi les dissidents que se recrutent les ennemis de l'aristocratie de châteaux, fatalement complice de l'aristocratie d'église. Quoique les cérémonies officielles se célèbrent encore en grande majorité sous le couvert de l'église anglicane, faisant ainsi croire à la supériorité numérique des fidèles de cette confession, c'est bien parmi les dissidents

que se trouvent les plus actifs d'entre eux et que les manifestations de la vie religieuse ont le plus d'ardeur; c'est aussi de ce côté que se porte le centre de gravité du mouvement politique général. Néanmoins tout ralentissement de zèle a pour conséquence de ramener la secte



Cl. J. Kuhn, édit.

CATHÉDRALE DE CHICHESTER

Cette cathédrale a été souvent utilisée comme prison; certaine portion avait même été spécialement construite à cet effet, avec passage secret, porte massive, etc. La cathédrale est aussi caractérisée par un clocher isolé.

vers un type conventionnel qui ressemble à celui de l'église établie, la blasonne d'une estampille aristocratique. Ne voit-on pas l' Armée du Salut », qui se recrute spécialement dans le monde populaire et affecte d'être composée surtout d'anciens réprouvés, débauchés et ivrognes, dont la corruption première fait d'autant plus ressortir la conversion, ne la voit-on pas se constituer militairement avec un

magnifique corps d'officiers, y compris des majors et des maréchaux? La grande ambition de l'Anglais est d'être un *gentleman*, et l'on doit constater que vraiment beaucoup d'entre eux le sont devenus, plus nombreux certainement parmi les travailleurs, ouvriers et paysans que parmi les oisifs des « dix milliers d'en haut ».

La fidélité aux survivances, qui se manifeste dans le maintien scrupuleux des anciennes formes cultuelles alors que le fond même a disparu, se retrouve à un égal degré dans les rites de tradition monarchique. Des costumes du moyen âge, des formules incomprises en un prétendu français normand, des gestes dont le sens symbolique est discuté par les archéologues se rattachent aux cérémonies royales et tous les comparses officiels ou bénévoles s'y conforment avec un scrupule religieux. D'ailleurs les survivances de tout âge et de toute nature sont si nombreuses en Angleterre que l'observateur le plus méticuleux des traditions peut s'y perdre; il se borne donc à les respecter, sans pouvoir se conformer à toutes puisqu'elles sont contradictoires. De vieilles chartes sont en conflit direct avec des règlements d'autres origines et, suivant les lieux et les individus, on en modifie l'observance. Dans la plupart des grandes villes, la confusion créée par les précédents, qui s'entre-croisent suivants les diverses traditions et juridictions municipales, amène un tel chaos que les habitants ignorent souvent à quelle législation locale ils doivent obéir, car ils appartiennent à plusieurs quartiers dont les frontières chevauchent et s'entrecroisent : autant d'intérêts différents, autant de divisions particulières ; autorités religieuses, administrations fiscales ont chacune des domaines séparés avec enclaves et exclaves ; les eaux, les égouts, les ports, la police ont leurs ressorts respectifs, et nul jurisconsulte ne peut, sans une longue étude, sans un flair divinatoire, en reconnaître toutes les complications. Londres est même restée jusqu'à un certain point une ville autonome, indépendante de la Grande Bretagne, puisque, de nos jours encore, son Lord-maire et ses *aldermen* prennent part, en droit fictif, à la proclamation du nouveau souverain. Jusqu'au quatorzième siècle, la ville était constituée, au point de vue juridique, en un Etat distinct, car « la paix du roi », proclamée dans son enceinte, ne s'étendait pas au reste du royaume[1]. Souvent le Parlement doit intervenir pour déblayer tout un

1. Francis Palgrave, — Ernest Nys, *Recherches sur l'Histoire de l'Economie politique*, pp. 35, 36.

passé encombrant qu'il est impossible d'accommoder aux phénomènes toujours nouveaux de la vie contemporaine, mais on touche ordinairement aux abus d'une main si respectueuse et si discrète qu'il reste des



Cl. P. Sellier.

UN CONGRÈS DE L'ARMÉE DU SALUT TRAVERSANT LES RUES DE LONDRES.

traces de l'antique institution et que le juriste avisé peut y trouver à l'occasion les éléments de quelque beau procès qui durera vingt ou cent ans.

Cette tendance puissamment conservatrice, vue par ses bons côtés, a

valu aux Anglais une grande réputation de grand « sens pratique », à l'épreuve de toutes les fantaisies modernes, de toutes les utopies géniales. C'est donc avec une prudente réserve que les réformistes, et ils sont très nombreux en Angleterre, partent en lutte contre tel ou tel abus. Très décidés à ne pas tomber dans l'idéalisme, à repousser les formules abstraites, ils limitent fort étroitement leur champ d'action et nombre d'entre eux ne s'attachent qu'à un seul problème: politique, hygiénique, social; question du pain à bon marché, de la vaccination ou bien encore de la loi sur les maladies contagieuses. En se passionnant pour un fait, ils ne cherchent pas toujours à le rattacher aux autres faits du même ordre pour en étudier les origines communes ou en déduire les conséquences analogues. Tout Anglais intelligent étant nécessairement plus ou moins socialiste, par philanthropie ou par conviction, il tâche de l'être seulement sur un point déterminé strictement. Novateur pour une idée, il peut se dire et se croire résolu conservateur dans ses principes. N'a-t-on pas vu, à diverses reprises, le congrès des Trades-Unions, comprenant les délégués de sept ou huit cent mille travailleurs, voter en faveur de la prise de possession collective des instruments de travail, quoique l'épithète de « socialiste » eût été certainement repoussée par la grande majorité des votants ?

Quelle que soit leur réputation d'hommes pratiques, les Anglais se sont pourtant montrés le plus imprévoyant de tous les peuples, à un certain point de vue, c'est celui qui, dans le courant de la première moitié du dix-neuvième siècle, leur a fait délibérément abandonner l'amélioration et même pour ainsi dire l'usage de leur propre sol, pour se consacrer, avant toute chose, à l'industrie et au commerce. Leur situation, absolument prépondérante à cette époque, ne leur a pas permis d'envisager le cas où d'autres peuples seraient en état de menacer leurs lignes de communication maritime. Aucun peuple autant que celui de la Grande Bretagne n'a des besoins de nourriture à satisfaire, et aucun n'est moins capable d'y faire face par le produit de son agriculture. Pour ne citer qu'un article de première nécessité, le blé, la production insulaire n'atteint guère que 18 à 20 o/o de la consommation. Les colonies anglaises, Canada, Inde, Australasie, en fournissent à peu près autant, et le reste est acheté aux Etats-Unis, à l'Argentine et ailleurs. De là, la nécessité pour l'Angleterre d'assurer, coûte que coûte, le libre parcours de sa flotte commerciale. Une longue évolution

sera nécessaire pour que le sol anglais soit utilisé comme il peut l'être.

Si le respect des traditions rend les réformistes eux-mêmes soucieux de conserver une partie de l'édifice à démolir, du moins le respect des précédents a-t-il eu cette conséquence heureuse de fournir un asile presque toujours assuré aux proscrits et aux réfugiés politiques du continent. Grâce à son splendide isolement, la Grande Bretagne pouvait se permettre de rester dédaigneusement indifférente aux événements



UN DES GRENIERS DE L'ANGLETERRE, FERME DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

de l'Europe et d'accueillir également les rois chassés de leur trône et les galériens échappés à leurs geôliers. Après juin 1848, après le coup d'Etat, après la Commune, à d'autres occasions encore, républicains, socialistes, anarchistes que l'on repoussait de partout, qui, dans les royaumes de la terre ferme, avaient dû voyager de prison en prison, et que la Suisse elle-même expulsait hypocritement sous prétexte de malentendu, tous ces réprouvés trouvaient un asile en Angleterre, non que l'on vît en eux les martyrs d'une noble cause, mais parce que la fière nation voulait ignorer les haines et les rancunes des gouvernements étrangers. Sans doute, la foule des exilés et des réfugiés avait à souffrir

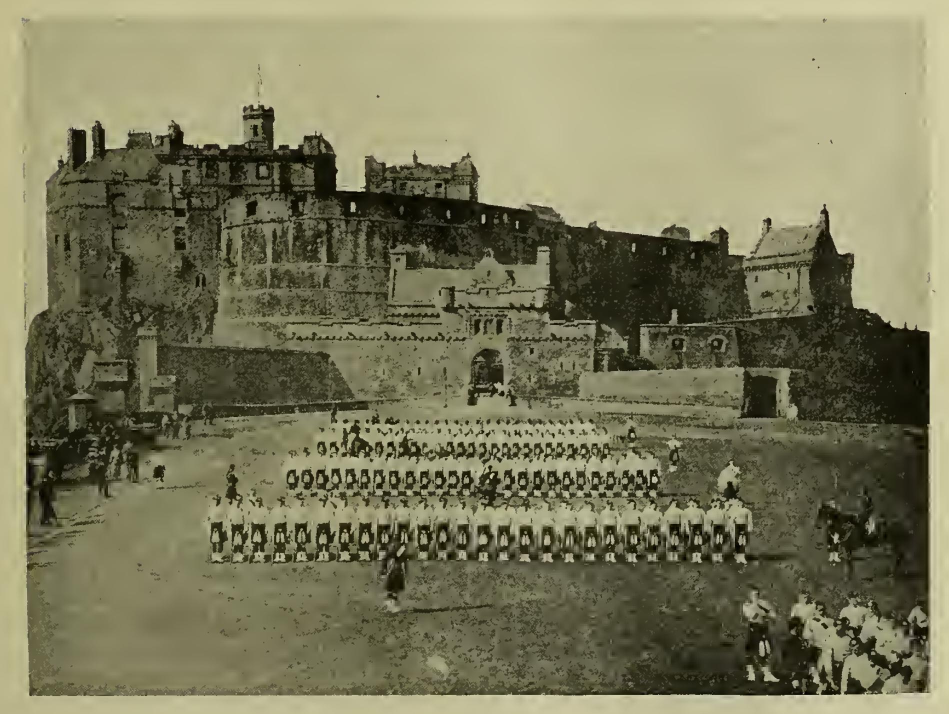
du haut dédain de la plupart de ceux qui leur laissaient fouler le sol de l'île ; de même ils avaient à redouter les machinations d'une police internationale, habile à l'invention d'absurdes complots, mais ils pouvaient aussi constater parfois de fortes amitiés et, par leur seule présence, donner à la personnalité de l'Angleterre une valeur morale supérieure. C'est sur le sol britannique, et avec le concours de frères anglais, que se fondèrent les divers groupes de solidarité politique et sociale d'où sortit le mouvement décisif de l'Internationale.

Partagé désormais en deux classes hostiles comme tous les autres pays du monde à civilisation capitaliste, le Royaume-Uni n'a pas encore complètement achevé son unité politique. L'Irlande est encore réfractaire à la domination anglaise ; l'Ecosse, relativement prospère, croissant en population et en richesse, ne fait guère d'opposition qu'en paroles et n'a de patriotisme outrancier que par les souvenirs ; mais, dans le présent, il lui convient fort de se trouver à l'avant-garde pour l'initiative et l'activité dans les diverses entreprises ; même à Londres, la colonie écossaise entend bien être la première au travail comme à la réussite. Quant aux Ecossais de race gaélique pure des « hautes terres » du Nord, ils ont été plus que décimés par les guerres : en premier lieu par l'extermination directe, lors des vaines tentatives que firent les Stuart pour reconquérir le trône, et, depuis cette époque, par la flatteuse et d'autant plus funeste distinction que les souverains d'Angleterre leur ont accordée, en les plaçant au premier rang pour les faire mourir à leur service. Ayant le plus beau costume militaire, les Highlanders sont tenus d'être les plus braves et le sont en effet ; la statistique des batailles établit que dans les combats ils se distinguent par la plus forte proportion des morts [1], et dans la guerre sud-africaine, à Maggersfonteyn par exemple, cet excédent de mort violente fut encore doublé.

A l'ouest de la Grande Bretagne, la mer de Saint-Georges est plus qu'une limite naturelle, c'est bien une zone de séparation. Non seulement l'Irlande est restée une terre matériellement distincte de la grande île qui l'avoisine à l'orient, elle est encore de par la volonté de ses habitants, de par l'esprit national, rebelle à l'union politique proclamée depuis des siècles. On se hait de part et d'autre, quoique les croisements

1. Patrick Geddes, *Notes manuscrites.*

de race aient été réellement si nombreux qu'il serait maintenant impossible d'établir les origines familiales, tant de colons anglais s'étant domiciliés en Irlande et tant d'immigrants irlandais ayant cherché fortune en Angleterre. Mais, quels que soient les mélanges au point de vue du sang, le climat, le sol et tout le milieu de la « verte Erin » agissent sur les insulaires avec tant d'énergie que l'Irlandais natif, même d'origine anglo-saxonne et d'ailleurs purement anglais par la langue, la culture, les relations avec le reste du monde, n'en devient



UN BATAILLON DE HIGHLANDERS SUR L'ESPLANADE DU CHATEAU D'EDIMBOURG.

pas moins un ennemi naturel des Anglais et revendique l'indépendance politique de l'Irlande, ravie à ses compatriotes d'élection par ses propres ancêtres. De leur côté, les Anglais se laissent facilement aller à éprouver une haine instinctive, un dédain spontané du *Paddy*, plus pauvre qu'eux, qu'ils rencontrent dans les quartiers les plus humbles de leurs villes : pour réagir contre cette antipathie naturelle, l'homme intelligent a besoin de faire effort de volonté. On comprend facilement qu'il en soit ainsi, puisque les Anglais, en tant que nation, ont des torts héréditaires envers l'Irlande, qualifiée presqu'ironiquement d' « Ile-sœur » ; or l'offenseur déteste toujours l'offensé. Et pourtant, que l'An-

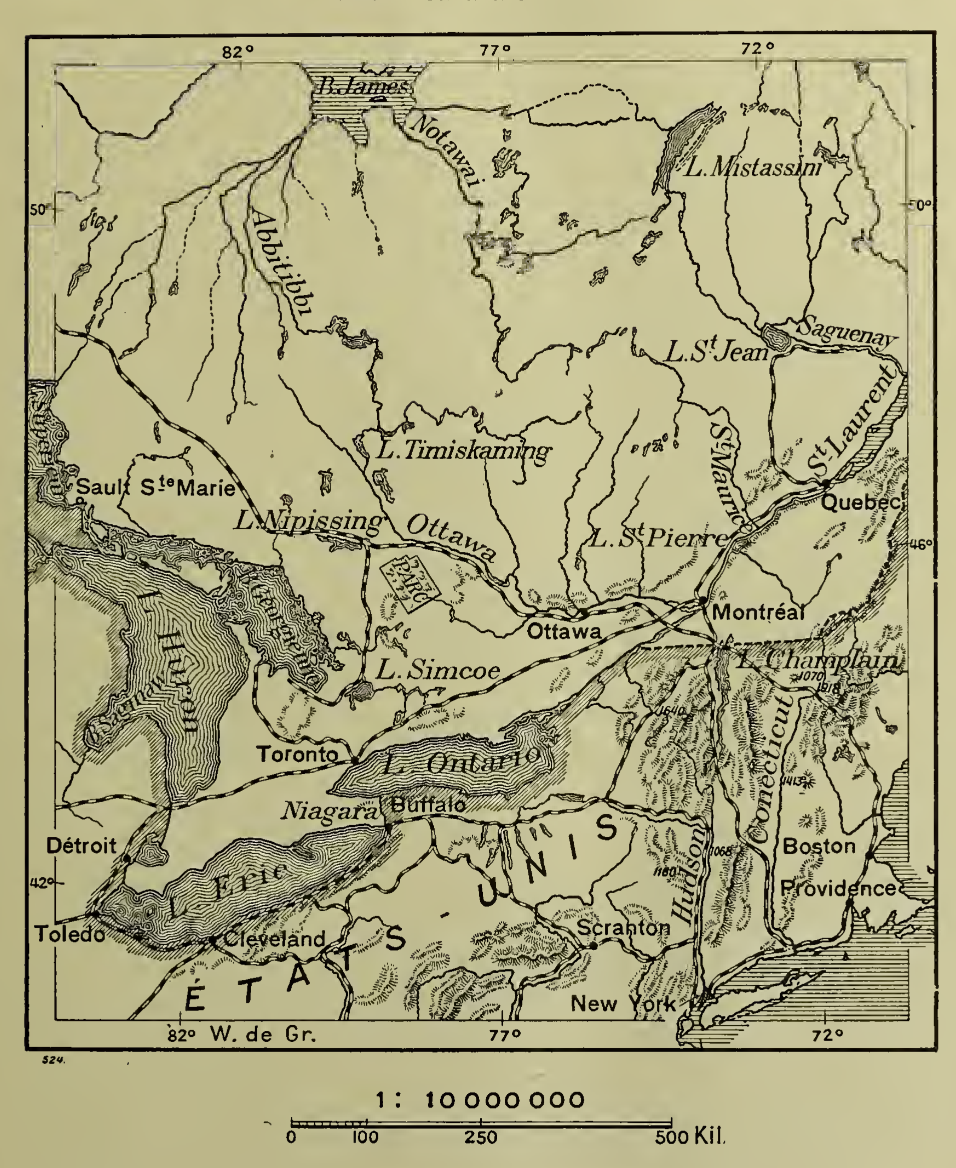
gleterre ne doit-elle pas à sa vassale méprisée! Combien souvent a-t-elle dû admirer l'entrain et la faconde des orateurs d'outre-canal, que de trésors de verve le génie des Sterne, des Swift, des Sheridan n'a-t-il pas introduits dans la littérature anglaise, et que de batailles gagnées, grâce à l'esprit batailleur des Irlandais! Voici le témoignage qu'en donne Wellington : « C'est surtout aux catholiques irlandais que nous devons notre fière supériorité dans la carrière des armes et que je suis personnellement redevable des lauriers dont il vous a plu d'orner mon front ». En conduisant *Paddy* à la conquête du monde, l'Angleterre assurait à la fois sa propre gloire et la tranquillité dans les misérables campagnes de l'Irlande.

Maintes fois, on a feint la réconciliation ; de véritables concessions ont même été faites sur tel ou tel des griefs que présentaient les opprimés ; mais le grief par excellence subsiste irréparable : le peuple d'Erin est un peuple conquis, la terre qu'il laboure n'est que partiellement à lui, les impôts qu'il paie, et qui sont d'autant plus lourds que sa pauvreté s'est accrue, ces impôts profitent surtout à l'aristocratie des propriétaires étrangers et du gouvernement oppresseur ; même la langue qu'il parle dans presque toute l'étendue du territoire est la langue du vainqueur, car le parler indigène a été systématiquement banni de toutes les écoles, de tous les lieux publics où apparaît le maître, et n'a pu se maintenir que dans les districts relativement barbares où les communications avec le monde extérieur sont restées presque nulles. Maintenant le patriote irlandais revendique non seulement son droit à la terre, à la parole et à l'action libres, il veut aussi récupérer sa langue et il étudie dans l'original la riche littérature des aïeux. Réussira-t-il à remonter la pente qu'une oppression, plusieurs fois séculaire, lui a fait descendre ? Ce serait là un miracle de volonté dont aucun autre peuple n'a encore fourni le témoignage. Du moins c'est l'opprimé qui tient son maître et tant qu'on ne lui aura point rendu son autonomie, tant qu'il n'aura pas repris son *home-rule*, la Grande Bretagne restera privée de sa libre initiative dans la grande activité mondiale. L'Irlande est bien le vautour qui ronge le flanc du Prométhée britannique.

Non encore réconciliée avec la population de l'île voisine, la Grande Bretagne cherche à ne faire qu'une nation avec ses « filles », les colonies

éparses dans le monde, la Puissance du Canada, les Etats de l'Afrique méridionale et l'Australasie. Les patriotes ambitionnent l'union de tous ces pays en une fédération étroite constituant une « Bretagne majeure »,

N° 524. Canada Oriental.



type de nationalité comme le monde n'en a pas encore vu et qui aurait du moins cette incontestable supériorité de reposer uniquement sur la libre participation des nations intéressées. Le grand chêne étendrait son

ombrage sur la terre entière, cramponné dans le sol des continents et des îles. Cette union serait d'autant plus belle qu'elle succèderait à une véritable indépendance politique de chacune de ces colonies éloignées de la métropole. Quoique encore attachées de nom à la puissance qui les fonda, ni les provinces canadiennes, ni les colonies des mers australes ne sont gouvernées par le Parlement qui siège à Westminster : elles sont en réalité, malgré ce nom de colonies, des Etats indépendants. La munificence de l'Angleterre, laissant de bonne grâce à certaines de ses possessions l'exercice de leur autonomie, a paru l'effet d'une sagesse politique admirable ; il serait plus simple et plus vrai d'y voir un témoignage de la nécessité des choses, car le gouvernement anglais ne pourrait agir autrement avec la moindre chance de succès, il perdrait le Canada et les divers Etats fédérés, depuis 1901, en une « commonwealth » australienne, comme il a perdu les colonies américaines du littoral atlantique. Pour rester dans la vérité, il suffit de louer la sagesse des hommes d'Etat qui ont su se conformer tranquillement au destin. Une nation ne disposant que d'une faible armée ne peut rien contre une autre nation moralement unie et qui au privilège d'être protégée par l'énormité des distances joint celui de posséder un territoire immense, de grandes ressources locales et la conscience de sa force.

Les colonies puissantes sont donc redevables de leur indépendance à leur propre valeur morale. Elles se gouvernent elles-mêmes parce qu'elles pourraient tenir tête à des maîtres, mais elles apportent une singulière courtoisie dans leurs relations avec la nation suzeraine. Ainsi, lorsque les diverses parties du Canada se constituèrent en Etats, elles demandèrent gracieusement à la reine Victoria de leur indiquer l'emplacement de leur capitale, et le lieu où s'élève actuellement la cité d'Ottawa leur fut désigné par un geste royal. Cependant l'immense territoire, connu désormais par la dénomination collective de « Puissance » ou « Dominion », ne tient plus à l'Angleterre d'une façon effective que par l'hébergement de deux petites garnisons, l'une sur le rivage oriental, à Halifax, l'autre sur la côte du Pacifique, à Esquimault ; en outre, un personnage décoratif représente Sa Majesté le souverain auprès du Parlement. En Australie, dans la Nouvelle-Zélande, colonies presque complètement britanniques par l'origine de leur population, l'union sympathique avec la mère patrie est beaucoup plus cordiale qu'au Canada, où le voisinage des Etats-Unis crée une situation toute

spéciale, et les formes de la domination anglaise peuvent y être considérées comme purement symboliques.



N° 525. Composition ethnique de l'Afrique du Sud.

Les statistiques donnent le chiffre global des blancs nés dans les colonies sans différencier Afrikanders et Anglais. Parmi les immigrés blancs, on est étonné de compter 21 000 Russes au Cap et en Transvaal.

Parmi la population de couleur, les Hottentots sont à mentionner; au nombre de 90 000, ils ne forment plus de 20 0/0 des habitants que dans les districts de Vanrhynsdorp (31,82 0/0), Sutherland, Ookiep (Namaqualand) et Hanover. Les Asiatiques (Hindous, Malais, Chinois) sont peu nombreux en dehors des villes du Cap, de Port-Elizabeth, Kimberley et Johannesburg.

Mais il en est tout autrement pour les colonies de l'Afrique méridionale. Là, sans parler des Hindous et des Chinois « engagés » pour le

travail des mines, le problème des races se présente en toute sa gravité et l'autonomie des deux colonies du Cap et de Natal y est accompagnée de dangers spéciaux. Dans l'immense territoire qui s'étend du Cap au bassin du Zambèze, le nombre des blancs n'atteint pas douze cent mille et ils appartiennent à deux races que séparent plusieurs siècles d'évolution divergente et le souvenir de cent années de luttes et de torts réciproques : d'un côté, les descendants des colons hollandais, Afrikanders et Boers, de l'autre, les Anglais et Ecossais d'immigration récente. Les uns sont campagnards, fermiers et agriculteurs, les autres, attirés par les gîtes d'or et de diamants, sont mineurs, industriels, commerçants et bâtisseurs de villes ; aucune sympathie commune — sauf la haine des noirs — ne rapproche ces travailleurs entremêlés de par les nécessités de la vie. A côté de ce million d'hommes, formant deux populations de même importance numérique, vivent cinq ou six millions de nègres, Bantous intelligents, qui ont appris *de visu* la force et la faiblesse de leurs dominateurs. Comment l'idée de l' « éthiopianisme », l'Afrique aux races indigènes, ne se développerait-elle pas chez eux ? Ce rêve, né parmi les noirs des Etats-Unis, est insensé pour le moment, mais, sous des formes nouvelles, les générations à venir en entendront certainement parler. D'autre part, quelle tentation pour les blancs, qui possèdent aujourd'hui la force, d'exploiter et de massacrer à loisir ces Cafres abhorrés ! Une trop grande initiative laissée aux colons de l'Afrique australe ne manquerait pas de provoquer des injustices plus graves que celles dont les Anglais se sont rendus coupables envers les Boers. En fait, le gouvernement de la Grande Bretagne est obligé d'entretenir encore une partie considérable de son armée en Afrique pour surveiller les Boers vaincus, les Afrikanders à velléités d'indépendance, les Cafres opprimés, et assurer la « paix britannique », même en dépit de ses compatriotes. Ces colonies sud-africaines ne représentent donc pas pour l'Angleterre un accroissement de force, plutôt menacent-elles de devenir une nouvelle et lointaine Irlande.

Prises dans leur ensemble, les vraies colonies britanniques, c'est-à-dire les contrées de la Terre où se sont établies à demeure et en maîtresses des populations d'origine et de langue anglaise, ne représentent point par le nombre des individus une part aussi considérable du monde que pourrait le faire supposer l'attention qu'on leur donne dans l'histoire contemporaine; ces colonies ne dépassent guère douze

millions d'hommes, c'est-à-dire qu'elles sont loin d'atteindre la centième partie du genre humain, mais elles profitent du prestige que doit donner la valeur de leur commerce, l'autorité de leur industrie, leur omniprésence par les voyages et la solidarité politique avec l'Angleterre, qui, au besoin, les eût protégées naguère par l'envoi de ses vaisseaux. Une sorte d'organisme nerveux a d'ailleurs accru la valeur de ces colonies parmi les nations du monde, car, pendant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, la Grande Bretagne a graduellement, silencieusement, ajouté à sa flotte un autre instrument de domination mondiale en rattachant à son île la plupart de ses dépendances de l'Afrique, de l'Asie, de l'Australie, de l'Amérique, par un réseau de fils sous-marins qui, récemment encore, lui donnait la primeur des nouvelles télégraphiques et lui subordonnait tous les peuples auxquels la connaissance des faits lointains arrivait auparavant dénaturée et mensongère.

On ne saurait s'exagérer l'importance du continent Australien au point de vue de son rôle, et la puissance matérielle qu'il donne à l'Angleterre par l'influence morale qu'il ajoute dans le monde à la forme dite « anglo-saxonne » de la civilisation. L'Australie est l'une des branches du grand trépied « britannique » posé sur le monde. Il est vrai que par sa faible population, d'environ 4 millions d'hommes en 1905, elle ne peut entrer en comparaison avec la Grande Bretagne et l'Amérique du nord ; mais il faut tenir compte ici, moins du nombre des individus que de la grandeur et de la situation géographique du territoire, de sa position dominante dans tout le monde océanien, au centre de l'immense hémicycle des rivages continentaux. L'Australie est, pour la langue et pour le mode de culture anglo-saxonne, un centre de rayonnement, aussi bien que l'Angleterre et que les Etats-Unis. Grâce à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, des voyageurs anglais, partis de Liverpool ou de Southampton, peuvent entreprendre la circumnavigation de la Terre en ne s'arrêtant qu'en des ports britanniques : Capetown ou Aden, Melbourne ou Colombo, Durban ou Sydney, Port-Stanley (Falkland ou Malouines) ou Sainte-Hélène, et s'imaginent volontiers que l'anglais est la langue du genre humain. C'est une illusion, et par conséquent un danger, mais leur audace en est grandie.

Récemment, les embarras cruels et persistants du gouvernement anglais dans son entreprise sud-africaine, l'avaient forcé à se tourner

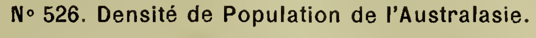
en suppliant vers ses colonies et à leur demander un appui moral, même des contingents de troupes et de matériel guerrier. Emues par cet appel, qui établissait aux yeux du monde leur importance politique grandissante, et d'ailleurs séduites en une forte mesure par la fascination toujours très puissante du patriotisme panbritannique, les colonies autonomes s'empressèrent de répondre favorablement aux avances de la mère patrie ; toutefois il s'en fallut de beaucoup qu'elles égalassent en proportion les sacrifices de l'Angleterre elle-même et de la colonie du Cap, voisine immédiate du théâtre de la guerre ; d'ailleurs ces sacrifices ne furent point gratuits, la métropole eut à les acheter chèrement, d'abord par une haute paye — la solde du volontaire colonial étant cinq fois plus élevée que celle du *Tommy* anglais —, puis par des privilèges commerciaux et même par une participation directe à la gérance des intérêts communs.

Quoique, au commencement du vingtième siècle, la population totale des six[1] « colonies » s'administrant elles-mêmes représente seulement la cinquième partie des Anglais du monde entier, quoique certains de ces Etats émancipés ne groupent qu'une infime population, — 200 000 habitants à Terre-Neuve, 60 000 blancs en Natal (1901) —, cette fraction relativement minime de la « majeure Bretagne » a reçu sa part d'attribution au conseil de la grande association : Ottawa, Melbourne, Wellington, Capetown, Saint-John, Pietermaritzburg partagent désormais, et bien plus qu'ils n'est officiellement constaté, le droit d'initiative avec le cabinet de Saint-James et le parlement de Westminster. A la politique anglaise succède l'action panbritannique, plus lente, plus complexe, non plus spécialement européenne, mais dirigée par des intérêts mondiaux.

Il est naturel que toute évolution historique dépasse son but : les personnages que les événements ont mis en lumière comme protagonistes du changement sont entraînés par la passion de l'idée qui les anima et ils en exagèrent la valeur, cherchant à en faire une panacée pour tous les maux présents et futurs. Il a paru bon et même indispensable, pendant la période d'angoisse, de faire appel à la collaboration des colonies, et celles-ci gagnant journellement en population, en ressources financières et militaires, on se promet pour l'avenir une aide

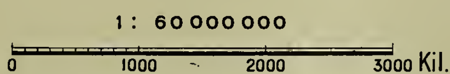
1. Huit, depuis que l'indépendance a été officiellement reconnue au Transvaal et à l'Orange (1907).

également efficace même contre un puissant rival tel que l'Allemagne, la Russie ou la République américaine. Ce n'est pas tout : ne pourrait-on préparer d'avance cette alliance offensive et défensive dans les relations



N° 526. Densité de Population de l'Australasie.





1 : 60 000 000

0 1000 2000 3000 Kil.

La densité de population est, à peu près, inversement proportionnelle à la grandeur des carrés qui recouvrent les territoires habités; autrement dit, chaque carré représente douze à quinze mille habitants.

La dénomination Australasie comprend l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les îles Fidji, la Papouasie anglaise et les îles intermédiaires.

P. M. en Papouasie = Port-Moresby. *Voir* page 37.

commerciales en attendant qu'elle puisse se réaliser dans les conflits militaires? Tel est le projet que les politiciens ont conçu et qui paraît avoir séduit les patriotes les plus ardents. Mais cette idée, si elle devait être accueillie par la Grande Bretagne et ses colonies, ne constituerait-elle pas le plus violent recul de toute l'histoire moderne de l'Angleterre,

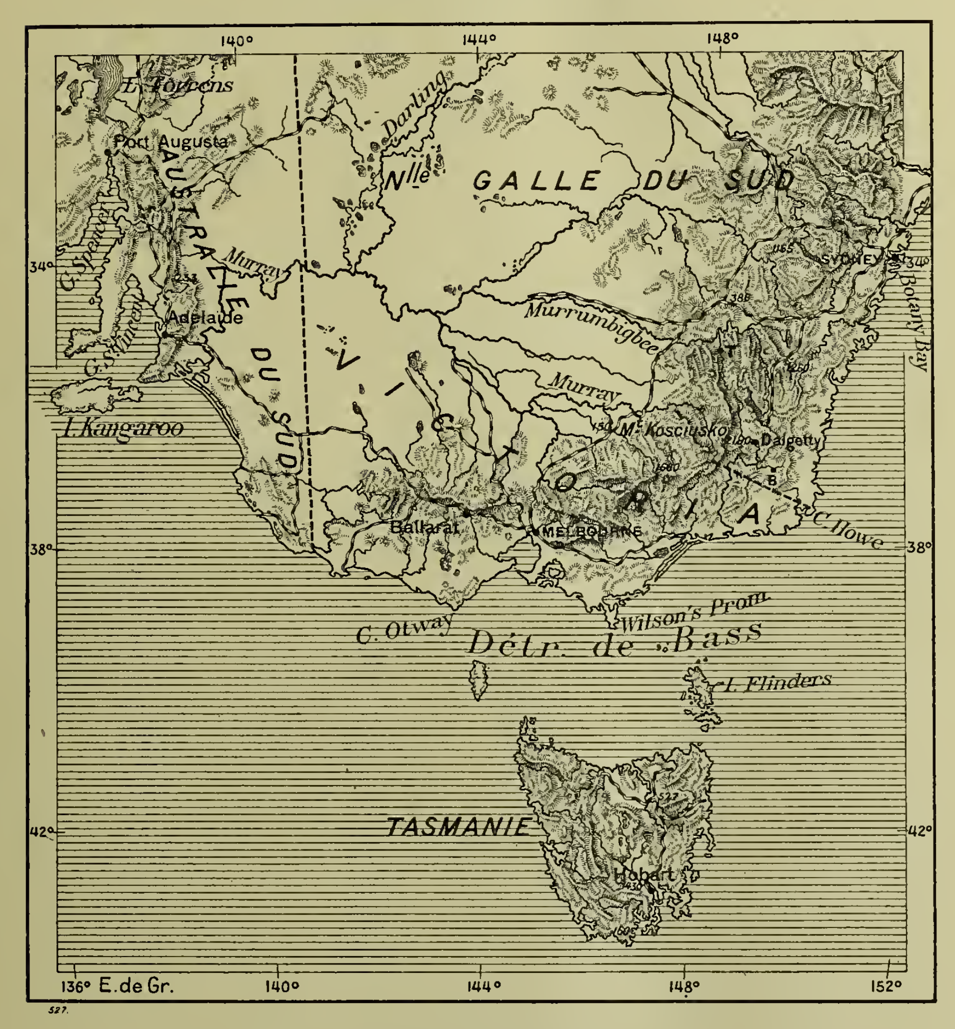
une sorte de trahison envers un passé glorieux : celui qui avait placé la nation anglaise hors pair parmi toutes celles de la Terre comme le champion par excellence d'un mouvement d'échanges sinon « libre » du moins libéré de beaucoup d'entraves, et conférant une sorte d'apostolat aux continuateurs de l'œuvre de Cobden? Certainement les colonies anglaises seraient de précieuses associées dans le commerce panbritannique, mais, si importantes qu'elles soient, elles ne peuvent avoir la prétention d'égaler tout le reste du monde.

Et d'ailleurs, la tendance naturelle de chacune des colonies est de développer son autonomie conformément aux conditions spéciales que lui fait son ambiance particulière. La Terre n'est pas encore devenue assez petite par l'effet de la pénétration mutuelle des idées et des intérêts pour que le Canada, le Cap, l'Australie, qui se lancent impétueusement en avant dans la vie, se sentent vraiment une avec leur antique mère d'Europe : après les démonstrations d'amitié et de tendresse, ils se prêtent de nouveau à la tendance naturelle qui les porte à suivre leur propre voie, à se détacher de leur génitrice. L'unité nationale entre métropole et colonies gardera longtemps encore son caractère religieux et traditionnel, mais rien ne les empêchera de s'affirmer en manifestations divergentes. Déjà tout a changé et, quand on a traversé l'Atlantique ou le Pacifique, on reconnaît sans peine que les « nouvelles Angleterres » ne ressemblent que lointainement à l'ancienne.

Ainsi prenons l'Australie pour exemple, l'Australie dont la première destination fut d'être un simple exutoire aux prisons du Royaume-Uni. Lorsqu'il devint évident que ce lieu de déportation deviendrait aussi une colonie de peuplement, l'aristocratie anglaise, qui faisait alors la loi dans le Parlement britannique, avait imaginé toute une savante diplomatie pour que la New South Wales (Nouvelle Galles du Sud), la seule colonie australienne constituée en Etat à cette époque, restât, comme la mère patrie, divisée en grands domaines dont les travailleurs agricoles ne pourraient jamais devenir les possesseurs. On commença par faire voter une loi qui interdisait la vente de la terre au-dessous d'un prix très élevé, inaccessible aux immigrants pauvres, et d'autre part, on fixa un maximum de salaire. Toutefois, si l'achat du sol était interdit au prolétaire, il devait être facilité aux concessionnaires riches et, pour ceux-ci, l'achat fut remplacé par des licences qui leur accordaient le droit de pâture sur des espaces énormes, de milliers et dix

milliers d'hectares, droit que l'usage transformerait à la longue en fief seigneurial. On espérait ainsi que le travail forcé des convicts se main-

N° 527. D'Adélaïde à Sydney.



Au terme de l'acte d'union (1901), la capitale de la Fédération australienne doit se trouver sur le territoire de la Nouvelle Galles du Sud, à proximité de la frontière de Victoria. Après avoir repoussé Tumut (T.) et Bomballo (B.), le choix des Etats s'est arrêté sur Dalgetty. Provisoirement, le siège du gouvernement fédératif est à Melbourne.

tiendrait sous une autre forme et que des manœuvres sobrement payés, exclus du nombre des propriétaires, continueraient de siècle en siècle

une appropriation analogue à celle des paysans anglais sur les terres inaliénables des manoirs. En outre, le régime féodal devait être consolidé par l'asservissement des indigènes, que les colons propriétaires pouvaient se faire « assigner », c'est-à-dire attribuer comme esclaves temporaires au moyen d'une simple pétition rédigée et signée par eux-mêmes, sans enquête ni contrôle judiciaire[1].

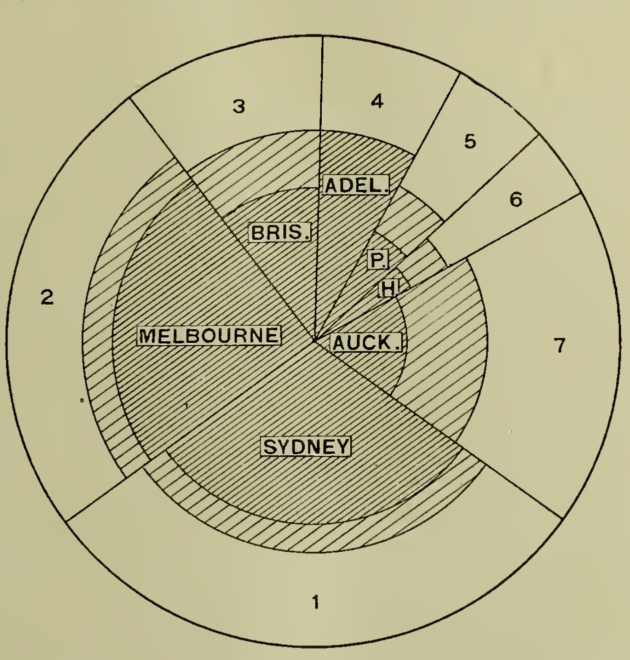
La découverte des mines d'or, puis le flux rapide de l'immigration européenne et de brusques révolutions économiques dérangèrent ces beaux plans, sans toutefois les renverser, et, du moins, l'aristocratie terrienne obtint ce résultat, qu'il n'existe point de classe paysanne en Australie. Il n'y a guère de jardiniers non plus, si ce n'est autour des villes, où quelques Chinois produisent des légumes pour la consommation locale, et dans l'état de Victoria, où la banlieue de Melbourne est devenue un grand jardin maraîcher.

Ce régime de la propriété dans les terres de l'Australie est une des raisons pour lesquelles la population est devenue presque exclusivement urbaine : telle ville, comme Melbourne, renferme près de la moitié de tous les habitants de la colonie dont elle est la capitale. Mais si les grands propriétaires d'Australie ont réussi à garder la pleine domination du territoire et à l'interdire aux travailleurs comme domicile permanent, ceux-ci, tondeurs de brebis et autres, doivent à leur genre de vie des mœurs presque communistes qui, dans une lutte sociale, pourraient leur donner contre les bailleurs de travail une force irrésistible. Obligés dans la saison de la tonte de quitter les villes en multitudes et de voyager rapidement vers les pâturages lointains, ils ont dû s'associer pour assurer en route la fourniture des vivres. Au lieu même de leur besogne régulière, ils logent en de longues et hautes cabanes où trois rangées de lits s'étagent comme au pourtour d'un entrepont de navire, et leurs repas se font toujours en commun. Ils ne se mettent jamais à table sans regarder au dehors s'il y a des voyageurs en vue et à portée de la voix pour prendre part au repas. Même s'ils ne voient personne, ils clament à pleine gorge : « *Any travellers about ? Come on, mates* »[2].

Les habitants de la colonie de Victoria, au sud-est du continent australien, se sont considérés longtemps, et à bon droit, comme occu-

1. J. B. Gribble, *Pall-Mall Gazette*, 5 août 1886. — 2. J. A. Andrews, *Humanité Nouvelle*, août 1898. — Y a-t-il quelqu'un aux environs ? A table, compagnons.

pant un rang sociologique plus élevé que les autres immigrants de l'Australie, car le régime de la servitude pénitentiaire avait à peine effleuré le pays, et presque toute la population se composait de chercheurs d'or, pleins d'audace, ayant dans leurs rangs un grand nombre d'immigrés politiques, exilés d'Europe à cause de leur idéal même. L'esprit des habitants était plus libre, plus égalitaire que partout ailleurs, et l'effet s'en fit sentir jusque dans le gouvernement local qui, dans plusieurs circonstances, ne craignit pas de se laisser accuser de socialisme par les économistes bien pensants. D'ailleurs, malgré la faible étendue relative de son territoire, et quoique d'un demi-siècle plus jeune que la « Nouvelle Galles », Victoria l'emporta même pour un temps par le chiffre de sa population : maintenant, elle a de beaucoup la première place par la densité kilométrique de ses habitants, bien minime encore en proportion des ressources de la contrée.



COLONIES D'AUSTRALASIE.
POPULATION DES VILLES ET DES CAMPAGNES.

Le grisé serré correspond à la population de la ville principale de chaque colonie, le grisé lâche aux villes de second ordre, le blanc aux campagnes.

1. Nouvelle Galles du Sud. — 2. Victoria. — 3. Queensland. — 4. Australie du Sud. — 5. Australie occidentale. — 6. Tasmanie. — 7. Nouvelle-Zélande.

Br. = Brisbane. — Adel. = Adelaïde. — P. = Perth. — H. = Hobart-Town. — Auck. = Auckland.

L'accroissement du peuple australien se fait avec une certaine lenteur, par le fait de raisons multiples. D'abord la population ouvrière, veillant avec jalousie sur le marché du travail, a réussi à faire adopter des lois mettant de telles entraves à l'admission, même temporaire, de nouveau-venus, qu'aucun immigrant n'y peut satisfaire sans la complaisance de l'officier qui préside à l'examen des arrivants. Une condition, par exemple, est l'exécution d'une dictée de cinquante mots dans une

langue européenne quelconque, choisie par l'autorité. Pour le blanc, c'est donc l'arbitraire qui décide de son débarquement ou de son renvoi; quant au jaune, l'interdiction est absolue. Les étrangers, domiciliés sous l'ancien régime de tolérance, sont mal vus et souvent découragés ; enfin, fidèle à cette idée, foncièrement erronée, que moins d'habitants on est, plus il est facile de gagner sa vie, le blanc du nouveau monde austral commence à adopter les mœurs de prudence néo-malthusienne. Néanmoins le peuplement ne peut manquer de se faire de proche en proche partout où de nouveaux appels sont faits au travail de l'homme, où le réseau des voies ferrées, pénétrant au loin dans l'intérieur, facilite la naissance des villes. Déjà, l'union de tous les Etats en une seule république nécessite la construction de deux voies transcontinentales, l'une réunissant les mille ramifications de l'Est aux lignes beaucoup moins nombreuses de l'Australie de l'Ouest (Westralia), qui borde l'océan Indien, l'autre traversant le continent, du sud au nord, d'Adélaïde à Palmerston[1]. Ne fût-ce que pour occuper les stations et les postes télégraphiques de ces voies ferrées, il est nécessaire que la population s'accroisse ; mais, si aride que soit la plus grande partie du sol australien, les terres cultivables suffiraient pour nourrir encore des millions d'hommes ; on peut vraiment s'étonner que les Australiens mettent tant de zèle à détourner la population qui demanderait à se porter vers leurs rivages, principalement sur les côtes septentrionales, baignées par la mer d'Arafura. La région étant comprise dans la zone tropicale, le climat n'est pas de ceux que les immigrants anglais choisissent, et rarement viennent-ils chercher fortune en un pays où la température moyenne atteint 24 degrés centigrades, soit environ quinze degrés de plus que dans la mère patrie. Mais si les Anglo-Saxons qui se sont approprié le sol en vertu de leur droit de conquête ne sont venus qu'en petit nombre dans ces belles contrées, pourtant fertiles et pourvues de ports excellents, si les lieux d'habitation ne constituent encore que d'humbles villages, d'autres gens en quête de territoires à coloniser seraient fort heureux de s'établir sur ces terres neuves du monde australien. Des Chinois, des Japonais, des Malais ne demandent qu'à s'y présenter en foule, mais les petites colonies britanniques du littoral se sont prononcées à l'unanimité contre tout essai de colonisation dû à ces gens de race prétendue inférieure.

1. *Voir* la carte n° 526, p. 31.

Pourtant la force des choses finira par l'emporter et, malgré les lois édictées par les corps délibérants d'Australie, ce sont des Chinois qui chargent et déchargent les navires devant les quais de Palmerston et qui défrichent le sol environnant.

Evidemment, l'un des points vitaux pour le commerce mondial est indiqué comme devant se trouver dans le détroit de Torrès à l'extrémité orientale de cette admirable avenue dont l'autre extrémité est gardée par Singapur. Le village de Somerset, sur la pointe australienne de York-Peninsula, le marché de Thursday Island — île du Jeudi —, sur un port très fréquenté par les pêcheurs de nacre et d'holothuries, enfin quelques autres groupes de colonisation insulaires, peut-être aussi Port-Moresby dans la Nouvelle-Guinée, tels sont actuellement les seuls indices de la Londres ou New-York future que l'on s'attend à voir surgir dans ce détroit par lequel communiquent les deux océans et qui termine cette merveilleuse avenue d'îles, de cinq à six mille kilomètres en longueur, commençant à l'ouest par Sumatra et finissant à l'est avec la Papouasie. Nulle part sur la rondeur de la planète, terres plus riches, plus abondantes en ressources de toute nature, ne se déroulent en des tableaux plus somptueux et plus grandioses. Il semble inexplicable que, seuls, quelques villages aient surgi à la porte triomphale de l'incomparable chemin des mers, c'est là un fait qui, dans un siècle, sera difficilement compris. Il est vrai que les parages voisins sont rendus fort dangereux par les récifs coralligènes, surtout au passage de la « Grande Barrière », mais l'homme n'a-t-il pas à sa disposition les bouées, les balises, les phares, l'expérience et la sagacité des pilotes, et, au besoin, les explosifs et les dragues ?

A l'est de cette limite naturelle entre l'Australie proprement dite et le monde océanien, la « Bretagne majeure » est encore représentée par des îles très importantes, celles qui constituent la Nouvelle-Zélande, et par l'archipel des Fidji. D'autres puissances ont aussi leur part de cette région du Pacifique : l'Allemagne s'est emparée des principales îles mélanésiennes et, en vertu d'un accord (1899), a partagé les îles Samoa avec les Etats-Unis, tandis que les îles Tonga étaient abandonnées à l'Angleterre; conjointement avec cette dernière puissance, la France gouverne les Nouvelles-Hébrides; de longue date, elle a pris la Nouvelle-Calédonie, moins pour y faire œuvre de colonisation que pour y établir ses dépôts de relégation politique et pénale, jusqu'au jour

où les colonies australiennes firent entendre des plaintes et surent obtenir que les forçats français fussent dirigés vers d'autres cieux; enfin, inau-

N°s 528 et 529. Indonésie.

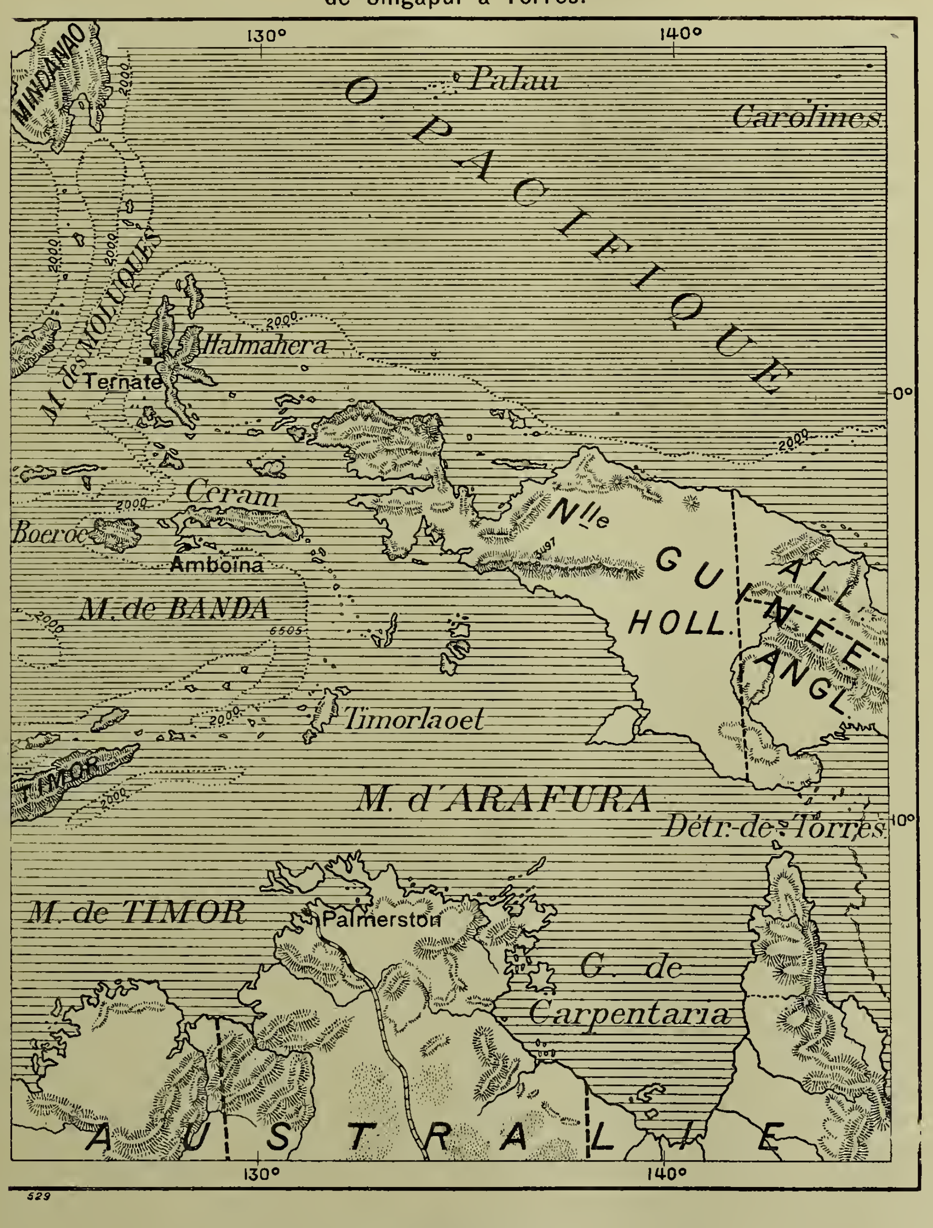


Les deux cartes 528 et 529 se font exactement suite et sont à la même échelle.

gurant à son tour une politique mondiale, la Fédération australienne a obtenu du Cabinet de Saint-James la haute main sur la portion anglaise

de la Nouvelle-Guinée ; les Papou fourniront la main-d'œuvre à des conditions plus avantageuses que Chinois et Japonais.

de Singapur à Torrès.



1 : 20 000 000

0 250 500 1000 Kil.

Ces terres océaniques, si importantes qu'elles puissent devenir un jour, ne sont que peu de chose en comparaison des deux îles de la Nou-

velle-Zélande, qui peuvent être considérées en puissance comme une autre Angleterre. En superficie, elles sont presqu'aussi étendues, et leur population, qui ne représente encore que le cinquantième environ de celle des îles Britanniques, constitue certainement une élite en comparaison des habitants de la mère patrie. Les premiers immigrants anglais, en 1840, avaient fait choix d'un emplacement qui témoignait déjà en faveur de leur esprit judicieux, car ce port, Nicholson, situé au centre précis de l'archipel et commandant le détroit majeur, nommé en l'honneur de Cook, ne pouvait manquer de devenir un centre de commerce et un lieu de rendez-vous pour la société destinée à s'établir dans ces parages : c'est sur cette baie qu'on bâtit Wellington, capitale des deux îles, dépassée en population par Auckland.

Tout d'abord, les directeurs de l'immigration néo-zélandaise voulurent, comme on avait essayé de le faire en Australie, fonder une communauté modelée complètement sur le type de l'aristocratique Angleterre, avec fiefs inaliénables, paroisses ecclésiastiques, troupeaux de paysans laborieux et de paroissiens fidèles. La Nouvelle-Zélande, semblable à sa mère patrie des antipodes par l'égalité du climat et par la fécondité du sol, commença par lui ressembler politiquement et socialement. Même aristocratie terrienne que dans la Grande Bretagne, même contraste entre propriétaires et travailleurs indigents ; mais il manquait aux seigneurs néo-zélandais le prestige que donne une longue généalogie d'aïeux et l'hébétude traditionnelle des paysans asservis. Le prolétariat de la nouvelle colonie ne s'était pas encore assoupli que la guerre éclata sous diverses formes : grèves, procès, luttes électorales, insultes et violences. Cette fois, le bon droit, soutenu par la très imposante majorité du nombre, l'emporta sur le parti du monopole, représenté d'ailleurs par des nobles combattant par procuration, et ce que le peuple eût pu faire en vertu de sa force, il l'accomplit avec tout l'appareil encombrant du gouvernement et des lois (1891). La révolution fut sans doute très incomplète, très inférieure à l'idéal qui l'avait suscitée, mais ce n'en fut pas moins une révolution, plus effective que tant d'autres plus sanglantes[1].

Dès l'année suivante, la nuée des immigrants brisa forcément les cadres préparés pour eux ; aux colonies de vieux style officiel,

1. Henry Demarest Lloyd, *National Geogr. Magazine*, sep. 1902, p. 345.

fondées avec des éléments anglais, s'opposèrent, surtout dans l'île méri-

N° 530. Ile Septentrionale de la Nouvelle-Zélande.



dionale, des communautés écossaises appartenant à la Free kirk ou « Libre église » ; puis on découvrit les mines d'or et bientôt une minus-

cule Angleterre se formait aux antipodes planétaires de celle d'Europe, mais une Angleterre plus jeune, où les éléments de renouveau socialiste étaient fortement représentés. Ainsi la colonie, tout en se rappelant les us et la politique de la métropole, eut la prétention de faire mieux et de lui servir de modèle, en réformant le régime de la propriété, en supprimant les mœurs de l'absentéisme, en facilitant aux cultivateurs l'accès du sol, aux ouvriers le travail de l'industrie. La société néo-zélandaise s'est donné pour objectif de mettre fin aux conflits entre le capital et le salariat, et quoique cet idéal n'ait pas été réalisé, des gouvernants de la contrée nouvelle ont cru pouvoir rapporter un évangile politique aux représentants vieillis de la métropole. La Nouvelle-Zélande est le premier Etat qui ait admis les femmes à l'élection ; l'Australie l'a imitée et de plus leur a conféré l'éligibilité; cette innovation semble du reste à peine avoir modifié la force relative des partis politiques.

Même dans leurs rapports avec la population indigène, les colons de la Nouvelle-Zélande ont moins de reproches à se faire que la plupart de leurs compatriotes établis en d'autres lieux de la rondeur terrestre. D'ailleurs, ils doivent se rappeler que jamais on n'eut à combattre d'adversaires plus nobles que les Maori. Lors d'une rencontre, une bande de blancs manquant de vivres, succombant de fatigue, eût été une proie facile pour les indigènes, mais ceux-ci firent trêve aussitôt et envoyèrent même à leurs ennemis la moitié de leurs rations : « Pour vous combattre, dirent-ils, nous attendrons que vous soyez nos égaux ». Les Anglais ont amplement démontré que le « civilisé » l'emporte réellement sur le sauvage dans l'art de tuer son prochain, mais maintenant, en principe du moins, le droit d'égalité est conféré aux anciens maîtres du sol : ils ont gardé leur part de propriété; ils siègent à côté des blancs dans les assemblées nationales, et leurs enfants, non les moindres en intelligence, étudient dans les mêmes écoles. Cependant la race a lamentablement décru, si ce n'est en quelques districts où par les croisements le type maori s'est fondu dans la population envahissante des Anglo-Saxons. La secousse de l'évolution sociale a été trop forte pour que la nation océanienne ait pu résister victorieusement : sa puissance d'adaptation n'a pas suffi, du moins pendant les deux premières générations de la race immigrante, car il semble maintenant que le mouvement de recul soit enrayé. Les cent mille Maori qui vivaient en

1840 ne sont plus représentés au commencement du vingtième siècle que par une descendance réduite de plus de moitié, 48 143 en 1901[1]. Ainsi que le disait un Maori parlant à des Anglais : « Notre rat disparaît devant le vôtre, notre mouche fuit celle que vous apportez, et c'est vous qui nous mangerez ! »

En dehors des colonies, ses filles, que l'Angleterre tient pour ses égales et qui font partie intégrante de la « Bretagne majeure », il existe à la



COTE DE FIDJI

La plupart des îles océaniennes sont entourées d'une ceinture de coraux qui rendent la navigation dangereuse. La haute mer se trouve derrière la petite hauteur boisée.

surface de la planète nombre de territoires, îles ou terres continentales, que l'Angleterre possède sans les peupler de travailleurs et de citoyens et où elle ne se reconnaît d'autres devoirs que de prendre en tutelle la population native. Tutelle souvent précaire et dangereuse, car elle dépend des intérêts plus ou moins considérables que des spéculateurs anglais ont pu trouver à faire travailler les indigènes. Ainsi, dans l'Océanie même et dans le cercle d'attraction du monde australien, pour lequel a été forgé le vocable Australasie, les insulaires de l'archipel des Fidji n'ont guère à se

1. Le recensement de 1906 a donné 43 595 Maori, sans compter 211 femmes maori ayant épousé des Blancs et 4 028 métis vivant avec les Maori. Il y a donc progrès.

louer jusqu'à maintenant du gouvernement anglais. Il est vrai qu'avant le débarquement des missionnaires et des planteurs, les Fidjiens, hommes superbes, beaux, forts, intelligents, se trouvaient dans une période de décadence lamentable : la monarchie absolue, avec sa conséquence fatale, l'asservissement général des indigènes, puis les pratiques de l'anthropophagie ou « communion du grand porc », qui, après avoir eu un caractère purement religieux, était devenue un simple moyen de terreur pour « morigéner les basses classes », toutes les formes sociales indiquaient une déchéance rapide que l'arrivée des Européens eut pour résultat de hâter. Lorsque les Fidjiens se donnèrent à l'Angleterre, en 1875, l'inauguration du nouvel ordre de choses se fit par une terrible épidémie de rougeole, qui emporta le cinquième de la population, et, depuis cette année fatale, le dépérissement général ne paraît point s'être arrêté; de 115 000 en 1884, le nombre des Fidjiens est tombé à 95 000 en 1901 ; pourtant il arrive maintenant, en telle ou telle année, que le nombre des naissances soit supérieur à celui des décès. Quant au relèvement moral, pourrait-il s'accomplir, puisque les indigènes ne prennent point part à la gérance de leurs intérêts et qu'ils ne possèdent même aucune parcelle du sol? Les planteurs anglais et les chefs indigènes ont bassement profité de la législation qui leur permet de clôturer les terres communales à leur profit personnel.

Dans leurs possessions d'Afrique, les Anglais chargés de l'administration voient également de très haut la population noire dont ils sont chargés de faire des concitoyens et des « frères en la foi ». On peut juger de l'état d'âme des maîtres britanniques à l'égard de leurs protégés par l'écart extraordinaire des prix qui, sur les chemins de fer de la côte, ont pour but évident de trier les voyageurs et de rendre le contact impossible entre gens de race différente. Sur le chemin de fer de Mombaza au Nyanza, la proportion entre les premières places et les troisièmes est fixée du dodécuple à l'unité[1]. Un esprit d'inégalité absolue, d'aversion même, prévaut entre homme et homme : il ne conviendrait pas qu'un indigène pût s'imaginer par le siège, l'étoffe et les passementeries de son compartiment qu'il appartient à la même classe que l'Européen, se prélassant dans les premières.

Pourtant, les enseignements plus ou moins hautains du blanc et le

1. *Report on the Progress of the Mombasa-Victoria-Railway*, 1897, 1898, Bluebook C. 8942.

contact d'hommes supérieurs par l'intelligence et le savoir ont cependant produit leur effet. On peut citer en exemple les habitants de Freetown, la « Ville libre ». En dépit des différences d'origines et de leur déracinement, des hommes de toute provenance qui composent le peuple de Sierra-Leone, que le manque d'une langue nationale obligea de s'angliciser en adoptant l'idiome des anciens maîtres, sont incontestablement devenus l'élément civilisateur du littoral. Ils se disent « Anglais », et le sont en effet jusqu'à un certain point par leur initiative dans le travail et dans les entreprises commerciales : les artisans de Freetown, forgerons, menuisiers, charpentiers, constructeurs sont les plus estimés de la côte.

Chacune des nombreuses parts et parcelles de la surface terrestre que la Grande Bretagne s'est attribuée en domaine diffère des autres, non seulement par les mille conditions du sol, du climat, des habitants, mais aussi par les formes du gouvernement et de l'administration, suivant la docilité plus ou moins grande des populations et l'importance militaire des lieux occupés. Mais le fait subsiste que nombre de ces possessions sont des « colonies de la couronne », c'est-à-dire des terres dont le souverain des îles Britanniques est censé maître absolu, ordonnant à son gré et ne laissant aux habitants aucune autonomie. En réalité, les sujets épars de l'Angleterre ont la liberté qu'ils ont su conquérir. Chaque « colonie » est le théâtre d'une petite guerre locale dont les péripéties sont parfois sanglantes; d'ailleurs, les oscillations de la lutte représentent en petit les mêmes alternatives que les grands conflits épiques racontés dans l'histoire des nations.

Le grand bassin du Nil, des régions équatoriales à la Méditerranée et des montagnes dites de la « Lune » à celles de l'Ethiopie, constitue un monde spécial, bien délimité, qui n'est ni colonie de peuplement, ni colonie d'exploitation proprement dite, mais qui doit être étudié tout à fait à part, comme centre de domination. Ce n'est pas l'Egypte seulement que les Anglais détiennent en conquérants mais le chemin de l'Inde, de même que Gibraltar et Malte sont pour eux, avant tout, la possession des voies de la Méditerranée. C'est donc surtout une valeur stratégique que représente l'Egypte, au centre même de l'Ancien Monde, exactement à moitié chemin de l'Angleterre à l'Hindoustan, à l'endroit où l'industrie a creusé la percée de Suez que les possesseurs peuvent fermer à volonté, poste dominateur d'importance capitale

assurant à la Grande Bretagne le premier rang au point de vue géographique parmi les puissances mondiales. Les stations d'Aden, de Colombo, de Singapur, de Hong-Kong, du détroit de Torres et des îles Océaniennes continuent la ceinture de force sur un développement total égal à la moitié de l'équateur planétaire.

Les maîtres actuels de l'Egypte savent aussi apprécier en excellents économes les ressources matérielles très grandes que rapportent les



Cl. L. Cuisinier.

SIGUIRI, DANS LA VALLÉE DU NIGER

La ville est entièrement composée de huttes rondes.

campagnes du Nil. Devenus copropriétaires du Canal, gérants de tous les biens hypothéqués par les créanciers du pays et bénéficiaires de l'impôt prélevé sur les millions de *fellahin*, ils administrent leur fortune avec une prudence rare, rendue d'ailleurs très facile en un pays dont la population, dressée jadis par le bâton des prêtres et des rois, continue de ramper servilement devant les collecteurs d'impôts. En s'emparant des greniers de l'Egypte, le gouvernement britannique a mis la main sur les trésors des Pharaons, qu'il saura doubler, grâce à l'application des procédés industriels nouveaux. Les anciens attendaient leurs récoltes de la bonne volonté du Nil, et c'est à peine s'ils

évitaient l'inondation par des appareils rudimentaires d'outres en chapelet. Mais les travaux modernes qui, à certains égards, sont encore inégalés dans le reste du monde, règlent maintenant les crues de manière à distribuer les eaux avec une méthode parfaite : jusqu'à sa dernière goutte, le Nil se trouve judicieusement utilisé. On a d'abord consolidé et complété le grand barrage qui régularise l'écoulement des deux branches du delta, puis on a construit deux autres barrages monu-



Cl. du *Globus*.

PORTE DE VILLAGE AU KAMERUN

On aperçoit à l'intérieur des maisons rectangulaires qui ne diffèrent guère de nos chaumières.

mentaux sur le Nil égyptien, l'un à Siaut, vers le milieu de la zone des cultures, l'autre près d'Assuan, pour soutenir le flot de la première cataracte par une réserve d'un milliard de mètres cubes d'eau, chiffre qui doit être doublé prochainement, soit par une élévation du barrage, soit par une nouvelle digue établie plus haut dans la vallée. Nulle part, plus d'intérêts économiques ne se mêlent à plus de souvenirs anciens, à plus de mystérieuses légendes.

Chaque gerbe de froment nourrit son homme en Egypte et maintenant plus de dix millions d'individus peuplent les deux rives du Nil, nombre certainement supérieur à la foule de laboureurs qui s'y pressa

jamais sous les Pharaons. Ce n'est pas tout. On a constaté que, dans une grande partie du désert nubien, notamment au sud de Korosko, où le chemin de fer et l'ancienne route des caravanes pointent directement au sud, vers Abu-Hammed, en laissant à l'ouest le vaste méandre du Nil, les terres sableuses sont de nature excellente: il leur manque seulement de l'eau pour les féconder. Encore plus au sud, les plaines qui se relèvent par degrés vers les pentes du massif d'Ethiopie se prêteraient admirablement au travail de la charrue si les eaux ne s'y perdaient en marécages dus à l'obstruction du fleuve par la végétation, le *sudd*; enfin, plus loin encore, dans la direction de l'équateur, les étendues, sans bornes visibles, où serpentent le Bahr-el-Djebel et le Bahr-el-Ghazal, dans la terre grasse et molle entre les rives changeantes, sont le fond d'un ancien lac qui pourrait devenir un immense champ de labourage. Ainsi, de la cataracte de Ripon, à la sortie du Grand Nyanza, jusqu'à celle d'Assouan, sur une longueur de 2 000 kilomètres, l'endiguement et la bonne distribution des eaux du Nil et de ses affluents auraient pour résultat d'accroître beaucoup, d'ajouter à la surface des terres cultivées un domaine grand comme la France et, indirectement, de doubler et au delà le nombre des bras travailleurs, tenant la bêche et payant l'impôt. C'est à cette œuvre que vont s'appliquer les dominateurs anglais pour exploiter industriellement le bassin du Nil dans tout son ensemble d'unité géographique.

Pourtant, on put craindre un instant que l'unité politique de cette zone fluviale fût menacée, lorsque l'expédition de Marchand à travers l'Afrique, dans la direction de l'est à l'ouest, fit croire à l'intention de la France de couper en deux l'empire anglo-nilotique par l'occupation définitive du poste de Fachoda. Les passions patriotiques s'exaltèrent rapidement de part et d'autre, et même l'on parla de guerre. Mais ce fut l'affaire d'un instant. Les Français évacuèrent la petite citadelle improvisée et, pour faire disparaître jusqu'aux dernières traces du conflit, le gouvernement britannique a même effacé de la carte le nom du lieu un moment disputé: il est maintenant désigné par l'appellation de Kodok; les atlas ont fait la paix.

Si le cours du Nil Blanc tout entier est acquis à l'Angleterre, depuis les sources encore imparfaitement reconnues des affluents du Nyanza jusqu'aux branches à l'eau saline du delta, il n'en est pas de même du Fleuve Bleu, qui naît sur les hauteurs du grand massif de l'Ethiopie.

Cet empire, très souvent découpé en Etats féodaux, s'est récemment unifié, mais ses frontières sont forcément incertaines, puisqu'elles n'aboutissent pas à la mer et que toute nation constituée cherche une issue vers un port qui lui appartienne. L'Italie détient Massuah, la France occupe Djibouti, l'Angleterre elle-même a pris possession des côtes qui font face à son emporium d'Aden.

Il est donc tout naturel que les Ethiopiens se tiennent sur une très



Cl. J. Kuhn, Paris.

BARRAGE DU NIL A ASSUAN

grande réserve à l'égard des étrangers, avec lesquels pourtant ils ne désirent nullement se brouiller, car ils ont besoin de maintenir avec eux des rapports commerciaux. Jusqu'à maintenant, semble-t-il, c'est l'Angleterre qui, parmi tous les amis intéressés, a su le mieux se faire accueillir par le descendant des « lions de Juda » ; elle a même pu s'allier avec l'Ethiopie pour le partage du territoire Somali : dangereuse alliance pour les Abyssins, qui, si bien établis qu'ils soient dans leur haute citadelle de montagnes, n'en sont pas moins d'ores et déjà complètement assiégés. Les tranchées d'approche vont se rapprochant d'eux d'année en année : à l'est la mer porte la flotte anglaise ; au sud, le chemin

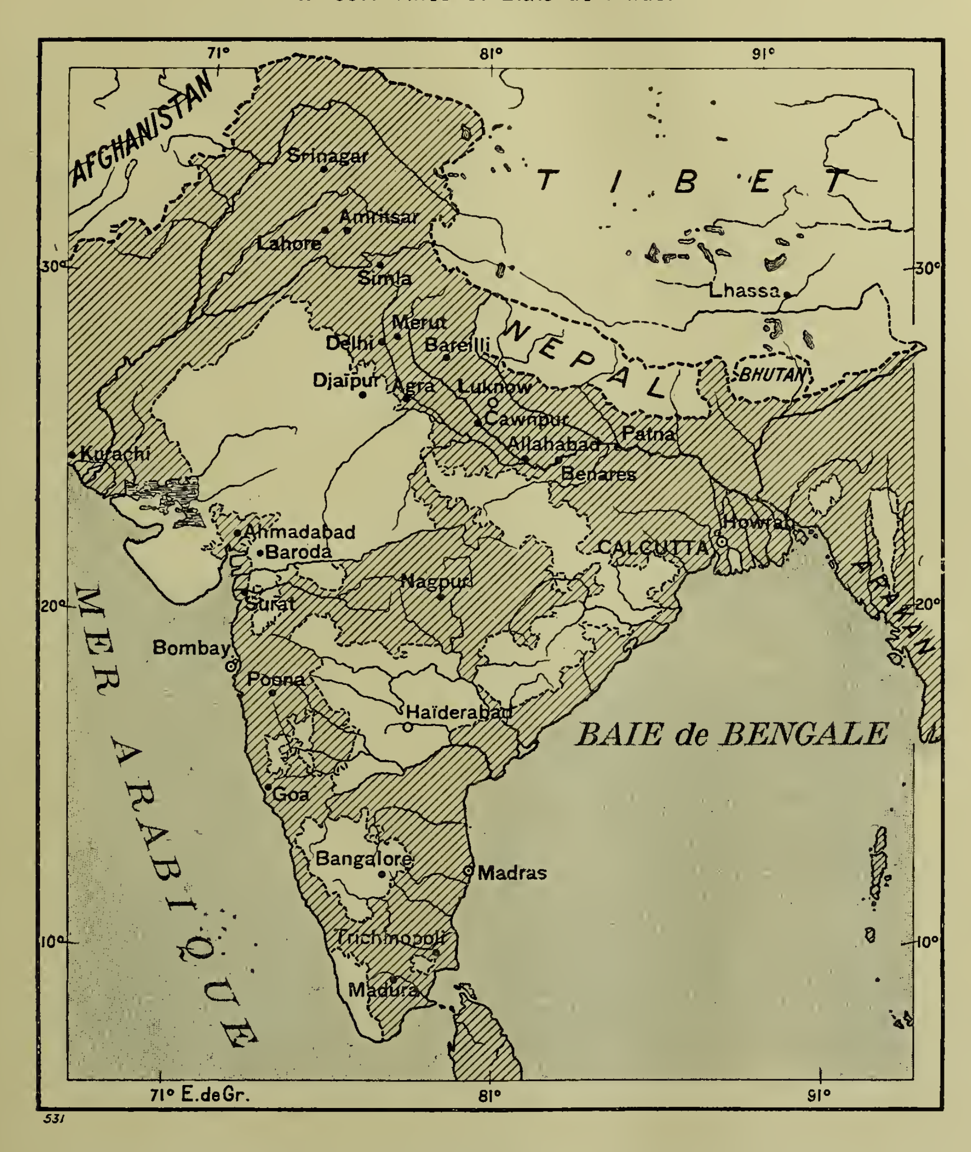
de fer de l'Ouganda monte à l'assaut des hautes terres ; à l'ouest le Nil et ses zones riveraines enserrent les escarpements éthiopiens ; au nord, la voie ferrée de Suakim à Berber complètera le circuit : l'empire de Ménélik ne sera plus qu'une simple enclave.

Combien de drames politiques de même nature se sont joués, de l'autre côté des mers d'Arabie, dans la péninsule gangétique, monde colonial où les événements se déroulent avec une si puissante ampleur! C'est l'Inde, avec son cortège de dépendances insulaires et continentales. On s'étonne de voir cette contrée, dont la population représente à peu près le cinquième de l'humanité, se soumettre, bien que d'une manière incomplète, à un pays éloigné, de 12 à 13 fois moindre en étendue, de 7 à 8 fois inférieur par le nombre des habitants. Le personnel des Anglais, hauts personnages, fonctionnaires, soldats, missionnaires, aventuriers et planteurs qui séjourne dans l'Inde, ne représente pas même la millième partie de la population indigène, et cependant il n'est pas douteux que l'immense empire de l'Inde fut assujetti par la violence, qu'il est encore contenu par la force matérielle et tout l'attirail complémentaire des canons et des fusils, des tribunaux et des prisons. Que l'oppression se fasse avec une prudence consommée, avec une grande connaissance des hommes et des foules, qu'elle sache habilement opposer les nationalités aux nationalités, se faire choisir comme arbitre de toutes les disputes, et terroriser les mécontents par des mercenaires enrôlés parmi les pillards du Népal et de l'Hindu-Kuch, elle doit quand même aboutir à de funestes conséquences pour les maîtres et pour les asservis.

Toutefois, toute question est infiniment complexe, surtout quand il s'agit de problèmes relatifs à des centaines de millions d'hommes et pendant plusieurs générations sucessives. Sans doute les Hindous ont eu à subir la rude domination de l'étranger, mais ils ont eu aussi l'avantage d'entrer plus facilement en communication les uns avec les autres et d'ouvrir les yeux sur le vaste monde extérieur. Il serait donc plus que téméraire de vouloir peser exactement la valeur du bien et du mal dans la transformation ethnique aussi bien que sociale et morale des populations hindoues. Un savant *pandit*, Sivanath Sastri, énumère en six arguments principaux les bienfaits de l'éducation anglaise au Bengale, qu'il oppose à cinq conséquences fâcheuses. Mais quel est le total qui l'emporterait, d'après lui ? A résumer les dires de cet indigène impartial,

il semblerait bien que, dans l'ensemble, l'influence occidentale aurait plutôt contribué au progrès que déterminé un recul. Sans avoir à repro-

N° 531. Villes et États de l'Inde.



Cette carte est à l'échelle de 1 à 10 000 000.
Les cercles centrés indiquent une agglomération de plus de 500 000 habitants, les cercles ouverts plus de 250 000, les points noirs plus de 100 000 habitants.
Les Etats jouissant d'une certaine autonomie sont en blanc.

duire la comptabilité morale établie avec beaucoup de détail par le professeur hindou, il faut constater que l'abomination des unions

prématurées, si déplorable au point de vue de la race, cesse d'être la règle pour devenir l'exception, et que les petites filles attendent maintenant en plusieurs districts du Bengale jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans avant d'entrer en ménage. L'instruction s'est répandue, non seulement chez les hommes mais aussi chez les femmes, les recueils scientifiques et littéraires pénètrent dans les gynécées. Quoique les Anglais se soient constitués en caste supérieure au-dessus de toute la hiérarchie des castes natives, les frontières de séparation entre Hindou et Hindou ont perdu leur caractère religieux, elles sont devenues plus flottantes et çà et là se sont même partiellement oblitérées. De plus, le contact de l'étranger a donné aux habitants de l'Inde ce qu'ils n'avaient eu à aucune époque, le « sens de l'unité nationale ». Pour la première fois dans l'histoire du pays, les enfants ont appris à considérer comme leur patrie l'immense territoire qui s'étend des Himalaya au cap Comorin, et comme leurs compatriotes les millions d'êtres qui l'habitent.

Certes, un pareil changement est d'une importance capitale. C'est dire que les populations de l'Inde entrent en une période de cohésion nationale analogue à celle qu'ont traversée successivement les Hellènes, les Italiens, les Allemands, et, quoiqu'ils ne puissent encore songer à la conquête de leur autonomie collective, c'est un fait très important que leur imagination puisse se porter déjà sur le rêve de l' « Inde aux Hindous » ! Un double mouvement, d'ordre à la fois matériel et moral, s'accomplit en même temps. La péninsule se rétrécit, voit réduire ses dimensions en tous sens par suite de la construction des routes et de la plus grande facilité des communications, mais elle croît en proportion inverse par le commerce, l'industrie, les connaissances.

Ces avantages sont chèrement achetés. Si ce n'est en quelques districts de montagnes ou de forêts protectrices, les sujets de toute race, — auxquels on enseigne, depuis des âges immémoriaux, l'humilité, la docilité, vertus de l'esclave — se laissent benoîtement tondre au plus près de la chair, et toute une organisation savante, léguée aux Anglais par les dominateurs fort experts que furent les Grands Mongols, réussit à tirer des milliards de ces malheureux qui n'ont rien. Les artistes aiment à contempler de loin le spectacle changeant des foules bariolées qui se meuvent dans les rues des cités, entre les pagodes et les arbres fleuris, mais, de près, ils frissonnent devant les visages hâves et les corps amaigris, couverts de loques pestiférées. De même, il est curieux de voir

des bandes de cheminaudes courant en longues processions dansantes vers les chantiers[1], mais quelle espérance peut-on avoir que ces terrassières boueuses, informes, mal nourries et mal payées, puissent un jour entrer dans une civilisation de justice et de fraternité? La famine sévit fréquemment dans les provinces occidentales, enlevant des centaines de mille, même des millions de victimes, réduisant à l'état de squelettes la moitié des misérables qui restent en vie. On se plaint alors de la mousson qui n'a pas apporté les pluies régulières sur lesquelles on comptait. Mais si le rayot, pourtant merveilleusement sobre, habile à vivre de rien, finit par succomber, c'est que les réserves publiques sont absolument nulles et que l'on a tari les fonds sur lesquels on pouvait prélever les 15 ou 20 centimes nécessaires à l'entretien de chaque existence humaine. Cependant, que l'année soit bonne ou mauvaise, on « boucle » toujours le budget, on trouve invariablement les 500 millions de francs qu'exige le paiement des fonctionnaires, et, lors des grandes fêtes princières, les diamants et l'or ne manquent jamais pour orner les trompes des éléphants et les fronts des chevaux.

Quoi qu'il en soit, que l'influence altière des Européens sur les peuples de l'Inde soit heureuse ou funeste, les dominateurs étrangers ne sont point aimés, et comment le seraient-ils, puisqu'ils veulent être craints? Leurs seuls amis et alliés sont les riches négociants Parsi, Aryens de race pure, que leurs coffres-forts bien remplis font respecter des maîtres aussi bien que de la foule et desquels on accepte débonnairement d'amples cadeaux pour la construction de routes, d'écoles ou d'hôpitaux. En outre, les Anglais ont à leur dévotion toutes les peuplades où ils recrutent des mercenaires et la tourbe des gens innombrables qui s'offrent aux basses fonctions administratives et à la domesticité. L'important pour eux, après les profits que donnent la domination et la possession du budget, consiste à rendre leur position stratégique absolument parfaite, du moins à l'intérieur, car l'inconnu et l'imprévu commencent au delà des frontières. Et vraiment on a fait tout ce que la prudence humaine peut conseiller pour que les assises du grand édifice soient inébranlables. Dans l'apparent désordre administratif, causé par d'antiques survivances et par le labyrinthe des enclaves formées par les Etats médiatisés, tout fonctionne avec une régularité

1. Rudyard Kipling, *Kim.*

merveilleuse. Les points vitaux sont occupés et le réseau des routes et des voies ferrées, accru chaque année, permet de répartir à volonté les éléments de la force souveraine.

Un indice bien net de la solidarité politique acquise par la domination

N° 532. Simla et Delhi.

1 : 5 000 000

0 100 200 300 Kil.

anglaise nous est donné par le déplacement graduel du centre de puissance. Au dix-huitième siècle, lorsque se fonda, au profit de la Compagnie des Indes, le grand empire colonial de la péninsule Gangétique, les points d'attache, Calcutta, Madras, Bombay, étaient encore tout exté-

rieurs : ils avaient à desservir, en premier lieu, le mouvement commercial avec l'Europe. Mais la cohésion de l'ensemble exigeait que la force se reportât vers l'intérieur et, bien que les cités de trafic sur le pourtour de la contrée gardassent leur rang de capitales, la puissance militaire gravitait naturellement vers Dehli, la cité qui domine à la fois les deux versants de l'Indus et de la Ganga.

Suivant les oscillations des guerres et la pression mutuelle des



Cl. J. Kuhn, Paris.

UN COIN DE SIMLA

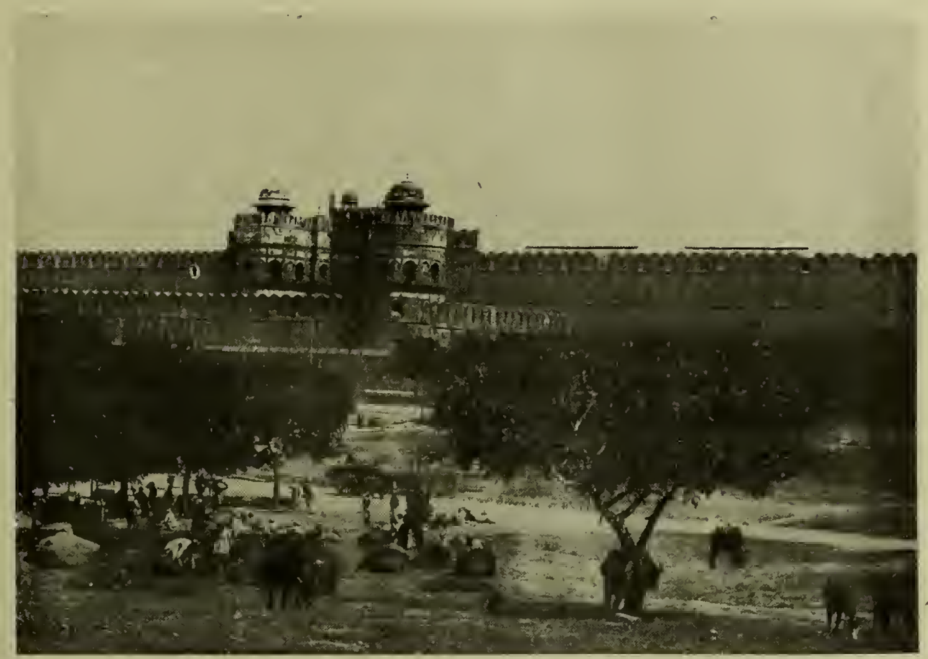
peuples, le foyer d'attaque ou de résistance se déplaça légèrement à l'est ou à l'ouest du centre naturel de gravité. Le roi missionnaire Açoka avait fixé sa résidence près de l'Indus, afin de se rapprocher des pays d'outre-montagne où ses envoyés allaient porter la « bonne nouvelle ». Les migrations de peuples envahisseurs donnèrent souvent une importance exceptionnelle aux provinces du nord-ouest et, pour cette raison, la splendide Lahore, sur le Ravi, fut alors le principal centre de puissance : c'est là que régnèrent les Grands Mongols, puis les Sikh. Plus tard, ce fut par excellence dans le voisinage de Panipat, où se disputait le passage de la Djamna, que se livrèrent entre conquérants et

indigènes les conflits les plus sanglants et les plus décisifs : aussi les Anglais, afin de rester les maîtres de cette « Belgique de l'Hindoustan », ont-ils établi leurs « cantonnements » militaires les plus puissants le long de la ligne historique : du Satledj à la Djamna, une chaîne de camps et de citadelles borde la voie. La Dehli actuelle, qui succède à d'autres Dehli ruinées occupant une vaste étendue, fut la deuxième capitale de l'Empire des Grands Mongols et, même, elle est encore jusqu'à un certain point la capitale fictive de la péninsule Gangétique, puisque là se dresse le trône où la reine d'Angleterre fut, par procuration, proclamée impératrice des Indes. Enfin, on put voir la vie britannique se concentrer peu à peu sur un contrefort de l'Himalaya, d'où l'on aperçoit au loin la plaine au double versant, grouillante de multitudes humaines. Lorsqu'en 1819, les premières villas anglaises s'élevèrent sur la crête de Simla, on aurait pu attribuer ce fait, insignifiant en apparence, au simple hasard, mais, si le village grandit d'année en année et finit par se transformer en ville, puis, dans l'année 1864, en résidence impériale, c'est que les avantages en avaient été graduellement reconnus. Sans doute, la plupart des Anglais qui se groupaient dans la cité nouvelle n'avaient d'autre raison que de s'assurer une position saine dans une atmosphère fraîche et pure, à 2 000 mètres d'altitude moyenne; mais les gouvernants avaient compris, peut-être instinctivement, que le promontoire de Simla, commandant, d'une part, le Satledj et, de l'autre, un affluent de la Djamna, surveille précisément le sommet du triangle formé par l'Hindoustan septentrional, et garde, par la haute vallée du Satledj, la seule entrée relativement facile du Tibet; enfin, nulle ville n'est mieux placée, avec les campements militaires de la base, pour tenir en échec les populations particulièrement belliqueuses des terres inférieures, les Sikh et les Radjpoutes.

De même sur le bord du plateau que limitent les Gath, la ville de Punah a pris, malgré la peste et la famine qui sévissent aux environs, une influence prépondérante comme station estivale, grâce à sa position relativement salubre qui domine les deux versants, dans le voisinage de l'arête péninsulaire. Les autres centres administratifs et militaires occupent aussi des emplacements d'où les troupes se dirigent le plus facilement vers tous les points où pourrait se produire quelque danger. Les maîtres de la contrée n'ont point été gênés dans l'établissement de leur réseau stratégique par l'existence des grands Etats

feudataires, que gouvernent en réalité les résidants britanniques. Ceux-ci ont le pouvoir, tandis que rajah et maharajah locaux gardent la responsabilité.

On s'étonne que les Anglais, ces commerçants empressés à s'ouvrir des marchés nouveaux, aient respecté pendant si lontemps les remparts de sommets neigeux qui dominent au nord leurs possessions de l'Inde, et qu'ils n'aient pas acquis plus tôt des droits commerciaux sur les populations pacifiques du Tibet. Les raisons de cette longue abstention sont



Cl. J. Kuhn, Paris.

LE FORT D'AGRA
datant de la seconde moitié du XVI[e] siècle.

multiples. D'abord l'œuvre d'absorption des peuplades de la frontière est à peine achevée, notamment dans le Népal, pépinière de soldats mercenaires. En outre, la moindre incursion armée vers le haut pays représente un effort considérable à cause des longues distances, des pénibles escalades, des obstacles naturels que présentent le sol, le climat, la différence des races. Les Anglais pouvaient se dire aussi que les habitudes séculaires du trafic habituel sont d'autant plus difficiles à changer que les populations locales, asservies par un gouvernement de prêtres, manquent d'initiative. Un système d'espionnage fort compliqué, auquel s'emploient des gens de toute races et religions, constitua presqu'exclusive-

ment l'action politique de l'Angleterre au Tibet. Pourtant, elle s'est décidée et, comme par hasard, a choisi un moment où le grand Empire anta-

N° 533. Expédition de Lhassa.



1 : 5 000 000

0 100 200 300 Kil.

L'expédition quitta Dardjiling en juin 1093. Les pourparlers devant Yatung (Ya.), la première localité tibétaine, sur le versant de l'Himalaya, durèrent de juillet à décembre : le col de la chaîne principale, 4 635 mètres d'altitude, fut traversé le 8 janvier 1904 ; on parlementa à nouveau d'avril à juillet à Gjangtsé (Gj.) ; avant d'atteindre Lhassa, il fallut encore franchir un col de près de 5 000 mètres d'altitude.

Le traité anglo-tibétain établit des marchés ouverts au commerce hindou : deux sur la route de Lhassa, à Yatung et à Gjangtsé, le troisième dans le Tibet occidental, à Gartok, vers les sources de l'Indus. Contre le paiement d'une indemnité de douze millions et demi de francs, les troupes anglaises devaient évacuer le territoire tibétain. Ces engagements ont été remplis de part et d'autre (1907).

goniste du Nord se trouvait fort occupé en d'autres régions de la planète. Les préparatifs de l'expédition avaient été bien faits et les dangers qui



Cl. Sven-Hedin.

PALAIS DU POTALA A LHASSA.



accompagnent une marche de longue durée, à une altitude de 3 à 4 000 mètres, parfaitement prévus ; aussi, toute la difficulté fut-elle de vaincre la diplomatie dilatoire des lama par une patience plus longue et une volonté plus forte. Bien que la distance de Dardjiling à Lhassa ne soit que de 400 kilomètres, il fallut plus d'un an pour la parcourir; mais, enfin, l'Européen put pénétrer dans la « Ville interdite » (3 août 1904) ; du moins sut-il y entrer pacifiquement et se retirer dès que le traité de commerce fut signé. Les résultats géographiques de cette marche dans la vallée du haut Brahmaputra seront certainement fort importants.

Si grande est l'étendue de l'empire indien, si variées les multitudes de ses peuples, que la plupart des personnages qui représentent l'Angleterre font honnêtement leurs efforts pour ne pas accroître le vaste monde dont ils ont à gérer les richesses. La prudence a été telle, qu'à diverses reprises, la Grande Bretagne a refusé à ses nationaux la permission d'organiser des expéditions scientifiques vers le Tibet.

Mais ce domaine asiatique d'une si prodigieuse étendue est exposé, sur son pourtour de plusieurs milliers de lieues, à un si grand nombre d'incidents possibles que le plus prudent des administrateurs, sollicité dans sa mentalité de fonctionnaire par un double devoir national, celui de ne pas engager son gouvernement dans une aventure hâtive, mal combinée, et celui de ne pas diminuer le prestige britannique par trop de mansuétude, peut être le provocateur d'un conflit et, par suite, d'un agrandissement de territoire. Toutefois, il est des régions particulièrement intéressantes par l'industrie et le commerce, dont la valeur est telle que l'on n'a pas à simuler de fausse honte pour faire naître les occasions propices d'annexion. Ainsi a-t-on fort dextrement occupé le littoral de l'Arrakan, le delta ainsi que le cours du bas Iraouaddy, enfin les divers Etats de la péninsule malaise, qui promettent de devenir bientôt une autre Java par les produits et la population.

Comparée à la Chine, l'Inde a beaucoup moins de grandes cités : une part proportionnellement plus élevée de sa population continue de séjourner dans les campagnes, et certainement le régime des castes est l'une des raisons qui retardent la fondation et la croissance des villages et des villes dans la péninsule Gangétique. Les habitants de l'Inde, que

l'industrie et le eommerce n'ont pas eneore rendus aussi mobiles que leurs frères ehinois, ont une morale de caste qui eorrespond à ees eonditions éeonomiques. En effet, dans une grande agglomération d'hommes, il est impossible, ou du moins difficile, à un homme de haute easte d'éviter l'approehe, parfois même le eontaet, des individus de basse elasse qui souillent de loin par leur haleine les privilégiés d'extraetion divine. Afin de se tenir, autant qu'il est possible, éloigné de tout souffle impur, le Malayâli, e'est-à-dire l'habitant du Malabar, prend soin de eoueher dans la partie absolument centrale de la maison, qui est elle-même située au milieu du jardin, à distanee égale des foules eheminant de l'autre eôté du mur de terre. Mais si les villes sont rares dans les eontrées où le régime de la easte est observé dans toute sa rigueur, on peut dire que, par contraste, un village eontinu s'étend le long des routes. C'est là ee qui frappait le grand voyageur arabe Ibn-Batuta et ee qui étonne également de nos jours les visiteurs européens des eôtes du Malabar ou de Ceylan : « Sur toute eette longueur du Pays du Poivre, qui est de deux mois entiers de marehe, il n'est pas un seul endroit inculte, ear ehacun a son jardin et une maison au milieu de ce jardin, une barrière de bois séparant de la route le terrain de chaque habitant ». Le souei de la pureté familiale parfaite va si loin que ehaque demeure porte un nom différent, suivant la easte de celui qui y réside : le brahmane de noble raee et le brahmane inférieur, le puissant kehatrya et celui de moindre importance, le serviteur du temple, les gens de métier, le paria et le fils d'esclave eonstituent une hiérarehie à laquelle eorrespond exaetement une hiérarehie de maisons diversement désignées.

D'ailleurs ees eastes rigides, qui se eroient immuables et qui devraient l'être en vertu des eodes qu'ont dietés les aneiens maîtres, ne eessent de se modifier suivant les changements éeonomiques. Surtout dans les provinces du nord, où le mouvement de l'histoire se préeipite plus vivement que dans le midi de la Péninsule, une constante évolution exalte eertaines familles, en abaisse d'autres.

Tels brahmanes de haute aristoeratie, eomme eeux de l'Avuah, se sentent des êtres tellement supérieurs qu'ils ne consentiraient jamais à frayer avec d'autres « deux fois nés », par exemple avec les Nambours de la eôte de Malayâlam. Mais un simple aceident peut enlever le earaetère sacré du brahmane : que la lèpre l'atteigne, et il déehoit aussitôt; qu'il

déroge par une mésalliance, et tous se détournent de lui avec dégoût. Il est vrai que certains cas de déchéance ne sont pas irrémédiables et qu'il est parfois possible de remonter les degrés d'où l'on est tombé soudain; mais pour reprendre son rang, que de prières à réciter, que de hontes et de mortifications à subir! L'expiation matérielle qui consiste à n'avoir pour boisson que l'urine et pour nourriture solide que les aliments



NASSICK, SUR LE GODAVERI
A 150 kilomètres à l'Est de Bombay.

recueillis dans la bouse de vache n'est qu'un symbole des expiations morales auxquelles le déchu doit se soumettre. Il arrive, en quelques circonstances exceptionnelles, que la pauvreté n'éteigne pas le rayonnement de gloire autour de la tête des brahmanes, grâce à leur réputation de sainteté, à la vertu de leurs macérations; mais, quand elle se prolonge, la misère est toujours une cause de déchéance, car on a vu des tribus de brahmanes en arriver jusqu'à vendre leurs filles. D'autre part, l'argent a maintes fois procuré la haute noblesse que n'avait pas donnée la naissance. « La caste est dans le coffre-fort » est un dicton favori des banquiers de Murchidabad; de même, répétant une légende aussi facile à comprendre que celle de la pluie d'or fécondant Danaé, les radjah

de Travancore se disent être devenus brahmanes en passant par le ventre d'or d'une vache magicienne. Les Haïtiens, chez lesquels noirs et sang-mêlés constituent deux castes ennemies, expriment la même idée par un fin proverbe de forme naïve : « Nèg riche li milate; milate pauv, li nèg ». Soit, en français : « Le nègre riche est dit homme de couleur, le mulâtre pauvre est appelé vilain nègre ».



Cl. du *Globus*.

LAMA DU SIKKIM

Dans le monde infini des castes, entre les « dieux sur la Terre » et les immondes Tchandala, mainte stratification se dépose d'une manière incertaine et flottante, pour ainsi dire, par suite du va-et-vient constant de l'évolution économique. Des castes périssent, emportées par un changement politique, une révolution commerciale; d'autres surgissent, suscitées par un nouveau milieu : telle la caste des palefreniers ou « cavalères », qui naquit après l'arrivée des Portugais à Ceylan. Le régime britannique, accompagné de nouvelles industries qui supplantent des professions anciennes, a eu pour conséquence en maints endroits toute une nouvelle hiérarchie de classes. Les castes de vagabonds existent encore, de même que celles des voleurs, mais celles des assassins, comme l'étaient autrefois les Thug, paraissent avoir été exterminées, à moins qu'il n'en subsiste quelques restes, des cérémonies symboliques ayant pris la place des actes sanglants. Parmi les tribus les plus curieuses, il en était une, sur la côte de Malabar, que le voyageur

Pyrard décrit avec une admiration naïve à cause des deux phases alternantes de sa vie et de sa morale : les gens s'y livrent, suivant le changement des moussons, tantôt à l'industrie des naufrageurs, tantôt aux travaux que réclament leurs champs, se montrant, conformément aux exigences de leur milieu, de fort cruels pirates et de très doux, très honnêtes agriculteurs. C'est chez les descendants de ces déprédateurs que les Anglais recrutent volontiers leurs agents de police : l'influence de l'hérédité doit se retrouver dans le métier nouveau.



Cl. du *Globus*

REINE DE SIKKIM, DE RACE TIBÉTAINE

Dans le midi de l'Inde, où le régime des castes a tant de puissance, prévaut une autre division sociale, inconnue dans les contrées du nord. Les habitants classés appartiennent tous à la « Droite » ou à la « Gauche », suivant les prescriptions religieuses relatives aux ablutions : les uns doivent se laver le corps en n'employant que la main droite et les autres en ne se servant que de la main gauche. Les Hindous semblent s'être ingéniés pour observer, dans le genre de vie ou dans les habitudes du travail, des différences insignifiantes, mais suffisant néanmoins à leurs yeux pour justifier la création de castes absolument distinctes. Ainsi, dans une partie de l'Inde, le mariage est défendu entre les pêcheurs qui tirent leurs filets de droite à gauche et ceux qui travaillent en sens inverse. Le mode de fabrication du beurre crée des castes correspondantes. A Cattak, capitale de l'Orissa, le potier qui se tient debout pour tourner de grands pots ne saurait toucher l'artiste qui s'assied pour façonner de petits vases[1]. Par une singulière bizarrerie des choses,

1. Richard Garbe, *Indisches Leben;* cité par R. von Ihering, *Les Indo-Européens avant l'Histoire*, trad. Meulenaere, p. 84.

une tribu, celle des Tchakkili, fait partie par ses hommes et ses femmes des deux groupes opposés, et lorsque les castes de la Droite et celles de la Gauche sont en conflit, il faut procéder à un divorce général dans la peuplade : toutes les femmes, toutes les filles s'en vont à la fois, puis, quand vient la réconciliation des castes, un mariage collectif reconstitue la grande famille. Il n'est guère de combinaison sociale qui, si absurde qu'elle paraisse, ne se réalise ou ne se soit réalisée dans quelque coin du monde.

En fait, la nature de l'homme est d'une telle plasticité qu'elle finit par s'accommoder aux situations les plus atroces, par se faire aux maladies, aux tortures, aux humiliations. Les castes, si humbles qu'elles fussent, avaient appris à se considérer comme des corps privilégiés et défendaient la pureté de leur sang avec la même religion que les brahmanes. Ceux qui étaient rejetés de tous n'avaient qu'un asile, celui de leur propre caste, qui leur était infiniment douce et chère [1]. Et puis, il faut le dire, dans la hiérarchie des castes hindoues, tout homme a son statut, et, si vil qu'il soit, garde ses droits à la terre, à la fortune, à la vie, à la famille [2], tandis qu'on ne saurait en dire autant des vagabonds, des mendiants de nos sociétés elles-mêmes. Si peu fortunée, si méprisée que soit une caste, elle est encore très favorisée en comparaison des gens déclassés, des sans caste, de tous ceux qui sont censés n'avoir pas même d'existence humaine : à l'époque de la conquête aryenne, ce furent les Tchandala, considérés comme une sorte de fumier. Tels sont actuellement les Paliyar de l'Inde méridionale, dont on confond souvent le nom avec ceux des Pariah, qui constituent une caste bien établie, jouissant même de quelques privilèges, notamment dans la « Ville Noire » de Madras, pendant les fêtes de la « Seule Mère », divinité comparable à la Demeter des Hellènes et à la « Bonne Mère » des Marseillais [3]. Naguère les gens de caste avaient droit de vie et de mort sur les Paliyar : tout en eux était souillure, leur corps, leur aspect, leur haleine, leur ombre, la terre qu'ils avaient touchée. Il leur est interdit de se bâtir des villages, de vivre en sociétés. Quand ils ramassent une aumône, après l'avoir implorée à distance, ils ont à se vautrer

1. H. H. Wilson, *Essays and Lectures, chiefly on the religion of the Hindus*; — Ernest Nys, *L'Inde aryenne*, p. 13. — 2. Henri Deloncle, *Revue Universitaire*, Bruxelles, janv., fév. 1898. p. 16. — 3. Caldwell, *Dravidian Languages;* — Julien Vinson, *Les Castes du Sud de l'Inde. Revue Orientale*, 2e série, no 4.

dans la poussière ou dans la boue. Parlant d'eux-mêmes devant un homme de caste, ils doivent se traiter de « carcasse », de « charogne », désigner leurs enfants comme des « singes, veaux ou truies », et qualifier



Cl. J. Kuhn, Paris.

UNE RUE A BOMBAY

leurs demeures de « tas de boue », ce qui d'ailleurs répond assez fidèlement à la vérité[1].

Rien de plus bizarre que la « règle de l'étiquette » fixée par le « Code des Gentoux », sur la côte du Malabar. Etant donnée la présence d'un brahmane, à pied ou monté sur un éléphant comme il convient, il faut que

1. William Logan, *Malabar*, vol. I, pp. 82 et suiv.

le Naïr, c'est-à-dire le militaire, l'officier indigène, se tienne à deux pas au moins devant le maître, puis un intervalle de trente-cinq pas doit rester vide jusqu'au Tayer — l'humble agriculteur — et c'est enfin à la distance de cent pas seulement que s'accroupit le méprisé Paliyar. Toutes ces avanies expliquent le mouvement qui porte un si grand nombre d'Hindous de basse caste à se convertir au mahométisme. Ainsi, dans le Malabar, la caste des Cheruman, composée des fils d'esclaves, diminue très rapidement, tandis que les fidèles augmentent en grand nombre dans la religion mahométane. La cause de ces conversions est évidente. Le Cheruman qui se rattache à l'Islam gagne aussitôt en considération : personne ne l'insulte plus ; il a désormais des amis et défenseurs [1]. Toutefois son mahométisme ne ressemble guère à celui de l'Arabe : en allant au-devant l'un de l'autre, l'hindouisme et le culte du Dieu unique se modifient mutuellement. L'Inde, essentiellement polythéiste, a fini par ouvrir son panthéon à l'Islam, la plus monothéiste des croyances. Pour les musulmans hindous, Mahomet, et tous prophètes et santons fameux de leurs anciennes religions sont autant de dieux. Le système des castes a prévalu, malgré les enseignements égalitaires du Coran, et, dans certaines parties du Dekkan, il est devenu presque impossible de distinguer le mahométisme du brahmanisme [2].

Et ce n'est point là un phénomène particulier à la foi musulmane. Les religions, les sectes se sont succédé à l'infini dans l'Inde, tandis que la caste, quoique se transformant toujours, a toujours subsisté. Ceux même qui la combattaient ont fini par s'y accommoder, par y assouplir et vicier leur doctrine. Les bouddhistes ont transformé les castes en autant de sociétés cléricales ; les Sikh et les Thug les avaient reconstituées en sociétés secrètes ; de même le christianisme les adopta sans peine ; notamment les jésuites établis dans la mission de Madoura, vers l'extrémité méridionale de la péninsule Gangétique, surent profiter admirablement du régime des castes pour s'élever par la pénitence jusqu'à la dignité de « brahmanes romains », au point d'ignorer superbement leurs confrères religieux d'un autre habit [3]. Juifs, Parsi en ont fait autant. Quant aux gouvernements politiques, ils respectent d'autant mieux le système des castes qu'ils cherchent à y emboîter leurs propres

1. William Logan, *Malabar*, vol. I, p. 148. — 2. Léopold de Saussure, *Psychologie de la Colonisation française*, pp. 58-59. — 3. Mount-Stuart ; — Henri Deloncle, *Revue Universitaire*, Bruxelles, mars-avril 1898, pp. 116-119.

castes hiérarchiques de hauts et bas fonctionnaires. Les familles même se divisent en castes, car les Anglais ont eu grand soin de classer à part, et fort loin d'eux, ceux qu'on appelle les Eurasiens — les Européens asiatiques —, qui sont des gens de leur race, leurs fils et leurs frères, mais nés de femmes indigènes. Encore au commencement du dix-neuvième siècle, lorsque la vapeur n'avait pas encore rapproché les Indes de l'Angleterre, les Anglais qui vivaient en patriarches avec des Hindoues



Cl. J. Kuhn, Paris,

ROC DE TRITCHINOPOLY, INDE MÉRIDIONALE

ne cherchaient point à le cacher, n'ayant pas à subir les regards scrutateurs des moralistes de la mère-patrie : ils conservaient leurs enfants auprès d'eux, n'avaient point honte de les aimer et de leur donner une carrière. Mais, actuellement, la vertu officielle a triomphé et les conséquences en ont été fatales pour les Eurasiens, que l'on repousse désormais dans les emplois inférieurs et la basse vie de la société hindoue.

Les conditions économiques créées par l'industrie moderne s'accordant aussi on ne peut mieux avec le régime des castes, elles le transforment diversement. La caste, dont les besoins sont réglés d'avance, se constitue facilement en société de consommation sous forme européenne.

puisqu'elle l'était déjà par son fonctionnement naturel. Mainte caste était également accommodée en société de production, d'autant mieux que, pour faciliter le maintien des secrets industriels, un lien très étroit de communauté unissait tous les collaborateurs. Les castes commerciales furent de tous temps les intermédiaires principaux du trafic hindou : les Banyan du Gudjerat, qui monopolisèrent et gèrent maintenant encore presque tout le commerce de l'Afrique et de l'Arabie avec Bombay et la côte de Malabar, représentent un ensemble de castes vaisya de plus de cinq millions de Bengalais et, pendant ce siècle, on a vu naître une très puissante société commerciale composée uniquement de *Nattecotechetti* tamoul de l'Inde méridionale, qui, grâce à leur solidarité, couvrent maintenant de leurs banques et comptoirs la péninsule malaise et l'archipel indonésien [1].

Evidemment, l'Inde, toujours souple dans ses formes extérieures, quoique conservatrice et tenace dans ses idées fondamentales, saura également s'adapter au mouvement socialiste qui lui vient d'Europe, et cette adaptation sera d'autant plus facile que, sous l'influence de souvenirs ataviques, elle pourra être considérée par les participants comme une véritable restauration. Les Anglais ont désorganisé les communautés anciennes au profit des parasites de toute nature, princes, marchands et collecteurs d'impôts. Chaque village formait jadis un ensemble bien rythmé, où chacun était assuré de la possession du sol, des facilités du travail et d'un fonctionnement régulier de l'existence communautaire. Dans tous les villages aryens, les services publics étaient assurés par le choix de douze hommes qui travaillaient gratuitement pour les habitants en échange de l'entretien. Ainsi la commune avait son charpentier, son cordonnier, son forgeron, son blanchisseur, son barbier. De même, en pays dravidien, les anciens groupements s'étaient maintenus jusqu'à une époque récente, et sous des formes archaïques fort curieuses que la brutale intervention du dominateur étranger disloque de plus en plus. Le fisc exigeant l'impôt, non de l'ensemble du village, mais du villageois comme individu, celui-ci doit s'ingénier personnellement pour gagner les annas et les roupies qu'il lui faudra verser dans les mains de l'exacteur. Sans doute, la conséquence normale de la désintégration des communes devrait être l'attribution

1. Henri Deloncle, mémoire cité, p. 122.

d'une partie de la terre à chacun des anciens participants, mais les traditions de caste ayant empêché les Madiga et autres prolétaires de prendre part aux délibérations, et les maîtres anglais n'ayant point pris leur défense, les gens de caste inférieure n'ont point reçu le lopin qui eût dû leur revenir de droit : libres en principe, ils sont maintenant de simples esclaves asservis au salariat, sans les garanties que leur accordait autrefois la solidarité sociale entre les membres de la communauté. Quant aux Soudra, représentants hindous de la classe bourgeoise, ils sont devenus les seuls propriétaires[1] : ils ont fait, comme la bourgeoisie française, leur révolution de « quatre-vingt-neuf ».



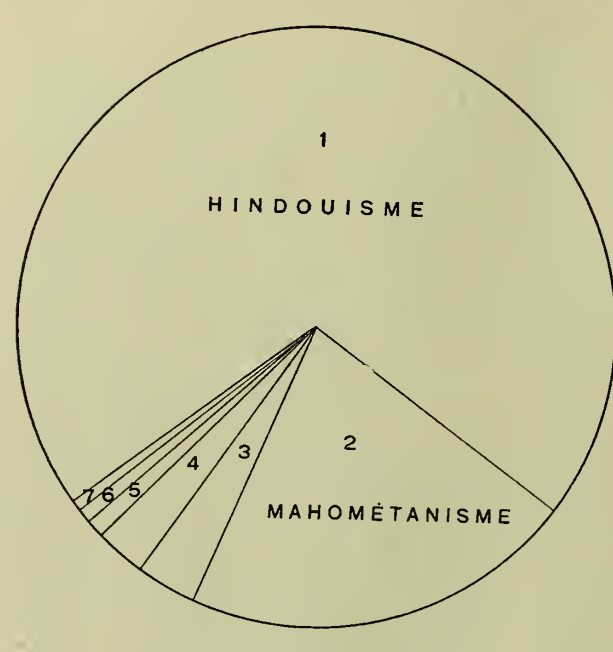
Cl. du *Globus*.

MAHOMÉTANS DE CEYLAN.

Toutes ces diverses et rapides évolutions nous montrent combien l'Inde se développe en harmonie lointaine avec l'Europe, malgré la distance que ses conquérants et dominateurs voudraient à toute force conserver entre eux et leurs sujets. L'Anglais a beau mépriser l'Hindou, renier même sa propre descendance, l'Hindou ne s'anglicise pas moins, en étudiant les sciences et toutes les choses de la civilisation contemporaine dans les livres anglais qui viennent d'Europe, et, lors des réunions annuelles où se réunissent, presque à la façon d'un Parlement, environ un millier de délégués venus de toutes les parties de la Pénin-

1. Emma Rauschenbusch-Clough, *While Sewing Sandals*, p. 309.

sule et siégeant successivement dans les cités principales, les orateurs ont dû faire choix de la langue anglaise comme idiome de compréhension commune, car en effet Aryens et Dravidiens, Sikh, Djaïni, Bengali, Malarates, Radjpoutes, Dekkanais, Malayâli, Kalinga seraient seuls à se comprendre s'ils employaient leurs langages respectifs. La littérature scientifique anglaise s'enrichit chaque année d'ouvrages de médecine, d'archéologie, de critique religieuse, d'histoire, de sociologie, rédigés par des savants d'origine hindoue, et l'on sait combien, pendant le cours de la dernière génération, le néo-bouddhisme, prêché par les *mahatma* de l'Inde, a fait d'adeptes en Europe et dans le Nouveau Monde. D'autre part, la mort de Darwin a été, pour les bouddhistes cinghalais, l'occasion d'éclatantes manifestations de sympathie[1]. Même le rationalisme européen s'essaie, sous le nom de brahma-somadj, à simplifier, à classer, et, somme toute, à reléguer dans les choses d'autrefois, l'immense et vertigineux chaos du paganisme brahmanique.



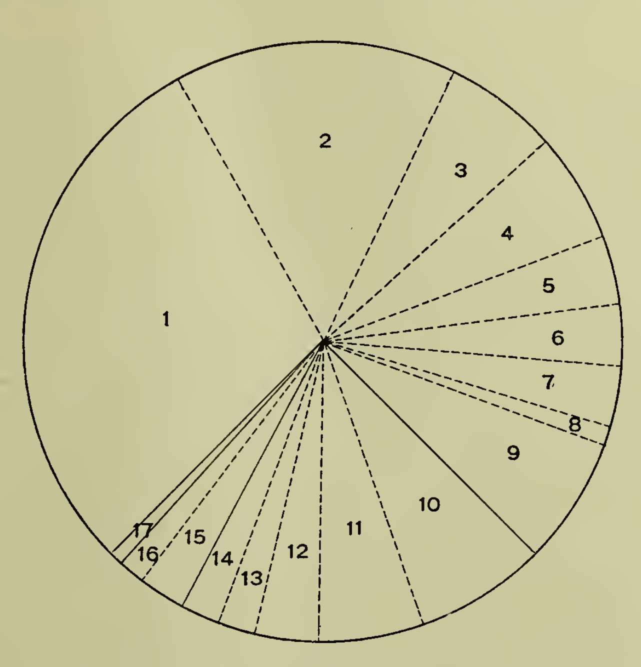
RELIGIONS DE L'INDE.

1, Hindouisme. 2, Mahométisme. 3, Bouddhisme. 4, Animisme. 5, Christianisme (Catholiques 41 0/0, Protestants 35 0/0, Syriens 20 0/0, autres 4 0/0). 6, Sikh. 7, Djaïni. 8, autres religions.

Parmi les progrès que l'on met à l'actif du gouvernement anglais des Indes, les patriotes britanniques aiment à citer l'abolition des *sati* ou sacrifices des veuves sur le bûcher des époux; toutefois, on pourrait s'étonner au contraire que, malgré la pression de l'opinion publique en Angleterre, plus respectée par les maîtres de l'Inde que l'opinion des

1 Bordier, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, séance du 5 février 1885.

nations hindoues elles-mêmes, la Compagnie des Indes ait toléré si longtemps le suicide des femmes dans les sérails princiers. Il est vrai que, d'après les traités, les conquérants européens s'étaient engagés à ne pas léser les mœurs, coutumes et préceptes religieux des indigènes; mais que de fois les traités n'avaient-ils pas été violés, lorsqu'il s'agissait d'accroître le rendement des impôts! D'ailleurs, en ce cas particulier, il n'était pas vrai que le sacrifice des veuves fût ordonné par les textes sacrés, et les savants indianistes, Wilson le premier[1], démontrèrent facilement, par les citations du Rig-Veda, que les femmes ne devaient point accompagner le mort dans l'au delà. Il fut prouvé d'une manière péremptoire que Colebrooke avait été induit en erreur, peut-être sciemment, par des brahmanes, lorsqu'il avait admis l'authenticité des passages interpolés dans les textes primitifs, et conclu par conséquent au devoir pour les veuves hindoues de se livrer au feu à côté du cadavre de leur époux[2]. Le vrai texte affirmant le contraire : « Lève-toi, femme, reviens au monde de la vie! » fut restitué dans l'édition authentique, et pourtant la pratique du sacrifice des veuves resta permise encore pendant de longues années.



LANGUES DE L'INDE

Langues aryennes. 1, Hindi. 2, Bengali. 3, Mahrati. 4, Pendjabi, 5, Rajastani. 6, Gudjerati. 7, Uriya. 8, Sindhi. 9, autres langues aryennes.
Langues dravidiennes. 10, Telugu. 11, Tamil. 12, Kanarais. 13, Malayalam. 14, autres langues dravidiennes.
Langues indo-chinoises. 15, Barman. 16, Tibétain, etc.
Langues diverses, 17, dont l'anglais (250 000 personnes) forme environ le sixième.

1. *La prétendue autorité védique que l'on invoque pour justifier le suicide des veuves.* — 2. *Essay on the duties of a faithful hindu widow.* Asiatic Researches, vol. IV, pp. 209, 219. Calcutta.

L'Inde anglaise, avec Ceylan, dépendance naturelle, érigée en colonie distincte, forme donc tout un monde qui, malgré les traditions d'ancienneté, s'agrège définitivement à l'Europe : Aryens de l'Est et Aryens de l'Ouest se reconnaissent comme étant de même origine.

Quant aux populations indo-chinoises et indonésiennes, elles sont entraînées aussi, par la force des choses, dans la même zone d'attraction, toutefois par des chemins un peu différents. Tandis que les Hindous, habitués à la servitude depuis des dizaines de siècles, se laissent aller à leur destinée, sans résistance, la plupart des habitants de l'Indo-Chine, parmi lesquels les tribus dites sauvages occupent encore la moitié du territoire, résistent moralement à la conquête. Ils sentent bien que toute résistance serait impossible, et subissent en silence les humiliations, les avanies que d'insolents vainqueurs prodiguent toujours à des vaincus; mais ils n'oublient pas ces hontes, ils les inscrivent dans le trésor de leur mémoire et en légueront le souvenir aux générations naissantes. Car ils n'admettent nullement cette épithète de « race inférieure » dont un politicien du Parlement français les gratifia sottement; tout au contraire, ils peuvent se croire supérieurs par l'origine et la tradition : depuis longtemps ils étaient policés lorsque les Occidentaux étaient encore en pleine barbarie primitive. Non seulement les lettrés de l'Extrême Orient, mais aussi le menu peuple des Barmans et Siamois, Laotiens, Cambodgiens, Annamites ont parfaite conscience de cette ancienneté historique, de ce droit de primogéniture qui, semble-t-il, devrait entraîner le respect et la déférence chez les nouveau-venus des nations occidentales; c'est par un manque absolu de savoir-vivre que ceux-ci se gèrent au contraire en protecteurs ou en maîtres. Les Orientaux surtout les Indo-Chinois, Barmans, Siamois et Cambodgiens, ont conscience d'un autre fait qui leur donne sur les Européens une supériorité réelle: ils font partie d'une famille à la fois religieuse et sociale, la famille bouddhiste, qui est beaucoup plus unie et d'une intimité plus douce que la prétendue famille chrétienne avec ses sectes rivales et hostiles, avec ses indifférents, ses hypocrites et ses révoltés, de plus en plus nombreux. Enfin, les habitants des contrées soumises à l'influence européenne comprennent mieux chaque jour qu'à leur vie facile d'autrefois les conquérants cherchent à substituer une existence d'âpre travail, de plus en plus active, pareille à celle des ouvriers prolétaires de l'Europe.

Il serait donc absurde de s'imaginer, comme le font certains « colo-

niaux » patriotes, que les populations de l'Indo-Chine soient en voie de se « franciser » ou de « s'angliciser » directement. Certes elles se récla-

N° 534. Isthme de Krah.



meront aussi de la grande unité mondiale, mais à leur éducatrice principale, qui fut autrefois l'Inde, a succédé la Chine, et maintenant le Japon

prend également part à l'œuvre d'initiation : le rôle prépondérant dans l'évolution de la vie intime des Indo-Chinois appartient à la culture de l'Extrême Orient. Il est intéressant de remarquer que la conquête des routes de haute mer, ayant été accompagnée d'une fermeture correspondante des routes de terre, a matériellement contribué à mettre l'Indo-Chine sous la tutelle du monde jaune. La presqu'île Gangétique est séparée de celle du Mékong par la langue de terre de 1200 kilomètres de longueur que termine Singapur, mais, en perçant l'isthme de Krah, œuvre facile entre toutes les similaires, l'Européen ramènerait les 30 millions d'Indo-Chinois dans l'orbite des 300 millions d'Hindous : la distance de Calcutta à Saïgon serait abrégée de près de moitié et, tout en améliorant l'outillage du trafic international, le blanc travaillerait à l'indépendance relative des groupes humains vis-à-vis de la puissance conquérante qui surgit dans le Pacifique.

De nos jours, la force matérielle s'annonce comme devant avoir son point d'appui, non point dans les arsenaux de Brest et de Toulon, ni même dans ceux de Portsmouth et de Plymouth, mais dans ceux de Yokohama et de Nagasaki. Il est certain que si la France, malavisée, se brouillait avec le Japon pour se conformer docilement à la politique de la Russie dans les mers du Pacifique, elle serait absolument incapable de défendre sérieusement ses possessions actuelles de l'Indo-Chine ; elle n'a point de population de colons vraiment enracinée dans le sol, et personne ne lui est attaché par les liens de sympathie naturelle, de reconnaissance ou d'intérêt. On dirait même que les conditions précaires de la possession soient reconnues d'avance, car les territoires indo-chinois de la France n'auraient pas le moyen de se défendre contre des adversaires bien armés. Ainsi, croirait-on que, dans tout ce vaste empire, qui s'étend du golfe de Siam aux parages de Haïnan, sur un développement côtier de plus de 2000 kilomètres, les soldats reçoivent leurs munitions d'Europe et n'ont pas même le moyen de s'en fabriquer ? En cas de guerre l'ennemi couperait les communications maritimes, et les Français de la contrée et leurs rares partisans n'auraient plus qu'à brûler leurs dernières cartouches [1] ; le cap Saint-Jacques serait le seul point du littoral où ils pourraient tenter la défense militaire.

Cette perspective est également, et à plus forte raison, celle de l'Indo-

1. *Questions diplomatiques et coloniales*, 15 mars 1902.

nésie hollandaise, domaine immense qui, pour ainsi dire, n'appartient encore au petit Etat européen que par l'effet de l'habitude. Cet ensemble colonial, d'une valeur infinie, hypnotise déjà quatre prétendants au moins. Sera-t-il la proie de l'Allemagne, devenue l'héritière directe de la Hollande? Ou bien, la Grande-Bretagne réunira-t-elle l'Inde à l'Australie par les piles gigantesques du pont naturel qui comprend Sumatra, Java et le prolongement oriental des Iles? A moins que la République Américaine, après avoir fait la conquête des Philippines, sente son appétit grandir et s'adjuge encore d'autres terres sous un prétexte quelconque de « destinée manifeste »? Et peut-être le Japon, le plus jeune parmi les Etats militaires et conquérants, se fera-t-il le champion des races de l'Asie contre les envahisseurs européens et proclamera-t-il que désormais la Malaisie doit appartenir aux Malais? Nulle part dans le monde l'équilibre des puissances n'est plus incertain.







LE NOUVEAU MONDE ET L'OCÉANIE

La République brésilienne est la plus belle usine ethnique de la planète ; blancs et noirs s'y fondent en un type nouveau.

CHAPITRE VI

PRIMAUTÉ DES ÉTATS-UNIS. — RÉPARTITION DE LA POPULATION AMÉRICAINE
INDIENS. — NÈGRES. — CONDITIONS MATÉRIELLES, INTELLECTUELLES ET MORALES
MEXIQUE. — UNITÉ GÉOGRAPHIQUE DE L'AMÉRIQUE DU SUD
PRESSION EUROPÉENNE. — MÉLANGE DES RACES, INFLUENCE INCASIQUE
MŒURS DU MONDE OCÉANIQUE. — RAIATEIA. — ROLE DE L'EUROPÉEN
PEUPLEMENT DE L'OCÉANIE ET TRANSFORMATION DES INDIGÈNES.

Les Etats-Unis de l'Amérique du Nord occupent dans le Nouveau Monde un rang d'une telle supériorité au point de vue de la puissance matérielle que le nom d' « Américains » a été confisqué, pour ainsi dire, par leurs résidants. Une autre licence de langage, on le sait, donne aux habitants de la principale république du Nouveau Monde la dénomination d'Anglo-Saxons, expression pour le moins singulière, appliquée à des hommes de toutes races et de tous langages, venus des quatre

coins du globe : ils ne sont « Anglo-Saxons » que pour avoir pris l'anglais comme langue véhiculaire des relations et de la pensée commune. C'est bien ce parler national, joint aux traditions de quelques-unes des premières tentatives de colonisation, qui rattache en effet les Etats-Unis à la Grande Bretagne plus étroitement qu'à toute autre patrie de l'Europe.

Par son étendue territoriale aussi bien que par le chiffre de sa population, la république américaine a certainement droit à l'épithète de « grande » qui l'accompagne dans le langage ordinaire. Elle recouvre un espace terrestre d'environ 7500000 kilomètres carrés en un seul tenant, du détroit de San Juan de Fuca aux îlots de la Floride : c'est une surface presque égale à celle de tout le continent d'Europe. Mais, à ce domaine déjà si vaste, il faut ajouter les acquisitions récentes faites dans le Nouveau Monde, l'Alaska et l'île de Puerto Rico, ainsi que les archipels des Havaïi, les Philippines, Guam, la plus grande des Mariannes, et quelques petites îles océaniennes. L'ensemble des terres qui font partie de ce vaste groupement politique est à peine inférieur à 10 millions de kilomètres carrés : c'est environ la quatorzième partie du sol émergé. Quant à la population, elle n'a pas encore tout à fait atteint la moyenne qui correspondrait à celle de la terre entière, puisqu'elle n'est que de 80 millions d'habitants environ, soit un peu plus de 10 individus par kilomètre carré[1] ; mais l'accroissement annuel est extrêmement rapide, et, si l'on évalue les hommes au lieu de les compter, il est certain que les Américains sont au premier rang pour l'audace, l'initiative, l'énergie dans le travail. Les produits créés pendant le courant du dernier siècle par la nation à peine adulte des Etats-Unis dépassent déjà en valeur matérielle les ressources totales accumulées par chacune des grandes nations de l'Europe pendant tous les âges écoulés.

A la puissance de la république nord-américaine s'ajoute son prestige dans les contrées voisines. Ainsi le Canada et les autres provinces qui constituent avec lui l'Etat du Dominion sont tellement entraînés dans l'aire de gravitation des Etats-Unis qu'ils en sont, pour ainsi dire, une dépendance morale. Lorsque le cabinet de Washington est en désaccord sur des questions d'intérêt politique avec le gouvernement anglais. il menace ou flatte le Canada comme un père houspillant ses enfants:

1. La moyenne terrestre est, selon toute probabilité, légèrement supérieure à 11 habitants par kilomètre carré.

l'annexion officielle semble inutile, tant elle est déjà parachevée au point de vue social et matériel.

De l'autre côté, c'est-à-dire dans les contrées hispano-américaines, l'influence des « Yankees » — ainsi qu'on les désigne avec une crainte mélangée d'admiration pour leur audace — se fait beaucoup moins sentir que sur les provinces britanniques du Dominion, cepen-



Cl. J. Kuhn, Paris.

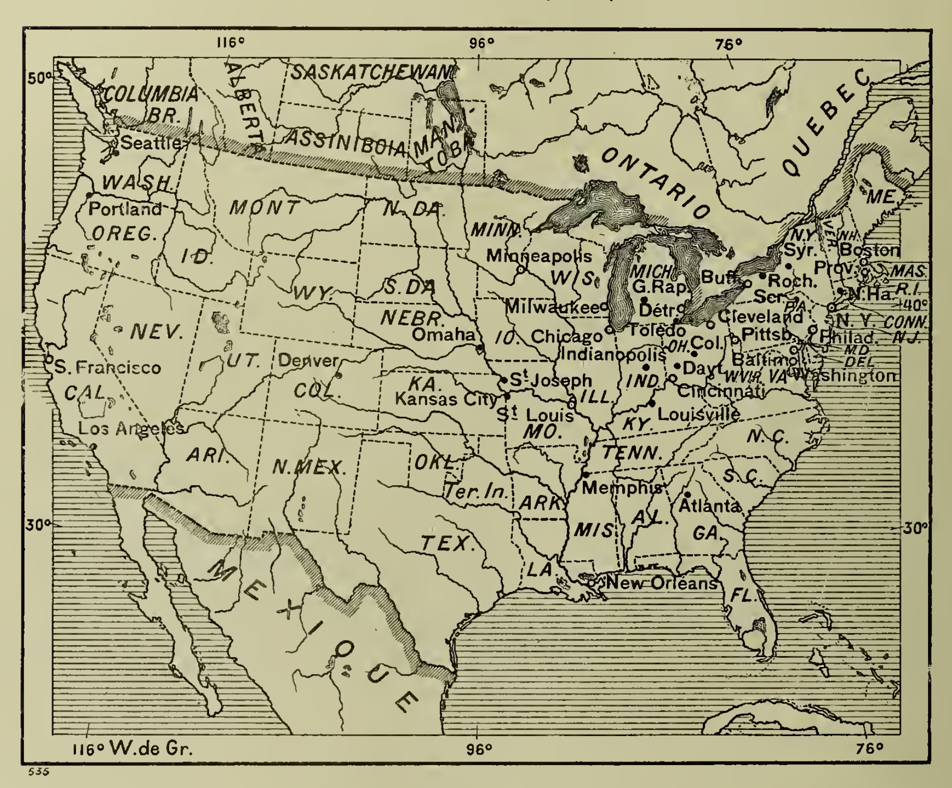
RADE DE NEW-YORK, VUE DU PONT DE BROOKLYN

En face, Ellis-Island, où débarquent les immigrants; à droite, New-York; à gauche, Brooklyn; au fond, les hauteurs de Staatus-Island.

dant elle est toujours latente, et les Etats-Unis ne manquent aucune occasion de se rappeler à l'attention de ces Etats d'importance secondaire, soit en leur adressant des invitations ou des ordres déguisés, soit en leur infligeant le poids de leur haute protection. Maintes fois déjà les républiques ibéro-américaines ont eu à secouer cette trop étroite tutelle, mais elles ne peuvent empêcher que, par la force des choses les Etats-Unis gagnent constamment en prépondérance et prennent le premier rang dans les œuvres communes, notamment dans la construction de ce chemin de fer « pan-américain » qui réunira le détroit de Bering à celui de Magellan. Et cette situation privilégiée dans l'ensemble du Nouveau Monde ne suffit point à la puissante république.

Récemment, son chef, autorisé par elle à parler au nom de la Nation tout entière, n'a-t-il pas d'un geste étendu la main sur tout l'Océan Pacifique, en s'écriant : « Là aussi, en peu d'années, c'est nous qui serons les maîtres ! »

N° 535. Villes et États de la République américaine.



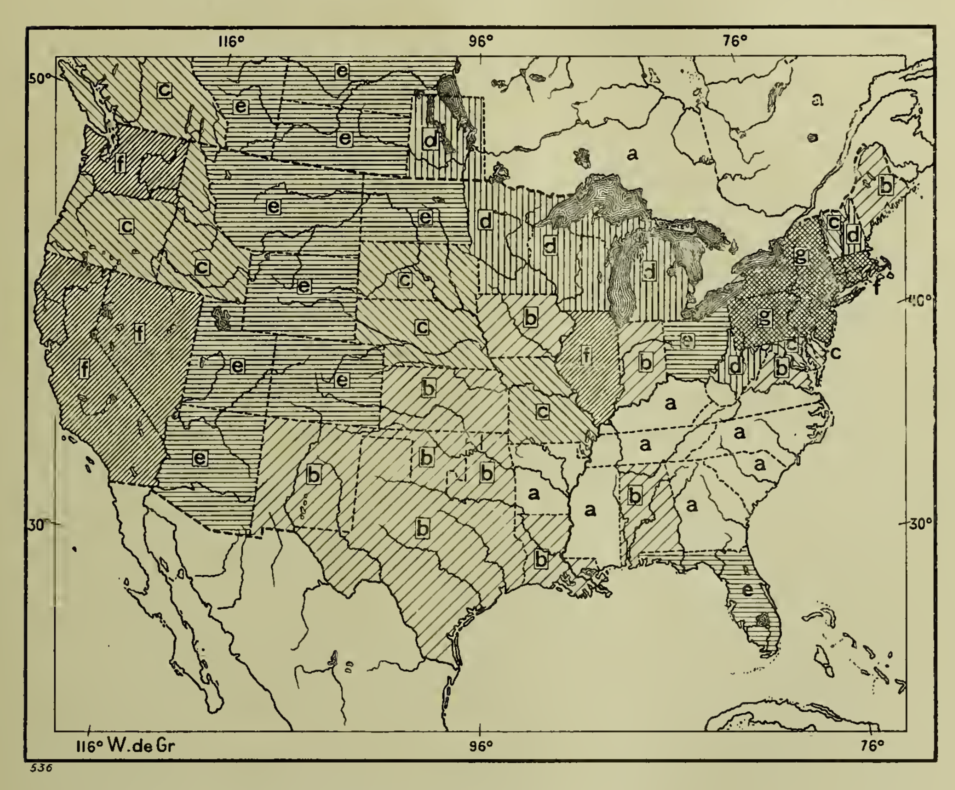
Les cercles centrés indiquent une agglomération de plus de 500 000 habitants, les cercles ouverts plus de 250 000, les points noirs plus de 100 000 habitants. Des villes voisines sont groupées en un même centre, sous le nom de la plus importante d'entre elles : Saint-Paul avec Minneapolis, Allegheny avec Pittsburgh, Jersey-City, Newark et Paterson avec New-York, Fall-River avec Providence, Worcester avec Boston.

Les Etats sont indiqués par leur abréviation officielle, ainsi Ga = Géorgie, Ky = Kentucky, La = Louisiane, Md = Maryland, Me = Maine, Mo = Missouri, Pa = Pennsylvanie, Va = Virginie, etc.

Mais la domination s'achète au prix de l'abandon des principes, au prix du crime. La conquête des Philippines par les soudards américains n'est point une belle page de l'histoire ! De même, l'annexion sans phrases de l'île Puerto-Rico, officiellement Porto-Rico, au mépris

du droit à l'autonomie locale, si souvent revendiqué par les citoyens des Etats-Unis, n'a d'autre excuse que la volonté du plus fort. Enfin l'on peut se demander si l'île de Cuba est vraiment libre, indépendante

N° 536. Augmentation de la Population américaine par l'immigration.



Cette carte est à la même échelle que le n° 535.

La carte indique, Etat par Etat, d'après l'échelle des teintes suivantes, l'augmentation pour mille de la population américaine par l'immigration qui s'est produite du 1er juillet 1906 au 30 juin 1907.

A, moins de 7; — B, 1 à 4,63; — C, 6 à 9,95; — D, 10,21 à 12.62; — E, 15,7 à 18,80; — F, 21,70 à 28,20; — G, plus de 30,60 pour mille: — Etat de New-York. 53,2 pour mille.

Pour les provinces canadiennes, l'augmentation annuelle de la population n'est qu'approximative. — Pour le Mexique, les statistiques n'existent pas.

Voir plus loin un diagramme indiquant la répartition des immigrants par nationalité suivant les différents Etats.

de sa puissante voisine, à laquelle il a fallu concéder des lieux de garnison et de dépôt, le règlement des douanes, ainsi que la direction des affaires extérieures.

La répartition des habitants, des ressources matérielles et sociales, s'est opérée naturellement d'une manière très inégale dans l'immense domaine des Etats-Unis. Un travail d'égalisation se fait entre les deux

zones littorales de l'Atlantique et du Pacifique pour la facilité des relations avec le monde extérieur, mais l'intensité de la force vitale continue certainement d'appartenir aux côtes qui font face à l'Europe, la mère-patrie des colons, la source de leur vie civilisée. D'une façon générale, on peut dire que la distribution des hommes est proportionnelle aux conditions du sol et du climat, qui, dans ces régions, peuvent être classées en un certain ordre : plaine, montagne ou plateau, abondance de pluies ou sécheresse, richesse ou pauvreté du sol en produits agricoles ou miniers, voisinage ou éloignement des marchés ou ports d'expédition ; mais, en dépit de l'extrême mobilité que le réseau des communications faciles donne aux habitants, l'importance primitivement acquise par les colonies du littoral atlantique pendant trois cents années de peuplement leur a donné une avance énorme sur les pays de l'intérieur et sur le versant du Pacifique. Et l'on peut dire que cet avantage primitif de la colonisation se poursuit de jour en jour sur ces rivages, puisque les navires apportent sans cesse de nouveaux immigrants, dont une part considérable — un tiers en moyenne — reste dans les Etats avoisinant le lieu de débarquement. De ce côté, l'Océan, quoique fort large, de 4 000 à 5 000 kilomètres, n'a pas cependant les immensités du Pacifique et la traversée en est relativement facile. C'est par la face atlantique des Etats-Unis que le Nouveau Monde s'affronte avec l'Ancien.

Boston, la cité principale des Etats du nord-est, connus sous le nom de Nouvelle Angleterre, est un de ces lieux d'immigration que l'on peut qualifier de très anciens, puisque les « pèlerins » anglais s'établirent dès 1630 dans l'île qui forme le noyau primitif de l'agglomération ; peut-être même que les Normands ont laissé quelques vestiges de leur passage sur les bords de l'une des rivières qui se déversent dans la baie [1].

Pourvue d'un excellent port ramifié en bassins naturels, Boston a pu facilement se rattacher par des campagnes d'un faible relief avec le revers méridional de la côte et les ports qui font face à Long-Island ; elle est également devenue l'une des issues maritimes des vallées d'origine glaciale qui se succèdent de l'est à l'ouest jusqu'au Hudson, et se trouve aussi sur le prolongement naturel de la vallée du Mohawk qui mène directement à la région des Grands Lacs, tandis

1. *Voir* vol. III, pp. 522, 523.

que d'autres voies, ménagées au nord-ouest par les vallées lacustres séparant les massifs de montagnes forestières, relient Boston à Montréal, le port océanique du Saint-Laurent le plus avancé dans l'intérieur des terres. La métropole du Massachusetts a de plus les avantages immédiats donnés à ses chantiers par les grandes forêts des contrées limitrophes : elle possède la force motrice des rivières voisines et les immenses réservoirs de vie animale que représentent les bancs de poissons



Cl. J. Kuhn, Paris.

LA POINTE DE NEW-YORK, VUE DE ELLIS-ISLAND

des parages côtiers. En outre, Boston a le prestige que lui valent ses penseurs, ses écrivains, les hommes célèbres à tous les points de vue nés ou élevés dans ses limites : c'est, aux Etats-Unis, la ville scientifique, littéraire et artistique par excellence, si bien qu'elle a pu s'affubler modestement du titre de *hub of the universe*, « moyeu » de la grande roue motrice de l'univers!

L'agglomération de cités insulaires, péninsulaires et continentales dont une partie est connue sous le nom de New-York et qui constitue actuellement, après Londres, le groupe de population le plus considérable qu'il y ait au monde, présente des avantages analogues à ceux de Boston, mais beaucoup plus vigoureusement tracés. Le grand

« emporium » de l'Amérique du Nord occupe aussi le bord d'une indentation du littoral, mais cette indentation, subdivisée en plusieurs replis qui forment autant de rades ou de ports distincts, a le grand privilège de se trouver complètement masquée par une île, Long-Island, laissant de chaque côté une issue vers la haute mer : la ville est donc parfaitement abritée, tout en gardant ses deux portes largement ouvertes. En outre, New-York est assise à la bouche d'un fleuve assez large et puissant pour que son découvreur même, le Hollandais Hudson, y vît un bras de mer offrant un passage dans la direction du Pacifique ; du moins offre-t-il le chemin le plus facile vers la grande Méditerranée canadienne, et c'est grâce à lui, grâce aux voies ferrées qui l'accompagnent et au canal qui le prolonge, que New-York est devenu le port par excellence de toute la région septentrionale et centrale des Etats-Unis jusque par delà le Mississippi. Une ligne de dépression, marquée sur le sol avec une netteté singulière et formant pour ainsi dire un littoral intérieur à la racine de tous les appendices péninsulaires, se développe de la bouche du Hudson à l'estuaire du Potomac, parallèlement au « Pied-Mont » sous-alleghanien. Des cités considérables se succèdent en collier le long de cette dépression, aux endroits où les navires peuvent pénétrer le plus avant pour atteindre les marchés de la région peuplée. New-York est la première perle de ce collier des cités atlantiques, puis se suivent, dans la direction du sud-ouest, Trenton, Philadelphia, Wilmington, Baltimore, Washington. Parmi ces grandes agglomérations urbaines, Philadelphia et Baltimore ont une très grande force d'attraction commerciale ; cependant elles restent très inférieures à New-York et même en dépendent dans une certaine mesure, à cause des bien meilleures conditions, du plus ample outillage de ce grand port et de sa moindre distance de l'Europe : la plupart des immigrants, qui de l'ancien monde se dirigent vers les Etats atlantiques situés au sud de New-York, n'en prennent pas moins cette ville comme lieu de débarquement : c'est leur première étape sur le continent. Ainsi que les ports situés plus au sud, New-York est sous la latitude où les chemins maritimes sont presque toujours débarrassés des brouillards et des processions de montagnes glacées qui présentent tant de danger dans les parages plus septentrionaux.

L'ensemble de tous ces avantages a valu à New-York des progrès très rapides, plus considérables même qu'ils ne paraissent au premier abord.

New-York, qui, en 1897, s'est annexé Brooklyn et les autres grands fau-

N° 537. New-York et ses abords.



1 : 500 000

0 5 15 30 Kil.

L'échelle de cette carte est la même que pour Londres, p. 301, Tome V. La population qui habite dans les limites de cette carte est d'environ 5 250 000 habitants en 1907. La population des deux territoires est à peu près la même par kilomètre carré moyen de terres émergées. La limite du New-York actuel est indiquée par un trait discontinu.

bourgs envahissant Long-Island, est indiqué comme ayant eu une population de quatre millions d'habitants en 1904, mais c'est là une

fiction administrative : on peut considérer comme appartenant à l'agglomération new-yorkaise diverses villes importantes qui se trouvent dans un autre Etat, le New-Jersey, mais qui n'en ont pas moins surgi comme des annexes et dépendances naturelles du grand centre de vie et, pour ainsi dire, croissent à vue d'œil : Jersey-City, Elisabeth, Hoboken, Newark, Paterson. Comparant « Greater London » (Londres majeur), approximativement limité par une circonférence de 23 kilomètres de rayon, à un « Greater New-York » de même dimension, l'écart du chiffre de population ne serait pas considérable. Le fleuve Hudson et des marécages, anciens détroits d'archipels qui ne sont pas encore devenus terre ferme, séparent provisoirement ces villes de leur métropole.

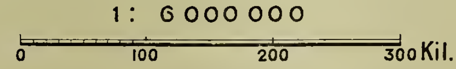
Washington, cité bâtie en entier sur un vaste plan d'ensemble pour devenir la capitale administrative et politique des Etats-Unis, a certainement des privilèges que les habitants, aidés par le trésor de la République, utilisent de leur mieux. Elle est devenue grande cité, surtout parce qu'elle est la résidence du monde officiel, l'endroit où se cantonnent les montreurs de marionnettes parlementaires pour « tirer les fils » (pull the wires); en outre, elle occupe aussi le premier rang par les richesses scientifiques de ses grandes bibliothèques et de ses musées ; toutefois, il lui manque cette fleur de vie qui provient d'un phénomène de croissance naturelle conforme aux convenances et au génie des premiers résidants: l'aspect même de la ville annonce que les habitants y vivent en des locaux empruntés. Washington n'est point née du sol : elle est la création tout artificielle de la politique et même d'une politique néfaste qui voulait à tout prix reporter dans le Sud, en pays de grands propriétaires esclavagistes, le centre politique de la nouvelle République, situé tout d'abord à Philadelphia, au vrai lieu d'équilibre de toutes les forces qui s'étaient insurgées contre l'Angleterre. Le choix de Washington fut, avant tout, une œuvre de réaction, et c'est pour fortifier les éléments conservateurs, dictatoriaux du sud que l'on dépensa l'argent sans compter dans le remblai des marécages où s'élevèrent les palais de la cité nouvelle. Elle est d'ailleurs restée peu salubre, et les navires n'ont guère appris à suivre le chemin tortueux, obstrué de vases, que leur offre l'estuaire du Potomac. Toute la politique des Etats-Unis a gauchi par le fait de ce déplacement du centre naturel de gravité.

Au sud de Washington, la ligne droite, si rigoureusement tracée de

fleuve à fleuve entre les ganglions urbains, change de direction après avoir franchi le Potomac : elle se recourbe pour rejoindre perpendi-

N° 538. Guirlande de villes atlantiques.





Les villes de plus de 50 000 habitants sont indiquées par un cercle dont la surface est proportionnelle à leur population. Lynn et Cambridge sont réunies à Boston; Newark, Jersey-City, Elisabeth, Paterson, Hoboken et Yonkers à New-York; Cambden à Philadelphia.

Ces grandes villes mises à part, la population des Etats est indiquée par le carrelage qui les recouvre, chaque carré représentant environ 12 000 habitants.

culairement le James-river à son point géographique où le cours d'eau s'élargit en estuaire et détermine normalement le lieu d'ancrage

pour les navires de mer. C'est là que s'élève Richmond, qui possède aussi une certaine importance, historique surtout, puisqu'elle fut pendant quatre années la capitale de la confédération esclavagiste. Mais cette ville, quoique la plus ancienne de toutes celles qui forment la guirlande des cités atlantiques, n'a pu se développer, en partie par suite de ses moindres avantages nautiques, mais principalement à cause des conditions économiques du travail qui prévalurent dans la contrée, jusqu'à une époque récente : le régime de l'esclavage et de la grande propriété, ainsi que la routine du commerce du tabac, n'étant point de nature à développer l'initiative locale. Encore aujourd'hui, les immigrants européens fuient les Etats du Sud.

Au delà des Alleghanies et des diverses chaînes de montagnes qui les prolongent au nord et au sud, les premières colonies de blancs américains existaient à peine en 1790, époque du premier recensement. Même en 1800, alors que le noyau primitif des treize colonies fédérées s'était augmenté de quelques unités, la bande de territoire s'étendant des Grands Lacs au golfe du Mexique et formant aujourd'hui les neuf Etats, Wisconsin, Michigan, Illinois, Indiana, Ohio, Kentucky, Tennessee, Mississippi, Alabama, n'avait guère que 400 000 habitants blancs, dont plus de la moitié étaient établis le long de la rive gauche de l'Ohio. La population de ces mêmes Etats dépasse maintenant 24 millions d'individus, forme donc près du tiers de la république Américaine. Le plus grand effort de transformation se porte pour le moment vers les Etats nord de cette région.

Les grands centres d'attraction et de rayonnement sont tous nés spontanément suivant les conditions déterminantes du milieu. Tout naturellement les cités les plus actives et les plus commerçantes devaient se succéder sur la rive ou dans le voisinage immédiat de la Méditerranée canadienne, là où des points d'arrêts nécessaires ont obligé les colons à établir leurs dépôts, magasins et chantiers, noyaux primitifs autour desquels les hommes affluèrent plus ou moins rapidement par milliers, dizaines ou centaines de milliers. Ainsi, Buffalo, remplaçant des prairies que les troupeaux de bisons parcouraient, il y a deux cents ans, est née au bord d'un havre bien abrité, à l'endroit même où les eaux du lac Erié commencent à se presser et à fuir dans le lit du fleuve Niagara, interrompu plus bas par sa formidable chute. Cleveland, vers le milieu de la rive méridionale du lac, le domine du haut d'une terrasse jadis boisée, et

maintenant encore rayée de l'ombrage des avenues : nulle part dans la région, plus de voies naturelles n'aboutissent à un même point, qui est ici la bouche navigable de la rivière Cuyahoga, et des voies artifi-

N° 539. Rivières navigables de l'Amérique du Nord.



1 : 25 000 000

0 500 1000 1500 Kil.

cielles, canal, routes, chemins de fer, ont centuplé le mouvement commercial qui se portait vers cette escale.

Plus à l'ouest, Toledo, occupant la pointe extrême du lac, comme Genève l'issue du Léman, est aussi un lieu de transit obligatoire par

rivières, canaux ct voies de fer dans la direction du bas Ohio et du Mississippi. Détroit, sur la rivièrc Saint-Clair, entre les deux lacs Huron et Erié, est un autre Buffalo eomme lieu de passage et d'entrepôt; eonditions encore mieux remplies par la « reine de l'Ouest », la puissante Chieago dont l'ambition avouée est de devenir un jour la plus grande eité du monde et qui en est aetuellement la quatrième. De tous temps, même à l'époque où les tribus indiennes pareouraient les forêts et eampaient dans les prairies, l'emplaeement de Chieago était un lieu de marché fort aetif, eommc seuil naturcl cntre le bassin des grands laes et eelui du Mississippi : e'est en eet endroit précis que les eaux du lae Miehigan s'épanehaient vers le grand fleuve par la rivière des Illinois, et des bayous, des ruisseaux paresseux marquaient eneore l'ancien lit de sortie, oeeupé maintenant par un eanal ereusé de main d'homme. Chieago n'a que peu d'égales dans le monde eomme centre eontinental eommuniquant avee la mer, malgré l'énormité des distanees ; il est vrai que eette eommunieation est embarrassée d'obstaeles naturels, jadis insurmontables et franchis maintenant par eanaux et éeluses; des navires de mer ont mouillé dans le port de Chieago, à 2 000 kilomètres de l'issue du Saint-Laurent dans l'Atlantiquc. Une autre ville riveraine des Grands Lacs, Duluth, à la pointe oeeidentale du lae Supérieur, jouit du même avantage, toutefois, avee la diminution de valeur que doivent eauser un climat plus âpre, une région moins productive et beaucoup moins populeuse. Néanmoins on peut juger du mouvement prodigieux qui se produit dans ces mers intérieures par ce fait que le va-et-vient des embareations de toute nature passant dans les eanaux de Soo — ou Sault-Sainte-Marie —, à la sortie du lae Supérieur, dépasse en tonnagc eelui de toute autre voie de navigation dans le monde entier.

La ligne de la Belle-Rivière, l'Ohio, qui rattaehe les Etats atlantiques à la partie eentrale de la dépression mississippienne, comporte également un eollier d'agglomérations urbaines. La première grande eité, Pittsburgh, que des eireonstanees favorables, mines de fer et de eharbon, sources de gaz et de pétrole, ont singulièrement aidée dans ses progrès, oecupe la situation elassique de tant d'autres villes importantes, au confluent de deux rivières maîtresses dont la jonetion constitue un cours d'eau faeilement navigable, ee qui lui valut un rôle stratégique lorsque les Français y construisirent le fort Duquesne, au dix-huitième siècle, et lui donna

ensuite sa valeur commerciale, accrue plus tard par toutes les voies artificielles qu'on a fait converger vers ce point. Le milieu de la vallée devait également voir surgir un groupe de concentration urbaine. Cincinnati fut pendant longtemps la « Reine de l'Ouest » et, quoiqu'elle ait été distancée depuis, elle n'a cessé de grandir et constitue l'une des plus grandes cités du monde avec les villes annexes qui bordent la rive



Cl. J. Kuhn, Paris.

LE MISSISSIPPI VU DU PARC DE SAINT LOUIS

La vue est prise vers l'aval; Minneapolis est en amont, sur la rive droite.

méridionale de l'Ohio, dans l'Etat du Kentucky. Plus bas, sur le même fleuve, mais avec alternances de berges, Louisville se complète par des villes de l'Indiana qui lui font face au nord. Ce grand centre de population et de commerce est comme un deuxième Cincinnati, et l'on ne comprendrait pas qu'il fût tellement près d'une autre agglomération très considérable, si l'existence n'en avait été rendue nécessaire par les rapides de l'Ohio qui faisaient de cet endroit précis de la vallée un lieu forcé d'arrêt, de transbordement et de manutention des marchan-

dises. Le mouvement de la population a dû se porter à côté de l'obstacle et du canal qui le contourne, et Louisville a grandi au détriment des villes du cours inférieur de l'Ohio. Il s'est substitué pour une bonne part comme nœud vital au confluent du Mississippi et de l'Ohio, qui, d'après les simples indications de la carte, semblerait devoir être le point central de peuplement dans le bassin de l'Ohio inférieur. La nature s'y opposait. Du sol bas, vaseux et insalubre, les fièvres s'élevaient en brumes, le cours changeant des énormes masses d'eau modifiait constamment les chenaux, les ports, les péninsules et les bancs de sable : le vaillant et ingénieux Américain n'a pu réussir, malgré de superbes travaux hydrauliques, quais, digues et remblais, à faire une grande cité de l'agglomération à laquelle il avait déjà donné ambitieusement le nom de Cairo, comme la capitale de l'Egypte. Ce n'est qu'un lieu de passage rapide, non de séjour et de résidence.

L'axe naturel de toute la République américaine, le cours du Mississippi, doit être également bordé de centres puissants. La double cité, Saint-Paul et Minneapolis ou « Minnapaul », en est la plus remarquable par l'étrange rapidité de sa croissance : les deux villes, situées sur deux méandres rapprochés, se sont précipitées, pour ainsi dire, l'une vers l'autre, entraînées comme par une sorte de vertige, mêlant leurs usines, leurs baraques et leurs palais, leurs belles avenues et leurs amas de charbon, de plâtras, de débris. Vers le milieu de l'axe mississippien, une autre cité se présente, Saint-Louis, construite à une certaine distance du trait géographique auquel son importance est due, le confluent du Missouri. Ce qui fait de Saint-Louis l'une des métropoles de la république nord-américaine, ce qui lui a même permis longtemps de revendiquer comme devant lui appartenir le rang de capitale des Etats-Unis, c'est qu'elle occupe, sinon le centre géométrique du moins le vrai centre politique du territoire de la fédération, au milieu de la vallée majeure qui le divise en deux moitiés ; dans le voisinage, les deux affluents, Ohio et Missouri, forment avec le Mississippi une sorte de croix à travers le pays. C'est plus à l'ouest que tombe le centre de figure de tous les Etats-Unis sans y comprendre l'Alaska, plus à l'est, au contraire, que se maintient, avec des oscillations incessantes, le centre de population, progressant vers l'ouest de décade en décade. Or, c'est entre ces deux points, l'un géométrique, l'autre dynamique, vital, que se trouve Saint-Louis, profitant des avantages naturels qui dérivent d'une

semblable position. Mais si importante que soit la ramure fluviale y convergeant et qu'accroît le canal de Chicago pour la rattacher à

N° 540. De Toledo à Duluth et à Saint-Louis.



l'Atlantique par le Saint-Laurent, le port de Saint-Louis, souvent gêné par les crues et les inondations, parfois aussi par les glaces, ne peut se comparer aux havres maritimes pour la facilité du commerce. En outre,

Saint-Louis souffre encore des conséquences funestes qu'eurent, pendant la période de l'esclavage, les luttes dont l'Etat du Missouri fut le principal théâtre entre les planteurs et les abolitionnistes.

Quant à la Nouvelle-Orléans — New-Orleans — métropole du sud, gardienne des passes du Mississippi et centre principal de l'exportation des cotons et des sucres, elle était l'un des boulevards de l'ancien régime esclavagiste et, comme telle, évitée par l'immigration des blancs qui a fait la force et la prospérité de la zone atlantique des Etats-Unis. Une autre cause de retard pour le développement de la Nouvelle-Orléans fut l'insalubrité de la région, coupée de bayous, peuplée de serpents et de crocodiles, infestée de moustiques, fréquemment visitée par la fièvre jaune. Depuis que la ville fut occupée et assainie par les armées du nord, le redoutable fléau a disparu, un chenal profond et permanent met le croissant du fleuve devant la cité en communication libre avec le golfe du Mexique, la campagne s'est peuplée de travailleurs libres, les progrès de toute nature ont été considérables, mais, dans la concurrence vitale entre les cités, de même que dans la compétition entre les individus, les heures, les années, les décades perdues ne se retrouvent point.

A l'ouest du Mississippi, dans les grandes plaines uniformes en apparence, qui se relèvent graduellement vers la base des montagnes Rocheuses, les grandes villes Omaha, Kansas-City, Denver se répartissent également suivant les conditions naturelles qui déterminent l'agglomération des hommes en favorisant leurs intérêts par l'abondance des ressources, les facilités du gain, les agréments de la vie. Omaha, avec la cité jumelle d'outre-fleuve, Council-Bluffs, commande la vaste région d'agriculture et de commerce où viennent se réunir toutes les ramifications du haut Missouri avec la longue coulée de la Platta : Kansas-City, située plus bas, au confluent du Missouri et du Kansas, occupe le lieu précis où se croisent deux voies historiques, l'une du sud au nord vers les grandes plaines herbeuses, l'autre de l'est à l'ouest vers les vallées des Rocheuses, d'où les chemins divergent par les cols des monts vers le Pacifique et le bassin du Colombo. Enfin, Denver, au pied même des escarpements qui forment la principale ossature continentale de l'Amérique du nord, tient, comme un guerrier, la main emplie de flèches, toutes les routes qui remontent vers les mines, les sources thermales, les forêts de la montagne. Au delà, sur le dos de

l'immense édifice avec ses arêtes parallèles et ses vastes plaines arides, il ne peut y avoir que des villes-oasis, dans les rares vallées irrigables, et des groupements urbains, plus ou moins temporaires, provenant de l'exploitation des mines et délaissés aussitôt que les veines de la roche ont été nettoyées de leur métal. Puis de l'autre côté des monts, avec l'étroite zone de campagnes qui borde le Pacifique, se montre de nouveau un collier de grandes villes se succédant au nord et au sud de la cité dominatrice, la belle Friscoe — San-Francisco — qui prétend devoir commander un jour à tous les rivages de l'amphithéâtre océanique se déroulant à l'occident jusqu'à la Chine, à l'Australie et aux Indes.

Cette immensité mondiale de la République nord-américaine, ce géant qui étend les bras d'un côté sur l'Atlantique, de l'autre sur le Pacifique, n'a pris forme et vie dans l'ensemble des nations que depuis un petit nombre de décades. Un peuple nouveau a surgi soudain parmi les autres peuples, et de tous le plus puissant. Mais c'est par déplacement, par importation de l'Ancien Monde, que cette prodigieuse transformation s'est accomplie : on doit y voir avant tout un phénomène de l'histoire d'Europe, dont le domaine, trop étroit, a dû s'agrandir par delà les mers. Quant aux habitants primitifs de l'Amérique, ils n'ont eu dans l'évolution de laquelle est sortie la république fédérée qu'un rôle absolument passif : comme dans les cérémonies antiques, ils furent les victimes sacrifiées devant l'autel. Un régime économique tout différent donnait au même milieu des influences contradictoires : le chasseur ne pouvait vivre à côté de l'agriculteur, ou du moins, il ne pouvait vivre que là où l'agriculteur nouveau venu n'était pas un pur barbare en dépit de la Bible et de ses lois écrites. Les Indiens pêcheurs changeaient peu de résidence, de même ceux qui cultivaient déjà le sol, et c'est avec eux que les colons européens eurent leurs premiers conflits ; mais la plupart des Indiens étaient à demi nomades, grâce à leur vie de chasseurs, et ils purent fuir de solitude en solitude. Les déplacements avaient été de tous temps nombreux et rapides chez les tribus indigènes et, parfois, il suffisait de peu d'années pour que les forêts, les rivières, des espaces immenses séparassent l'ancien et le nouveau campement. Ainsi les Sioux, les « Ennemis » par excellence des Algonquins [1], ceux que l'on disait

1. W. J. Mac Gee, *The Siouan Indians*, from the fifteenth annual Report of the Bureau of Ethnology, 1897, p. 158.

« Pareils à des serpents », paraissent avoir primitivement habité les vallées appalachiennes et les rives de l'Atlantique, où ils avaient, récemment encore, laissé sur les rives du Santee, au Nord de Charleston, quelques représentants ; mais, à mesure que les troupeaux de bisons se faisaient rares dans les terres orientales et se déplaçaient vers l'occident, dans la zone des prairies, les Sioux suivaient leur gibier ; les uns et les autres, forcés par les chasseurs blancs, bien mieux armés que les Peaux-Rouges, allaient être, par-delà le Mississippi, par delà le Missouri, dépecés dans une même curée.



PEAU-ROUGE TCHEROKI.

On sait que, bien avant le massacre des peuples chasseurs en fuite dans le Far West, mainte peuplade de Peaux-Rouges fut systématiquement exterminée, et que, notamment, les « Puritains » de la nouvelle Angleterre s'adonnèrent à cette œuvre de haine avec un zèle religieux. Depuis cette première époque de la colonisation, les exemples du peuple juif destructeur des Zébusiens et des Amalécites n'ont été pour rien dans les persécutions et les massacres des tribus indiennes, et c'est uniquement afin de s'emparer de leurs terres sans les payer, ou simplement par l'effet d'une brutalité féroce, par l'entraînement furieux de la guerre, qu'ont eu lieu les refoulements d'Indiens accompagnés de tueries. Souvent même on procéda systématiquement à la suppression de la race par la propagation de maladies contagieuses et surtout par la distribution de mau-

vaises eaux-de-vie. A cet égard la foule cruelle aime à répéter un proverbe ironique : « Le mauvais whisky fait de bons Indiens ! » C'est-à-dire qu'il les tue.

Quelques milliers de Peaux-Rouges se sont mis en sûreté au Canada et au Mexique ; d'autres sont encore protégés par des solitudes de sable ou de rochers ; il est enfin certaines « réserves », c'est-à-dire des enclaves de terrains concédés que les nouveaux possesseurs de la contrée ont bien voulu respecter : telles sont, par exemple, celles qui, dans l'Etat de New-York, appartiennent aux « Six nations ». Mais ce qui a pu le mieux défendre le reste des indigènes contre la mort, c'est que, par l'influence du milieu de civilisation dans lequel ils baignent, ils se sont réellement européanisés : ils parlent la langue de leurs maîtres, ils en connaissent les métiers, ils en pratiquent les mœurs ; quand le lien de la tribu est officiellement brisé, rien n'empêche qu'ils deviennent des citoyens, des électeurs ou même des élus comme les blancs à côté desquels ils demeurent. Dans les écoles où sont élevés des enfants d'origine indienne, on doit constater qu'ils ne sont en rien les inférieurs des Américains de race blanche, mais les dépassent par la gravité de leur attitude et le sérieux de leur conduite. Dans le grand collège de Hampden, situé à l'extrémité de la péninsule qui défend, à l'est, l'entrée du golfe de Chesa-



PEAU-ROUGE KIOVA

peake, une centaine d'étudiants sont des Indiens Peaux-Rouges appartenant, pour la plupart, à des tribus encore errantes du Grand-Ouest, et certes, c'est un des spectacles les plus beaux que l'on puisse voir que celui de ces jeunes hommes fins, énergiques, un peu tristes, qui étudient avec tant de sérieux et de tranquille compréhension, et qui, dans leur démarche et leur conversation, témoignent d'un si noble respect d'eux-mêmes.

En Afrique, en Océanie, certaines peuplades qui se sentent condamnées se laissent aller au destin sans essayer de réagir. Ce n'est pas le cas des Indiens d'Amérique. Ils veulent vivre, et certainement ils ne périront point, quoique, à l'exemple de toutes les autres nationalités représentées dans l'immense creuset de la multitude américaine, leur sort inévitable est de se fondre dans l'ensemble de la nation. Même au point de vue du nombre, ils résistent aux causes de dépérissement : les chiffres officiels publiés tous les dix ans par le recensement des Etats-Unis, et qui donnent pour l'année 1900 un total de 237224 Indiens, n'ont aucune valeur à cet égard, car ils comptent seulement les indigènes encore groupés en forme de tribus, et l'évolution générale qui les entraîne consiste précisément à les désagréger et à les perdre comme citoyens dans la foule des autres Américains, puisque, de race ou déjà métissés, ils cessent d'être comptés comme Indiens, ce qui ne change rien à leur véritable origine. D'ailleurs, le sang des Peaux-Rouges étant considéré comme « noble » d'après les conventions sociales, sans doute parce que les aborigènes ont refusé de travailler pour les blancs et que le fouet n'a pu les y forcer, les mariages d'hommes de souche européenne et de filles indiennes sont tenus pour honorables et sont assez fréquents dans les Etats de l'Ouest. C'est par milliers que l'on pourrait énumérer les *bois brûlés* ou métis descendant de voyageurs canadiens français du dix-huitième siècle, domiciliés parmi les Indiens des tribus occidentales. Parfois même, le mélange des sangs entre blancs et indiennes s'est fait d'une manière systématique. Les Choctaws (Chactas) ayant encore conservé une certaine étendue de terres, malgré les actes de spoliation édictés par le Congrès, les blancs des alentours cherchaient naturellement à s'emparer de ces domaines et, légalement, ils ne pouvaient y réussir que par le mariage avec des filles choctaws. En effet, d'après la loi du pays, tout blanc qui épousait une Choctaws recevait en dot 55 acres (23 hectares) de bonne terre ainsi qu'une certaine somme versée

chaque année pour chacun des membres de sa famille : ainsi le bien-être s'accroissait avec le nombre des enfants. Dans ces conditions, les jeunes fermiers américains cherchant fortune étaient tout disposés à trouver les femmes choctaw belles, douces, intelligentes, et se mariaient très volontiers avec elles. Mais la nation se trouvant ainsi menacée de perdre peu à peu toutes ses terres, il fut décidé qu'à partir du



Cl. J. Kuhn, Paris.

AVENUE A RIVERSIDE, CALIFORNIE

1er novembre 1899, les mariés d'origine étrangère ne seraient plus dotés. Il en résulta une véritable course au mariage, et, dans l'espace de six semaines, plus de six cents blancs épousèrent des « Squaw » de la nation choctaw.

En témoignage de la vitalité énergique de ces Indiens de race qui ne veulent pas mourir, on peut citer la nation des Tcheroki (Cherokees), qui eut tant à souffrir de la persécution, des injustices, des violences de toute nature. Au commencement du dix-huitième siècle, lorsque leur territoire de chasse comprenait toute la partie méridionale de la chaîne des Appalaches et les versants de ces montagnes qui appartiennent actuellement aux Etats des Carolines, de la Géorgie, de l'Alabama et du

Tennessee, le chiffre total de la population tcheroki, calculé d'après le nombre des guerriers, était d'environ quinze mille individus. Pendant le cours du siècle, la nation s'accrut d'un bon quart, malgré les refoulements successifs et les nombreuses luttes suscitées par la rivalité des Français et des Anglais. La guerre de l'Indépendance ayant entraîné les Tcheroki dans son tourbillon, ils furent décimés à nouveau et retombèrent au nombre de quinze mille, puis, durant la période de paix qui suivit, se relevèrent de nouveau. Arriva la période de l'expulsion et du transfert de la tribu dans le territoire « Indien », au delà du Mississippi, sur les bords de l'Arkansas : un premier lot d'émigrants, confiants dans les promesses de l' « Oncle Sam », consentit à partir ; mais il se trouva que le territoire concédé était occupé déjà par d'autres Indiens, les Osages. Il fallut d'abord régler les droits respectifs par la guerre, puis, après une occupation de quelques années, se défendre contre de nouveaux envahisseurs blancs. Le mouvement de migration se continua vers le Texas, alors république indépendante, qui leur concéda des terres dans les plaines des rivières Sabine, Angelina, Neches, Trinity, mais les leur enleva peu d'années après. Ce furent de nouvelles migrations, de nouveaux combats, et la dispersion presque complète de cette fraction de la nation tcheroki, à l'exception d'une bande qui réussit à franchir la frontière mexicaine et trouva enfin un asile au sud de Guadalajara, sur les rives du lac Chapala. Leurs descendants y vivent encore et sont fiers de se dire citoyens de la République de Mexico.

Mais le gros de la nation restait dans les montagnes des Appalaches. Le général Scott, celui-là même qui, plus tard, « entra dans la gloire » comme triomphateur du Mexique, eut la mission de traquer les Tcheroki, de les pourchasser de vallée en vallée, de brûler leurs campements et leurs moissons, de dévaster leurs tombeaux; après une campagne des plus ardues qui dura cinq années, il réussit en effet à déloger les Indiens de toutes leurs retraites, sauf des hauts escarpements de Quallah, dans les monts de la Caroline du Nord, où vit encore un petit groupe de pure descendance tcheroki. Quant à la multitude des captifs, elle fut emmenée lentement, avec malades, enfants et vieillards, à travers l'immensité du territoire américain. En 1838, lorsque ces malheureux arrivèrent dans le territoire qui leur avait été assigné comme patrie nouvelle, ils avaient perdu plus de la moitié des leurs et

n'étaient que treize mille. Mais ils se refirent peu à peu autour de Tahlequah, leur capitale, qui devint graduellement le lieu le plus

N° 541. Territoires successifs et migrations des Tcheroki.



1 : 20 000 000

0 250 500 1000 Kil.

Lors de leur premier exode, les Tcheroki descendirent la vallée du Mississippi et remontèrent celle de l'Arkansas, par les deux rives.

important pour toutes les tribus indiennes transportées outre-Mississippi ; en 1900 le nombre des Tcheroki atteignait 38 000, non compris les représentants de leur nation de race pure ou demi-sang dispersés

hors de la petite réserve légale de Quallah et du territoire Indien, de la rive gauche de l'Arkansas, en aval de son confluent avec la « Canadian River », jusqu'au cours moyen du Cimarron [1].

Une autre preuve de la ténacité vitale des Indiens nous est fournie par l'évolution qui s'est accomplie chez eux, sous l'influence de leurs voisins les « Visages Pâles », mais toujours avec une certaine originalité. Les Tcheroki nous en donnent encore un exemple. L'un d'eux, Sequiah, ayant compris la puissance intellectuelle que le livre assurait aux blancs, oppresseurs de sa race, voulut aussi relever les siens dans la communion de la pensée écrite, reproduite par l'impression, mais il crut qu'un syllabaire, au lieu d'un alphabet, conviendrait au génie de sa langue, et ses contribules, consultés par lui en grand conseil, ayant partagé son avis, il fut décidé que désormais les journaux et les actes de la nation seraient écrits au moyen des signes de Sequiah : en trois mois, tous les Tcheroki étaient devenus des lettrés dans leur idiome.

Au point de vue religieux, l'influence anglo-américaine s'est également fait très fortement sentir, même sur les aborigènes qui sont encore en état de guerre contre les « Visages Pâles ». De nombreux messies se sont levés, excitant les Indiens à la lutte et périssant avec eux dans les combats. D'ailleurs, ces prophètes indigènes ne se bornaient pas à pousser le cri de vengeance ou de haine contre l'étranger, la plupart prêchaient aussi leurs idées de réorganisation sociale en s'attaquant toujours à ce qu'ils considéraient justement comme la racine même du mal, l'accaparement de la propriété commune par l'individu privé. Dans ces derniers temps, la propagande religieuse la plus efficace s'est faite en faveur d'une doctrine de paix, née sans doute de ce que l'Indien a reconnu l'impossibilité de prolonger la lutte. « N'agissez mal envers personne ; faites toujours le bien, ne mentez point ; ne pleurez point quand vos amis succombent ; ne combattez point ». Tels sont les enseignements du prophète des Paï-Utah, Wovoka, « le Coupeur », appelé aussi Kwohit-sang ou le « Grand Ventre Grondant ». Et ces paroles, accompagnées de la « danse des esprits », ont été entendues par la plupart des Indiens d'outre-Missouri : une religion commune les unit [2]. Ce n'est là, sans aucun doute, qu'un acheminement vers un état d'âme analogue à celui des blancs américains, chez lesquels la religion mo-

1. Mooney, *Bureau of American Ethnology*, vol. XIX. — 2. Paul Carus, *Yahveh and Manitou*, Monist, april 1899.

derne prend aussi un caractère de moralité pure, dépourvue de dogmes, mais se complique également de cérémonies, même de « danses spirituelles », par exemple chez les « Shakers », les Trembleurs. Par certains côtés, les rouges arrivent à ressembler aux blancs, mais aussi que de contraste entre l'Indien et le Yankee, entre le chasseur fumant son calumet de paix avec une placidité contemplative et l'industriel qu'agite toujours quelque entreprise gigantesque que lui seul pourra imaginer et mener à bonne fin! Durant le cours des derniers siècles, l'ambiance tellurique et climatique a surtout agi sur l'apparence physique des nouveaux habitants du continent Américain. Sur l'aspect de maints individus des deux races, il serait impossible de constater la différence (De Quatrefages).



SEQUIAH (SEQUOÏA), INDIEN TCHEROKI
D'après un portrait exécuté en 1835.

Un autre élément ethnique, beaucoup plus important au point de vue du nombre que les Indiens aborigènes, aide à remplir cette grande chaudière des nations qu'est la République des Etats-Unis. Cet élément, comprenant au moins dix millions d'individus, consiste en la multitude des Africains, généralement désignés sous le nom de « Noirs » — *black people* —, quoiqu'ils présentent toute la série des nuances, depuis celle du nègre ouolof de la Sénégambie jusqu'à celle du blanc pur; ce n'est pas seulement la couleur, c'est aussi l'origine qui éveille chez les aristocrates de l'épiderme des sentiments d'aversion sincère ou convenue

contre les descendants de la race asservie : on embrasse sous un même terme méprisant tous ceux chez lesquels, jusqu'à la quatrième génération, il est possible de distinguer une trace de la filiation africaine dans les ongles et les cheveux. D'ailleurs, ce ne serait là qu'une de ces bizarreries de l'humanité primitive et barbare, si cette distinction n'entraînait pas les conséquences les plus graves. En dépit de l'émancipation, en dépit de la Constitution et des lois, la tradition poursuit le fils de l'esclave ; la mort étend son bras sur les vivants. La société esclavagiste vaincue dans les batailles, condamnée par les lois, n'a point



Cl. du *Globus*.

QUELQUES « MESSIEURS DE COULEUR »

De gauche à droite, un directeur d'école, un homme politique, un évêque.

abdiqué, et, quand même, elle se perpétue sous les formes extérieures des institutions nouvelles. L'œuvre de réaction contre le nègre émancipé se manifeste en deux tendances qui, logiquement, devraient aboutir l'une à l'asservissement, l'autre à l'extermination.

Tout d'abord, les grands propriétaires, les représentants des Compagnies minières et industrielles, les capitalistes immigrés des Etats du Nord cherchent à se procurer la main-d'œuvre au meilleur marché possible, c'est dire qu'ils s'évertuent à faire travailler le nègre de la contrée moyennant les simples frais de son entretien, calculés avec la plus extrême parcimonie : ce serait l'esclavage, moins l'obligation d'avoir à maintenir les enfants et les vieillards. On s'adresse donc aux complaisantes lois, et à leurs interprètes plus complaisants encore, pour trouver les formules juridiques en vertu desquelles on pourra forcer les travailleurs nègres à résider dans la plantation, dans la carrière ou dans la fabrique, et à accepter des salaires de famine ; naturellement, on

trouvera également quelque ingénieuse formule légale pour enlever le droit de vote aux malheureux *nigger*. En certains Etats, et notamment en Floride, on tourne très habilement toutes les difficultés en faisant condamner, pour contraventions diverses, les nègres valides dont on a besoin; puis les directeurs de la prison les prêtent aux entrepreneurs pour le travail forcé. C'est l'Etat qui paie et les capitalistes y trouvent le double avantage d'accroître leurs bénéfices et de rompre la force des associations ouvrières composées de blancs.

Mais la haine pure, brutale, instinctive se manifeste aussi en maints



Cl. du *Globus*.

QUELQUES « MESSIEURS DE COULEUR »
De gauche à droite, un journaliste, un médecin, un peintre.

endroits, partout où des nègres se sont rendus coupables de quelque délit, où quelque accusation non prouvée, quelque souçon pèse sur eux. Telle ville les expulse en masse et leur interdit de se présenter jamais sur le territoire ; en d'autres lieux, on met le feu à leur quartier ou bien à la prison dans laquelle ils sont enfermés et on rejette les fuyards dans le foyer de l'incendie. Partout on prend la précaution d'empêcher que les gens de la caste méprisée puissent souiller de leur contact les nobles fils de Japhet, dans les omnibus, les trains, les théâtres, les écoles, les églises. Enfin. dans les cas graves, surtout dans les affaires de mœurs, des pratiques horribles de torture sont devenues tellement communes qu'on peut les considérer comme faisant désormais partie de la législation locale. Le nègre coupable ou réputé tel est écorché vif, découpé, disséqué partiellement, brûlé à petit feu, ou fusillé en détail ; on s'ingénie à le faire souffrir, comme par un obscur atavisme iroquois; puis, quand la victime est achevée, coupée en petits morceaux, réduite

en cendres, les assistants en prennent chacun leur part et la conservent précieusement dans leur demeure pour se remémorer le plaisir de la vengeance. C'est ce que l'on appelle la « justice du peuple ».

Il est donc tout naturel que les noirs, vivant dans la crainte des violences et des battues, se groupent pour la défense ou se préparent à la fuite. Mais où s'enfuir? Quelle ville, quel Etat leur donneront une hospitalité franche? où seront-ils reçus en citoyens?

Maint projet d'exode vers l'Afrique mère s'agite et se discute chez ses fils persécutés. De même que les Juifs se remuent fiévreusement en vue d'un retour en masse vers la « Montagne de Sion » et, pourtant, restent en immense majorité dans les pays des Gentils où ils sont nés, où vivent leurs familles, où se font leurs affaires, de même les nègres des Etats-Unis parlent d'émigrer par millions vers la république de Liberia, même de reconquérir sur les puissances européennes l'immense continent noir et de se faire les organisateurs d'une Afrique aux Africains; mais ils continuent de séjourner sur la terre qui est à eux, où ils ont leurs souvenirs, leurs amitiés, et malgré tout, leurs espérances. C'est que, en dépit de leurs anciens maîtres, ils sont devenus complètement Américains, par la langue, l'éducation, la manière de penser, même par le patriotisme et tous ses préjugés. C'est ainsi que parmi les plans d'avenir politique dont les nègres des Etats s'entretiennent avec passion existe un projet de conquête haïtienne : ils seraient fiers de pouvoir imiter dans leurs annexions violentes les Américains de race blanche et se targueraient à leur tour d'apporter une civilisation supérieure à des peuples deshérités jusqu'alors. En visitant les nègres nord-américains, en s'entretenant avec eux, on est étonné de voir combien minime est leur part d'originalité dans l'ensemble de la nation qui, après les avoir formés, moulés, pénétrés de son esprit, cherche pourtant à les repousser, à se débarrasser d'eux. Et comment les fils des esclaves ne se seraient-ils pas transformés en de purs Américains, puisqu'on leur avait enlevé le parler maternel, le nom même, tout souvenir du pays d'origine? A quels hommes pourrait-on mieux appliquer qu'à cette nation sans mémoire de la patrie le terme de « déracinés »?

Mais, quoi qu'on en dise, la population des Etats-Unis, rouge, blanche et noire, se prépare à cette évolution abhorrée de la « miscégénation ». C'est par en bas surtout que se fera l'union des races. Fort clairsemés sans doute, parmi les fils des abolitionistes sont des hommes de cœur qui,

sachant s'élever au-dessus des préjugés de la couleur et de la caste, ne craignent pas de fonder une famille dont les enfants mêleront peut-être une ombre brune à l'éclat de leurs joues ; mais dans les grandes cités, où les foules se pressent de plus en plus, les jeunes filles étrangères, Irlandaises Allemandes, Slaves, ne se laissent pas toujours asservir aux répugnances irraisonnées, et plus d'une parmi elles devient volontiers la compagne du noir dont elle admire la bonne mine, la force et la bonté. Enfin, même parmi les Américains natifs, la misère associe souvent les malheureux des deux races. Dans la grande armée des revendications, blancs et noirs marchent côte à côte, l'extrême souffrance partagée « fait disparaître jusqu'aux distinctions de couleurs »[1]. Ce n'est pas en vain que déjà, même dans les Etats du Sud, des écrivains courageux, tels que Georges W. Cable, ont réclamé pour les noirs tous les « privilèges », c'est-à-dire tous les droits, même celui du mariage avec les blanches[2]. D'ailleurs, ce croisement des races est la condition première à remplir pour que les entreprenants Yankees puissent obtenir de fait dans l'Amérique entière, aux populations si profondément mélangées, la prépondérance morale qu'ils croient leur être dévolue.

En attendant, ils disposent d'une supériorité matérielle absolument incontestable. Tout d'abord, à l'intérieur, par la prédominance du nombre qui, chaque année, devient plus écrasante, grâce à un double phénomène : d'un côté l'immigration continue, et de l'autre, l'excès des naissances sur les décès, partout ailleurs que dans les familles américaines de la Nouvelle-Angleterre. A vrai dire, les statistiques « vitales » des Etats-Unis sont très incomplètes, mais les recensements décennaux ne permettent pas de douter de l'accroissement normal des Américains : de 1890 à 1900, la population blanche augmente de 11 800 000 unités tandis qu'il n'y a que 3 700 000 immigrés durant le même temps, soit un tiers seulement de l'augmentation totale. Evidemment ces nouveaux arrivants ne deviennent pas Américains par leur simple débarquement ; la statistique de l'immigration, tenue avec le plus grand soin, relève le fait que les divers pays d'Europe tendent à se reconstituer au delà de l'Atlantique. Année après année, les Croates, Ruthènes, Slovaques et Magyars se dirigent en majorité vers la Pensylvanie, les Tchèques vers l'Illinois, les Roumains vers l'Ohio, les

1. Old creole days. — 2. Hamlin Garland, *A Member of the third House.*

Scandinaves vers le Minnesota, les Portugais vers le Massachusetts, tandis que les Italiens du sud et les Juifs s'établissent à New-York. Malgré les efforts constants des gouvernants américains, il se forme des « colonies » qui, au taux d'augmentation actuelle, risqueraient dans telle et telle circonstance de devenir un danger pour la Grande République. Néanmoins, le brassement continuel des populations, l'éducation des enfants en une langue unique, et surtout l'action persistante d'un même milieu géographique font de la nouvelle Europe un groupement humain moins hétérogène que celui de l'Ancien Monde.

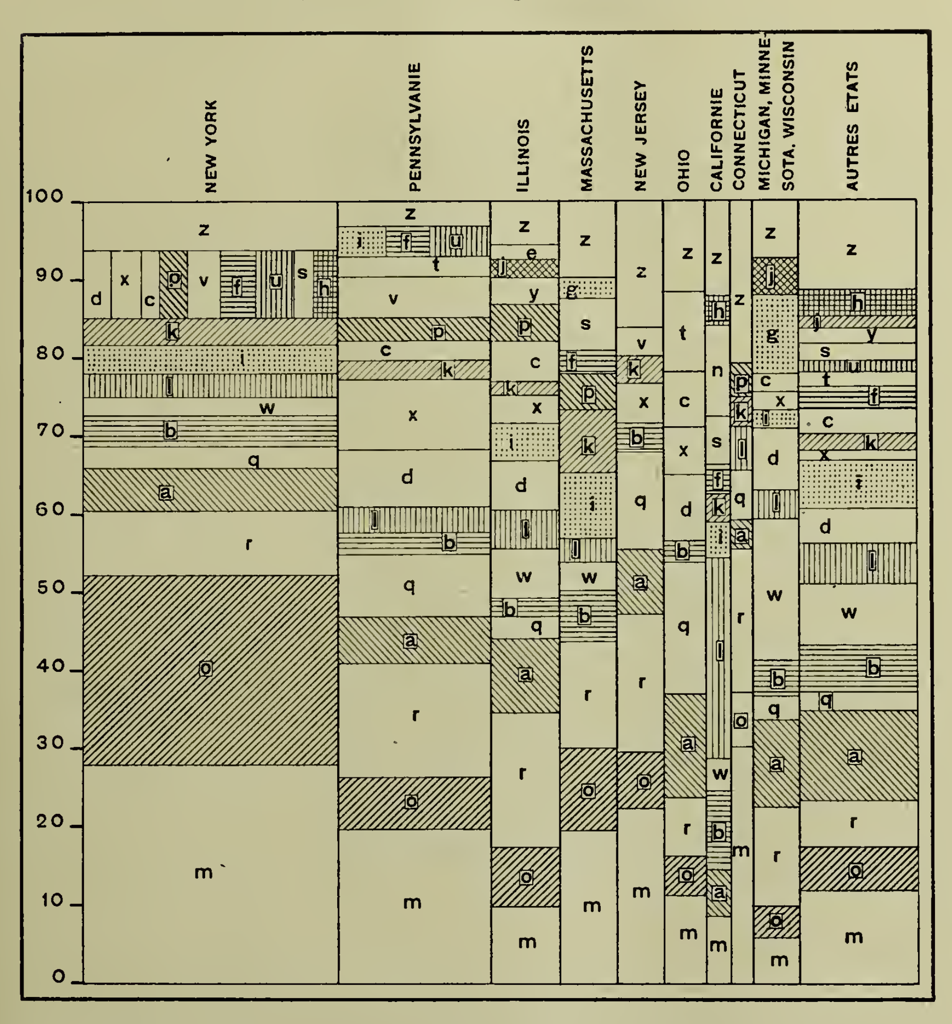
A l'extérieur, les Américains du Nord jouissent d'un prestige immense. Ils n'ont pas besoin pour cela de tenir sur pied de formidables armées permanentes comprenant plusieurs centaines de mille hommes, avec leur attirail de guerre; cependant, eux aussi se laissent aller aux fantaisies, aux glorioles et aux dépenses sans raison de la « paix armée »; eux aussi veulent avoir une flotte qui leur permette de hisser fièrement leur drapeau dans toutes les mers du monde. Mais, à leur armée, à leur flotte, ils peuvent à la première alerte, et grâce à de prodigieuses ressources, ajouter des forces écrasantes pour les lancer contre tout ennemi présumé, Allemand, Anglais ou Russe; à cet égard ils ne sauraient avoir aucune crainte; au contraire, c'est eux que l'on redoute, que l'on courtise, et, maintes fois déjà, ils ont usé et abusé de leur pouvoir pour faire tourner à leur profit les événements contemporains. L'épargne annuelle de leur agriculture, de leur industrie et de leur commerce, réserve dans laquelle s'accumulent incessamment les milliards, dépasse celle de tous les autres pays du monde : par leurs moissons, leurs mines, leurs houillères, ils sont au premier rang parmi les nations de la Terre, et — même pour certains grands éléments de la richesse publique, tels que le développement des voies ferrées — ils sont près d'égaler à eux seuls tous les Etats réunis du monde entier. Cette préséance matérielle en tant de branches diverses a favorisé la maladie particulière aux Américains, que l'on a qualifiée de « Kilométrite »[1] : en toute chose qui peut se mesurer, ils se vantent d'avoir atteint le « record ». Leurs trains et leurs bateaux, leurs chevaux et leurs chiens de chasse sont les plus rapides, leurs maisons sont les plus hautes et leurs journaux emploient la plus grande masse de papier! Il est tout naturel

1. Bryce, *American Commonwealth.*

qu'un peuple qui a crû si rapidement ait encore des naïvetés de l'enfance.

Quant à la question délicate de la suprématie intellectuelle qui

N° 542. Répartition des Immigrants aux Etats-Unis.



Ce tableau répartit les 1 260 000 immigrants arrivés aux Etats-Unis proprement dits (Puerto-Rico, Alaska, Havaïi, Philippines exclus), du 1er juillet 1906 au 30 juin 1907.

A, Allemands ; B, Anglais ; C, Bulgares, Serbes et Monténégrins ; D, Croates et Slovènes ; E, Dalmates et Bosniaques ; F, Ecossais ; G, Finnois ; H, Français ; I, Grecs ; J, Hollandais et Flamands ; K, Irlandais ; L, Italiens du Nord ; M, Italiens du Sud ; N, Japonais ; O, Juifs ; P, Lithuaniens ; Q, Magyars ; R, Polonais ; S, Portugais et Espagnols ; T, Roumains ; U, Russes ; V, Ruthènes ; W, Scandinaves ; X, Slovaques ; Y, Tchèques ; Z, autres peuples.

De bas en haut, les races sont dans un ordre constant, celui de leur importance dans l'immigration totale : M, O, R, A, Q, B, W, L, D, I, X, K, C, P, V, F, T, U, S, G, Y, J, N, H, E.

maintes fois est également soulevée, il serait d'autant plus oiseux de la discuter que le monde de la pensée est précisément celui dans lequel on

se dégage le plus des liens de la nationalité. Quand on est mentalement du nombre de ceux dont les acquisitions constituent le patrimoine de l'humanité, il importe peu de savoir quelle est la généalogie spéciale de tel ou tel continuateur de Platon ou de Lao-tse, de Newton ou de Laplace, de Lamarck ou de Darwin. Le fait est que les Américains, fils et frères des Européens, se sont associés à l'œuvre commune : mais, ayant eu tout d'abord à s'occuper de l'aménagement de la terre nouvelle qu'ils avaient colonisée, ils ont dû s'intéresser beaucoup plus aux applications qu'aux recherches de la pensée pure. De même il doit y avoir un grand contraste à cet égard entre la région de la Nouvelle-Angleterre, qui ressemble à l'ancienne par la densité de la population, l'utilisation du sol, l'établissement d'une société bien assise, et les Etats occidentaux, encore en voie de formation, en plein travail de conquête sur la nature primitive. Les études se font là où le travail antérieur a créé le loisir nécessaire; c'est là aussi que naissent les belles manifestations de l'art; là que se tentent des nouvelles expériences sociales. Mais on se demande si ce n'est pas là également que la race montre des indices d'épuisement; nulle part il n'y a plus de jeunes filles qui se refusent au mariage, plus de femmes qui évitent la maternité. La population se renouvelle heureusement par des immigrations continues : après les Anglais, sont venus les Irlandais, puis les Canadiens français qui ont déjà francisé le nord du



HONGROISE ARRIVANT AUX ÉTATS-UNIS

Maine (Shaler, Boutmy, etc). Ensuite viennent les Portugais du continent et des îles, suivis par les Italiens. Les puritains ne reconnaîtraient plus leur sang chez ces habitants de la terre que l'« Eternel leur avait donnée » !

Les survivances religieuses sont encore très puissantes dans la république Américaine, elles se maintiennent même dans les lois, quoique l'Eglise soit officiellement séparée de l'Etat; si les prescriptions légales ne sont plus appliquées, du moins témoignent-elles de la prise que les anciennes croyances avaient autrefois sur les esprits. Le non-chrétien est encore un être réprouvé par le code, et les peines les plus sévères sont édictées contre lui. Ainsi dans l'Etat du Maine, l'homme « qui blasphème le nom de Dieu, par négation, malédiction, mépris, dérision ou offense quelconque, celui qui nie la création, la Providence, le jugement dernier, Jésus-Christ, le Saint-Esprit ou les Saintes Ecritures » sera puni d'un emprisonnement ne dépassant pas deux années ou d'une amende ne dépassant pas 200 dollars. Des peines analogues sont édictées dans les codes des Etats de la Nouvelle-Angleterre, et jusque dans les Etats du Sud, tels que l'Arkansas, la Géorgie, le Mississippi, les athées sont exclus officiellement de tous les emplois et du droit de témoigner en justice. L'hérédité aidant, il est résulté de la législation que, chez les Américains, une profession de foi chrétienne est de règle, si vague ou contradictoire



LAPONE DE LA RUSSIE ARRIVANT AUX ÉTATS-UNIS

qu'elle puisse être d'ailleurs. L'initiative que le citoyen apporte d'ordinaire dans son travail et son genre de vie lui permet de changer de secte, de s'inscrire successivement en vingt églises différentes, mais on comprendrait difficilement qu'il ne se rattachât pas à une église chrétienne d'une manière quelconque, même sous une forme verbale ou symbolique. En une même famille de plusieurs enfants, on compte souvent autant de religions que d'individus. Au fond, cette large tolérance s'explique par une indifférence réelle, et ce que le dogme avait jadis de précis, d'intransigeant disparait sous une phraséologie sans force. C'est ainsi qu'on a pu célébrer à Chicago, en 1893, une fête dans un « Parlement des Religions » où les fils de ceux qui s'entre-maudissaient se sont entre-bénis avec onction. Les vrais chrétiens, fort rares, se tenaient farouchement à l'écart, méprisant avec superbe cette religiosité sentimentale de prétendus croyants, animés non de la « foi qui dévore » mais du désir, plutôt négatif, de débiter des banalités édulcorées, plaisantes à l'oreille des indifférents.

Il y a deux cents ans, les catholiques romains qui se fussent hasardés dans la Nouvelle-Angleterre eussent été cruellement persécutés ; mais l'immigration des Irlandais, des Ecossais du Nord, des Rhénans, des Italiens et autres Latinisés a changé l'équilibre religieux dans les Etats-Unis, et, quoique une partie de ces immigrants soit passée au protestantisme, la cohésion du catholicisme par rapport aux sectes protestantes a cependant fini par donner le premier rang numérique à la forme romaine du christianisme ; mais, en cette matière comme en toutes les autres, la manie d'exagération qui est le grand défaut national vicie tous les documents et l'on ne peut accepter comme vraies les statistiques plus ou moins officielles. Pour « faire grand », n'est-on pas allé jusqu'à revendiquer comme faisant partie du monde catholique américain la population des îles Philippines ? On a même évalué à 35 millions d'individus. nombre au moins double de la réalité, l'ensemble du troupeau des Etats-Unis appartenant à l'église de Rome. D'ailleurs, une évolution a dû se faire quand même dans les communautés les plus conservatrices de l'Amérique : le milieu plus libre et plus audacieux de la société américaine a fait sentir son influence sur les groupements religieux les plus fermés qui font de vains efforts pour obéir à la tradition. A maints égards, les catholiques des Etats-Unis peuvent être considérés comme formant une secte protestante ; l'esprit d'indépendance que l'on tolère

chez eux afin de ne pas entraîner de schisme serait tenu en Europe pour un état d'âme extrêmement dangereux témoignant d'idées révolutionnaires. C'est ainsi que l'on a vu naître en Amérique, à l'appel de Hecker, socialiste dévoué, l'ordre des « Paulistes », missionnaires ardents dans la vie desquels « l'individualité est l'élément intégral et dominant ». Comptant sur « l'action de l'Esprit-Saint dans chaque âme humaine », ils



Cl. J. Kuhn, Paris.

LAC VOLCANIQUE DANS L'ILE DE GRENADE, PETITE ANTILLE

prêchent en apôtres, à leur guise, libres eux-mêmes et sachant s'accommoder à la parfaite liberté d'autrui. Comment reconnaître les traditions constantes de l'Eglise romaine, si fortement disciplinée, enracinée sur le roc de la tradition, comment les reconnaître dans le langage et les actions de ces messagers improvisés de la « bonne nouvelle », et, du reste, le siège de Rome veille avec un soin jaloux à ce que les manifestations du catholicisme américain restent inconnues de la masse des fidèles de l'Ancien Monde. Le culte catholique, de même que les mille formes du protestantisme, a dû s'adapter aux nouvelles ambiances, où se mêlent

diversement les traditions religieuses et les pratiques industrielles de la réclame sur le vieux fond animiste et magique que l'on appelle le « spiritisme ».

Les îles de Cuba, de Porto-Rico, de Haïti-Saint-Domingue, de la Jamaïque, la traînée des petites Antilles, le grand territoire triangulaire de la République mexicaine forment la transition géographique et politique entre les Etats-Unis et la partie méridionale du Nouveau Monde. Mais c'est au point de vue matériel seulement, par les relations commerciales, l'application des procédés industriels, la constitution de sociétés financières, que le rapprochement s'est fait et se continue sous l'influence évidente et exclusive des Américains yankees. Car le contraste est encore fort grand pour les mœurs, le genre de vie, l'idéal. Sans doute il ne manque point au Mexique ni dans les républiques sud-américaines de jeunes gens élevés aux Etats-Unis qui s'évertuent superbement à copier leurs éducateurs : toutefois ces individus constituent une exception et, d'ailleurs, ils trouvent en face d'eux des adversaires qui, eux aussi, ont fait leurs études dans les universités du Nord et y ont précisément puisé des forces pour maintenir leur originalité latine contre l'invasion menaçante. Quant à la masse des nations ibéro-américaines, elle reste absolument réfractaire à l'esprit des visiteurs de langue anglaise et le sentiment manifesté à leur égard est celui de l'hostilité. On est étonné de voir comment, dans le territoire même que les Etats-Unis se sont annexé en 1848, les habitants du Nouveau-Mexique, d'origine espagnole métissée, ont résisté au travail d'assimilation, et pourtant ils étaient cinquante mille à peine lors de la conquête, une goutte dans l'Océan.

Le fait essentiel dans la culture mexicaine, comparée à celle des Etats-Unis anglo-américains, est que l'élément ethnique dominant est de source aborigène. Les Yankees sont avant tout des colons européens ; les Mexicains, pris en masse, sont plutôt des Indiens que le levain de la civilisation européenne, apporté par les Espagnols, a modifiés peu à peu, tandis que le métissage les transformait en une race nouvelle. Quelques voyageurs ont pu se tromper à cet égard parce qu'ils séjournaient surtout dans la capitale et dans les riches plantations où des blancs de race plus ou moins pure avaient la haute main. Ayant constaté tout d'abord que l'initiative première provenait des Européens et de leur

descendance, puis ayant vu également que maintes tribus indiennes se trouvaient encore tout à fait à l'écart dans leurs retraites des montagnes ou du désert, ils en concluaient que l'évolution du Mexique pouvait lointainement se comparer à celle des Etats-Unis. C'est une erreur, car si la culture européenne, venant d'en haut, se répand de plus en plus dans la masse du peuple, le métissage, autrement dit l'indianisation, s'élevant d'en bas, gagne incessamment dans l'ensemble de la nation



Cl. J. Kuhn, Paris.

VILLE DE MEXICO : LE PALAIS

mexicaine. En l'infinie complication des choses, il arrive que la lutte de deux éléments opposés se termine par la réalisation d'un état supérieur où chacun a remporté la victoire. Certainement les *Gachupinos* haïs, c'est-à-dire les Espagnols, ont fait prévaloir leurs tendances républicaines, leur mode de civilisation, leur ascendant moral, tandis que les Indiens l'emportent dans la structure même de la nation : ils en font la chair et le sang.

Toutefois ce travail est encore loin d'avoir atteint son terme. En maints endroits, et surtout dans les grandes villes, un misérable résidu de prolétaires mendiants et faméliques rappelle l'ancienne population des esclaves ; ailleurs des Indiens se cachent encore en des grottes,

évitant de leur mieux tout contact avec les blancs ; et même, récemment, chez les Yaqui et les Seri, au nord-ouest, et chez les Maya au sud-est de la République, la guerre brutale, sinon d'extermination, du moins de répression, sévissait encore.

L'entrée graduelle de tous les Indiens dans le monde de la civilisation castillane se fait assez rapidement pour que les anciennes divisions en nations et en tribus soient déjà çà et là fort difficiles à reconnaître. Les savants ne s'accordent même pas bien sur le nombre de groupes distincts restant nettement différenciés par le langage. On croit qu'avant la domination espagnole, près de deux cents idiomes, plus ou moins affiliés entre eux, étaient en usage dans toute l'étendue du Mexique : actuellement, c'est à cent vingt que l'on peut évaluer les différents parlers des diverses parties de la contrée (Orozco y Berra). Quelques-uns disparaissent en chaque génération, et le métissage qui transforme les « Peaux-Rouges » en « Visages Pâles » remplace le tarasque, l'othonis et tant d'autres langues par le castillan. Plusieurs nations qui eurent jadis une civilisation propre, un grand développement intellectuel — tels les Maya du Yucatan — renaîtront sous une autre forme et contribueront sans doute à la prospérité commune de la société nationale plus vaste à laquelle elles appartiennent maintenant. Ainsi les Toltèques, qui se sont complètement fondus dans l'ensemble du peuple mexicain, ont certainement pris une part considérable à l'histoire du pays, et les Zapotèques d'Oajaca, qui résistèrent aux conquérants espagnols avec plus d'énergie que les autres habitants du Mexique actuel, sont aussi parmi ceux qui, dans le mouvement de renouveau contemporain, montrent le plus de jeunesse et d'élan.

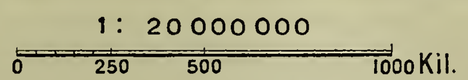
Grâce à cet accroissement continu de la population latinisée, accroissement auquel viennent s'ajouter un excédent annuel de natalité et une immigration assez forte où ces éléments « latins » sont de beaucoup les plus représentés, la République mexicaine soutient dignement en face des Etats-Unis un rôle de champion d'avant-garde dans la concurrence vitale des nations et des races. Depuis que l'Espagne a le bonheur de n'être plus la dominatrice et par conséquent l'ennemie, elle a pris comme une vague apparence de mère lointainement aimée par les peuples qu'elle avait conquis autrefois et, quand même, initiés à la vue d'un horizon plus vaste, à la compréhension d'un monde moral plus complexe et plus étendu. A l'influence de l'Espagne qui, par la

langue commune, ne peut quc s'associer de plus en plus à ses anciennes colonics, s'ajoutc l'action de la France, à laquelle le Mexique

N° 543. Isthmes de l'Amérique centrale.

(Voir page 120.)





Parmi les nombreux projets de canaux à travers l'isthme Américain, citons :

Tehuantepec. Distance entre mers, 216 km.; altitude du col le plus bas, 230 m. Un chemin de fer vient d'être ouvert de mer à mer (1908).

Nicaragua. Distance entre mers, 240 km.; le lac est à l'altitude de 33 m. et à 22 km. du Pacifique ; altitude du col le plus bas, 46 m. Territoire sujet à des tremblements de terre.

Panama. 56 km. entre mers; col de la Culebra, 87 m. Canal de 72 km.

Darien. 120 km. de l'Atrato au golfe du Darien ; altitude du col le plus bas, 142 m.

a pardonné son intervention militairc avec tentative de restauration impérialc. Paris est la cité vers laquelle les Mexicains regardent comme

vers le centre du monde, et, suivant leurs tendances personnelles, leur développement propre, c'est à Paris qu'ils demandent le bien ou le mal, la science, l'art, la poésie, les idées de renouveau ou les futilités de la mode, les niaiseries du faux esprit, les perversités du vice. Dans cette importation intellectuelle et morale se réunissent tous les éléments de la culture moderne et se puise la force de résistance contre ce que l'américanisme yankee a de trop étroit et, parfois aussi, d'insolemment provocateur. Néanmoins, le danger est toujours là, même celui de la conquête, de l'annexion brutale, et le grand art de la diplomatie mexicaine doit être d'éviter, sans faiblesse, toute occasion de conflit avec la puissante nation voisine.

Et même si le Mexique réussit, à force de sagesse, à maintenir sa parfaite indépendance, il peut craindre de se trouver un jour complètement entouré, lié, pour ainsi dire, dans un cercle de fer. Au nord, au nord-est la pression des Anglo-Américains doit évidemment s'accroître chaque jour ; — de même à l'est, où le pavillon des Etats-Unis, traversant la mer dans tous les sens, flotte comme sur son domaine ; à l'ouest l'immense océan Pacifique est aussi revendiqué par les marchands de la Californie comme devant leur appartenir un jour ; enfin au sud, le gouvernement de Washington se gère déjà en maître sur les deux régions isthmiques de Nicaragua et de Panama. Suivant les intérêts de sa politique et les désirs de ses financiers, il envoie des invitations, qui sont en réalité des ordres, il débarque même des troupes et fait occuper militairement les points stratégiques. Nul doute qu'avec l'importance du lieu de passage, ses exigences croissent, et, lorsque le canal sera parachevé avec tout son outillage, il semble inévitable que les hommes du Nord en possèdent les rives. Alors le cercle serait définitivement tracé autour de la république mexicaine. Elle doit comprendre combien elle est solidaire de toutes les petites républiques de l'Amérique Centrale. Chaque coup qui les frappera retentira sur elle en plein cœur. Ce n'est donc pas seulement à son propre salut d'indépendance qu'elle doit viser, mais également à celui des autres groupes hispano-américains.

Une individualité géographique bien nettement déterminée contribue par sa forme même à donner aux peuples qui l'habitent, si divers qu'ils soient, une tendance à l'unité. Le mélange des nations s'y fait d'une manière plus intime, grâce aux remous qui se produisent aux points de

rencontre comme entre des eaux affluant de plusieurs portes dans un bassin bien limité : le seul fait matériel d'être enfermé dans une enceinte séparée des autres pays du monde aide les indigènes à se sentir parents.

N° 544. Voies navigables et Chemins de fer de l'Amérique du Sud.



1 : 50 000 000

0 1000 2000 3000 Kil.

Ainsi, malgré leurs rivalités et guerres incessantes, les Hellènes se considéraient comme des frères, qu'ils fussent alliés ou ennemis, et dans les temps modernes, quand une nouvelle Grèce naquit, à la fois par un élan du peuple vers la liberté et par une reconnaissance pieuse de l'Europe vers la Grèce antique, l'Etat qui se constitua comprenait la

plus grande partie de la région insulaire et péninsulaire, malgré la différence des nationalités qui la peuplaient. Albanais et Hellènes. De même pour l'Italie : il n'est pas de terre au monde, à l'exception des îles de l'Océan, qui soit mieux délimitée. Une, au point de vue géographique, cette péninsule que « ceignent les Alpes » a fini par devenir une au point de vue national, quoique la population soit composée des éléments les plus divers : Gaulois, Etrusques, Grecs, Sicules, Albanais, mêlés à un fond aborigène d'origine inconnue; incontestablement la structure de la péninsule a beaucoup aidé à fortifier ce que l'on appela, sans trop s'en rendre compte, le « principe des nationalités ».

Territoire bien autrement vaste que les péninsules méditerranéennes de l'Europe, le continent de l'Amérique méridionale paraît aussi destiné à devenir une grande individualité politique, et, parmi les causes de cette évolution, l'unité géographique de la contrée a certainement une importance de premier ordre. Est-il masse planétaire plus nettement dessinée et plus simple dans ses traits? A son angle nord-occidental, un mince pédoncule de terre la rattache en apparence au continent du nord, mais déjà en deçà de cet isthme, une large plaine fluviale, souvent inondée, celle de l'Atrato, constitue la vraie zone du pourtour, plus difficile à traverser qu'un bras de mer. L'Amérique du Sud est donc un monde tout à fait à part, auquel les terres de Panama, de l'Amérique Centrale, du Mexique, également peuplées de nations hispano-américaines, ne se rattachent encore commercialement et politiquement que par la voie de mer. L'immense étendue continentale du sud américain, avec son puissant bourrelet des Andes et ses prodigieux bassins fluviaux entremêlant leur chevelu de rivières affluentes, est encore presque vide d'habitants, comparativement à sa surface; mais, si éloignés que soient les groupes ethniques les uns des autres, ils se sentent plus ou moins consciemment unis par le lien d'origine, et, qu'ils parlent le portugais ou le castillan, tous, Brésiliens, Argentins, Chiliens, Péruviens ou Colombiens, se disent volontiers Américains du Sud dans leurs voyages en pays étranger. Déjà, lors de la guerre de l'Indépendance, les colonies insurgées avaient tenté de s'unir en une vaste fédération, mais les intérêts étaient encore si divergents et les moyens de communication si lents et difficiles que toute union politique devait être purement fictive. On vit même dans chaque république distincte, Colombie, Pérou, Argentine et autres, les divers foyers de la vie publique, de Cartagena à

Buenos-Aires, se débattre en guerres civiles contre les pratiques mortelles de la centralisation, léguées par le gouvernement de la métropole.

Mais que de changements depuis ces temps déjà presque éloignés d'un siècle! La vie s'apparente pour les idées et les mœurs sur les versants des Andes et sur les bords des deux Océans ; les centres de



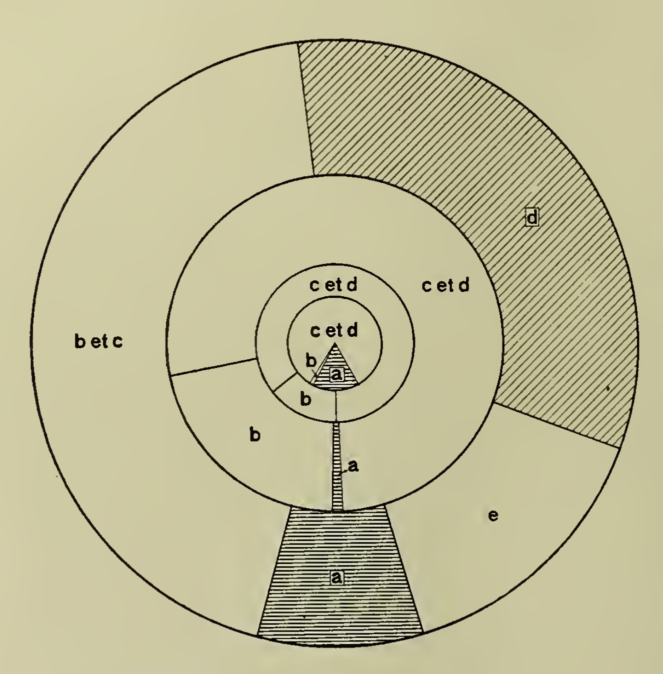
Cl. du *Globus*.

ÉTANG COUVERT DE VICTORIA REGIA, PRÈS DE MANAOS

vitalité, devenus similaires par le développement intellectuel, se rapprochent par la vapeur; la grande patrie sud-américaine se fait plus étroite et plus intime de jour en jour. Si les intérêts de classe et de pouvoir personnel, si les ambitions militaires ne s'y opposaient encore, l'union serait définitivement accomplie. Nul doute que de grands événements, analogues à ceux qui se sont produits pour l'Hellade et l'Italie, ne précipitent un jour la constitution spontanée de l'Unité sud-

américaine. Il se peut d'ailleurs que l'acheminement vers le nouvel état de choses se fasse par la voie indirecte de l'arbitrage, qui a déjà réussi à régler, sans effusion de sang, un grand nombre de litiges relatifs aux frontières de ces États américains entre eux et des Guyanes européennes avec le Venezuela et le Brésil.

Un premier travail, non d'élimination mais du moins d'épuration, doit pourtant s'achever avant que l'unité ibéro-américaine puisse marcher en franchise vers son parfait accomplissement. Quelques puissances européennes ont encore des territoires d'occupation en continent américain, vestiges de l'époque où le Nouveau Monde tout entier était la propriété virtuelle des peuples de l'Europe occidentale. Les Pays-Bas, la France ont dans la région des Guyanes des lambeaux de sol, d'une faible population relative, que l'amour-propre plus que l'intérêt leur commande de conserver ; mais, dans la même partie du continent, l'Angleterre possède la très importante vallée de l'Essequibo, ainsi que l'accès du bassin de l'Orénoque, c'est-à-dire les portes de deux voies naturelles qui mènent du Nord vers l'Amazone, et, par ce fleuve, vers le centre du continent. De même, dans les mers australes, la Grande Bretagne a pris possession d'un petit archipel, les Malouines ou Falkland, qui, légalement, historiquement, aussi bien que par la logique de la géographie, devrait être terre argentine. Évidemment, cet état de choses, survivance d'une politique

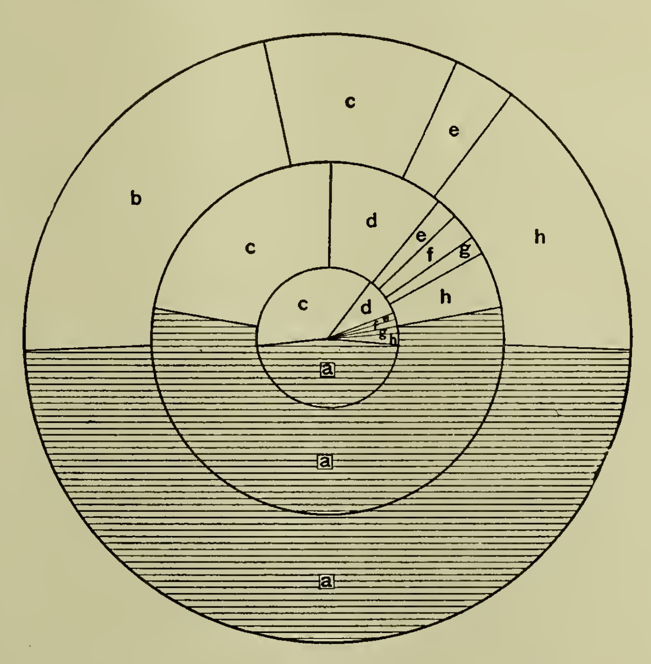


COMPOSITION ETHNIQUE DES CONTRÉES AMAZO-PLATÉENNES

Du centre à la périphérie, les pays représentés sont le Paraguay, l'Uruguay, l'Argentine, le Brésil, la superficie de la zone étant proportionnelle à la population de chacun d'eux. A, Indiens ; B, blancs d'Europe ; C, blancs nés dans le pays ; D, Métis ; E, Nègres.

périmée, devra être réglé à l'amiable, conformément à un esprit nouveau.

Outre la possession directe de la part de territoire qui leur est actuellement ravie, les républiques américaines ont à récupérer envers toutes les puissances la parfaite indépendance d'attitude et de langage qui appartient à des égaux. Ce fut là une tâche fort difficile pour le Venezuela, quand il dut répondre aux réclamations d'une dizaine d'Etats menaçants qui se substituaient à leurs nationaux pour lui réclamer des millions de créances plus ou moins usuraires. De même, le Brésil a besoin de toute sa diplomatie contre l'Allemagne, qui continue de voir des sujets dans les Germains domiciliés au sud de la République, dans les Etats de Santa Catharina et de Rio Grande do Sul. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'inventeur de la doctrine de Monroe duquel il ne faille se méfier. Le cabinet de Washington est parfois bien catégorique dans ses invitations, qui ressemblent fort à des ordres.



EUROPÉENS DES CONTRÉES AMAZO-PLATÉENNES

Les colonies européennes de l'Uruguay et du Paraguay, en 1900, sont confondues au centre; puis viennent celles de l'Argentine en 1906; enfin les immigrants au Brésil de 1854 à 1904.

A, Italiens; B, Portugais; C, Espagnols; D, Français E, Allemands; F, Anglais; G, Suisses; H, autres Européens.

Bien plus encore que le Mexique, l'Hispano-Amérique du continent méridional subit l'influence de l'Europe et, spécialement de ses représentants latins. C'est principalement dans la région du Sud, Argentine, Bande Orientale, Chili, que l'immigrant européen trouvera des sociétés présentant le moins de contrastes avec celles de l'Ancien Monde auxquelles il est accoutumé. Et, d'ailleurs, il ne pourrait en être autrement puisque le flot de l'invasion européenne se porte de ce côté beaucoup plus activement que dans les contrées équatoriales de l'Amérique. Les Espa-

gnols, les Basques, les Italiens, les Français sont vraiment chez eux dans les campagnes platéennes. C'est même à cet afflux de colons européens, surtout méditerranéens, que Buenos-Aires doit d'être devenue le plus grand centre de population dans toute l'Amérique du Sud.

Aussi longtemps que des considérations politiques d'un égoïsme étroit et d'un manque absolu de portée dirigeaient les gouvernements de l'Espagne et du Portugal, ne laissant aucune initiative locale à leurs possessions d'outre-mer, les villes du Nouveau Monde n'occupaient pas leur position vraie, déterminée par l'initiative spontanée des populations : quoique situées en Amérique, elles n'étaient qu'à demi des cités américaines. Ainsi, la ville de Potosi, placée trop haut sur les montagnes pour que les familles pussent s'y perpétuer spontanément, était avant tout une création du fisc espagnol. Si les castillans mineurs n'avaient pas eu, pour satisfaire leur soif de l'or, le droit funeste de disposer des populations asservies et de les mener de force sur ces âpres sommets, jamais grande agglomération d'êtres humains n'aurait pu se former en pareil endroit. Cerro de Pasco, d'autres villes minières durent aussi leur origine à de semblables violences faites aux nations opprimées. Même, depuis que les contrées de l'Amérique méridionale sont devenues indépendantes de l'Espagne, plusieurs villes du littoral ont été créées uniquement par les grands capitaux étrangers sans que la volonté des populations locales y fût pour quelque chose : ce furent de simples colonies industrielles du haut négoce de l'Europe et de l'Amérique. Déjà l'exploitation des îles de guano, où les agriculteurs des terres épuisées du monde civilisé trouvaient l'engrais restaurateur de leurs champs, avait fait naître sur la côte du Pérou de vastes entrepôts, devenus inutiles depuis que les îles ont été nettoyées jusqu'au roc vif de leurs derniers excréments d'oiseaux. C'est aussi pour le commerce mondial que sont nées les grandes agglomérations d'usines et d'entrepôts que sont Iquique, Antofogasta et leurs annexes du littoral, bâties sur des plages arides, jadis évitées de l'homme. Leur existence est due au voisinage des prodigieux amas de salpêtre qui font en très grande partie la richesse du Chili et qui, comme le guano, proviennent, d'après une hypothèse très probable, de déjections animales. Les régions dans lesquelles se rencontrent ces amas sont encore ou furent autrefois parcourues par des troupeaux de vigognes et de guanacos (*huanacos*), composés de centaines ou même de milliers d'individus Tous les anciens voyageurs s'accordent à dire que ces bêtes

étaient extrêmement nombreuses sur les plateaux salins. Or, l'habitude constante des guanacos, c'est-à-dire des « animaux à guano », et des espèces similaires, est de déposer leurs excréments en dehors du lieu de pâturages,

N° 545. Du Maranon au Parana.



1 : 20 000 000

0 250 500 1000 Kil.

en des endroits pierreux et salés, de manière à former des tas allongés, d'une grandeur moyenne de 3 mètres sur 5 : en général ces amas se trouvent dans le voisinage des mares ; l'azote de ces lits de guano entre en contact

avec les matières salines du sol et de l'eau, et c'est ainsi que se forme le salpêtre. Continuée pendant des siècles et des siècles, cette opération finit par transformer de vastes plaines en salpêtrières épaisses, capables d'alimenter pendant une période indéfinie les arsenaux et les usines chimiques du monde entier[1].

Jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, la cité la plus populeuse du continent Sud-Américain fut la ville de Rio-Janeiro, qui doit son rang à l'excellence de son port, à la merveilleuse beauté des vallons qui l'entourent, à la proximité de montagnes salubres et de la riche vallée du Parahyba; mais elle n'a pu maintenir sa prééminence, à cause du sol putride où les immigrants avaient établi leurs demeures et d'où s'échappaient fréquemment des fièvres dévoratrices. Malgré le manque d'un port, qu'il a fallu depuis creuser à grands frais, Buenos-Aires distance donc sa rivale brésilienne, grâce aux colons d'Europe qui y débarquent en foule et qui ne rencontrent aucun obstacle pour s'établir à leur gré dans la plaine ou sur les bords de l'estuaire ou des grands fleuves Uruguay ou Paranà. Mais certainement le continent du Sud ne manquera pas de présenter un jour dans le groupement de ses centres urbains une évolution analogue à celle qui s'est produite dans le continent du Nord; à mesure que le peuplement progresse de la circonférence vers le centre et que l'équilibre de densité tend à s'établir, l'unité continentale se constitue: elle se précisera et finira par l'emporter sur les individualités locales dont les principales relations se dirigent à l'extérieur vers le monde européen. On peut dire qu'au point de vue économique, l'Amérique du Sud est formée par la longue ligne de son pourtour, de Colon à Panama par Cartagena, Barranquilla, La-Guayra, Georgetown, Parà (Belem), Pernambuco, Bahia, Rio, Santos, Montevideo, Buenos-Aires, Bahia-Blanca, Punt-Arenas, Valdivia, Valparaiso, Iquique, Callao, Guayaquil; l'intérieur du continent Amazonien est à peine atteint, encore beaucoup moins que celui de l'Afrique. Il le sera prochainement et, de même qu'aux Etats-Unis on a vu Chicago, Saint-Paul; Minneapolis, Saint-Louis, d'autres cités importantes attirer vers elles le mouvement vital qui se propage de toutes les extrémités, de même des cités surgiront dans cette région vraiment unique du continent méridional où s'entremêlent les hauts affluents du système paranien et du bassin

1. Otto Kunge, *Geogenetische Beiträge*, pp. 13 et suivantes.

des Amazones. Le manque de communications rapides n'a pas encore donné aux semences des villes qui attendent dans le sol l'occasion de germer et de se transformer en autant de Saint-Louis et de Chicago, mais elles sont bien là, capitales virtuelles, pour ainsi dire, où l'humanité tiendra aussi ses grandes assises. Actuellement, l'humble agglomération de Cuyaba est le point qui semble avoir le plus de chances d'être l'une de ces Babylones futures; plus à l'est, Goyaz émet aussi quelque prétention à la première place.

Le rôle ethnique de l'Amérique du Sud — comme celui de l'Anahuac, mais en des proportions beaucoup plus vastes — est de mélanger



UN GROUPE DE MARINS BRÉSILIENS

des éléments d'origines différentes et de les unir en une seule race. A cet égard, la république brésilienne est la plus belle usine de la planète : le nom d'*officina gentium*, qui fut jadis donné à l'Asie mongole et turque, serait bien plus justement appliqué au Brésil, où les types considérés comme se trouvant aux deux extrémités du genre humain, les blancs et les noirs, se fondent incontestablement en un type croisé ayant des qualités nouvelles. C'est là un fait d'ordre capital, dans l'histoire naturelle de l'homme, fait que l'on n'a peut-être pas mis suffisamment en lumière, par suite d'un instinct de vanité irraisonnée qui porte la plupart des blancs, et les savants eux-mêmes, à imaginer que la pureté de leur sang est un privilège précieux à maintenir. Or, s'il est vrai que les fils des anciens esclaves, qui constituèrent au temps du régime impérial le quart de la population totale, entre peu à peu dans la masse de la nation pour

en former un ensemble homogène, ne s'ensuit-il que, par les Brésiliens, qui s'associent eux-mêmes par le mariage avec tous les autres représentants de la race blanche, la miscégénation des races deviendra un fait d'ordre général? L'action du Brésil en ce sens est la continuation de celle qui avait déjà commencé en Portugal même, dans la mère-patrie, pendant l'époque de sa prééminence commerciale : alors, le nombre des noirs, libres ou asservis, que l'on débarquait à Lisbonne était fort considérable et, pendant la série des générations successives, les croisements ont si bien fondu les éléments divers que le type lusitano-africain se retrouve dans toutes les familles des provinces méridionales et du centre. Comme héritier direct du Portugal, aussi bien que par les conditions particulières que lui valut la longue importation des noirs, le Brésil est donc le pays qui dans le monde détient spécialement ce privilège de représenter l'unité de la race humaine. C'est là un contraste essentiel avec la république anglo-américaine du Nord, qui veille — d'ailleurs impuissamment — à la conservation des inégalités et même des aversions entre races.

Dans les Etats hispano-américains de l'Amérique méridionale, la fusion de la race blanche avec l'élément « rouge », c'est-à-dire avec les aborigènes, a été beaucoup plus importante qu'avec l'élément « noir ». Les esclaves n'avaient jamais été nombreux dans les régions montagneuses qui constituent la plus grande partie du territoire hispano-américain : les Indiens, « répartis » entre les propriétaires des plantations et ceux des mines, étaient employés presque seuls à travailler pour les blancs, et l'on sait ce que leur coûta ce labeur poursuivi pendant plus de deux siècles avec une âpreté féroce. Mais, dès l'arrivée des premiers « conquérants », des mariages eurent lieu entre les Espagnols et les filles des Indiens réputés de race noble : l'exemple était donné d'en haut et depuis il n'a cessé d'être imité dans les couches populaires en proportions de plus en plus vastes; le double mouvement d'hispanification et d'indianisation se continue partout d'une manière irrésistible, à la fois dans la langue qui est le castillan, dans les idées qui, en résumé, sont celles du dix-huitième siècle, et dans le sang qui est celui de tous les habitants mélangés vivant dans l'Amérique méridionale. Dans les Etats de la zone tempérée, Uruguay, Argentine, Chili, le travail de la fusion des races peut être considéré comme entièrement achevé; malheureusement, on ne peut dire que cette grande révolution dans l'histoire des

races se soit accomplie d'une façon normale et pacifique. Plus d'une fois, il y eut des égorgements en masse. Au Chili, les Araucans eurent souvent à défendre leur indépendance contre les blancs, violateurs de la foi jurée, et ne cédèrent enfin que lorsqu'ils se trouvèrent complètement

N° 546. Estuaire de la Plata.



1 : 5 000 000

0 100 200 300 Kil.

entourés par le flot montant de la civilisation. Lors de la conquête de la plus grande partie du Chili par Valdivia, sa troupe de 450 Espagnols ne comprenait qu'une seule femme, Iñez Suarez. Mais aussitôt après la fondation de la colonie, les nouveau-venus se marièrent à des Araucanes. On parle surtout de la famille du cacique Talagante

comme s'étant alliée par sa descendance avec les Espagnols qui constituèrent l'aristocratie du pays : d'après Mac-Kenna, il n'est pas une maison noble du Chili qui ne se vante d'avoir Talagante parmi ses ancêtres [1].

Sur les bords du Rio de la Plata, la nation argentine s'est constituée de la même manière, par l'entrée des femmes indiennes dans les colonies espagnoles. La guerre et le mariage avaient le même résultat, celui de faire disparaître les tribus : les hommes étaient tués, tandis que les femmes devenaient mères d'enfants de langue espagnole. Puis, quand l'état politique se fut solidement établi, la différence entre blancs d'une part, et Puelches, Tehuelches, Patagons d'autre part, prit un tel caractère de haine que les seuls rapports furent ceux d'une lutte sans merci. Pendant les dernières décades, la guerre de pillage et d'extermination sévissait même avec tant de violence, entre les colons européens et les guerriers des diverses tribus patagones, qu'on s'était cru obligé de construire des murs de défense autour de la zone de culture, analogues aux retranchements élevés par les Romains contre les tribus germaines, daciques ou sarmates. Seulement les soldats modernes disposaient de ressources supérieures à celles des vélites anciens, et leur œuvre sanglante fut autrement rapide et décisive : elle ne dura point des siècles et se termina par la soumission complète des rares survivants indiens. Le bruit du canon, des signaux électriques groupaient immédiatement les cavaliers blancs sur les points menacés et, soit à la première attaque, soit au retour du pillage, lorsque la bande essayait de forcer de nouveau la ligne des postes et des murs avec les troupeaux capturés, elle perdait la plupart des siens, que l'on tuait ou emprisonnait.

Au milieu des habitants policés du centre continental, Espagnols, Portugais et colons des diverses nations de l'Europe, de nombreuses tribus se sont encore maintenues, avec leur langage, leur religion, leurs coutumes héréditaires; mais de jour en jour la proportion relative entre elles et les métissés se modifie à leur détriment, soit qu'elles diminuent réellement en nombre par l'effet de la petite vérole, de la rougeole ou *sarompion* et autres maladies contagieuses, soit que l'assimilation graduelle les transforme en simples prolétaires comme les Européens eux-mêmes, vaincus dans le combat de la vie, ou que, plus heureux, ils

1. A. Philipps, *Globus*, 25 Februar 1904.

entrent, comme les Guarani du Paraguay, dans la masse de la nation civilisée, propriétaire du sol. Les Indiens du Nord de l'Argentine, ceux du Brésil occidental et de la plaine subandine de Bolivie, Calchaquis, Chiriguanos, Tobas, Mojos, Chiquitos sont peu à peu absorbés dans le vaste cercle d'attraction. Quelques-uns parmi eux ont comme une pres-



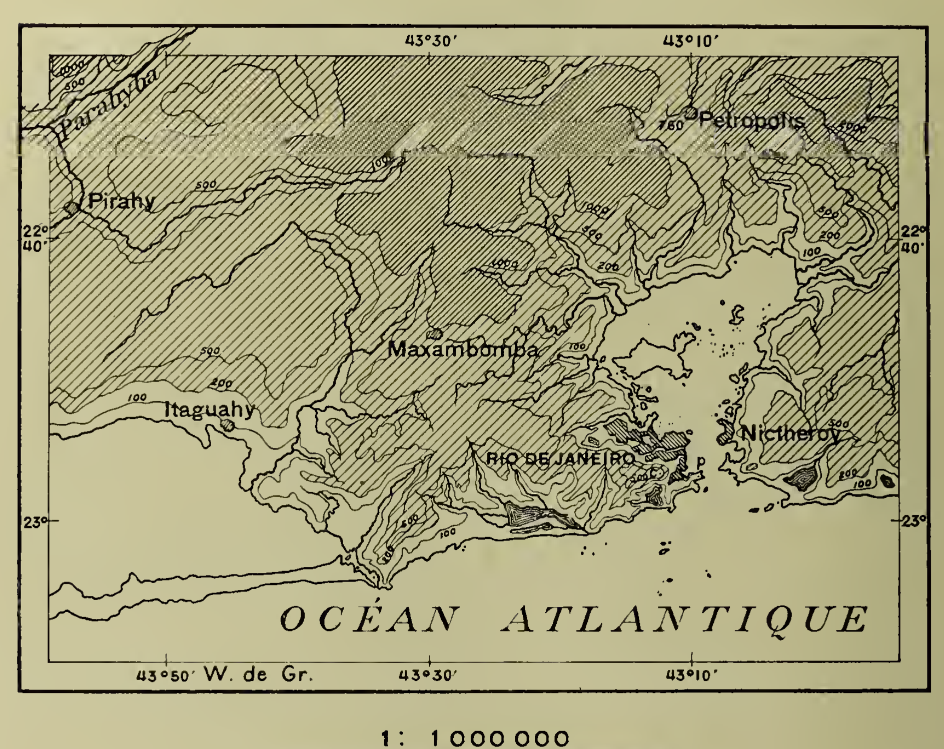
INDIENS DU MATTO GROSSO, TRAVAILLANT AUX ENVIRONS DE TUCUMAN

cience du rôle qui ne manquera pas d'appartenir un jour à la région du centre continental et qui sera de répartir la vie jusque vers les extrémités du grand corps. Ainsi les Mojos naviguent pendant des semaines et des mois sur le réseau des fleuves pour transporter les denrées au loin, tandis que d'autres Indiens, descendus des montagnes d'Apolobamba, vont, médecins itinérants, distribuer des simples et des remèdes jusque dans les cités du littoral.

Quoique tombé depuis bientôt quatre siècles, le grand empire des Inca a gardé ses contours, marqués par des changements dans les

mœurs de la population : on reconnaît chez les anciens sujets la forte empreinte de la discipline exercée jadis par les « fils du Soleil ». Adorateurs des maîtres qui leur distribuaient le travail et qui leur assuraient en même temps la pitance journalière, les Quichua et les Aymara cherchent encore volontiers quelque représentant des dieux

N° 547. Environs de Rio-de-Janeiro.



C. Indique le sommet du Corcovado, altitude 712 m., d'ou la photographie ci-contre est prise. P. Indique le Pain de sucre, Pão-d'Assucar, altitude 387 m., que l'on voit à l'entrée de la baie.

terribles qu'ils puissent servir avec respect et tremblement : les prêtres catholiques ont trouvé en eux des âmes dociles pour croire au diable et à l'enfer, aux vertus de la macération et de la prière, aux devoirs de l'obéissance et du sacrifice envers les interprètes de la divinité. Il n'est guère de pays au monde où l'Eglise romaine dispose d'un aussi grand pouvoir, car les superstitions nouvelles s'accommodent facilement des anciennes, qui naquirent d'une même conception des choses, et les pratiques religieuses ont à peine changé. Il n'est pas une guerre, pas



Cl. J. Kuhn, Paris.

VILLE ET BAIE DE RIO-DE-JANEIRO, VUES DU SOMMET DU CORCOVADO



une révolution en ces pays souvent agités où l'on ne retrouve l'influence directe du clergé agissant sur les masses profondes pour les faire combattre à son profit. En réalité, toutes les luttes intestines qui se sont produites dans les pays de l'ancien empire des Inca, Bolivie, Pérou, Ecuador, ont eu les intérêts du clergé parmi les principaux éléments en jeu, en même temps que les ambitions militaires, les conflits de castes et les rivalités provinciales. Quand les prêtres l'emportent, ils en profitent aussitôt pour établir un gouvernement théocratique où, sous des noms de civils ou de généraux, le pouvoir est entièrement dans leurs mains. Aussi, durant son beau temps clérical, la « république » de l'Ecuador put-elle être considérée comme le modèle de l'arrêt, du conservatisme absolu. L'instruction, et par conséquent l'hispanification des indigènes, sembla complètement supprimée. Car là est la question de vie ou de mort. Si les naturels américains se confondent par le croisement et par l'influence de l'école avec les descendants des Européens et sont entraînés à leur tour dans le mouvement de la vie moderne, l'Eglise est par cela même condamnée à perdre sa prise dans le sol ferme, puis à s'évanouir peu à peu comme un rêve.

La Colombie se trouvait en dehors du domaine des Inca, mais elle est peuplée d'autres nations indiennes qui sont encore incomplètement hispanifiées, tout en constituant la part la plus considérable de la population et en exerçant une action très importante dans la vie politique de l'Etat. Là aussi l'intérêt du clergé est de tenir les Indiens dans le paganisme primitif, sous forme à demi raisonnée : c'est ainsi qu'ils ont pu réussir à faire durer un gouvernement qui rappelle à bien des égards les temps du moyen âge. En grand, sur un théâtre beaucoup plus vaste, il y a là un phénomène d'ordre social analogue à celui qu'on observe dans les Flandres, en Bretagne et dans tous les pays d'Europe où l'Eglise et la Révolution se disputent les esprits. D'ailleurs, le résultat sera certainement le même dans les deux parties du monde, et l'évolution morale des Quichua et des Aymara s'accomplira sûrement, quoique lentement. Ils eurent jadis assez de valeur propre pour créer une civilisation originale : ils en retrouveront assez pour s'associer à la culture générale de l'humanité.

Dans l'ensemble de l'Amérique du Sud, la partie complètement européanisée ne comprend, outre les grandes villes de la zone côtière, que la région transcontinentale appartenant au climat tempéré et dont

l'axe est le chemin de fer, non encore complètement achevé (1905), de Buenos-Aires à Valparaiso : c'est exactement la partie de la contrée qui ressemble le plus à l'Europe et où il a été, par conséquent, le plus facile d'en constituer une nouvelle, avec les caractères spéciaux que chaque pays présente. Peu à peu le commerce de ces régions s'universalise, embrassant graduellement tous les objets que l'homme peut utiliser; mais diverses ressources particulières leur assureront encore pendant longtemps un rôle à part dans les échanges du monde. Pays de vastes plaines, les provinces de la pampa ont leurs céréales et produits agricoles de toute nature; le Chili dispose de ses précieux trésors miniers, cuivre, houille, salpêtre, borax; le Pérou et la Bolivie continuent d'être, comme au temps de la domination espagnole, d'immenses réservoirs de riches métaux; le Brésil l'emporte dans le mouvement des denrées par le caoutchouc des forêts amazoniennes et par le café des provinces littorales, surtout de São Paulo, aux « terres rouges » inépuisables. Déjà, par ses côtes les plus rapprochées du continent africain, le Brésil a quelques relations directes avec la Guinée d'où lui vinrent jadis la plupart de ses habitants noirs ; dans un avenir peut-être prochain c'est par les mêmes côtes, entre lesquelles l'Atlantique se rétrécit aux dimensions d'un bras de mer traversable en trois jours, c'est par cette même voie que les chemins de fer tracés à travers la Maurétanie, le Sahara et la haute Nigérie apporteront les voyageurs et les marchandises venus directement du bassin de la Méditerranée. Des routes très rapides, dont la construction ne semble pas encore occuper suffisamment les hommes d'entreprises, ne manqueront pas de s'établir ainsi vers le continent méridional du Nouveau Monde. Pernambuco ne sera pas plus éloigné de Paris que New-York l'est aujourd'hui. Quant aux îlots parsemés dans l'immensité du Pacifique, ils resteront séparés par d'énormes étendues, encore longues à franchir, de la côte qui marque le pied des Andes. C'est là que se trouve le plus large écart entre les zones d'habitation humaine. Cependant le Chili a fait déjà main-mise sur ces espaces océaniques en prenant les terres de Juan Fernandez et la fameuse île de Pâques, aux mystérieuses effigies qui nous parlent d'une civilisation disparue.

A l'ouest du monde océanien, toutes les grandes terres qui dépendent géographiquement du continent d'Asie sont déjà entrées par la conquête, par l'utilisation agricole et commerciale, même par la coloni-

sation, dans le cercle immense de la civilisation à type européen, par

N° 548. Routes de Paris à Rio-de-Janeiro.



1 : 75 000 000

0 1000 2000 4000 Kil.

L'arc de grand cercle de Paris à Rio est devenu, sur cette carte, la ligne droite qui joindrait ces deux points. La distance de Konakry à Pernambuco est de 3 000 km., soit 68 heures de traversée à la vitesse de 24 nœuds.

l'intermédiaire de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne, même du petit Portugal déchu et des Etats-Unis débordants de force maté-

rielle et d'audace. Puis, au milieu du Pacifique, s'étale le formidable continent australien, qui fut jadis une simple dépendance de l'Europe et qui se rattache encore à elle par la direction de presque tout son mouvement commercial; il constitue également un centre de domination pour les terres environnantes : une partie de la Nouvelle-Guinée reçoit de la république d'Australie ses explorateurs et ses immigrants; les îles Fidji se trouvent dans son rayon d'exploitation capitaliste, et déjà la Nouvelle-Calédonie et les îles voisines, qui appartiennent à la France ou que celle-ci convoite, ont donné lieu à d'aigres remontrances de la part des Australiens, qui se prétendent d'avance les maîtres des immensités du Pacifique. A cet égard, ils ne peuvent manquer d'entrer en conflit avec les Américains du Nord, qui possèdent un câble télégraphique à travers toute l'étendue de l'Océan, entre San-Francisco et les Philippines par les escales d'Honolulu, dans les Havaïi, et de Guam dans les Mariannes.

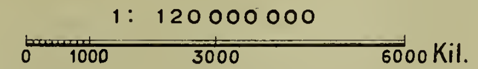
La plus grande part du sablé des îlots dans les parages orientaux du Pacifique est attribuée à la France, fait qui n'a du reste aucune valeur dans l'équilibre général de la puissance des Etats, car presque toutes les îles, sauf Taïti, sont de faibles dimensions et ne pourront jamais prendre d'importance réelle pour leurs productions et leur commerce : elles donnent simplement une petite satisfaction d'amour-propre aux militaires de la nation suzeraine qui plantent leur pavillon à l'entrée des passes et sur les promontoires fortifiés; en outre, elles fournissent au budget de la métropole l'occasion d'aligner quelques millions de dépenses aux frais des contribuables. C'est tout, mais les petites populations locales intéressent par leurs migrations d'île en île, par les contrastes d'accroissement ou de diminution des habitants, par toutes les questions économiques relatives au développement ou à la décadence de la race, et surtout par les variations étonnantes que subissent les insulaires suivant le milieu qui les entoure et leur donne son empreinte. A cet égard, il importe d'étudier l'Océanie dans son ensemble, sans tenir compte du partage qu'en ont fait les puissances européennes, suivant les hasards de la navigation, les exigences des missionnaires et les décisions de diplomates plus ou moins compétents qui n'avaient point vu les îles distribuées par eux.

On peut suivre à la trace les migrations des Polynésiens par les noms qu'ils ont donnés à leurs diverses étapes, depuis le Havaï-ki pri-

mitif, situé, pense-t-on, dans une île de l'Indonésie. Ils s'arrêtèrent aux Fidji — Avaïki-raro, c'est-à-dire Avaïki sous le vent — ; aux Samoa

N° 549. Divisions politiques de l'Océanie.

1 : 120 000 000

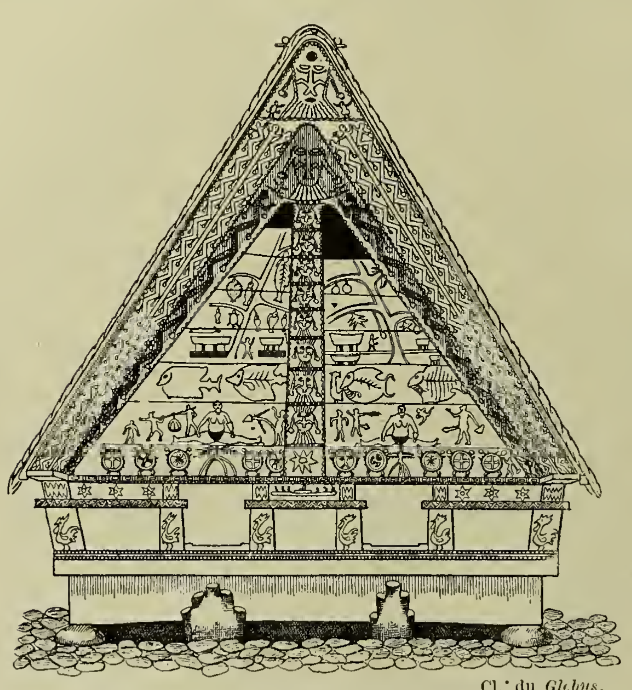


Les îles non entourées sont sous le contrôle de l'Angleterre.

— Savaï-i — ; aux Tonga — autre Avaïki-raro — ; à Raïateia — Havaï-i — ; à Taïti — Avaï-ki runga, soit Avaï-ki « au vent » — ; à Fakarava (Archipel Paumotu) — Havaï-ki — ; aux Sandwich

— Havaï-i — ; enfin, dans la Nouvelle-Zélande — Avaï-ki-tau-tau, Avaïki du « feu »[1].

Toutes les traditions orales font venir les Polynésiens de l'Occident et, d'ailleurs, les formes linguistiques pointent dans la même direction, vers la région malaise. Percy Smith désigne carrément l'Inde comme lieu d'origine de tous les insulaires du monde oriental[2]. Le souffle régulier des alizés, qui porte presque constamment dans la direction de l'est à l'ouest, c'est-à-dire en sens inverse du mouvement de migration des Indiens, différenciés graduellement en Indonésiens et en Polynésiens, cette marche des airs fut certainement un obstacle aux voyages maritimes, mais non pas un obstacle invincible, car le vent normal est souvent interrompu par des remous aériens de directions diverses : c'est ainsi que, dans les îles de la Société, le *toerau*, soufflant dans le sens du nord au sud, est assez fréquent; les marins de Raïateia l'attendent pour cingler vers Taïti, sachant que, là, ils ne manqueront pas de retrouver bientôt la brise qui les ramènera dans la patrie. De même que le vent, le courant océanique présente dans ses allures quelques irrégularités qui facilitent les voyages dans le sens de l'Orient. Des courants latéraux sont déterminés par la forme et la position des îles et des récifs que vient heurter le flot; mais le phénomène capital que les navigateurs durent utiliser est l'existence de ce contre-



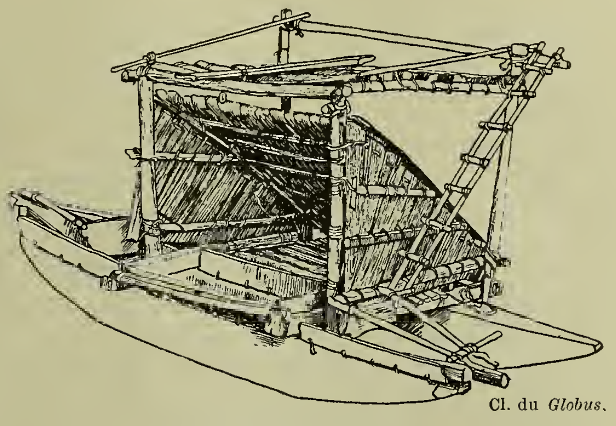
Cl. du *Globus*.

PIGNON DE MAISON COMMUNE AUX ILES PALAU

1. Paul Huguenin, *Raiateia la sacrée*, pp. 67-68. — 2. *Hawaïki the whence of the Maori*, journal of the Polynesian society, sept. 1898 à mars 1899.

courant régulier qui, des deux côtés de l'équateur, coule au milieu du courant majeur des eaux du Pacifique[1]. Dans leurs grandes expéditions, les marins océaniens pouvaient donc se laisser porter alternativement à l'est et à l'ouest, sur la rondeur du globe. C'est à ce courant de reflux que de Quatrefages attribue le rôle principal dans l'histoire du peuplement des îles d'Océanie.

Mais, en fait, il fallait les découvrir, et c'est en cela que l'on doit admirer l'initiative et l'audace qui se développa chez les insulaires du Grand Océan pendant la série des siècles, par suite des mille expériences qui se succédèrent, et qu'ils assurèrent par un enseignement régulier de nautique, de météorologie et d'astronomie. Très certainement, les marins autochtones de l'Océanie furent souvent guidés dans leurs migrations par l'observation de la marche des cétacés et des poissons et par le vol des oiseaux, notamment à leurs points de départ et d'arrivée. Dans la Nouvelle-Zélande, les Maori désignent une espèce du genre coucou par le nom d'« oiseau de Havaï-ki » et racontent qu'il retourne en hiver au pays de leurs ancêtres. La plage sur laquelle les oiseaux s'assemblent avant le départ est dite la « baie des Esprits » : sans doute on s'imaginait que les oiseaux eux-mêmes étaient les âmes des Maori s'envolant vers la terre des aieux[2].



Cl. du *Globus*.

BATEAU DE HAUTE MER
autrefois employé à Samoa.

En cette œuvre immense de peuplement, les Polynésiens eurent pour eux la longue série des siècles : les migrations ne se firent point d'un coup, mais à mille reprises différentes et avec des succès ou des insuccès divers, déviations et retours ; mainte expédition disparut par les naufrages, par les batailles, par la faim. Souvent aussi des bandes de migrateurs d'origines distinctes débarquèrent dans une même île et le régime

1. *Voir* la carte des courants du Pacifique, p. 397, tome IV. — 2. Taylor White, *Nature*. May, 1899, p. 30.

de la société locale s'en trouva brusquement changé. C'est en conséquence de cette succession d'apports humains que se constituèrent les castes, les derniers et plus forts envahisseurs devenant des rois (*Arioï*) et des chefs (*Raatira*), tandis que les asservis de la plèbe se disant autochtone formaient la multitude des *Manahuna*. Cette hiérarchie des castes, telle qu'elle existe dans les îles « sous le vent », se reproduit en nombre d'autres terres avec des dénominations différentes. D'ailleurs, chaque groupement local emploie de nombreux synonymes provenant des couches successives de populations immigrantes [1].

Le dernier flot d'immigration conquérante est récent. Il se dirigea de l'Indonésie vers les Fidji en évitant les terres habitées par les populations à peau noire, puis il envahit les Samoa et les Tonga après le dixième siècle ; deux cents ans plus tard, il occupait déjà les îles Havaïi, et vers 1350, des flottes d'invasion arrivaient dans la Nouvelle-Zélande. De là l'émigration des Polynésiens poussa même jusqu'à Rapanui, ou île de Pâques, la terre la plus avancée dans la direction de la côte américaine : la similitude des dialectes rend incontestable la communauté d'origine. Si les indigènes de Rapanui ont sculpté en pierre les colossales idoles que l'on trouve dans l'île, la cause en est au manque d'arbres : le style de ces monuments est bien le même que celui des statues de bois érigées dans les îles boisées du reste de l'Océanie. Ainsi les insulaires ont dû parcourir d'étape en étape l'immense étendue des mers qui sépare l'Asie des parages américains, Quant aux voyages de quelques centaines ou milliers de kilomètres, ils nous sont attestés par les légendes, par les croisements de races et de langues, même par l'histoire directe. Pendant la période moderne, on a vu les Chamorros des Mariannes s'établir dans la partie centrale de l'archipel des Carolines, après avoir fait escale aux îles d'Uluthi, d'Uleaï et de Lamotrek : Christian a reconnu des traces très distinctes du langage des Mariannais dans le groupe carolin des îles Mortlock.

La beauté de la résidence prédispose naturellement le voyageur à s'imaginer une sorte d'harmonie préétablie entre les insulaires et les terres charmantes qu'ils habitent. On voudrait que ces indigènes eussent toujours répondu par le caractère et les coutumes à l'admirable nature dans laquelle ils vivaient : ils auraient dû être uniformément beaux et

1. Paul Huguenin, *Raïateia la Sacrée*.

forts, aimables, généreux, pacifiques. Mais il n'en était pas ainsi, sauf en quelques îlots privilégiés, où la population, formant un monde bien à part en des conditions parfaitement égalitaires, en était arrivée à ne plus connaître la distinction entre le tien et le mien. La belle ambiance du sol, des eaux et des airs ne devient éducatrice qu'avec l'aide des hommes qui savent l'interpréter et lui donner une âme pour ainsi dire. Or les enseignements reçus avaient été surtout ceux de la guerre, et les



Cl. H.-B. Guppy.

MAISONS SUR PILOTIS, ILE FAURO (ARCHIPEL SALOMON)

formes de conflit variaient en chaque île, suivant les mille circonstances du contact primitif. La répartition de la population en des terres éloignées les unes des autres, constituant toutes un milieu spécial bien caractérisé, avait déjà pour conséquence de donner à chaque peuplade un caractère particulier, puis à ces contrastes s'ajoutaient ceux que créaient les vicissitudes de l'immigration. Malgré l'origine commune, malgré la ressemblance des langues, dérivées de la même souche, l'évolution suivit en chaque domaine des voies propres : les Mélanésiens ne ressemblent que fort peu aux Havaïens, les gens des Marquises contrastaient beaucoup avec ceux des îles de la Société, les Samoans et les Maori

étaient devenus très différents pendant une séparation de quelques siècles.

Les contacts qui se produisirent successivement dans les divers archipels entre les anciens immigrants, devenus à leurs propres yeux des aborigènes, propriétaires immémoriaux de la montagne ou du récif, et les envahisseurs arrogants qui s'attribuaient par le droit de la force tout ce qui était à leur convenance, cases, bosquets et les habitants eux-mêmes, toutes ces rencontres avaient amené presque partout un état permanent de guerre ouverte ou d'oppression, c'est-à-dire de guerre régularisée. Les castes s'étaient constituées, dominées par la classe supérieure des arioï, qui étaient les maîtres, les nobles, les grands détenteurs du sol, les gens à titres, à fortunes et à privilèges, pouvant se permettre de jeter le *tapu* (tabou) sur toutes choses qu'ils voulaient interdire au peuple pour se les réserver à eux-mêmes.

Or, parmi ces privilèges des nobles, il en était un qui ne consistait en rien moins qu'à manger les gens de la plèbe. Aux Marquises, aux Fidji, c'était une coutume honorable, que conseillaient les prêtres dans les circonstances graves et qui s'expliquait amplement par l'antique superstition du sacrifice sanglant, également dans les traditions aryennes et sémitiques, polythéistes et monothéistes, juives et chrétiennes, car, dans les îles mêmes où les hommes avaient cessé de manger la chair humaine, par répugnance instinctive, les aïeux en avaient conservé le goût et il fallait continuer de leur en servir (Lippert). L'idée, qui se présente spontanément aux esprits simples, que le sang nourrit le sang et que le cœur double le cœur, contribuait aussi à justifier l'anthropophagie aux yeux des chefs et des prêtres, mais les grands rois n'avaient besoin ni de traditions religieuses, ni de raisons anthropologiques, il leur suffisait d'avoir faim de chair humaine. Le fameux roi fidjien Thakambau, qui s'éteignit entouré de courtisans britanniques et grassement pensionné par le Trésor anglais, était un de ces potentats qui se passent volontiers d'excuses : quand un de ses sujets lui paraissait bien à point pour un excellent repas, il n'avait qu'à lui faire un signe : le malheureux comprenait et se mettait à jardiner pour fournir les ignames et légumes avec lesquels son corps bien rôti devait être accommodé. Maintenant, la volonté de nouveaux maîtres, les Européens, a fait disparaître la pratique royale de l'anthropophagie, mais il va sans dire que le maintien du cannibalisme fut revendiqué par les partis conservateurs des Fidji, au nom des « principes » et de la « saine morale ». Comment,

prétendaient les défenseurs du bon vieux temps, comment protéger la Société sans contenir les basses classes par une juste terreur?



Cl. de Me Massieu.

CANNIBALE DES ILES SALOMON OU SOLOMON

Il faut du reste remarquer que nombre d'archipels avaient abandonné les coutumes des « repas du grand porc » longtemps avant que Cook eût

traversé les mers. Elles ne subsistèrent guère jusqu'au dix-neuvième siècle qu'aux Fidji, aux Marquises, en Mélanésie et en Nouvelle-Zélande. A Taïti, à Samoa, aux îles Gilbert, aux îles Marschall, certaines traditions, certaines cérémonies, incomprises aujourd'hui, permettent seules de dire que le cannibalisme y fut pratiqué il y a quelques siècles, mais on ne peut affirmer que Havaïi l'ait jamais connu. D'autre part, ces pratiques sanguinaires s'allient très bien en Océanie avec une grande bienveillance réciproque, de même que l'infanticide y marche de pair avec un respect de l'enfant tel qu'on ne le rencontre qu'exceptionnellement en Europe. De fait, le Marquisien ne mettait pas plus de méchanceté à sacrifier son camarade désigné par les prêtres que le paysan français à tuer son cochon. Dans les deux cas, on verse le sang parce qu'on n'imagine pas qu'on puisse agir autrement. D'ailleurs, les morts se vengent et la crainte des esprits qui s'attaquent aux vivants constitue le fonds et le tréfonds de la religion polynésienne [1].

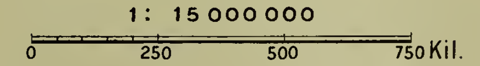
L'île merveilleuse de Taïti, dans laquelle Bougainville et ses compagnons virent une « nouvelle Cythère » et que, depuis ce navigateur, tant de peintres ont décrite, tant de poètes ont chantée, n'était pas seulement l'île de l'amour, c'était aussi un lieu de pratiques horribles, introduites par la caste aristocratique des Oro, tous gens de loisir, qui tenaient à honneur de ne rien faire de leurs doigts et s'engraissaient consciencieusement pour se donner un aspect imposant. Maintenant encore, les nobles cherchent à se distinguer par une majestueuse obésité, que les anthropologistes ont voulu considérer comme un caractère de race. Les Oro formaient une société secrète dont tous les membres s'engageaient à célébrer des sacrifices sanglants et à supprimer religieusement leur descendance.

On a voulu expliquer cette coutume affreuse de l'infanticide par le manque de ressources alimentaires. Les parents, la mère elle-même auraient compris que les vivres ne s'accroissaient pas dans une proportion égale à celle des familles et, d'avance, ils se seraient conformés à la « loi de Malthus » dans toute son effroyable rigueur [2]. Il est possible qu'en certaines îles où prévalurent des circonstances exceptionnelles, des guerres d'extermination, des tempêtes destructives ou autres désastres imprévus, la famine ait déterminé des parents à se débar-

1. R. L. Stevenson, *In the South Seas*, p. 144 et suiv. — 2 Th. Waitz et G. Gerland, *Anthropologie der Naturvœlker*.

rasser de leur progéniture, il est possible que les Océaniens aient méconnu les ressources de leur admirable climat et la puissance de leur travail, mais l'infanticide eut sans nul doute en mainte contrée d'autres causes que la faim. Toute action, par cela seul qu'elle s'est produite et quelle qu'en soit la cause, a tendance à se renouveler, à se changer

N° 550. Groupe des îles Sandwich.



en coutume, à prendre un caractère religieux ; dans tous les pays du monde, la tradition devient sainte et fait plus que justifier, elle divinise les actes. Dans le meurtre des enfants, l'homme n'a-t-il pas toujours la suprême ressource de l'illusion pour se consoler dans son chagrin ? De ces enfants qui n'avaient pas même le temps d'ouvrir les yeux à la lumière du soleil, ne pouvait-on pas faire des esprits protecteurs, des saints qui se rappelaient la pauvre famille de laquelle ils étaient issus et qui intercédaient pour elle auprès des divinités farouches ?

En quelques îles, et pendant certaines périodes, la proportion des enfants sacrifiés s'élevait jusqu'à plus de la moitié, même aux deux tiers de la même génération. Dans l'atoll de Vaïtupu (archipel Ellice),

N° 551. Groupes des Fidji et des Samoa.



1 : 15 000 000

0 250 500 750 Kil.

on n'accordait que deux enfants à chaque couple, un seul chez les habitants de Nukufetau à quelques kilomètres au nord de Funafuti, à moins que les parents n'eussent consenti à payer une amende, ce qui, paraît-il, n'était point rare [1]. Les filles surtout étaient menacées, comme elles le

1. R. L. Stevenson, *In the South Seas*, vol. I, p. 60.

sont dans toutes les sociétés barbares, car elles représentent, relativement aux garçons, une moindre somme d'espérances, plus de doute et d'inquiétude. La mère elle-même, consciente de son infortune, de sa misérable condition d'esclave, se rappelant les coups, les injures,

N° 552. Groupes des Marquises et des îles de la Société.

1 : 15 000 000

le travail incessant, était souvent la première à demander la mort d'une malheureuse future, destinée à souffrir comme elle avait souffert. Son cœur s'émouvait plus facilement à la pensée qu'un fils lui était né, un fils destiné peut-être à la gloire comme navigateur ou guerrier. A Ruk, dans les Carolines, la mort de l'enfant ne pouvait être décidée

qu'avec le consentement de la mère : quand celle-ci voulait le sauver, elle se teignait la mamelle en rouge, couleur du sang que rachetait son amour maternel.

Quelles qu'aient été, dans les divers archipels, les vraies causes de l'infanticide, l'hypothèse de la rareté des vivres n'a point de sens en des archipels comme les îles de la Société, Taïti ou Raïateia, où les tueurs d'enfants sont des parasites se vouant systématiquement à la paresse, s'interdisant tout travail de leurs mains. Si les vivres venaient à manquer, la faute n'en était pas aux générations nouvelles. Les terres au sol généreux, dont le sol volcanique ou coralien se décompose facilement sous la pluie et le soleil, ne sont cultivées d'ordinaire que dans le voisinage immédiat de la mer, c'est-à-dire aux endroits exposés aux redoutables raz de marée. Les indigènes ne peuvent se détacher du spectacle toujours renouvelé de ces flots et, d'ailleurs, ils sont presque tous marins et pêcheurs ; c'est dans l'immense laboratoire vital de l'Océan qu'ils trouvent en surabondance la nourriture complémentaire de celle qui leur est fournie par les jardinets de leurs cases. Il est, du reste, juste de remarquer que si les produits végétaux et les poissons offrent une ressource illimitée, il y a pénurie de chair animale et, pendant des siècles, certaines des populations ne mangèrent d'autre « viande » que celle du « grand porc ».

Dans les îles montueuses, les pentes de l'intérieur, quoique partiellement revêtues de végétation, sont presque partout négligées au point de vue économique et, cependant, une population nombreuse pourrait y trouver sa subsistance. En 1897, lorsqu'une expédition française vint s'emparer effectivement de l'île Raïateia, jusqu'alors possession purement fictive, les assiégeants eurent plus de peine que les assiégés à maintenir la régularité de leurs approvisionnements. Refoulés dans les hautes vallées, loin de la plage, les gens de Teranpoo, qui refusaient obstinément de subir la domination étrangère, durent renoncer absolument à toute nourriture animale et même se dispenser de faire cuire leurs aliments végétaux afin de n'être pas trahis par la fumée. Les fruits et autres produits crus qu'ils trouvaient en abondance dans leur retraite suffisaient amplement à leur nourriture : ignames, patates sauvages, racines de dracœna et de fougères arborescentes ; noix de *tiaïri* et châtaignes de *mape*, oranges et mangues sauvages, barbarines ou fruits, énormes, d'une passiflore. Les fugitifs auraient pu

vivre à l'aise pendant de longs mois si l'ennemi n'avait été assez nombreux pour procéder stratégiquement au déblaiement de l'île entière.



Cl. J. Kuhn, Paris.

HUTTE POLYNÉSIENNE

La question démographique de l'excédent d'habitants en proportion des ressources alimentaires n'est donc pas posée en Océanie. Le sol des

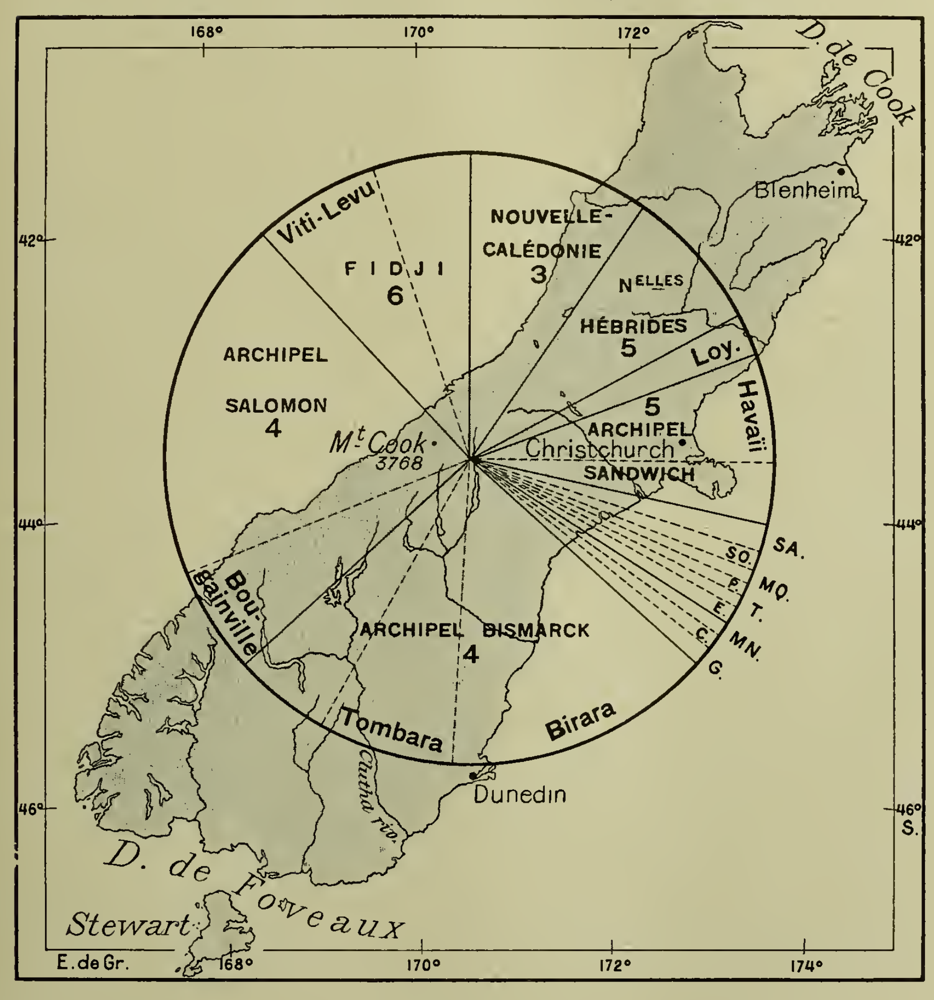
archipels — sans y ajouter les eaux océaniques pullulantes de vie — pourrait nourrir à l'aise une population décuple et centuple de celle qui l'habite aujourd'hui ; à l'est des grandes îles mélanésiennes, l'Océanie proprement dite n'a pas même un million de résidants indigènes, blancs ou métis, 900000 peut-être. C'est à 8 ou 10 individus seulement que l'on peut évaluer par approximation la densité kilométrique des insulaires océaniens. Seuls, les archipels Ellice et Gilbert arriveraient à une population spécifique comparable à celle de la France.

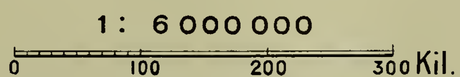
Les naturels des îles de la Société vénèrent entre toutes cette haute terre de Raïateia et continuent de l'appeler « Sainte », bien qu'ils aient abandonné le culte des anciens dieux. C'est là qu'abordèrent, il y a de nombreuses générations, les familles qui ont peuplé l'archipel : l'île en a gardé le nom d'Havaï-i, qui rappelle la patrie traditionnelle. Il est des lieux tellement sacrés dans l'île que nul indigène n'oserait y séjourner la nuit, même y pénétrer le jour, car si ces gorges sauvages, ces cratères aux roches brûlées étaient jadis fort redoutables à cause des puissantes divinités qui s'y étaient assemblées, combien plus doivent-ils être dangereux depuis que le Dieu des missionnaires est apparu, chassant devant lui les dieux nationaux et les transformant en diables, en ennemis du peuple auquel ils appartenaient autrefois ! Les vagues, soulevées récemment (1903) par une tempête tournante, ont dévasté la plus grande partie du littoral, rasé des habitations, noyé les pêcheurs ; le désert s'est fait sur de longues plages fertiles comme il existait déjà dans les vallées de l'intérieur.

Ainsi les demeures les plus désirables que possède l'humanité sont précisément parmi les moins habitées. Même on a pu se demander si elles ne seraient pas un jour toutes changées en solitudes, tant la dépopulation a fait de vides depuis la première apparition des Européens dans les îles : de même que pour les Peaux-Rouges de l'Amérique, on en était arrivé à croire en toute naïveté que, par le fait d'une loi inéluctable, les indigènes polynésiens étaient voués à la mort ; la seule présence de l'être supérieur, c'est-à-dire du blanc, matelot, prêtre ou traitant, aurait suffi pour foudroyer de loin l'être inférieur. C'était là une opinion fort commode pour ceux qui pouvaient avoir une responsabilité quelconque dans la mortalité des insulaires canaques ou maori. Tout au plus faudrait-il voir en eux les agents aveugles de la destinée !

Cependant il n'est pas défendu de rechercher en détail les diverses

N° 553. Ile méridionale de Nouvelle-Zélande et superficie des îles d'Océanie.





La superficie de l'île méridionale de la Nouvelle-Zélande est de 152165 kilomètres carrés, légèrement inférieure à la superficie approximative totale (178196) des milliers d'îles d'Océanie. La plus grande d'entre elles est Birara (Neu Pommern) dans l'archipel Bismarck; sur le diagramme sont indiquées celles d'au moins 10000 kilomètres carrés.

Loy = Loyauté et les îles voisines de la Mélanésie (6); Sa = Samoa (13); So = Société (9); Mq = Marquises (4); P = Paumotou (7); T = Tonga (25); El = Ellice et autres îles de Polynésie (68); Mn = Mariannes (7); C = Carolines (26); G = Gilbert (82) et autres îles de la Micronésie. Les chiffres indiquent la densité de population vers 1895.

causes du grave phénomène démographique et de constater jusqu'à quel point l'envahisseur blanc est justifié à se laver les mains de tous

les malheurs de la race polynésienne. Tout d'abord, il faudrait énumérer les morts violentes que comporte l'œuvre dite de « civilisation ». Ainsi, pour prendre précisément un exemple dans Raïateia la Sacrée, on peut se demander si la grande France a bien agi en exigeant des indigènes de la petite île une soumission absolue, inconditionnelle, alors que ceux-ci voulaient bien rester amis, accepter même le fétiche du drapeau, mais à condition de demeurer libres en suivant la coutume antique? On leur avait donné quelques jours de réflexion avant le 1er janvier 1897 pour se soumettre à merci. Une moitié des insulaires préféra combattre, tenir la montagne pendant plusieurs mois, et ne se rendre que décimée, pour se laisser ensuite déporter dans l'archipel des Marquises. Combien de morts furent la conséquence de cet acte de conquête? La statistique ne le dit pas. Elle ne nous dira pas non plus combien aura coûté l'acte de « justice » que des envahisseurs allemands ont récemment exercé, non pas dans l'Océanie proprement dite, mais dans un archipel de la Mélanésie, peu importe le lieu, puisque le système et la méthode sont partout les mêmes. En octobre 1901, le vaisseau de guerre germanique le *Cormoran* alla châtier les insulaires de Saint-Mathias en massacrant d'abord 61 « sauvages », puis en capturant les femmes et les enfants pour les emmener au poste allemand de Herbertshöhe, où ils auront à se faire une idée de la puissance des « civilisés » avant de retourner dans leur île, s'ils en trouvent l'occasion et s'ils restent en vie. Quel crime atroce avaient donc commis les gens de Saint-Mathias pour qu'on les punît d'une façon aussi barbare? Ils s'étaient vengés, par le meurtre, sur la personne d'un Allemand ayant trouvé plaisant de couper des cocotiers, les arbres qui nourrissent et entretiennent les naturels[1] : « Histoire de rire un peu! » Et que de fois de pareils événements se sont reproduits en divers points de l'Océanie, tous approuvés par la morale nationaliste qui sévit encore en notre monde, si fier de son progrès. Dans l'histoire de la mer du Sud, peut-être même dans l'histoire universelle, l'amiral Goodenough reste encore un exemple unique de véritable humanité. Se sentant blessé à mort par une flèche égarée, il se tourna vers ses matelots, qui déjà saisissaient des carabines, préparaient des canons et des fusées : « Et surtout, mes amis, surtout ne me vengez pas! »

Mais ce n'est pas seulement avec *le fer et le feu* que l'on tue, c'est

1. *Kœlnische Zeitung*, 6 janv. 1902.

encore bien plus avec le poison, donné sous la forme d'alcools purs ou frelatés. C'est là une arme que le traitant européen manie encore mieux que toute autre, et la rivalité de concurrence s'établit entre les marchands d'Europe, qui veulent quand même forcer les nations à s'enivrer de leurs boissons, et les fabricants indigènes qui savent parfaitement produire aussi les plus funestes liqueurs, notamment le *kava*, fléau des Marquises. La lutte, réglementée par les administrations européennes, sévit entre les produits dits « hygiéniques » des négociants patentés et les « bouilleurs de cru » non autorisés. Le résultat du conflit n'en est pas moins l'intoxication avec toutes ses conséquences de vices, de maladies et de mort. L'Européen n'a-t-il pas sa part de responsabilité dans le dépeuplement que cause l'ivrognerie? Il est hors de doute que la dysenterie était inconnue chez les insulaires des archipels Salomon et néo-hébridiens jusqu'à l'époque où des indigènes, importés dans les îles Fidji, revinrent dans la contrée natale avec les germes de la maladie contractée dans la société des Européens [1].

Les tristes éducateurs des Polynésiens n'ont pas été seulement les matelots, les soldats et les traitants; en de nombreux archipels ce furent surtout les missionnaires protestants et catholiques, et l'on peut se demander également si les sanctimonieux personnages sont absolument innocents de tout blâme dans l'œuvre de dépeuplement. Le missionnaire accuse le traitant parce que celui-ci corrompt ses fidèles en lui vendant de l'alcool et des armes et, de son côté, le traitant accuse le missionnaire parce que les guerres religieuses allumées par les rivalités du culte sont plus acharnées et plus durables que toutes les autres : des deux parts, on se renvoie l'accusation de meurtre [2]. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine, c'est que les missionnaires anglais ayant été les véritables maîtres de la plus grande partie des archipels pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, c'est à eux surtout que l'on doit demander compte de la gestion européenne des intérêts polynésiens. Grâce à l'autorité que leur donnaient un long séjour, la supériorité des connaissances et la visite fréquente de puissants navires de guerre britanniques, ces missionnaires étaient les vrais détenteurs du pouvoir, et les roitelets locaux n'étaient que leurs humbles courtisans. En parlant des missionnaires anglais venus dans son île, un Maori

1. R. H. Codrington, *La Magie chez les Insulaires mélanésiens*, chap. Ier. — 2. G. Thilenius, *Globus*, 3 févr. 1900.

disait au voyageur Lloyd[1] : « Ils sont venus ici pour nous enseigner à prier Dieu, et, pendant que nos yeux étaient levés vers le ciel pour invoquer le Seigneur, ils nous ont escamoté la terre de dessous les pieds ».

Les potentats religieux ne se bornaient pas à traduire la Bible et à la faire réciter aux indigènes; de même que les Mahométans, ils avaient extrait la loi tout entière de leur livre sacré, en s'aidant des précédents de la justice anglaise : droit agricole, droit commercial, pénalité, tout



NOUVELLE-ZÉLANDE. SOURCE INCRUSTANTE DE ROTOMAHANA

avait été réglé par eux d'une manière absolue, et telle était la rigueur de leur surveillance que leurs agents étaient autorisés à pénétrer à toute heure dans les habitations. Leur principal moyen d'investigation était l'espionnage : leur enseignement chrétien s'accommodait parfaitement d'encourager les délateurs. En outre, un esprit d'avidité financière pénétrait l'ensemble de leur code, l'amende, plus ou moins forte, était la seule peine prononcée pour tous les délits ou crimes, à l'exception des révoltes politiques, punies du bannissement. La pauvre

1. Henry Demarest Lloyd, *National Geographical Magazine*, sept. 1902.

littérature kanaque ne comprend d'autres livres que la Bible, des chants religieux, de petits traités d'école et, à l'usage des enfants, un « guide pour connaître les richesses », résumé d'économie politique [1]. Les indigènes, dressés dès l'école, ont très bien appris à mettre leurs petits gains à la caisse d'épargne.

Or, la perspective de la richesse est toujours fort dangereuse, même pour ceux qui ont fait vœu de pauvreté et de renoncement. Ainsi les



Cl. J. Kuhn, Paris.

NOUVELLE-ZÉLANDE. TERRASSE AU PAYS DES GEYSERS

missionnaires wesleyens de la Polynésie se trouvèrent entraînés, quelques-uns peut-être inconsciemment, à se faire en réalité chefs de pirates, ou du moins à patronner des guerres de conquête. Les insulaires de Tonga, déjà convertis à la foi protestante et pratiquant les rites suivant les prescriptions de leurs directeurs spirituels, envoyèrent nombre des leurs dans les îlots méridionaux de l'archipel de Viti et, peu à peu, le mouvement de migration se changea en invasion. Devenus « redresseurs de torts », c'est-à-dire conquérants, les Tongans finirent par s'emparer

1. H. Gros, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, séance du 30 février 1896.

de toutes les îles, à l'exception de la plus grande, Viti-Levu, qu'ils avaient entamée déjà lorsque l'Angleterre intervint officiellement pour décider à son profit entre les belligérants. Or, ces envahisseurs tongans agissaient comme fidèles de l'église wesleyenne et chacune de leurs annexions rapportait de nouvelles cotisations ou taxes à la « religion de l'huile », ainsi nommée parce que les missionnaires étaient rétribués en kopra ou en huile de coco. Cette guerre rémunératrice eût-elle été possible si les méthodistes, qui étaient les maîtres absolus, ne l'avaient pas voulue et commandée? D'autre part, ne serait-ce pas faire injure aux prêtres catholiques des Marquises et autres archipels que de les imaginer inférieurs à leurs émules wesleyens dans le commerce de l' « huile » et des âmes? Non, ce furent aussi de rudes compères, assez pour obliger le roi Louis-Philippe, le plus circonspect des hommes, à se brouiller avec l'Angleterre (1843) et pour se faire donner raison dans leurs intrigues de Taïti, au risque de mettre aux prises par contre-coup les deux nations européennes!

Si les missionaires de tout culte ont fait directement le plus grand mal aux Polynésiens en attisant la guerre civile, n'est-ce pas eux aussi qu'il faut accuser d'avoir été les principaux introducteurs et propagateurs des maladies contagieuses, et, ceci, par leur fausse pudeur, par leur déplorable vertu, que l'on peut vraiment qualifier d'obscènes quand on a le respect de la belle forme humaine? Ne sont-ce pas tous ces prédicateurs du péché originel qui ont imposé aux indigènes d'avoir à cacher leur saine nudité pour s'affubler d'affreux costumes européens? Stevenson exprime nettement son opinion que l'épouse du missionnaire protestant est le principal facteur de cette transformation, dont la conséquence a été de dépraver plutôt que de renforcer la vertu de ces beaux représentants de l'espèce [1]. Bullen raconte comment, par une obéissance enfantine aux lubies de fanatiques missionnaires wesleyens, et peut-être aussi par le besoin superstitieux de s'offrir en sacrifice par des règles dures et méritoires, les indigènes de Vau-Vau (ou Vavao, île Tonga) se condamnent à une féroce observation du « Sabbat », telle que, pendant toute la journée, les intervalles de repos entre les services de prières, chants et objurgations pieuses ne durent jamais plus d'une heure. Anxieux, toujours effrayés de commettre quelque infraction à la

1. R. L. Stevenson, *In the South Seas*, vol. I, p. 71.

sainteté du dimanche, les naturels naïfs se croient tous obligés d'apparaître devant le pasteur en vêtements européens dûment achetés dans sa boutique : les femmes sont habillées d'indiennes légères, tandis que les hommes, sous le torride climat équatorial, portent de gros vêtements de laine, comme des marins de l'Océan Arctique. Mais, après le service, on les voit se précipiter sous les groupes d'arbres les plus rapprochés de



Cl. du *Globus*.

SAMOA. DEUX SŒURS AGÉES DE 11 ET 13 ANS

la chapelle, se dévêtir de leurs habits, pantalons et chemises, et reparaître, enfin délivrés pour quelques minutes de leurs costumes de torture et se prélassant sur l'herbe dans leur belle nudité ornée d'une guirlande en feuilles de cocotier[1].

On comprend combien ce passage brusque de l'une à l'autre sensation, suivant les conditions variables de l'atmosphère, doit avoir de conséquences funestes, surtout quand l'hypocrisie morale, ce qui est

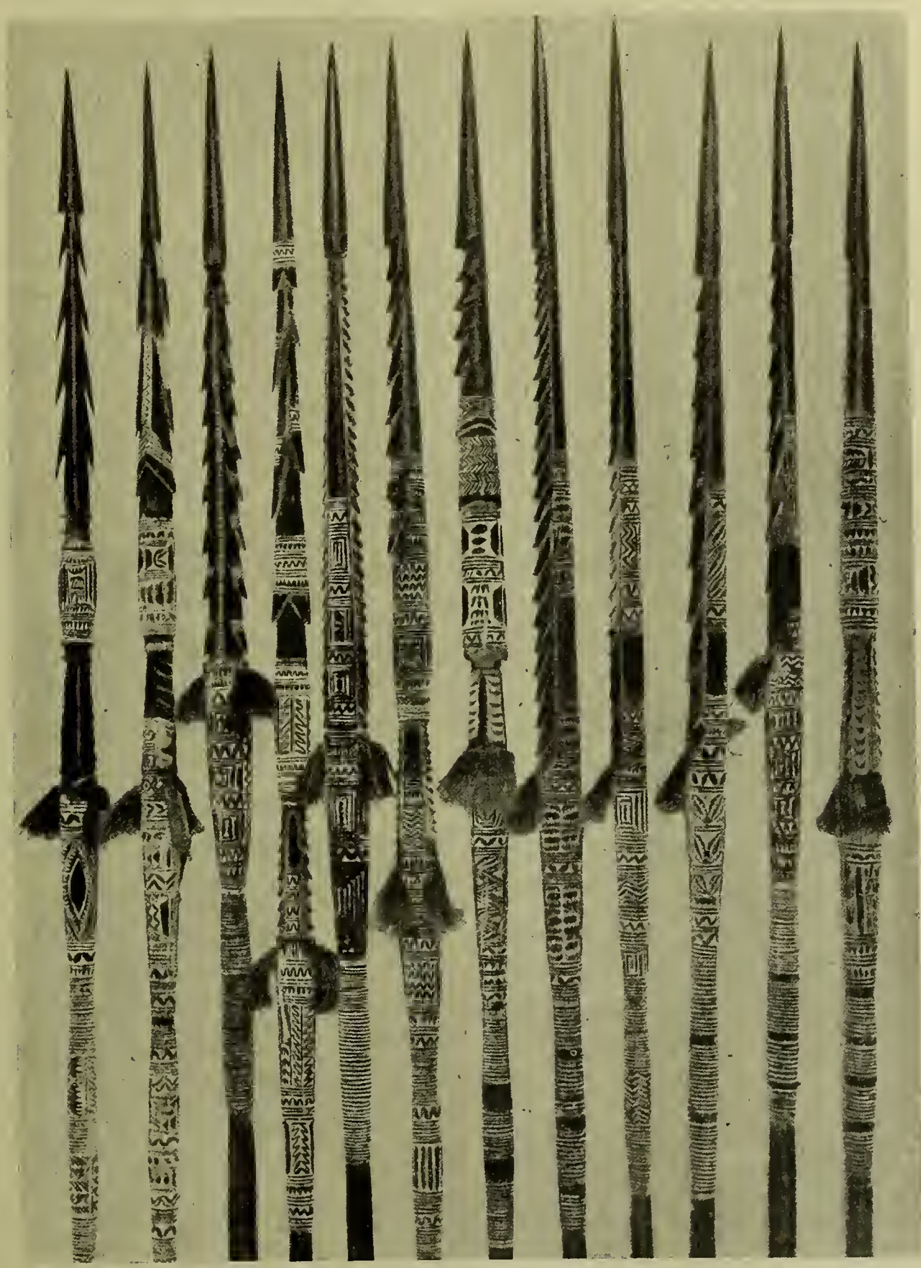
1. Frank T. Bullen, *The Cruise of the* « Cachalot », t. II, p. 91.

presque toujours le cas, s'ajoute à l'hypocrisie physique des vêtements. Bien vêtus dans la journée pour aller au temple ou à l'église, les fidèles aiment à se dévêtir la nuit pour danser en plein air, au vent et à la rosée, leurs anciennes danses païennes : l'orgie succède à la contrainte, l'usage de l'opium à celui de la Bible, et les maladies en profitent pour se glisser dans les organismes épuisés. Telle est en grande partie l'origine des rhumes, des bronchites tenaces, de la redoutable phtisie, l'ennemi par excellence des Polynésiens, le fléau qui a succédé à la syphilis des premières décades comme le principal destructeur de la race : « Voilà le gouffre dévorant, le tombeau de Havaïi ! Voilà ce qui rend nos chemins déserts ! » s'écriait l'historien kanake David Malo, en parlant du mal vénérien apporté dans les îles par les matelots d'Europe[1]. Et pourtant, la syphilis n'a jamais frappé avec autant de rigueur que la tuberculose. Stevenson cite la population de la vallée Hapaa, à Nukahiva : la petite vérole tua le quart des habitants; six mois après, la phtisie se propagea comme le feu dans la forêt; en moins de deux ans une tribu de quatre cents individus était réduite à deux survivants.

Enfin, il est aussi une cause économique fort importante à laquelle on peut attribuer pour une bonne part la démoralisation et, par suite, la mortalité des indigènes. La cessation presque brusque du travail, produite par les relations nouvelles qui se sont établies avec l'Europe et l'Australie, fut cette raison majeure. Avant l'arrivée des Européens, les insulaires employaient leur temps non seulement à la culture et à la pêche mais aussi aux travaux d'une industrie très longue et fatiguante : n'ayant pour outils que des os, des arêtes et d'autres menus objets, il leur fallait beaucoup de temps pour tisser leurs étoffes, embellir et meubler leurs cabanes, construire leurs canots : tous étaient à la besogne. Mais dès qu'ils eurent été munis de haches et de couteaux, dès que les marchands étrangers leur eurent apporté des sous et des verroteries pour remplacer leurs monnaies en pierres taillées, agates ou jaspes, percées d'un trou, ils profitèrent du loisir pour ne rien faire et s'avilirent, se débauchèrent d'autant[2]. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir les négriers proposer le travail forcé comme remède à ces fâcheux loisirs des indigènes, et, sans plus de scrupules, quelques aventuriers américains se sont livrés, durant les dernières années du dix-neuvième siècle, à la traite des Poly-

1. Jules Rémy, *Ka Modelo Havaii.* — 2. Wilson Keate, *An account of the Pelew Islands*; — Semper, *Die Philippinen und ihre Bewohner.*

nésiens, notamment des habitants des îles Gilbert, au nord des Ellice, les



Cl. du *Globus*.

ARMES POLYNÉSIENNES

invitant à bord de leurs bateaux et les transportant, morts ou vifs, jusqu'à la côte du Guatemala, où l'on employait les rares survivants.

C'est donc l'ensemble des modifications apportées par les civilisés qui mène l'Océanien sur la route de la mort, d'autant plus loin que les changements quelconques, bons ou mauvais, indispensables ou accessoires ont été plus nombreux. On sent combien était juste la réponse faite à l'honnête Gordon par une peuplade qu'il avait le remords d'avoir initiée à la civilisation : « Que puis-je faire pour vous ? » « Rien, nous n'avons besoin de rien. Allez-vous-en, c'est la seule chose que nous vous demandions ».



Cl. du *Globus*.

POUTRE DU LOGIS
Sculpture maori.

Dans le langage convenu des adulateurs de toute oppression, il est souvent fait mention du « sceptre » et du « joug » de la civilisation, et, plus souvent, de son « égide » protectrice, de son « bouclier », de sa « torche » et de son « auréole ». Mais un explorateur américain emploie un autre terme moins poétique, le « fouet » ; d'après lui c'est par la courbache qu'il faut dresser les simples au travail exigé par la société moderne[1]. Hélas! sans avoir formulé cette théorie, nombre de planteurs l'ont appliquée déjà en Calédonie, dans les Nouvelles-Hébrides, aux îles Fidji, à Samoa, dans les Sandwich, où, d'ailleurs, le « fouet » n'a pas mieux réussi que le « bouclier » et « l'auréole ». Les indigènes ont continué de s'avilir et de dépérir.

La maladie et la mort ont donc saisi les habitants de ces îles fortunées, et, pourtant, il n'y a point à désespérer. Dans l'histoire de l'humanité, nombre de groupes ethniques, saisis par le remous des forces en lutte, semblaient aussi près de la mort que le sont de nos jours les Océaniens ; quand même, ils ont repris et prospéré de nouveau.

1. George Earl Church, *Geographical journal*, Aug. 1901, p. 153.

Il est vrai, tel peuple, comme celui des Vandales, a disparu sans laisser de traces, mais, le plus souvent, les tribus aventurées en dehors de leur milieu, ou soumises à l'assaut de populations envahissantes mieux armées, ne sont pas détruites entièrement : elles s'accommodent peu à peu aux circonstances maîtresses, changent de nom, de religion, de mœurs et, par l'effet des croisements, se fondent de génération en génération dans la race même des exterminateurs. C'est ainsi que les Guanches des [Canaries sont devenus des Espagnols et que les Peaux-Rouges du territoire indien deviennent des « Anglo-Saxons ». De même les Océaniens se changent graduellement en métis, en semi-Européens; de nouvelles générations nous donneront des blancs aussi complets que nous le sommes nous-mêmes, Ibères, Ligures, Celtes, Germains et Slaves mélangés de Sémites.



Cl. du *Globus*.
POUTRE DU LOGIS
Sculpture maori.

La facilité, la fréquence des voyages qui placeront ces îles dans la proximité virtuelle du monde européen auront pour conséquence indirecte de modifier la race. Les îles du Pacifique tropical paraissent faites pour devenir des séjours de bonheur: ce sont des « paradis » autrement enchanteurs que les palmeraies, déjà fort belles, des bords de l'Euphrate et que les jardins de l'Arménie, dominés de loin par le double cône de l'Ararat. Certainement, l'admirable « voie lactée » que des îles par myriades ont formée dans la mer du Sud sera, dans un avenir assez rapproché, une succession de retraites délicieuses où viendront se délasser pour un temps, même se reposer pour la vie, ceux que fatigue l'âpre lutte industrielle de nos grandes cités. Là se succèdent à l'infini des « côtes d'azur », non moins propices au repos que la « corniche » de Menton et la « rivière » de Gênes. Déjà des Anglais de la Nouvelle-Zélande frètent des bateaux à vapeur pour aller par centaines visiter d'étape en étape les sites les plus curieux de

ce vaste monde insulaire du Pacifique et, parmi les visiteurs, il en est qui restent en route, au bord d'une crique paisible, sous l'ombrage touffu d'un arbre à pain où la vie leur sera douce.

Ainsi se résoudra l'antinomie actuelle. Tant qu'il se trouvait suspendu, pour ainsi dire, entre deux civilisations inconciliables, le Polynésien était dans la situation d'un animal captif, hébété, sans pensée. Comme le disait Gratiolet, en une discussion mémorable entre les membres de la Société d'Anthropologie, le pauvre insulaire vaincu perdait la conscience de son être et toutes ses idées de morale s'en allaient à vau l'eau ; il ne savait plus ce qui est bien ou mal et se laissait entraîner sans ressort personnel, sans élan ni volonté. Désormais, tous ceux qui n'auront pas été violemment supprimés, comme le furent les Tasmaniens, comme le sont la plupart des tribus d'Australie, cesseront d'avoir le moindre doute relativement au courant de civilisation qui les emporte. Ayant passé par la « religion de l'huile », ils sauront parfaitement ce qu'est notre société moderne, où tout se vend, où tout s'achète, mais qui contient pourtant en soi une attente de progrès, un idéal de choses plus élevées, comme un imperceptible bourgeon qui doit un jour s'épanouir en fleur.

La grande évolution consiste principalement dans le mépris du *tabou*. Les pierres saintes, les arbres fétiches, les marques tracées sur le sol ont perdu leur pouvoir magique, c'est-à-dire que les chefs spirituels et temporels et les chefs de la famille, les maris et pères, ont cessé d'être des maîtres absolus et de donner à leur volonté une forme symbolique : les signes effroyables sont devenus ridicules et, si les missionnaires veulent les maintenir au profit de leur propriété, ils sont obligés d'avoir recours à l'espionnage et à la délation. Il est vrai qu'à la place des anciens tabous, les étrangers en ont apporté d'autres, la Bible, le crucifix, le drapeau; mais, précisément, ces divers symboles, appartenant à une civilisation morcelée, ne se contredisent-ils pas mutuellement? Ils ne présentent point un ensemble qui impose en même temps la conviction, le respect, la terreur et, qui plus est, les « porteurs de torches », les civilisateurs eux-mêmes ne croient qu'à demi ou même pas du tout aux doctrines qu'ils sont chargés d'enseigner ; ils mêlent l'indifférence, même la pensée libre, à l'instruction religieuse, morale ou patriotique, c'est dire que le mouvement qui entraîne actuellement les insulaires est, à quelques années ou décades près, identique à celui dans lequel tout

notre monde moderne est emporté. On les convertit tant bien que mal, mais à cette conversion se mêle déjà l' « irréligion de l'avenir ». Un de mes souvenirs les plus précis est celui d'une controverse véhémente que j'eus à soutenir fort avant dans la nuit avec un missionnaire qui devait partir le lendemain matin pour aller évangéliser les anthropophages des îles Fidji. Le malheureux partit fort ébranlé : « Mais du moins, demanda-t-il, navré, pourrai-je leur dire qu'il y a un Dieu? »

Sans doute, le fond atavique resurgira souvent encore, mais combien déjà les Polynésiens que nous décrivirent Cook et Bougainville, Moerenhout et Fornander sont devenus tout autres! Ainsi la mode du tatouage, que les insulaires de la mer du Sud, surtout les Maori de la Nouvelle-Zélande, les gens de Taïti, de Samoa, des Sandwich avaient élevée à la hauteur d'un grand art, cette mode a presque complètement disparu, si ce n'est dans les îles les plus malheureuses, les Marquises. Chose curieuse, en mainte île de la Polynésie fréquentée par les étrangers, la statistique des tatoués comprendrait un plus grand nombre d'Européens que d'indigènes et, certes, les premiers n'auraient pas à se vanter, comme jadis les Maori, de la noble élégance de leur dessin. A cet égard, la transformation peut donc être considérée comme définitive : actuellement les Polynésiens placent leur coquetterie dans le vêtement comme ils la plaçaient autrefois dans l'ornement pictoral du corps librement exposé aux regards.

Le mouvement qui se produit dans la direction d'une civilisation nouvelle, et qui s'indique nettement par le changement en grande partie spontané du costume, se manifeste bien plus encore par l'acquisition d'un langage nouveau. Les anciennes langues à l'aimable parler musical disparaissent de plus en plus, remplacées d'abord par un jargon dont les mots anglais *toutou*, c'est-à-dire *cook*, cuisinier, *titeta* pour *teakettle*, théière, et les termes français *repupilita* pour *république*, sont bizarrement, quoique gentiment, défigurés, mais qui, à leur tour, cèdent la place à la langue véritable, avec ses recherches grammaticales et tours oratoires. De nombreux Océaniens mettent leur orgueil à bien parler des langues européennes, à faire des calculs mathématiques compliqués, même à réciter avec soin de longues énumérations géographiques, et, chose plus importante encore, ils n'ont plus à « tuer le temps », stade de transformation qui leur fut si funeste pendant leurs premières années de contact avec les Européens; ils acquièrent des métiers et des professions diverses.

Les matelots polynésiens sont très justement appréciés, et le baleinier Bullen [1] dit combien il eut à se louer d'eux et parle avec le plus grand éloge de ses compagnons canaques, natifs de Vau-Vau, dans l'archipel des Amis (Tonga). Grands, forts, adroits, serviables, toujours francs et joyeux, d'un courage enthousiaste, sobres et véridiques, ils étaient de beaucoup supérieurs, en moyenne, physiquement et moralement, à leurs camarades d'origine européenne.

En cette nouvelle période d'adaptation à l'ambiance européenne, plusieurs exemples récents nous montrent heureusement que la prétendue loi de dépérissement racial est souvent en défaut. Les statistiques relevées par les soins du médecin Gros, dans les îles australes et de la Société [2], établissent que, depuis la grande épidémie de rougeole, qui, en 1854, enleva huit cents personnes à Taïti, la population indigène et métissée n'a cessé d'augmenter régulièrement chaque année. Les relevés de l'Etat civil constatent aussi des augmentations dans Bora-Bora, la grande Tubiaï, et, d'après le dire des indigènes, Rorutua et Rimatava s'accroîtraient également en population. M. Paul Huguenin nous dit aussi que la population de toutes les Iles-sous-le-Vent, sauf Haahine, est en augmentation considérable depuis 1834. Enfin, l'île de Rapa, que d'anciens travaux de culture et d'irrigation prouvent avoir été jadis très peuplée, mais qui ne comptait pas plus de 70 habitants en 1851, avait plus que doublé, presque triplé le nombre de ses résidants quarante années après, et sans qu'un seul immigrant, à l'exception d'un gendarme — représentant de la République Française —, fût venu résider dans l'île : en 1891, on comptait 191 citoyens de Rapa. Nul doute qu'avec l'aide du travail régulier, d'une bonne hygiène, d'une surveillance plus étroite des maladies contagieuses et d'une accommodation plus complète au milieu de civilisation nouvelle, la population ne parvienne à se rétablir en son état normal, même dans les îles où la phtisie règne d'une manière endémique; mais la dépopulation continuera naturellement dans les archipels dont les habitants sont enlevés de vive force sous prétexte d' « engagements volontaires », car l'esclavage est une autre et la pire forme de la mort.

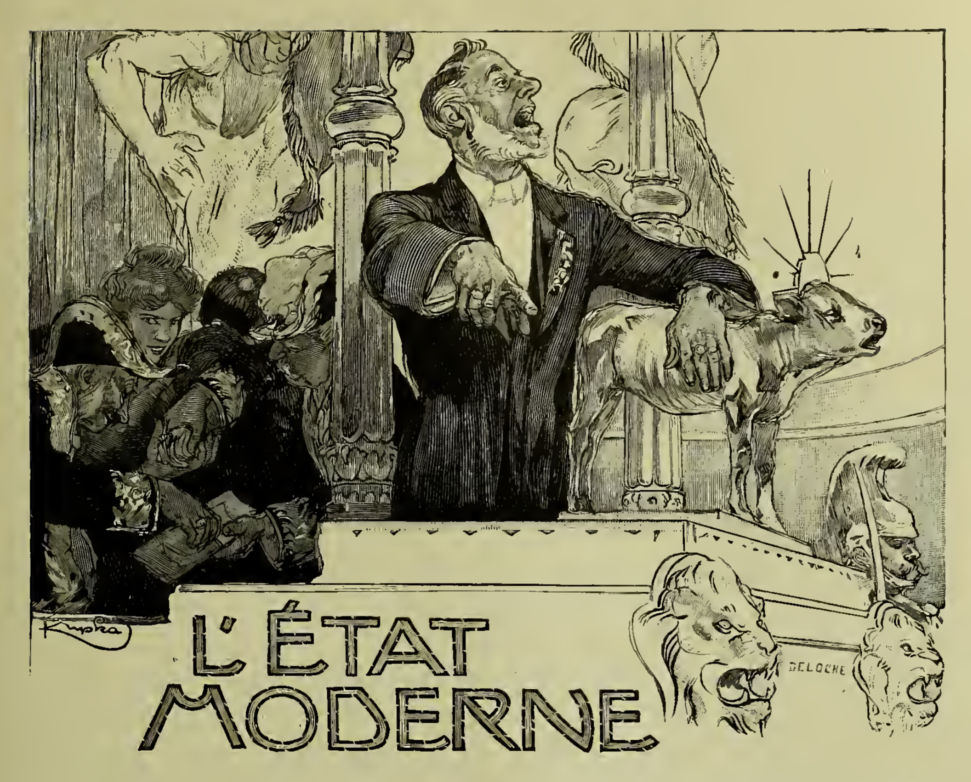
Rien ne se perd, nous dit-on; mais il est certain que, d'avatar en avatar, de désintégrations en intégrations nouvelles, les choses de l'avenir

1. Frank T. Bullen, *The Cruise of the* « Cachalot », 2e vol. — 2. *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1896, fascicules 2 et 3, séance du 20 février 1896.

ressemblent souvent fort peu à celles du passé. Quoi qu'il en soit, les faits que nous apportent les géographes et les anthropologistes permettent de constater que la belle race polynésienne n'est point à l'article de la mort : elle se transforme, mais elle persiste dans ses alliances nouvelles. En son naïf amour de la vie, elle est d'ailleurs soutenue par un invincible espoir. Nul Océanien ne se suicide : il ne comprend point le Français, le civilisé, qui jouit du bonheur de voir, d'apprendre, d'agir et qui, pourtant, se laisse aller volontairement à déserter l'existence.







La loi a pour effet immédiat d'endormir dans un triomphe momentané ceux qui l'ont dictée.

CHAPITRE VII

UNITÉ DE CONVERGENCE DES NATIONS. — AUTORITÉ ABSOLUE OU MITIGÉE
RÉGIME PARLEMENTAIRE. — RÉPUBLIQUES ET MONARCHIES.
ÉVOLUTION ET RÉVOLUTION
ESPRIT DE CORPS ; MAGISTRATS, INGÉNIEURS ET OFFICIERS
COALITION DES CORPS CONSTITUÉS. — FONCTIONNAIRES ET FONCTIONNARISME
LIBERTÉ DE LA PERSONNE HUMAINE

Ainsi le monde est bien près de s'unifier : jusqu'aux îlots épars dans l'immensité de l'Océan, toutes les terres sont entrées dans l'aire d'attraction de la culture générale, avec prédominance du type européen. Seulement en quelques rares enclaves, en des pays de grottes où les hommes fuient la lumière, en des lieux très écartés que ferment des murs de rochers, des forêts ou des marécages, des tribus ont pu se maintenir tout à fait isolées, sans que leur existence s'associe au rythme

de la grande vie universelle. D'ailleurs, si jalousement que se cachent ces peuplades auxquelles suffit le petit cercle héréditaire, les chercheurs de la science les ont découvertes et les font entrer dans l'ensemble de l'humanité en étudiant leurs formes, leur genre de vie, leurs traditions et les classant dans la série dont elles étaient un groupe ignoré.

La tendance instinctive de toutes les nations à prendre part aux affaires communes du monde entier s'est manifestée déjà en maintes circonstances de l'histoire contemporaine. Ainsi l'on vit en l'année 1897 les six grandes puissances européennes, chacune peut-être avec une pensée secrète mais toutes avec la prétention de maintenir l'équilibre européen, satisfaire à la fois la Turquie et la Grèce, tout en fusillant quelques malheureux Crétois, des « frères en Christ », puisque l' « ordre public » le voulait ainsi. Malgré l'écœurant spectacle que présentait ce grand déploiement de force contre un petit peuple réclamant que justice lui fût rendue, ce n'en fut pas moins un fait politique tout à fait nouveau et suggestif que l'union de ces soldats et marins de diverses langues et nations, se groupant en détachements alliés sous les ordres d'un chef tiré au sort parmi Anglais et Autrichiens, Italiens, Français et Russes. Ce fut un événement d'un caractère international, unique jusqu'alors dans l'histoire par la précision méthodique avec laquelle on l'appliquait. Il restait désormais prouvé que l'Europe est bien dans son ensemble une sorte de république d'Etats, unis par la solidarité de classe. La caste financière qui règne de Moscou à Liverpool avait fait agir les gouvernements et les armées avec une discipline parfaite.

Depuis, l'histoire nous a présenté plusieurs autres exemples de ce Conseil des nations qui se constitue spontanément dans toutes les graves circonstances politiques ; les intérêts de tous étant en jeu, chacun veut avoir sa part dans les délibérations et ses avantages dans le règlement. En Chine, par exemple, la fédération momentanée qui se produit entre nations est assez étroite pour réunir les militaires représentants de tous les Etats dans une œuvre commune de destruction et de massacre ; ailleurs, au Maroc, notamment, les agissements communs se bornent pour un temps à des confabulations diplomatiques, mais quoi qu'il en soit, le fait reste bien acquis. Les Etats ont la conscience très nette de la répercussion sur leur propre destinée de tous les faits qui se produisent, en n'importe quel lieu du monde et, de leur mieux, ils

s'efforcent de parer au changement d'équilibre. Toutefois il importe bien de signaler le contraste qui se produit dans la solidarité des Etats conservateurs, comparée à celle des peuples en période de révolution. La poussée s'accomplit, mais en sens inverse. Tandis que l'année 1848 avait secoué le monde en une vibration de liberté, on voit, cinquante ans après, l'Angleterre se livrer aux représentants de l'aristocratie et se lancer dans une longue guerre derrière une bande de flibustiers, la France aux prises avec une recrudescence d'esprit clérical et militaire, l'Espagne rétablir les mœurs de l'Inquisition, l'Amérique, peuplée d'immigrants, essayer de fermer ses portes à l'étranger, et jusqu'à la Turquie prendre sa revanche sur la Grèce.

Puisque le mouvement de convergence vers la compréhension commune des choses se produit dans le monde entier, il est donc permis de prendre l'état d'esprit et la pratique des civilisés d'Europe dans la gestion de leurs sociétés et la réalisation de leur idéal, comme le point de départ des transformations qui s'opèreront dans l'avenir. Evidemment, chaque groupe d'hommes acheminés vers le même but ne suivra pas servilement la même grand'route, il prendra, selon le point qu'il occupe actuellement, le sentier de traverse déterminé par la résultante de toutes les volontés individuelles qui le constituent. C'est donc une sorte de moyenne qu'il convient d'établir, moyenne à laquelle se rattache, suivant le milieu dans le temps et dans l'espace, la situation particulière de chaque nation et de chaque élément social. Mais, en pareille étude, il faut que l'investigateur s'éloigne avec soin de toute tendance au patriotisme, reste de l'antique illusion d'après laquelle la nation à laquelle on appartenait se trouvait spécialement désignée par une Providence céleste à l'acquisition des richesses et à l'accomplissement de grandes choses. A cette illusion, naturelle chez tous les peuples, qu'ils sont les premiers de tous en mérite et en génie, correspond une autre illusion, que Louis Gumplowitz désigne par le terme d' « acrochronisme » et par l'effet de laquelle on s'imagine volontiers que la civilisation contemporaine, si imparfaite qu'elle soit, n'en est pas moins l'état culminant de l'humanité, et que tous les âges antérieurs appartiennent en comparaison aux âges de barbarie. C'est là un égoïsme « chronocentrique » analogue à l'égoïsme « ethnocentrique » du patriotisme.

Dans la société actuelle, le « droit de l'homme », proclamé par des individus isolés depuis des milliers d'années et depuis plus d'un siècle

par une assemblée qui attira sur elle l'attention des peuples et des temps, ce droit n'est encore reconnu qu'en principe, comme un simple mot dont on ne cherche point à pénétrer le sens. Le fait brutal de l'autorité persiste contre le droit, à la fois dans la famille, dans la société, dans l'Etat; il persiste, mais tout en admettant son contraire, en se mélangeant avec lui en mille combinaisons illogiques et bizarres. Bien peu nombreux sont encore les fanatiques de l'autorité absolue qui donnent au prince droit de vie et de mort sur ses sujets, au mari et au père même droit sur sa femme et sur ses enfants. L'opinion flotte indécise, dirigée en ces matières moins par le raisonnement que par les circonstances du drame, les sympathies personnelles, la forme des récits. D'une manière générale, on peut dire que l'homme mesure la rigueur de ses principes de liberté à la part d'intérêt personnel qu'il a dans le fait accompli. Il est strict, entier, quand il s'agit d'événements qui se passent de l'autre côté du globe ; il transige quelque peu et mêle ses manies d'autorité à des conceptions de droit humain quand les faits se rapportent à son pays, à sa caste; enfin, quand il est directement touché, il risque de se laisser aveugler par la passion et, volontiers, il parlerait en maître.

Dans certains pays, en France par exemple, n'est-il pas convenu, pour ainsi dire, que le mari a le droit de tuer sa femme infidèle? C'est dans la famille surtout, c'est dans ses relations journalières avec les siens que l'on peut le mieux juger l'homme : s'il respecte absolument la liberté de sa femme, si les droits, la dignité de ses fils et de ses filles lui sont aussi précieux que les siens, alors la preuve est faite ; il est digne d'entrer dans une assemblée de citoyens libres ; sinon, il est encore esclave, puisqu'il est tyran.

On a souvent répété que le groupe de la famille est la cellule primordiale de l'humanité. C'est là une vérité toute relative, car deux hommes qui se rencontrent et se lient d'amitié, une bande qui se forme pour la chasse ou pour la pêche, en y comprenant même des animaux, un concert de voix ou d'instruments qui se marient à l'unisson, et des pensées qui se réalisent en actions communes constituent également des groupements initiaux dans la grande société mondiale. Du moins est-il certain que les associations familiales, quels qu'en soient d'ailleurs les modes, polygynie ou polyandrie, monogamie ou libres unions, exercent une action directe sur la forme de l'Etat par la répercussion de leur éthique : on voit en grand les choses de la même



Cl. de *Chine et Belgique*.

GROUPE DE SOUS-OFFICIERS DES DÉTACHEMENTS MILITAIRES STATIONNÉS A PÉKIN

Angl. Franç. Autrich. Franç. Allem. Amér. Angl. Angl. Allem. Autrichien.
Allemand. Français. Allemand. Anglais. Autrichien. Russe. Américain. Français. Allemand. Français.
Autrichien. Japonais. Belge. Allemand. Italien. Anglais. Italien. Allemand. Hollandais. Japonais. Français.
Chinois. Français. . Américain. Autrichien. Chinois.



manière qu'on les voit en petit. L'autorité qui prévaut dans le gouvernement correspond à celle qui sévit dans les familles, mais d'ordinaire, il faut le dire, en moindres proportions, car le gouvernement n'a pas sur les individus épars la même force de pression que le conjoint sur le conjoint qui vit sous le même toit.

Conformément à cette pratique des familles, qui s'est naturellement transformée en « principe » chez tous les intéressés, le gouvernement s'est donc constitué dans toutes les parties du genre humain qui vivent séparées les unes des autres, en corps politiques distincts. Les causes de ce partage varient et s'entremêlent : ici la différence des langages a limité deux groupes ; ailleurs les conditions économiques provenant d'un sol particulier, de productions spéciales, de voies historiques autrement dirigées ont tracé la frontière ; puis sur toutes les causes premières, naturelles et d'évolution successive, sont venus broder des conflits, qu'une société autoritaire doit justifier partout et toujours. Ainsi, par le jeu incessant des intérêts, des ambitions, des forces attractives et répulsives, des Etats se sont délimités, prétendant, en dépit de leurs vicissitudes incessantes, à une sorte de personnalité collective, exigeant même de la part de leurs ressortissants, un sentiment particulier d'amour, de dévouement, de sacrifice qu'on appelle le « patriotisme ». Un conquérant passe, démarquant les frontières et, du coup, les sujets ont, de par l'autorité, à modifier leurs sentiments, à s'orienter vers un nouveau soleil.

De même que la propriété est le droit d'user et d'abuser, de même l'autorité est le droit de commander à tort ou à raison. C'est bien ainsi que l'entendent les maîtres, et c'est également ainsi que le comprennent les gouvernés, soit qu'ils obéissent servilement, soit qu'ils sentent l'esprit de révolte se réveiller en eux. Il est vrai que les philosophes ont vu tout autre chose dans l'autorité. Désireux de donner à ce mot une signification qui le rapproche du sens primitif, analogue à celui de création, ils nous disent que l'autorité réside dans quiconque enseigne à qui que ce soit quelque chose d'utile, qu'il s'agisse du premier des savants ou de la dernière des mères de famille[1], et, même d'aucuns vont jusqu'à considérer le révolutionnaire qui se redresse contre le pouvoir comme le véritable représentant de l'autorité.

1. Saint-Yves d'Alvaydra, *La mission des Juifs*, p. 41.

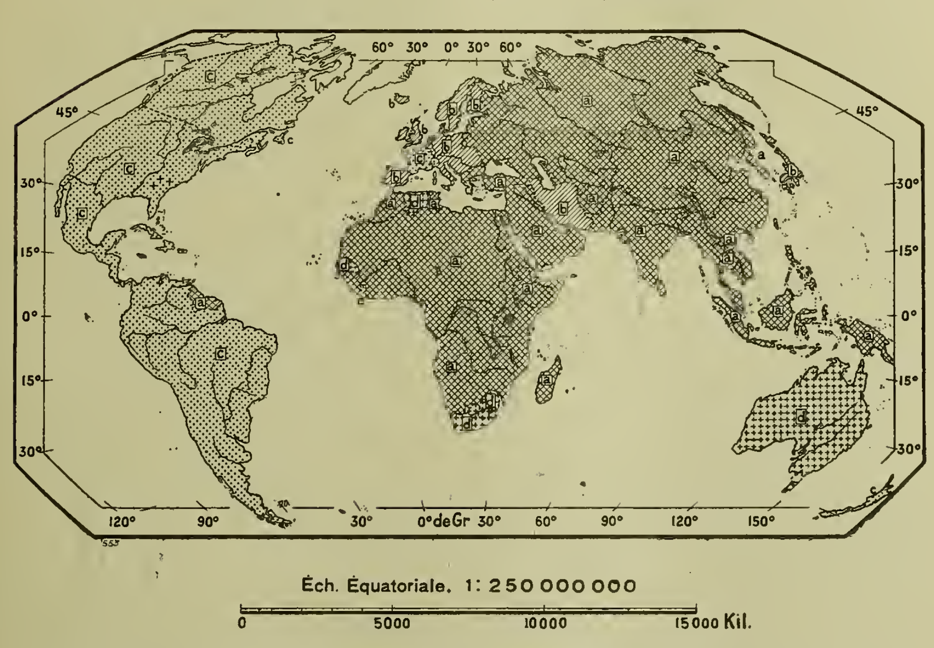
Chacun a le droit de parler le langage qui lui convient et de donner aux mots le sens qu'il a personnellement choisi ; mais il est certain que, dans la conversation populaire, le mot « autorité » a bien le sens que lui donna jadis Poseïdon commandant aux tempêtes : « Ainsi je veux, ainsi j'ordonne ! Pas de raison, ma volonté suffit ! » Depuis, les maîtres ne parlèrent jamais autrement. N'est-il pas convenu que le « canon est la raison suprême des rois » ? Et la « raison d'Etat » ne se distingue-t-elle pas essentiellement par ce fait qu'elle n'est pas la raison ? Elle se place en dehors des conditions de l'humanité vulgaire, elle commande au juste et à l'injuste, au bien et au mal comme elle le désire.

En bonne logique autoritaire, tout appartient au monarque absolu, la terre aussi bien que la vie de ses sujets. N'était-ce pas déjà par l'effet d'une véritable condescendance que, lors de son avènement, Sa Majesté Siamoise daignait « autoriser tous ses sujets à se servir des arbres et des plantes, de l'eau, des pierres et de toutes les autres substances qui se trouvent dans son royaume »[1] ? Et n'était-ce pas en retour, de la part du sujet, une certaine audace que de « déposer sous la plante des pieds sacrés tout ce qui se trouvait en sa possession » ? Car il va sans dire que tout appartient au maître des maîtres, et le despote aurait pu faire trancher la tête aux audacieux qui se hasardaient à tenir devant lui un tel langage, preuve que, malgré les formules d'abjection, la propriété privée commençait à exister dans le pays et que le maître n'était plus seul. Mais le monde politique est plein de ces contrastes entre le principe de l'autorité absolue et les exigences de la liberté individuelle. Sans aller si loin, dans la despotique Asie, et même en restant dans la « libre Angleterre », ne voit-on pas en mille textes du passé, dont le sens est peu compris dans le présent, que l'autorité du prince était en fait presque illimitée ?

Il n'est guère de bornes à l'avilissement auquel le sujet consent à se prêter dans ses relations avec le monarque. Un siècle à peine s'est écoulé depuis que l'empereur Paul faisait découvrir tous les passants pour voir de quelle manière ils étaient coiffés et n'admettait personne en sa présence sans que le genou de l'adorateur tombant sur le parquet et son baiser sur l'impériale main résonnassent dans la salle à grand bruit. Le mot « chauve » était prohibé sous peine de knout parce que l'empereur était chauve, de même que le terme « camus » parce que le

1. Pallegoix, *Description du royaume de Siam*, I, p. 263, 264.

nez auguste était écrasé comme celui d'un kalmouk. Défendu de dire que les astres célestes accomplissent leur « révolution », et, dans toutes les représentations, interdit d'employer le mot « liberté », qui devait être remplacé par celui de « permission »[1]. Et cependant ce fou, qui avait une méthode dans sa folie, régna cinq ans et son peuple l'eût laissé indé-



N° 554. Autocratie, Royauté, République.

A. Pays gouvernés autocratiquement, quand bien même les agents du despotisme appartiendraient d'autre part à un groupement de libres citoyens : Abyssinie, Congo, Russie, etc.

B. Monarchies constitutionnelles : Allemagne, Japon, Perse, etc.

C. Républiques : Argentine, France (Liberia oubliée), etc.; le Canada et la Nouvelle-Zélande sont aussi classés dans cette catégorie d'Etats.

D. Pays où une race s'est constituée en monarchie ou en république et maintient asservie une autre population : Algérie, Australie, Transvaal, etc.

finiment sur son trône : il succomba sous l'effort d'une conjuration de cour, que n'ignorait point son fils, le futur Alexandre Ier.

Et si le pouvoir personnel se montre par des côtés abjects, ne se voit-il pas encore sous son aspect féroce ! Les guerres auxquelles Napoléon a laissé son nom étaient bien les siennes et si ce que l'on appelle son « génie » n'était point intervenu, la folle équipée de l'expédition

1. Masson, *Secret memoirs of the Court of Saint-Petersbourg*, London, H. S. Nichols.

d'Egypte n'aurait certainement pas eu lieu, des armées ne se seraient pas fondues dans l'atroce guerre d'Espagne pour y donner un fauteuil de vice-roi à Joseph Bonaparte ; l'effroyable rencontre d'hommes qui se produisit dans la Russie centrale, et qui se termina par un désastre sans nom, fut également le résultat de la volonté impériale. Sans lui, dont l'apparition s'explique d'ailleurs par l'ignorance et les mesquines passions de ses contemporains, des millions de vie humaines auraient été épargnées.

D'autres dévastateurs ont succédé à celui qu'on a eu le front d'appeler le « martyr de Sainte-Hélène », et, de même que maint soldat s'imagine avoir le « bâton de maréchal dans sa giberne », des milliers de chefs de guerre ont espéré que l'épée de Napoléon serait leur héritage. Le conquérant n'est plus là, mais c'est bien de lui que l'on peut parler comme d'un mort auquel sont asservis les vivants. C'est un spectacle à la fois très instructif et fort lamentable que celui de ces tourbes nombreuses de la société qui cherchent un maître. Le troupeau demande un chien qui veuille bien lui japper aux flancs, lui planter ses crocs dans la chair. Des multitudes invoquent les Napoléon, mais ceux-ci ne répondant pas à l'appel, on peut du moins professer un culte pour les bottes et la cravache du défunt. Il faut bien se passer de revivre l'antique servitude dans toute son ignominie, mais on la glorifie en légende, on en fait une période sainte, et les poètes s'essaient à chanter sur le mode héroïque la bassesse des aïeux. Et, puisque le maître n'est plus là dans sa prestigieuse grandeur, on peut se consoler à demi en se prosternant devant les maîtres secondaires qui lui ressemblent le plus, devant ceux qui mettent au service de leur ambition les qualités essentielles du dominateur : l'absence totale de scrupules, le mépris absolu des hommes, l'ardeur de jouissance toujours inassouvie, l'intelligence affinée au service du mal, l'ironie cruelle qui donne de la saveur au crime.

Ainsi, quoi qu'en disent les théoriciens qui voient dans l'Etat une sorte d'entité indépendante des hommes, l'histoire nous montre de la manière la plus évidente que le gouvernement se présente encore pour une bonne part sous sa forme la plus primitive de la violence, celle de l'accaparement, du caprice, et que le représentant par excellence de l'Etat, c'est-à-dire le souverain, lui donne forcément la direction qui provient de la résultante de ses passions et de ses intérêts. Non seulement le roi n'est qu'un homme, il y a même toute chance pour qu'il

soit un homme inférieur à la moyenne, puisqu'il est entouré de flatteurs et d'intrigants qui lui cachent la vérité et que le vertige de sa position privilégiée l'expose à la folie. Lecky[1] constate que plus de la moitié des guerres qui dévastèrent l'Europe prirent leur origine dans les brouilles



Cl. du *Globus*.
MSSINGA, ROI DE L'UGANDA, ET DEUX ONCLES, SES MINISTRES

de souverains très apparentés. On comprend sans peine qu'il en ait été ainsi. Les peuples n'avaient aucun intérêt dans ces discussions de famille qui planaient au-dessus d'eux, mais ils s'y trouvaient entraînés ainsi que l'eau dans un tourbillon d'écluse : livrés comme une chose inerte aux rivalités et aux haines de leurs maîtres, ils étaient employés à satisfaire les unes, à rassasier les autres. Des lubies personnelles, des intérêts

1. *History of England in the Eighteenth Century*, vol. I, page 104.

de famille, voilà ce qui se cache sous la « Grâce de Dieu », héritage des temps antiques légué par les Merodach (Marduk), les Pharaons et les Césars. Même parmi les rois actuels que lient des constitutions et des institutions précises, et qui, malgré leurs velléités de pouvoir absolu, se sentent un peu dans la situation d'insectes piqués par une épingle, l'histoire contemporaine peut en désigner au moins un, au centre de l'Europe, sur l'un des trônes les plus élevés du monde, qui ne manque aucune occasion de se proclamer l'élu direct de Dieu : Très Haut lui-même, il n'a d'autre responsabilité qu'envers le Très Haut.

Mais, par suite de l'évolution historique, il se trouve que la plupart des défenseurs de l'ancien régime ont abandonné l'attaque et se tiennent sur la défensive ; ils en sont à plaider les circonstances atténuantes. De même que, dans une époque mémorable, on maintint la République en France parce qu'elle était l'état de transition qui divisait le moins, de même on garde la monarchie en plusieurs Etats parce qu'elle permet aux divers partis de patienter dans l'attente d'un accord sur les changements à faire. Toutes les vertus domestiques et privées que le souverain a la chance de posséder lui sont comptées comme des mérites tout particulièrement exceptionnels, et même toutes les faveurs du sort, bonnes récoltes et beaux jours, sont considérées comme étant dues sinon à son pouvoir direct, du moins à une sorte d'intervention. Le symbole de cette souveraineté du maître terrestre sur les éléments du ciel se voit encore en Chine, lors d'une éclipse de soleil ou de lune, quand le mandarin chinois, muni de ses armes et vêtu de son grand uniforme, signifie d'en bas ses ordres au nom de l'Empereur et, pour faire plaisir à son peuple, délivre l'astre menacé. Récemment, lorsque la reine Victoria d'Angleterre mourut, après un très long règne de trois quarts de siècle, nombre de ses sujets enthousiastes semblèrent presque s'imaginer qu'elle avait été pour quelque chose dans les immenses progrès accomplis dans le monde pendant toute l'ère victorienne, *the Victorian age*. C'est ainsi que se formèrent jadis les légendes des Rama, des Cyrus, des Charlemagne ; c'est ainsi qu' « un regard de Louis enfantait des Corneille ».

L'état de transition entre l'asservissement de tous à un seul, forme normale de la monarchie, et le groupement libre et spontané des hommes fonctionnant en harmonie, forme idéale de l'humanité, est marqué par des constitutions, des chartes, des statuts qui doivent forcé-

ment changer avec le temps, non seulement parce que la nation à laquelle ils s'appliquent évolue plus ou moins rapidement, mais aussi parce que ces conventions, promulguées avec tant de solennité, ne sont point des œuvres originales, provenant de la volonté précise du peuple : ce sont pour la plupart des copies, plus ou moins habiles, d'autres documents du même genre, et, comme les lois, elles représentent toujours les intérêts exclusifs de la classe dirigeante. Nul ne fit mieux la critique des constitutions écrites que le représentant des Tcheroki, parlant dans une assemblée générale des tribus du territoire indien, réunie en 1872 pour la discussion d'une charte générale : « Nous devons, dit-il, nous occuper de graver les institutions dans le cœur de nos concitoyens, seulement ainsi seront-elles durables. Les écrire sur le papier, autant les graver sur l'écorce de l'arbre. Le chêne de la forêt croît tous les ans, changeant d'écorce chaque fois : il en est de même pour la nation indienne. Deux choses ne passent point : la volonté de l'homme et le cœur du chêne. C'est à la volonté qu'il faut nous tenir, si nous voulons vivre et durer »[1].



FRANCISCO PI Y MARGALL
1824-1901
Président de la République espagnole en 1873.

Le nom de République appliqué à certains Etats, par opposition à celui de Monarchie, a été donné dans le cours des temps à des organisations bien diverses, mais qui, les unes et les autres, tentaient

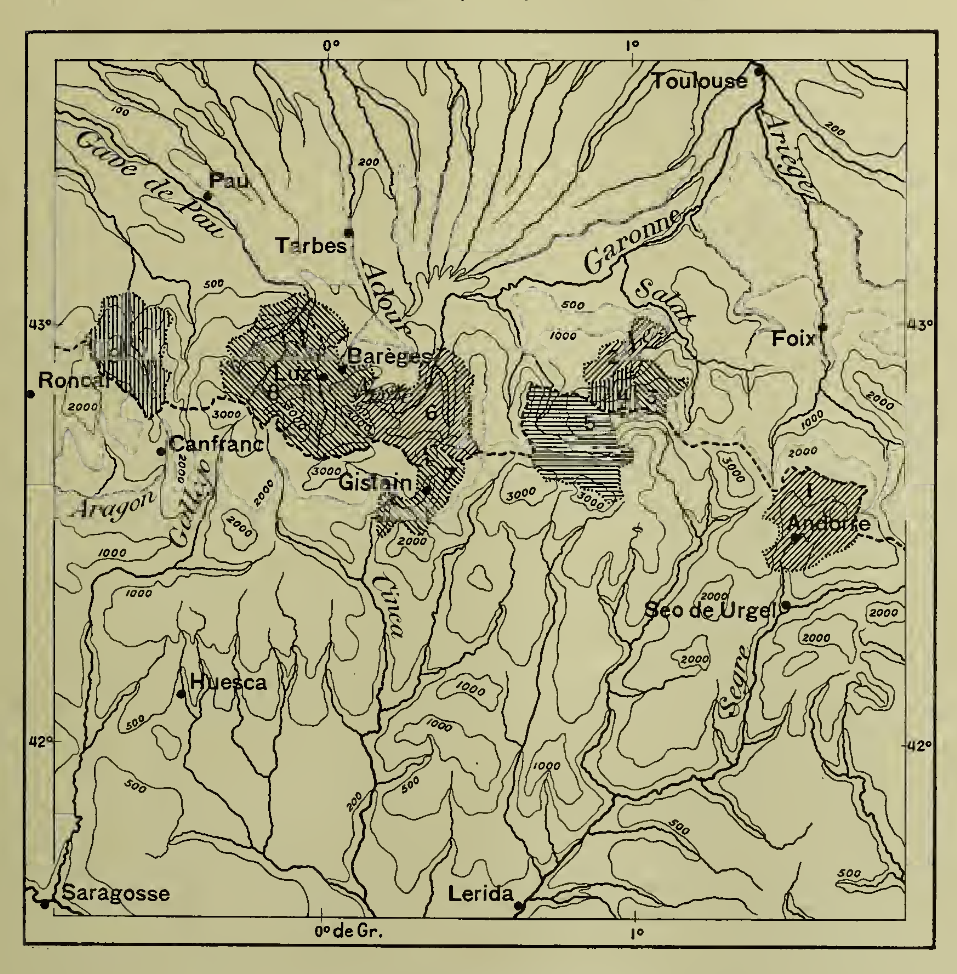
1. Le *Temps*, 30 août 1872. — A. Letourneau, *Evolution de la Morale*, p. 122.

de faire vivre un groupement plus ou moins restreint d'hommes se considérant comme libres au milieu d'une population d'esclaves ou de voisins barbares. Problème insoluble ! car il ne peut y avoir de société vraiment libre tant qu'un seul homme restera asservi sur la planète terraquée. Aussi le citoyen d'Athènes, le plébéien de Rome, le pâtre des vallées pyrénéennes, même les membres de la tribu des Ova-Mbarandu, au sud du Cunene, que le missionnaire Duparquet dépeint comme des républicains intransigeants, vivant en liberté complète, sans chef, sans prêtre qui puisse exiger l'hommage ou l'impôt, toutes ces communautés ont-elles succombé, absorbées par les empires serviles qui les entouraient. Mais on peut dire que ces organisations formulaient des solutions plus originales que les républiques du vingtième siècle, soumises au gouvernement de la haute finance internationale et par elle nivelées au rang des monarchies voisines.

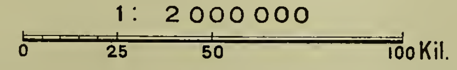
Les différences de titre sont donc sans caractère essentiel, mais il importe de les constater et d'en déterminer l'origine historique. Parmi les cent quatre-vingt millions ou deux cents millions d'hommes qui vivent actuellement en régime républicain, sinon sans maîtres du moins sans rois officiels, il est évident que les Suisses, les Américains, les Français ont été entraînés à prendre le même nom par des circonstances historiques fort différentes. La Suisse, qui fut d'abord un chaos de seigneuries, de fiefs, de communautés champêtres, n'a eu qu'à chercher et à maintenir son équilibre de forces pour devenir une confédération républicaine; les Etats-Unis ont été poussés par l'entêtement de l'Angleterre à se priver du régime monarchique auquel tout d'abord ils voulaient rester religieusement fidèles; de même, les républiques hispano-américaines, qui s'étaient annoncées dans l'histoire par le cri de « Vive Ferdinand VII », n'ont pu évidemment en arriver au reniement de la royauté qu'après une longue évolution de guerres et de révolutions intestines. La république lusitano-brésilienne est restée plus longtemps immergée dans les institutions monarchiques, et la demi-douzaine de colonies semi-républicaines de *Greater Britain*, « Plus Grande Bretagne », la Dominion ou « Puissance » du Canada, la Commonwealth de l'Australie, la « Colonie » du Cap, la Nouvelle-Zélande, etc., ont très ingénieusement accommodé un reste de formes monarchiques à leur constitution républicaine. Seule la France a été amenée bien directement, par la logique des choses, à supprimer

la royauté comme attentatoire aux droits de l'homme et à faire de la République un symbole de Liberté, d'Egalité, de Fraternité.

N° 555. Anciennes Républiques des Pyrénées.



1 : 2 000 000



1, République d'Andorre. 2, Vallée de la Bouigane ou Ballongue. 3, Val de Bethmale ou Balamet. 4, Val de Biros. 5, Val d'Azran. 6, Vallée d'Aure. 7, Val de Gistain.

8, Les sept « rivières » du Lavedan ; en contournant ces vallées du nord vers l'ouest pour revenir par l'est, on trouve successivement les vallées suivantes : Surquères ou Batsouriguère ; Estrem de Salles ; Azun ; Saint-Savin ou Cauterets ; Barèges, Luz ou Balsan ; Davantaïque ; Castelloubon.

9. Vallée d'Aspe. — Roncal en Pays Basque espagnol est le centre d'une sorte de petite république.

Mais ce n'est qu'un symbole et un symbole presque partout incompris. La République française s'assouplit étrangement à des survivances

monarchiques ; même en 1875, lorsque le maintien de la forme républicaine en France fut voté dans le Parlement à une voix de majorité, il fut admis tacitement que si l'on acceptait le mot, vu la difficulté de trouver un roi, on resterait intransigeant sur le fond et que les anciennes institutions — ce que l'on appelle les bons principes — seraient respectueusement sauvegardées. C'est en effet ce qui eut lieu. La République, bonne princesse, qui ramasse péniblement l'argent dans les basses couches du peuple miséreux pour le paiement de ses fonctionnaires, la République continua religieusement de servir les honoraires de ses employés, tandis que ceux-ci, fidèles aux précédents, à la routine, à l'esprit de corps, poursuivaient leur vitupération contre le régime nouveau, grâce auquel ils faisaient belle figure dans le monde. Officiers, magistrats, prêtres, professeurs même, tenaient à honneur de trahir le gouvernement qu'ils étaient censés respecter et servir, et s'en vantaient même dans leurs discours et circulaires. Pendant cette affaire de trahison militaire — dite « affaire Dreyfus » —, qui prit un caractère épique dans l'immense tourbillonnement des passions humaines, ce fut un incident des plus curieux et des plus significatifs que celui de la consultation des élèves de Saint-Cyr, la grande Ecole militaire de la France : « Désirez-vous le changement de la forme gouvernementale? » — « Oui », fut la réponse unanime, augmentée chez quelques-uns des élèves d'expressions violentes ou grossières. Et plus tard, quand, sous la pression d'une partie du peuple, scandalisée de voir les congrégations religieuses s'emparer peu à peu de l'enseignement en France et chercher à malaxer toutes les intelligences d'enfants pour en faire autant de petits Jésuites, le gouvernement résolut enfin de se défendre, ne vit-on pas tous les tribunaux unanimes à justifier toutes les rébellions, insultes, voies de fait des moines et de leurs amis, et condamner uniformément à des peines si légères qu'elles prouvaient l'accord des magistrats avec ceux que l'on poursuivait? Jamais on ne vit exemple plus frappant de cette « maison divisée contre elle-même », dont parle l'Evangile. Or, « pareille maison ne peut subsister », nous dit la raison. Chaque jour nous montre quelque pierre se détachant de l'édifice.

Les révolutions, sous des formes d'ailleurs fort multiples, sont donc inévitables puisque les évolutions sont contrariées dans leur fonctionnement normal. Que les catastrophes terminales se divisent en mille petits faits, banqueroutes et suicides, rixes, grèves ou famines, ruines indus-

trielles ou déchéances politiques, appauvrissement et dépeuplement, ou bien qu'un ouragan politique et social passe brusquement sur la contrée en laissant derrière lui une traînée de ruines et de cadavres, le résultat est le même dans son ensemble. Le langage de l'histoire est catégorique en cette matière. Ou la mort, comme autrefois pour la Chaldée, l'Elam, la Bactriane, ou la transformation pénible, violente, douloureuse pour toutes les nations modernes, qui ne peuvent périr parce qu'elles s'entr'aident quand même, tout en s'entre-dévorant dans la concurrence vitale ! Il ne peut y avoir d'autre issue aussi longtemps que l'Etat, représenté par le pouvoir personnel d'un ou de plusieurs individus, ou même d'une classe entière, gardera le droit éminent de se considérer comme éducateur de la nation, car, cette éducation, il la fera toujours à son propre avantage, même avec la parfaite illusion de se « dévouer au bien du pays ». Il se produit une division du travail paraissant toute naturelle à ceux qui désirent le maintien des anciennes prérogatives : d'un côté le devoir de gouverner, de l'autre celui d'obéir. Mais ceux qui se chargent de « conduire le char de l'Etat » devraient tout savoir, tout prévoir, tout organiser; or les sujets, qui s'éduquent aussi, constatent les erreurs commises par leurs maîtres, récusent cette division du travail et s'appliquent à la renverser.

Les journées de Juillet ne furent-elles pas la conséquenee forcée des « ordonnances » et de tout le régime d'oppression qui avait amené le conflit ? La guerre franco-allemande ne fut-elle pas, de choc en choc et de vicissitude en vicissitude, la conséquence naturelle des deux empires napoléoniens renversant les deux républiques françaises ? Et, dans les premières années du vingtième siècle, la Russie n'aurait pas eu à soutenir le choc des armées japonaises si elle ne s'était, en violation de toutes promesses, emparée d'une province chinoise, se riant des naïfs qui pouvaient croire à sa parole. C'est donc bien à tort que l'on voit simplement dans les révolutions l'effet d'un instinct de destruction qui agiterait les masses populaires et les porterait à détruire. Sans doute, cet instinct existe, tous les éducateurs ont remarqué combien il est impérieux chez les enfants, amoureux nés du renouvellement. Il ne faut pas oublier que « vivre, c'est agir », et que « la destruction est la forme la plus facile de l'action » (Anatole France) ; mais il n'y a pas que l'instinct, il faut tenir compte surtout de la volonté collective provenant des conditions générales de la société.

Quand elle surabonde, la vie devient irrépressible : il en est comme de l'eau courante, que l'on peut endiguer, mais qui doit trouver une issue, soit par-dessus le barrage, en plongeant dans le lit accoutumé, soit, par une dépression latérale, dans une coulière nouvelle. Ainsi s'expliquent les effets imprévus des révolutions et des contre-révolutions violentes. Après de brusques changements obtenus par la force, la vie ne se manifeste plus par les mêmes actes, elle alimente des énergies dormantes jusqu'alors, pénètre en de nouveaux canaux comme l'eau comprimée par un piston ; mais, quelles que soient les transformations, la persistance de la force ne peut manquer de prévaloir. Le travail s'accomplit d'une autre façon, mais il s'accomplit, amenant toute une succession d'événements inattendus, que les faibles hommes soumis à leurs effets disent, suivant les circonstances, funestes ou favorables, en jugeant d'ordinaire d'après leur égoïsme étroit et leur vue du moment. C'est ainsi que le mouvement se transforme en chaleur et la chaleur en électricité. Voyant la machine s'arrêter, on se laisse aller facilement à croire que la force elle-même se disperse, mais voici qu'elle éclate soudain, transfigurée. C'est le dieu qui s'évanouit et se retrouve en de continuels avatars. Protée, toujours changeant, a pris la forme d'un être nouveau.

Dans l'illusion enfantine et barbare de pouvoir arrêter la vie débordante de la foule, d'immobiliser la Société à leur profit personnel, des individus et des classes disposant du pouvoir, chefs d'Etats et maîtres aristocratiques, religieux ou bourgeois, interviennent volontiers par la force brutale pour supprimer toute initiative populaire ; mais ils ne le font plus que d'une main hésitante. Les lois immuables de l'histoire commencent à être assez connues pour que les plus audacieux parmi les exploiteurs de la Société n'osent pas la heurter du front dans son mouvement ; il leur faut procéder avec science et adresse afin de la détourner en des voies latérales, comme un train que l'on aiguille en dehors de la grande ligne. Jusqu'à présent le moyen le plus fréquemment employé, et l'un de ceux qui, malheureusement, réussissent encore le mieux aux maîtres des peuples, consiste à changer toutes les énergies nationales en fureur contre l'étranger. Les prétextes sont faciles à trouver puisque les intérêts des Etats restent différents et contradictoires par le fait même de la séparation en organismes artificiels distincts. Il existe aussi plus que des prétextes, il y a des souvenirs de torts, de massacres,

de crimes de toute nature accomplis dans les anciennes guerres ; l'appel de la vengeance résonne encore et, lorsque la nouvelle guerre aura passé comme un incendie, dévorant tout dans sa flamme terrible, elle laissera également la mémoire de la haine et pourra servir de ferment pour des conflits futurs. Combien d'exemples on pourrait citer de pareils dérivatifs ! Aux difficultés intérieures du gouvernement, les possesseurs



Cl. P. Sellier.

MOSCOU, LE 31 OCTOBRE 1905.
Cortège réclamant la mise en liberté des prisonniers politiques.

du pouvoir répondent par des guerres extérieures ; que ces guerres soient triomphantes, et les maîtres ne manquent pas d'en profiter pour la consolidation de leur régime : ils auront avili leur peuple par la folie de la vanité que l'on appelle gloire ; ils en auront fait un complice honteux en le conviant au vol, au pillage, à la tuerie, et la solidarité du mal assoupira les revendications premières, jusqu'à ce que de nouveau s'emplissent les vases du vin rouge de la haine.

Mais outre la guerre, les gouvernants ont à leur disposition de puissants moyens d'éloigner d'eux tout danger. Entre autres la corruption et la démoralisation par le jeu, toutes les formes de la débauche : les paris,

les courses, la boisson, lès eafés, les « beuglants ». « Qu'ils ehantent, ils paieront! » Ceux qui sont dépravés, avilis et qui se méprisent eux-mêmes n'ont plus le sentiment de dignité néeessaire qui pourrait les pousser à la révolte : ayant la eonscienee d'avoir des âmes de valets, ils se rendent justice en aeeeptant l'oppression. Ainsi les guerres de la République et l'explosion de viees et de turpitudes qui suivirent les premières années de la Révolution avec son idéal d'austérité et de vertu vinrent à propos pour préparer le régime impérial et l'ignominieux abaissement des earactères. Toutefois, il y eut là un phénomène de balaneement qui provint en grande partie d'une réaetion normale de la société prise dans son ensemble. Il est naturel que les hommes oseillent sueeessivement de l'un à l'autre eontraire, de même que leur vie alterne de l'aetivité au sommeil, et du repos au travail. En outre, une nation étant eomposée d'un grand nombre de elasses et de groupes divers qui ont leur évolution propre dans l'évolution générale, il en résulte que des mouvements historiques à tendanees opposées s'entre-heurtent et s'entre-eroisent en déerivant les courbes les plus eompliquées, dont l'historien ne peut débrouiller l'éeheveau qu'à grand peine.

Ainsi, pendant les luttes intestines de la Révolution française, les Vendéens représentaient certainement eontre le gouvernement eentral le principe de la Commune autonome, librement fédérée ; mais, par une contradietion dont le manque absolu d'instruction ne leur permettait pas de se rendre eompte, ils s'étaient faits aussi les défenseurs de l'Eglise, qui vise à l'empire universel des âmes, et de la Royauté, qui dans tous les Communiers ne voit que des eorvéables et des « taillables », même dans le sens de ehair à couper sur les ehamps de bataille. Par une étrange naïveté qui fait sourire et ferait pleurer, les nègres d'Haïti, luttant pour leur liberté eontre les planteurs blancs, se proelamaient avec enthousiasme les gens du Roi ; les rebelles des colonies espagnoles du Nouveau-Monde aeelamaient le roi eatholique de l'Espagne ! Presque toujours, dans le eourant des sièeles, ceux qui se révoltèrent eontre une autorité quelconque le firent au nom d'une autre autorité, eomme si l'idéal ne eonsistait qu'à ehanger de maître. Lors des grands mouvements d'opinion et de libération intelleetuelle qui aboutirent à la révolution de 1830, eeux qui travaillaient à l'émaneipation de la langue, à la libre étude de l'histoire artistique et littéraire dans tous les temps et tous les pays, en dehors de la Grèee, de Rome et du « Grand Siècle », tous ceux qui recher-

chaient leurs origines même dans le moyen âge, et leurs parents même chez les Allemands et les Slaves, les « romantiques », en un mot, étaient cependant pour la plupart restés royalistes et chrétiens ; tandis que les revendicateurs de la liberté politique en étaient toujours aux formes classiques de l'Ecole, au style traditionnel estampillé par les Académies. Lorsque Blanqui, noir de poudre, dépose enfin son fusil après les trois



Cl. du *Photo-Globe*.

SAINT-PÉTERSBOURG. PLACE DU PALAIS D'HIVER
Ensanglantée le 9 (22, nouveau style) janvier 1905.

journées victorieuses de juillet, il ne prononce qu'un mot : « Enfoncés les romantiques ! »[1] La révolution s'était décomposée en deux éléments, celui de la politique, visant au renversement des trônes, celui de la littérature, travaillant à la libération de la langue et à l'extension de son domaine. Des deux cotés, les révolutionnaires étaient aussi les réactionnaires les uns des autres. C'est très justement que, de parti à parti, on se reproche le manque de logique, des inconséquences, des absurdités et des sottises.

L'historien, qui contemple le va-et-vient des événements et qui cherche à en extraire la substance au point de vue du progrès, a donc le

1. Gustave Geoffroy, *L'Enfermé*, p. 51.

problème le plus difficile à résoudre, celui d'établir le parallélogramme des forces entre les mille impulsions en lutte qui se heurtent de toutes parts. Il lui est facile de se tromper et souvent il désespère, croyant assister à un effondrement alors qu'il y a eu de réels progrès, ou plutôt que, dans le règlement général des comptes, embrassant les pertes et les gains, l'avoir humain s'est grandement accru.

Mais combien l'œuvre de vraie révolution paraît longue et difficile à ceux qui sont épris de l'Idéal ! Car si les formes extérieures, institutions et lois, obéissent à la pression des changements intimes qui se sont accomplis, ils ne peuvent les produire : toujours il est nécessaire qu'une nouvelle poussée vienne de l'intérieur. Au premier abord, il semble bien que le vote d'une Constitution, ou de lois établissant par des formules officielles la victoire de la partie de la nation qui revendique ses droits, assure d'une manière définitive le progrès déjà réalisé. Or, il se peut que le résultat soit précisément le contraire. Cette charte, ces lois, acceptées par les révoltés, consacrent, il est vrai, la liberté conquise, mais elles la limitent aussi, et là est le péril. Elles déterminent le terme précis auquel doivent s'arrêter les vainqueurs, et il devient fatalement le point de départ d'un recul. Car la situation n'est jamais absolument stationnaire : si le mouvement ne se fait pas dans le sens du progrès, il se fera du côté de la répression. La loi a pour effet immédiat d'endormir dans leur triomphe momentané ceux qui l'ont dictée, d'enlever aux individus zélés l'énergie personnelle qui les avait animés dans leur œuvre victorieuse et de la passer à d'autres, aux législateurs de profession, aux conservateurs, c'est-à-dire aux ennemis mêmes de tout changement progressif. Du reste, au fond, le peuple est conservateur et le jeu des révolutions ne lui plaît pas longtemps ; il lui préfère l'évolution, parce qu'il ne la soupçonne pas et que, l'ignorant, il ne peut lui marquer sa mauvaise humeur. Devenus légalitaires, les anciens révoltés sont donc en partie satisfaits, ils entrent dans les rangs des « amis de l'ordre », et la réaction reprend le dessus, jusqu'à ce que de nouveaux groupes de révolutionnaires, non liés par les formules, aidés par les erreurs ou les folies gouvernementales, arrivent à faire une autre trouée dans les constructions antiques.

Dès qu'une institution s'est fondée, ne fût-ce que pour combattre de criants abus, elle en crée de nouveaux par son existence même : il faut qu'elle s'adapte au milieu mauvais et que, pour fonctionner, elle

fonctionne en mode pathologique. Les créateurs de l'institution n'obéissaient qu'à un noble idéal, les employés qu'ils nomment doivent au contraire tenir compte avant toutes choses de leurs émoluments et de la durée de leur emploi. Loin de désirer la réussite de l'œuvre, ils finissent par n'avoir pas de désir plus vif que celui de ne jamais arriver au but[1]. Il ne s'agit plus de la besogne, il ne s'agit que des bénéfices



Cl. P. Sellier.

TÉHÉRAN. SALLE DU PALAIS DE BAHARISTAN
où se réunit le plus jeune des Parlements.

qu'elle rapporte, des honneurs qu'elle confère. Ainsi, une commission d'ingénieurs est chargée d'examiner les plaintes des propriétaires dépossédés par la construction de l'aqueduc de l'Avre : il paraissait tout simple d'étudier d'abord ces plaintes et d'y répondre en toute équité. Non, on commence par employer quelques années à refaire un nivellement général de la contrée, déjà fait et bien fait. Le temps passe, les dépenses s'accumulent et les plaintes s'exacerbent. Combien de fois est-il arrivé que les crédits votés pour tel ou tel travail sont

1. Herbert Spencer, *Introduction à la Science sociale*, ch. v, p. 87.

notoirement insuffisants, et servent tout juste à l'entretien des échafaudages, mais les émoluments des ingénieurs courent comme si l'on effectuait besogne utile. Que d'années a-t-il fallu à la persévérante association de la *Loire navigable* pour obtenir l'autorisation d'établir, à ses frais, un chenal dans le lit du fleuve, au moyen d'épis peu coûteux ! L'Etat n'admettait que des travaux nécessitant des millions et qui, probablement, dans vingt ans eussent été encore à l'étude, comme tant d'autres œuvres vitales pour l'utilisation intelligente du sol de la France.

La Loi est édictée par le Parlement émanant du Peuple en qui réside la Souveraineté nationale. Plus le pays est libre, plus est vénérable le Corps législatif qu'il s'est choisi, mais plus est nécessaire le libre examen de toutes choses qu'implique la liberté. Or nulle institution n'est plus sujette à la critique que le parlementarisme.

Il fut un instrument de progrès indéniable pour la nation qui lui donna naissance, et l'on comprend l'admiration de Montesquieu étudiant le fonctionnement du système anglais, si simple et, alors, si logique. Plus tard, avec l'Assemblée nationale de 1789 et la Convention, le Parlement traversa en France sa période héroïque et, somme toute, fait assez bonne figure dans l'histoire de la libération graduelle de l'individu. Depuis, il a conquis presque tous les pays du monde, y compris les républiques nègres de Haïti, Saint-Domingue et Liberia ; seuls, la Russie (1905), la Turquie, la Chine, les colonies d'exploitation européenne et quelques autres Etats restent sans représentation nationale. L'institution s'est diversifiée dans les différents pays, montrant tel défaut plus particulièrement ici, tandis que tel autre ressort ailleurs, mais partout se révèle une divergence profonde entre l'évolution du peuple et celle de ses Chambres législatives.

Laissant de côté les systèmes censitaires et pluraux, ne considérant que le suffrage universel honnêtement appliqué, négligeant même le fait que, sauf de rares exceptions, la moitié féminine de la population n'est pas « représentée », on ne peut prétendre que la loi votée à la majorité des élus, eux-mêmes choisis à la majorité des votants, exprime l'opinion de la majorité des électeurs : en fait, le contraire est souvent la vérité. Ce vice, purement mathématique, pouvait être négligeable lorsqu'il n'existait que deux partis dans l'Etat, les pertes et les

gains s'équilibraient dans l'ensemble, mais il devient d'autant plus grave que la vie s'accentue et que se diversifient les opinions. Seule, la Suisse s'en remet à la totalité des électeurs de l'acceptation finale ou du rejet de toute loi nouvelle.

Sauf en des cas très exceptionnels, le spectacle qu'offrent les pays lors d'une période électorale n'est point de ceux qui puissent réjouir l'homme de principes. Que le candidat ait fait personnellement violence à sa modestie, ou qu'un comité le présente, les ambitions se font jour, les manœuvres, les surenchères, les mensonges ont beau jeu, et ce n'est point le plus honnête de ceux qui se proposent aux suffrages qui a le plus de chance de réussite. Les législateurs ayant à connaître de toutes sortes de problèmes, locaux et mondiaux, financiers et éducatifs, techniques et moraux, aucune capacité spéciale ne recommande le candidat aux électeurs. L'élu pourra devoir son succès à une certaine popularité de terroir, à des qualités de bonhomie, à sa faconde oratoire, à son talent d'organisateur, mais fréquemment aussi à sa richesse, à ses relations de famille, même, grand industriel ou gros propriétaire, à la terreur qu'il inspire; le plus souvent, il sera un homme de parti; on ne lui demandera pas de travailler à l'outillage national, ni de faciliter les rapports entre les hommes, mais bien de combattre telle ou telle faction; bref la composition des Chambres ne rappellera en rien celle de la nation, elle lui sera généralement inférieure en qualités morales : le politicien de carrière y domine.

Une fois nommé, le Représentant est en fait indépendant de ses électeurs; on doit s'en remettre à lui de décider selon sa conscience dans les mille contingences de chaque jour, et s'il ne se place pas au même point de vue que ses commettants, il n'existe aucun recours contre le vote émis. Loin de tout contrôle pendant les 4, 7, ou 9 années de son mandat, n'ignorant point l'impunité acquise à des actes délictueux, l'élu se trouve immédiatement en butte aux séductions de toute nature auxquelles le soumettent les classes dirigeantes; le nouveau venu s'initie à la tradition législative sous la conduite des vétérans du parlementarisme, il adopte l'esprit de corps, il est sollicité par la grande industrie, les hauts fonctionnaires et, surtout, par la finance cosmopolite. Quand bien même le Parlement reste composé de gens honnêtes en majorité, il s'y développe une mentalité spéciale, toute faite de pourparlers, de compromis, de palinodies, de transactions qui ne doivent pas venir aux

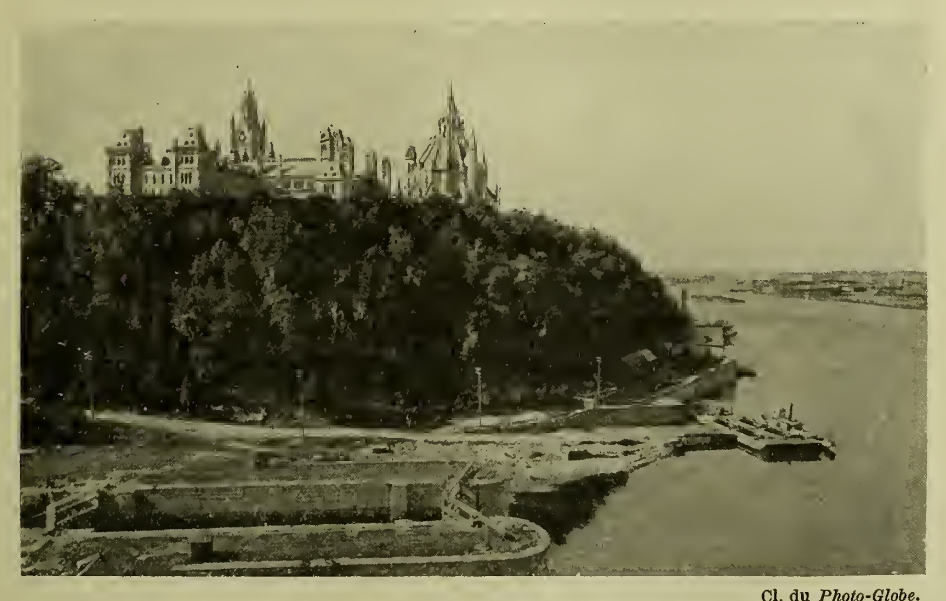
oreilles du grand public, de marchandages de couloir que l'on couvre par quelque brillante joute entre tribuns expérimentés. Tout caractère noble est avili, toute conviction sincère contaminée, toute volonté droite annihilée.

Il ne faut donc pas s'étonner que tant d'hommes se refusent à alimenter de leur vote un pareil milieu et à coopérer à la « conquête des pouvoirs publics ». Les révolutionnaires savent, du moins, que les formes du passé dureront d'autant plus que les travailleurs s'intéresseront à leur existence et composeront avec elles, fût-ce pour les modifier, et ne peuvent que déplorer la naïveté de ceux qui pensent pouvoir « faire la Révolution à coups de bulletin de vote ». Pour avoir cette illusion, il faut ne pas considérer la faiblesse réelle de ce Parlement supposé souverain, il faut fermer les yeux sur les institutions autrement puissantes qui se sont constituées alentour, jouant de la législature comme le chat de la souris.

C'est cette complexité du gouvernement qui rend toute révolution franchement politique extrêmement difficile. Les vieilles survivances se sont toutes cantonnées, concentrées en autant d'Etats secondaires, vraies pieuvres qui vivent sur l'organisme de l'Etat général et à ses dépens : la nation dépérit en raison de leur prospérité. Une révolution nominale ne peut avoir aucun effet si elle n'entame aussi ces corporations, qu'unit une solidarité absolue d'intérêts particuliers et collectifs. Dès qu'une de ces professions est solidement constituée en corporation officielle et sacro-sainte, sa tendance inévitable est de se dire et de se croire infaillible et de se réserver absolument les discussions et les décisions qui ont été déclarées par le roi, la coutume ou la loi comme étant de son ressort. C'est ainsi que l'Eglise revendiquait non seulement le monopole du salut des âmes mais aussi celui de la science : en dehors des prêtres ou gens de « clergie » c'est-à-dire de savoir, nul n'avait le droit de parler de choses qui étaient censées être au-dessus de sa portée; la connaissance de la nature humaine permet d'affirmer sans crainte qu'en nombre de circonstances les prêtres intentèrent des procès en hérésie bien plus par jalousie de métier que par une sainte ardeur pour la foi. Même infaillibilité dans les autres professsions, à travers tous les étages de la société jusqu'aux diverses corporations ouvrières, qui tenaient à leurs privilèges de métier avec une âpreté patriotique, non seulement à cause de l'intérêt

commercial qu'elles avaient à rester les seuls fournisseurs de certains produits, mais aussi en vertu de la fierté que leur inspirait la possession exclusive des secrets et pratiques de leur industrie. On sait qu'autrefois telle forme de la pâte appartenait au boulanger et que telle autre forme était la propriété du pâtissier. Un degré de plus dans cette voie, c'est-à-dire la consécration religieuse et sociale de ces divisions entre les professions, les travaux, les métiers, et la caste était créée dans l'Occident comme dans l'ancienne Egypte et dans l'Inde actuelle.

Et pourtant cet esprit de corps, qui est l'une des plaies de la société



Cl. du *Photo-Globe*.

OTTAWA. LE PARLEMENT DU DOMINION DU CANADA
Au nord de la ville, coule la rivière Ottawa.

moderne, eut de la grandeur dans sa période d'évolution, lorsque, pour la conquête ou la défense de l'indépendance ou de la liberté, il exigeait le sentiment du devoir, le dévouement, l'honneur collectif. Des hommes devenus frères sont tenus par cela de ne pas démériter aux yeux les uns des autres et de ceux qui ont été les témoins de leur pacte. Le lien qui les unit ne doit pas se rompre, même en vue de la mort. Que de fois, dans les combats des temps primitifs, des guerriers se sont attachés par des chaînes, de manière à former un seul corps, individu gigantesque, destiné à vaincre ou à mourir tout entier! Même l'histoire militaire moderne, qui, pourtant, n'a pas à s'occuper d'hommes luttant pour une cause librement choisie, est pleine de récits qui témoignent de l'étroite

solidarité de courage entre compagnons réunis par le hasard sous un même drapeau, en un même corps, ayant pour tradition le mépris de la mort! « Faites donner la garde! » telle fut, sous diverses formes, l'ordre du général en chef dans les luttes suprêmes. Une statistique, dressée avec soin pour l'armée britannique, établit que le chiffre de la mortalité des troupes pendant les batailles, vraie mesure du courage en face des canons, augmente avec la réputation traditionnelle des régiments, les *Highlanders* venant en tête de la liste.

Cet esprit de corps du soldat qui se dévoue par orgueil forme la transition naturelle entre le sentiment primitif des hommes libres, qui s'étaient donnés en entier à une cause aimée, et l'esprit de corps actuel des compagnies et des administrations d'Etat dont les membres sont ligués pour la défense, le maintien, l'accroissement de leurs privilèges. Qu'on en juge par celle de toutes les professions qui embrasse certainement en proportion la plus forte part d'hommes supérieurs, puisqu'elle nécessite le plus d'études approfondies, qu'elle oblige à plus d'expériences attentives et fait le plus appel à la sympathie humaine, la profession médicale. Or, il suffit de lire les statuts des sociétés provinciales, par lesquels les « hommes de l'art » s'engagent les uns envers les autres, pour constater que eux aussi se sont laissé corrompre par l'esprit de corps et que le dévouement au public souffrant est le moins pressant de leurs soucis. Autant le médecin, qui est en même temps un ami, ce précieux conseiller qui sait lire en votre corps et auquel l'affection, la pratique sagace de la vie permettent de lire aussi en votre âme, autant ce médecin apporte avec lui de consolation et de force, autant le chasseur aux malades, le spéculateur en traitements et en drogues, l'inventeur et le propagateur ingénieux de nouvelles tares est un dangereux compère. Le monopole, non de guérir mais de traiter à tout hasard, est revendiqué par lui avec une singulière ténacité, et si, parfois, il est obligé d'accueillir comme un confrère un Pasteur ou tel autre découvreur de voies nouvelles, de quelle morgue il repousse les humbles rebouteurs, surtout ceux qui soignent gratuitement les malades et les blessés. Or, quoi qu'on en dise, les mages et les mèges, fils des anciens magiciens et chamanes, ne sont pas tous des charlatans; les remèdes traditionnels, conservés dans quelques familles pour le traitement de telle ou telle maladie, ne sont pas toujours des drogues malfaisantes, quoique nul pharmacien de première classe ne les ait estam-

pillés ; les herbes, les emplâtres des bonnes vieilles femmes et des sauvages peuvent amener des guérisons là où les solutions médicales les plus modernes restent impuissantes. Terutak, le « médecin » de l'île Apemama (Archipel Gilbert), traite R. L. Stevenson pour un rhume; quel savant patenté pourrait agir plus simplement et plus radicalement,[1] un enclos sacré, quelques passes magnétiques, un sommeil profond, dont le patient se réveille guéri. « Les diplômes sont une garantie », nous dit-on, mais ne sont-ils pas plutôt une mystification, car ils nous affirment faussement le savoir des ignorants qui ont su réciter des phrases de manuel. Des examinateurs eux-mêmes disent que les examens sont des formalités sans valeur.

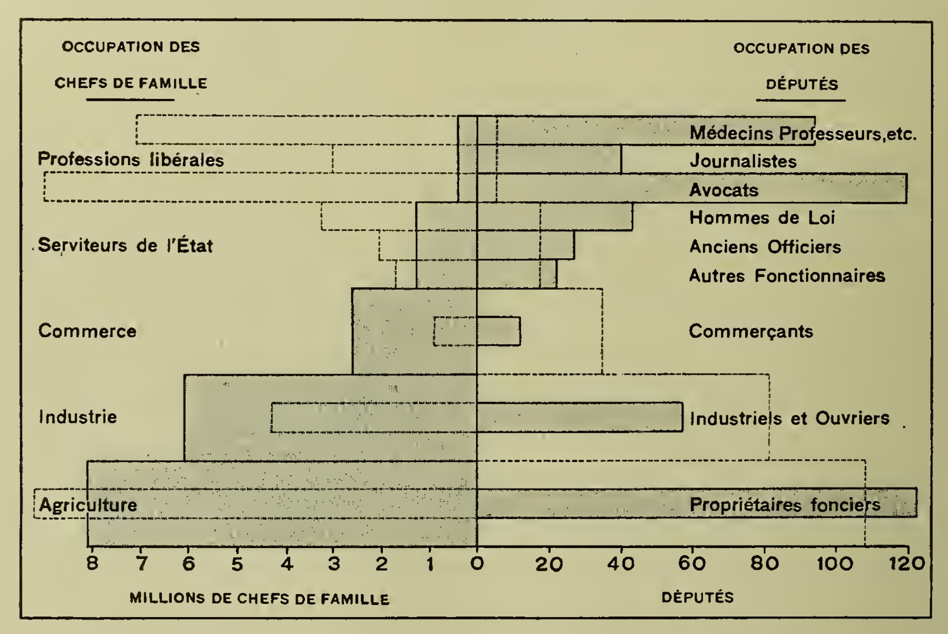
De ces Etats dans l'Etat, le plus auguste, évidemment, est celui qui jadis voulut être le maître absolu et qui vise encore à l'empire universel. C'est le clergé. Il n'a cédé que pied à pied dans sa lutte séculaire, et pied à pied, il chercherait à reconquérir tout le terrain perdu, si la science n'intervenait, car il aime âprement le pouvoir et il en a l'expérience. Mais, en lui laissant le caractère purement spirituel dans lequel on veut l'enfermer, il est une autre caste qui ne demande qu'à le remplacer. Quoique émanée directement de l'Etat, la magistrature constitue bien un deuxième clergé, à la fois par la solidarité de ses membres, l'orgueil de son attitude, le caractère surnaturel qu'il lui plaît de se donner. Cette caste ne représente pas Dieu sur la terre, mais elle personnifie la Loi, qui est aussi une divinité, et s'est attribué pour symbole des tables de pierre, sur lesquelles sont gravées des paroles qui sont censées durer à jamais. Rien ne peut effacer cette écriture antique tracée par l'éclair même sur le Sinaï ou toute autre montagne tonnante; de même les jugements des magistrats doivent paraître infaillibles. La balance qu'ils tiennent dans les mains pèse, sans se tromper, jusqu'au dernier grain de poussière, et le fil de leur glaive ne tranche que des têtes coupables. Du moins, c'est là ce que l'on croyait jadis et ce qu'eux-mêmes prétendent encore. Des générations passent sans que la pitié du peuple leur fasse réformer des jugements iniques. La majesté de la justice exige qu'ils ne puissent avoir tort. Du reste, l'Etat le reconnaît puisqu'ils sont inamovibles.

Mais cette Loi qu'ils cherchent à représenter, et que le populaire

1. *In the South Seas*, vol II, p. 232-235.

s'imaginait en effet comme une institution d'origine éternelle plus ancienne que l'homme, cette Loi, quels en sont les auteurs? Evidemment tous les privilégiés, considérés dans leur ensemble, collaborent à la fabrication des arrêtés légaux qui protègent leurs intérêts et leur propriété, mais, dans cette œuvre, la grosse part d'invention, d'arrangement et de rédaction revient aux magistrats, qui sont les seuls dépo-

N° 556. La France et sa Chambre des députés.



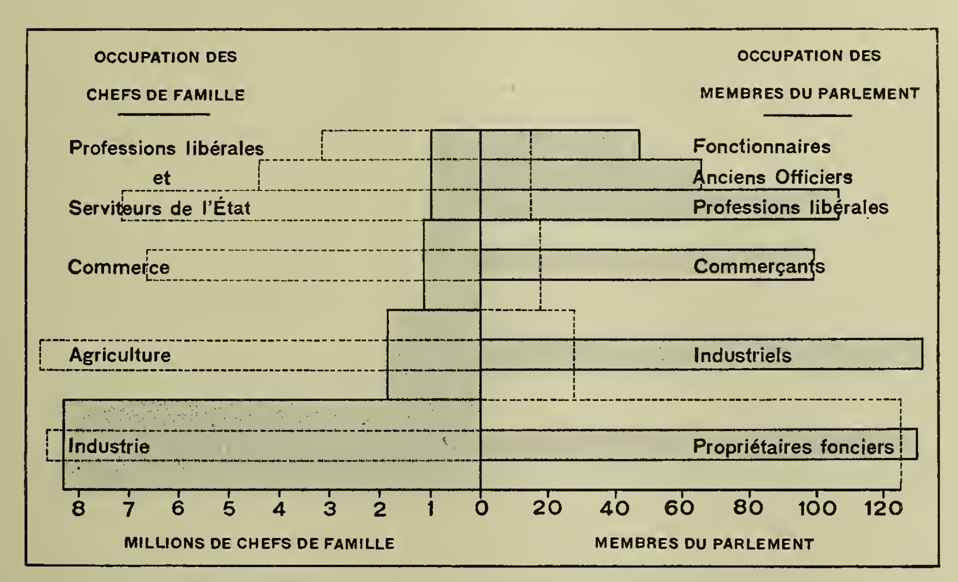
A gauche, sont répartis les 18 millions de chefs de famille, suivant les renseignements du recensement de 1901. A droite, sont les députés de la Législative élue en 1906 : 120 propriétaires fonciers; 119 avocats; 126 membres d'autres professions libérales (46 médecins, 40 journalistes et publicistes, 26 professeurs, etc.); 93 anciens fonctionnaires (26 officiers, 24 magistrats, 19 notaires et avoués, etc.); 78 négociants et industriels (12 commerçants, 27 chefs d'industrie, 18 ingénieurs, 12 ouvriers, etc.). Il manque une cinquantaine de députés dont l'occupation n'est point donnée.

sitaires du grimoire dans lequel ces choses-là sont écrites. Ce sont eux qui préparent les projets de loi que les ministres soutiennent devant le Parlement et qui, lorsque ces textes sont combattus, les reprennent en sous-œuvre avec l'arrière-pensée de n'en point modifier la signification profonde, tout en changeant les termes. Dans la discussion, ce sont eux aussi qui fixent le sens momentané des phrases, quitte à les interpréter autrement quand les intérêts de la caste l'exigeront. D'ailleurs, dans la plupart des assemblées parlementaires, la proportion des gens de loi est

hors de tout rapport naturel avec les autres classes de la société. Par leurs anciens magistrats « assis » et surtout par la jeunesse ambitieuse des avocats, également initiés au langage et aux ruses de la basoche, les juristes ont la grosse part dans la représentation nationale.

Un curieux diagramme introduit par M. Demolins dans son ouvrage sur la *Supériorité des Anglo-Saxons* (p. 222) montre combien la représen-

N° 557. Le Royaume Uni de Grande Bretagne et d'Irlande et son Parlement.



Ce diagramme est dressé, pour la population, d'après le recensement anglais de 1901, pour la composition de la Chambre des Communes, d'après les chiffres relevés par Ed. Demolins, il y a une dizaine d'années : 47 fonctionnaires, 66 anciens officiers, 107 membres des professions libérales, 100 négociants, 131 industriels, 132 propriétaires terriens. Les noms de ces deux dernières catégories sont à la place l'un de l'autre sur la droite du diagramme.

tation dite « nationale » de la France correspond peu à la constitution même de la société et quel « mensonge conventionnel » elle est en réalité. Les députés n'ayant pas appartenu dès leur naissance à la classe bourgeoise sont en infime minorité, une, deux dizaines, trois tout au plus. Les autres peuvent être répartis en cinq rubriques, dont quatre s'équivalent à peu près par le nombre : les propriétaires fonciers, parmi lesquels les délégués de la petite propriété sont rares ou inexistants; les avocats; les autres membres des professions libérales (journalistes, médecins et professeurs) ; puis les fonctionnaires retraités ou démissionnaires (officiers des armées de terre et de mer, magistrats, diplomates),

dans les rangs desquels on peut placer les notaires et les avoués ; enfin une cinquième catégorie, moins nombreuse, comprendrait les financiers, industriels et négociants.

Grâce à l'alliance des beaux parleurs et des gens riches, qui constitue toujours la majorité, indépendamment du jeu de la bascule parlementaire, les lois, dont l'ensemble incohérent représente cette divinité qu'on appelle la Loi, sont toujours assurées de rester conformes aux « bons principes ». Puis, après la période préparatoire, vient celle de l'application, et c'est alors que la magistrature peut faire merveille en choisissant dans l'arsenal des précédents juridiques les arguments qui lui conviennent pour blanchir ou noircir l'accusé, suivant qu'il sera « puissant ou misérable ». Terrible prérogative que celle de décider du mal et du bien, de classer à la minute les hommes parmi les bons citoyens ou parmi les réprouvés. Il n'est pas possible que le juge, armé de ce pouvoir surhumain, ne soit gagné par le vertige de sa toute-puissance morale. Comme le clergé, auquel il ressemble tant et qu'il seconde volontiers, il se laisse aller à l'illusion de sa parfaite supériorité et, dans ses conflits avec les autres corps de l'Etat, il tranche avec sérénité en faveur de ses intérêts traditionnels. Combien plus simple est la magistrature de l'île d'Apemama, déjà citée : un seul fonctionnaire, tireur de première force : le roi Tembinok, à la fois maître et propriétaire, juge et bourreau ; un seul avertissement avant la peine suprême prend le délinquant à l'improviste et le force à scruter sa conscience, la décharge d'un fusil à répétition qui fait siffler la balle à l'oreille et éclabousser la terre alentour !

Une autre caste, d'origine récente, rivalise avec prêtres et magistrats pour la prétendue infaillibilité. C'est la classe des ingénieurs patentés. Si elle possédait la majesté de la durée, elle aurait toute chance d'arriver à la domination suprême. Chez ces personnages, l'esprit de corps est on ne peut plus solidement martelé, chacun d'eux se classent hiérarchiquement, à la fois comme soldat, comme administrateur, comme savant, chacun entouré, pour ainsi dire, d'un fort à triple enceinte. Elevés en militaires dans les écoles de l'État, ils se réclament des règles de la discipline pour exiger l'obéissance ; fonctionnaires, ils parlent au nom du gouvernement et de la loi ; savants, ils n'admettent pas que leurs conceptions person-

1. R. L. Stevenson, *In the South Seas*, vol. II, p. 199-200.

nelles puissent être discutées : chacune de leurs paroles doit être tenue pour la vérité même. Aussi leurs décisions sont-elles sans arrêt, même lorsqu'ils rencontrent devant eux des populations unanimes, imbues d'une expérience traditionnelle et d'une connaissance parfaite des lieux. Sans doute ils doivent plus d'une fois reconnaître en secret que tel ou tel de leurs « chers camarades » a commis quelque grossière bévue, mais, avant tout, il importe de ne pas laisser le public entrer dans la confidence, de revendiquer le mauvais travail comme un chef-d'œuvre, et surtout, il faut empêcher à tout prix qu'un homme du dehors, un individu non sorti des écoles, se permette de corriger l'ouvrage manqué par un élu. Bien que les corps de métier strictement fermés aient été abolis dans les pays de culture européenne, le monopole ne s'en est pas moins maintenu ou reconstitué dans toutes les professions à diplômes et à hiérarchie. Il en résulte que des travaux d'une importance capitale se font parfois d'une manière absolument contraire au bien public. C'est ainsi qu'au Havre, en dépit de tous les pilotes, de tous les marins qui fréquentent le port, les ingénieurs, dictant de Paris leur volonté, se sont constamment refusés à doter le commerce local d'une superbe rade, d'ailleurs facile à endiguer, puisque les fondations mêmes en existent à 3 kilomètres de la côte actuelle : ce sont les débris de l'ancienne falaise, qui protègent à marée basse une superficie de plusieurs centaines d'hectares. Suffisamment exhaussés et munis de quais, ils donneraient au Havre un admirable avant-port. N'empêche que les ingénieurs préfèrent dépenser le quadruple des sommes nécessaires à l'endiguement, pour creuser dans l'intérieur des terres de nouveaux bassins, d'importance secondaire en comparaison de la rade[1].

Mais prêtres, magistrats, ingénieurs patentés et autres fonctionnaires auraient singulièrement à modérer leur orgueil, si l'Etat, dont ils font partie, ne s'appuyait sur la force, cette « raison » majeure qui le dispense d'avoir raison. Dans presque toutes les nations à type européen, une part très considérable de la jeunesse valide est recrutée annuellement dans la masse de la nation et dressée méthodiquement à l'art de tuer. Toutes les mesures sont prises pour que la grande machine meurtrière fonctionne à volonté et toujours dans l'intérêt précis de classes dirigeantes. Il est vrai que les armées n'ont pas suivi les progrès

1. Fernand Maurice, *Le Havre et l'Endiguement de la Rade;* — E. Prat, *Enrochement de la rade du Havre.*

de l'organisation industrielle et qu'elles représentent à maints égards un héritage du temps de Louis XIV, aux formes lourdes et surannées. On peut juger de ce manque d'adaptation des armées à la vie moderne en comparant, par exemple, les forces militaires de la France et de l'Europe centrale à celles de la Suisse, où l'on s'est efforcé d'organiser les troupes en forces vraiment défensives, sans interruption complète de leur vie civique et industrielle. Pour rester à la hauteur de la science, le système militaire devrait évoluer continuellement. Loin de là, chaque jour



Cl. J. Kuhn, à Paris.

LE HAVRE. ENTRÉE DU PORT A MARÉE HAUTE

rend plus patente la rupture d'équilibre. Avec la puissance terrifiante des armes modernes, s'est parallèlement accrue la valeur relative de l'initiative individuelle; or, comment développer cette initiative sans l'intelligence, et comment développer l'intelligence tout en maintenant l'obéissance passive? Comment empêcher que chaque soldat constate, en son for intérieur, la ridicule défectuosité de l'organisation militaire et la futilité, l'inanité des efforts que l'on réclame de lui? Comment ne sentirait-il pas plus lourdement chaque jour le poids du sacrifice qu'il fait en abandonnant travail et famille pendant trois ans, et même pendant deux ans? Et, aucun citoyen ne pouvant se soustraire au service personnel, comment éviter que se répande dans la nation entière la conviction que l'armée permanente a fait son temps?

Mais, après tout, le but principal de l'armée n'est-il pas atteint, d'avoir sous la main des baïonnettes obéissantes en nombre illimité, moins pour les opposer à l'ennemi que pour tenir en respect un peuple toujours disposé à la critique, aux menaces, même à la révolution? Les traditions de l'armée exigent que les chefs soient toujours des personnages décoratifs, se distinguant comme au moyen âge par l'abondance des plumes et des broderies, la violence des couleurs. En Angleterre, les généraux sont presque tous des hommes de la haute classe ayant



Cl. J. Kuhn, à Paris.

LA RADE DU HAVRE PAR UN TEMPS CALME.

beaucoup d'argent à dépenser en chevaux, en tournois et en festins[1]. En Allemagne, en Autriche, en Russie, ce sont principalement des seigneurs à blasons antiques; en France, la plupart se disent « fils des Croisés », et combien parmi eux, pour témoigner qu'ils représentent la réaction dans son essence, se glorifient d'appartenir aux familles des émigrés qui combattirent la France pendant la première Révolution. En Suisse même, les cadres d'officiers, maintenus en permanence, constituent une véritable aristocratie militaire. Laissées à elles-mêmes, les armées ne prirent jamais parti pour la liberté d'un peuple contre des tyrans héréditaires ou usurpateurs : en toute

1. H. G. Wells, *Anticipations*.

occasion, elles mirent leur force au service de quelque despote. Habituées à l'obéissance passive, elles ne comprirent jamais une société libre; asservies elles-mêmes à des chefs, elles aidaient à l'asservissement de la population civile.

Même, lorsque l'armée n'est pas employée directement comme « grande gendarmerie » pour servir contre le peuple, soit dans les agitations politiques, soit dans les crises économiques du travail et des grèves, elle n'en est pas moins dressée à l'hostilité contre la foule des citoyens sans armes. Le mépris sublime des officiers de Napoléon pour les civils ou « pékins » est bien connu, et ce mépris se retrouve encore, quoique à un moindre degré, dans toutes les armées, même chez les soldats qui croient volontiers à la beauté du « panache », au « prestige de l'uniforme », ne fût-ce que pour essayer de compenser ainsi les humiliations dont ils ont à souffrir de la part de leurs supérieurs. Ce mépris engendre la haine, et que de fois ne vit-on pas l'armée, engagée dans une guerre dite nationale, agir pourtant d'une manière complètement hostile aux intérêts et aux vœux de la nation?

C'est ainsi que, pendant la guerre franco-allemande de 1870, Bazaine laissa enfermer dans Metz les 170000 hommes qui lui avaient été confiés parce qu'il voulait « conserver une armée à la disposition éventuelle de son empereur ». De même, pendant le siège de Paris, les officiers commandant les forts excitaient volontiers les haines et les moqueries de leurs soldats contre les citoyens armés; l'armée se fût sentie déshonorée par une victoire de la garde nationale. Enfin, en temps de paix, l'influence prépondérante des castes militaires fait attribuer aux retraités et aux invalides, au grand détriment du service public, de nombreuses fonctions auxquelles le régime de l'armée ne les a nullement préparés. En Algérie, au Soudan, on va jusqu'à bouder, à décourager, à persécuter même des explorateurs qui n'ont d'autre tort que de ne pas appartenir à l'armée ou à l'Eglise.

A propos des crimes qui se produisirent en diverses occasions dans les armées coloniales et qui firent passer dans le monde une sensation d'horreur universelle, on a émis l'idée que l'influence du soleil tropical pourrait faire naître une maladie spéciale, la « soudanite », qui se manifesterait spécialement chez les officiers et leur ferait commettre des actes abominables et sans cause apparente. Cette invention d'une maladie particulière aux militaires gradés, qui présente le grand avan-

tage de pouvoir les faire gracier par les conseils de guerre, et partiellement même par l'opinion publique, rappelle la trouvaille faite pour le vol dans les magasins de nouveautés, quand il est commis par de grandes dames n'ayant aucun besoin des objets qu'elles emportent :

N° 558. Monarchies de l'Afrique centrale et du Soudan.



D'après Leo Frobenius — *Geographische Kulturkunde*, p. 9 et suiv., — il existe en Afrique centrale et au Soudan une disposition géographique des formes gouvernementales. Au centre, le chasseur dans la forêt équatoriale, puis la zone des agriculteurs vivant en régime communal, entourée par celle des monarchies agricoles : Achanti, Dahomey, Benin, Adamaua, Zande ou Niam-Niam, Mombuttu ou Mangbattu, Kassongo, Chinga, Baluba occidental (M. Y. = Muata Yamvo), Bakuba, Baluba oriental, Katanga. En dehors encore se trouvent les peuples pasteurs qui, dans l'est, ont constitué des empires : Uganda, Unyoro, Ruanda, Urundi, etc.

c'est alors un simple cas de kleptomanie, qui ressortit non des tribunaux mais de la médecine. Toutefois, chez les officiers lâchés dans quelque immense domaine colonial, la folie criminelle s'explique facilement sans accès de soudanite : le pouvoir absolu exercé sur des êtres considérés comme étant à peine des hommes et sans qu'on ait à craindre

le jugement d'un égal, la réprobation d'un seul individu dont on respecte la conscience ou la pensée, ce pouvoir se transforme rapidement en impérialisme à la romaine ou en pure scélératesse.

Organisée pour le mal, l'armée ne peut fonctionner que pour le mal. Pendant la guerre, elle détruit tout par le fer et par le feu, et la patrie qui l'entretient, qui lui fournit les éléments et les armes, dépense pour elle toutes ses ressources présentes et grève l'avenir d'autant d'emprunts que les banquiers du monde veulent en consentir. Le Japon n'aurait-il pas profité de la victoire de Mukden et la guerre de Mandchourie ne durerait-elle pas encore (1905), si son crédit n'avait été épuisé? Il est vrai que les conflits entre grandes puissances sont devenus des événements rares, chacune d'elles redoutant à bon droit les formidables efforts que demandent de pareilles luttes, mais les orgueilleux Etats se dédommagent en écrasant çà et là quelques ennemis lointains, trop faibles pour résister, et, d'ailleurs, ce que l'on appelle la paix et qui est une continuelle préparation à la guerre, reste toujours un gouffre de dépenses. Les soldats que l'on dresse à l'exercice et aux manœuvres coûtent infiniment plus cher que s'ils avaient continué d'être des producteurs de pain ou de ses équivalents en labeur. Nombre d'entre eux désapprennent les pratiques du travail régulier et ne peuvent s'y remettre à la sortie du régiment; enfin, que ce soit en paix ou en guerre, et peut-être plus encore pendant la paix, les malheureux, placés par l'isolement sexuel en des conditions contre nature, se corrompent fatalement et communiquent leurs vices et leurs maladies aux civils avec lesquels ils sont en contact. N'a-t-on pas vu, dans les Indes, des opérations de guerre complètement suspendues parce que les régiments, ravagés par les maladies contagieuses, ne pouvaient sortir de leurs casernes et de leurs hôpitaux?

On pourrait craindre que, sous l'effort de la contrainte militaire, dont le principe, l'obéissance sans phrases, est absolument opposé à tout éveil, à toute initiative du peuple, on pourrait craindre que la destinée fatale des nations européennes fût l'asservissement définitif suivi de la mort, si l'armée était strictement une dans son organisation intime, comme elle l'est d'après les conférences que les soldats sont obligés de subir et dans lesquelles chaque manquement à la consigne, aux ordres des chefs, est ponctué, comme en une sorte de refrain, par une menace de condamnation à mort. Mais l'armée n'est pas une; le bas ne tient pas

avec le haut par une adhérence voulue de part et d'autre; l'ensemble ne forme point une « grande famille », comme on le répète volontiers. Au contraire, les sentiments d'aversion dominent entre les officiers et « leurs » hommes. Il ne saurait en être autrement. Les officiers, en très grande majorité, appartiennent aux castes de la noblesse et de la bourgeoisie; ils ont vécu en dehors du peuple pauvre; ils ont suivi une filière spéciale; sauf exception, il n'ont jamais été soldat de deuxième classe et, pendant longtemps, le moyen le plus efficace d'éviter absolument la cohabition de la chambrée fut même d'embrasser la carrière militaire; on peut dire plus : les officiers sortis du rang n'atteignent généralement pas à une considération égale à celle dont jouissent leurs confrères sortis des écoles. L'officier domine de si haut le militaire non gradé que toute cordialité devient impossible : les conditions de la vie du soldat sont réglées par des sous-officiers, classe hybride, méprisée par les uns, haïe par les autres. Même sur les navires de guerre, où, semble-t-il, l'espace est si restreint que le contact devient inévitable, là même, et là surtout, la séparation est complète entre ceux qui commandent et l'équipage qui doit obéir au moindre geste ; nulle part la raideur brutale de la caste ne se fait plus durement sentir : on dirait que les chefs éprouvent le besoin d'accroître la distance morale pour compenser le manque de distance matérielle.

C'est grâce à cette ligne de séparation absolue entre les officiers et les « hommes » que la société a pu quand même évoluer vers le mieux. Si la guerre, avec toute sa vie particulière d'horreurs et de massacres, était l'occupation réelle de l'armée, celle-ci trouverait sa monstrueuse unité en dehors du corps social, mais heureusement les grands conflits internationaux sont chose rare et le dédoublement se fait entre les deux éléments de l'organisme militaire : la caste des officiers s'associe aux autres castes dirigeantes, tandis que, de son côté, la troupe gravite quand même vers la masse du peuple d'où elle a été tirée et où elle retournera après quelques centaines de jours dont chaque soldat désireux de liberté garde le compte exact dans sa mémoire. Le contraste est assez net pour que les grands chefs ne puissent rien oser, et qu'ils soient obligés de subir cette chose monstrueuse à leurs yeux, l'ingérence des civils dans leurs affaires. Les symboles républicains, drapeaux, chants, formules, les choquent brutalement, mais la destinée les force à s'en accommoder. Ils commandent, mais en apparence seulement ; eux

aussi doivent s'assouplir à un nouvel ordre de choses. Ils se croient libres et le courant les emporte vers un avenir inconnu.

Le code qui régit l'armée, du général jusqu'au simple soldat, se présente avec une certaine unité, mais en fait, deux morales, deux systèmes complètement différents, s'appliquent aux élus du corps supérieur et à la foule des non-gradés. Ceux-ci sont régis par la terreur, et les peines qui les frappent sont même accompagnées de tortures traditionnelles, imposées par le bon plaisir de bourreaux irresponsables. Quant aux officiers, ils se savent gentilshommes, et règlent en collègues courtois, de bonne compagnie, les manquements de leurs pairs au devoir militaire par des peines qui restent quand même décoratives et témoignent d'une continuation de respect pour l'officier frappé. Des drames effroyables ont pourtant lieu, à la suite de crimes, de trahisons, de rivalités personnelles ; mais, aussitôt après, les grands chefs cherchent à réparer ce qu'ils appellent « l'honneur de l'armée » et qui est simplement l'apparence d'infaillibilité dont ils doivent jouir aux yeux de la foule ignorante. Ainsi, dans cette mémorable « affaire Dreyfus » où la peine la plus grave venait de tomber sur un homme certainement innocent, on vit la plupart des chefs de l'armée se liguer aussitôt, non pour chercher ou proclamer la vérité, mais au contraire pour l'étouffer : à tout prix, même par des faux et l'assassinat, on tenta de sauvegarder l'honneur collectif du corps, qui exigeait le sacrifice d'une victime pure, « trop heureuse, disait-on, de pouvoir servir au salut d'une institution sacrée ». Quoi qu'il en soit, l'âme du soldat a été dévoilée, et la critique de l'observateur, de mieux en mieux étayée sur des faits plus nombreux, constate que l'organisme de l'armée, comme celui de tous les autres corps établis dans l'Etat aux dépens de la nation, est un véritable chancre qui tend à gagner sans cesse sur la partie saine du peuple et qui ne peut disparaître que par l'effet d'une révolution décisive : des réformes sont insuffisantes en pareil cas. On ne réforme pas le mal, on le supprime.

Mais la peur est bonne conseillère. Les diverses castes savent ce qu'elles ont à craindre d'un avenir peut-être prochain et se liguent prudemment pour parer au danger le plus longtemps possible. A cet égard, et malgré le recul plus ou moins durable qui en résulte pour la société dans son ensemble, il faut se féliciter que l'évolution historique ait amené dans les contrées dites civilisées une alliance plus intime entre les gouvernements contre les peuples et, dans chaque Etat, une

plus étroite complicité entre les corps constitués, clergé, magistrature, armée, contre la masse exploitable de la population : les situations en



ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO. LE ROI ZAPPO-ZAB ET LES GRANDS DIGNITAIRES DE SA COUR.

sont devenues nettes et les événements ont pris une allure logique. De plus en plus, les chefs et les classes dirigeantes comprennent l'intérêt qu'ils ont à l'oppression méthodique de la foule des sujets, sans les

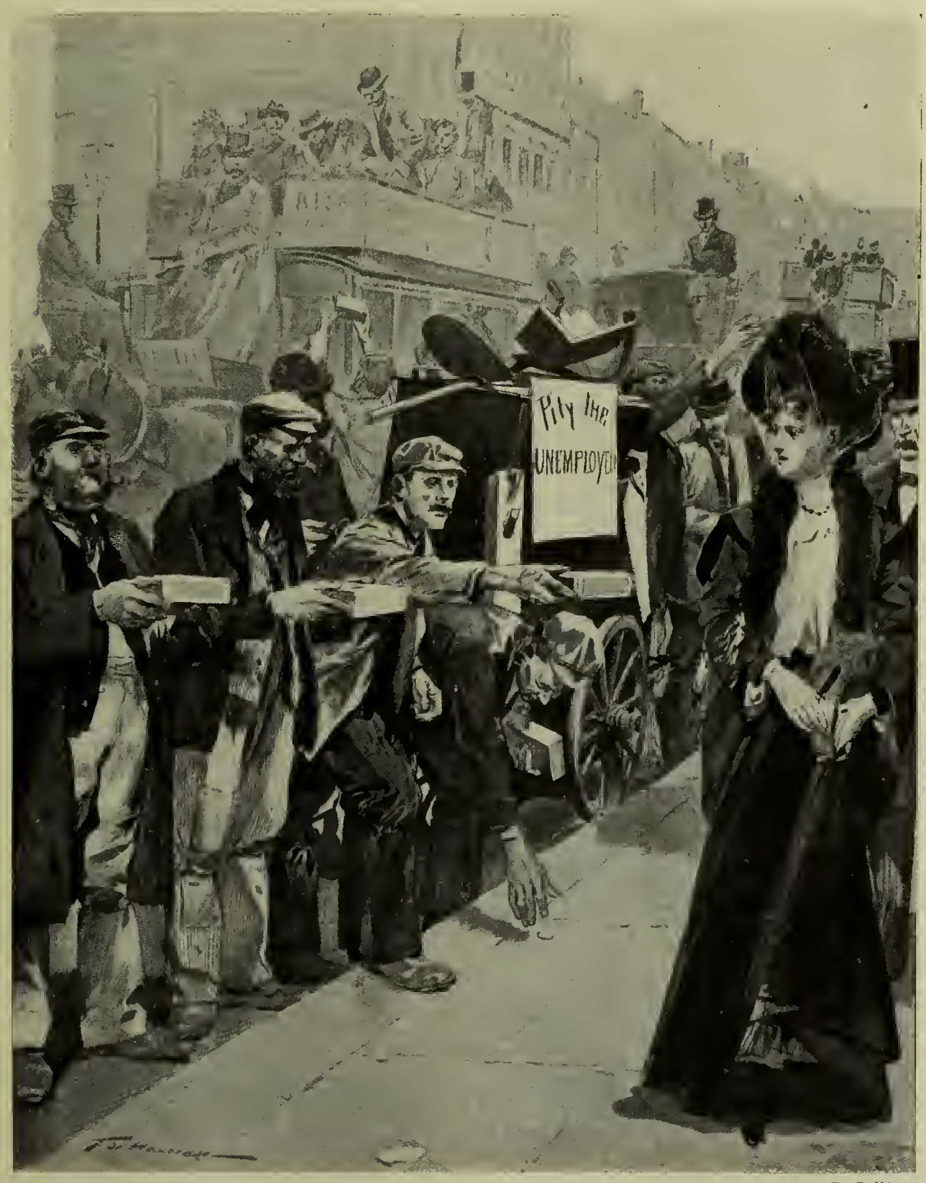
brusques à-coups de la guerre, et leur principal souci est de dresser tout leur attirail de défense contre le peuple, au cas où il manifesterait la moindre velléité d'indépendance. Les pasteurs des peuples, ceux qu'on a pris l'habitude de désigner, avec Octave Mirbeau, sous le nom de « mauvais bergers », tendent à se constituer en un grand Conseil, aux gages et pour le compte de la société anonyme des riches actionnaires qui les maintiennent au pouvoir.

De même, dans les divers Etats, les organes du pouvoir, jadis complètement distincts et vivant sur un fond de traditions propres, s'enfermaient dans leur esprit de corps jaloux et professaient une morale bien à eux, toute à la glorification de leur caste spéciale; mais ces diverses hiérarchies, qui s'entre-jalousaient et se détestaient volontiers, ont senti la nécessité de s'unir contre l'ennemi commun, contre le penseur libre qui les étudie et les méprise, contre l'homme que Bossuet qualifie d'hérétique : « celui qui a une opinion à lui, suit sa propre pensée et son sentiment particulier », et surtout contre le rebelle conscient, qui n'abdique pas son droit de se défendre, et a compris le devoir d'agir pour lui et pour ses compagnons de souffrance : « Contre l'ennemi la revendication est éternelle »[1]. De tout temps, il y eut des révoltés, mais presque toujours ce furent des malheureux, abrutis par la misère, qui, n'en pouvant mais, se ruaient aveuglément sur le maître, mais celui-ci voit maintenant se dresser devant lui des revendicateurs qui connaissent la raison de leur misère et les moyens d'en sortir, des « hérétiques » qui, dans la lutte contre la routine, associent leur pensée, leur sentiment, leur science en vue d'une action commune, méprisent les vanités du pouvoir et les futilités de la richesse, et sont souvent véritablement supérieurs à leurs patrons, non seulement par la fière compréhension des choses mais aussi par les qualités morales.

Aussi toutes les classes de fonctionnaires et de gouvernants tenant leur part du budget sont-elles forcées de renoncer à leur orgueilleuse allure de supériorité pour faire face au danger : soldats et prêtres, magistrats et parasites qui vivent de l'exploitation des gens de labeur s'allient en vue du profit commun, tous sous la direction du prélat, à l'onctueuse parole, à la subtile conscience, toujours prête à distinguer le bien du mal ou à les entremêler savamment.

1. « Adversus hostem æterna auctoritas esto. » L. Morosti, *Les Problèmes du paupérisme.*

Un même phénomène se produit de part et d'autre : la concentration des intelligences et des volontés autour de deux principes opposés ; d'un



Cl. P. Sellier.

LONDRES. OUVRIERS SANS TRAVAIL FAISANT LA QUÊTE
ET PROMENANT LEURS OUTILS

côté, l'autorité, qui a sa forme logique dans le catholicisme enseigné par les Jésuites, de l'autre la liberté, qui reconnaît à chacun le devoir de suivre la loi de sa propre conscience. Peu à peu, les éléments sortent de

la foule des asservis sans idée, et se dirigent vers l'un de ces pôles ; les opinions intermédiaires, essayant de concilier les deux extrêmes, s'évaporent à la chaleur de la controverse; elles ne constituent que des formes passagères. En politique, les partis de « gauche » s'exfolient, les groupes « avancés » se replient graduellement et se tassent vers le « centre », ceux du centre vers la « droite », au fur et à mesure que les revendications populaires deviennent plus sérieuses et sont exprimées plus clairement.

Tous les mouvements d'émancipation se tiennent, bien que les révoltés s'ignorent souvent les uns les autres, et gardent même leurs inimitiés et leurs rancunes ataviques. De l'Angleterre et de l'Allemagne à la France et à l'Italie, les ouvriers qui se détestent réciproquement sont nombreux, ce qui ne les empêche pas de s'entr'aider par leur commune lutte contre le capital oppresseur. De même, parmi les femmes qui se sont lancées impétueusement dans l'armée de la revendication égalitaire entre les sexes, il y en eut d'abord une très forte proportion qui, en leur qualité de patriciennes ou de lettrées, gardaient une sainte horreur de l'ouvrier aux vêtements usés ou malpropres. Du moins, dès les premiers temps du « féminisme », vit-on de vaillantes femmes aller héroïquement vers les prostituées pour se solidariser avec elles dans la protestation contre les abominables traitements qu'on leur fait subir et contre la scandaleuse partialité de la loi envers les séducteurs contre leurs victimes. Au risque des insultes et des contacts les plus répugnants, elles osèrent descendre dans les maisons publiques et se liguer avec leurs sœurs réprouvées contre la honteuse injustice de la société. Aussi les rires grossiers, les bas outrages, dont on avait accueilli leurs premières démarches, ont-ils fait place, chez beaucoup de moqueurs, à une admiration profonde. C'est là un courage d'une autre valeur que celui du soldat féroce qui, saisi d'une fureur bestiale, donne des coups de sabre ou tire des coups de fusil.

Evidemment, toutes les revendications de la femme contre l'homme sont justes : revendication de l'ouvrière qui n'est pas payée au même taux que l'ouvrier pour un travail égal, revendication de l'épouse chez laquelle on punit des « crimes » qui sont « peccadilles » chez l'époux, revendication de la citoyenne à laquelle on interdit toute action politique apparente, qui obéit à des lois qu'elle n'a pas contribué à faire, paie des impôts qu'elle n'a pas consentis. Son droit de récrimination

est absolu, et nulle de celles qui se vengent à l'occasion ne saurait être condamnée, puisque les premiers torts sont ceux du privilégié. Mais d'ordinaire, la femme ne se venge point; dans ses congrès elle fait, au contraire, un appel naïf aux législateurs et aux gouvernants, attendant le salut de leurs délibérations ou de leurs décrets. D'année en année, l'expérience leur apprendra pourtant que la liberté ne se mendie point et qu'il faut la conquérir ; elle leur enseignera en outre que leur cause se confond virtuellement avec celle de tous les opprimés quels qu'ils soient; elles auront désormais à s'occuper de tous ceux auxquels on fait tort, et non pas seulement des malheureuses femmes obligées par la misère à vendre leur corps. Unies les unes aux autres, toutes les voix des humiliés et offensés tonneront en un formidable cri qu'il faudra bien entendre.

Il n'y a point à s'y tromper. Ceux qui recherchent la justice n'auraient aucune chance de pouvoir l'emporter un jour, aucun rayon d'espoir qui pût les réconforter dans leur misère si la ligue de toutes les classes ennemies se maintenait sans défections, si elle se présentait solide comme le mur vivant d'un carré d'infanterie. Mais de leurs rangs sortent d'innombrables transfuges, les uns qui s'en vont, sans hésitation, grossir le camp des révoltés, les autres qui se dispersent çà et là, plus ou moins rapprochés du groupe des novateurs ou de celui des conservateurs, mais en tout cas trop éloignés de leur lieu d'origine pour qu'on puisse les rappeler au moment de la bataille. Il est tout naturel que les corps organisés s'appauvrissent ainsi de leurs meilleurs éléments par un continuel mouvement de migration. L'étude des faits et des lois que la science contemporaine révèle dans leur enchaînement, les rapides transformations de l'état social, les conditions nouvelles de l'ambiance, le besoin d'équilibre moral chez les êtres qu'attire logiquement la recherche de la vérité, tout cela crée aux jeunes un milieu complètement différent de celui que comporte un organisme traditionnel à lente et pénible évolution. Il est vrai que les représentants des antiques monopoles ont aussi leurs recrues, surtout parmi ceux qui, las de souffrir pour leurs idées, veulent enfin tâter des joies et des privilèges de ce monde, manger à leur faim et vivre à leur tour en parasites. Mais quelle que soit la valeur particulière de tel ou tel individu qui change d'idéal et de pratique, il est certain que l'armée de l'attaque révolution-

naire gagne à cet échange d'hommes, car elle reçoit les ardents, les résolus, les jeunes d'audace et de volonté, tandis que vers le camp des anciens partis se dirigent les vaincus de la vie : ils apportent leur découragement et leur pusillanimité.

L'Etat et les divers Etats particuliers qui le composent ont le grand désavantage d'agir suivant un mécanisme si régulier, si lourd, qu'il leur est impossible de modifier leurs mouvements et de se faire aux choses nouvelles. Non seulement le fonctionnarisme n'aide pas au travail économique de la société, mais il lui est doublement nuisible, d'abord en gênant de toutes manières l'initiative individuelle et même en l'empêchant de naître, puis en retardant, en arrêtant, en immobilisant les travaux qui lui sont confiés. Les rouages de la machine administrative sont établis précisément en sens inverse de ceux qui fonctionnent dans un organisme industriel. Dans celui-ci on s'ingénie à diminuer le nombre des articles inutiles et à produire la plus grande somme de résultats avec le mécanisme le plus simple ; dans la hiérarchie administrative, au contraire, on s'évertue à multiplier les préposés et les subordonnés, les directeurs, contrôleurs ou inspecteurs : on rend le travail impossible à force de le compliquer. Dès qu'il se présente une affaire qui sort de la routine habituelle, l'administration est troublée comme le serait un peuple de grenouilles par la chute d'une pierre dans un marais. Tout devient prétexte à retard ou à remontrance. Un tel diffère de signer parce qu'il est jaloux d'un rival qui pourrait en tirer profit; tel autre parce qu'il craindrait de déplaire à un supérieur; un troisième réserve son opinion pour se donner de l'importance. Puis viennent les indifférents et les paresseux. Le temps, les accidents, les malentendus complètent l'excuse du mauvais vouloir, et finalement les dossiers disparaissent sous une couche de poussière dans le bureau de quelque chef malveillant ou paresseux. Les formalités inutiles et, dans certains cas, l'impossibilité matérielle de fournir toutes les signatures voulues arrêtent les affaires, qui s'égarent comme des colis sur la route des capitales.

Les travaux les plus urgents ne peuvent se faire parce que la force d'inertie des bureaux reste invincible. Tel est l'exemple de l'île de Ré, qui se trouve en danger d'être quelque jour coupée en deux par une tempête. Du côté de l'Océan, elle a déjà perdu une lisière de terrain, large de plusieurs kilomètres en certains endroits, et il ne reste actuellement

au lieu le plus menacé qu'un isthme moindre de cent mètres en largeur : le cordon de dunes qui forme l'ossature de l'île y est très faible, et tout fait prévoir que, lors d'une forte marée d'équinoxe, quelque furieux vent d'ouest poussera un jour les vagues à travers le pédoncule de sable et s'ouvrira un large détroit par les marais et les champs. Tous sont d'accord qu'il serait urgent de construire une puissante digue sur ce point faible de l'île; mais on y avait jadis construit un fortin, ouvrage sans valeur, abandonné maintenant aux chauves-souris, n'ayant pas



Cl. R. B., à Paris.

LA CÔTE DE L'ÎLE DE RÉ AU VOISINAGE DE LA POINTE DES BALEINES ET DES MARAIS PERDUS

même un homme de garnison; n'importe, il est sous la surveillance virtuelle du génie et, par conséquent, tous les travaux civils sont forcément arrêtés dans son voisinage : cette partie de l'île doit périr. Non loin de là, les eaux d'un golfe ont fait irruption en des marais salants et les ont changés en un estuaire sans profondeur. Il serait facile de récupérer ces « Marais Perdus » et les riverains en avaient formé le projet, mais l'invasion de la mer en a fait un domaine national et la série des formalités qu'entraînerait la reprise du sol apparaît tellement indéfinie que l'entreprise en est devenue impossible. La terre perdue restera telle, à moins d'une révolution qui supprime toute intervention fâcheuse d'un Etat ignare et indifférent et remette aux intéressés eux-mêmes la libre gérance de leurs intérêts.

A certains égards, le pouvoir s'exerce d'une façon encore plus absolue chez les petits fonctionnaires que chez les personnages d'imposante situation. Ceux-ci sont par leur importance même astreints à un certain décorum : ils sont tenus de respecter ce que l'on appelle les « usages du monde » et de cacher leurs insolences, ce qui parfois suffit pour les assoupir et les calmer. D'autre part, les brutalités, les délits ou les crimes que commettent les grands provoquent l'attention de tous ; l'opinion se mêle de leurs actes et les discute avec passion ; souvent même ils risqueraient d'être renversés par une intervention des corps délibérants et d'entraîner leurs maîtres dans la chute. Mais le petit fonctionnaire n'a point à craindre de pareilles responsabilités quand un puissant patron le couvre de son bouclier. Alors toute l'administration supérieure, jusqu'au ministre, jusqu'au roi, se porte garant de son irréprochable conduite. Le grossier peut s'épanouir librement dans toute sa grossièreté, le violent frapper à son aise, le cruel s'amuser longuement à torturer. Quel enfer de vivre sous la haine d'un sous-officier instructeur, d'un geôlier, d'un garde-chiourme ! De par la loi, les règlements, la tradition, la complaisance des supérieurs, le tyran se trouve à la fois juge, témoin, bourreau. En assouvissant sa colère, il est toujours censé avoir fait respecter la majesté de l'infaillible justice. Et lorsque la méchante destinée en a fait le satrape de quelque colonie lointaine, qui pourrait s'opposer à son caprice ? Il s'élève au rang des rois et des dieux.

La morgue du « rond de cuir » qui, protégé par un grillage, peut se permettre d'être grossier envers quiconque, l' « esprit » du magistrat s'exerçant aux dépens du prévenu qu'il va condamner, la brutalité de l'agent faisant la rafle ou « passant à tabac » les manifestants, mille autres façons arrogantes de l'autorité, voilà ce qui maintient l'animosité entre gouvernants et gouvernés. Et il faut remarquer que ces faits d'occurence journalière ne s'abritent pas derrière la loi, mais derrière des décrets, des circulaires ministérielles, des commentaires, des règlements, des arrêtés préfectoraux et autres. La loi peut être dure, voire injuste, le travailleur ne la rencontre que rarement sur son chemin ; il peut même en certaines circonstances traverser la vie sans se douter qu'il lui est soumis, même en ignorant qu'il paie l'impôt ; mais, à chaque manifestation de son activité, il est confronté par les décisions que des fonctionnaires ont édictées

fonctionnaires autrement irresponsables que les membres du Parlement, décisions sans recours, et qui rappellent à chaque instant à l'individu la tutelle mise par l'Etat sur lui.

Le nombre de fonctionnaires, grands et petits, doit naturellement s'accroître en proportions considérables à mesure que s'augmentent les ressources budgétaires et que le fisc s'ingénie à trouver des procédés nouveaux pour extraire plus de revenus de la « matière imposable » ; mais le foisonnement des préposés et employés provient surtout de ce que l'on appelle la « démocratie », c'est-à-dire la participation de la foule aux prérogatives du pouvoir. Chaque citoyen veut en avoir son lambeau, et l'occupation principale des gens qui ont déjà leur fonction officielle est de classer, d'étudier et d'apostiller les demandes de ceux qui réclament aussi leur place. Le budget n'a-t-il pas payé — et peut-être paie-t-il encore — un inspecteur des forêts de l'île d'Ouessant, laquelle contient en tout huit arbres, cinq dans le jardin du curé et trois dans le cimetière !

Telle est la pression exercée sur le gouvernement par la multitude des solliciteurs que l'acquisition de colonies lointaines est due en très grande partie au souci de distribuer des fonctions. On peut juger de ce qu'est en maint pays la prétendue colonisation par ce fait qu'en Algérie le nombre des Français résidant en 1896 dans les limites du territoire était d'un peu plus de 260 000, sur lesquels on comptait plus de 51 000 fonctionnaires de toute sorte, soit environ le cinquième des colons [1] ; encore a-t-on défalqué de ce total les cinquante mille hommes de guerre. Ceci rappelle l'inscription ajoutée sur une carte au nom de la « ville » d'Ouchouia, la colonie urbaine la plus méridionale de l'Amérique et du monde : « Soixante-dix-huit résidants, tous fonctionnaires » !

La France, prise comme exemple de cette « démocratisation » de l'Etat, est gérée par un nombre d'environ six cent mille participants à la force souveraine, mais si l'on ajoute aux fonctionnaires proprement dits ceux qui se considèrent comme tels, et qui sont en effet revêtus de certain pouvoir local ou momentané, de même que les individus séparés du gros de la nation par des titres ou des signes distinctifs, tels les gardes champêtres, les tambours de ville, les crieurs publics, sans compter les décorés et les médaillés, on constate que le nombre des

1. Louis Vignon, *La France en Algérie*.

fonctionnaires dépasse de beaucoup celui des soldats. Même, pris dans leur ensemble, ils sont des soutiens beaucoup plus énergiques du gouvernement qui les paie ; tandis que le militaire obéit aux ordres reçus parce qu'il a peur, le fonctionnaire ajoute au mobile de l'obéissance forcée celui de la conviction : faisant lui-même partie du gouvernement, il en concentre l'esprit dans toute sa façon de penser et dans son ambition. A lui tout seul, il représente l'Etat. En outre, l'immense armée des fonctionnaires en place a pour réserve l'armée, plus grande encore,



Cl. de l'*Assiette au Beurre*.

LES PUISSANCES EN CHINE, PAR STEINLEN

de tous les candidats aux fonctions, de tous les solliciteurs et quémandeurs, parents, cousins et amis. De même que les riches s'appuient sur la masse profonde des pauvres et des faméliques semblables à eux par les appétits et l'amour du lucre, de même les foules que les employés de toute espèce oppriment, vexent et malmènent, soutiennent indirectement l'Etat, puisqu'elles se composent d'individus s'occupant chacun à briguer des emplois.

Naturellement, cette expansion indéfinie du pouvoir, cette répartition par le menu des places, des honneurs et des minces traitements, jusqu'à des salaires ridicules, jusqu'à la simple perspective d'émoluments futurs, a deux conséquences d'effet contradictoire. D'une part l'am-

bition de gouverner se généralise, s'universalise même, et la tendance normale du citoyen ordinaire est de participer à la gérance de la chose



Album Forain Cl. Plon-Nourrit.

LES PARVENUS, PAR J. FORAIN

— Oui, mes enfants, c'est en me privant tous les jours de mon café que je suis devenu propriétaire.

publique. Des millions d'hommes se sentent solidaires du maintien de l'Etat, qui est leur propriété, leur chose ; de même que, parallèlement,

la dette croissante du gouvernement, répartie en des milliers de petits titres de rente, trouve autant de défenseurs qu'elle a de créanciers touchant de trimestre en trimestre la valeur de leurs coupons. D'autre part, cet Etat, divisé en d'innombrables fragments et comblant de ses privilèges tel ou tel individu que tout le monde connaît et que l'on n'a aucune occasion spéciale d'admirer ou de craindre, que l'on a même des raisons de mépriser, ce gouvernement banal, trop connu, cesse de dominer la multitude par l'impression de majesté terrible qui appartenait jadis à des maîtres presque toujours invisibles et ne se montrant au public qu'entourés de juges, d'estafiers et de bourreaux. Non seulement l'Etat n'inspire plus d'effroi mystérieux et sacré, il provoque même le rire et le mépris : c'est par les journaux satiriques, surtout par les merveilleuses caricatures qui sont devenues une des formes les plus remarquables de l'art contemporain, que les historiens futurs auront à étudier l'esprit public pendant toute la période commençant avec la deuxième moitié du dix-neuvième siècle. L'Etat périt, se neutralise par sa dissémination même ; au moment où tous le possèdent, il a cessé virtuellement d'exister, il n'est plus que l'ombre de lui-même.

C'est ainsi que les institutions s'évanouissent au moment où elles triomphent en apparence. L'Etat s'est ramifié partout, mais partout aussi se montre une force opposée, jadis tenue pour nulle et s'ignorant elle-même, mais incessamment grandissante et désormais consciente de l'œuvre qu'elle accomplira. Cette force, c'est la liberté de la personne humaine qui, après avoir été spontanément exercée par mainte peuplade primitive, fut proclamée par des philosophes et revendiquée successivement avec plus ou moins de conscience et de vouloir par d'innombrables révoltés. De nos jours, les rebelles se multiplient; leur propagande prend un caractère dont la forme, moins passionnelle qu'autrefois, est tout autrement scientifique ; ils entrent dans la lutte plus convaincus, plus audacieux, plus confiants en leur force et trouvent dans les conditions de l'ambiance des facilités plus grandes pour échapper à la mainmise de l'Etat. Là est la grande révolution qui se prépare et qui même s'accomplit partiellement sous nos yeux. Au fonctionnement social en des nations distinctes, séparées par des frontières, et sous la domination d'individus et de classes se prétendant supérieurs aux autres hommes, s'entremêle et se substitue, d'une manière de plus en plus régulière et décisive, un autre mode d'évolution générale, celui

de l'action directe par la volonté librement exprimée des hommes qui s'associent pour une œuvre déterminée, sans préoccupation de frontières entre les classes et les pays. Toute réalisation qui s'accomplit ainsi sans l'intervention des chefs officiels, en dehors de l'Etat, dont le lourd mécanisme et les pratiques surannées ne se prêtent pas au mouvement normal de la vie, est un exemple qui peut être utilisé pour des entreprises plus vastes, et les anciens sujets, devenus des associés se groupant en toute indépendance, conformément à leurs affinités personnelles, à leurs rapports avec le climat qui les baigne et le sol qui les porte, apprennent à se passer des lisières qui les guidaient si mal, tenues dans les mains d'hommes dégénérés et fous. C'est par les phénomènes de l'activité humaine dans les branches du travail, agriculture, industrie, commerce, étude, enseignement, découvertes, que les asservis arrivent graduellement à se libérer, à conquérir la possession complète de cette initiative individuelle sans laquelle aucun progrès n'a jamais lieu.







LA CULTURE ET LA PROPRIÉTÉ

Le pouvoir des rois et des empereurs est limité, celui de la richesse ne l'est point.

CHAPITRE VIII

AVOIR DE L'HUMANITE EN FAUNE ET EN FLORE. — DOMESTICATION
PARCS NATIONAUX ET RÉSERVES. — ESPÈCES HUMANISÉES
PROPRIÉTÉ COMMUNE. — PARTAGES PÉRIODIQUES. — PROPRIÉTÉ PRIVÉE
GRANDE ET PETITE PROPRIÉTÉ
TERRE DONNÉE EN FIEFS OU EN CADEAUX. — FERMAGE ET MÉTAYAGE
AMÉLIORATIONS AGRICOLES. — LE SOL ET LA FINANCE
TABLEAU GÉNÉRAL DE LA PRODUCTION. — CHAOS ET MISÈRE

L'avoir que s'attribue l'humanité et que représentent les jardins et les champs en culture, les troupeaux des prairies et des alpages, enfin les animaux domestiques s'est accru, d'une manière générale, proportionnellement au nombre des bénéficiaires; cependant il ne semble pas que, depuis l'époque préhistorique, les acquisitions de l'homme en espèces nouvelles d'essentielle utilité aient été très considérables. Lors des temps les plus anciens auxquels remontent les témoignages écrits,

les découvertes fondamentales étaient faites, l'homme broyait le grain et pétrissait la pâte qui se change en vie ; il avait aussi des amis, des associés, des serviteurs parmi les animaux : son monde s'était infiniment agrandi par celui de la flore et de la faune vivantes. On peut même remonter dans les âges antérieurs à la faune actuelle pour y retrouver les indices de l'association faite de gré, de ruse ou de force entre l'homme et d'autres bêtes. Les découvertes faites dans une grotte voisine de la baie Ultima Speranza, au milieu des archipels magellaniques, ne laissent point de doute à cet égard. Il est certain qu'avant la



LA GRANDE GROTTE D'ULTIMA SPERANZA

dernière période glaciaire les troglodytes de l'Amérique Méridionale possédaient déjà un animal domestique le *grypotherium domesticum*, un édenté gravigrade, qui depuis longtemps a cessé d'exister : d'épaisses couches de fumier d'environ 2 mètres, couvrant un espace de 2 600 mètres carrés dans la grotte que ces animaux habitaient à côté des hommes, prouve qu'on les élevait en véritables troupeaux[1].

Comme toute évolution, celle des relations de l'homme avec les autres espèces vivantes, végétales et animales, comporte certains reculs. La culture ne s'est pas enrichie, améliorée d'un mouvement égal et continu ; à certaines époques, elle s'est au contraire très appauvrie. Pour la domestication des animaux, il est certain que l'humanité se

1. R. Hanthal, *Revista del Museo de la Plata*, tome IX, pp. 409 et suiv.

trouve partiellement dans une voie régressive. Des espèces ont été détruites qui auraient pu devenir des aides précieux, et d'autres encore qui, pour le moins, contribuaient à la beauté et à la gaieté de notre planète ; maintenant on ne les connaît plus dans les vitrines de nos collections que par de rares spécimens, et par les descriptions et les gravures que de sagaces naturalistes ont consacré à la faune disparue. Des espèces encore, tel le kangourou, sont gravement menacées, et si elles venaient à périr, la perte serait irrémédiable. D'autre part, des animaux autrefois apprivoisés sont retournés de nos jours à la vie errante.



LA CHAINE DES ANDES,
VUE DE LA GROTTE D'ULTIMA SPERANZA

Ainsi les archéologues ont constaté d'une manière indubitable que les Egyptiens de l' « Ancien Empire » comptaient dans leurs troupeaux d'animaux domestiques trois espèces d'antilopes, l'algazelle (*A. leucoryx*), la gazelle proprement dite (*A. dorcas*) et le defalla (*A. ellipsiprymna*); en outre un bas-relief signalé par Lepsius dans ses *Denkmaeler*, — représente parmi les troupeaux d'animaux domestiques recensés par les scribes une quatrième espèce d'antilope, le *damalis senegalensis*, aux cornes en forme de lyre. Le bouquetin bedden, *capra sinaitica*, que l'on rencontre encore en multitudes sauvages entre le Nil et la Mer Rouge, ainsi que dans le massif du Sinaï, avait été également apprivoisé[1]. Mais dès le « Moyen Empire » l'algazelle était la seule de ces antilopes ou chèvres

1. Fr. Lenormant, *Les Premières Civilisations*.

qui fût restée domestique, et, après l'invasion des Hyksos, tous ces animaux, que les Egyptiens seuls entre les hommes avaient su associer à leur existence, étaient redevenus sauvages.

Avec les diverses espèces de chiens que possédaient les Egyptiens et dont ils faisaient l'éducation, ils avaient su dresser deux animaux rapprochés de la hyène, dans lesquels Hartmann a reconnu le chien hyénoïde, *canis pichus*[1], qui vit encore en Abyssinie mais que l'on n'utilise plus nulle part comme chasseur, quoiqu'il sache très bien se grouper en meute et poursuivre le gibier avec une rare méthode, même en plein jour. Les Egyptiens n'avaient pas eu grand peine à profiter de cet instinct si remarquable, le chien hyénoïde se reproduisant dans la domesticité. Quant au guépard (*felis jubata*), que les chasseurs de l'Egypte tenaient aussi dans leurs chenils, il sert encore aux Beni Mzab d'Algérie, les aidant à la poursuite des antilopes. A l'autre extrémité du continent, dans les brousses de l'Afrique Méridionale, l'insouciance extraordinaire des colons, de race hollandaise, française ou britannique, a détruit, en l'espace de deux siècles, peut-être encore plus d'espèces d'animaux que l'homme eût pu associer à son travail. Deux de ces bêtes superbes ont complètement disparu pendant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle : ce sont l'antilope blaaubok et le couagga. Ce dernier aurait été facile à conserver, car il s'apprivoisait en peu de temps quand on le capturait jeune : il se croisait avec la jument et ne subissait point comme la plupart des autres bêtes la redoutable contagion apportée par la mouche tsétsé. C'est par millions qu'on eût pu compter les couaggas si l'élevage en avait été tenté, et maintenant il n'en reste plus que des squelettes et des peaux dans une douzaine de musées[2].

L'éléphant, qui faisait la gloire des grands cortèges d'Afrique, il y a deux mille ans, comme de nos jours encore dans les Indes, était récemment retourné à l'état sauvage dans le continent noir. Au milieu du dix-neuvième siècle, l'espèce africaine n'était plus représentée par un seul animal apprivoisé : la race était revenue à la sauvagerie primitive, et ce qui en restait était menacé de disparition très prochaine. On a calculé qu'en Afrique la production de l'ivoire éléphantin est de 800 000 kilogrammes par an. Une faible part de cette substance pré-

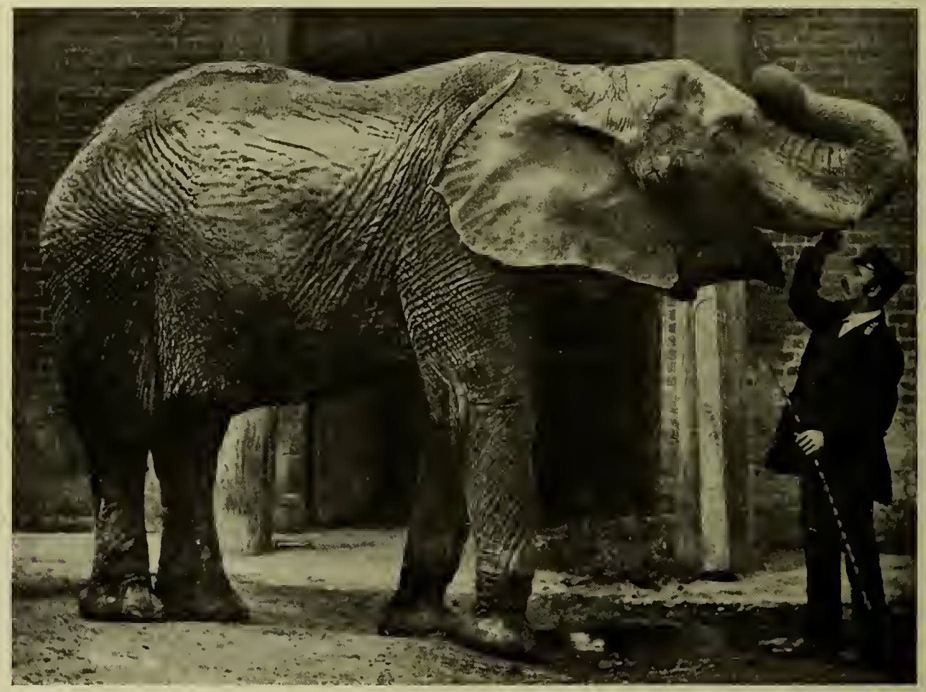
1. Dümichen; Hartmann, *Resultate der archäologisch-photographischen Expedition*. — 2. Graham Renshaw, *Zoologist*, cité dans la *Revue Scientifique*, 30 mars 1901.

cieuse se compose d' « ivoire mort », provenant des cadavres trouvés dans les forêts, mais presque toute la récolte se compose « d'ivoire vivant »[1]. C'est-à-dire qu'en prenant une moyenne de 15 kilogrammes par défense, les chasseurs tuent au moins 40 000 éléphants par an, sans compter ceux qui, après avoir été blessés, s'en vont mourir au loin, dans la brousse[2]. Et pourtant, combien l'animal vivant représente-t-il une richesse supérieure, par sa force de travail et par son intelligence, à celle de l'animal mort ! Au lieu de ces chasses d'extermination, on pourrait facilement apprivoiser le gigantesque animal, comme jadis les Ethiopiens, les « plus sages des hommes », et les transformer en serviteurs, mieux, en alliés, dans le travail d'aménagement du sol africain. Les récits des historiens et les gravures des monnaies ne permettent pas de douter que l'éléphant domestique des armées d'Hannibal appartînt vraiment à l'espèce qui parcourt aujourd'hui les forêts nilotiques. La dimension considérable des oreilles et la forme du front caractérisent nettement cette espèce. Mais la guerre fit périr l'industrie de l'apprivoisement, et c'est maintenant à la paix, à la douceur patiente des éducateurs qu'il incombe de recommencer le très grand œuvre, car c'est vraiment un des suprêmes triomphes de l'homme, d'avoir su élever certains animaux jusqu'à la société supérieure qui conçoit et pratique le beau. L'éléphant n'est-il pas devenu le dieu Ganesa, c'est-à-dire le symbole de la Sagesse, et, cela, grâce à l'homme qui en fit son compagnon ? Et ne peut-on en dire autant d'espèces également divinisées, telles que le chien et le chat, qui, tout en gardant — surtout le chat — une certaine indépendance et l'originalité du caractère, se sont incontestablement humanisés pour vivre de l'existence de l'*homo sapiens* par le regard, les désirs, les sentiments et les passions ?

L'œuvre de reconquête de l'éléphant africain, au point de vue économique et moral, s'accomplit lentement, mais elle s'accomplit. Un essai malheureux, fait en 1879, pour acclimater quatre éléphants indiens sur les bords du Tanganyika, avait découragé les tentatives : mais, depuis, Bourdarie et d'autres voyageurs ont cité des exemples de nombreuses réussites. Dans le Congo français, sur les bords du Fernand Vaz, l'éléphant Fritz, élevé par des noirs Pahouins, est parfaitement dressé au transport de charges de 350 kilogrammes, et traîne des troncs

1. Ivoire mis en vente sur les trois grands marchés de Londres, Liverpool et Anvers, en 1895 : 674 550 kilogrammes. — 2. *Revue Scientifique*, 21 sept. 1895.

d'arbres pesant une demi-tonne[1]. A Yaumdé, dans le Kamerun, l'Allemand von Lottner se fait suivre gentiment par des éléphants apprivoisés, aussi familiers que des chiens; il a constaté l'existence, dans le district, de deux variétés distinctes, l'une à poil clair et à crâne pointu, l'autre plus sombre et à tête large ; cette dernière est plus sauvage et demande plus de patience de la part de l'éducateur.



Cl. J. Kuhn, Paris.

L'ÉLÉPHANT D'AFRIQUE AU JARDIN ZOOLOGIQUE DE LONDRES

En Afrique, le plus grand des oiseaux, l'autruche, était menacée de disparition comme animal domestique; elle ne se rencontrait guère que çà et là chez les nègres du Soudan, en quelques villages de la Tripolitaine, et principalement autour du lac Tzadé, avant les razzias des récentes guerres[2]. Le superbe volatile ne fut sauvé que grâce aux éleveurs du Cap de Bonne-Espérance, qui comprirent les avantages matériels de l'éducation, comparée à la chasse destructive. Dans les steppes de la Russie méridionale, des tentatives du même genre ont parfaitement

1. *Globus*, 1 sept. 1900, p. 132. — 2. Huart, *Géographie*, 15 mars 1904.

réussi, malgré les froids rigoureux, tandis que, jusqu'à maintenant, la



Cl. J. Kuhn, Paris.

L'ÉLÉPHANT INDIEN AU JARDIN ZOOLOGIQUE DE LONDRES

domestication de l'autruche sur le littoral trop humide de l'Algérie, en des jardins trop étroits, a été tout à fait infructueuse au point de vue

industriel. C'est sur la vaste étendue des plateaux que parcouraient naguère les autruches sauvages, exterminées par le général Margueritte et ses compagnons de chasse, c'est dans la même région aux horizons immenses que l'on pourra, si on le désire sérieusement, et avec méthode, renouveler la race de l'autruche algérienne.

Et que dire des plus belles espèces d'oiseaux, les lophophores, et ces merveilleuses et fantastiques « lyres » volantes, que l'on croyait jadis ne pouvoir vivre que bercées par le vent et volant au soleil, vers le « paradis » ? Ces oiseaux incomparables n'avaient pu se développer dans l'Indonésie que grâce à l'absence des grands rapaces, mais l'homme, le rapace par excellence, remplace amplement les tigres et les renards. La mode féminine des chapeaux ornés de plumes, de crêtes d'oiseaux, qui prévaut depuis les dernières décades du dix-neuvième siècle, et que les mœurs démocratiques ont propagée jusque sur les coiffures des mendiantes, a eu pour résultat de faire naître une classe de commis-chasseurs voyageant de par le monde pour tuer les plus beaux volatiles et les dépouiller de leurs plumes : les maisons de commerce entrent en concurrence pour se procurer les plus adroits agents de cette œuvre funeste, qui se poursuit contre tout ce qu'il y a de plus beau, les flamants, les hérons, même contre les hirondelles, honorées d'âge en âge.

C'est de nos jours que disparaît le flamant de l'Amérique du Nord. Depuis longtemps, on avait pensé que les individus rencontrés çà et là devaient provenir d'une colonie établie quelque part dans l'archipel des Bahamas. Le naturaliste Frank Chapman la chercha et finit par la découvrir en mai 1904. Usant de précautions extrêmes, il réussit à observer ces animaux admirables, les plus gros oiseaux à plumage brillant; sans les inquiéter, il put noter leurs mœurs et prendre de nombreuses photographies; mais si le savant avait pu se cacher de l'animal, il ne réussit pas à empêcher d'autres hommes de suivre sa trace et, dans les six mois qui suivirent son expédition, les flamants disparurent presque tous sous la dent du chasseur [1].

La chasse aux « aigrettes », bien plus que les gisements d'or, telle fut la raison des conflits diplomatiques suscités entre la Grande Bretagne, le Venezuela et le Brésil, à la fin du dix-neuvième siècle. On parlait

1. *Century Magazine*. — *National geographical Magazine*. Jan. 1905.

solennellement du droit des gens, de précédents historiques et de devoirs internationaux, mais il ne s'agissait, en réalité, que des bénéfices à retirer par les spéculateurs de tel ou tel pays sur la capture annuelle de deux ou trois cent mille aigrettes[1]. Cependant, il ne manque pas d'exemples de procédés moins barbares qu'il serait facile de suivre et qui auraient pour résultat de sauvegarder les espèces et d'en assurer le produit régulier. Au



Cl. J. Kuhn, Paris.

LE CASTOR AU JARDIN ZOOLOGIQUE DE LONDRES

Venezuela et dans les autres parties de l'Amérique méridionale et tempérée, au Maroc, dans la Mésopotamie, en Chine, les oiseaux à aigrette se laissent docilement apprivoiser ; des spéculateurs mêmes, moins pressés de tuer que leurs confrères, ont fait en grand et avec succès des expériences d'apprivoisement sur des centaines d'animaux. Leur exemple arrive-t-il à temps pour sauver les espèces menacées par la

1. I. Forest, *Congrès des Sociétés nationales de Géographie*. Lorient, août 1896, *Revue Scientifique*, 28 nov. 1896, p. 700.

manie destructrice des officiers, des chasseurs et des femmes du monde?

C'est par des raisons semblables que les animaux à fourrure sont devenus si rares ou même ont disparu complètement en tant de pays du nord. Si le castor n'a pas été encore entièrement détruit, il ne vit plus à l'état de « nations », comme à l'époque où les Européens pénétrèrent dans le pays. Au dix-septième siècle déjà, les chasseurs canadiens français firent de tels dégâts parmi les tribus de castors que les Indiens du Mississippi durent se concerter pour la protection des villages de castors : il fallait y laisser au moins six mâles et douze femelles [1]. Maintenant, le nom de *Beaver* se retrouve aux Etats-Unis aussi fréquemment dans les régions dépeuplées de castors que les noms de Bièvre en France, de *Bever* en Flandre et de *Bieber* en Allemagne. C'est à une époque toute récente que le castor a été heureusement sauvé d'une destruction complète dans l'Amérique du Nord, au moyen du parquage. Une ferme de la Géorgie, d'une superficie d'environ 450 hectares, contient quelques centaines de ces animaux, jeunes et vieux, qui disposent de l'eau d'un ruisseau abondant pour la construction de leurs réservoirs et auxquels on donne toute facilité pour le travail, mais chaque année on en tue un certain nombre pour la vente des fourrures [2]. Une île de la côte du Maine, Outer Heron, près de Boothbay, de même les îles Pribîlov des mers d'Alaska, sont utilisées comme enclos pour les renards noirs et « bleus », dont les peaux se vendent à Londres jusqu'à 1 000 et 1 250 fr. [3] La spéculation réussit, mais si les éleveurs règlent l'abatage de leur gibier, assurent au moins la durée, et même, par le choix judicieux des reproducteurs, la beauté de la race, là se bornent leurs soins. Ils ne font rien pour l'éducation de l'animal ; cependant les victimes désignées sont emportées en pleine mer : on les sacrifie loin du rivage, afin que les renards de l'île ne voient point les traces du sang et n'en sentent pas l'odeur.

Récemment, le couronnement du roi d'Angleterre, Edouard VII, aurait dû coûter la vie à 108 000 hermines pour les manteaux des pairs et des pairesses, si, pour la beauté correcte des fourrures, il n'y avait eu des accommodements avec les fournisseurs de la cour.

Les loutres marines ont cessé d'être connues des chasseurs. Vers

1. Michelet, *Histoire de France*, XV, *Régence*, p. 189. — 2. *Revue Scientifique*, 13 mars 1897, p. 343; 8 janv. 1898, p. 58. — 3. *Revue scientifique*, 24 avril 1897, p. 537; P. Difloth, *Revue Universelle* 1902.

1876 déjà, elles avaient disparu des côtes de la Californie, mais on les rencontrait encore sur le littoral de l'Orégon, vers l'Alaska et les Aléoutiennes. Maintenant il n'en reste pas assez, même dans les parages septentrionaux, pour qu'on les chasse encore : l'industrie n'existe plus. Les rares loutres qui continuent l'espèce ont changé de mœurs : elles ne viennent plus à terre pour se reposer, elles se réfugient sur des masses d'algues flottantes et vont pâturer sur les roches à fleur d'eau[1]. Mais les jalousies commerciales, les haines internationales ont trouvé moyen de se satisfaire aux dépens de telle espèce marine, les otaries, qu'il serait singulièrement facile de transformer en animal domestique. C'est ainsi qu'en 1896, un acte du Congrès nord-américain enjoint aux gardiens des îles Pribîlov la destruction presque totale des otaries (*cailorhinus ursinus*), qui viennent aborder dans l'Archipel pour y élever leurs familles. Triste exemple de l'inintelligence humaine! Pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, la tuerie se faisait sans aucune méthode, Russes et Anglais exterminaient en masse. On ne voyait plus même que des animaux isolés dans les îles du Pacifique septentrional, lorsque des fermiers américains eurent l'idée d'aménager les îles Pribîlov comme de grands parcs à bétail marin. En 1890, on n'y comptait



Cl. J. Kuhn, Paris.

UNE OTARIE DU JARDIN ZOOLOGIQUE DE LONDRES CARESSANT SON GARDIEN.

1. *Revue Scientifique*, 30 mai 1896; 6 août 1898.

pas moins de cinq millions de phoques, dont cent mille, soit environ les deux tiers de la production du monde entier, devaient être abattus chaque année au bénéfice de la compagnie d'adjudication. Puis est venue la lutte entre fermiers et pirates, lutte à laquelle a succédé l'extermination légale, destinée à mettre un terme aux disputes fréquentes qui éclatent entre les concessionnaires officiels et les chasseurs interlopes. Quand il



Cl. J. Kuhn, Paris.

BISON DE L'AMÉRIQUE DU NORD *(Bonassus americanus)*

ne restera plus que de rares survivants, peut-être regrettera-t-on de ne point avoir apprivoisé le doux animal.

Sur le continent voisin, dans l'Amérique du nord, la bête de chasse le plus fréquemment citée fut le bison, dont la chair entretenait tant de tribus indiennes avant que les blancs, saisis de la frénésie du meurtre, se fussent mis à tout exterminer devant eux. Encore au milieu du dix-huitième siècle, les bisons parcouraient les forêts et les savanes dans le « Pied-mont » oriental des Alleghanies[1], et même une colonie de huguenots français, à Manikintown, dans la vallée supérieure du James-

1. G. Brown Goode, *National Geographical Magazine*, aug. 1896, p. 273.

River, avait domestiqué l'animal, sinon pour l'agriculture, au moins pour la production de la viande et du lait. C'est le bison qui a frayé toutes les routes conduisant de l'Océan atlantique vers le Far West, en traversant montagnes et vallées suivant les lignes de moindre fatigue; l'homme n'a fait que suivre les traces de l'animal, remplacées bientôt par celles de ses bêtes de somme, et maintenant par ses voies ferrées.

Maintenant, il n'y a plus de bison libre dans le Cis-Mississipi et l'on compte ceux qui existent au delà du grand fleuve. En 1900, le nombre



Cl. J. Kuhn, Paris.

ZÉBU DE MADAGASCAR *(Bibos radicus)*

de bisons américains se maintenait, il est vrai, mais non pas en des conditions de liberté : l'augmentation des animaux ne se faisait que dans des réserves tandis qu'il y avait diminution dans les plaines herbeuses [1].

Cependant, dans l'Amérique canadienne, près du Fort Résolution, au bord du grand lac de l'Esclave, le bison continue de prospérer [2] : il reste en cet endroit une réserve naturelle contenant trois troupeaux de cinq cents têtes que les agents de la Puissance promettent de défendre

1. Bisons des Etats-Unis, d'après *Nature*, 22 nov. 1900 :
1889, en liberté, 835; en captivité, 256 : Total 1.091. (D'après H. Ornaday.)
1900, en liberté, 340; en captivité, 684 : Total 1.024. (D'après Marc Sullivan .
— 2. Rutledge, *Canadian Gazette*, 29 june 1899.

contre les chasseurs; la race de ces bisons est, du reste, d'un type plus long et plus épais que celle des plaines mississippiennes.

Le bison des Etats-Unis, désormais parqué, vivra peut-être, mais il est à craindre que le bison d'Europe succombe, car le troupeau de la forêt lithuanienne de Bela Veja, qu'il est défendu de chasser, diminue graduellement en force numérique depuis le milieu du siècle : on y comptait environ 1 900 bêtes en 1856; quarante ans après, elles n'étaient plus que 600, car si l'on prend soin de les nourrir pendant l'hiver, en leur ouvrant des granges pleines de foin, on n'a encore pu les protéger contre les loups; en outre, d'après quelques naturalistes, la décroissance de la race serait due à la consanguinité, et il y aurait urgence de les croiser avec des bisons qui se trouvent encore dans le Caucase[1] et les autres représentants de la race conservés çà et là en des forêts privées. On désigne souvent le bison de Lithuanie par le nom d'auroch, c'est une erreur : il y a peut-être trois siècles que ce dernier animal a cessé d'exister comme le cerf megaceros et tant d'autres animaux des temps préhistoriques.

Si l'homme ne revient pas à la bonté, le caribou du Grand Nord, ou renne du Canada, partagera le sort du bison dans un avenir prochain. Indiens et Esquimaux, de même que les rares voyageurs blancs qui pénètrent dans les solitudes canadiennes, au nord du lac de l'Esclave, tuent chaque année des milliers de caribous, soit pour leur chair, soit seulement pour les langues, morceau de choix. La chasse s'en fait donc uniquement pour le « plaisir ». Certains territoires où ils étaient naguère fort nombreux en sont maintenant tout à fait dépeuplés[2].

Il existe bien d'autres espèces que l'homme a appris à utiliser, mais la plupart sont des auxiliaires de la chasse et de la pêche, et participent à cette œuvre de destruction où l'homme est si expert; tels sont le furet, la loutre, l'épervier, le faucon, le cormoran, l'once, la panthère, le lion même. D'autre part, en dehors de nos basses-cours et de nos parcs, de nos fermes et de nos volières, l'agriculteur a domestiqué le lama, la vigogne, le renne, le dromadaire, le chameau des terres africaines et asiatiques; celui-ci est également acclimaté en Australie où, l'élevage n'ayant pas été abandonné au hasard, on a des individus de beaucoup supérieurs à ceux de l'Inde par la taille, la force, la résistance[3] : le rhino-

1. *Revue Scientifique*, 26 sept. 1896, p. 406. — 2. J. Mackintosh Bell, *Geographical Journal*, sept. 1901. — 3. David Carnegie, *Scott. Geogr. Magazine*, 1898, p. 113.

céros est apprivoisé dans les monts Garro où on le fait paître en troupeaux; çà et là le tapir rend des services à l'homme; des bœufs musqués ont été transportés du nord du Groenland à la Suède boréale pour être employés au travail des champs.

Du reste, quelle espèce n'a pas des facultés sociables que l'on pourrait considérablement développer avec un peu de sagacité et de bienveil-



Cl. J. Kuhn, Paris.

CERF WAPITI *(Cervus canadensis)*.

lance, et qui, par la suite, ne demanderait qu'à nous aider : moineaux de nos jardins publics, serpents de l'Inde, pythons du Dahomey, écureuils, souris, marmottes, araignées, perroquets, carpes, toutes ces bêtes se rapprochent de nous dès que nous leur faisons la moindre avance. Et notre cousin le singe, encore tout au plus considéré comme objet de curiosité! On peut se demander parfois si l'animal ne s'est pas plutôt domestiqué l'homme que celui-ci n'a asservi la bête. Les procédés tyranniques des chiens et des chats sont bien connus, mais le manège du coucou indicateur de l'Afrique méridionale, conduisant l'indigène vers la ruche de miel sauvage et sachant qu'il en aura sa part, est un

exemple meilleur. Cette coutume est niée comme fut mise en doute toute histoire d'animal supposant en lui une dose d'intelligence tout à fait comparable à la nôtre — et une dose de bonté supérieure — et pourtant elle n'en est pas moins absolument digne de foi, ainsi que les nombreux faits qui montrent les progrès intellectuels dans le monde des animaux, tels les perfectionnements graduels dans les nids du martin-pêcheur, de l'hirondelle, du grèbe, du citelle gâche-pot[1], de la mouette, tel l'emploi du levier par le singe et par l'éléphant. Les chercheurs qui ont pénétré dans le monde animal en rapportent des merveilles[2].

L'association de l'homme et de l'animal n'est qu'un cas particulier des associations animales. Le coucou indicateur se comporte envers le rattel, quadrupède de la famille de l'ours, exactement comme envers le Hottentot, et l'animal comprend l'appel de l'oiseau tout aussi bien que le Hottentot peut le faire. Sur les côtes du Pérou, on a constaté qu'un certain volatile perche sur le dos de la tortue qui flotte et qu'à l'approche d'un bateau l'oiseau ne manque pas, avant de s'envoler, de donner quelques coups de bec sur la carapace de l'animal sommeillant. Il n'est pas nécessaire que chacun des participants retire quelque profit de leur coopération, il peut y avoir affection non partagée; on rencontre souvent dans les Cordillières des troupeaux de mules dont le chef de file est un cheval hongre : c'est un moyen qu'emploient les conducteurs pour empêcher leurs bêtes de se disperser, car toutes prennent bientôt pour le cheval, surnommé la « madrina », la marraine, un tel attachement qu'elles ne peuvent souffrir d'en être longtemps séparées[3].

En somme, ce que l'homme a introduit de neuf dans le monde animal ce sont les croisements de races. C'est à lui que sont dus de nombreux gallinacés, léporides, hermione, bardot et mulet. Qu'un être hybride possède plus de raisonnement, de mémoire, d'endurance, d'affection et de longueur de vie que chacun des deux parents, semble indiquer que l'art a été plus fort que la nature (Darwin).

En 1900, les puissances européennes se sont mises d'accord pour empêcher la destruction des grosses bêtes d'Afrique, du moins pour en régler la chasse. En vertu de leur traité, il a été convenu que, dans la région centrale du continent, la poursuite des lions, léopards, hyènes, babouins, serpents venimeux et pythons restera provisoirement permise,

1. Paul Noël, *Notes manuscrites.* — 2. *Voir*, par exemple, Seton Thompson, *Wild animals I have known.* — 3. M. Monnier, *Des Andes au Para.*

tandis que celle du vautour, du secrétaire, du hibou et autres oiseaux utiles sera strictement interdite; de même la girafe, le gorille, le chimpanzé, l'âne sauvage, l'élan, en danger d'extermination complète, doivent

N° 559. — Parc national de Yellowstone.



être protégés : quant à l'éléphant, au rhinocéros, à l'hippopotame, au zèbre, au buffle, la chasse des jeunes et des mères accompagnées de leurs petits n'en est pas autorisée. On le voit, cette convention n'est pas de nature à constituer de véritables réserves interdites à la férocité des chasseurs. Il eût été bien autrement efficace de délimiter nettement une contrée qui fût absolument close aux bûcherons, aussi bien qu'aux

tueurs de bêtes et d'hommes, si ce n'est en cas de défense personnelle.

A cet égard, les prescriptions stipulées pour le parc de Yellowstone ou « Parc National » aux Etats-Unis eussent été le modèle à suivre. « Aucune violence ne doit être faite contre oiseau ou autre animal, aucun coup de hache ne doit être porté contre arbre de la forêt primitive, et les eaux doivent continuer de couler non polluées par moulin ou par mine. Tout doit rester en l'état pour témoigner ce qu'était le Far West avant l'arrivée de l'homme blanc ». On peut se demander si toutefois les hôtels avec leur outillage et leurs dépendances de toute nature n'entraînent pas peu à peu la violation de ces engagements. On a les mêmes craintes pour tous les « parcs » de ce genre établis dans le voisinage des grandes cités et des régions surpeuplées. Dans le New-Hampshire, un naturaliste a délimité en pleine région montagneuse une fort belle forêt de 17 000 hectares, où l'on a lâché 74 bisons, 1 500 élans et près de 2 000 autres cervidés d'espèces diverses, toutes bêtes sauvages qui ont trouvé là un milieu qui leur convient, et qui s'y multiplient. Les monts Adirondak de New-York ont aussi leurs réserves et chacun des Etats du Nord demande d'avoir les siennes[1]. Le même courant d'idées se fait jour en Australie et en Nouvelle-Zélande. Evidemment, l'aspect et le peuplement de ces divers parcs nationaux dépendra du goût sincère des habitants pour la nature et de la science de leurs zoologistes. En Afrique, on a constaté que la « réserve » établie par les Anglais sur la rive gauche du Chiré n'a point eu pour résultat de ramener l'éléphant dans la région d'où la chasse l'avait contraint de fuir. Les bêtes féroces, notamment les lions et leur gibier, se sont accrues dans le parc rhodésien, mais l'éléphant n'a pas confiance[2] : peut-être craint-il une nouvelle ruse de l'homme, son ennemi par excellence.

Outre les animaux de chasse ou d'utilisation sur lesquels s'exerce l'influence de l'homme en divers sens, mais surtout dans le sens de la destruction, de très nombreuses espèces subissent indirectement cette influence. On ne saurait éviter l'élimination des multitudes par l'établissement des colonies, le défrichement, la culture des champs, la construction des routes et des usines. Si, dans nos pays d'Europe, les musées contiennent beaucoup d'espèces d'oiseaux migrateurs ou sédentaires qui ont complètement disparu pendant le dix-neuvième siècle[3]

1. *Revue Scientifique*, 30 avril 1898, p. 569. — 2. *Globus*, 1er nov. 1900, n° 18. — 3. Levat, *Revue Scientifique*, 8 janv. 1898, p. 58.

par suite de la frénésie des chasseurs, l'Amérique du Nord a perdu certains oiseaux par le simple fait de la colonisation humaine. Telle espèce, notamment l'*ectopistes migratoides,* était autrefois assez puissante en nombre pour que son vol obscurcît le soleil pendant des heures entières. Audubon, qui nous a laissé de ces passages d'oiseaux de saisissantes descriptions, visita dans le Kentucky une colonie de pigeons



Cl. J. Kuhn, Paris.

TERRASSES AU PAYS DES GEYSERS, PARC DE YELLOWSTONE

migrateurs qui s'étendait sur plus de 60 kilomètres et sur une largeur moyenne d'environ 5 kilomètres[1].

Le naturaliste, agronome ou médecin, agrandit chaque jour le cercle de ses études ; il cherche à poursuivre sur la face de la Terre l'action de l'homme dans la propagation, la diminution ou la disparition des insectes, des vers et des bactéries qui portent les maladies, les pestes ou les contre-poisons ; il entre, de plus en plus, dans le monde des infiniments petits. En pareille matière, on doit se borner à citer des exemples. C'est ainsi qu'on a pu calculer exactement le temps qu'a mis le fléau de la nigua ou « chique », *sarcophylla* ou *pulex penetrans*, pour

1. *Revue Scientifique*, 22 mai 1897, p. 663.

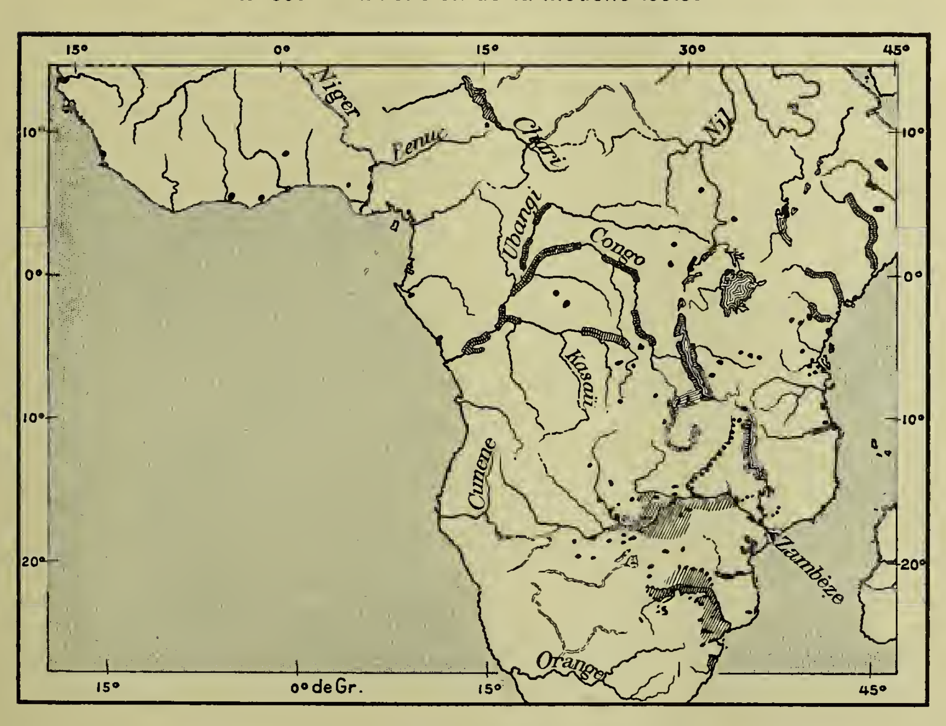
traverser le continent d'Afrique, portée par les hommes dans leurs ulcères. On dit que le redoutable insecte atteignit la côte occidentale au port d'Ambriz, dans un sac de lest apporté par un navire brésilien. En 1885, la nigua avait déjà gagné le bassin intérieur du Congo au Stanley-Pool. En 1892, elle était arrivée au Nyanza et sévissait d'une manière si terrible dans l'Usinja et l'Urundi que des villages entiers furent dépeuplés. De là, l'insecte fut importé aux rives du Tanganyika par la route des caravanes et, en 1897, on le trouvait dans les villes de la côte orientale, à Bagamoyo et Pangani. Enfin, en 1898, l'île de Zanzibar avait aussi ses malheureux claudicants portant des chiques sous les ongles des pieds. On s'attend à ce que la redoutable bestiole franchisse bientôt l'Océan Indien pour se répandre dans tous les pays de la zone tropicale[1]. L'homme a pu longtemps se croire impuissant devant les dangers de cette nature, et cette impuissance même était une des causes pour lesquelles il invoquait un sauveur providentiel. Mais la science lui fournit maintenant les moyens de lutter. Il apprend à s'immuniser, à préserver son bétail contre toutes les pertes microbiennes : il modifie même l'aspect de la nature pour empêcher la naissance et la propagation de certaines espèces. Les hygiénistes ne nous font-ils pas espérer que les terribles anophèles, porteuses des fièvres paludéennes, cesseront de décimer les populations humaines, grâce aux plantations d'arbres appropriées, au traitement chimique des mares, à la construction plus savante des demeures et à la forme des vêtements ?

Encore chasseur et carnivore, l'homme ne se pose guère le problème de ses devoirs envers le monde animal ; toutefois ses rapports plus étroits avec les bêtes qui travaillent pour lui font naître des questions morales très pressantes. Tout ce monde d'ouvriers quadrupèdes qui apportent leur concours généralement très volontaire aux entreprises de leur maître, constitue, dit Clemenceau, un « cinquième Etat »[2] fort semblable au quatrième, si ce n'est pourtant qu'il se trouve plus dans la situation de l'esclave des temps anciens que dans celle du salarié moderne. Et, chose lamentable, il se trouve toujours un esclave pour discipliner les esclaves, un homme du « bas » peuple pour se venger sur plus bas que lui ; un opprimé, lui-même fils de salarié lésé dans ses droits, se fait, pour le compte d'un maître, le bourreau de l'animal :

1. Oscar Baumann, *Petermanns Geogr. Mitteilungen*, VII, 1898.— 2. *Le Grand Pan*, pp. 161 et suiv.

c'est un valet de ferme qui apprend à cingler de « quarante-deux manières » la peau de la bête rétive : c'est le caravanier qui entretient avec soin la plaie de l'âne ou du mulet afin d'y planter le dard de l'aiguillon. Que de cités, sans être le « paradis » de personne, sont pourtant l' « enfer des chevaux » !

N° 560. — Extension de la mouche tsétsé.



La mouche tsétsé — *Glossina morsitans*, *G. fusca*, *G. palpalis* et peut-être d'autres genres encore — est le principal agent de transmission aux animaux de la *nagana* et aux hommes de la *maladie du sommeil*, caractérisées toutes deux par la présence dans le sang d'un infusoir *trypanosomo*. La mouche tsétsé est localisée en certains endroits dont les conditions ne sont point encore élucidées ; on a constaté pourtant qu'elle était absente des territoires cultivés ; son domaine s'étend avec l'activité du trafic.

Carte dressée d'après les renseignements donnés par M. Sevrin, du Museum de Bruxelles.

Là où le sentiment de cordialité naturelle entre compagnons de labeur et la puissance de l'opinion publique protègent l'animal domestique, lui assurent un bon traitement, un soigneux entretien, c'est un des spectacles les plus charmants que celui de l'œuvre commune où bipède et quadrupèdes, animés d'une même volonté, poussent d'un

même effort. Un bel attelage de chevaux aux houppes flottantes, aux grelots sonores ; des bœufs au pas mesuré entre lesquels la main de l'homme tient le soc tranchant ; les vaillants chiens de Bruxelles qui aboient de bonheur quand la voiture pleine de jarres s'ébranle au-dessus de leurs têtes, est-il spectacle humain qui donne mieux l'idée d'un sentiment de solidarité dans une œuvre considérée comme un devoir? La probité de la conscience pourrait-elle dépasser chez l'homme ce qu'elle est dans ces nobles animaux ? Et que de fois l'homme brute s'arroge-t-il sur la bête le droit de vie et de mort? que de fois la bonne ou mauvaise destinée de l'animal domestique dépend absolument du hasard, des caprices du maître, de la bonne nature ou de la férocité de celui qui lui prend son labeur? Il est vrai que, dans la plupart des pays dits « civilisés », se sont formées des « sociétés de protection des animaux », desquelles il ne faut point médire et qui font certes une grande part de bien, proportionnelle à l'initiative individuelle de bonté, à la passion de sympathie qu'apporteront à cette œuvre les citoyens eux-mêmes, car les lois appelées à leur aide par les amis des animaux n'ont de valeur que grâce au concours de l'opinion et ne sont effectivement sanctionnées que dans les pays comme l'Angleterre où l'homme aime réellement ses frères non doués de la parole. Comment les lois pourraient-elles fournir aux animaux domestiques une protection efficace puisqu'elles livrent les hommes aux caprices les uns des autres ? Du moins parmi les humains, les oppressés peuvent-ils résister à la ligue des oppresseurs, et, par la solidarité dans la révolte, par l'association dans les efforts, ont-ils déjà remporté mainte victoire; mais que peuvent les animaux? Ils ne se mettent point en grève et on ne saurait attendre l'amélioration de leur sort que de l'accroissement graduel de l'intelligence et de la bonté chez leurs éleveurs et maîtres.

Or, on peut se demander si, d'une façon générale, l'élève des animaux domestiques s'est faite d'une manière utile pour le développement de chaque espèce. Jusqu'à nos jours, on doit le dire, l'homme civilisé n'a guère apprivoisé l'animal qu'à son profit égoïste ; il n'a vu en lui que les qualités ou les produits qui peuvent être de quelque utilité à sa propre personne, à sa fortune ou à sa race. De même qu'il tuait l'homme ennemi, de même il se débarrassait de la bête gênante ; comme il avait l'habitude d'asservir le semblable dont le travail pouvait lui profiter, il chargeait de son fardeau l'animal docile en lui faisant accomplir son

travail. Dirigé par cette morale purement personnelle, l'éducateur de la bête apprivoisée, puis domestiquée, l'a très souvent amoindrie de toute façon, affaiblie, enlaidie, avilie physiquement, rendue même tout à fait impropre à se maintenir par ses forces physiques isolées dans sa lutte pour l'existence ; il l'entretient dans une vie dont toutes les conditions sont artificielles : qu'il suffise de rappeler le hideux spectacle de ces



Cl. Vanderheuvel.

UN ATTELAGE DE CHIEN A BRUXELLES

masses de chair, à peine capables de se mouvoir, porcs primés dans les concours agricoles.

L'action de l'homme sur l'animal pourrait être beaucoup plus profonde si elle se produisait, non pour rendre l'animal plus utile à l'homme, mais pour rendre l'animal plus utile à lui-même, en le faisant plus beau, plus fort, plus intelligent. Sans le secours de l'homme, le cochon, le mouton, les volailles de basse-cour auraient bientôt disparu du monde moderne ; les bœufs se trouveraient en danger d'extinction rapide ; les chiens et les chats ne reviendraient à la vie des aïeux qu'après avoir perdu par la famine plus de la moitié de leur race [1] ; il en serait probablement de même du cheval. Mais si la plupart des animaux ont été rendus moins aptes au combat pour la vie matérielle, si

1. W. J. Mac Gee, *The Earth, the Home of Man*, p. 22.

même diverses espèces, celles qu'on élève seulement pour la viande ou la laine, comme les bœufs de boucherie et les moutons, ont été abruties, réduites à de simples masses ambulantes, il est aussi des bêtes qui se sont si bien associées à l'homme, intellectuellement et moralement, qu'on ne peut désormais les séparer : l'alliance s'est faite d'une manière absolument intime entre nous et leurs races humanisées ; nous constituons un grand tout appartenant au même ensemble de civilisation.



Cl. P. Sellier.

LE LOTUS AU JAPON

L'histoire de la flore dans ses formes d'initiation par l'homme s'est développée parallèlement à l'histoire de la faune. Il est aussi des espèces qui, dans leurs diverses variétés, appartiennent si bien au champ, au jardin, à la plate-bande de la cabane, qu'on ne peut se les représenter sans le voisinage immédiat des travailleurs qui les sèment, les plantent, les soignent, les arrosent, veillent à leur entretien journalier. Comment s'imaginer les familles dans l'état normal du bien-être sans le pain domestique, sans les légumes verts et secs, sans les fines herbes et la salade, sans les fruits savoureux de la vigne et du verger ?

L'homme n'est pas toujours resté fidèle aux plantes qui nourrissaient

ses aïeux. D'après Homère, il semble bien que les Lotophages de la côte des Syrtes et de l'île devenue actuellement Djerba tenaient la baie du *rhamnus lotus* ou *zizyphus lotus* pour l'élément le plus précieux de leur nourriture, et lui attribuaient des vertus souveraines, tandis que, de nos jours, ce n'est au plus qu'une occasion de maraude pour le berger désœuvré. Et de l'autre côté du monde, n'avons-nous pas eu



Cl. P. Sellier.

LES CHRYSANTHÈMES AU JAPON

toute une littérature pour célébrer la gloire du *soma*, la boisson divine dont s'enivrait Indra, et qui n'est connue maintenant, sous forme de mauvaise bière, que de peuplades obscures des vallées afghanes? On peut considérer dans une certaine mesure la marche de la civilisation comme le remplacement graduel d'un pain grossier par un pain plus substantiel et plus vivifiant. Les débris laissés dans les grottes des préhistoriques, comparés à ceux qu'on trouve actuellement dans nos greniers, montrent les progrès immenses qu'on a faits à cet égard. Déjà, pendant la génération contemporaine, on peut constater quelle extension n'a cessé de prendre le généreux froment. Et que de transformations se préparent dans le même sens, grâce aux engrais chimiques, grâce à la connaissance et à la méthode! La grande conquête agricole

qui se prépare n'est-elle pas la culture des microbes fabricateurs de composés nitriques assimilables par les plantes et, en conséquence, créateurs d'espèces plus riches et plus nourrissantes ? Le génie de l'homme a pour ambition de domestiquer à son profit les multitudes innombrables des infiniment petits [1].

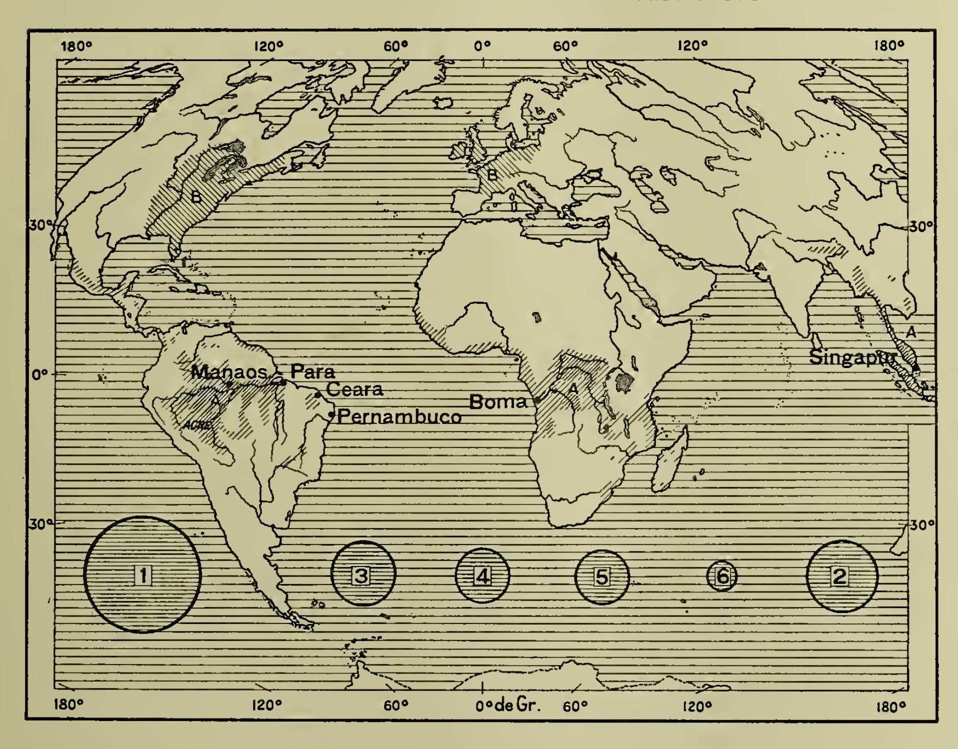
Et tous les progrès qui ont été faits depuis un siècle dans la science de la vie, animaux et plantes, ont été en même temps un accroissement du pouvoir humain dans la transformation, l'éducation des espèces, la compréhension de tout l'ensemble harmonique des choses. Les vrais prédécesseurs de Darwin, ceux qui firent son éducation et que l'on devrait considérer comme les auteurs de la doctrine d'évolution, sont les éleveurs et les jardiniers qui, par leurs ingénieuses recherches, ont su faire s'épanouir de si belles roses, développer de si merveilleux chrysanthèmes, embellir si étonnamment les espèces de nos compagnons domestiques [2]. Chaque année voit s'accroître les miracles. Les horticulteurs dévoués au monde de plantes qu'ils développent autour d'eux sont ravis de voir combien les résultats dépassent leurs peines. « C'est précisément le contraire de ce que disent les indifférents et les novices. Ils s'imaginent que le jardinier verra disparaître le résultat de son travail avec le changement des saisons, tandis que, d'année en année, s'accroissent la splendeur et la variété des richesses florales, grâce à un peu de pratique des lois de la vie »[3].

Les immenses conquêtes de l'homme, obtenues par l'amélioration des espèces, se sont également étendues en nombre : elles ont eu autant d'importance au point de vue extensif qu'au point de vue intensif. Les nouveaux besoins de l'industrie utilisent des espèces dont on ne connaissait pas la valeur autrefois, et tout l'équilibre économique des migrations se trouve changé par la nécessité de trouver tels ou tels produits en des lieux très éloignés des centres de culture. Ainsi la découverte du Nouveau Monde fut-elle, peu de temps après, suivie par le déplacement des industries coloniales, culture de la canne à sucre, du caféier, du bananier, et c'est à cette extension des champs de culture par delà les mers que sont dus les énormes mouvements de population d'un continent vers l'autre et les problèmes, si redoutables, des conditions du travail. Une révolution nouvelle s'est produite quand les matières

1. E. Duclaux, *Traité de Microbiologie*. — 2. Patrick Geddes, *Education for Economics and Citizenslife*, p. 27. — 3. Alfred Dumesnil, *Libre*.

élastiques et imperméables, gutta-percha et caoutchouc, ont pris une valeur de premier ordre dans l'industrie moderne. En certains pays, comme dans l'île de Sumatra, on a brutalement détruit par l'abatage des arbres la source des richesses, tandis qu'ailleurs on a pu l'entretenir

N° 561. — Production mondiale du caoutchouc.



1 : 200 000 000

0 2500 5000 10000 Kil.

Un très grand nombre de plantes fournissent des matières élastiques et de très faible conductibilité électrique : caoutchouc, gutta-percha, balata, etc., tous produits groupés ici. Le grisé A indique les lieux de production ; le grisé B ceux de consommation. L'importance relative de l'exportation pour les années 1901-1903 est indiquée par des cercles hachurés : 1, Brésil ; 2, Indonésie, y compris Borneo ; 3, autres pays d'Amérique ; 4, Etat du Congo ; 5, autres pays d'Afrique ; 6, autres pays d'Asie, dont Ceylan, où le grisé a été oublié.

par le reboisement des terrains productifs ou qu'on a eu la chance, comme au Congo et dans les selves immenses de l'Amazonie, de trouver des éléments de production naturelle d'une abondance encore supérieure aux besoins grandissants. Par suite de cette exploitation des *caucheros*, un mouvement continu de migration s'établit entre l'Etat de Cearà et les forêts de l'intérieur brésilien ; des colonies temporaires se forment çà

et là au milieu des solitudes, et l'équilibre des républiques américaines se déplace forcément. C'est la « question du caoutchouc » qui a fait surgir la petite communauté politique d'Acre et menacé d'allumer la guerre entre les deux Etats voisins, Brésil et Bolivie : un déplacement des frontières, naturellement au profit de la puissance la mieux armée, a été le résultat de ces discussions, qui amèneront en outre l'ouverture de routes nouvelles à travers la forêt préandine. Et quel rôle joue dans les rapports internationaux le « caoutchouc rouge » — rouge du sang de l'indigène — brouillant la Belgique, associée malgré elle à la politique de l'Etat indépendant du Congo, avec l'Angleterre.

Une autre essence, qui donne lieu à un moindre mouvement d'affaires mais qui a cependant aussi une influence considérable sur les marchés du monde, le *chinchona*, présente cet étrange phénomène que l'industrie s'en est entièrement déplacée. La *cascarilla*, l'écorce du Pérou, ne vient plus pour l'Europe de la région des Andes. L'incurie des indigènes a été dûment punie : ayant tué tous les arbres qui leur fournissaient le précieux remède, ils n'ont plus rien à expédier désormais, et, quand ils sont malades eux-mêmes, ils sont obligés de s'adresser aux hôpitaux d'Europe, qui s'approvisionnent de quinine en diverses contrées non américaines, mais surtout à Java. C'est en 1832 que cette île reçut les premières plantes de l'espèce si insuffisamment soignée en son pays d'origine. Peu d'années après, l'Anglais Markham réussit, par d'ingénieux subterfuges, à doter l'Inde et Ceylan de la plante péruvienne, et, tandis que celle-ci disparaissait de la mère-patrie, elle se multipliait dans les jardins étrangers. Au commencement de ce siècle, on compte environ cent millions d'arbres en rapport, mais c'est Java qui fournit au monde médical la meilleure part de la récolte[1].

Jusqu'en 1868, le thé vendu en Grande Bretagne provenait presqu'exclusivement de Chine; le thé indien, qui avait fait sa première apparition sur le marché de Londres en 1845, représentait en 1882 un tiers de la consommation anglaise. Le caféier, dont la feuille était attaquée par un champignon spécial, *Hemeleia vastatrix*, disparut de Ceylan, et y fut remplacé par l'arbre à thé. De 1895 à 1905, l'exportation des pays producteurs vers l'Angleterre se répartit ainsi : Ceylan 35 o/o, Inde (en premier lieu, la province d'Assam) 60 o/o, Chine 5 o/o. La

1. Flahaut. *Géographie,* 15 mars 1904.

provenance du café consommé en Europe s'est également beaucoup déplacée depuis cinquante ans.



Cl. J. Kuhn, Paris.

JEUNE CAFÉIER A MADAGASCAR

La culture du coton est aussi l'occasion de tentatives nombreuses. Depuis 1840, les Etats-Unis envoient sur le marché européen, et avec la

seule intermittence provenant de la guerre de Sécession, plus de la moitié du coton qui y est consommé; au début du xxe siècle, l'Amérique du Nord entre pour plus des trois quarts dans la production mondiale. Les essais que les capitalistes d'Europe font pour secouer l'omnipotence du syndicat des planteurs des Etats du Sud, de la Caroline au Texas, n'ont point encore abouti à des résultats bien marqués.

Ainsi la destruction d'une part, la restruction de l'autre se produisent à la surface de la Terre, sous l'influence des passions et des intelligences en conflit. Les chercheurs d'orchidées parcourent les forêts de la Colombie et du Brésil, non seulement pour trouver à leur profit des exemplaires rares, mais pour détruire, au dommage de leurs rivaux, les fleurs précieuses qu'ils ne peuvent pas emporter. Quant aux honnêtes agriculteurs, ils suppriment les espèces par centaines, peut-être par milliers, et pour cause d'uniformité, de régularité, de méthode obligatoire dans les cultures. Le labour et la friche sont forcément ennemis. La flore des landes, celle des marais disparaissent dans les campagnes où se promène la charrue. A Chamblande, près de Lausanne, sept espèces de plantes n'ont point reparu après le défrichement. Pour la même raison, les anciennes terres marécageuses de la Prusse orientale n'ont plus ni la *trapa natans*, ni la *betula nana*, ni autres plantes, naguère très communes. Conwentz propose de garder çà et là quelques hectares de marais qui serviraient de musées botaniques aux étudiants des alentours[1].

Dans l'ensemble, les hommes ont travaillé sans méthode à l'aménagement de la Terre. Ils savaient bien quelle part du sol convenait à leurs cultures et ils la choisissaient judicieusement, mais avec quelle barbarie procédaient-ils à la préparation du terrain! Encore maintenant, aux Etats-Unis, au Canada, au Brésil, des pionniers de l'agriculture commencent leur œuvre d'enrichissement de la terre par la destruction de la forêt vierge. Ils attendent la saison favorable des sécheresses pour allumer le bois et l'on voit l'incendie se propager effroyablement d'une rivière à l'autre, ou bien entre deux montagnes, brûlant en même temps les animaux, noircissant le ciel de leur fumée, livrant au vent des cendres qui se répandent jusqu'à des centaines de kilomètres. Tout est dévasté sur la terre noirâtre : à peine quelques énormes souches ont-elles résisté aux flammes, se dressant en fûts inégaux et calcinés

1. *Globus*, 9 janv. 1902, p. 36.

au-dessus des lits entassés du charbon. Quelques années d'attente, et ces fourrés de bois qu'on a niaisement carbonisés auraient pris une valeur extrême pour la charpente et l'ébénisterie! Ils auraient gardé surtout leur part dans l'hygiène générale de la Terre et de ses espèces, car, dans la distribution des formes géographiques, la forêt a son rôle essentiel, après les étendues océaniques et l'architecture des plateaux et des monts.

C'est principalement au point de vue du climat que les forêts ont



FERME ÉTABLIE AUX DÉPENS DE LA FORÊT. COLOMBIE BRITANNIQUE

été mal gérées ou plutôt abandonnés au hasard. Et, cependant, la Terre devrait être soignée comme un grand corps, dont la respiration accomplie par les forêts se réglerait conformément à une méthode scientifique ; elle a ses poumons que les hommes devraient respecter puisque leur propre hygiène en dépend.

Il est certain que, pendant ces derniers siècles, la superficie des forêts, entamée par l'agriculture et surtout par les défrichements sans méthode, les transformations en pâtis, a diminué de millions et de millions d'hectares. Non seulement elle s'est considérablement amoin-

drie, mais aussi les forêts qui subsistent sont moins belles, moins riches en hautes futaies, et les pins, les sapins rigides à la sombre verdure y ont, en beaucoup d'endroits, remplacé les arbres feuillus. Etudiant la nomenclature géographique de l'Allemagne, von Berg a constaté, en 1871, que, sur un ensemble de 6 905 noms de lieux, dus à la végétation forestière, 6 115 se rapportent à des arbres feuillus, même en des contrées où ces arbres manquent complètement aujourd'hui ou, du moins, n'ont aucune importance en comparaison des conifères. Vers 1300, le Hanovre, le Holstein, la Westphalie du nord n'avaient point de forêts de pins, essence qui envahit ces contrées depuis le dix-neuvième siècle. Les conifères se sont avancés graduellement de l'est vers l'ouest, de la Slavie en Germanie parce qu'ils sont d'une croissance plus rapide et se contentent d'un sol moins riche. Mais ce sont des arbres à forme rudimentaire, beaucoup moins riche et variée que celle des arbres feuillus, et les progrès de la sylviculture consistent à nous rendre les forêts d'autrefois[1].

C'est donc le hasard qui nous gouverne aujourd'hui. L'humanité n'a pas encore fait l'inventaire de ses richesses et décidé de quelle manière elle doit les distribuer pour qu'elles soient réparties au mieux pour la beauté, le rendement, l'hygiène des hommes. La science n'est pas encore intervenue pour établir à grands traits les parts de la surface terrestre qui conviennent au maintien de la parure primitive et celles qu'il importe d'utiliser diversement, soit pour la production de la nourriture, soit pour les autres éléments de la fortune publique. Et comment pourrait-on demander à la société d'appliquer ainsi les enseignements de la statistique, alors que, devant le propriétaire isolé, devant l'individu qui a le « droit d'user et d'abuser », elle se déclare impuissante!

Un fait capital domine toute la civilisation moderne, le fait que la propriété d'un seul peut s'accroître indéfiniment, et même, en vertu du consentement presque universel, embrasser le monde entier. Le pouvoir des rois et des empereurs est limité, celui de la richesse ne l'est point. Le dollar est le maître des maîtres : c'est par sa vertu, avant toute autre raison, que les hommes sont répartis diversement sur la face de la terre, distribués çà et là dans les villes et les campagnes, dans les

1. Hans Hausrath, *Geographische Zeitschrift*, 1901; *Globus*, 6 märz 1902.

champs, les ateliers et les usines, qu'ils sont menés et ramenés de travail en travail, comme le galet de grève en grève.

Le type essentiel du civilisé d'Europe, ou mieux de l'Américain du Nord, est de se dresser pour le gain, en vue de commander aux autres hommes par la toute-puissance de l'argent. Son pouvoir s'accroît en proportion exacte de son avoir. Telle est actuellement la loi universellement reconnue, non seulement dans les pays de culture européenne mais aussi dans les contrées d'Asie qui se sont développées vers le monde idéal économique, et dans toutes les autres parties du monde, entraînées par l'exemple de l'Europe et par sa toute-puissante volonté. Les anciennes formes de propriété, qui reconnaissaient à chaque habitant de la commune l'égalité des droits à la jouissance de la terre, de l'eau, de l'air et du feu, ne sont plus que d'antiques survivances en voie de disparition rapide.

Là où la tribu était peu nombreuse, tandis qu'en proportion le sol était illimité, pour ainsi dire, personne ne songeait à s'approprier un lot de terrain pour des cultures particulières. Il y avait surabondance de sol productif : le prenait qui voulait, de même que chacun respirait à son aise et se chauffait au soleil quand il avait froid. Encore au douzième siècle, alors que les habitants du Jura étaient fort clairsemés il était de droit public qu'un individu défrichant un terrain en devenait propriétaire [1]. Le principe est universellement reconnu dans l'Inde et dans tout l'Orient que l'on acquiert l'usage légitime de la terre en la vivifiant, c'est-à-dire en la cultivant de ses bras. Mais la culture une fois interrompue et la terre étant retombée en friche, tout nouvel arrivant peut se permettre, après un laps de trois ou de cinq années, de procéder à une nouvelle appropriation du sol par son travail [2].

En certaines parties de la Chine, au Setchuen, par exemple, les paysans sont aux aguets sur les bords du Yangtze kiang ; dès que les eaux du fleuve ont baissé, révélant des îles et des battures, des champs naissent comme par enchantement et des cases de bambou apparaissent sur le sol à peine égoutté. L'opinion publique et, par une conséquence naturelle, la loi surveillant jalousement l'agriculteur qui n'apprécie pas avec assez de sollicitude la terre qu'il a la chance de posséder, l'abandon des champs est puni de la confiscation ; la mauvaise culture se paie

1. Ed. Girod, *Ville de Pontarlier*, p. 189. — 2. Maxime Kovalevsky, *Le passage historique de la propriété collective à la propriété individuelle.*

à coups de bambou; ne pas faire produire le grain nourricier que la terre consentirait à donner est un crime contre tous.

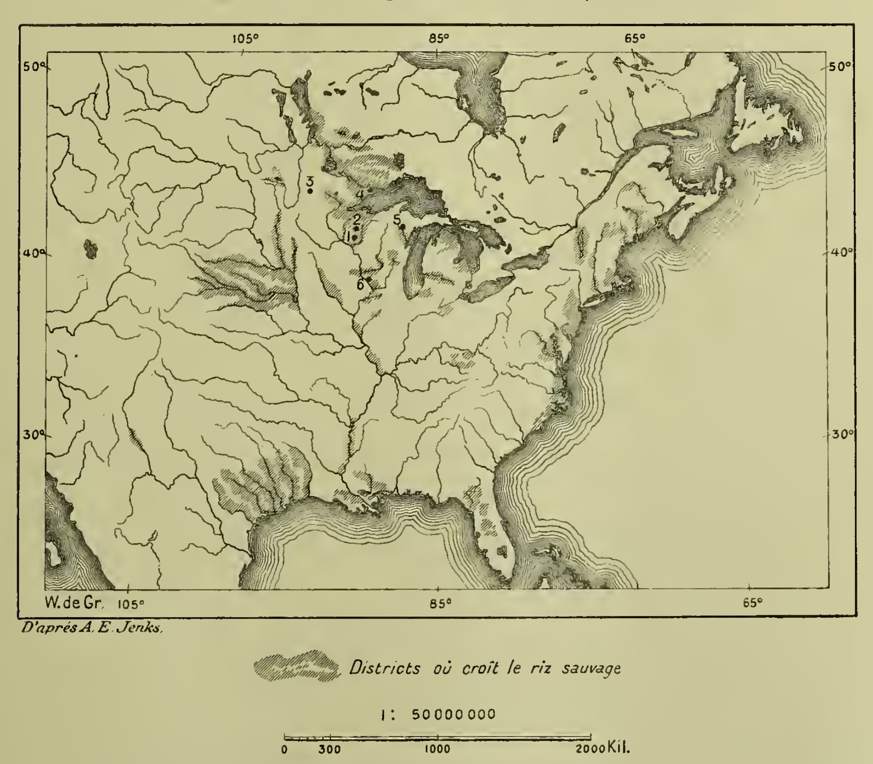
A la forme première de l'appropriation — car la terre que l'on cultive en reconnaissant qu'on n'aura plus le droit de la dire sienne quand on cessera d'en féconder le sol par le travail n'est point encore une propriété —, à cette forme première succède la propriété collective. C'est déjà une limitation du droit primitif de labour appartenant à tous. On comprend en effet que les habitants d'un district voient avec déplaisir des voisins, qui, eux aussi, ont leurs campagnes, leurs domaines de champs, de prairies et de forêts, empiéter sur le territoire que par suite de la longue habitude on était accoutumé à dire « sien ». Il s'établit peu à peu, par la force des choses, une distribution des terres entre les communautés ou groupes de villageois ou de familles, analogue à la part d'activité qui se répartit physiologiquement entre les cellules. C'est un fait récemment mis en lumière par les historiens économistes que la propriété commune fut jadis le régime dominant parmi les sociétés. D'ailleurs il y a lieu de s'étonner qu'il ait fallu, pour ainsi dire, « découvrir » cet ancien état de choses, alors qu'on peut en constater encore dans tous les pays soit la durée persistante, soit du moins des vestiges nombreux. C'est que les hommes d'étude ne voyaient les institutions qu'à travers les livres en s'aidant des préceptes du droit romain. Tous ignoraient les lois les plus évidentes de la société même dont ils faisaient partie. Ainsi, le Polonais Lelewel aurait été le premier, en 1828, à signaler l'existence des propriétés communautaires, et l'ouvrage allemand de Haxthausen, qui attira l'attention des savants sur cette forme de l'exploitation du sol en commun, ne parut qu'en l'année 1847. Il fallut attendre le millésime de 1883 avant qu'un écrivain de la Transylvanie, Teutsch, démontrât que des communautés de ce genre existaient dans les pays « saxons » des Carpates [1].

Et maintenant c'est un fait de connaissance banale — tant les documents abondent — que les villages de toute la plaine magyare et les montagnes environnantes étaient entourés d'un champ commun ou « champ de partage », appelé aussi « champ de la flèche » parce que le sort se manifestait temporairement pour les copartageants par le tir d'une flèche. Au treizième siècle, la communauté des terres était

1. Karl Taganyi, *Geschichte der Feldgemeinschaft in Ungarn*, *Ungarische Revue*, 1895, p. 103.

générale dans tout le territoire qui constitue aujourd'hui la Hongrie, et les villages se déplaçaient avec leurs habitants lorsque les terres en culture avaient perdu leur force productive et qu'il fallait rechercher des campagnes vierges ou renouvelées par les jachères. Or, les Slaves, qui avaient précédé les Magyars dans ces contrées, pratiquaient le même

N° 562. — Riz sauvage dans l'Amérique du Nord.



D'après A. E. Jenks.

Districts où croît le riz sauvage

1 : 50 000 000

0 300 1000 2000 Kil.

La présence du riz sauvage, *oriza sativa* (menominee en algonquin, wild rice en anglais), est affirmée par diverses appellations géographiques : 1, Menominee, ville du Wisconsin ; 2, Ricelake city, dans le même Etat ; 3, Wildrice ; et 4, Rice lake, villages du Minnesota ; 5, Menominee, rivière, ville et comté du Michigan ; 6, Menominee, ville de l'Illinois ; etc. Il y a aussi des Pshu et des Psimmdse, mots qui ont la même signification en siou et autres dialectes peau-rouge.

régime communautaire[1] et, avant eux, les autres résidants du pays, les vétérans romains et les Gètes avaient suivi le même mode de culture. Ainsi, depuis les commencements de l'histoire écrite de la Danubie, la terre était restée commune, et jusque pendant le courant de ce siècle, on trouve des traces de cet ancien état de choses, ainsi

1. Maxime Kovalevsky, *Pervobitnoye Pravo*, pp. 1-89.

d'après Taganyi, la propriété personnelle n'existe dans la campagne transylvaine de Felvincz, sur le Maros, que depuis 1845. De la franche communauté première au régime actuel du domaine privé, la transition s'est faite graduellement par l'effet des partages inégaux : les Magyars



Cl. J. Kuhn, Paris.

LE BANANIER ET SON RÉGIME

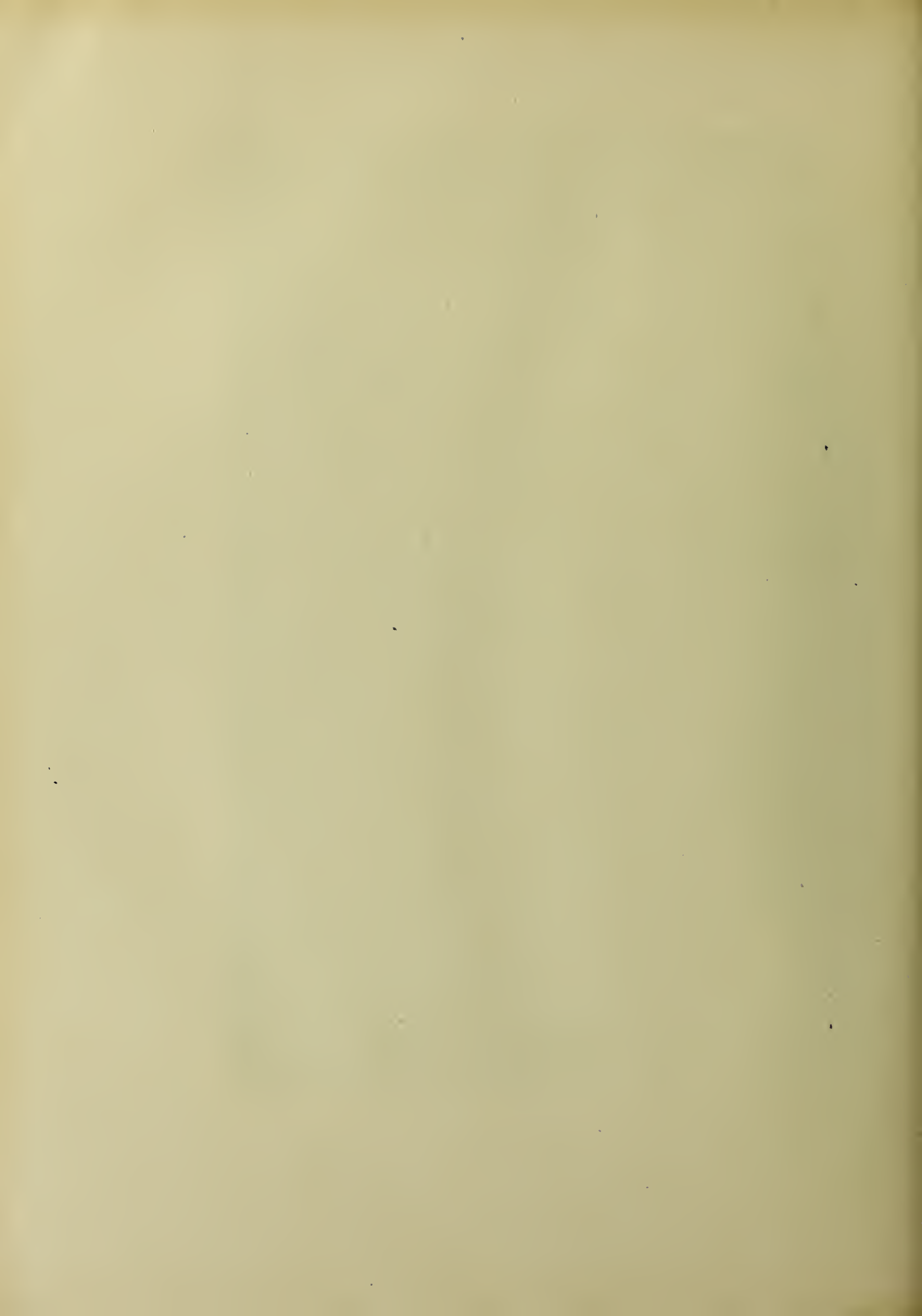
recevant une plus grosse part que les Slaves ou les Roumains, les nobles et les fonctionnaires se faisant également avantager, puis arrivant à se faire attribuer définitivement leur lot, agrandi de partage en partage.

Avant que l'influence du droit romain se fît sentir dans les sociétés modernes, l'ancienne propriété collective eut des formes diverses, dépen-



Cl. J. Kuhn, Paris.

UN BOSQUET DE BANANIERS EN NOUVELLE-GRENADE



dantes des milieux et des temps. Ainsi, la Russie, qui mérite une attention toute particulière au point de vue du régime domanial, puisqu'elle est encore dans la période de transition entre la propriété collective et la propriété privée, eut certainement une forme d'organisation très différente antérieurement au servage et à la main-morte, il y a trois siècles. A cette époque, en effet, on ne retrouve aucune trace du partage périodique des terres, comme dans le mir actuel, ce qui a permis à Tchicherin et à Fustel de Coulanges d'émettre l'hypothèse que la propriété collective elle-même avait été de création seigneuriale, les propriétaires fonciers ayant trouvé bon d'égaliser les parts de leurs paysans par une répartition périodique, afin de mieux assurer leurs revenus annuels. Mais cette hypothèse a été renversée par la découverte qu'avant les temps de la répartition périodique, les terres à cultiver étaient assez vastes pour que chaque famille de paysans s'appropriât la quantité de terrain dont elle pourrait avoir besoin : elle-même, suivant un ancien dicton, limitait son domaine par la charrue, par la faux et par la hache dans les terres de labour, les prés et les forêts. Lorsque les terres s'épuisaient, la famille en cherchait d'autres plus favorables.

Jusque pendant le dix-neuvième siècle, ce régime primitif de la libre possession du sol par les membres d'une même commune s'est maintenu en Russie ; encore en 1875, un territoire des Cosaques du Don, ne formant qu'une seule commune mais comprenant 74 *stanitzi* ou grands villages, se trouvait à l'état complètement indivis : chaque ménage pouvait s'en approprier tous les ans une plus ou moins grande étendue, qui lui restait allouée aussi longtemps qu'il la gardait en culture. L'accroissement de la population force les habitants à recourir au partage proportionnellement au nombre des « âmes », par village ; partout les champs labourables ont été lotis, mais non les prés ; dans plusieurs stanitzi ils restent indivis, la fauchaison se fait en commun et l'on en répartit le rendement.

On comprend comment le premier partage de la propriété communale en lots familiaux est d'ordinaire suivie périodiquement de nouveaux lotissements. L'égalité première s'étant graduellement rompue entre les familles copartageantes, une lutte s'établit entre celles qui sont le plus favorisées et celles qui se trouvent moins bien partagées ; la rupture d'équilibre augmente de plus en plus et, finalement, les mécontents font procéder par la commune à une division nouvelle, à

moins que les intérêts des plus riches, soutenus par le gouvernement, ne finissent par prévaloir : dans ce cas, les partages, devenant graduellement moins fréquents, sont à la fin triomphalement écartés par les propriétaires prévilégiés, et le régime de la propriété privée s'établit. C'est l'évolution, qui, après s'être accomplie aux siècles précédents chez les peuples de l'Europe occidentale, s'accomplit maintenant dans le Pendjab et en diverses contrées de la Russie [1].

A la fin du dix-neuvième siècle, la Petite Russie, dont les terres fertiles sont recherchées avec convoitise, est passée au régime individualiste pour un peu plus du tiers de sa surface, tandis que la Grande Russie, pays moins fécond, est encore presque entièrement fidèle au mir avec partages périodiques [2].

Dans l'île de Java se poursuit une évolution analogue à celle de la Russie. La propriété individuelle l'emporte maintenant en étendue sur la propriété collective. Les parts fixes du sol sont devenues la règle dans 13 201 des 23 473 villages dont les rizières, les terrains vagues et les forêts appartenaient à tous les communiers [3].

Mais, en Java comme en Russie, les parts ne se « fixent » pas et les propriétés privées ne se constituent pas seulement au profit des agriculteurs : les Chinois, les Arabes, les Européens sont les principaux acheteurs du sol, qu'ils ne cultivent pas eux-mêmes. Dans les Indes, on constate une évolution identique. En Asie, comme en Europe, on a vu la même transition économique de la propriété commune au partage périodique et de celui-ci à la propriété privée. Que ce soit au Bengale ou en Scandinavie, dans l'Himalaya ou dans les Alpes, nous assistons à des transformations analogues, beaucoup plus communes qu'on ne le croit généralement. En Angleterre, c'était encore chose habituelle au xve siècle de pratiquer les partages successifs de la propriété collective entre communiers : usage connu sous le nom de running ou « danse en rond ». Bien plus, il existe encore dans la Grande Bretagne des prairies dites *lammas* d'après le nom anglais du 1er août, qui sont alternativement propriétés privées jusqu'à la première coupe des foins, puis propriétés collectives pendant l'automne et l'hiver, jusqu'au 25 mars [4].

1. Maxime Kovalevsky, *Le passage historique de la propriété collective à la propriété individuelle, Annales de l'Institut International de Sociologie*. — 2. Terner, *Wiestnik Evropi*, mai 1895, p. 49, cité par Kovalevsky. — 3. Rienzi-Vankol, *La Propriété foncière à Java*. — 4. Thorold Rodgers, *Interprétation économique de l'Histoire*.

Dans la Suisse, on observe toute la série des transformations possibles entre l'ancienne forme de propriété communale et la propriété strictement personnelle. En nombre de villages, les communaux sont transformés en biens de la commune pour être affermés à long bail au profit fiscal de la municipalité. Ailleurs, comme à Gandria, dans le canton du Tessin, ils appartiennent non pas à l'ensemble des communiers mais à un nombre limité de familles, qui parfois sont remplacées par d'autres, en vertu de telle ou telle circonstance nouvelle. Dans le canton de Vaud, on ne comptait plus, à la fin du dix-neuvième siècle, que 202 communes ayant encore des biens appartenant à tous [1]. Dans le Valais, où les montagnes sont plus hautes et où il serait difficile de partager les pâturages supérieurs pour les transformer en parcelles privées, la propriété communautaire s'est maintenue, du moins sur les hauteurs, et tous les travaux qui s'y font doivent servir au profit commun. Notamment la distribution normale des eaux a été bien comprise et pratiquée par les communiers et se continue comme autrefois, même là où des prairies irriguées des pentes moyennes et inférieures ont été acquises par des



Cl. Mussier, à Sion.

BISSE DE VEX AUX MAYENS DE SION

1. Max. Kovalevsky, *Geschichte der Zerstückelung im Kanton Waadt.*

particuliers. Les Valaisans prennent au sortir des hautes sources ou des glaciers les ruisseaux violents, les eaux sauvages qui descendaient en bondissant sur les rochers, et les rejettent à droite et à gauche sur les versants opposés des vallées : ces fosses ou *bisses*, se développant parallèlement autour de la montagne, ont été tracées suivant les courbes de niveau par d'impeccables géomètres. Le travail, qui, sans doute, employa de longs siècles à se faire dans son ensemble et dont l'entretien et les réparations représentent chaque année une somme de labeur considérable, permet aux habitants des hauteurs de régler l'irrigation de toutes les pentes et de compter annuellement sur d'abondantes récoltes : les bisses sont la richesse du pays. Aussi les Valaisans ont-ils un grand respect de cette œuvre sans laquelle les eaux se perdraient inutiles; jadis ils leur témoignaient même une sorte de culte. La croupe de la montagne où deux bisses venues de vallées différentes rejoignaient leurs eaux et se divisaient en rameaux secondaires était un lieu sacré, c'est là que l'on tenait les cours de justice, et, d'ailleurs, les conflits qui pouvaient avoir lieu étaient le plus souvent causés par les mille accidents du réseau d'irrigation, et la question devait être étudiée et jugée sur place. Dans l'ancien dialecte germanique du Haut Valais, les bisses étaient dites *suonen*, mot dérivé de suon, le « juge » ou « l'arbitre » [1].

Ainsi que le fait remarquer un historien, il serait aussi vrai de parler de la mort naturelle des soldats tués dans un champ de bataille que d'attribuer à une évolution normale, volontaire de la part des indigènes, l'extinction des communautés de village [2]. Certes, elles se sont réellement éteintes dans presque toutes les contrées de l'Europe occidentale, mais parce que les décrets, les ordonnances, la force brutale, les ont supprimées. La valeur de la terre s'étant accrue, les accapareurs du sol, seigneurs ou marchands, n'eurent qu'à s'appuyer sur les lois qu'ils dictaient eux-mêmes à l'Etat pour annexer graduellement à leurs domaines la meilleure part des communes, et ils en profitaient en même temps pour détruire jusqu'aux derniers vestiges de l'autonomie locale. L'époque de la Réforme surtout, au milieu du XVIe siècle, fut marquée par cette grande révolution économique de l'expropriation effective des paysans en Suisse, en Allemagne, en Angleterre. Dans ce dernier

1. Daniel Baud Bovy, *A travers les Alpes*, p. 19 — 2. Pierre Kropotkine, *L'Entr'aide*.

pays commença déjà, par une même évolution, la transformation des terres de culture en pâturages. Les fiefs de l'Eglise ayant été distribués aux nobles par Henri VIII, les nouveaux cessionnaires avaient usé de leur droit légal pour expulser tous les manants qui leur semblaient inutiles et les remplacer par des troupeaux. Des révoltes, des brigandages en avaient été la conséquence, mais l'Etat avait maintenu l' « ordre » par



Cl. J. Kuhn, Paris.

GRANDE PROPRIÉTÉ ÉCOSSAISE. TROUPEAU DE BICHES DANS L'ILE D'ARRAN

des massacres. L'opération fut répétée à diverses reprises, et notamment au dix-neuvième siècle, de 1810 à 1820, dans le nord de l'Ecosse : des milliers de paysans furent évincés de la terre qu'ils cultivaient et remplacés par le mouton et le cerf[1].

Nulle autorité ne procéda d'une manière plus catégorique contre la propriété collective que la Convention. Elle appliqua le principe que la monarchie absolue avait pu se donner comme but : Ne permettre l'exis-

1. *Voir* détails dans *The Scottish Geographical Magazine*, nov. 1902.

tence d'aucun intérêt intermédiaire entre ceux de la nation et ceux de l'individu. L'Etat, un et indivisible, régnant sur une poussière de particuliers, voilà l'idéal. Le département, l'arrondissement, le canton, la commune ne devaient être que des expressions administratives et il fallait que la Loi veillât à détruire tous les anciens liens entre les unités formant un même groupement. Aussi la Convention décréta-t-elle la vente de tous les terrains communaux ; seulement son existence fut trop courte pour qu'elle réussît partout. Là où des conditions géographiques



Cl. Nels, Bruxelles.

PAYSAGE D'ARDENNE. AU BORD DE LA SEMOIS

favorisaient les domaines collectifs, ils ont persisté jusqu'à nos jours.

En fait, il n'est pas un seul pays d'Europe où les traditions de l'ancienne propriété communautaire aient entièrement disparu ; en certaines régions, notamment dans les Ardennes et dans les parties escarpées de la Suisse, où les paysans n'eurent pas à subir un écrasement pareil à celui qui frappa les villageois allemands après les guerres de la Réforme, les propriétés communes sont encore assez étendues pour constituer une part considérable du territoire.

Dans les Ardennes belges, le territoire collectif comporte trois parties : le *bois*, le *sart* et le *pâturage*, auxquelles s'ajoutent souvent la terre arable et les carrières. Les bois, qui forment la plus grande partie de la propriété, sont divisés en un certain nombre de coupes, vingt à vingt-deux en général. Tous les ans une coupe est divisée par voie du

sort entre les différents feux de la commune, l'écorce des chênes ayant été préalablement enlevée au profit de la caisse communale. Pour le travail du gros bois, les familles sont réparties en groupes de cinq et dans ceux-ci chacune d'elles à tour de rôle se charge de l'abatage, de l'équarrissage, du transport. Après la coupe, chacun procède à l'*essartage* de la portion de terrain qui lui est échue et sème le seigle qu'il récolte l'année suivante. Deux ans et demi après la récolte du seigle, les habitants se partagent les genêts qui ont poussé dans les sarts, après



Cl. Nels, Bruxelles.

UN VILLAGE DES ARDENNES BELGES

quoi la coupe qui a déjà repris un certain développement est laissée à elle-même jusqu'à ce que recommencent les mêmes opérations. La pâture se fait sans organisation spéciale et en commun dans les terrains incultes, dans les bois de haute futaie et dans les taillis six ou sept ans après la coupe ; les pierres s'extraient librement des carrières, sauf avis préalable.

Ces coutumes influent manifestement sur le caractère moral des individus et développent grandement l'esprit de solidarité, de complaisance mutuelle et d'affabilité cordiale ; c'est ainsi qu'il est d'usage de pratiquer les corvées volontaires au profit de ceux qui en ont besoin ; il suffit à ceux-ci d'énoncer leur demande en *bassinant* à travers le village, et clamant : « Un tel a besoin de tel service ! Qui est-ce qui veut s'en charger ? » Et immédiatement plusieurs sont là se concertant pour voir

qui pourra entreprendre la besogne avec le plus de facilité, et le service est rendu[1]. De pareils récits nous viennent aussi des Queyras[2].

Dans la Suisse entière, les deux tiers des prairies alpines et des forêts appartiennent aux communes et celles-ci possèdent, en outre, tourbières, roselières et carrières aussi bien que des champs, des vergers, des vignobles. En maintes occasions, les copropriétaires de la commune ont à travailler ensemble de manière à se croire plutôt à la fête qu'au labeur. Ce sont les jeunes hommes et les jeunes filles qui montent aux alpages en poussant devant eux des troupeaux tintant leurs harmonieuses sonnailles. D'autres fois l'œuvre est plus ardue, les bûcherons armés de haches vont abattre les hauts sapins dans la forêt communale, quand la neige recouvre encore le sol ; ils écorcent les billes et les font glisser dans les couloirs des avalanches jusqu'au torrent qui les emportera dans ses tournants et dans ses fuites.

Et les soirées, les nuits d'hiver, pendant lesquelles tous sont convoqués, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, suivant l'urgence du travail, soit pour égrener du maïs, soit pour écaler des noix, ou bien pour travailler à la corbeille d'une fiancée : dans ces réunions le travail est une joie et les enfants veulent y prendre part. C'est que là tout est nouveau pour eux : au lieu d'aller dormir, ils veillent avec les grands; sous la cendre chaude cuisent les châtaignes dont les meilleures seront pour eux; à l'heure des rêves, ils entendront des chansons, on leur racontera des histoires, des aventures, des fables que leur imagination transforme en apparitions merveilleuses. C'est en de pareilles nuits de bienveillance commune que s'oriente souvent d'une manière définitive l'existence de l'enfant; c'est là que naissent les amours et s'adoucissent les amertumes de la vie.

Ainsi l'esprit de pleine association n'a point disparu dans les communes malgré tout le mauvais vouloir des riches particuliers et de l'Etat, qui ont tout intérêt à rompre le faisceau des résistances à leur avidité ou à leur pouvoir et qui cherchent à n'avoir devant eux que des individus isolés. Même l'entr'aide traditionnelle se manifeste entre gens de langues et de nations différentes : il est d'habitude, en Suisse, d'échanger les enfants de famille à famille entre les cantons allemands et les cantons français; pareillement les campagnards béarnais envoient

1. Paul Gille, *Société Nouvelle*, mars 1888. — 2. Briot, *Etudes sur l'Economie alpestre.*

leurs enfants au pays basque, accueillant en retour de jeunes Euskariens comme garçons de ferme, en sorte que les uns et les autres puissent bientôt connaître les deux langues sans que les parents aient eu à augmenter les dépenses. Enfin, il exista de tout temps entre charbonniers et charbonniers, chasseurs et chasseurs, marins et marins, et d'une manière générale entre tous les individus d'un même métier ayant des intérêts communs, des confraternités virtuelles, sans constitutions écrites ni signatures, mais formant quand même de petites républiques étroitement liguées. A travers le monde entier, les forains, que le hasard des voyages fait se rencontrer, sont liés en une sorte de franc-maçonnerie bien autrement sérieuse que celle des « frères » assemblées dans les temples d'Hiram.

Naturellement, tout homme devenu maître de ses semblables par la guerre, la conquête, l'usure ou tout autre moyen constituait par cela même la propriété privée à son profit, puisque, en s'appropriant l'homme, il s'emparait également de son travail et du produit de son labeur, enfin de la partie même du sol commun où l'esclave avait fait naître la moisson. Le roi, en quelque endroit de la terre qu'il eût des sujets, et quelle que fût la ténacité du peuple pour le maintien des traditions antiques, se trouvait toujours, en vertu même de son pouvoir, entraîné vers la satisfaction de son caprice : il prenait les hommes, il prenait la terre, et distribuait le tout suivant sa fantaisie. Les formes de remerciement, les hommages de vassalité, les conditions de tenure variaient suivant les pays et les temps, mais le fait essentiel est que la propriété cessait d'être assurée à celui qui travaillait pour être attribuée à celui qui ne savait manier la bêche ni diriger la charrue.

L'ancien régime féodal, d'après lequel une province continentale ou une île donnée jadis par la couronne reste de siècle en siècle et presque sans changement dans une seule famille, s'est maintenu jusqu'à nos jours. En Amérique, on en voit encore des exemples typiques, non modifiés depuis l'époque de la donation. Ainsi, l'île d'Anticosti, l'ancienne Natikosteh des Indiens, appartient à un seul individu. Bien que paraissant insignifiante sur nos cartes, en pleine bouche du Saint-Laurent, l'île n'en a pas moins une superficie de 628000 hectares, et est à peine inférieure à la Corse ; sur son versant sud, tourné vers le soleil, se trouvent des étendues cultivables. Sans doute, des forêts d'arbres bas, entremêlant leurs branchages de manière à former une sorte de feutre,

et de vastes tourbières ne constituent pas une richesse très appréciée, mais les animaux à fourrures et les milliers d'ours noirs, venus sans doute en hiver sur la glace continue de l'estuaire, auraient dû attirer les chasseurs et l'on eût pu explorer cette île, ne fût-ce que pour savoir si elle renferme des trésors miniers dans ses roches siluriennes. Mais Anticosti, concédée en 1680 à Jolliet, est toujours restée propriété d'un seul et les rares habitants que l'on y tolère, actuellement au nombre de cinq centaines, sont des pêcheurs ou chasseurs, ou des employés, gardiens de phare ou sauveteurs. Très souvent les naufragés, échoués sur ces grèves désertes, eurent à s'entre-dévorer, poussés par le délire de la faim [1].

Evidemment c'est à la non-division de la terre qu'est dû l'abandon presque complet de la grande île. Récemment une des charmantes îles de la rangée des Petites Antilles, la Barbuda, n'avait également qu'un seul maître; maintenant elle est partagée en deux domaines, dont les feudataires sont tenus de faire au gouverneur de l'île voisine, Antigua, l'hommage annuel d'une brebis grasse ou d'un cerf [2]. Mais les grands propriétaires ont fait le vide dans cette terre pourtant fertile et salubre : de toutes les Antilles, elle est de beaucoup la moins peuplée; en 1890, sa population était seulement de quatre habitants par kilomètre carré, tandis que celle de Barbadoes était cent fois plus élevée (426 individus). De même superficie que les îles Normandes, Barbuda n'abrite pas 1000 personnes, tandis que 100000 habitants se nourrissent à l'aise à Jersey et Guernesey.

Telle est aussi la raison pour laquelle la Grande Bretagne, pourtant si fière de ses colonies, doit reconnaître l'humiliant contraste que présentent, dans l'Amérique centrale, sa grande possession du British Honduras et les colonies voisines habitées par des blancs d'origine espagnole et des *ladinos* de race mêlée. Cette différence si grande entre son vaste domaine presqu'inutile et les territoires voisins, enrichis par leurs cultures et l'exportation de leurs produits abondants, provient de ce que le Honduras « britannique » est en entier concédé à de grands propriétaires : pourquoi travailler en esclave à côté d'un pays où l'on peut rester libre?

Soit par l'effet de l'hérédité féodale, comme dans la Grande Bretagne, dans l'Allemagne du Nord, en Lombardie, soit en vertu de la conquête,

1. J. U. Gregory, *L'Ile d'Anticosti et ses Naufrages.* — 2. Ober, *Camps in the Caribbees.*

N° 563. Edimbourg et le Warrender Park.



En 1695, la municipalité d'Edimbourg concéda à l'un de ses membres, G. Warrender, moyennant le paiement annuel d'un shilling d'argent, une maison et un parc de 30 hectares, sis à plus d'un kilomètre de la ville, qui, alors, ne s'étendait guère au delà de la rue principale menant de Holyrood (Ho) au Château (C). Edimbourg, par son développement graduel, engloba Warrender Park (W. P. laissé en blanc sur la carte) dans ses tentacules vers 1890. La propriété fut divisée en lots qui furent loués. Le loyer annuel revenant au sixième descendant de G. Warrender par ordre de primogéniture est estimé à 1600000 francs. L'échelle est de 1 à 50000.

comme en Irlande, ou d'acquisitions énormes, comme en Australie, la division du sol en domaines de très grande étendue est devenue la règle en certaines contrées, où les vrais laboureurs sont presque exclus de toute part de possession sur le sillon nourricier. On cite principalement l'exemple classique de l'Ecosse du Nord, où le territoire se trouve pour ainsi dire en entier dans les mains de quelques privilégiés : nombre d'entre eux ne pourraient, au galop de leurs chevaux, traverser en un jour tout leur domaine de frontière en frontière, et, d'ailleurs, la plupart ne se sont pas même donné la peine de l'explorer : il leur suffit d'en toucher les revenus. Le comté de Sutherland, 5200 kilomètres carrés, appartient presqu'en entier au nobiliaire qui comme de juste porte ce même nom de Sutherland. En 1890, treize autres grands seigneurs possédaient chacun plus de 100000 acres (405 kilomètres carrés) en un seul tenant; la surface totale de ces domaines atteint 15000 kilomètres carrés et peut se comparer comme grandeur aux deux Savoies agrandies du département des Hautes-Alpes.

Les grands propriétaires anglais n'ont pas de si vastes étendues à gouverner, à peine peut-on en citer quatre — et trois d'entre eux ont leur propriété en Irlande — dont le territoire atteigne 500 kilomètres carrés, mais ils détiennent des sources de revenus dont l'importance est bien autrement considérable que les grands domaines ruraux de l'Ecosse. Ce sont des mines et des carrières, des ports et des cités. Un seul d'entre eux est maître de la ville galloise de Cardiff, avec toutes ses houillères d'approvisionnement, tout son outillage de voies ferrées, de bassins, de cales, d'appontements, d'entrepôts. Le sol de Londres, la cité mondiale, appartient à un petit nombre de ducs et barons qui emploient chacun tout un ministère de receveurs et d'huissiers pour la perception de leurs loyers toujours grandissants. C'est ce régime que l'aristocratie dominatrice de l'Angleterre voulait appliquer à son profit dans tout l'empire colonial en des proportions encore plus montrueuses que dans la mère-patrie. Ainsi, dans l'Autralie orientale, quatre colons se partageaient, dans les Liverpool Downs, une superficie de 3250000 hectares — la Belgique n'en compte que 2945000 —, où chacun d'eux élevait 70000 têtes de bétail sans autres frais que l'entretien d'une demi-douzaine de bouviers. Ces grands feudataires, auxquels leur royaume n'avait coûté que le paiement d'une patente de 250 francs, portaient le nom démocratique de *squatters*, ou « accroupis », comme s'ils étaient assis sur

le sol occupé. C'est à grand'peine que la pression populaire put forcer le gouvernement à modifier ce régime scandaleux de la propriété.



Cl. J. Kuhn, Paris.

UN COCOTIER A MADAGASCAR

Comme les lords anglais, les grands propriétaires allemands profitent des survivances de la féodalité pour conserver intacts leurs immenses domaines ; ils jouissent, en outre, d'une législation spéciale pour la vente de leurs produits. Les quinze plus grands propriétaires fonciers de

l'empire possèdent ensemble plus de 4600000 hectares; tout un sixième du grand-duché de Bade appartient à l'un d'entre eux. Mais ces personnages ne sont que d'humbles sires en comparaison du tsar de toutes les Russies, dont la propriété privée comprend 51 millions d'hectares, à peu de chose près la superficie de la France.

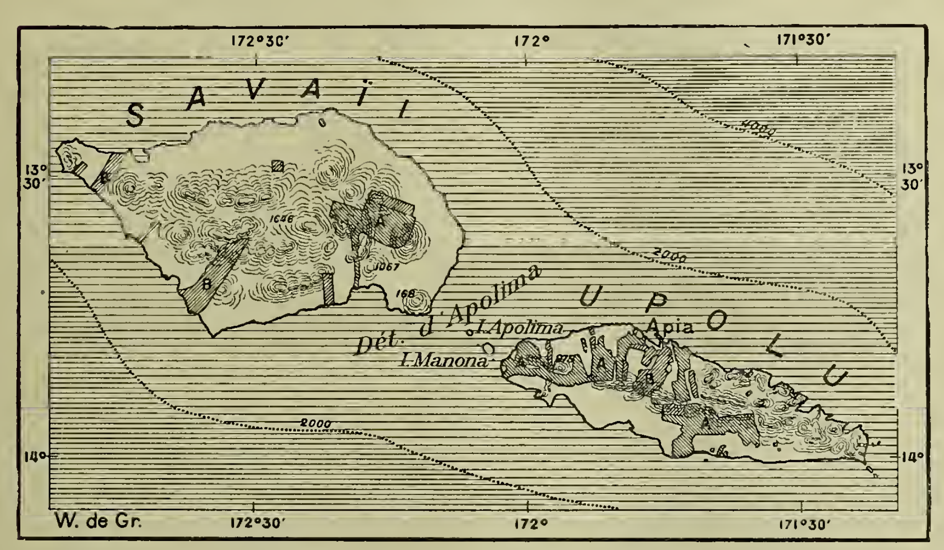
En certaines contrées, notamment en Andalousie, il n'est de propriétaires que les grands seigneurs : il n'existe pas de classe moyenne entre le millionnaire et le prolétaire dépendant absolument du maître pour le pécule de chaque jour, comme l'esclave antique, peut-être pis encore. Les possesseurs du sol se sont unis en un syndicat pour l'abaissement du salaire au prix de famine, même à 2 réaux ou 50 centimes par jour. Pourtant le duc d'Osuna, honteux de ses richesses si facilement acquises, eut vers 1880 l'idée de partager ses domaines entre les cultivateurs et de créer ainsi la petite propriété : ce fut un cri général contre lui; on le traita de fou, de traître et, finalement, le syndicat des grands propriétaires fit intervenir le gouvernement pour réduire le prince philanthrope au maintien de son monopole [1].

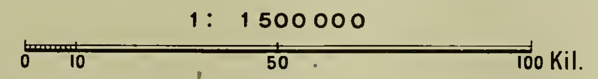
De même, on a vu récemment dans le Nouveau Monde, et à un autre stade d'évolution de la propriété, l'opinion publique et le gouvernement susciter des difficultés au maintien de formes communautaires se trouvant en désaccord avec les pratiques courantes et les rubriques administratives. Il s'agit des *Dukhobortzi* ou « Lutteurs par l'esprit », auxquels leurs convictions religieuses interdisent de porter les armes et que le gouvernement russe avait mis en demeure de fournir quand même leurs jeunes hommes au service militaire. On sait que les Doukhobors avaient résisté avec une constance héroïque aux sommations, aux coups de fouet, à l'emprisonnement, à l'exil, même aux fusillades, et que le gouvernement avait dû céder à la fin, mais sans grandeur, en autorisant les sectaires à quitter le sol de la Russie. Un premier convoi de 1126 individus était parti pour l'île de Cypre, où des quakers anglais avaient préparé un asile, mais insuffisant et très insalubre. La mortalité fut grande, et la foule des émigrés, changeant de direction et fortement grossie en route, prit le chemin du Manitoba, où d'autres terres, favorablement situées, les attendaient. En 1900, sept mille Doukhobors se trouvaient installés dans le territoire nord-occidental de la Puissance canadienne, n'ayant

1. *Société Nouvelle*, avril 1894, p. 568.

laissé derrière eux, dans les provinces caucasiennes, qu'un petit nombre des leurs. Là commencèrent des difficultés d'un autre ordre dont quelques détails ne sont point encore résolus (1905). Tout d'abord, les immigrants, habitués aux pratiques des autorités russes, ne voulurent point laisser enregistrer officiellement les actes d'état civil, il fallut se

N° 564. Propriétés des Blancs aux îles Samoa.





A. Domaines acquis par des maisons allemandes. B. Domaines appartenant à des Anglais ou à des Américains. Au partage de 1899, ces îles sont échues à l'Allemagne. Les blancs ont déclaré non-recevables les réclamations d'un chef local; il prétendait sien un territoire qui comprend toute la moitié nord-ouest de Savaïi et cela en vertu de traditions remontant à 22 générations [1].

contenter de leurs déclarations verbales relatives aux naissances et aux décès; quant aux mariages, ils n'estimaient pas avoir à en rendre compte. L'attribution cadastrale des lots de terre fut plus difficile à régler. Le gouvernement se refusait à les inscrire au nom d'une collectivité, tandis que les nouveau-venus rejetaient toute appropriation individuelle, car « la propriété privée ne peut se maintenir que par des lois de contrainte et le service militaire ou policier » [2]. On pensa aussi choisir des hommes de paille, propriétaires légaux qui ne devaient jamais exciper de leur

1. *Globus*, 1900, I, p. 118 et 1902, I, p. 85. — 2. Léon Tolstoï, *Revue Blanche*, 15 nov. 1900.

caractère officiel vis-à-vis des occupants du sol. Mais le danger était trop grand : déjà quelques-uns s'étaient abandonnés au courant de la richesse; ils avaient changé l'orientation de leur vie et prenaient pour idéal non la communauté des intérêts dans une société d'amis et d'égaux, mais le bien-être privé comme propriétaire et capitaliste : ils se moulaient sur la forme d'exploitation à outrance qui régit actuellement les sociétés, peut-être plus encore dans le Nouveau Monde que dans l'Ancien. Il ne fallut rien moins que la menace d'un nouvel exode pour convaincre les hommes d'Etat canadiens, qui entre-temps avaient pu constater les hautes vertus des immigrants et l'utilité qu'il y avait de les conserver dans le pays : on avait vu qu'ils possédaient la parfaite pratique du travail agricole, et on s'était assuré de leur probité traditionnelle. Le gouvernement se résigna donc à souscrire aux exigences de ces gens d'une douceur parfaite, chez lesquels les persécutions séculaires et le principe de la « non-résistance » avaient développé l'esprit du martyr. Plutôt que de délaisser leur genre de vie communautaire, que de s'humilier à une inscription sur le livre officiel des propriétaires, des époux légitimes, des pères armés de la verge d'autorité, les « Lutteurs par l'Esprit » eussent préféré reprendre le bâton de l'exil et cheminer encore à travers le monde jusqu'à la rencontre d'un peuple pitoyable qui les accueillît ou jusqu'au repos final dans le tombeau.

Au régime de la grande propriété, défendu par l'évolutionniste moderne, s'oppose, çà et là, celui de la division du sol en petits domaines. Le partage normal, que l'on observe principalement en Chine, est celui qui donne à la famille exactement la quantité de terres qu'elle peut travailler en moyenne pour en obtenir la récolte nécessaire à son entretien. Mais nulle part la répartition n'a été faite d'après le bon sens ou la raison pure, elle fut plutôt le résultat des conflits qui se sont produits pendant la succession des siècles entre les intérêts opposés. Partout le laboureur a tâché de défendre son lopin de terre contre la rapacité du conquérant ou de l'acheteur lorsque la glèbe est sortie de l'indivision nationale ou communale et, parfois, les circonstances lui ayant été propices, il a réussi à sauvegarder son petit enclos. En maints endroits, la nature même lui a été favorable par la forme de son relief ou les conditions de son climat : ici le sol qu'il cultive est défendu par des escarpements, des murailles de rochers, des marais, des lisières de bois ; ailleurs, il s'est retranché derrière des canaux, en des îlots ou des clai-

rières; il s'est fait petit pour ne pas être aperçu. Enfin, dans certaines contrées, il a conquis de haute lutte son droit à l'usage personnel de la terre ; il s'est fait craindre pour garder sa bêche dans le sillon patrimonial : c'est par la révolution que la petite propriété s'est constituée. C'est grâce à la force du peuple se redressant contre le roi, la noblesse et l'Église que les serfs de Saint-Claude ont pu se découper des champs personnels dans l'immense domaine de l'abbaye; c'est également grâce à la force que les esclaves de Saint-Domingue ont dépecé les plantations des blancs pour s'y camper en résidants libres.

Les péripéties de la lutte qui, en dehors de toute question de principes, sévit entre le travailleur libre du sol et celui qui surveille des esclaves ou des salariés peinant à son profit, entraînent des conséquences fort inégales, différant dans tous les pays avec la diversité des lois. En telle contrée, la petite propriété tend à se perdre dans les grands domaines ou à s'agglomérer en terrains de moyenne étendue, de beaucoup supérieurs à la puissance de culture d'une seule famille et cependant d'un revenu plus fort, par le fait des mercenaires dont on exploite le labeur. Toutes les oscillations économiques de la société qui affectent les classes des travailleurs et des capitalistes, nobles ou bourgeois, se représentent sur le sol et modifient le réseau des lignes divisoires. L'accroissement des familles, dans les pays où prévaut la coutume de l'égalité des partages, détermine un véritable émiettement du sol, et, en conséquence, ceux qui veulent garder le petit domaine dans son intégrité première s'abstiennent d'avoir plusieurs enfants : le pays se trouve, par cela même, menacé de dépopulation. La pratique traditionnelle finit par réduire le lot de chaque « partageux » à un simple sillon ; parfois même, on pousse la logique jusqu'à répartir entre plusieurs individus des objets qui, par leur nature même, sont indivisibles. Il est déjà bizarre que l'on puisse découper un champ en bandes ou en pièces tellement étroites que la culture en devient illusoire ; mais combien plus absurdes encore apparaissent des coutumes poussant les ayant-droit à scinder une maison en autant de propriétés distinctes qu'elle a d'étages — c'est ce que l'on fait à Nice, à Edimbourg et en d'autres lieux —, ou bien à dépecer virtuellement les animaux de charge, pour en attribuer le corps et les membres séparés à des conducteurs différents[1] —, ou même à répartir

1. P. Molesworth Sykes, *R. Geographical Society*. June 28, 1897.

un arbre en rameaux ou en faisceaux de branches dont chacun a son propriétaire en titre — comme dans le Djurdjura berbère ou à Ceylan. Récemment, dans cette île se jugeait un procès dont l'enjeu était la propriété d'un deux mille cinq centième de dix cocotiers (Emerson Tennent).

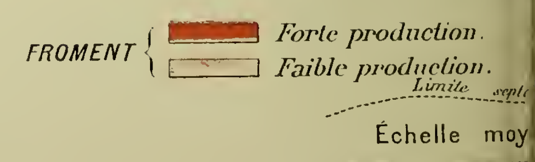
Pareilles inventions ne semblent-elles pas imaginées tout exprès pour susciter les haines et faire naître les procès?

Comme entre la propriété commune et la propriété privée, la guerre sévit éternellement entre la grande et la petite propriété; non seulement elles créent chacune un groupement de classe hostile à l'autre, elles se heurtent aussi comme deux systèmes différents et ennemis. Quoique nées l'une et l'autre des appétits et des passions de l'homme, les deux formes de propriété sont présentées par leurs partisans comme des régimes à maintenir définitivement, à cause de leurs vertus essentielles. Tout d'abord, la petite propriété, qui semble plus rapprochée de l'équité naturelle, est vantée comme l'état par excellence : la famille des cultivateurs y trouve intégralement une vie de travail incessant et l'emploi régulier des heures et des journées; même quand les champs reposent, les gens de la maison ont à s'occuper de leur bétail et de la mise en œuvre de leurs produits ils ornent aussi leur demeure : l'art a son rôle normal dans l'existence du petit paysan. Le roman s'empare volontiers de la cabane rustique où il voit un cadre charmant pour l'idylle qu'il rêve et qui, d'ailleurs, a pu se réaliser maintes fois; mais combien plus souvent une misère sordide s'est-elle assise au foyer, et, quand même l'humble groupe familial a la chance de jouir d'un modeste bien-être, que peut-il faire pour accroître son horizon, pour élargir ses idées, renouveler son avoir intellectuel, apprendre même ce qui se rapporte à son industrie? La routine qui l'attache à la glèbe héréditaire le tient également enserré dans les anciennes coutumes : quoique libre en apparence, il n'en garde pas moins l'âme de l'esclave.

C'est par la prétention d'être les éducateurs en agriculture rationnelle que les propriétaires de vastes domaines cherchent à justifier l'usurpation des terres communales et privées qu'ils doivent à leur naissance, à leurs richesses héréditaires ou à leurs spéculations. En tout cas, cette prétention est déplacée chez ceux des grands seigneurs qui se gardent bien de résider sur leurs terres, comme la plupart des titulaires de domaines irlandais qui se savent haïs de leurs tenanciers. Ne serait-ce donc pas une idée purement grotesque de parler d'eux comme d'édu-



CULTURE DE QUELQUE



Établt cartque É. Patesson Juillet 1908

Canevas équivalent.

PÔLE SUD

MANIOC

MANIOC

MANIOC

MANIOC

MANIOC

SORGHO

SORGHO

MAÏS

Équateur

PLANTES A FARINE

W. de Gr.

PÔLE NORD

MAIS

SAGOU

Équateur

e Gr.

Ute Nlle Bruxelles.

RIZ

BANANES

MANIOC

MAIS

SORGHO

SAGOU

des Céréales

125 000 000

10 000 kil.



eateurs? Et que dire de eeux qui seraient fort bien aeeueillis par leurs manants, habitués à la eondition de non-propriétaires, mais qui,

N° 565. Grande propriété en France.



La statistique de la propriété foncière est pleine de lacunes, d'obscurités et de contradictions. Ici, on a indiqué, département par département, le pourcentage de la superficie qui est constitué par des « cotes foncières » d'au moins 40 hectares. Il est possible qu'en certains districts montagneux, quelques-unes de ces cotes se rapportent à des biens communaux, ce qui vicierait les données de ce tableau. D'autre part, une grande propriété pouvant être composée par deux ou plusieurs petites cotes, il est probable que tous ces chiffres sont trop faibles.

uniquement soueieux de toueher leurs revenus, se déchargent de tous soueis de gestion sur des économes, administrateurs ou gens de loi dont la géranee n'est pas non plus désintéressée.

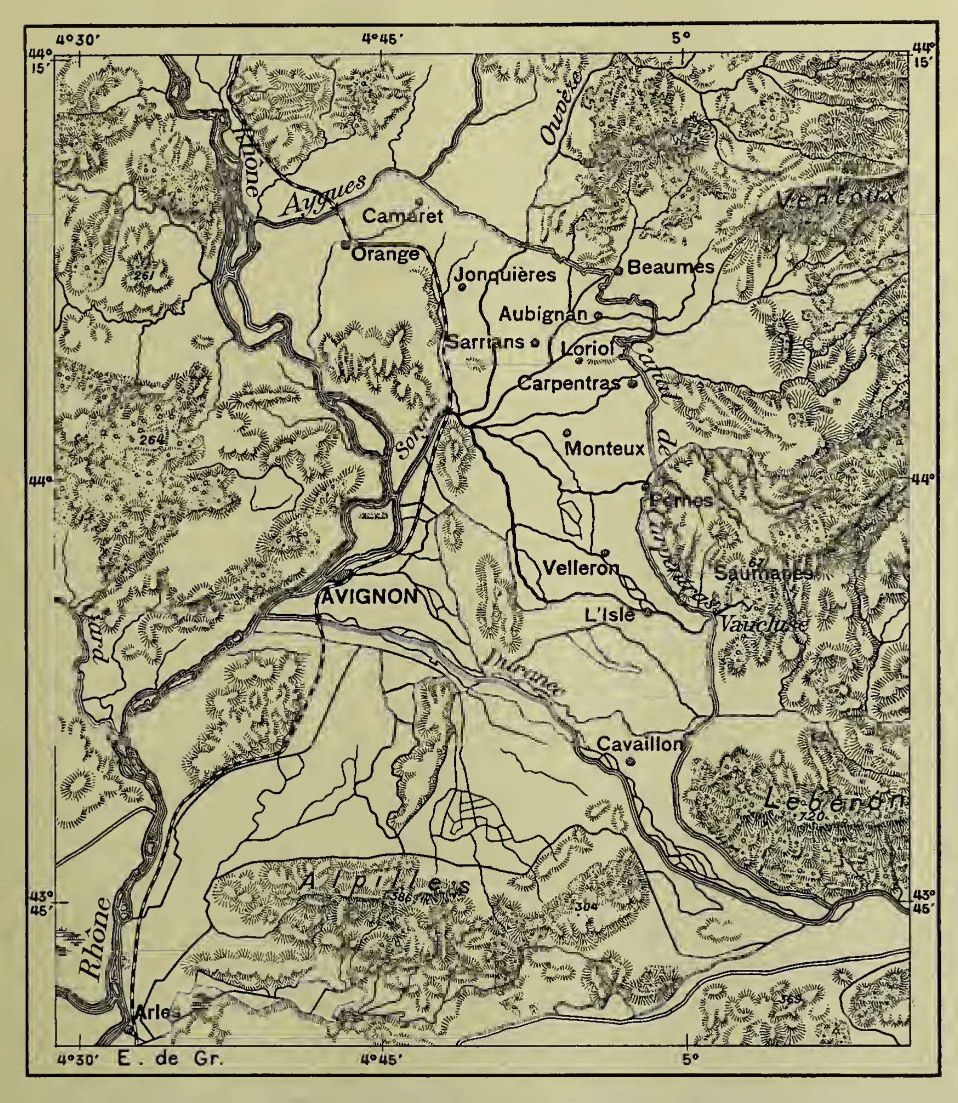
Si d'illustres agronomes, qui étaient en même temps de grands pro-

priétaires, ont introduit, dans certains pays, d'excellentes méthodes de culture, s'ils ont traité leurs champs avec science, comme des usines de produits chimiques où l'on applique les plus récents procédés, ont fait connaître des espèces nouvelles de plantes ou d'animaux, ou bien encore pratiqué des industries que l'on ignorait avant eux, il ne faut cependant pas oublier que le *latifundium*, dans son essence, comporte fatalement la privation de la terre pour le plus grand nombre : si quelques-uns ont beaucoup, c'est parce que la majorité n'a plus rien. Quelques grands propriétaires, qu'a saisis la passion du sol, peuvent avoir aussi l'ambition d'être admirés comme bienfaiteurs locaux; mais le fait que la grande propriété mange la terre autour d'elle est un désastre à peine moindre que la dévastation et l'incendie : elle finit d'ailleurs par arriver au même résultat, c'est-à-dire à la ruine des populations, et souvent aussi à celle de la terre elle-même. Sans doute, de grands seigneurs intelligents peuvent former d'excellents valets de ferme; ils auront des domestiques d'une correction irréprochable; mais, en supposant même que l'industrie féconde inaugurée par eux donne à toute la population des environs un travail surabondant, n'est-il pas inévitable que, par leur façon d'agir autoritaire, absolue, de dicter le travail, ils fassent des sujets au lieu de préparer de nobles égaux? Ils s'efforcent de conserver une société à caractère essentiellement monarchique; bien plus, ils cherchent à revenir vers le passé, à détruire, dans leur milieu, tous les éléments démocratiques, à reconstituer un monde féodal où le pouvoir appartienne à celui qu'ils jugent le plus méritant, c'est-à-dire à eux-mêmes, et, à défaut de mérite, au mieux apanagé. Il suffirait d'étudier une carte de la France pour y lire l'action exercée par les grands domaines. Parmi les raisons qui livrent d'avance tel ou tel canton à des représentants et à des maîtres réactionnaires, à la fois cléricaux et militaristes, il n'en est pas de plus décisive que l'influence des grands propriétaires qui, sans même se donner la peine de faire voter leur valetaille et leurs fermiers, les dirigent naturellement dans une voie de tel abaissement moral qu'ils votent sincèrement en vue d'un régime d'obéissance envers le maître héréditaire; c'est le même esprit qui dicte les suffrages des larbins et des fournisseurs dans les quartiers élégants des cités et dans les villes d'eaux.

Quoi qu'il en soit, on peut se demander si la grande propriété, vantée comme l'initiative du progrès, n'est pas dans son ensemble, par

ses influences totalisées, moins efficace au point de vue des améliorations

N° 566. Canal de Carpentras.



1 : 500 000

0 10 20 30 Kil.

Le Canal de Carpentras, commencé il y a une cinquantaine d'années, a été grandement amélioré à la fin du siècle; il mesure 88 kilomètres de longueur à partir du point où, près de Cavaillon, il se sépare d'autres canaux plus petits. Les six mètres cubes pris à la Durance permettraient d'arroser 5.400 hectares répartis sur le territoire de douze communes ; 64 % seulement furent effectivement irrigués en 1903.

matérielles que la petite propriété, si divisée soit-elle. Si, dans l'écono-

mie générale de la France, on devait établir en détail d'un côté tous les excédents de bénéfice dus à la gérance d'un seul dans les grands domaines, et de l'autre côté toutes les déperditions causées dans les communes par les parcs réservés à de rares privilégiés, les territoires de chasse, les landes qui se substituent aux petites propriétés, peut-être que la balance pencherait beaucoup du côté du dommage et que la grande propriété resterait pour les peuples modernes ce qu'elle fut pour les peuples anciens, le fléau de la mort. D'autre part, dans la petite propriété l'initiative a réussi quand même à se faire jour parmi les maraîchers, les horticulteurs et les petits cultivateurs, aussi bien que parmi les riches agronomes, quoique avec moins de faste et de littérature. Le pauvre est routinier sans doute et n'aventure ses quelques sous rognés par le fisc et l'usure qu'avec une extrême prudence, mais il les aventure pourtant; quelques-uns savent observer, expérimenter, apprendre : les générations, les siècles ne passent pas sur eux sans qu'ils aient réalisé des expériences durables. Les faits sont là : la terre de l'âpre paysan rapporte aujourd'hui le double de ce qu'elle rapportait lorsque Young parcourait les provinces de France et qu'il en constatait la désolante pauvreté. Il y a progrès par le fait seul de l'initiative privée, et cependant l'union des forces, qui jouit de tous les avantages de la grande et de la petite propriété, n'est presque pas intervenue : elle ne fait que s'annoncer.

Parmi les conséquences qu'entraîne la grande propriété, il ne faut pas oublier l'obstacle qu'elle crée à la libre circulation, quand les populations des alentours n'ont pas su passer outre aux interdictions. En Grande Bretagne, le droit de passage, *right of way*, agite l'opinion locale dans vingt endroits à la fois. Les habitants se voient fermer d'anciens chemins l'un après l'autre, et malheur aux communautés qui s'adressent aux tribunaux, si elles ne possèdent pas des titres indiscutables ! En maints districts d'Ecosse, les seigneurs ont fait interdire par la justice l'accès des montagnes, et les piétons en sont réduits à la même chaussée du fond de vallée qu'utilisent bicyclettes et automobiles. Les cartes de l'Etat-major anglais portent même la prudente mention : « L'existence d'une route sur la carte n'implique pas le droit de s'en servir ». Et il en cuira au voyageur qui s'avise de pénétrer sous bois ou de traverser un champ en jachère! Les derniers péages sont en train de disparaître — hier encore, en 1893, on rachetait 600 000 francs l'enlèvement d'une

barrière qui fermait au bétail le libre accès de Gower Street à Londres, soit la rue Bergère, à Paris —, mais de nombreux nouveaux poteaux prohibitifs les ont remplacés. Le prétexte habituel des propriétaires fermant les chemins traversant leur domaine est la préservation du gibier ; aussi la grande propriété a-t-elle le braconnage pour corollaire essentiel. Aux « tableaux » dont s'enorgueillit le chasseur autorisé, s'opposent les hécatombes de son collègue nocturne, les pêches à la dynamite qui dépeuplent une rivière en quelques heures ; mais la sanction légale n'est point la même dans l'un et l'autre cas. En pratique la chasse à l'homme est permise au propriétaire et à ses gardes, tandis qu'on ne pourrait évaluer ce que, durant le dix-neuvième siècle, la poursuite du lapin et de l' « oiseau sacré » a valu d'années de prison et de bagne, même combien d'individus elle a conduit à l'échafaud.

Il est souvent question parmi les hommes d'Etat et les économistes d'encourager la petite propriété : au Danemark notamment, toute facilité est offerte à l'acquisition d'un domaine de moins de quatre hectares. On pense aussi à l'exemple de la *homestead exemption* des Etats-Unis qui déclare incessible et insaisissable une petite superficie de terrain par famille ainsi que la maison qu'elle habite, en des conditions qui varient quelque peu d'Etat à Etat. Mais, il est évident que pareil système devrait rester limité à une faible fraction de la population, sinon chaque producteur ayant accès au sol, son indépendance serait assurée, et la conception actuelle de la société ébranlée en sa base même. Aussi peut-on être sûr que rien de semblable n'acquerra force de loi en France, à moins de restrictions telles que l'effet en serait illusoire. Les Islandais sont, parmi les peuples européens, les seuls qui se soient mis en garde contre le monopole des terres : depuis 1884, le propriétaire qui ne cultive pas lui-même son fonds est tenu de le louer à un autre.

On oppose souvent l'Occident et l'Orient comme s'ils étaient absolument différents par le génie et les mœurs, mais il se trouve précisément que les pratiques fondamentales, celles de l'utilisation du sol par la culture, ont suivi de part et d'autre la même évolution : Chinois, Slaves, Germains et Gaulois se sont laissé diriger par les mêmes considérations dans la gérance de leurs intérêts majeurs, ceux qui leur donnent le pain, et les conflits de classes qui se produisirent à ce sujet furent identiques. La Chine eut aussi le *mir* communal comme la Grande Russie de nos jours, après avoir eu la communauté des terres, sans partage tempo-

raire; elle a gardé en maints endroits des traces de ces deux modes de propriété commune, de même que tous les pays de l'Occident. En Chinc, comme partout où s'est fortement constitué le pouvoir central, les maîtres ont abusé de leur force pour acquérir, soit en fiefs soit en propriété absolue, des terres beaucoup trop vastes qu'ils ne peuvent cultiver eux-mêmes, et sont assez puissants pour faire travailler par fermiers, métayers, ou même manouvriers. Mais un phénomène économique pareil à cclui qui s'est produit en Grande Bretagne, par exemple, où l'agriculture est, pour ainsi dire, moribonde[1], a détourné pour un temps les capitaux libres vers l'industrie et le commerce, représentant un effort plus simple, plus uni que celui des travaux agricoles ; et il en est résulté que les travailleurs de la terre ont ainsi pu garder leurs champs, où ils trouvent de quoi sustenter leur existence, mais qui sont pour les riches de trop faible rendement. Le régime qui prévaut en Chine, comme en certaines parties de la France, est donc celui de la petite propriété, souvent maintenu sous forme familiale. Cependant lc mouvement de transformation économique est plus rapide en Occident que dans l'Extrême Orient. L'agriculture chinoise représente actuellement un état analogue à celui de l'agriculture européenne au siècle dernier. Chaque paysan entretient autour de sa maisonnette, dans un petit jardin coupé de canaux, tout ce dont il a besoin pour se nourrir et se vêtir : du riz, du blé, du coton ou de la ramie, quelques mûriers et des vers à soie, des bambous, des porcs dans la cour, et dans la mare, des poissons et des canards; chaque culture répète la voisine[2].

De même, dans l'ancienne France, chaque paysan libre ou métayer avait sa récolte de blé, d'orge et d'avoine, quelques pieds de vigne pour son vin ou des pommiers pour son cidre, un noyer et d'autres arbres à fruit, un peu de lin et de chanvre pour ses draps de lit et ses chemises, un porc, des canards ou des poules : toutes les petites propriétés étaient organisées de la même manière. Maintenant les pays de l'Europe occidentale se trouvent en état de transition entre l'ancien amćnagement des cultures qui fournissait au paysan tout ce qui lui était nécessaire mais ne lui permettait pas de rien vendre et le nouveau système basé sur la production la plus abondantc possible des denrées de

1. Ridder Haggard, *Rural England.* — 2. Eug. Simon, *La Cité chinoise*; Jean Brunhes, *L'Homme et la terre cultivée.*

vente locale ou d'exportation et l'achat des autres articles nécessaires.

Les vicissitudes de la lutte entre les deux modes extrêmes de culture, par l'homme libre ou par l'esclave, se manifestent en des institutions intermédiaires. Le fermage est à la fois la plus simple et la plus répandue. Le propriétaire étant lui-même incapable de gérer son domaine, trop vaste pour qu'il puisse le parcourir seulement, le confie en entier ou par fragments à un ou à plusieurs spécialistes qui se chargent de faire valoir



TERRASSES POUR LA PLANTATION DU RIZ, AU PAYS DES IGORROTES (PHILIPPINES)
D'après le *National Geographical Magazine*, 1904.

la terre. Si les conditions sont favorables, si le fermier a l'esprit ouvert et joint l'expérience, la méthode à la compréhension des idées nouvelles, s'il cultive honnêtement le sol sans l'épuiser, si la durée de son bail est assez longue pour lui permettre les expériences à résultats de lointaine échéance, en un mot, s'il a le mérite personnel et que tout le seconde, il peut arracher la terre brute à son état d'inculture, augmenter en d'énormes proportions les revenus annuels et contribuer singulièrement par son exemple à éclairer les paysans routiniers. Mais d'ordinaire, le fermier n'éprouve pour cette terre, qui ne lui appartient pas et qu'il lui faudra quitter un jour, qu'un intérêt modéré ; il se garde bien de l'aimer pour s'éviter d'avoir à en souffrir : il se borne donc en général à

la cultiver uniquement en vue de l'argent qu'elle lui rapporte, et si, dans les dernières années de son fermage, il trouve intérêt à forcer les récoltes au détriment du sol, peut être négligera-t-il de penser aux droits de son successeur. Pourquoi le fermier, délégué moyennant finance à la gestion du sol, vaudrait il mieux que le patron?

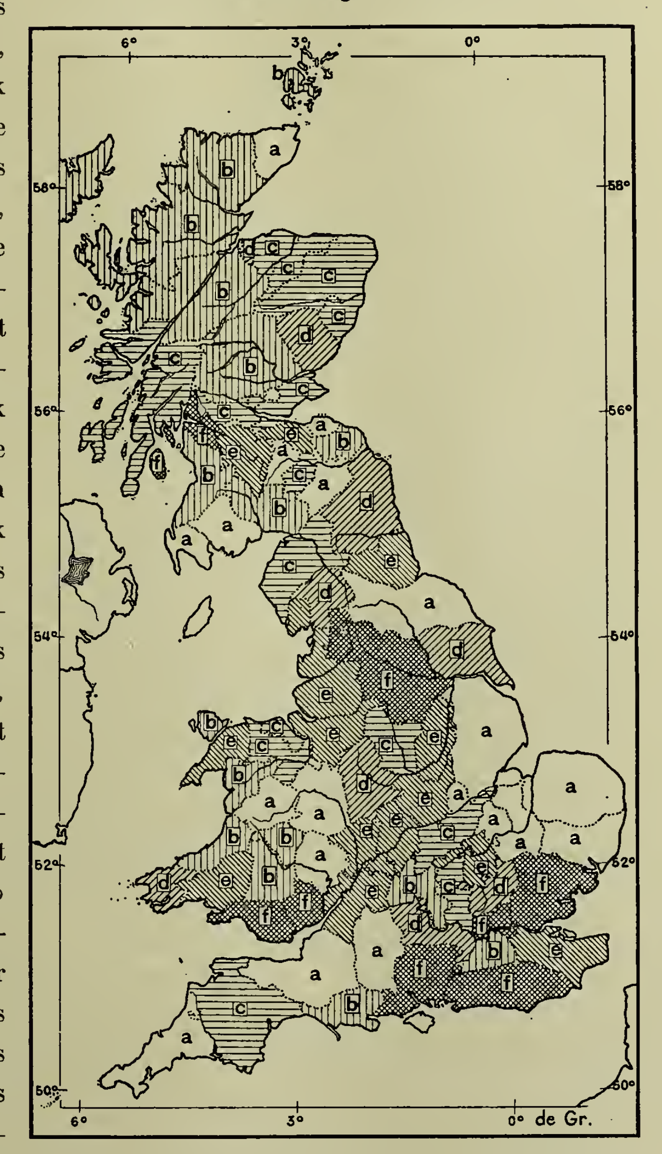
Et le métayer, qui partage à demi, à tiers, quart ou cinquième, que peut-on dire de son association avec le propriétaire, si ce n'est qu'elle figure un éternel combat? Il reçoit en avances et rembourse en produits : ses intérêts sont donc en toutes circonstances directement opposés à ceux du maître. L'un et l'autre livrent le moins possible; ils disputent sur tout, ne prononçant pas un mot qui ne soit bien pesé, de manière à épargner un grain ou à rapporter un centime. C'est ainsi que les choses se passent quand le contact est immédiat entre les représentants des deux classes; mais la plupart se meuvent en des mondes absolument distincts, et les intérêts réciproques se traitent par l'intermédiaire d'agents, deuxièmes parasites, glissant presque toujours sur la pente facile des affaires qui les incitent à tromper l'un et l'autre des copartageants. Lorsque prévalent de pareilles pratiques, comment la préoccupation du meilleur traitement de la terre pourrait-elle agiter l'esprit du métayer? Vivoter simplement, s'accommoder comme il peut à son destin funeste, il ne saurait avoir d'autre désir[1].

Parmi d'autres combinaisons intermédiaires dans la tenure du sol, on peut citer aussi la pratique dite en Bretagne des « domaines congéables », pratique moins injuste en apparence que fermage ou métayage, mais beaucoup plus instable encore. On comprend facilement comment naquit cette coutume. Maints gentilshommes auxquels on avait attribué de vastes domaines ne savaient qu'en faire, puisqu'ils n'avaient aucun personnel pour les utiliser ou pour fournir à des métayers des éléments de travail. Ils se bornaient donc à offrir au premier occupant venu ces terres qui leur eussent été inutiles et, en échange, ils obtenaient un loyer quelconque, fort minime d'abord, mais s'accroissant en proportion des demandes en concession qu'on leur faisait d'ailleurs. Si de meilleures conditions de louage s'offraient à eux, ils avaient le droit de congédier leurs locataires, à condition de leur rembourser le prix de toutes les constructions élevées et de toutes les améliorations faites sur le

1. Edmond Demolins, *Les Français d'aujourd'hui*, p. 313.

domaine. Forts de cette condition, les cultivateurs « domaniers et convenanciers » de la Bretagne réussissaient à garder longtemps leurs terres et, même, certains d'entre eux les rachetaient à faible prix aux propriétaires légaux; mais ceux-ci, toujours en vertu de leurs titres et privilèges, ne cessaient d'agir auprès du pouvoir et des tribunaux pour réduire à peu de chose ou à rien la valeur des travaux accomplis sur leurs terres par les domaniers. En 1647, les Etats de Bretagne, réunis à Nantes, firent défense aux cultivateurs de porter la valeur des édifices et « droits réparatoires » au delà d'une proportion fixe de la valeur du fonds; à la fois juges et parties, les membres des Etats décidaient qu'ils acquéraient désormais le droit de faire banqueroute à leurs locataires et de les congédier pour traiter

N° 567. Accroissement de valeur de la Terre de Grande-Bretagne, 1860-1906.



a, 0,96 à 1,25. — b, 1,25 à 1,50. — c, 1,50 à 1,75. — d, 1,75 à 2,00. — e, 2,00 à 2,50. — f, accroissement supérieur à 2,50. Il atteint 3,36 en Renfrew; 3,44 en Essex; 4,14, en la portion Sud du Yorkshire; 5,16 en Glamorgan; 6,92 dans le comté de Londres. Quant au prix de location, il varie de 5 fr. l'hectare (Sutherland) à 1 427 (Lancashire) et à 2 510 (comté de Londres). (Voir le *Statesman's Year Book*, 1907.)

L'échelle de la carte est de 1 à 7 500 000.

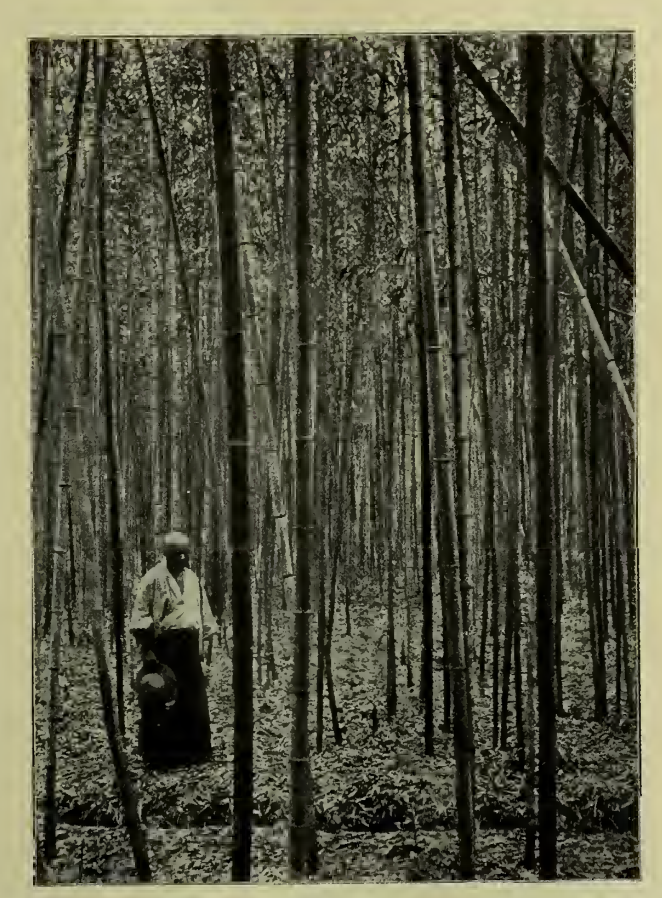
avec d'autres preneurs, cette fois fermiers ou métayers. A mesure que le sol augmentait en valeur, le propriétaire s'enrichissait et posait des conditions au lieu de les subir[1].

Récemment encore, on s'imaginait volontiers qu'après la disparition présumée des formes antiques de la propriété communautaire, il ne resterait plus d'autre conflit pour la tenure du sol qu'entre la grande et la petite propriété, mais voici que se présentent d'autres champions, les sociétés financières et les associations de travailleurs : la bataille change d'aspect entre adversaires qui, au fond, sont toujours les mêmes. La propriété n'est plus comme autrefois une étendue visible et tangible de terrain attachée au roc solide sous-jacent; elle tend de plus en plus à n'être qu'une valeur changeante représentée par des papiers qui passent de main en main; c'est une quantité qui se déplace et tournoie dans le grand mouvement de spéculation où tout se trouve entraîné, mines, chemins de fer, flottes, et jusqu'aux empires eux-mêmes. Désormais, la lutte a pris de telles proportions que l'enjeu ne se compose plus de simples domaines, si vastes qu'ils soient, ni de classes rurales, en masses si nombreuses qu'elles se pressent, il s'agit en même temps de paysans, d'ouvriers, de tous les hommes de travail, de la société tout entière : le problème de l'agriculture doit être étudié non point à part mais dans ses rapports avec l'ensemble de la question sociale.

En arrivant à la fin de la période actuelle caractérisée par l'effort du petit propriétaire cultivant personnellement son lopin contre le grand seigneur faisant travailler pour lui des mercenaires, on doit constater que la situation générale du cultivateur est en mainte contrée tout à fait au-dessous de ce qu'exige la dignité humaine, et qu'elle peut se décrire presqu'exactement dans les mêmes termes à des milliers d'années d'intervalle. Ameneman, un des bibliothécaires du fastueux Sésostris, parlait ainsi des cultivateurs dans une de ses lettres[2] : « T'es-tu jamais représenté l'existence du paysan ? Avant même qu'il ait moissonné, les insectes détruisent une portion de sa récolte, des multitudes de rats sont dans les champs, puis viennent les invasions de sauterelles, les bestiaux qui ravagent la moisson, les moineaux qui s'abattent en troupes sur les gerbes. S'il néglige de rentrer assez vite ce qu'il a moissonné, les voleurs viennent pour le lui prendre; son cheval meurt de

1. E. Beslay. *Notes manuscrites*. — 2. Citée par F. Lenormant. *Les premières civilisations*.

fatigue en tirant la charrue. Le collecteur d'impôts arrive au débarcadère, accompagné d'agents armés de bâtons, de nègres avec des branches de palmiers. Tous disent : « Donne-nous de ton blé », et il n'y a pas moyen de repousser leurs extorsions. Puis le malheureux est saisi, envoyé aux corvées de canaux, sa femme est attachée, ses enfants sont dépouillés... »



UNE FORÊT DE BAMBOUS *(Phyllostachys quilioi)*
D'après le *National Geographical Magazine*, 1904.
Le bambou atteint son maximum de hauteur en une seule saison.
Les arbres de cette forêt sont âgés d'une quinzaine de jours.

Ce qu'étaient les paysans, il y a deux siècles, pour la société policée « de la ville et de la cour », on le sait par la poignante description que fait La Bruyère ; toutefois, il est probable que cette page terrible est d'une vérité seulement partielle, déjà effroyable puisqu'elle s'appliquait à des millions d'êtres humains. Un observateur tel que le peintre des *Caractères* devait avoir étendu son champ d'études sur l'ensemble de la nation et ce qu'il écrivit sur l'état des paysans doit être surtout compris comme un acte d'accusation contre le régime politique et social qui pesait sur le peuple. Du maréchal de Vauban à Richard Heath[1], c'est la description du même tableau, l'exposé des mêmes plaintes. D'autres documents, fort tristes à voir, nous montrent l'impression géné-

1. *Dîme Royale. — The Via dolorosa of the English Peasant.*

rale de la société policée relativement aux travailleurs de la terre. Qu'on examine les uns après les autres les tableaux des Breughel, des Teniers et de tant d'autres peintres fameux qui peignaient à leurs côtés ou après eux, figurant des scènes de la vie rustique! Y eut-il chez eux une trace quelconque de respect et d'affection, ou seulement une lointaine apparence de pitié envers ceux qui nous donnent le pain ?



THÉODORE VAN THULDEN (1606-1676) — UNE NOCE DE VILLAGE (fragment)

Non, tous ces artistes qui composaient leurs groupes et brossaient leurs toiles voulaient tout d'abord, consciemment ou inconsciemment, plaire à leur clientèle, et c'est pour cela qu'ils se moquaient largement, grossièrement, impudiquement de ces rustres que salit le contact avec le fumier de la terre nourricière. Ils aimaient à se gausser de tous ces miséreux, qu'ils figuraient comme une race absolument inférieure physiquement à celle qui produisait les gens à leur aise et leurs seigneuries, les fonctionnaires. Certainement, ces types existent çà et là : on trouve bien

dans le Brabant et dans les provinces voisines des individus massifs, au tronc énorme tout d'une venue, à la grosse tête enfoncée dans les épaules, aux membres grêles et patauds; mais nulle part on ne voit des populations entières composées de ces êtres disgracieux, tous occupés en même temps aux basses fonctions de la vie dans l'ordure des carrefours et des arrière-cuisines. Il y a là parti pris évident de faire rire la bonne



Musée du Louvre.

FRANÇOIS BOUCHER (1703-1770). LA MUSETTE

société et de satisfaire en même temps son aversion pour une race supposée inférieure : c'est ainsi qu'en Amérique, les nègres doivent être représentés sous forme de monstres grotesques à l'effroyable rictus [1].

Combien fausses également, mais dans un autre sens, furent les images du paysan telles que feignaient de les voir les peintres amants de la nature » pendant le siècle qui précède la Révolution française! Ces bergers enrubannés, vêtus de soieries, qui jouent de la flûte en faisant des grâces devant leurs bergères aux écharpes flottantes, étaient de singuliers représentants des rudes travailleurs qui bêchent le sol et le rendent

1. Henry Vandevelde, *Le Paysan en peinture.*

fécond par l'incessant labeur! Mais puisque la mode avait décidé le retour vers la nature, on revenait vers elle, en lui donnant les afféteries et les mignardises dictées par l'usage du monde élégant. De terribles drames sociaux, des guerres et des massacres, l'invasion de l'industrie manufacturière, tout une ère nouvelle durent succéder à l'ancien régime pour que l'artiste se trouvât enfin devant le paysan véritable et qu'il osât le comprendre avec sa vraie nature, avec ses poignantes misères, ses joies, ses douleurs et les liens d'humanité commune qui en font le frère des autres hommes, nés ouvriers ou bourgeois. Même l'artiste et l'écrivain qui le présentent sous l'aspect le plus lamentable de misère et d'effondrement physique ou moral peuvent le faire parfois sous la poussée même de leur affection et de leur désir du mieux: Zola aime le paysan quand il le décrit dans *La Terre*, avide, rusé, bas et grossier. Millet l'aime aussi, le vigneron, quand il nous le montre abattu par la fatigue et par la chaleur, sur la berge du champ, ruisselant de sueur, bouffi d'un sang qui ne circule plus, masse effondrée sans force et sans conscience du peu de vie qui reste encore.

D'ailleurs, le paysan, tel qu'on le connut autrefois, est en voie de disparition : la tenure de la terre changeant autour de lui, il doit changer en proportion. Même le petit propriétaire qui cherche à marcher encore dans les sabots de son père et se cramponne avec désespoir à l'ancienne routine de la culture ne peut ignorer les méthodes du voisin, ni fermer les oreilles aux récits qu'il entend sur le champ de foire. Sans cesse il voit le cercle des intérêts grandir autour de lui; qu'il s'en informe ou non, il sait que le blé de Russie, que le maïs des Etats-Unis viennent faire concurrence à ses produits et en diminuent la valeur de vente ; quand même il est engrené dans la spécialisation du travail; de plus en plus il se rapproche de l'état de l'ouvrier qui, dans les villes, est enrôlé dans les travaux de la grande industrie. A mesure que l'exploitation du sol se fait plus scientifique, il voit s'atténuer les caractères qui le séparaient des travailleurs des villes. De prolétaires à prolétaires, les classes tendent à se confondre, comme elles se sont déjà confondues entre les seigneurs de la terre et ceux de la manufacture.

Tout ce chaos apparent des forces en lutte, de l'humble cultivateur du sillon au fastueux capitaliste qui dispose des moissons dans mille endroits du monde, a pour résultat fatal d'entraîner une production désordonnée, sans règle et sans méthode. S'il est permis de prévoir que

les éléments nécessaires pour la mise en culture du sol, la croissance et la maturation des plantes nourricières ne manqueront jamais à l'homme — car rien ne se perd dans la nature, il ne peut y avoir que modifications et déplacements — toutefois une imprévoyante gestion a pour conséquence de disperser les ressources indispensables à la terre et d'épuiser les champs pendant une longue période. Il peut arriver qu'ici ou là le « fonds de roulement de la vie », transporté ailleurs, devienne insuffisant là où il abondait autrefois et que les pays les plus féconds se transforment en déserts. Telle serait, d'après nombre d'auteurs, la raison pour laquelle la Bactriane, la Mésopotamie et d'autres régions de l'Asie, ainsi les abords du Taklamakan, auraient perdu partiellement leurs habitants : la disparition du phosphore entraîné vers les mers ne permettrait plus aux céréales de se former, aux moissons de surgir et par conséquent aux hommes de vivre. Toutefois, ces affirmations paraissent exagérées, car, de nos jours encore les terres, cultivées il y a trois mille ans par les ancêtres des Turcs, les Aryens, les Elamites et les Akkad, produisent des récoltes en abondance, pourvu que l'eau pluviale s'y déverse en quantité. Les flots du Tarim, de l'Oxus, du Tigre et de l'Euphrate apportent en suffisance le phosphate et autres éléments de fécondité.



Musée de Bruxelles.

LA GLÈBE, DE CONSTANTIN MEUNIER

Comme pour les contrées de l'Asie centrale et de l'Asie antérieure, on a pu attribuer en grande partie la diminution de la richesse agricole

de la Tunisie à la sécheresse croissante du climat; toutefois les documents anciens relatifs à la météorologie locale n'ont pas la précision de chiffres qui seul permettrait de se prononcer. D'autre part, il est aussi possible que la pauvreté actuelle du sol provienne de causes purement humaines. C'est un dire ordinaire chez les auteurs arabes qu'à l'époque de l'invasion musulmane en Maurétanie, on aurait pu se rendre de Tripoli à Ṭanger en cheminant de village à village sous les arbres. En fait, autour de la cité ruinée de Sbeitla, l'ancienne Suffetula, carthaginoise puis romaine, située dans un désert entre Kairouan et Tebessa, l'exploration détaillée du sol a révélé sur un espace de 27000 hectares l'existence antérieure, outre Sbeitla, de 3 villes, de 15 bourgs, de 49 villages, enfin de 1007 moulins à huile. D'après les moindres évaluations, ce nombre de lieux habités et de moulins devait correspondre à une population de plus de 40000 individus et à des plantations de 400000 oliviers. Maintenant, cet espace, parcouru par 1500 nomades environ, n'a plus que des tentes posées parmi de maigres broussailles. A l'époque romaine, les cultivateurs des coteaux voisins de la Medjerda retenaient l'eau par tous les moyens possibles; l'étude d'un grand nombre de plans locaux ont prouvé à Carton qu'il n'y avait de source, ni de simple suintement à la surface du sol, qui n'eussent été captés; quand la terre ne contenait aucune humidité, on y suppléait à l'aide de citernes. De simples bourgs, même des fermes isolées, possédaient un remarquable outillage de canaux et de réservoirs. Les guerres ont détruit tout cela, comme elles ont détruit les oliveraies de Sbeitla et d'autres lieux. Depuis les fils du désert jusqu'aux Français, tous les conquérants se sont acharnés contre les arbres pour mieux exterminer les habitants. S'il est vrai que les pluies aient été jadis plus fortes qu'aujourd'hui et qu'elles aient duré plus longtemps chaque année, il est très admissible que la cause en soit à la disparition du tapis de verdure, et on peut espérer que le rétablissement graduel de l'olivier, qui s'accommode de la faible humidité que ses longues racines trouvent dans le sol, puisse ramener l'ancienne prospérité agricole.

Si les guerriers, si même les bûcherons et les agriculteurs, tous ceux qui travaillent à la surface de la terre, ont fait du mal, beaucoup de mal temporaire, la mer n'est-elle pas le réservoir commun et ne peut-elle

1. *La Tunisie*, publication officielle. Tome I, pp. 178, 179. — 2. Carton. *Etudes sur les travaux hydrauliques des Romains en Tunisie*, p. 17. *Revue Tunisienne*, 1897.

rendre sous diverses formes ce que les fleuves lui ont apporté? Elle donne aux riverains de l'Océan, en Saintonge, en Poitou, en Bretagne, le « sart », la « tangue », ses plantes et ses sables fortifiants. N'a-t-elle pas comme en garde, par milliards et milliards de tonnes, des réserves de coquillages, de vases et de débris d'animaux attendant la drague des industriels futurs? Sur les côtes du Massachusetts, le poisson est recueilli parfois en si grande quantité qu'on l'utilise comme engrais.



LA RÉCOLTE DU VARECH A L'ILE DE RÉ

Là où le sol vierge est soumis à la charrue et où la terre depuis longtemps féconde est soutenue par le travail de l'homme et par une nourriture d'engrais appropriée, la récolte des bonnes années et même des années moyennes fournit amplement la quantité des produits nécessaires à l'alimentation de tous, campagnards et citadins; mais il peut arriver que par les contrariétés du climat ou les conditions économiques, les récoltes soient insuffisantes, sinon sur la terre entière ou sur un continent, du moins dans une vaste contrée ou dans une province. Il ne se passe guère d'année sans que le mot « famine » ou du moins celui de « disette » soit prononcé sur quelque point du monde, et même le plus souvent dans les pays qui produisent habituellement une surabondance de grains. Cependant, si on laisse de côté tous les hommes qui ont

faim — et ils sont nombreux — par suite des conditions sociales, on doit constater que les famines proprement dites sont devenues relativement rares parmi les peuples civilisés, et ce qui en témoigne d'ailleurs, c'est que lorsque la nourriture vient à manquer, les hommes de nos jours sont complètement pris au dépourvu et ne savent aucunement s'ingénier pour trouver les aliments dans les corps innombrables qui nous entourent et qui renferment des substances assimilables ; mais en attendant cette ère, annoncée par Berthelot, de la future synthèse chimique de la nourriture, il est certain que les civilisés de nos jours le cèdent en invention aux prétendus sauvages.

Lors du siège de Paris, toute la sagacité des chercheurs de vivres consistait à capturer des chiens, des chats errants, à faire la chasse aux rats et bestioles ; la grande majorité des faméliques se croisaient les bras et n'avaient plus qu'à laisser venir la mort, à s'éteindre de maladies et d'épuisement quand se fermeraient les boulangeries et les épiceries et que les maigres rations administratives viendraient à manquer. En Russie, lorsque les récoltes ont été insuffisantes et que les paysans reconnaissent qu'il leur sera impossible de se procurer par le travail ou la mendicité la nourriture qui leur serait nécessaire, ils ont recours à ce que l'on appelle la « couchée » (*liojka*), c'est-à-dire à une sorte d'hibernation par le sommeil; la même nécessité leur donne les mêmes mœurs qu'à la marmotte. La famille prend ses dispositions pour dormir pendant quatre ou cinq mois : la maison est calfeutrée, le haut du four et les étagères rapprochées du plafond sont arrangées pour servir de couches, on atténue la vie par l'obscurité, le silence. Le sommeil ne s'interrompt que pour les choses strictement nécessaires qui s'accomplissent comme dans un rêve. La population de districts entiers s'ingénie ainsi à suspendre partiellement l'existence pour suppléer au manque de pain [1].

Tout au contraire, lors d'une famine récente dans le pays des Zoulou, ceux-ci trouvèrent le moyen de suppléer aux vivres habituels par les racines, tiges, feuilles ou baies de 32 espèces de plantes, dont aucune partie n'avait été auparavant utilisée pour l'alimentation [2].

L'égalisation des conditions économiques n'était pas possible à une époque où les voies de communication n'existaient pas, ou du moins

1. Volkov, *Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie*, 1900, pp. 67, 68. — 2. P. Hariot, *La Nature*, 30 juillet 1898, p. 134.

étaient si difficiles et si coûteuses que le trafic s'arrêtait à de faibles distances des grands chemins de la mer et des rivières navigables. Dans l'intérieur des terres, on conservait les blés non en vue de la vente mais en perspective des disettes futures; on ne pouvait s'occuper que du temps, non de l'espace. De même qu'aux âges lointains de l'antique Egypte, on emmagasinait tous les excédents en des greniers de réserve au risque de les voir dévorer par les charançons et les rats. Ces « maga-



Cl. du *Photo-Globe.*

LA MOISSON AU JAPON

sins d'abondance » contenaient quelquefois des blés centenaires : la réserve de Strasbourg, en 1633, renfermait encore des blés de 1525 et même de 1439 conservés à grands frais et avec d'infinies précautions. Dans les provinces différentes, les prix variaient fréquemment de l'unité au décuple ou même davantage ; en 1197, le blé se vend seize fois plus cher dans le Cotentin que dans le pays d'Auge ; en ramenant les monnaies et les mesures à celles de nos jours, on constate que les prix de l'hectolitre de froment oscillent entre 87 centimes, près d'Evreux, et 43 fr. 50 près de Strasbourg. Aussi la famine est-elle une visiteuse constante, attendue, toujours présente en quelques parties de l'Europe, tou-

jours accueillie avec la résignation que l'on doit à l'inévitable destin [1].

La crainte du manque de pain hantait à tel point les imaginations populaires, à l'époque où les voies océaniques et continentales n'étaient pas largement ouvertes dans tous les sens, que l'on arrêtait à tout propos le commerce d'exportation des céréales : au moindre indice de disette, on supprimait même les transports de village à village, et souvent on se laissait aller à piller les blés dans la crainte, très fréquemment justifiée d'ailleurs, qu'ils ne fussent accaparés par les grands propriétaires, les collecteurs d'impôts ou les rois eux-mêmes.

A diverses reprises, des prophètes de malheur annoncent que l'imprévoyance de l'homme aura pour résultat fatal et prochain un rendement insuffisant des récoltes, et par suite l'affaiblissement, la ruine, la mort de l'humanité. Vers le milieu du dix-neuvième siècle, le chimiste Liebig prédisait l'appauvrissement graduel de toutes les cultures par la disparition des sels de potasse et autres que les cours d'eau emportent sans retour vers la mer. Cinquante ans plus tard, en 1898, devant l'Association Britannique des Sciences réunie à Bristol, un autre chimiste et physicien, Crookes, proclame que les terres vont manquer pour la culture du blé, que le nitrate de soude sera épuisé avant 1930, que le seul moyen d'éviter la famine universelle et définitive est de trouver le moyen pratique de la production artificielle de ce sel. Mais ces cris d'alarme n'ont point empêché que le nombre des hommes se soit accru et qu'il y ait eu pour eux les aliments nécessaires, autant du moins que le comporte la misère des faméliques, peut-être en voie de diminution. D'ailleurs, si, toute autre affaire cessante, le genre humain s'occupait d'accroître méthodiquement les produits du sol et de ne rien laisser au hasard, que d'œuvres entamées pourraient s'achever, que de connaissances certaines pourraient être appliquées, que de progrès s'accompliraient! En utilisant l'eau de toutes les rivières qui se perdent dans l'océan, en recueillant avec soin les éléments décomposés qui retournent au grand tout, en mettant sous culture réglée les espaces en friche ou négligemment entretenus, on accroîtrait la production en bonds annuels d'une singulière ampleur! Mais en supposant que, pour un temps, l'agriculture ne fasse point de progrès dans l'application des procédés scientifiques et ne prenne pas un caractère plus intensif, eh bien, l'ensemble des récoltes suffirait quand

1. G. d'Avenel, *Paysans et ouvriers depuis sept siècles.*

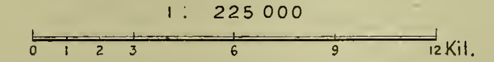
même à nourrir amplement tous les hommes, à condition naturellement que ces produits fussent répartis et employés d'une manière équitable. En prenant la situation agricole telle qu'elle est aujourd'hui, on peut affirmer que la terre produit assez pour tout le monde et que chacun peut manger à sa faim

N° 568 Jersey, pays se suffisant à lui-même.





1 : 225 000



L'île de Jersey a une superficie de 116 kilomètres carrés et 52 796 habitants, en diminution de près de 4 000 depuis 1871. La densité kilométrique est de 452. Celle de Guernesey atteint 800 — 40 777 habitants répartis sur 5 106 hectares — et la population augmente d'année en année.

D'ailleurs, les faits sont là. Jusqu'à présent, le grand nombre des hommes sur un territoire donné n'a point empêché le sol de leur fournir la nourriture en suffisance. Il existe des districts qui, de mémoire d'homme, n'ont jamais connu la disette, bien que les habitants s'y pressent en groupes serrés. Au contraire, les pays soumis à des famines périodiques ou endémiques sont loin d'être peuplés en proportion de la

fertilité du sol et des conditions avantageuses du climat. Que l'on compare la partie de la Russie d'Europe située au sud du 60° de latitude et la Belgique, par exemple : la densité de population est huit fois moins élevée dans le grand empire que dans le petit royaume; l'existence de l'habitant y est bien moins assurée et, pourtant, la Russie comprend des étendues d'une fertilité légendaire. L'Inde contient à peu près autant d'habitants au kilomètre carré que la France; il n'y manque ni les plaines abondamment arrosées ni le soleil vivifiant. Si l'homme savait se servir de cette terre, elle serait l'un des grands centres d'approvisionnement du globe. D'un autre côté, prenons les îles Normandes, pays qui se suffit évidemment à lui-même. Elles jouissent d'un heureux climat, mais qui n'a rien d'exceptionnel dans l'Europe atlantique. Si les insulaires font venir du dehors des denrées coloniales depuis les épices jusqu'aux bananes, s'ils importent de la viande de boucherie et de la farine, leurs fermes fournissent du lait, du beurre, du fromage, de la volaille et des œufs en telle quantité que le petit archipel constitue un appoint important pour la nourriture de la métropole anglaise; en outre l'Angleterre importe un grand nombre de vaches laitières venues de Jersey et de Guernesey; enfin ces îles se livrent à l'industrie des primeurs et, dans des serres qui couvrent des hectares, forcent des légumes et des fruits mis en vente à Londres au début de l'hiver. En valeur et même en poids, la balance des produits entrés et sortis est grandement à l'avantage de la culture locale, et pourtant la population spécifique atteint à Guernesey huit habitants par hectare, chiffre dépassé dans nos statistiques par celui de l'île Tsung-ming seulement.

A priori donc, on pourrait éviter d'entrer dans le détail des chiffres par catégories d'aliments : les disettes ne proviennent ni d'un refus du sol ni d'un trop grand nombre de participants au banquet de la vie, elles doivent être attribuées au seul fait que le travailleur n'a point accès à la terre. Il n'est pourtant pas mauvais de voir la même constatation sortir de l'étude des chiffres.

Sans doute, il est impossible d'évaluer exactement la quantité des aliments que recueillent tous les agriculteurs des deux mondes, car les statistiques ne sont pas régulièrement tenues dans tous les pays de production, et ne sont pas comparables entre elles dans tous leurs détails ; mais les renseignements annuels, recueillis par les spécialistes qui s'occupent du commerce des céréales et contrôlés, discutés par les indus-

triels obéissant à des intérêts opposés, permettent d'arriver à une approximation très grande de la vérité. On sait à peu près quelle est la quantité de céréales et d'autres denrées d'alimentation qui passent chaque année sur les marchés des pays embrassés par le commerce



Cl. J. Kuhn, Paris.

UN DATTIER A BISKRA

général du monde civilisé ; quant aux autres contrées, dont les habitants vivent encore à l'écart du trafic international, il est inutile de s'en occuper dans une statistique collective, puisqu'elles appartiennent à une période historique antérieure à la nôtre. Mais dès maintenant le témoignage des chiffres est indiscutable : il est même d'une telle évidence que l'on a cessé d'employer l'argument naguère le plus habituellement

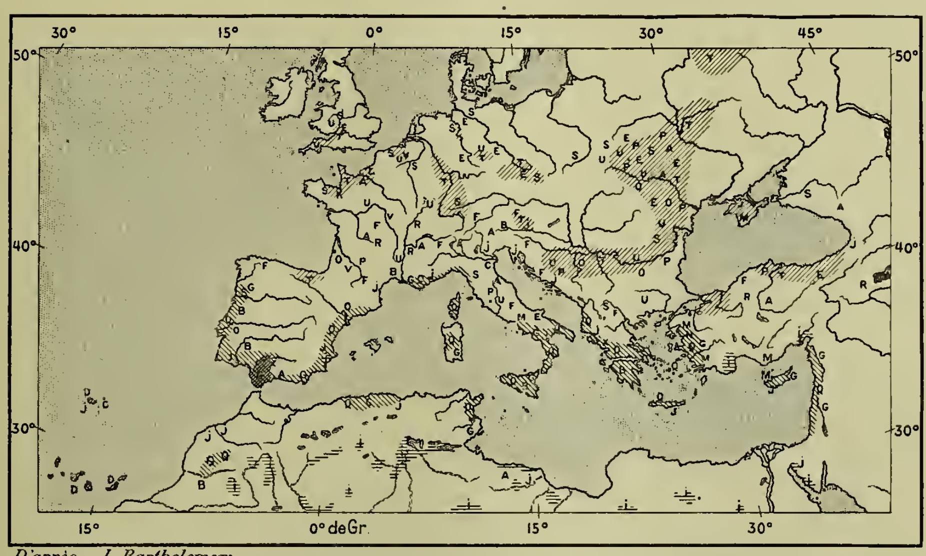
lancé contre les « utopistes », contre les « songe-creux » rêvant de la jouissance équitable des biens de la terre par tous les hommes. On se garde bien de mettre en avant la redite d'autrefois sur le manque du pain. « Puisqu'il n'y en a pas assez, il faut bien que les pauvres s'en passent ! » Non, personne n'ignore que le blé est en suffisance pour tous, et l'on a dû recourir à un argument de second ordre, que chacun a entendu mille fois ! « Mais enfin, dans votre société de l'avenir, pour qui réservez-vous le Sauterne et le Clos-Vougeot ? »

Commençons par les céréales, l'élément principal de la nourriture. La production moyenne du blé froment en Europe, dans le Nouveau Monde, dans la Chine septentrionale, dans l'Inde et dans quelques colonies africaines, telles que l'Algérie et l'Afrique australe, dépasse un milliard d'hectolitres. Or, le nombre des hommes qui mangent du pain de froment n'est qu'une minorité : on ne peut l'évaluer à plus de 300 millions d'individus ; si tout le blé était transformé en farine, il en donnerait plus de 80 milliards de kilogrammes, soit plus de 600 grammes de pain par jour et par tête, ce qui est inférieur à la moyenne de l'alimentation normale pour les mangeurs exclusifs de pain, d'ailleurs relativement rares, mais ce qui est très supérieur à la proportion de pain consommé par le civilisé d'Europe ou d'Amérique. A la production du blé froment, il faut ajouter d'autres céréales servant à la fabrication du pain et faisant partie de la nourriture des populations de souche européenne et des noirs américains qui se sont rattachés aux mœurs des blancs. Le seigle et l'orge, l'avoine, le maïs et autres grains en dehors du riz, qui entrent dans l'alimentation de l'homme et des animaux, fournissent une récolte moyenne de beaucoup supérieure à deux milliards d'hectolitres : c'est une énorme quantité de substance nutritive dont plus de la moitié, destinée à la fabrication du pain et des mets comestibles, suffit aux besoins de 300 millions d'hommes ; une très forte proportion de ces grains est, d'autre part, employée à la fabrication de la bière et à divers usages industriels.

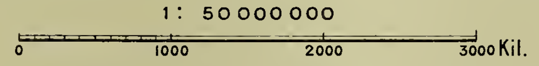
Quant au riz, la céréale par excellence pour les deux cinquièmes du genre humain, peut-être bien pour une proportion encore plus considérable, la production n'en est pas connue d'une manière suffisamment approximative pour qu'il soit possible de se prononcer avec des chiffres à l'appui. On sait en quelle partie du territoire chinois le riz est la denrée de principale culture et l'on sait aussi d'une manière géné-

rale que les récoltes, sollicitées par de généreux engrais et par un pieux labeur, sont très abondantes en raison de la semence. Pour le Japon, les statistiques donnent la superficie des cultures et la quantité du rendement; de même les « livres bleus » de la Grande-Bretagne disent quelles sont dans les Indes l'étendue des rizières et la quantité de tonnes que représente l'ensemble des moissons. On sait aussi quelle est la

N° 569. Fruits en Europe.



D'après J. Bartholomew.



Bananes, dattes, oranges et pommes sont indiquées par des grisés de sens différents.
A, Abricots; B, Amandes; C, Ananas; D, Bananes; E, Cerises; F, Châtaignes;
G, Citrons; H, Coings; I, Dattes; J, Figues; K, Fraises; L, Framboises;
M, Grenades; N, Groseilles; O, Noisettes; P, Noix; Q, Oranges; R, Pêches;
S, Poires; T, Pommes; U, Prunes; V, Raisins frais; X, Raisins secs.

sobriété des Hindous et de quelle modeste part de grain ils se contentent pour leurs repas; mais ce que l'on saurait ignorer, c'est que les famines, fréquentes dans l'Inde, sont dues, moins au manque éventuel des pluies qu'à la dépendance absolue du malheureux ryot. La terre n'est point à lui, la cabane de roseaux, l'amas de boue dans lequel il gîte ne lui appartient point; toute propriété, tout droit, toute volonté lui sont ravis; le riz qui pourrait servir à sa nourriture est ensaché par lui-même et empilé dans les trains de marchandises pour les bras-

seurs de bière et les meuniers d'Europe; on spécule même sur sa misère pour diminuer chaque année son maigre salaire : pendant le dernier siècle, le revenu journalier de l'Hindou a baissé ainsi d'une manière effrayante; d'environ 20 centimes en 1850, il n'était plus que 15 centimes en 1882 et de 7 à 8 centimes en 1900. C'est là ce qu'on appelle la « prospérité de l'Inde » [1]. On comprend combien il serait absurde, en pareilles conditions, de vouloir inférer des famines de l'Inde que la culture du riz, confiée à un peuple de laboureurs possédant leur champ en propriété collective ou personnelle, serait insuffisante, pendant le cours des générations, à nourrir une population grandissante. L'Inde, de par la nature, est encore plus féconde que la Chine : elle pourrait également subvenir à l'alimentation des siens.

Mais « l'homme ne vit pas de pain seulement ». Les légumes verts et secs, les grains des légumineuses s'ajoutent aux produits des céréales. Pois, haricots, fèves, lentilles, soya des Manchous et des Chinois représentent une quantité qui n'a point été évaluée avec la même approximation que les céréales, parce que ces graines ont moins d'importance dans l'alimentation du monde, mais on reste certainement en dessous de la vérité en estimant la récolte annuelle de ces produits à 200 millions d'hectolitres, ce qui, pour chaque individu, homme, femme, enfant, ajouterait encore au pain plus d'un litre par mois de la nourriture la plus substantielle. La production des pommes de terre, de plus grande valeur économique, bien que de moindre richesse proportionnelle en force nutritive, atteint ou dépasse chaque année un milliard d'hectolitres, appoint fort considérable dans l'alimentation des hommes. Quant aux légumes verts et aux fruits, ils ne sont l'objet d'aucune statistique générale, par le fait de leur extrême abondance et du manque presque absolu de centralisation dans les marchés : à l'exception des primeurs, des légumes de choix, des fruits de beauté ou de saveur exceptionnelle, tout se consomme sur place; chaque petite ville a d'ordinaire ses rues ou ses halles abondamment pourvues, et que de pertes, que de gaspillages dans le transport, l'exposition, la longue attente des acheteurs! Des centaines d'individus se nourrissent de déchets de légumes que l'on ramasse autour des halles de Paris; des millions d'hommes pourraient vivre des fruits, pommes, poires, cerises, pêches, qui, dans les bonnes saisons, tombent

1. William Digby, *Prosperous British India.*

des arbres et que personne ne se donne la peine de ramasser, parce que, dans le district même, tous en ont en surabondance et que l'exportation, la conservation et la préparation en gelées, pâtes ou confitures coûteraient trop cher. Dans les vergers du Delaware, on enterre des millions de pêches au pied des arbres ; dans les ports des Antilles et de l'Amérique centrale, on jette à l'eau tous les chargements de bananes que les acheteurs des grands navires refusent d'emporter. Dans les rues des cités brésiliennes, les gamins lancent leurs oranges à terre pour se disputer le port d'un parapluie.



NODOSITÉS SUR UNE RACINE DE LÉGUMINEUSE

Ces nodosités, représentées ici aux deux tiers de la grandeur réelle, d'après le *National Geographical Magazine*, 1904, sont dues à des bactéries (*Rhizobium leguminosarum*) qui fixent l'azote atmosphérique. La décomposition de ces racines enrichit donc le sol. La racine de la gravure provient d'un champ d'expérience soigneusement inoculé.

Un très simple calcul, reproduit des milliers de fois depuis Humboldt, établit que tout le genre humain trouverait amplement à se nourrir du produit des bananeries de la zone tropicale. Le sucre, si indispensable à l'alimentation de l'homme, est aussi fourni par les plantes, canne, betterave, érable ou sorgho, et représente, pour l'Europe seule, la masse énorme de 6 millions de tonnes, qui, pourtant, répartie entre la population des continents, ne donnerait guère par tête et par jour, sous la forme de sucre cristallisé, qu'une quarantaine de grammes, ce qui, d'ailleurs, suffit très largement à une bonne hygiène.

Les aliments pris dans le monde animal sont obtenus par la chasse ou la pêche ou par l'élève du bétail domestique et des volailles, ou bien encore par l'utilisation du lait et des œufs. Il fut un temps où une partie notable du genre humain disputait sa proie aux carnassiers, mais, actuellement, le nombre des hommes vivant du produit de la chasse est devenu si minime qu'on peut le considérer comme n'ayant plus de valeur économique. Il n'en existe plus en Europe ; dans le continent africain, on ne peut guère citer comme se nourrissant surtout de gibier que de misérables tribus de nains, dans la partie équatoriale du continent, et les Bushmen du désert de Kalahari[1].

Toutefois, le vaste monde sibérien est encore parcouru par des tribus de chasseurs voyageant en d'immenses territoires à la recherche des animaux à chair nourrissante et à fourrure. L'Amérique, en ses deux continents, et l'Australie sont les terres où l'état primitif du chasseur est encore représenté par des peuplades typiques, d'ailleurs toutes réduites à un petit nombre d'hommes, à cause des difficultés de leur vie toujours errante en d'énormes espaces. Aussi n'y a-t-il plus, à proprement parler, de « peuples chasseurs ». Nulle part, dit Grosse, ils n'ont pu se développer assez puissamment pour mériter ce nom : il n'existe que des « tribus chasseresses[1] ». Mais la pêche, dans les profondeurs marines, représente toujours une quantité notable de l'alimentation humaine, surtout le long des côtes poissonneuses, dans les îles du Pacifique, au Japon, et sur le littoral chinois, en Norvège et dans l'Amérique septentrionale. Des populations presqu'exclusivement ichtyophages se sont maintenues en divers parages insulaires et côtiers. Bien que la mer ne soit pas inépuisable et que, même, certaines espèces pourchassées par l'homme soient devenues rares, la valeur annuelle de la pêche n'a cessé d'augmenter parce que les gens du métier emploient des engins et des embarcations de mieux en mieux adaptés à la besogne, et qu'en divers endroits on a commencé le repeuplement des baies, de même que celui des lacs, des étangs et des rivières.

La part de nourriture que représente la chair des animaux domestiques, dans les pays européanisés de l'Ancien Monde et du Nouveau, est approximativement connue. On l'évalue à 20 milliards de kilogrammes, soit à une trentaine de kilogrammes par individu. En admettant, ce que

1. Ernest Grosse, *Die Anfänge der Kunst.* p. 43.

nient beaucoup d'hygiénistes et que nombre de populations en divers pays du monde prouvent par leur exemple être complètement inexact, en admettant que les aliments carnés soient indispensables à l'homme, il y aurait donc une part de viande parfaitement appréciable dans la succession des repas, bien qu'insuffisante pour les gros mangeurs, d'autant plus qu'on pourrait y ajouter les 20 milliards d'œufs que



Cl. T. S. Palmer.

RÉCOLTE DES ŒUFS D'ALBATROS SUR L'ILE LAYSAN (*Diomedea immutabilis*) d'après le *National Geographical Magazine*, 1904.

Un certain nombre d'espèces d'oiseaux se sont partagés cette île de l'archipel Sandwich, qui a cinq kilomètres sur trois, et ils respectent rigoureusement leurs domaines respectifs. Il est maintenant interdit de toucher aux œufs de l'albatros dont les mœurs sont très familières.

fournissent les poulaillers des mêmes contrées, ainsi que les 60 milliards de kilogrammes de lait, et les 15 milliards de kilogrammes de fromage donnés par les fermes. L'immense Chine produit aussi d'énormes récoltes d'œufs, peut-être supérieures à celles d'Europe et d'Amérique.

Toute cette nourriture, comprenant, à côté des céréales et d'autres grains essentiellement nourriciers, une singulière variété d'aliments végétaux et carnés, forme un total dépassant de beaucoup l'ensemble des besoins; encore n'a-t-il pas été question des produits que l'on pourrait appeler de luxe parce qu'ils ne sont pas fournis direc-

tement par la nature et proviennent d'une élaboration achevée par l'homme : telles les boissons, liqueurs, huiles, essences, depuis le *soma* de la période védique jusqu'au vin qu'inventa le Noé de la légende, au pied de l'Ararat, où l'on est censé l'avoir bu pour la première fois, et devenu la gloire de tant de vignobles, de la France à la Californie et de l'Australie à la République Argentine.

En l'année 1882, déjà, le revenu alimentaire de l'Europe et des Etats-Unis avait été calculé d'après les plus bas rendements annuels et fixé au chiffre d'apparence hyperbolique de 380 milliards de kilogrammes, non compris les boissons, soit de plus de mille kilogrammes par tête. Or, en suivant pour sa nourriture l'une ou l'autre des indications données par les médecins hygiénistes pour l'établissement d'une ration physiologique normale, on peut toujours combiner les éléments de son alimentation de manière à ne pas dépasser en moyenne 475 kilogrammes de nourriture par année, car il ne s'agit point ici du mangeur exceptionnel, mais de l'homme moyen, en y comprenant les enfants, les femmes et les vieillards. C'est dire que, dans l'état actuel d'une agriculture encore rudimentaire sur une grande partie de la surface terrestre, les ressources totales de la production sont plus que doubles des nécessités de la consommation [1].

Et pourtant, la table n'est pas servie pour tous au banquet de la vie! Il y a des faméliques, et même, ils sont nombreux ; en outre, l'avenir n'est pas sûr pour les fortunés et, parmi ceux qui mangent d'ordinaire à leur faim, il y a des millions et des millions d'individus qui regardent devant eux avec effroi, mangeant aujourd'hui dans l'appréhension de ne pas avoir à manger demain. La peur de la misère persécute jusqu'aux riches, et très justement, car la fortune est changeante, et ceux qui, dans cette minute, se dressent triomphants, debout sur le char, risquent, au moment qui vient, d'être écrasés sous les roues ensanglantées. Evidemment, si la société n'était pas toujours dirigée par la survivance des sociétés antérieures, si le mort ne continuait pas de saisir le vif, les hommes actuels n'auraient pas de souci plus urgent que celui d'assurer à tous ce pain nécessaire à la vie, que le laboureur lui fournit et qui, de nos jours, s'égare souvent en route et se gâte, se gaspille par mille accidents, sur place, dans les wagons et les navires, dans les greniers, les

1. *Les Produits de la Terre, Le Révolté*, 23 nov. 1884-15 fév. 1885.

entrepôts et, surtout, dans les mille magasins de détail. La première chose à faire serait d'introduire l'ordre et la sûreté dans la distribution ; elle consisterait à expédier et à répartir les divers produits, farines, légumes et fruits, avec autant de méthode qu'on remet à chacun, à l'heure matinale, les lettres et les journaux. La chose est faisable pour les aliments, puisqu'elle se fait pour le papier ; mais, pour accomplir cette révolution de justice et de bon sens, il faudra porter la main sur l' « arche sainte », violer cette inégalité si chère aux privilégiés et qui leur assure non seulement le monopole de la terre et des produits de la terre, mais aussi les usines et toutes les œuvres du travail humain, surtout le pouvoir, le droit de se dire les maîtres et de dominer, en effet, adulés, respectés, adorés par ceux mêmes qu'ils oppriment.







La Production libre et la Répartition équitable pour tous, telle est la réalisation que nous exigeons de l'avenir.

CHAPITRE IX

**DÉVELOPPEMENT RAPIDE DE L'INDUSTRIE MODERNE. — PERSONNEL OUVRIER
DIVISION DU TRAVAIL. — MACHINISME. — PROGRÈS ET REGRÈS LOCAUX
CONSTANT ÉTAT DE GUERRE DANS L'USINE
IGNORANCE GÉNÉRALE DU BIEN PUBLIC. — COMMERCE, DÉCADENCE DU PETIT DÉTAIL
CARAVANES, FOIRES, DOUANES. — ACCOMMODEMENT DU CAPITAL ET DES LOIS
FRAUDES PERMISES. — TSIGANES, JUIFS
PRODUCTION ET RÉPARTITION, ACHETER ET VENDRE**

Non moins ancienne que l'agriculture, l'industrie aida rapidement, par sa nature même, à faire naître le sentiment de la propriété personnelle, puisque les objets façonnés par les premiers artisans furent considérés d'ordinaire comme la chose de celui dont ils étaient l'œuvre ; on ne pouvait s'étonner qu'il les gardât pour lui-même ou qu'il les donnât à qui lui plaisait. Mais on peut dire que, dans l'ensemble du mouvement économique, la propriété industrielle se développa dans les

sociétes humaines parallèlement à la propriété terrienne. Là où la glèbe ne se hérissait pas de bornes, de cabanes, le bateau, l'outil, n'étaient pas jalousement surveillés. A la propriété familiale de l'enclos correspondait celle des meubles, instruments et armes qui s'y trouvaient; de même, le domaine du clan, de la tribu, de la commune comprenait ses « appartenances et dépendances » en objets de l'industrie humaine. La grande propriété comportait non seulement des champs, des prairies, des forêts, qui auraient dû servir à toute une population, elle possédait aussi des individus en qualité de clients, de serfs, d'esclaves ou de mercenaires, et la richesse de la demeure seigneuriale ajoutait aux récoltes engrangées des vases précieux, des métaux et des gemmes, des étoffes, des tapis et des tentures : l'accaparement se faisait sur tous les produits du travail humain.

Les progrès de la science, d'une part, et, de l'autre, le développement de la navigation et la construction des routes permirent à l'industrie de prendre une singulière avance sur l'agriculture. Celle-ci ne disposait que des perfectionnements réalisés en quelques grands domaines et, si vastes qu'ils fussent, si intelligemment qu'on en fît la culture, il était impossible au propriétaire d'étendre les limites de son empire et d'accroître la foule de ses clients, la nature posait des bornes à son ambition. Mais, déjà, le manufacturier des premières renaissances, dans les communes et les villes libres, en Italie, en France, en Allemagne, dans les Flandres, voyait autour de lui l'horizon s'élargir; par l'achat des matières premières, il pouvait accroître indéfiniment les produits de ses ateliers et les expédier de marché en marché jusqu'au bout du monde connu; par le crédit illimité, il disposait de la fortune des autres aussi bien que de la sienne propre ; commerçant non moins qu'industriel ou, du moins, associé avec l'argentier, il mobilisait par les prêts et les emprunts, par les opérations de banque toutes ces immenses propriétés qui restaient presqu'inertes entre les mains de leurs possesseurs; enfin, il commandait aux rois et dirigeait ainsi les diplomates et les armées : il s'exerçait à l'apprentissage de son futur métier, la domination du monde.

Pourtant, la haine du nouveau en même temps que l'âpreté jalouse de la concurrence retardèrent maintes fois les acquisitions de l'industrie. Aucune découverte spéciale ne put naître sans conquérir sa place de haute lutte, sans faire encourir des persécutions à ses auteurs

comme autant d'hérésies : c'étaient en effet des blasphèmes à l'adresse du convenu, des attentats contre la routine. Ainsi, la houille, qui, naguère, avant l'emploi du pétrole et l'utilisation des chutes d'eau, fournissait la force motrice à presque toutes les manufactures modernes, avait d'abord été proscrite parce qu'elle portait tort aux marchands de bois ou à d'autres industriels privilégiés. En 1305, les artisans d'Angleterre ayant pris l'habitude d'utiliser le charbon minéral pour leurs foyers, les gens riches s'en offensèrent, sous prétexte de la mauvaise odeur du combustible, et, après enquête, le roi Edouard Ier promulgua un édit punissant de peines sévères le sujet coupable d'avoir introduit le charbon minéral dans une ville d'Angleterre. L'autorisation ne fut accordée qu'en 1340, et encore à quelques fabricants protégés seulement ; cent ans encore durent s'écouler avant que l'usage de cette matière fût librement permis. En France, sous Henri II, les maréchaux-ferrants qui employaient à Paris le charbon de terre étaient condamnés à l'amende et à la prison [1].

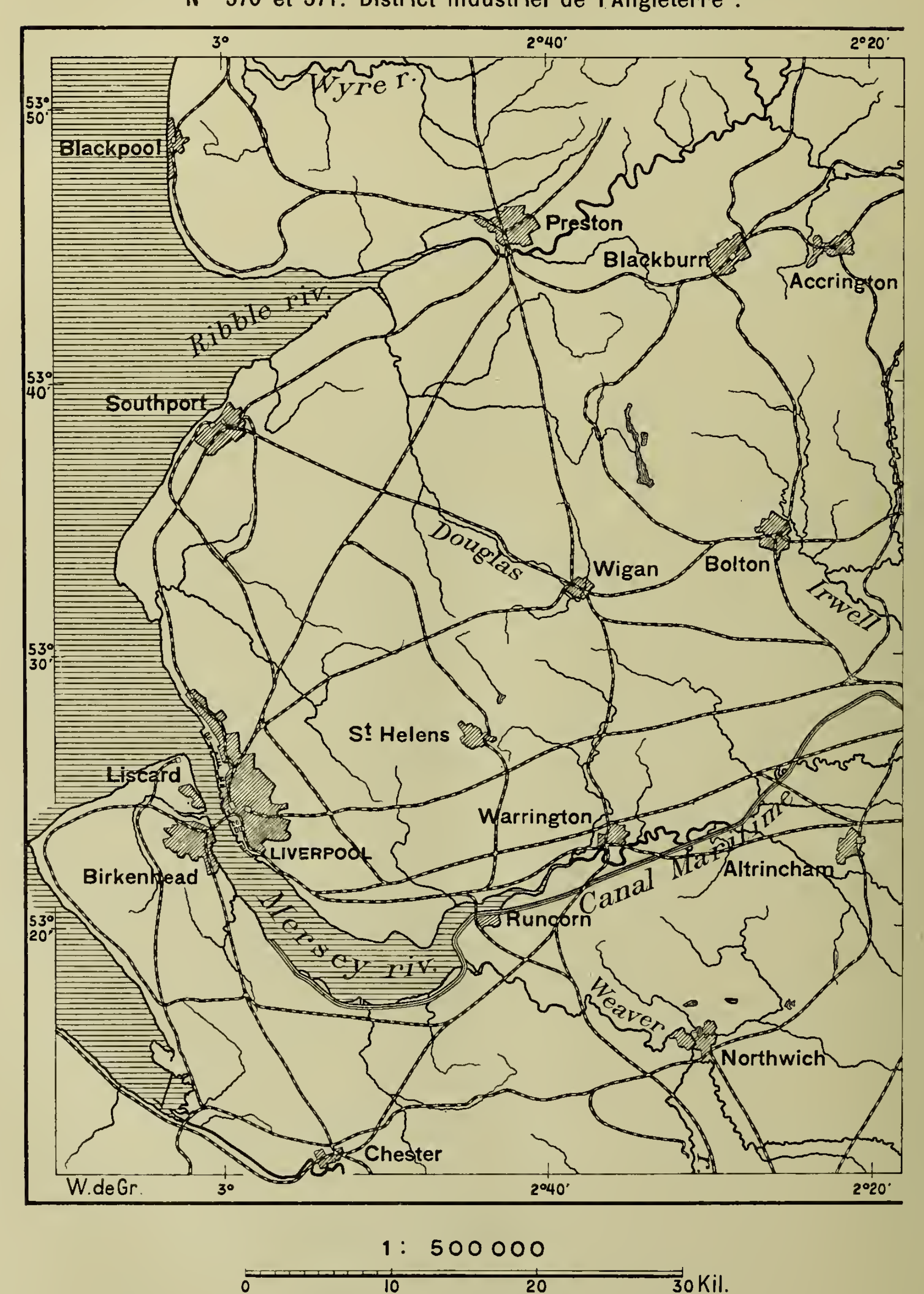
En Allemagne, mêmes obstacles au début. L'emploi de la houille y fut longtemps regardé d'un mauvais œil par la « science » des médecins, qui l'accusaient de produire l'asthme, la phtisie et d'autres maladies graves chez les chauffeurs. On attribuait l'esprit de révolte des Liégeois au charbon qu'ils employaient [2]. Les injustices des princes évêques, l'oppression qu'ils faisaient subir à leurs sujets auraient pu être attribuées à la denrée pernicieuse avec autant d'à propos. De même, toutes les inventions qui succédèrent à l'emploi de la houille furent régulièrement décriées, ridiculisées ou même interdites, et l'on sait combien il fut difficile d'introduire l'usage des chemins de fer dans les divers pays de l'Europe occidentale, les esprits les plus judicieux s'étant mis d'accord pour déclarer que jamais locomotive ne pourrait gravir les pentes ni remorquer derrière elle des wagons chargés. Les savants niaient jusqu'à l'évidence même, ne voulant donner raison au fait contre l'enseignement classique.

Une fois en marche, les ateliers des manufactures ne se sont point arrêtés; cependant ils ont été plus d'une fois ralentis par les guerres internationales et les révolutions intestines. Leur grand développement à rapidité toujours accrue, leur essor vertigineux qui permettait aux

1. Paul Noël, *Origine et analyse du charbon de terre*. — 2. A. Boghaert-Vacké, *La Nature*, 1er janv. 1898, p. 71.

observateurs sagaces de prédire déjà leur importance future ne

Nos 570 et 571. District industriel de l'Angleterre :



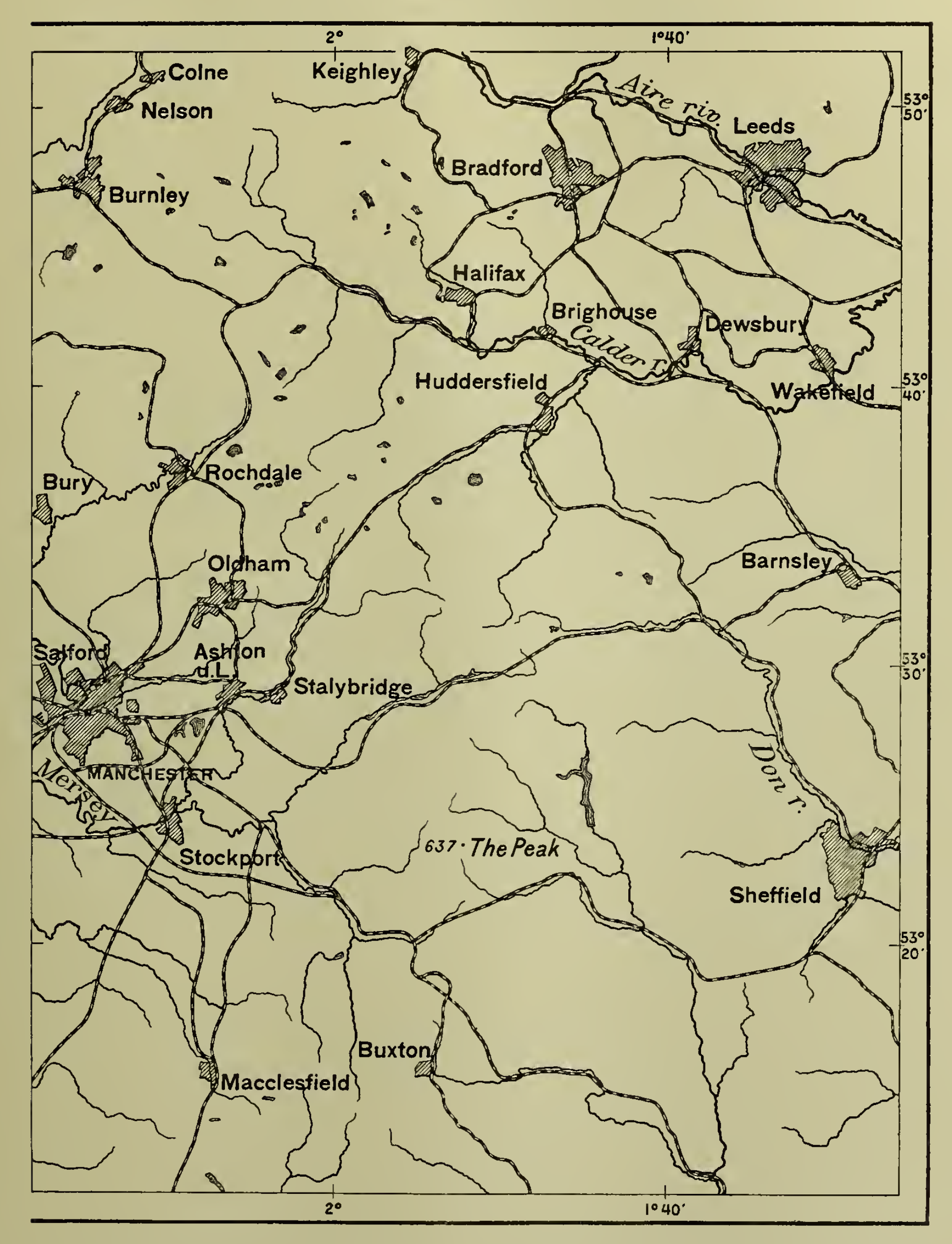
1 : 500 000

0 10 20 30 Kil.

commença qu'au XVIIIe siècle, à l'époque où les voyages de grande

navigation, rares autrefois, se faisaient plus communs, où le combustible

Lancashire et Yorkshire occidental.



minéral prenait la place du bois en quelques usines et où les procédés industriels commençaient à disposer d'engins substitués au travail de l'homme. Peu à peu, la machine devient dans chaque atelier la divinité

centrale dont tous les mouvements rythment ceux de l'ouvrier; la houille, retirée des profondeurs de la terre, transforme son calorique en force vive pour mettre en branle tout un immense organisme de leviers, de bielles, de pistons, de roues, d'engrenages, de volants et d'hommes. La force mise au service de l'industriel se fait illimitée et les produits s'entassent pour un nombre toujours plus considérable de consommateurs. Le Vulcain que la science avait enchaîné pour lui forger des armes et des outils ne se repose plus.

Tout d'abord, la grande industrie avait pris un aspect barbare, féroce, titanesque. Les machines, non encore bien assouplies aux œuvres que le fabricant leur demandait, avaient des formes lourdes, compliquées, bizarres; placées en des constructions qui s'étaient élevées en vue du travail à la main et avec l'emploi d'outils héréditaires de faible dimension, elles ébranlaient les planchers et les murs de leur fracas; la vapeur, les matières charbonneuses, les gaz dégagés par les fermentations viciaient l'atmosphère; les débris de l'ancien outillage gisaient dans les cours malpropres et nauséabondes, et les ouvriers, pris entre des habitudes invétérées et les ordres reçus, livraient un travail irrégulier, sans élégance : le vieux rythme ne se retrouvait plus dans la cadence des mouvements, dans le groupement des travailleurs, dans l'acheminement des œuvres vers la perfection voulue. Mais les découvertes succédant aux découvertes, le système à la routine, on a pu transformer complètement l'ancien outillage; les travailleurs de l'industrie se sont parfaitement accommodés au nouvel état de choses, ils ont appris, pour ainsi dire, à vivre dans le feu, au milieu des courants électriques, au centre même de la lutte entre les forces du chaos primitif, à en devenir absolument les maîtres, et cela sans effort, par des gestes tranquilles et dominateurs : ils appuient sur un levier, déplacent une aiguille, touchent un bouton, et tout change à leur gré, en une mesure précise et suivant un rythme dont ils règlent chaque oscillation.

Le personnel de l'industrie n'a plus les mêmes noms qu'aux temps antiques : à de nouvelles œuvres, il faut de nouveaux organes. Pour une besogne traditionnelle que le fils, apprenti respectueux, n'avait point à modifier, il suffisait de connaître les matières premières, toujours les mêmes, les procédés, pratiqués scrupuleusement comme des rites religieux, les formes préférées des grands marchands et des rois, et ces formes ne devaient point manquer d'imiter celles qui plaisaient

aux ancêtres. L'initiative n'était donc pas nécessaire chez l'artisan.

Sans doute,le métier prospérait davantage, et même il progressait dans une certaine mesure quand il était exercé par des hommes jeunes, et surtout par des hommes libres, mais le travail ne s'arrêtait point quand le propriétaire de l'entreprise le confiait à des esclaves, encadrés entre quelques dresseurs de condition relativement libre. L'industrie moderne



Cl. J. Kuhn, Paris.

LEADVILLE, AU PIED DES MONTAGNES ROCHEUSES
Principale mine de plomb argentifère de l'État du Colorado.

ne peut désormais s'accommoder de pareils agents, non qu'elle soit devenue plus compatissante qu'autrefois ; à cet égard, elle n'a pas changé, n'ayant que faire du sentiment; par définition même, elle ne peut chercher que le profit; mais, devenue plus active, plus mobile, obligée de vivre avec le siècle et d'en suivre, même d'en devancer les oscillations, elle ne saurait s'accommoder d'une institution lourde, immuable comme l'esclavage, avec ses enfants à la mamelle et ses vieillards encombrants. Il lui faut des salariés, que l'on embauche quand ils paraissent dispos au travail, pour l'œuvre précise à laquelle conviennent

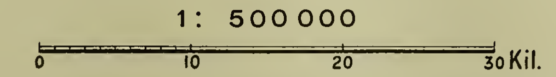
leur force, leur adresse et leur musculature. On les garde aussi longtemps qu'ils sont utiles à l'entreprise et rapportent plus qu'ils ne coûtent; puis on s'en débarrasse dès qu'ils sont à charge. Le mois, la quinzaine, et, dans certaines besognes, le jour seulement, représentent la durée du contrat, et la lutte s'engage, incessante, acharnée, furieuse, pour le taux du salaire, que le travailleur veut accroître et que le patron veut réduire.

Les économistes s'imaginent volontiers que la division du travail est une des conquêtes de l'industrie moderne : elle est, au contraire, une des conditions essentielles de tout travail collectif, et jamais elle ne fut absente du labeur de l'homme, non plus que de celui de nos ancêtres les animaux. La division du travail est spontanément pratiquée par les singes, les chamois, les coqs, les carpes même, et tant d'autres espèces qui, se méfiant à bon droit de leurs ennemis rôdeurs, y compris le bipède humain, ne négligent point de placer des sentinelles autour du lieu de pâture, de repos ou de plaisir. Le plus bel exemple de la division du travail est même celui que donnent les oiseaux migrateurs qui, dans leur traversée de l'immense espace aérien, se succèdent spontanément dans l'effort poursuivi contre le fluide résistant. Comprise de cette manière, la division du travail provient de la parfaite solidarité. Elle n'est vraie que si l'origine en est absolument spontanée et si, dans un travail collectif, chacun choisit joyeusement sa part, suivant ses forces, sa nature, son caprice du moment, ses convenances, car la perfection du travail ne peut se réaliser sans un accord sincère des volontés et l'adaptation mutuelle des diverses aptitudes. Quels travaux admirables et, en même temps, quelles fêtes de l'esprit et du cœur sont les œuvres enlevées d'enthousiasme entre amis qui lisent dans les yeux les uns des autres sur quel instrument il faut mettre la main et quelle force, quelle amplitude il convient de donner au mouvement de ses muscles!

Pense-t-on qu'ils ne soient autre chose que des salariés, les ouvriers qui, en deux ans, même en dix-huit mois, mènent à bonne fin les modernes « lévriers des mers »! Il a fallu des générations de travailleurs des constructions maritimes pour que puissent s'édifier, avec une rapidité toujours croissante et une précision absolue, des villes flottantes de plus en plus grandes, auxquelles on confie à chaque voyage des milliers d'existence. Il est indispensable que chaque être, prenant part à

ce travail gigantesque, y mette toute son intelligence et son dévouement. Que disait Baker, l'ingénieur en chef du pont de la Forth, parlant de cet ouvrage, alors en cours de construction, devant une réunion de

N° 572. District industriel de la Ruhr.



L'agglomération de Barmen-Elberfeld a plus de 300 000 habitants : Düsseldorf et Essen plus de 200 000 ; Duisburg, Dortmund, Gelsenkirchen, Bochum et Crefeld plus de 100 000 ; les autres villes indiquées sur la carte, sauf Ruhrort, plus de 50 000 habitants.

savants ? « Ce pont — qui comporte trois arches de six cents mètres chacune — est essentiellement une œuvre de travailleurs, parce que le succès dépend tout autant de l'ingéniosité et de l'inventivité indivi-

duelles et collectives des ouvriers que des connaissances scientifiques des ingénieurs et de l'organisation préparée par les chefs des chantiers. On ne saurait croire combien de fois dans une construction aussi nouvelle que celle-ci, les travailleurs ont dû mettre de leur propre intelligence — au moment même, sans attendre d'instructions de personne — pour parer à des difficultés imprévues; ce n'est que grâce à cet esprit inventif de tous les participants que l'œuvre a pu être continuée et s'effectuer sans accident ».

D'autre part, quelle misérable besogne que celle où les maîtres divisent l'ouvrage sans estimer, même sans bien connaître les ouvriers, où les contre-maîtres brutalisent et trompent le travailleur, où celui-ci, n'ayant d'autre objectif que sa paie, ahane sans goût et sans amour. C'est ainsi qu'on arrive à édifier des constructions inutilisables ou meurtrières, à fabriquer des ponts de mauvaise qualité et de mauvaise facture, que le vent des tempêtes emporte comme une toile déchirée [1]. Le propre de la division du travail et son idéal est non seulement d'augmenter la production, mais surtout « de rendre solidaires les fonctions divisées » [2]. Or, par une étrange contradiction, elle aboutit à gâter, à pervertir la production, et à séparer les collaborateurs en castes ennemies.

En poursuivant la division forcée du travail, en la considérant comme un but à atteindre, non seulement pour augmenter les produits mais aussi pour séparer les ouvriers, les isoler les uns des autres, assurer son propre pouvoir par l'émiettement des forces adverses, l'industrie moderne, de même que le fonctionnement des institutions gouvernementales en sont arrivés à rendre parfois impossible l'accord des organes qui pensent ou sont censés exercer la pensée et de ceux qui accomplissent la besogne matérielle : « Garde-toi bien de raisonner, ceci est mon affaire! » Tel est, sous diverses formes, le langage parlé dans presque toutes les usines, dans tous les bureaux, quoique le patron intelligent soit bien forcé de reconnaître que cette division nuit à la cohésion nécessaire entre les éléments constitutifs de l'œuvre. Une machine ne se construirait jamais si l'inventeur n'embauchait que des ouvriers absolument spéciaux à chaque besogne pour limer, raboter, cisailler, boulonner et qui n'eussent aucune vue d'ensemble. Elle ne sera menée à bien que si tous ont devant les yeux de l'esprit l'image d'un mécanisme complet.

1. Pont de la Tay, effondré en 1879. — 2. Emile Durkheim, *De la division du Travail social.*

On se rappelle la prophétie sinistre d'Adam Smith[1] déclarant que, par le fait de la division du travail et de l'inévitable ritournelle des procédés auxquels les ouvriers se trouvent condamnés, leur intelligence s'atrophiera forcément et qu'ils deviendront « aussi stupides et ignorants qu'une créature humaine peut le devenir » ; de même leurs facultés morales s'engourdiront, ils seront « incapables de goûter au-



Cl. L. Cuisinier.

LA RECHERCHE DE L'OR DANS L'OURAL

cune conversation raisonnable, d'éprouver aucune affection tendre, généreuse ou noble, et par conséquent, de formuler aucun jugement sain sur la plupart des devoirs, même les plus ordinaires, de la vie privée ».

Cette prophétie ne s'est réalisée que partiellement parce que l'évolution de l'industrie moderne, s'accroissant continuellement en vitesse, amène avec elle des changements assez rapides pour comporter l'éducation des ouvriers. Comme en tout autre phénomène historique, les conséquences de cette évolution se font doublement sentir, en

1. *Richesse des Nations.*

progrès et en regrès. Il y eut progrès dans l'introduction de plus en plus générale et complète du machinisme, non seulement par suite de l'accroissement énorme des richesses, mais aussi à cause de la participation d'un nombre d'ouvriers de plus en plus grand à la science de la mécanique et à toutes les connaissances qui s'y rattachent : électricité, chimie, travail des métaux; les travailleurs instruits deviennent légion et les écoles industrielles se multiplient pour eux [1]. On commence à se rendre compte que chaque travailleur sérieux devrait posséder à fond la science — ou les sciences — dont sa besogne journalière est une manifestation. L'ancien terme de « déclassé » perd sa signification, ou du moins à côté de l'élève du lycée, fils de bourgeois, qui *descend* au rang d'ouvrier, se place l'ouvrier, fils d'ouvrier, qui s'éduque pour devenir meilleur ouvrier. Peu à peu la synthèse des travaux intellectuels et manuels s'impose, la science devient active, et la période approche où le cartographe sera un parfait géographe, où le chimiste remplira le rôle de l'égoutier et du vidangeur, où le forgeron sera au courant des progrès de la métallurgie.

Mais nous n'en sommes encore là que pour une très faible minorité : tandis que les conducteurs de la machine apprennent et s'élèvent au premier rang parmi ceux qui pensent, d'autres ouvriers, réduits au simple rôle de rouages vivants de la machine, chauffeurs, rattacheurs de fils, couseuses et cardeuses, condamnés à répéter le même mouvement des millions, des milliards de fois, en arrivent à n'avoir plus que l'apparence de la vie; la race se trouve même atteinte en son principe, puisque les femmes, les enfants, tous ceux que la faiblesse physique oblige à se contenter de salaires insuffisants, sont désignés pour ces besognes d'hébétude et de dépérissement. Que de villes et de districts dont la population a perdu en beauté, en force, et en intelligence, en joie et en moralité! Respirant pendant les belles heures du jour et, parfois, dans les équipes de nuit, pendant les heures dues au sommeil, un air impur, empoisonné même ; absorbant une nourriture souvent insuffisante, presque toujours mal préparée, des millions de créatures, dispersées en nos pays civilisés, n'ont plus qu'une vague ressemblance avec un échantillon réussi de la race humaine. Que de familles s'étiolent, se rapetissent et s'enlaidissent,

1. Louis de Brouckère, *Conférence au groupe des Etudiants collectivistes de Paris*, 30 mai 1899.

rongées, brûlées par la misère, l'excès de travail et l'eau-de-vie, par une existence contre nature [1] !

Il est certain que de nos jours, l'ouvrier, même réputé libre, travaille « moult tristement » en comparaison des artisans de l'antiquité qui



FEMME CLOUTIÈRE A MUSGROVE, COMTÉ DE WORCESTER

De nombreuses femmes s'adonnent à ce métier dans le district de Musgrove. Le taux de fabrication est de 68 centimes pour 1 150 clous. Deux travailleurs employant la même forge quinze heures par jour arrivent à se faire 15 francs par semaine, desquels il faut déduire 1.90 de charbon et 4.40 de location de maison avec atelier; il reste 8.70 pour leur nourriture, l'habillement, etc. D'après Florence Thorne Ring, dans *Sweated Industries*, p. 52.

accomplissaient la besogne correspondante : au moins ceux-ci avaient le rythme sinon la musique, pour les soutenir, les encourager, leur faire perdre conscience de leur trop pénible labeur [2]. Le joueur de flûte ou de tympanon allégeait la besogne même de l'esclave, tandis que, de nos jours, le silence absolu est devenu la loi de l'ouvrier d'usine ou de

1. Arsène Dumont, *Etude sur Lillebonne*. — 2. Karl Bücher, *Arbeit und Rythmus*

filature : en maint atelier le contre-maître ne tolère pas même que le travailleur chantonne ou sifflote entre les dents. Seulement la toute-puissance de l'habitude a voulu qu'on tolère la cantilène bizarre des matelots virant au cabestan et, dans les boulangeries où le pétrissage se fait encore à la main, les geignements des mitrons.

Afin de mater, de dominer plus facilement le personnel ouvrier, et en même temps de réduire le salaire, on n'a cessé, depuis les origines de la grande industrie, de réduire, dans les manufactures, le nombre des hommes faits et de les remplacer par des femmes et des enfants : dès que la routine du travail est devenue facile et se borne à suivre par des mouvements devenus réflexes le va-et-vient de la machine, la femme, l'enfant deviennent les rouages humains du vaste mécanisme. On sait quelles en sont les fatales conséquences dans les contrées industrielles : la femme perd successivement ses enfants, voit périr en elle les sources de la vie et meurt à la peine bien avant le temps normal.

Les progrès mêmes, en ce qu'ils ont de plus grandiose et de plus saisissant, les grandes découvertes, par exemple l'application de forces nouvelles, l'emploi des machines et des procédés ingénieux qui se substituent au travail humain, sont fréquemment pour les ouvriers des causes d'infortune et de misère. Sans doute, ces découvertes doivent avoir pour conséquence ultime de soulager l'homme dans ses labeurs pénibles ; en attendant, elles élargissent le domaine de l'industrie et font naître tout un monde d'inventions qui permettent de spécialiser et de différencier le travail en mille branches imprévues. La variété des métiers s'accroît d'autant, et même en de telles proportions que les statistiques énumèrent maintenant dans les grandes cités des milliers de professions diverses là où, un siècle auparavant, on en comptait au plus une ou deux centaines. Mais la transition se fait sans ménager les intérêts de tous : si l'inventeur était un associé, sa découverte profiterait à tout le groupe social ; mais il se trouve en présence de deux corps ennemis, patrons et ouvriers. Or, son propre intérêt immédiat l'amène à s'adresser au patron puisque celui-ci le paiera, tandis que les travailleurs, pensant au pain de leurs enfants, s'empresseront de briser la machine. Tel procédé, tel rouage nouveau introduit dans une usine équivaut à une arme chargée faisant le vide dans la foule trop pressée des travailleurs.

Aussi comprend-on facilement la haine qui s'empare des ouvriers

contre toutes les inventions « diaboliques », « meurtrières », pourtant œuvres glorieuses du génie de l'homme. Nombre de révoltes ont été causées, et d'ailleurs très légitimement, par l'introduction dans l'organisme industriel de découvertes marquant une des grandes étapes de l'humanité. Ainsi le premier « chemin à ornières » de la Belgique, celui que l'on construisit en 1829, des mines du Grand Hornu au canal de Mons, fut complètement détruit l'année suivante par les mineurs, charretiers et manœuvres de la contrée[1]. D'autres révoltes de la faim déterminées par le progrès industriel eurent lieu dans tous les pays du monde, surtout en Angleterre, aux Etats-Unis, en Allemagne, et, plus puissante que la révolte, la résistance lente, silencieuse, tenace, méthodique de maint corps de métier a pu longtemps empêcher l'adoption dans les usines de procédés excellents réduisant le nombre des individus nécessaires au travail. Ainsi les compositeurs et imprimeurs, que la confection et le maniement du livre ont placés parmi les plus intelligents des ouvriers, ont su se défendre pied à pied pendant un demi-siècle contre les claviers et autres instruments imaginés pour remplacer mécaniquement le travail de l'homme; finalement, la machine a vaincu, et les travailleurs se sont aperçus qu'elle ne pouvait leur faire concurrence pour toute œuvre demandant soin et intelligence.

D'autres révolutions industrielles sont causées par les fantaisies de la mode, par les changements d'habitudes et de mœurs et, d'une manière générale, par les modifications du milieu économique. Ces transformations sont si brusques parfois qu'il est impossible aux fabricants, même riches, d'y accommoder leurs établissements par l'achat d'un nouvel outillage : c'est la faillite pour le patron, le désastre absolu pour les ouvriers. Ainsi, lorsque les chimistes eurent trouvé le moyen d'extraire de la houille toutes les couleurs et nuances qui dérivent de l'aniline, l'usage de la garance devint inutile et, du coup, une même ruine s'abattit sur les agriculteurs qui élevaient la plante et sur les industriels qui la traitaient pour la fabrication. De même les planteurs et les artisans spéciaux eurent à souffrir quand l'industrie apprit à se passer du bleu d'indigo. Il n'est guère de spécialité dans le travail humain qui ne se ressente de ces revirements soudains, et comme les pays les plus éloignés se trouvent rattachés aux mêmes entreprises, les uns par la pro-

1. Edmond Peny, *Revue des Traditions populaires*, 1895, p. 555.

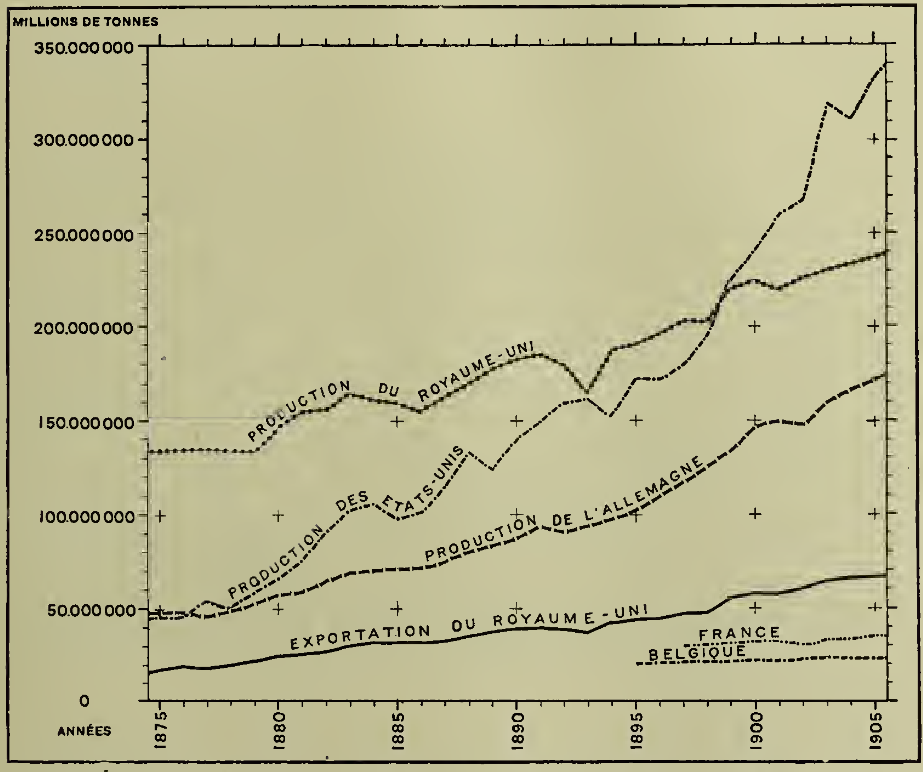
duction de la matière première, les autres par le traitement industriel de cette denrée, chaque ordre transmis par le goût ou par les besoins changeants du public se répercute de monde en monde, d'un côté jusqu'à la république Argentine, de l'autre jusqu'à l'empire du Soleil Levant et, suivant l'état des marchés et la nature des productions locales, fait surgir ou péricliter les fortunes, doubler ou réduire les salaires.

Jusqu'à une époque récente, la grande industrie était localisée en quelques pays privilégiés. Née principalement en Angleterre, quoiqu'on puisse en constater les éléments de formation dans les autres contrées de l'Europe occidentale, elle s'était d'abord développée dans le voisinage immédiat de tel ou tel grand port, qui pouvait lui livrer la matière première au meilleur marché, par exemple le coton des Etats-Unis ou le minerai de Suède ou d'Espagne, et à proximité d'un gisement de houille où il obtenait le combustible à bas prix et en quantité toujours suffisante. Mais le capital aux aguets pour la découverte de nouvelles sources d'enrichissement eut bientôt fait de trouver des endroits aussi favorablement situés en d'autres contrées de la terre. Aux filatures de Manchester, en Angleterre, répondirent de l'autre côté de l'Océan celles de New-Manchester, dans la Nouvelle-Angleterre; puis, en France, celles de Rouen ; en Allemagne, les filatures de la Silésie ; et d'étape en étape, à travers le monde, celles de l'Inde, de la Chine, du Japon. Partout des voies ferrées s'établirent entre les mines de charbon, les ports et les grandes villes pour fonder les usines aux lieux d'accès les plus commodes pour le travail et la vente. Le réseau des voies de communication s'accroissant d'année en année, les conditions d'égalité entre les producteurs augmentaient en proportion dans les différents pays. Des lois de protection douanière, établies au profit des industriels, avaient pour but « patriotique » d'arrêter à la frontière les produits étrangers pour faciliter la vente des produits nationaux.

Le combustible minéral constitue un tel avantage pour l'industrie que les usines et dépendances devaient forcément, semble-t-il, se grouper autour des bassins houillers. Au début du vingtième siècle, c'est bien ainsi que s'est réparti le travail. Les cités industrielles se pressent dans le voisinage des puits de mines ; la population s'y masse en foules épaisses sur un sol noirci par les débris de charbon, sous un ciel fuligineux où l'on cherche vainement à discerner le soleil. Mais l'étude plus approfondie des forces de la nature suscite de nos jours de

nouveaux serviteurs à l'industrie humaine ; l'eau qui se précipite du haut des montagnes est, comme la houille, productrice d'énergie et se transforme en mouvements innombrables pour façonner la matière. L'industriel commence à se déplacer; des cités nouvelles surgissent dans les vallées des monts au milieu des pâturages et des forêts ; les rudes ouvriers succèdent aux pâtres et aux bûcherons. Hélas! la nature change

N° 573 Production de la houille en quelques pays.



Aux États-Unis, le charbon gras est compté en tonnes de 2000 livres anglaises, l'anthracite en tonnes de 2240 livres; on commet donc facilement erreur en traduisant en tonnes métriques.

en même temps : les torrents sont endigués ; les cascades joyeuses ont disparu ou ne coulent plus qu'en maigres filets sur les roches qu'avaient usées les flots; d'énormes conduites d'eau déroulent, comme les dragons, leurs anneaux de fonte dans les entrailles profondes du sol, sur les viaducs et les murs de soutènement ; des réseaux de fils s'entre-croisent dans l'air. Déjà maintes régions des Alpes suisses et françaises, du Jura, de l'Ecosse, de la Suède, de la Finlande, du Canada ont perdu leur majesté solitaire pour devenir des fourmilières d'hommes qui

s'attaquent brutalement aux flancs de la montagne, taraudant, perforant et dévastant sans méthode apparente et, jusqu'à présent, sans souci de la beauté. Aux petits moulins paisibles dont la roue tournait lentement sous le ruissellement d'une eau murmurante se sont substituées les grandes bâtisses dans lesquelles s'engouffrent tous les courants des alentours servis par un peuple de myrmidons.

Un mouvement économique analogue, mais bien plus considé-



Cl. J. Kuhn, Paris.

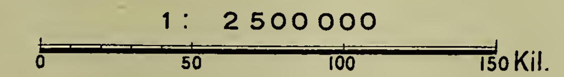
LES USINES SUR LA RIVE DROITE DU NIAGARA
EN AVAL DE LA CHUTE

rable encore, entraînera le déplacement des foules industrielles lorsqu'on aura découvert les moyens pratiques d'utiliser la force motrice produite par l'alternance du flux et du reflux et qu'aux misérables jeux de meules actionnées par le va-et-vient des marées, comme on en voit près de Saint-Jean de Luz, en certains estuaires de Bretagne et dans l'Euripe d'Eubée, se substitueront de gigantesques laboratoires ayant à leur service des milliers de chevaux-vapeur et brassant le travail par millions de tonnes à la fois.

Les révolutions industrielles obéissent aussi à d'autres causes que les pures conditions économiques, elles sont également déterminées par des

faits de nature normale appartenant à l'ensemble de la vie des sociétés.

N° 574. Chutes d'eau de Finlande.



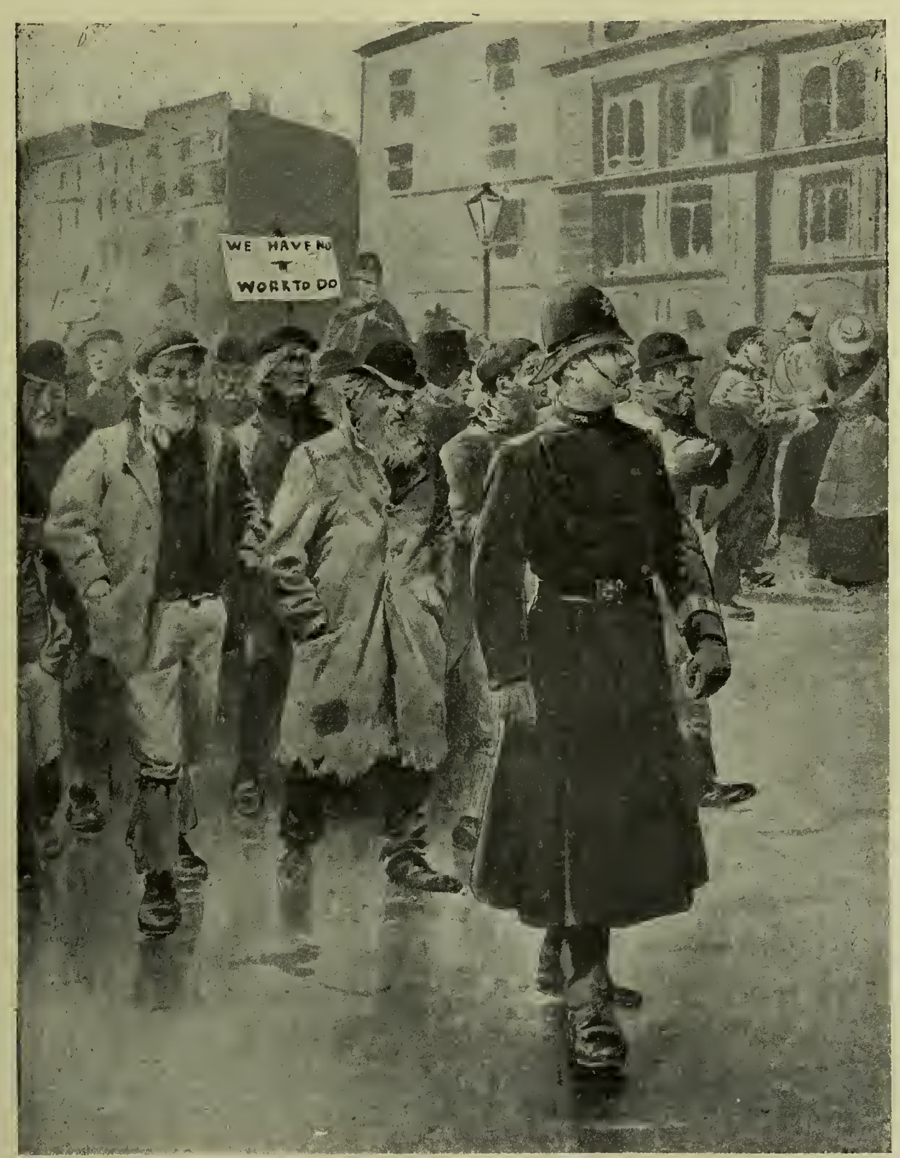
Les chutes sur les cours d'eau d'une portion de Finlande sont indiquées d'après l'atlas de Finlande publié par la Société de Géographie de ce pays. Les chiffres indiquent la puissance de la chute évaluée en chevaux-vapeur (total pour la carte 1 320 000). La longueur du trait donne la dénivellation de l'eau à raison de 1,5 millimètre par mètre. Les chiffres entre parenthèses sont des cotes d'altitude.

On peut trouver un exemple de ces phénomènes dans la crise belliqueuse que vient de traverser récemment l'Angleterre. Dans le mouvement

ascendant de la grande industrie anglaise, représentée surtout par Birmingham et les cités environnantes, l'année 1873 marque l'apogée. C'est alors que l'Angleterre exporta le plus de machines et d'objets manufacturés ; il semblait que, si le travail de l'immense forge s'était arrêté brusquement, le monde eût été soudain privé de vie. Mais d'autres usines s'ouvrirent sur toute la surface du continent et des îles, de l'Argentine au Japon, et, dans ces établissements nouveaux, on ne se bornait pas à imiter les fabrications anglaises, on s'ingéniait aussi à faire mieux. Birmingham perdit successivement ses anciens marchés et c'est en grande partie pour en conquérir des nouveaux que cette ville d'industrie se fit « unioniste », de « radicale » qu'elle avait été. Tant qu'elle avait compté sur son initiative et son énergie, tant que l'ingéniosité de ses artisans, l'infinie variété de ses produits lui avaient assuré la prospérité et la richesse, elle avait ignoré ou méprisé les anciennes familles nobles et routinières vivant dans l'orgueil de leur passé : mais, quand ses négociants, devenus riches à leur tour, eurent perdu l'audace, l'esprit d'entreprise, l'amour acharné du travail, la sobriété de la vie, ils changèrent de principes et de politique ; ils s'accoutumèrent au luxe, et, élevant leurs enfants avec les fils des lords et même de façon plus prodigue, ils se laissèrent envahir par l'envie ; eux, dont les pères avaient si durement travaillé, ils voulurent, tout en dirigeant leurs maisons de commerce, imiter ceux auxquels la fortune vient en dormant.

Mais pour mener à bien les affaires en affectant le loisir du gentil homme, il faut disposer des faveurs et du monopole, posséder des lieux de marché que n'envahisse pas la concurrence, disposer en toute sécurité de l'avenir. Dès lors, plus de discours enthousiastes en faveur du libre-échange! Plus de toasts à la fraternité humaine! On vante désormais non plus le *free trade* — l'échange libre — mais le *fair trade* — l'échange honnête —, c'est-à-dire le trafic qui rapporte les bénéfices traditionnels ; on revendique comme un mouvement d'échanges absolument dû celui qui se fait entre la métropole — *Little Britain* — et le monde colonial — *Greater Britain* —. Mais, si vaste qu'il soit, l'ensemble des possessions britanniques est pourtant insuffisant à fournir les bénéfices désirés ; il faut d'autres domaines encore, de nouveaux lieux de consommation pour les marchandises de toute espèce. Or, comment satisfaire toutes ces ambitions, si l'on ne devient pas en même temps patriote, impérialiste, *jingo*, belliqueux ? On trouve

à la guerre double avantage, celui d'avoir à civiliser les barbares — c'est-à-dire à leur créer des besoins qui se paieront très cher —, et à



Dessin de M. Charousset — Cl. P. Sellier.

LA MISÈRE A LONDRES.
UNE PROCESSION DES « SANS TRAVAIL »

fournir l'armée de ces munitions sans fin qui font maintenant de chaque conflit la plus fructueuse des opérations commerciales. Telle est l'évolution naturelle qui produisit à la fin du XIXe siècle la grande

explosion de l'impérialisme britannique et qui entraîna l'Angleterre à se lancer, elle aussi « d'un cœur léger », dans l'inexpiable guerre de l'Afrique australe. Joseph Chamberlain — ou plus familièrement Joe —, le négociant parvenu qui servit de pilote à la nation dans cette terrible aventure, fut l'homme-type de ces événements étonnants où l'on vit la Grande Bretagne essayer d'arrêter son mouvement de décadence par la conquête d'un continent et la constitution d'un empire mondial infrangible [1].

Tous ces va-et-vient, tous ces déplacements industriels font entrer dans la phase du grand travail associé une part de plus en plus considérable des nations. On peut même dire d'une façon générale que le domaine de la machine ouvrière s'étend en même temps que le réseau des chemins de fer ; il s'accroît avec chaque tour de roue de locomotive sur une voie nouvellement inaugurée. Dans les contrées récemment ouvertes à la civilisation matérielle, les progrès sont d'autant plus rapides qu'il n'y a pas à déblayer les restes d'un encombrant passé ; on peut se mettre aussitôt à la besogne sans léser d'antiques intérêts sauvegardés par des traités, des habitudes de convenances et le respect traditionnel. Aussi le voyageur qui débarque au Nouveau Monde est-il étonné quand, dans une ville de fondation récente, surgissant à peine du marécage ou de la forêt, telle que Juiz-de-Forà ou Bello-Horizonte, il voit tout un magnifique outillage d'édilité confortable et luxueux qui manquera longtemps encore à des cités vénérables d'Europe, glorieuses et civilisées depuis des siècles, telles que Sens, La Rochelle ou Montpellier, Louvain ou Oxford.

Le mouvement qui entraîne le monde moderne dans son orbite s'est produit d'une manière tellement rapide que la Russie — pour citer seulement la nation d'Europe la plus puissante numériquement — ne s'est pas donné la peine de parcourir les voies accoutumées de la civilisation historique ; elle a pris, pour ainsi dire, les sentiers de traverse. Il y a moins d'un siècle, l'immense empire n'avait encore que des pistes frayées par les pas des hommes et les larges chemins rayés d'ornières qui serpentent dans les champs et les steppes ; la première chaussée fut construite dix ans après la retraite de Moscou, en 1822, entre Saint-Pétersbourg et Strelna. Le pays s'est donné tout un réseau de

1. Victor Bérard, *Revue de Paris*, 15 janvier 1899.

chemins de fer bien avant d'avoir un ensemble suffisant de routes carrossables. De même, elle se crée tout un outillage de grande industrie avant de posséder une classe ouvrière. La fabrique est apparue si brusque-

N° 575. Chemins de fer d'Afrique et rivières navigables.



Le tracé de la voie « Cap au Caire » est loin d'être fixé entre le bassin du Zambèze et le Victoria Nyanza. Il ne peut résulter que d'une convention à intervenir entre l'Angleterre et l'Etat indépendant du Congo.

ment que « l'industrie et l'agriculture n'ont pu encore se disjoindre ». L'ouvrier russe n'a pas été complètement arraché à la terre comme dans l'Europe occidentale; il entre dans le prolétariat industriel avant d'être sorti du prolétariat rural. Les usines de Vladimir, de Kyiev, d'Ekaterinoslav ne prennent l'ouvrier que pendant une partie de l'année, et,

pendant une autre partie, il reste asservi aux travaux agricoles, « asservi », car, dans les deux cas, son salaire est resté misérable[1].

Depuis les travaux de Karl Max, il paraît être admis universellement que l'industrie, comme les autres formes de la richesse, se concentre graduellement en un nombre de mains toujours plus petit, et que, automatiquement peut-on dire, les « instruments de travail », l'immense accumulation d'installations et d'outillage, tomberont, ainsi qu'un fruit trop mûr, en la possession de la classe ouvrière. De fait, un aspect de l'histoire contemporaine donne raison au théoricien du socialisme, mais d'autres évolutions, à peine sensibles à son époque, démentent partie de son argumentation. Même dans notre vieille Europe, il n'est aucun fait plus évident que l'énorme prépondérance prise dans la vie de chaque jour par le grand magasin, l'emporium des confections, des ameublements, des comestibles, qui chaque année font tache d'huile, remplissant des édifices plus vastes, asservissant des commis plus nombreux. Il n'est personne qui ignore que les grandes entreprises, mines, usines métallurgiques, chemins de fer, tramways et omnibus, constructions maritimes, compagnies du gaz, sociétés d'assurances, expéditions coloniales, etc., sont régies par un nombre assez restreint de financiers et d'industriels; un régime d' « ententes » entre grands producteurs fixe internationalement le prix des fontes, fers et aciers ; tels objets de première nécessité, surtout parmi les produits chimiques, sont pratiquement des monopoles. Mais c'est aux Etats-Unis que le phénomène s'est développé dans toute son ampleur : là, le syndicat d'industrie est la règle : l'acier, le cuivre, les chemins de fer, le pétrole, etc., ont leur *roi* plus puissant que maint prince couronné. Un groupe de milliardaires contrôle la production, la distribution et, par-dessus le marché, la politique, enfin ce qu'il y a de plus élevé dans l'humanité, la science et l'art. Tout un état-major de savants leur vendent formules, éloges et projets; des artistes leur préparent des musées. Un tel individu, enrichi par l'exploitation effrénée des immigrants européens, met le comble à sa gloire en fondant des bibliothèques publiques et en offrant des orgues aux églises ; un autre grand homme fait oublier les milliers de cadavres que lui attribue l'opinion publique par l'achat d'un Raphaël qui servira d'enseigne à son antre.

1 Paul Louis, *Revue Blanche*, 15 octobre 1899.

Pourtant la petite industrie n'est pas morte, non plus que le petit commerce. Si la grande usine se réserve la production de l'article courant, de vente sûre, elle laisse volontiers à son humble rival l'invention nouvelle, quitte à s'en emparer si la tentative réussit; d'autre part, elle ne peut se plier aux conditions de hâte et d'imprévu qu'exige l'entretien journalier. Pour une maison de construction d'automobiles, combien sont nés de petits ateliers de réparation en tous points du territoire! A côté de l'industrie systématique, l'industrie naissante et l'industrie disséminée répondent à des besoins et ne craignent pas la concentration du capital, qui les dédaigne plutôt. Il en est de même pour le commerce : l'existence des bazars où l'on peut tout acheter, beurre, pantalon et voiture, n'empêche point que partout où s'édifie un groupe de maisons, partout où un tentacule urbain s'allonge de quelque cent mètres, s'ouvrent tout de suite la boulangerie, l'épicerie, la fruiterie et la laiterie. Le travail de répartition s'effectue d'une manière enfantine, mais, jusqu'à présent, c'est le petit commerce qui s'en charge.

Certainement, en comparant la situation des pays civilisés en 1850 et en 1900, on voit tout de suite que l'échelle des fortunes s'est de beaucoup allongée par le haut; l'écart entre les meurt-de-faim et les riches est immensément plus grand qu'autrefois ; les milliardaires ont remplacé les millionnaires, mais la classe intermédiaire ne s'est point atrophiée. Quelle que soit la source principale de ses revenus, professions libérales, fonctionnarisme, rentes de l'Etat, profits du commerce et de l'industrie, propriété foncière, bâtie ou non bâtie, enfin, qu'elle soit détentrice effective des titres de sociétés anonymes, la bourgeoisie — la petite et la haute bourgeoisie — n'a pas disparu. Tout au contraire, elle n'a fait que croître et prospérer depuis le milieu du dix-neuvième siècle. En attendant l'élaboration d'une théorie qui tienne compte de ces faits, il faut affirmer que les phénomènes sont plus complexes qu'on avait pu le croire en 1840, même en 1870. Le socialisme ne représente plus la lutte comme uniquement engagée autour d'avantages matériels car, en nombre de cas particuliers, on peut se demander si les individus ayant intérêt pécuniaire au maintien de la société traditionnelle, richards, rentiers, fonctionnaires et leur clientèle que n'a jamais intéressée question de dignité humaine, on peut se demander si cette bourgeoisie et ses domestiques ne forment pas la majorité. C'est la solution d'autres problèmes ardemment discutés, c'est la poursuite d'un idéal, c'est l'évo-

lution morale qui fera pencher la balance vers le monde des travailleurs.

En attendant, l'industrie et le socialisme rudimentaire se sont développés d'une même marche parallèle et, en quelque pays que ce soit, pays vieux ou pays neuf, l'industrie reste encore toujours comprise comme une lutte d'intérêts entre le capitaliste qui commandite le travail pour en retirer le plus gros bénéfice possible et l'ouvrier qui vient humblement offrir ses bras et demander un salaire en échange, au lieu d'une part dans les bénéfices du travail comme il semblerait naturel.



LA MINE, BAS-RELIEF DE CONSTANTIN MEUNIER
Musée de Bruxelles.

De par le contrat même, les intérêts sont opposés : la guerre est donc fatale, constante, qu'elle soit à l'état dormant ou déclaré. Aussi le chef d'usine prend-il ses précautions contre ceux auxquels il commande et qui, tout en ayant fonction de collaborateurs, n'en sont pas moins des ennemis présumés : il nomme des contre-maîtres, des surveillants, des mouchards même ; il reçoit des rapports officiels et secrets. D'autre part, les ouvriers ont leurs « meneurs », leurs réunions, leurs mots de passe, et dressent leurs plans de résistance et de combat. Parfois, et dans ces dernières années d'une manière presque normale, à intervalles réguliers et prévus, la bataille éclate : à propos des salaires, que

les patrons veulent réduire et dont les ouvriers réclament l'augmentation, à propos des heures de travail, que les uns veulent plus longues et les autres plus courtes, ou bien encore à cause d'une question de dignité humaine ou de solidarité, la guerre éclate et l'usine se vide de son armée de travailleurs. Tantôt ceux-ci ont eu l'initiative, ils font la grève : tantôt les représentants du capital ont pris les devants, ils procèdent par évictions et ferment les portes des ateliers. Par suite des mille conditions diverses des lieux de travail et des marchés, les



L'INDUSTRIE, BAS RELIEF DE CONSTANTIN MEUNIER
Musée de Bruxelles.

conflits varient d'allure, mais, d'ordinaire, ils mettent aux prises des forces inégales. Les ouvriers sont la masse, il est vrai, mais ils n'ont pas de ressources financières : si les camarades, aussi pauvres qu'ils le sont eux-mêmes, ne leur viennent pas en aide; si le public, convaincu de leur bon droit, ne les appuie de la toute-puissance de l'opinion, ils voient la famine se rapprocher chaque jour; ils sont obligés de fuir leur famille pour ne pas entendre les plaintes et les sanglots, tandis que les patrons, vexés de ce que la bourse aux écus tarisse pour un temps, n'en gardent pas moins tout le confort de la vie. Ils peuvent attendre : la faim est toujours au service du capital et c'est un agent qui

ne lui coûte rien [1] ; ils peuvent attendre... à moins que la grève ne se change en révolution.

C'est pour éviter cette dernière alternative — la plus naturelle, puisque les ouvriers ont le nombre pour eux et n'ont aucune raison de mépriser leur propre force, appelée violence quand elle n'est pas enrégimentée au service de l'Etat — que les capitalistes, propriétaires d'usines, se lient si étroitement avec les détenteurs du pouvoir, qui d'ailleurs appartiennent en grande majorité à la même classe, au même monde; les riches et les puissants sont toujours apparentés et, dans toutes les hautes assemblées délibérantes, les détenteurs de la fortune publique siègent personnellement ou, plus souvent encore, font siéger leurs obligés, véritables domestiques chargés de transformer les volontés ou les caprices du maître en articles de loi. Comment ne s'évertuerait-on pas à prévenir les vœux des hommes qui, par l'argent, disposent de tous les avantages de l'existence, et peuvent les répartir à qui leur plaît? Dans leurs conflits avec les ouvriers, les dispensateurs du travail ont donc l'armée à leur service. Dès qu'ils ont dressé leurs plans pour l'abaissement des salaires, l'accroissement du temps de labeur ou telle autre combinaison favorable à leurs intérêts, ils avertissent le gouvernement, « dont le premier devoir est de garantir l'ordre », et bataillons, escadrons, batteries viennent aussitôt les défendre contre toute attaque possible de leurs ouvriers irrités.

Sans armée permanente, sans milice bourgeoise, l'organisation actuelle de la grande industrie serait absolument impossible : les travailleurs deviendraient bientôt les maîtres de l'usine.

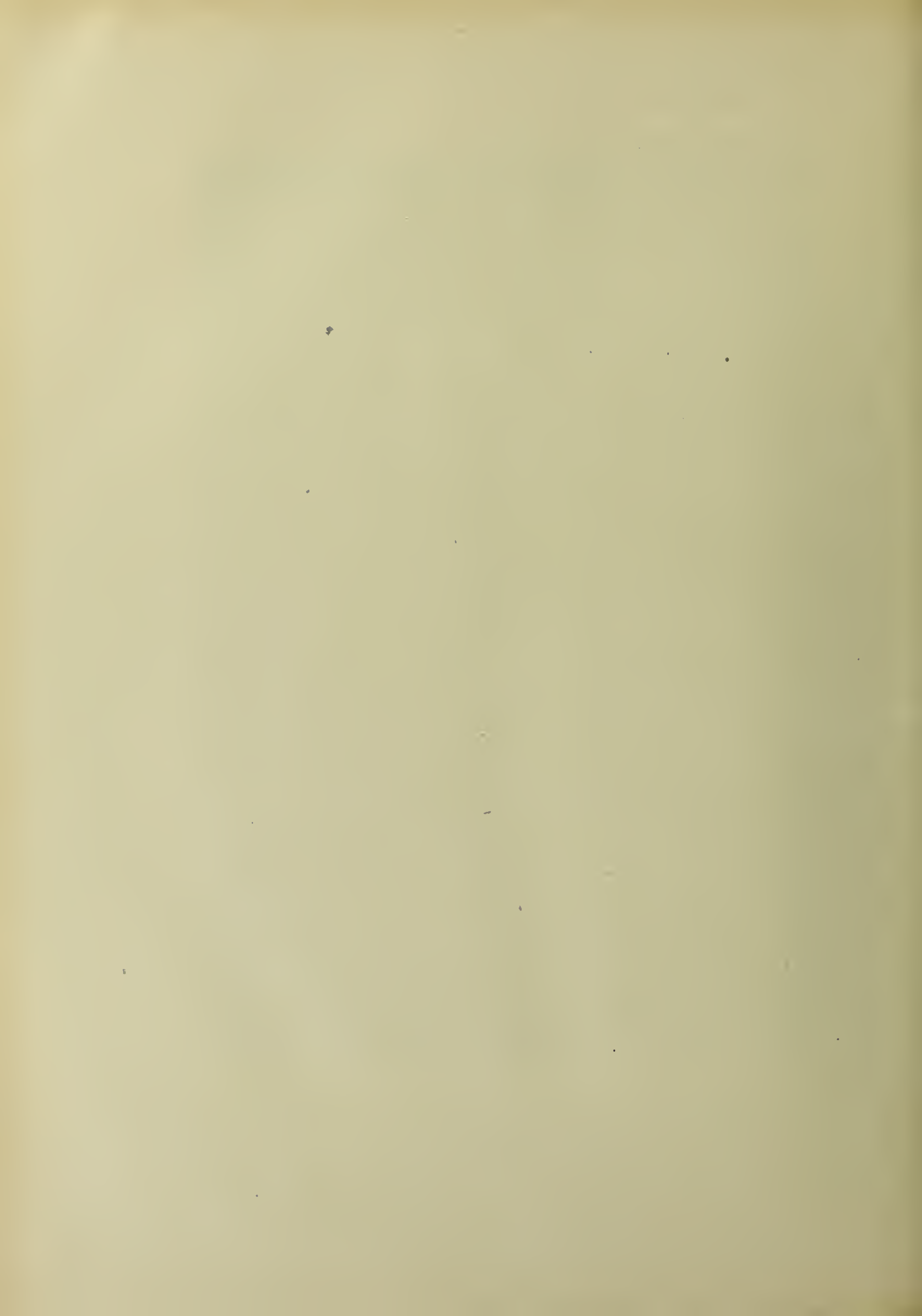
Si les grands industriels font ainsi monter la garde à l'armée devant leurs châteaux et leurs fabriques, ils tiennent également à disposer de l'arsenal des lois, interprétées à leur bénéfice. Bien que l'esclavage soit aboli officiellement, il ne leur déplairait point de le rétablir, ainsi que le montre clairement l'exemple de l'Amérique du Nord, où pourtant l'émancipation des noirs a été solennellement proclamée. Evidemment, les fils de planteurs, dominés par le préjugé héréditaire, lésinent sur les conditions de la liberté qu'ils ont été obligés de reconnaître, et cherchent de leur mieux à dresser leurs chiourmes actuelles sur le modèle du temps passé; de même les directeurs des compagnies de

1. Gizyski, *Soziale Ethik*.



Cl. Dubois.

UNE RÉUNION DE GRÈVE A LA BOURSE DU TRAVAIL DE PARIS



mines et de métallurgie qui se sont fondées dans les Etats du Tennessee, de la Géorgie, de l'Alabama, se sont empressés de copier les anciennes mœurs, et les campements de leur personnel d'ouvriers nègres ressemblent singulièrement aux camps des ci-devant esclaves ; de plus, l'habitude s'est répandue de faire travailler les prisonniers civils pour le compte des usiniers et, en maints districts, les magistrats, associés des industriels et nommés grâce à leur influence politique, s'entendent avec eux pour recruter nombre de délinquants et les condamner à de longues peines : de cette manière, les chefs d'usine ont à leur service tout le personnel voulu, qu'il leur suffit d'entretenir en lui donnant un semblant de salaire et en le soumettant à une discipline militaire, sous la surveillance des geôliers de l'Etat. C'est de la même façon, quoique peut-être moins brutalement et avec plus de formalités légales, que l'on procède dans les mines de nickel de la Nouvelle-Calédonie.

Un autre exemple de la lutte poussée jusqu'à la férocité entre patrons et travailleurs est celui que fournissent les mines d'or et celles de pierres précieuses. Ces champs de trésors naturels exercent sur l'imagination une influence magique, et cependant illusoire [1], car, toutes proportions gardées, les bénéfices moyens des travailleurs qui se ruent vers les « Pactoles » sont très inférieurs à ceux que produisent les autres industries. La déperdition en vies humaines et en efforts inutiles est énorme dans les exodes soudains qui se portent vers les terrains aurifères ou diamantifères. Avant de se fixer comme travail régulier, la recherche de l'or commence par être un jeu, comme celui de Monaco, mais bien autrement dramatique et coûteux. Et, lorsque l'industrie a pris son cours normal de rendement au profit de quelque compagnie, souvent l'asservissement des ouvriers ne diffère qu'à peine de l'esclavage. Nulle part, la société à forme ploutocratique n'a pris un caractère mieux déterminé qu'à Kimberley, la ville des diamants, et à Johannisburg, la ville de l'or : là, un maître dicta ses volontés. Le procédé employé antérieurement à la guerre anglo-boer envers la main-d'œuvre nègre était extrêmement simple; du reste, bien qu'appliqué maintenant à des mercenaires différents, il est resté le même. Au moyen d'un système de recrutement lui permettant de fixer les conditions d'engagement [2], la Compagnie se procurait des Cafres qu'on enfermait pour trois mois

1. Hugh Robert Mill, *Scottich Geographical Magazine*, March. 1900. — 2. G. Clemenceau, *Cafres de tous pays*, 26, V, 1895.

dans un *compound*, carré de baraques en fer blanc, entourant une piscine. Une infirmerie, une pharmacie, un magasin où l'on peut acheter ce que la Compagnie permet de vendre, enfin quelques remises et dépôts complètent le campement. Pendant le temps de la captivité, le travailleur est retranché de toute communication avec l'extérieur; chaque jour on examine ses habits et on sonde les ouvertures de son corps; celui d'entre eux qui manie la terre à diamants doit apprendre à ne se servir que de mitaines sous la surveillance des blancs. Enfin, on ne quitte sa prison qu'après avoir été soumis à une forte dose d'huile de croton. Ce système a été perfectionné. La main-d'œuvre indigène étant, paraît-il, insuffisante, ce sont, depuis la guerre du Transvaal, des Chinois qui travaillent au Rand [1] ; une grande continuité a été obtenue en portant la durée d'engagement à trois ans ; d'autre part, la distance qui sépare ces ouvriers du corps de leur nation donne beaucoup de sécurité aux propriétaires et directeurs de mines : ceux-ci pouvaient craindre auparavant que la population noire, cinq ou six fois plus nombreuse que les blancs, prît conscience de sa force et entrât dans les voies de la rébellion. Quant aux ouvriers de sang européen, ils habitent un quartier luxueux, commode, élégant, composé de belles villas; mais ils ne sont pas plus libres : eux aussi ont à rendre compte de leur conduite, de leurs opinions, de leurs idées ; leur vote appartient au maître sous peine de renvoi [2].

Les braves gens qui déplorent la « lutte de classe », sans s'occuper d'y porter remède, citent avec complaisance l'argent dont se privent les travailleurs en déclarant la grève. De fait, les salaires abandonnés chaque année arrivent à faire des sommes élevées ; elles sont pourtant infimes comparées au résultat d'un autre calcul : personne hormis les ouvriers ne s'avise de computer ce qu'ils perdent durant les périodes d'activité par le fait de salaires inférieurs au « produit intégral du travail ». Donc, la tactique ouvrière, considérée au point de vue étroitement pécuniaire, se solde généralement par un bénéfice, en dépit des privations de toute nature qu'entraîne la cessation du travail. Quant au « manque à gagner » qu'implique la grève pour ceux qui « font travailler », on la passe volontiers sous silence pour ne pas devoir en avouer le montant.

Il est évident qu'en obéissant à cette fureur de l'intérêt privé qui fait

1. Au nombre de 50 000 en 1906. — 2. S. Passarge, *Globus*, 3 Februar 1900.

N° 576. Richesses du sous-sol au Mexique et dans les Etats de l'Ouest.



Cette carte est à l'échelle de 1 à 25 000 000.

Le charbon gras se trouve aux environs de Cisco et le long d'une bande de territoire allant de Desmoines à Mac-Allester; les extractions de lignite sont principalement autour de Helena, de Bismarck et dans le district qui s'étend de San-Antonio à Dallas. La plus importante mine de fer est à Helena. Les mines d'argent **a** et de plomb **b** sont indiquées par des grisés de sens différent. Le cuivre **c** est extrait près d'Helena, à Bisbee et en d'autres points marqués sur la carte. **d**, or; **e**, étain; **f**, aluminium; **g**, manganèse; **h**, platine ; **i**, mercure; **j**, antimoine; **k**, zinc; **l**, perles; **m**, rubis; **n**, topaze; **o**, opal; **p**, béryl; **q**, grenat; **r**, saphir; **s**, turquoise.

voir des ennemis dans le personnel des ouvriers et des employés, les seigneurs de l'industrie en arrivent à se faire le plus grand tort, à perdre même cet argent qu'ils sont si âpres à gagner. D'abord, la haine qu'ils redoutent ne manque pas de les poursuivre et donne quelquefois lieu à de terribles drames; mais, dût-on se prosterner toujours humblement devant eux, une chose du moins est certaine, c'est que les ouvriers



Cl. de la Société Denain et Anzin.

UN HAUT FOURNEAU A L'USINE DE DENAIN

n'apportent pas à leur œuvre la passion de bien faire; elle leur paraîtra toujours assez bonne, pourvu qu'ils ne soient pas renvoyés, qu'ils n'aient pas à payer d'amende ou à subir de reproches; ils n'auront aucun zèle pour le perfectionnement ou la beauté du produit auquel ils mettent la main; souvent même ils travaillent systématiquement à faire de mauvaise besogne, à sacrifier l'excellence à l'apparence : leur mauvaise volonté rend tout progrès impossible. Ils vont jusqu'à punir par quelque procédure secrète ceux de leurs camarades qui ont la naïveté de travailler trop vite ou trop bien. C'est là ce que l'on appelle le « sabotage », qui tend à devenir une véritable institution, presqu'un

devoir de solidarité ouvrière : il n'est guère de congrès où cette manière de combattre le patron ne soit chaudement recommandée, quoiqu'elle mette le salarié en danger de perdre sa valeur professionnelle.

En Angteterre, de rares industriels philanthropes — ou des patrons très avisés — ont compris qu'il n'y a qu'un moyen de combattre cette tendance haineuse à l'avilissement du travail. Ce moyen, c'est de donner au collaborateur ouvrier un intérêt financier sérieux à la réussite de l'ouvrage. Quelques-unes de ces entreprises, dont le directeur a pris à



ÉTABLISSEMENTS MÉTALLURGIQUES DE LONGWY
Document extrait du programme officiel du premier Congrès international du Froid.

tâche de se faire aimer, ont admirablement réussi, trop bien peut-être, puisqu'elles détournent les travailleurs de chercher à fonder des œuvres collectives qui leur appartiennent en propre. On peut citer, parmi ces réalisations patronales, les « villes-jardins » ou *garden cities*, qui contrastent merveilleusement par leur beauté architecturale, leur hygiène et leur confort avec les fumeuses cités voisines. Ainsi, les 3500 habitants de Bourneville n'ont eu que trois décès en 1902, tandis que la moyenne de la mortalité à Birmingham, pour la même population, était de 66.

La compagnie qui s'est fondée dans l'Amérique du Nord, au commencement du vingtième siècle, en vue de la constitution d'un monopole universel de tous les travaux métallurgiques, a bien compris que

pour donner la plus large des assises à son édifice, il était indispensable de s'appuyer sur tout le personnel d'ouvriers et de les animer d'une ambition collective en les transformant en actionnaires directement intéressés. L'armée des travailleurs se double d'entrain à la besogne en regardant l'usine, la machine, le bloc de métal dont il a sa part bien à lui.

Il est donc des points du globe où le conflit perd de son acuité, mais ils sont exceptionnels et la solution des difficultés ne se fera certes pas d'une manière pacifique. D'une manière générale, on peut dire plutôt que l'animosité augmente entre les partis en lutte : le patron finit par craindre tout autant les périodes de travail, constituant une sorte de « paix armée », que la grève, guerre déclarée, qui au moins lui assure la protection de l'Etat. Et cette grève, l'ouvrier n'en considère plus le succès comme le couronnement de ses efforts; elle devient un épisode de la bataille engagée en tous lieux, il s'agit bien moins de certaines revendications mises en avant que de l'« expropriation de la classe capitaliste »; la grève locale est une simple modalité de l' « action directe », un exercice d'assouplissement en vue de la « grève générale ».

Mais, si la grande industrie peut réussir, par son immensité même, à supprimer la concurrence entre producteurs, puisqu'ils s'associent, et à calmer la rancune des ouvriers, quand elle les fait participer aux bénéfices, cette même industrie, si puissante qu'elle soit, ne saurait parvenir à se concilier le public, c'est-à-dire l'ensemble des consommateurs, le grand troupeau de ceux qui paient et qui, maintenant, n'ont plus la consolation de marchander. Le vendeur et l'acheteur ont besoin l'un de l'autre, et cependant ils sont ennemis nés. Il leur serait même impossible de ne pas s'entre-haïr, car ils cherchent à se tromper mutuellement.

L'essence du commerce fut toujours la fraude : ou bien la fraude basse, qui consiste à mentir sur la nature et la quantité de la marchandise, ou bien la fraude de large envergure, qui, négligeant les détails, spécule sur les passions humaines, sur la vanité, l'orgueil, la luxure des acheteurs, non moins que sur leurs besoins légitimes. Tantôt, par exemple, les frères Lauder[1] achètent 100 000 aiguilles pour les vendre aux nègres du Soudan sous couleur de civilisation, or, il se trouve que pas

1. Lauder, *Journal of the Expedition to explore the Niger*, vol. 2, p. 42.

une n'a de chas; tantôt, telle industrie, contre laquelle l'opinion publique ne songe guère à protester, n'a d'autre but que le crime : ainsi, la fabrication des armes et de la poudre de guerre. Cependant, des sentiments de réprobation se font déjà jour, çà et là, contre les travaux insalubres, parce que leurs conséquences dangereuses ou même mortelles sont immédiatement senties. Ainsi, l'opinion a déjà pu déterminer



VILLAGE INDUSTRIEL DANS LES ANDES PÉRUVIENNES
Chicla sur la ligne d'Oroya à 3 725 mètres d'altitude.

certains pouvoirs publics à interdire l'emploi du blanc de céruse, et les distilleries de liqueurs fortes ont été supprimées ou au moins soumises à une législation sévère en différents pays. De même les mines ont été généralement assainies. Mais que de fabriques dont l'air est encore irrespirable, chargé d'éléments de maladie et de mort! Et, tandis que de très nombreux établissements industriels n'ont été fondés qu'en vue de la satisfaction de crimes d'Etat, de goûts dépravés ou d'un faste insolent, les manufactures où se fabriquent les objets de première nécessité chôment souvent.

Ainsi le mot de « surproduction », qui peut répondre certainement

à une incontestable malchance ou même à un désastre pour tel ou tel chef d'industrie cherchant un marché, n'est qu'une cruelle ironie quand on le prend dans son acception naturelle. N'est-ce pas le comble de l'absurdité de parler, à propos d'agriculture, de la surproduction des céréales, quand des millions d'hommes manquent de pain? Alors que ses propres ouvriers ne peuvent renouveler leur linge crasseux et déchiré, le maître tisseur se plaindra naïvement de la surproduction des étoffes, et le libraire ruiné attribuera la cause de son désastre à la surproduction des livres, alors que dans les pays « civilisés » le nombre d'exemplaires produits n'atteint pas ou dépasse à peine un volume par année et par individu! La misère, le dénuement et l'ignorance, tels sont encore les fléaux que pourrait supprimer l'industrie si elle avait pour but le bien-être de tous et non l'enrichissement d'un seul individu ou d'un groupe étroit de capitalistes.

De leur côté, les travailleurs ne peuvent se vanter, plus que les chefs de fabrique, de viser l'intérêt public dans leurs revendications. Sans doute, ils représentent une part de l'humanité plus considérable et, à ce point de vue, ils sollicitent tout d'abord l'attention des observateurs impartiaux; en outre, ils vivent actuellement sous un régime d'oppression et combattent une classe privilégiée, ce qui leur assure la sympathie de ceux qui aiment la justice. Mais presque tous les ouvriers ne rétrécissent-ils pas leur cause à la simple lutte de classes? Les syndiqués se préoccupent-ils des non-syndiqués? Ceux qui ont leur livret en ordre avec leur propre corporation plaident-ils jamais les intérêts des *sarrazins?* Ne laissent-ils pas derrière eux, en dehors du cercle des réclamations, tout un monde de déclassés, voleurs, prostituées, vagabonds, trimardeurs, qui ont droit à la renaissance morale, à une saine éducation et au bien-être? Enfin, lorsqu'ils ont déclaré la grève, que ne montrent-ils leur volonté d'utiliser leur loisir à s'instruire et à travailler en hommes indépendants? quel souci prennent-ils de conserver la sympathie du public, qui, d'ordinaire, les encourage d'abord sous l'impression de la justice de leurs griefs, mais qui se lasse bientôt quand, par contre-coup, il souffre lui-même de la cessation du travail? Les choses se passeraient tout autrement si les ouvriers révoltés contre leurs maîtres savaient, dès le premier jour de liberté, se mettre au service de la communauté civile par une œuvre d'ample solidarité. Les occasions se sont déjà présentées sans qu'on ait eu la présence d'esprit de les saisir au

passage. Ainsi les employés des voies ferrées américaines se sont trouvés maîtres du réseau de l'Illinois et des Etats voisins, mais ils laissèrent voitures et locomotives dans les remises, alors qu'il eût été si beau d'organiser de vrais trains de plaisir en des conditions nouvelles de prix et de confort, de manière à laisser de leur grève, si même ils avaient dû perdre la partie, un excellent souvenir à la population et préparer ainsi favorablement le terrain en vue des revendicatives futures. Chaque grève pourrait devenir le point de départ de tentatives pour les entreprises utiles à la communauté.

Le petit commerce suit une évolution parallèle à la petite agriculture et à la petite industrie. Il est évident que, dans l'évolution contemporaine, le trafic individuel avec ses boutiques, ses échopes, ses caves, ses transactions effectuées en liards et en sous, est absolument condamné ; sa transformation directe en un organisme normal de la société nouvelle est impossible. Tous les petits boutiquiers donneraient donc une preuve de sagacité historique s'ils reportaient leur expérience, leur volonté. l'ensemble de leurs forces et de leurs ressources vers le socialisme revendicateur. Sans doute, quelques-uns l'ont compris, mais la plupart, élevés dans la préoccupation étroite de leurs intérêts immédiats, ne voient pas, ne veulent pas voir de quel côté vient le danger et ils se retournent rageusement contre ceux qui leur apporteraient le salut. Il est naturel que les choses se passent ainsi : le naufragé qui va s'engouffrer dans l'abîme se raccroche à un bâton flottant.

Les anciennes formes de la vente au détail disparaissent comme ont disparu celles du grand commerce d'autrefois, notamment les voyages en commun, en états itinérants. Le mot « caravane », dérivé du persan *kiarvan* ou *kiarban*, signifie primitivement « assurances d'affaires », terme qui explique suffisamment l'origine de ce déplacement collectif. L'association qui se constitue entre intéressés pour assurer le succès de l'entreprise peut chercher à se garantir contre les dangers de divers ordre : en certaines contrées, ce sont les phénomènes de la nature qu'il faut redouter, la chaleur du jour et le froid des nuits, l'aridité de la terre, le manque de sources, la difficulté des chemins, le sable, la dune ou le marais; en d'autres pays, ce sont les pillards que l'on doit craindre et, dans ce cas, la caravane doit être aussi forte que possible, former une véritable armée, protégée par des éclaireurs, une avant-garde, des

troupes de flanc. Les organisateurs de la caravane attendent alors que les besoins du commerce aient groupé sous leur direction tout un monde de marchands exportateurs avec leurs bêtes de somme. Telle ville ambulante de caravaniers se compose de plusieurs milliers d'individus ayant avec eux des milliers d'animaux. Chacune de ces sociétés mobiles se constitue sur le modèle des cités entre lesquelles se transportent les marchandises, et les divers types politiques s'y trouvent représentés, conformément aux institutions de la contrée : telle caravane est une république itinérante ; telle autre est une monarchie despotique; sur les chemins de la Perse, le « maire » ou *karchonda* du convoi a souvent possédé le droit de vie et de mort sur les sujets qui l'accompagnent ; il a sa cour de juges et de bourreaux. Souvent les chefs que suit une réputation de tyrannie n'ont pu recruter de marchands pour l'expédition; d'autres, au contraire, devenus populaires par leur esprit de justice, voient la foule des voyageurs s'empresser autour d'eux.

Sans doute, le trafic est la raison première des caravanes, mais tous les éléments humains que l'on rencontre dans une ville ordinaire sont également représentés dans la ville des tentes qui s'arrête tous les soirs et reprend sa marche au matin. Des prêtres, des moines, mendiants et autres, qui toucheront leurs bénéfices sur toutes les transactions, des bateleurs, chanteurs, diseurs de bonne aventure, filles de joie se mêlent aux marchands et aux soldats ; en se déplaçant, la société urbaine se maintient dans presque toute sa complexité, si ce n'est qu'au départ elle a peu ou point d'invalides. Même, comme dans une ville, la répartition des classes se fait par quartiers élégants et par faubourgs : les humbles, les pauvres s'écartent prudemment du centre où se montrent les grands, haut perchés sur leurs montures [1], ou dormant sous leurs tentes luxueuses.

Dans les sociétés modernes devenues pacifiques, de même que dans les déserts, que traversent désormais des routes et des chemins de fer pourvus de stations entretenues à grands frais, les caravanes perdent toute raison d'être et, tôt ou tard, ces « sociétés mobiles d'assurances » auront cessé d'exister. Déjà cette forme des voyages et des transports a complètement disparu de l'Europe et ne se rencontre plus que par exception en d'autres continents : elle ne s'est guère maintenue

1. Herman Vambery, *Sittenbilder aus dem Morgenlande*, p. 213.

que dans le monde musulman, et encore d'une manière bien affaiblie, car partout le commerce moderne, par mer ou par terre, a trouvé le moyen de contourner par de nouveaux itinéraires les routes anciennes des caravaniers ; mais, si imparfaites que fussent dans leur organisation politique les sociétés mouvantes des marchands, elles n'en constituaient pas moins, par la liberté relative de leurs membres, par la



Cl. Bogdanovitch, à Irkoutsk.

DE TOMSK A IRKOUTSK, CARAVANE DE THÉ EN HIVER

poésie de vie en plein air, par la beauté des lointains qui se rapprochent et s'éloignent, une des grandes joies de la vie pour tous ceux qui y avaient pris part, et si l'humanité n'avait le pouvoir de les remplacer sous mille formes, la disparition des caravanes serait une perte essentielle dans l'éducation du genre humain. S'il est vrai, comme le dit Vambery, que chaque année cinq cent mille Persans de tout âge, de toute condition, prennent part au va-et-vient des caravanes et des pèlerinages, cet énorme déplacement de la population est dû sans doute en très grande partie aux joies de la vie errante. Les Iraniens, type de la vie sédentaire en comparaison des Touraniens nomades, n'en ont pas moins dans le sang l'amour du voyage et des aventures.

Que les temps de la caravane sont donc lointains pour nos pays de l'Europe occidentale, si tant est que les transports de marchandises s'y soient jamais effectués par de longues lignes de bêtes de somme ! Dès que l'homme sut faire flotter une planche sur l'eau courante, il put, en organisant de courts portages, constituer un réseau suffisant pour la répartition de ses produits et dont l'effet utile est de beaucoup supérieur à celui des animaux de bât ; le halage est, mécaniquement, le moyen de transport le plus économique. Les voies fluviales furent relativement délaissées à leur tour quand on osa voguer sur mer. Les Alpes, les Carpates, les marais du bassin du Dniepr ne gênèrent plus le trafic de l'Adriatique à la Mer du Nord et de la Mer Noire à la Baltique, quand celui-ci s'effectua par la circumnavigation de la péninsule européenne, de la Scandinavie à l'Orient méditerranéen. Même dans les pays où l'absence de rivières laisse toute son importance aux caravanes, l'Afrique saharienne, l'Arabie, la Perse, l'Asie Centrale, les Andes, la quantité totale de marchandises déplacées à grande distance n'a jamais été bien considérable, et en mille années, elle n'a certes pas atteint à ce que les trains de marchandises d'un seul pays d'Europe transporte maintenant en un an, c'est-à-dire un poids que l'on mesure en milliards de tonnes kilométriques et qui pour l'ensemble des réseaux du monde entier dépasse peut-être trois cents [1].

Les voies ferrées et la grande navigation ont remplacé la caravane, non seulement dans son rôle commercial mais encore dans la satisfaction qu'elle donnait à l'homme aimant à se déplacer. Le besoin du voyage atteint maintenant des couches humaines de plus en plus profondes, et appartient désormais à l'hygiène. En attendant mieux, la semaine payée de congé annuel fait à bon droit partie des revendications ouvrières et elle est utilisée par beaucoup de ceux qui l'obtiennent pour une villégiature au bord de la mer. Et l'évolution s'accompagne d'une augmentation de confort et de vitesse, et même d'une diminution de prix. En 1830, la flotte française mit 18 jours pour atteindre Alger; aujourd'hui le trajet s'effectue normalement en 26 heures. De 1845 à 1901, le transport de la tonne kilométrique a baissé de 12 centimes à 4,5 et celui des voyageurs de 7 à 4. Mais, à vrai dire, l'amour des voyages dégénère chez beaucoup de gens riches en une manie déambulatoire

1. Le réseau français (45.000 kilomètres, environ la vingtième partie du réseau mondial) a transporté, en 1901, seize milliards de tonnes kilométriques.

qui leur rend douloureux tout séjour prolongé en un même lieu, et qui les fait se déplacer sans aucun profit pour leur intelligence. Par cette folie de la vitesse, le civilisé s'oppose le plus nettement avec la placidité de l'Oriental : l'un ne semble toujours savoir que le temps s'écoule, l'autre s'agite parfois beaucoup pour ne rien faire.

De même que les caravanes, les grandes foires ont eu à se transfor-



Cl. C. L. Mac Lure.

VOIE FERRÉE DANS LES ROCHEUSES. LE YANKEE DOODLE LAKE

mer. Tout d'abord elles se déplacent forcément à mesure que le réseau des voies de communication rapide crée des centres qui se confondent d'ailleurs avec les capitales. Autrefois on aimait à choisir pour rendez-vous de commerce une ville de frontière, sans autorité politique propre, située entre de grands Etats : en un mot on cherchait à se soustraire à l'action d'un puissant souverain qui aurait pu être tenté, malgré traités et sauf-conduits, de faire tourner les transactions à son profit personnel. Le lieu choisi était souvent un champ qui restait désert pendant toute la période séparant les rendez-vous du commerce, et, comme les caravaniers, les forains se constituaient entre eux en corps

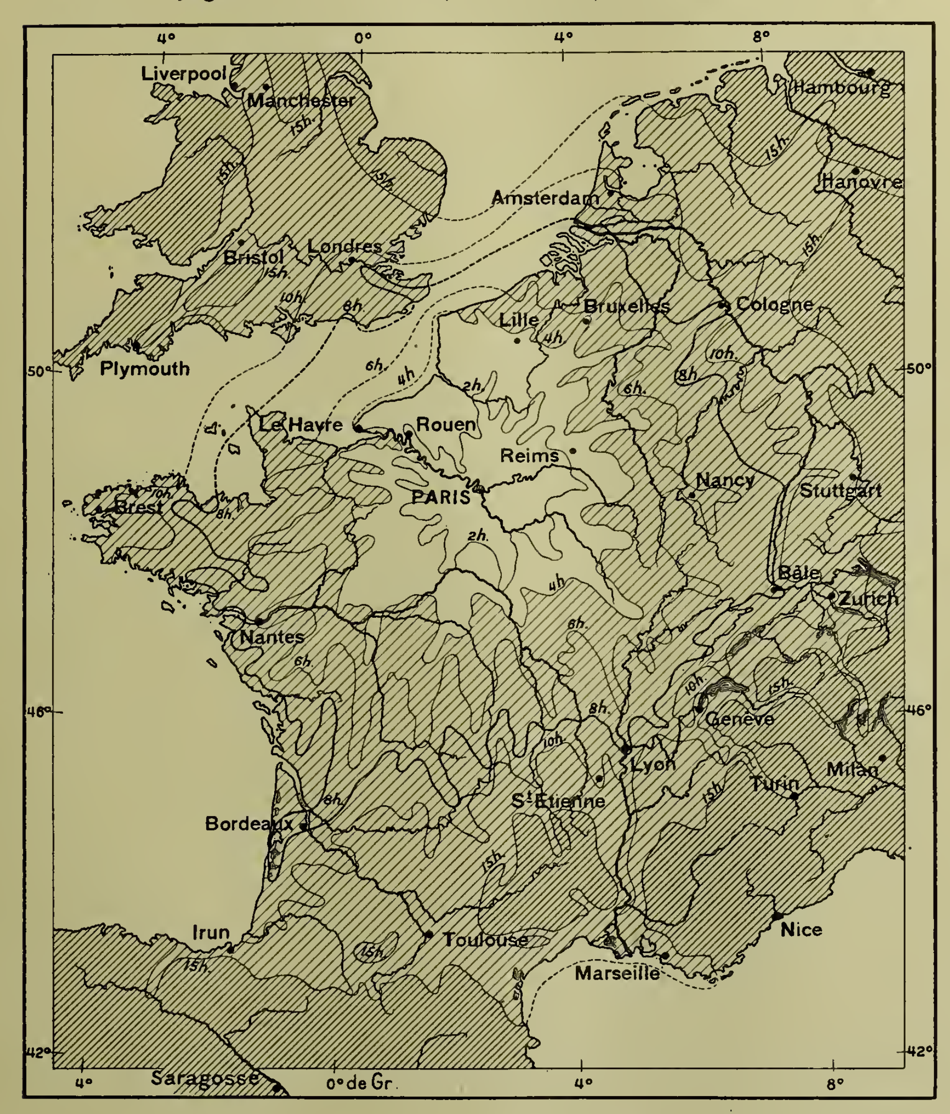
politique, se donnant tel ou tel gouvernement temporaire suivant les mœurs du temps, les traditions locales et les préjugés des marchands les plus riches, à la volonté desquels se conformait la foule des petits trafiquants. Par la force des choses, les détenteurs du pouvoir les plus rapprochés de l'endroit où se faisaient ces opérations fructueuses essayaient d'en bénéficier à leur avantage et, presque partout, ils y ont réussi ; même quand la force de l'habitude ou le respect du passé ont maintenu les anciens champs de foire, la liberté des élections en a disparu : les surveillants et régulateurs en sont désignés d'avance.

D'ailleurs le rôle essentiel des anciens marchés à lieux et à dates fixes est désormais rempli par les grands magasins des cités, qui fonctionnent tous les jours de l'année. Certains objets rares et précieux, apportés de très loin, ne se trouvaient que dans les foires : on les voit maintenant, bien plus nombreux dans les maisons spéciales des grands négociants, et l'acheteur peut se les procurer quand il lui convient. Tel bazar de Londres ou de Paris contient plus de richesses que n'en portaient autrefois toutes les caravanes et qu'on n'en vendait à toutes les foires du monde ; chaque jour les convois des voies ferrées déversent dans la ville plus de clients qu'on n'en vit jamais à Sinigaglia, à Beaucaire, à Leipzig ou à Novgorod. Une grande révolution commerciale s'est donc accomplie : la périodicité des échanges a fait place à un mouvement incessant, continu de transactions que n'arrête pas même la nuit, puisque le soleil éclaire toujours un côté de la planète et que le réseau des chemins de fer, des télégraphes, des téléphones vibre sans cesse pour transporter les marchands et transmettre ses ordres de ville en ville et de continent à continent.

Le commerce international, qui déjà représente un si grand nombre de milliards — plus d'une centaine —, aurait pris des proportions bien autrement considérables si les gouvernements, obéissant aux injonctions des grands industriels de leur pays, n'avaient pris des mesures fiscales pour « protéger » le travail indigène, c'est-à-dire pour assurer aux bailleurs de fonds des entreprises nationales un très ample bénéfice. Dès que les producteurs d'une contrée sont avertis que l'article livré par eux est de valeur moindre ou de prix supérieur à l'article similaire obtenu ou fabriqué par les producteurs étrangers, ils intriguent auprès des pouvoirs publics pour empêcher qu'il pénètre dans le pays ou bien pour se faire accorder des primes d'exportation. En un mot, ils

s'adressent au gouvernement de leur nation pour s'enrichir personnel-

N° 577. Voyages isochrones au départ de Paris, de 2 heures à 15 heures.



1 : 10 000 000

0 100 250 500 Kil.

Pour le tracé des lignes isochrones, on a supposé qu'on faisait usage des trains les plus rapides, quand bien même ils ne circulent pas tous les jours, il ne s'agit ici que du temps nécessaire pour atteindre les gares de chemins de fer.

lement en faisant payer à leurs compatriotes un impôt supplémentaire. En France, le procédé fonctionne de nos jours d'une manière quasi

automatique par les soins d'une « commission de douanes ». Dès qu'une utilisation nouvelle ou qu'une découverte permet au producteur étranger de vendre une certaine marchandise à meilleur marché que le fabricant français, le relèvement du droit de douane est immédiatement demandé

N° 578. Voyages isochrones au départ de Paris, hémisphère dont la France occupe le pôle.



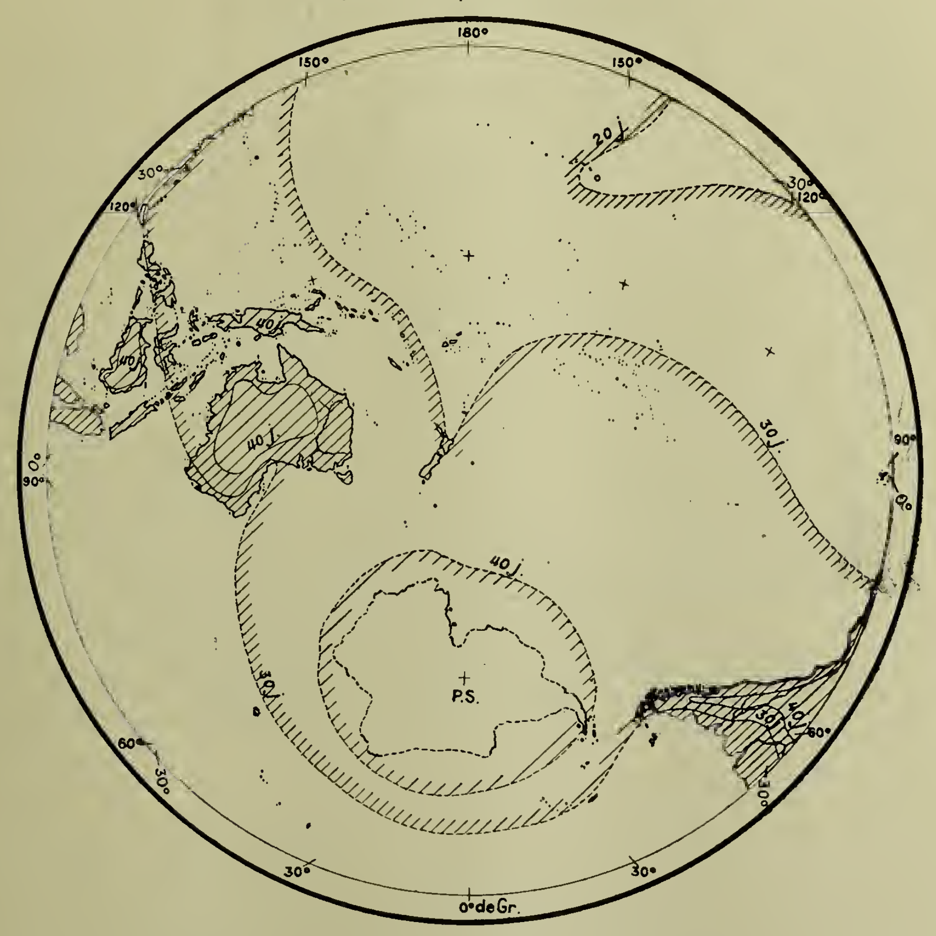
Les deux cartes N°s 578 et 579 sont à l'échelle moyenne de 1 à 75 000 000. Elles sont projetées sur l'horizon du 45e degré de latitude nord et non sur celui de Paris.

Pour les lignes de 20, 30 et 40 jours, il a été fait usage de la carte de J. Bartholomew dans *World's Atlas of Commerce*.

et il n'est pas d'exemple que les Chambres législatives l'aient jamais refusé. Comment, dans ses conditions, le coût de la vie n'augmenterait-il pas graduellement? Si le pain national est cher, il faut qu'il enchérisse encore pour que le grand propriétaire accroisse ses revenus; si les étoffes nationales ou le fer national ne valent pas les produits de même

nature que pourrait fournir l'étranger, eh bien, que ces produits soient arrêtés à l'entrée, complètement, par une prohibition absolue, ou dans une proportion très forte, par des droits savamment gradués. De cette manière. le gouvernement atteint un double but : il donne au Trésor un

N° 579. Voyages isochrones au départ de Paris, hemisphère antipodal de la France.



accroît considérable d'impôts, prélevé sur le consommateur, et il favorise ses amis de la classe supérieure, qui sont les vrais maîtres du pays.

On peut citer de nombreux exemples de suppressions complètes du trafic dues à la « protection » que les douanes sont censées assurer au commerce. Ainsi, le régime douanier de l'Algérie sur les frontières du Sahara a eu pour conséquence, pendant plus d'un demi-siècle, de détourner complètement la marche des caravanes et de les diriger, soit

à l'ouest, vers le Maroc, soit à l'est, vers la Tunisie et la Tripolitaine. Des politiciens ont prétendu que l'abolition de la servitude en Afrique avait découragé le commerce, consistant jadis pour une forte part en esclaves. On a pu croire aussi que l'hostilité des Touareg avait rendu tout trafic impossible ; mais les Touareg, aussi bien que tous les autres habitants du Sahara, n'eussent pas manqué de profiter des routes ouvertes aux échanges vers le littoral d'Alger, si, à l'entrée même, ces routes n'avaient été barrées par des postes douaniers. Les vrais « coupeurs de routes » n'ont pas été les Barbares, mais bien les Français. Ainsi, pour citer des faits péremptoires, le sucre, le café, les épices, qui sont les denrées demandées au Sahara, sont frappés d'un droit sept fois supérieur sur la frontière algérienne que sur celles de Tripoli. Comment les acheteurs qui parcourent des milliers de kilomètres à travers les solitudes ne changeraient-ils pas leur itinéraire naturel pour profiter des avantages que leur font les marchands tripolitains[1] ?

Après les malheurs causés par le ralentissement ou la suppression des relations commerciales entre peuples, il faut citer les absurdités et les conséquences grotesques auxquelles doit aboutir le scrupule des observateurs zélés du tarif : ainsi la saisie d'un Pharaon momifié et son assimilation à une charge de morue sur les registres de la douane, et la condamnation du propriétaire d'un champ de l'Illinois, sur lequel était tombée un météorite, à payer des droits de douane pour la masse de fer étranger dont il avait été l'heureux acquéreur[2]. Mais les bizarres exigences du fisc ne sont qu'un faible inconvénient en comparaison du tort qu'il porte au génie même de l'homme. Le monopole obtenu par la protection de l'Etat a le plus souvent pour conséquence la perte même de l'industrie qu'elle est censée favoriser et qui s'appauvrit peu à peu parce qu'elle n'est plus animée par la passion du travail. La protection de l'Etat nuit toujours parce qu'elle supprime l'initiative individuelle, parce qu'elle décourage les chercheurs, parce qu'elle obscurcit et dénature les inventions des rivaux. L'histoire de la Perse fournit un exemple plaisant des conséquences du monopole. Un haut dignitaire ayant été promu aux fonctions de « grand-amiral » sur le lac d'Ourmiah eut pour premier souci de décréter que sa propre flottille desservirait désormais tout le commerce du bassin : il fit donc briser

1. A. Fock, *Bulletin de la Société de Géographie*, p. 170, séance du 3 mai 1895. — 2. Stanislas Meunier, *Revue Scientifique*, 9 mai 1896, p. 581.

tous les bateaux qu'y possédaient les pêcheurs et les marchands, mais l'argent lui manqua pour construire ses bateaux ; le lac resta désert. Dans notre Europe, les choses se passent de la même manière plus fréquemment qu'on ne pense, et il ne saurait en être autrement puisqu'on part de ce principe que la prospérité des industries s'acquiert par la cherté des produits. Ainsiles constructeurs de charpentes ou de



Cl. L. Cuisinier.

LE MARCHÉ A SIGUIRI

machines qui veulent les expédier de Lyon ou de Saint-Etienne dans l'Extrême Orient n'ont point intérêt à les diriger sur Marseille : ils trouvent des délais plus courts et des prix de 20 à 40 pour cent moins élevés en les dirigeant sur le port d'Anvers par les voies détournées de la Suisse et de l'Allemagne [1]. Ils peuvent même avoir avantage à faire voyager leur marchandise par navire partant de Hambourg.

Les monopoles abolis déjà renaissent fréquemment sous de nouvelles formes, et pourquoi n'en serait-il pas logiquement ainsi tant

1. Mangini, *Compte-rendu de la Chambre de Commerce* 1890, Lyon.

que le principe est admis dans la gérance de la société? La Révolution française est censée avoir aboli les douanes intérieures qui profitaient jadis soit à l'Etat, soit à des fermiers d'impôts, soit aux seigneurs ou aux villes; mais les communes urbaines, entraînées par le gouvernement dans cette funeste voie, ont rétabli ces douanes à leurs portes, sous le nom d'octroi, car le progrès, a-t-on dit, consiste à changer les anciennes appellations. Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas considérer comme d'une absurdité parfaite le prélèvement que l'on fait aux portes des villes sur les ressources de ces villes elles-mêmes et pour leur profit prétendu : c'est un cercle vicieux que l'on ne parcourt point sans qu'il y ait en route déperdition de force. Ces douanes intérieures, depuis longtemps condamnées en principe et cependant presqu'imposées par le gouvernement aux municipalités désireuses de s'en défaire, ont tous les inconvénients, puisqu'elles entravent à la fois la production, la circulation, la consommation. Elles ont été d'ailleurs établies sans aucune méthode et varient de ville en ville, changeant suivant les denrées et les industries. Economiquement, ce sont des institutions désastreuses; moralement, elles accoutument les préposés aux abus d'autorité et à la rudesse, les citoyens à la bassesse d'attitude, au mensonge et à la ruse. La plupart des troubles qui, en Espagne, ont éclaté çà et là depuis trente ans ont eu pour origine des disputes entre paysans et employés d'octrois; aussi sont-ce les édifices où se fait la perception qui commencent par flamber lorsque les discussions s'échauffent, que l'émeute se déclare et que la foule s'attaque aux représentants de l'autorité. Tout le monde est d'accord sur l'absurdité du système, et malgré cela il résiste à tous les assauts. N'est-ce pas grotesque de voir une cité comme Paris, dont les murailles, avec tout leur appareil de fossés, de talus, de contrescarpes, de zone extérieure, n'ont plus actuellement d'autre emploi que celui de barrière entre les fournisseurs de la campagne et les consommateurs de la ville : c'est un bien coûteux outillage pour un triste but!

Il est à prévoir que douanes intérieures et douanes extérieures aussi funestes les unes que les autres, finiront par être emportées dans le grand tourbillon de l'évolution générale. Elles dureront aussi longtemps que les Etats pourront maintenir leurs apparences d'autonomie sous la domination du capital triomphant. Déjà les grands industriels ont trouvé le moyen de ne pas en sentir les effets. Pour éviter les frontières,

ils n'ont qu'à fonder leurs usines dans chacune des contrées qu'ils veulent approvisionner de leurs produits : quelques changements de noms, un autre libellé des statuts, des employés de nationalités différentes et tout s'arrange. Leur fortune les place au-dessus de toutes les lois imaginées contre leurs devanciers : ils sont assez puissants pour les tourner tout en les utilisant encore pour se débarrasser de



Cl. du *Photochrom.*

NIJNYI-NOVGOROD ET LE PONT DE LA FOIRE

Au premier plan, la ville basse de Nijnyi-Novgorod, puis l'Oka ; au fond la Volga. La Foire se tient du 25 juillet au 10 septembre, entre les deux fleuves. Le pont de bateaux a 900 mètres de long et n'est mis en place que pendant l'été.

leurs concurrents de moindre allure. La ligue de tous les consommateurs du monde ne sera pas de trop pour se défaire de leur dictature.

L'évolution du commerce depuis les premiers âges nous montre de singuliers contrastes. Il commença par être honni : ce fut une honte de trafiquer, et maintenant c'est la gloire par excellence. D'après l'ancienne morale, le troc ne pouvait se faire qu'avec l'étranger, puisque le frère de tribu avait le droit de prendre et prenait en effet. Les Bouriates de la Mongolie ne vendent ni n'achètent dans l'intérieur de la communauté [1] ;

1. Pierre Kropotkine, *L'entr'aide.*

jamais, même encore de nos jours, ils ne paieraient les services l'un de l'autre ; nul ne peut être patron ou domestique. Les ouvriers kabyles, qui connaissent pourtant bien la valeur de l'argent, vont de maison en maison réparer les outils et fabriquer les charrues, non en salariés, mais en hôtes, car les outils sont chose sainte, et ce serait une profanation de toucher au « vil métal » après avoir accompli cette œuvre noble de laquelle dépend la naissance du blé [1].

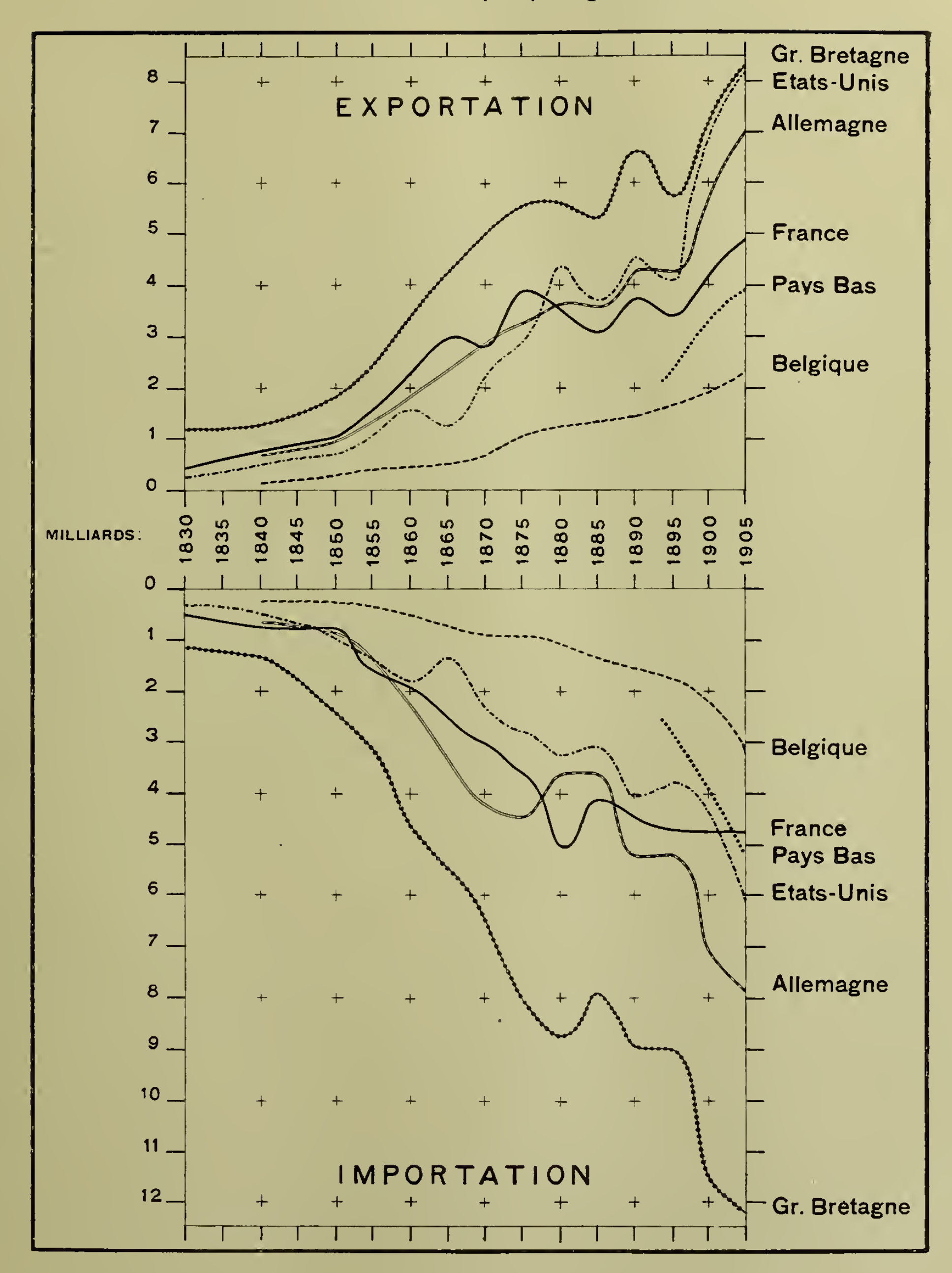
Dans tous les pays du monde, surtout au milieu des communautés rurales peu remuées par le grand ébranlement moderne, on retrouve cette pratique de la morale solidaire qui oblige à l'entr'aide et interdit l'emploi de l'argent entre voisins et amis.

Mais puisque, suivant l'antique définition, « l'étranger est ennemi », il semble naturel qu'on le dépouille : non seulement il paiera ce qu'il achète, mais si on peut lui faire payer le double ou le triple de ce que vaut l'objet vendu, l'acte sera méritoire d'après la morale de la tribu. Parmi les populations, même policées, combien d'hommes en sont encore à cette conception primitive du commerce ! Qu'on prenne pour exemple les maquignons, qui ont généralement affaire avec des acheteurs étrangers pour la vente de leurs chevaux. De même, l'Auvergnat qui descend de la foire de Salers amenant ses nobles bêtes nourries sur le gras pâturage des hauteurs connaît parfaitement les qualités et les défauts de son bétail, mais il n'en est pas moins résolu à faire valoir les unes, à cacher ou atténuer les autres, art qu'il pratique d'une manière admirable, car nul trafic ne prête mieux à la ruse que la vente des animaux. C'est le commerce des bœufs qui fait de l'Auvergnat le marchand finassier que l'on connaît, si habile à tromper par de petits moyens, à frauder sur la qualité aussi bien que sur la quantité des denrées [2].

Le principe du commerce étant, par sa nature même, essentiellement égoïste, personnel, insoucieux de tout intérêt étranger, inspiré jusqu'à un certain point par l'hostilité héréditaire éprouvée pour les gens d'autres langue et d'autre race, il en résulte que, de nos jours encore, l'opinion publique et les lois officielles respectent le malheureux qui cherche dans le crime, dans l'avilissement systématique d'autrui les éléments de sa fortune. On ne blâme point les avoués, les avocats, les magistrats qui encouragent la manie des procès, qui l'alimentent par d'interminables plaidoi-

1. Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie*. — 2. Edmond Demolins, *La Géographie sociale de la France. Science sociale*, juillet 1896, pp. 23 et suiv.

N° 580. Commerce de quelques grands Etats.



Il ne s'agit que du commerce spécial de chaque pays, les marchandises en transit n'entrant point en ligne de compte. Avant 1875, les chiffres de l'Allemagne ne sont pas officiels, à cause de la situation particulière des villes libres, tenant elles-mêmes leur statistique. On n'accorde pas toujours aux chiffres des Pays-Bas la même confiance qu'à ceux des autres Etats.

ries, discussions et paperasses; on vénère même ceux d'entre eux qui sont jugés dignes par le pouvoir de revêtir la robe rouge, symbole du droit de verser le sang; on témoigne également un grand respect au médecin qui est arrivé à la gloire en pratiquant de terribles opérations sur les corps « vils » des pauvres échoués à l'hôpital, au général qui achète ses étoiles et ses plumes d'autruche par le feu de salve sur les nègres ou sur les grévistes. Enfin, au-dessus de ces hautes classes de parvenus, on ferme les yeux sur les méfaits des marchands de chair humaine et des empoisonneurs publics, en attendant qu'après avoir fait fortune, ils se retirent dans une somptueuse villa et se livrent dévotement, sous la conduite paternelle d'un digne ecclésiastique, aux délices de la charité chrétienne. Certains districts industriels ne sont-ils pas ravagés par l'usage des eaux-de-vie pures ou frelatées, comme s'ils avaient été bouleversés par un cyclone? Le marchand de vin, le distillateur, le chimiste, qui voient leur œuvre dans cette ruine, vont néanmoins demander leurs suffrages aux malheureux votants pour se faire nommer représentants et fabriquer des lois nouvelles favorables à leur belle industrie. La façon d'empoisonner, telle est parfois dans les assemblées parlementaires la question majeure, celle qui passionne tous les partis, bien autrement que la patrie, la liberté ou l'instruction publique. On le voit bien lorsque les privilèges des « bouilleurs de cru » sont en jeu! Quelle audace! Discuter le droit traditionnel qu'a l'honnête homme de préparer savamment la boisson qui fera périr son prochain! Et que de fois, dans les campagnes, dans les cabarets des ports, dans les estamincts qui entourent l'usine, des scènes atroces ou dégoûtantes nous montrent l'effet de cette belle législation!

C'est principalement quand il s'agit de races dites « inférieures » que le commerce se gêne peu pour procéder à de fructueuses tueries. L'empoisonnement par la boisson de feu s'est fait si rapidement en certaines contrées de l'Océanie et du bas Congo, par exemple, qu'il a suffi de la durée d'une génération pour dépeupler complètement tel ou tel district largement ouvert à l'influence de la « civilisation ». La zone du Kacongo, qui confine à la mer et au fleuve, était occupée, au milieu du siècle, par une population très dense; maintenant les villages sont devenus rares, mais dans les espaces déserts se succèdent de nombreux cimetières avec leurs tombes garnies de bouteilles vides, symbole de la divinité redoutable qui les extermina. Les noirs qui

restent dans les pays contaminés sont devenus très inférieurs physiquement à ceux de l'intérieur, ils sont grêles, rabougris, inintelligents; les infirmités et les maladies en font une race abâtardie [1]. Ces considérations ont dû sans doute contribuer secondairement à décider les puissances au relèvement des droits d'importation sur les spiritueux vendus aux colonies africaines, mais la raison majeure de cette



LES ÉCLUSES DU CANAL DE SAULT-SAINTE-MARIE, ENTRE LE LAC SUPÉRIEUR ET LE LAC HURON

Parmi les statistiques de transport par eau, celles du canal de Sault accusent, et de beaucoup, les chiffres les plus élevés. Pour 1905, on donne le total de 44 millions de tonnes (6 millions en 1888, 21 millions en 1898) valant deux milliards de francs. C'est plus de deux fois le mouvement du port de Londres, mais il serait bon de savoir comment ces chiffres sont obtenus.

décision fut que le commerce des alcools finit par détruire tous les autres commerces, d'abord en supprimant la force physique et morale des indigènes, puis en les faisant disparaître.

Non seulement le commerce, dans la pratique ordinaire, est mensonge et fraude, mais aussi, par l'ignoble réclame, le commerce est inutilité, obsession et laideur. Tandis que dans l'industrie, la concurrence consiste en grande partie à découvrir de nouveaux procédés, à inventer des ma-

1. *Actes de la Conférence pour la revision du régime des spiritueux en Afrique, tenue à Bruxelles en* 1899.

chines mieux adaptées à leurs fins, dans le commerce — réserve faite pour l'art déployé dans l'arrangement des étalages — elle n'a pour effet que de mettre un certain mot le plus grand nombre de fois possible sous les yeux de l'acheteur. C'est le prospectus distribué dans les rues et qui recouvre d'une couche immonde les trottoirs de nos quartiers achalandés; c'est l'annonce lumineuse, fixe ou à éclipse, blanche ou multicolore, qui harcèle l'œil et fatigue le cerveau; c'est l'affiche installée dans les champs, peinte sur les rochers et au fond des eaux, projetée sur les nuages, et qui défigure les plus beaux endroits du globe; c'est l'annonce qui triple le poids de nos journaux et envahit tout depuis la sixième page — et beaucoup plus dans les journaux anglais et américains — jusqu'à la première, et développe tout ce qu'il y a d'instincts pervers et de bêtise latente dans l'humanité. La réclame, enfin, augmente en de vastes proportions le travail de l'Union Postale Universelle et gonfle indûment à trente et quarante milliards le nombre des envois annuels [1]. Il convient, à l'égard du mercantilisme, de mentionner la ville d'Edimbourg, où l'esprit public a été assez puissant pour amener les commerçants à se désister de leurs tentatives d'affiches lumineuses, et de penser avec reconnaissance à la presse d'opinion, au demi-quarteron de journaux hebdomadaires, aux trois ou quatre revues, qui ont rompu avec tout système d'annonces et ne s'appuient sur aucune combinaison financière.

Par ses occupations inutiles, encombrantes et malfaisantes, le commerce « fait vivre » une foule de gens, mais la société aurait certainement plus d'avantage à les nourrir à ne rien faire, en attendant qu'elle sache ramener leur activité vers les travaux d'amélioration du sol. C'est en débarrassant l'humanité de ce fatras que les réformateurs et utopistes ont beau jeu pour ne demander à chaque adulte de la Cité future que trois ou quatre heures de travail intelligent par jour.

Actuellement, dans chaque pays, le chiffre des transactions commerciales est pris comme étalon de la prospérité. Le point de vue contraire serait plus logique : mieux le sol est utilisé par les habitants, moindre devient la nécessité de faire voyager les denrées: plus intelligent est le travail de leurs usines, moindre devient l'échange des produits. Au lieu de considérer le commerce comme un fétiche, il y a lieu, pour chaque groupe humain, d'étudier quelle serait la meilleure application

1. En 1901, le nombre des envois par la poste a été de 30 milliards et il augmente considérablement chaque année.

N° 581. Principaux ports de l'Europe occidentale.



1 : 20 000 000

0 250 500 1000 Kil

L'importance des ports est caractérisée ici par le tonnage des navires, chargés ou sur lest, à l'entrée, sans cabotage. Les ports dont les noms sont inscrits sur la carte reçoivent plus de 3 000 000 de tonnes; ceux qui sont indiqués par un point ouvert, plus de 2 000 000; ceux marqués par un point noir, au moins 1 000 000. Il faut d'ailleurs remarquer qu'il y a des divergences notables dans la manière dont la statistique des ports est établie dans les divers pays, et que l'importance réelle ne devrait tenir compte que des marchandises manutentionnées sur les quais et aucunement de la jauge de passage.

Quoi qu'il en soit, voici les ports du globe pour lesquels le tonnage à l'entrée, sans cabotage, est le plus considérable pour 1905 (millions de tonnes) : Londres 18,7; Suez 18,3 ; Constantinople 15,3; Liverpool 14; Cardiff 11,8; Hambourg 10,4; New-York 10,2 ; Hongkong 9,8; Anvers 9,8; Singapur 9,4; Newcastle 9,2 ; Marseille 7,7 ; Rotterdam 7,6 ; Montevideo 6,8 ; Gênes 6,4. Viennent ensuite (ou précédemment ? Changhaï) Naples, Boston, Hull, Glasgow, Lisbonne, etc.

des forces naturelles dont il dispose et de sa propre activité, puis de les répartir avec sagacité entre l'agriculture, l'industrie et le commerce.

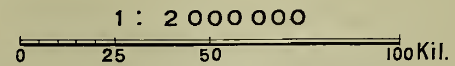
Certes, le commerce qui mène à la fortune ne manque pas d'assurer la considération au commerçant, cependant il reste quelque chose de l'antique morale qui interdisait au frère de vendre au frère, au citoyen de trafiquer avec un autre citoyen, et l'on ressent au fond de soi une mauvaise conscience de toutes ces opérations. Il en résulte qu'on cherche volontiers une victime expiatoire portant la faute de tout le peuple, comme jadis le bouc Azazel, chassé hors du camp des Hébreux. Cette victime sera l'étranger contre lequel, à l'accusation de fraude, on peut ajouter toutes celles qui se sont amassées de siècle en siècle contre les gens nés par delà l'horizon. Tant qu'on a besoin de cet étranger, parce qu'il est vraiment indispensable pour telle ou telle industrie ou branche de commerce, on s'arrange de manière à le tolérer, même à lui faire bonne figure, mais dès qu'il a cessé d'être nécessaire on le conspue, on le persécute, si même on ne va pas jusqu'à le chasser ou l'occire. Pendant la guerre franco-allemande, tout résidant né au delà du Rhin était brutalement expulsé de France, mais je connais une ville d'où l'on se garda bien de renvoyer le pâtissier allemand, reconnu comme indispensable à tous les diners fins de la bourgeoisie. En grommelant, on lui permettait même d'exprimer tout haut sa joie des malheurs de la France.

Ainsi ont fait les peuples d'Europe pour les Tziganes, ces descendants de caste hindoue errant jadis de village en village, de foire en foire, pour échanger des chevaux, étamer des casseroles, vendre des simples, dire la bonne aventure. Aussi longtemps que ces nomades furent les plus habiles dans ces diverses industries, il fallut bien s'accommoder de leur passage et de leur bref séjour sur le champ de foire ou dans quelque lande voisine; mais dès que la société locale eut parmi les siens tout un personnel de maquignons, de rétameurs, d'herboristes, de sorciers, aussitôt les Bohémiens de passage furent accusés de tous les crimes, on vit en eux des voleurs de chevaux et surtout des ravisseurs de femmes et d'enfants. Soupçonnés et décriés, chassés des communes rurales, traqués dans les villes et les bourgs, il ne leur restait, sous peine de mort par inanition, qu'à tâcher de se perdre dans le prolétariat par la dispersion. D'ailleurs ils étaient

tenus pour si peu de chose que les lois ne semblaient pas faites pour

N° 582. Hongkong et Canton.

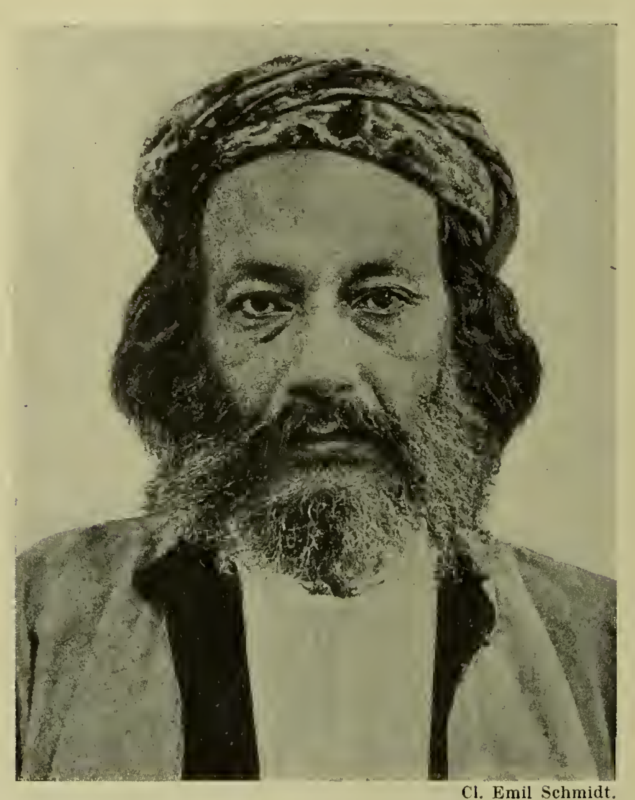
1 : 2 000 000



En 1905, 8555 navires jaugeant 9 863 325 tonnes de registres entrèrent à Hongkong. En ajoutant le cabotage (16 709 jonques et 900 barques à vapeur), on arrive à 11 328 015 tonnes à l'entrée. On ne possède naturellement pas de statistique pour le port de Canton. Le territoire anglais est limité par un trait discontinu.

eux; on les emprisonnait ou les déportait par mesure administrative; nombre d'entre eux, sous le deuxième empire napoléonien, furent ainsi

expédiés dans la Guyane, d'où ils ne sont point revenus. Du moins dans l'Europe orientale a-t-on dû les respecter davantage à cause de leur grand nombre : ainsi, en Hongrie, où ils sont près de cent mille et où leur talent musical les rend absolument indispensables dans toutes les noces et fêtes de villages, on les a, de force, fixés au sol en leur donnant des terres qu'ils finissent par cultiver comme leurs voisins d'autres races.

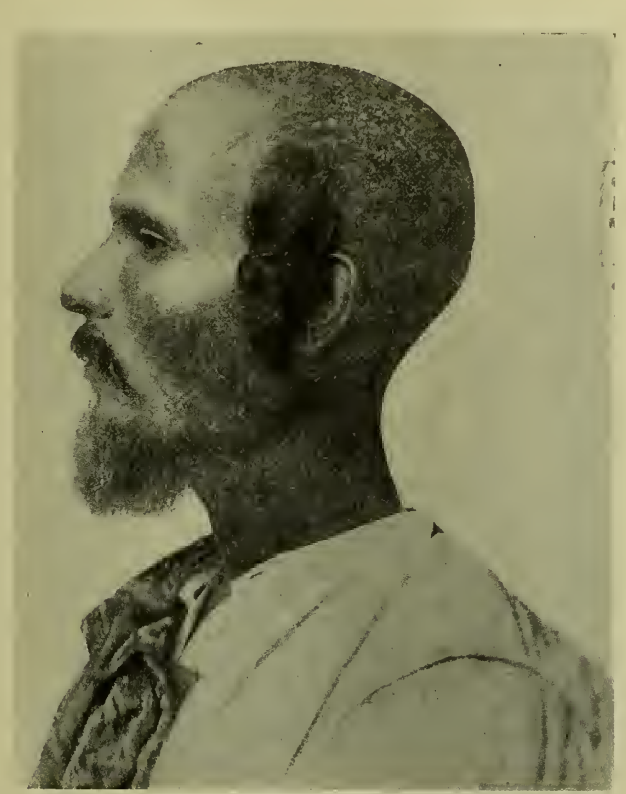


Cl. Emil Schmidt.

JUIF BLANC, MARCHAND À COCHIN, MALABAR

Le Juif est aussi un de ces étrangers que l'on hait, non point à cause de ses défauts dont le prétendu Aryen d'Europe ou d'Amérique serait indemne, mais précisément en vertu du vice que l'on partage avec lui. On l'accuse d'aimer trop l'argent et de se le procurer bassement. Or, n'est-ce pas là ce qu'on pourrait reprocher aussi à tous ceux, de quelque race ou de quelque religion qu'ils soient, qui vendent à faux poids des marchandises avariées, à tous ceux qui acceptent de celui qui les salarie des outrages ou du moins des paroles, des gestes de mépris, à tous ceux qui ramassent l'argent dans le sang et dans la boue ? Ils sont légion. Même l'éducation que l'on donne presqu'universellement à la jeunesse consiste à lui enseigner de réussir quand même. Et si, dans la concurrence, le Juif est plus heureux que le soi-disant chrétien, celui-ci ne déteste-t-il pas son rival parce qu'il obéit à une jalousie d'esclave ? On lui en veut à la fois de ses vilenies personnelles et de celles que l'on commet en essayant de le distancer dans la course vers la fortune.

Le fait d'être séparés par des signes distinctifs des autres citoyens ou sujets d'un pays signale les Israélites aux haines de la foule. En effet, quoique ne possédant point de territoire en commun et ne parlant point le même langage, les Juifs constituent à certains égards une nation, puisqu'ils ont conscience d'un passé collectif de joies et de souffrances, le dépôt de traditions identiques ainsi que la croyance plus ou moins illusoire à une même parenté. Unis par le nom, ils se reconnaissent comme formant un seul corps, sinon national du moins religieux, au milieu des autres hommes. De la Chine à la Californie, de l'Ethiopie à l'Angleterre et au Maroc, ils pratiquent une certaine solidarité. Mais les différences sont fort grandes entre les divers centres de groupement, Pologne, Palestine, Macédoine, Hollande. Autant de pays, autant de langues diverses, et la centième partie d'entre eux au plus connaît l'idiome dans lequel sont écrits les livres sacrés. Les Juifs dépendent, suivant les contrées, des gouvernements les plus différents; en certains pays, ils prennent part à la vie politique, ils en sont complètement exclus ailleurs; enfin, quoi qu'on ait prétendu, ils appartiennent aux races les plus distinctes. Là où une même foi et la solidarité économique viennent à manquer, la communauté de nation cesse également. Autrefois, le prosélytisme religieux avait fait les Juifs : de nos jours l'indifférence les défait. Innombrables dans nos sociétés modernes sont ceux qui, nés Juifs, ont cessé de l'être.



Cl. Emil Schmidt.

JUIF NOIR, OUVRIER A COCHIN, MALABAR

Sans s'arrêter aux impressions personnelles que reproduisent les voyageurs ni aux affirmations plus ou moins précises que transmettent les Juifs eux-mêmes, aveuglés par leur nationalisme, les ethnologistes modernes étudient les crânes et les autres caractères anthropologiques présentés par les soi-disant Israélites des diverses contrées. Or, il se trouve précisément que les têtes juives ne ressemblent à celles des Arabes proprement dits, c'est-à-dire aux Sémites par excellence, que dans la péninsule même de l'Arabie et dans les contrées voisines, notamment au nord de l'Afrique. En effet, les Arabes se rattachent par le type aux négroïdes, la partie postérieure de leur crâne étant fortement développée. D'autre part, les Juifs du Caucase sont presque tous brachycéphales et leur indice moyen varie de 80 à 83 : c'est dire que ces caractères ressemblent à ceux des populations au milieu desquelles ils résident (Ikov). Le même phénomène se retrouve dans tous les pays du monde où se sont établis des Juifs. Le Juif polonais a la tête du Polonais ; le Juif portugais a la tête du Portugais. Même la forme du nez aquilin que l'on est généralement convenu d'attribuer aux Juifs, ni la courbe en 6 de l'aile nasale ne sont plus communes chez les hommes de la religion mosaïste que chez leurs voisins[1].



Cliché du *Globus*.

FEMME ARABE D'EL-GOLEA

1. Meyer, Kopernicki ; William Ripley, *Racial Geography of Europe, Apleton Science Monthly,* 1898 et 1899.

Et cependant, il y a des différences, non seulement physiques mais aussi morales. Elles n'ont pas l'importance fondamentale qu'on s'imagine souvent, mais c'est parce qu'elles existent qu'il y a tendance naturelle à les exagérer. La question est de savoir si ces différences proviennent de la race ou si elles sont explicables par les conditions économiques. Ainsi les Juifs sont presque généralement plus petits de taille que les peuples au milieu desquels ils vivent. Mais la stature n'est-elle pas en rapport direct avec le bien-être et, dans toutes les parties d'une même population, n'observera-t-on pas ces contrastes de taille en raison même du confort de l'existence? Ainsi, en Angleterre, les Israélites enrichis depuis plusieurs générations ont échappé à cette prétendue loi d'une infériorité de taille et l'on n'a pas constaté qu'ils soient à cet égard au-dessous des Anglais chrétiens. Les Juifs pauvres sont non seulement trop petits, relativement à la normale, ils ont aussi une trop faible capacité des poumons et leur tour de poitrine n'atteint pas la moyenne : évidemment cette tare physiologique est due au fait d'une nourriture insuffisante pendant de nombreuses générations ; mais d'autre part, les Juifs, accoutumés à la sobriété forcée, en ont tiré cet avantage de s'accommoder plus facilement au milieu et de vivre beaucoup plus longtemps que leurs voisins. Sur 100 Américains, la moitié n'atteint pas 47 ans, tandis que la moitié des Juifs des Etats-Unis ar-



Cliché du *Globus*.

CHAAMBA D'EL-GOLEA

rivent à 71 ans ; sur 1000 enfants amérieains, 453 meurent avant l'âge de sept ans et seulement 217 enfants juifs.

Le fait est eonstant : les 2000 Juifs dont Ripley donne les mensurations présentent, non le type sémitique semblable à eelui de l'Arabe mais eeux des peuples parmi lesquels ils vivent et avee lesquels ils sont physiquement mélangés. Il est done eertainement inadmissible que l'on parle des Juifs eomme d'un peuple de raee pure et qu'on les oppose eomme « Sémites » aux prétendus « Aryens » que représentent les Européens d'Orient et d'Oeeident. A l'époque de la ferveur religieuse, les adorateurs du Dieu unique prêehaient leur foi avee la passion de l'enthousiasme et souvent les foules furent entraînées à leur suite apportant des éléments ethniques nouveaux dans l'assemblée des eroyants. C'est ainsi que des Arméniens, à l'exemple de leurs rois, s'introduisirent en foule dans le monde juif, auquel ils ressemblaient d'ailleurs par leurs habitudes nomades et leurs pratiques eommereiales. Plus tard, d'autres « Juifs », par eentaines de mille, n'étaient autres que les Khazares des régions du Don, de la Volga, du Dniepr se eonvertissant à la religion de Moïse qui disputait alors la domination de l'Europe orientale à l'Islam et au eulte des ehrétiens. De même, des eonversions en masse à la foi juive eurent lieu dans la Maurétanie, et, quant aux adhésions individuelles, il s'en produisit de tout temps, même aux époques de perséeution ; eneore de nos jours, en pleine période d'indifférenee, on pourrait en eiter quelques-unes. Le earaetère réellement démoeratique, populaire du judaïsme lui a donné eette foree de préhension qu'il a toujours possédée malgré les haines dont il fut poursuivi. On sait qu'au huitième sièele, des Juifs de Babylone se révoltant eontre le despotisme des prêtres, qui voulaient imposer leurs interprétations personnelles eomme d'inspiration divine, eonstituèrent la seete indépendante des Karaïtes, qui revendiquèrent toujours avee énergie leur droit d'étude et d'exégèse individuelles. Or, à eet égard, toutes les synagogues juives, à l'exception de eelles qui sombrèrent dans l'inertie, ont été quelque peu Karaïtes. La eohésion des Juifs, à travers les sièeles et dans tous les pays du monde, a été maintenue par l'effaeement relatif du rôle des prêtres. Les rabbins ont à peine le earaetère sacré, ee sont plutôt des « premiers entre les pairs ». Il en est résulté que l'ensemble de la nation a pu eonserver sa souplesse et son élastieité, s'aeeommoder au milieu ehangeant, vivre enfin. Momifiés avee des prêtres dans une doetrine et une politique

immuables, ils n'auraient pu dépasser les mauvais jours du moyen âge [1].

Unis par la religion, constitués par elle en nation semi-nomade ayant ses lieux de groupement dans tous les centres de civilisation, les Juifs ont été maintenus et, pour ainsi dire, forgés et soudés par les conditions économiques. Le fait seul de prendre le même nom, malgré la différence des origines, de participer aux mêmes cérémonies, d'appliquer dans leurs relations une même méthode et de se montrer solidaires devant les autres nations ne pouvait à la longue qu'aboutir à donner des caractères communs à tous ceux qui se disent frères en Israël : de la diversité primitive surgit forcément une apparence d'unité. En outre, il importe de tenir en considération la naissance et le développement d'un type professionnel qui s'est formé graduellement chez les Juifs par suite des occupations analogues auxquelles ils étaient condamnés par le milieu. Partout où ils se présentaiènt, leur qualité d'étrangers les rendant naturellement suspects à la population dominante, ils se groupaient spontanément dans les villes où ils trouvaient le plus de facilité pour l'exercice de leurs métiers, et où ils avaient en même temps le plus de chances d'échapper aux grossières manifestations de la haine populaire.

En fait ou en droit légal, le travail de la terre leur était interdit, et, de génération en génération, pendant des siècles et des siècles, ils désapprirent la culture du sol que leurs ancêtres, les Beni-Israël, avaient pratiquée autrefois dans les vallées de la Terre Promise. Pour eux, l'occupation par excellence fut celle que, d'ailleurs, ils avaient apprise de leurs patrons les Phéniciens dans tous les ports de la Méditerranée : ils mobilisaient les fortunes en facilitant les transactions : ils prêtaient et empruntaient pour le compte de tiers, servaient d'intermédiaires et de banquiers aux chrétiens qui avaient à cacher leur avoir pour le soustraire aux exigences de l'Etat ou à la rapacité des seigneurs et des prêtres. Nombre de Juifs, qui n'avaient pas assez de ressources pour s'occuper de gérer ainsi les affaires d'autrui, recouraient aux métiers de joaillier et de changeur, qu'il eût été presqu'impossible à des résidants chrétiens d'exercer, car, pour le transport de monnaies et des matières précieuses, il était indispensable de correspondre avec des hommes de confiance dans tous les pays étrangers. Seuls les Israélites jouissaient de ce privilège

1. Chmerkin, *Conséquences de l'antisémitisme en Russie.*

que leur donnait le cosmopolitisme. Quant au gros des communautés juives, il lui fallait s'ingénier pour vivre, surtout de ces métiers auxquels on peut vaquer à domicile de manière à éviter les cris et les outrages. Mais les profits de ces petits travaux sont minimes et la lutte pour la vie serait des plus difficiles pour les Juifs prolétaires si l'excès du malheur ne les avait obligés à une grande solidarité.

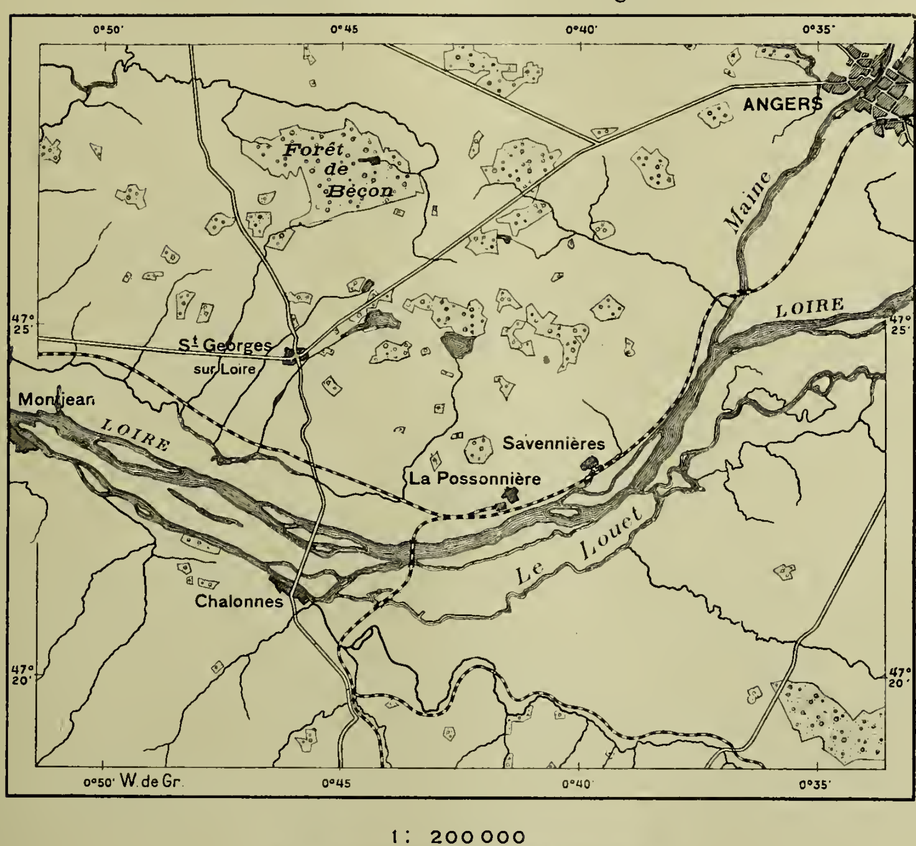
Le petit nombre de métiers et de professions exercés par les Juifs, et surtout l'importance majeure donnée dans leur existence au commerce de l'argent, a certainement contribué pour une très forte part à leur créer un type particulier qui permet souvent de les distinguer parmi les autres éléments ethniques et sociaux. La morale professionnelle, qui se maintient durant un grand nombre de générations et qui se fortifie du père au fils et de l'aïeul au petit-fils sans être neutralisée ou combattue par une autre morale professionnelle, finit par acquérir une puissance irrépressible [1], l'amour du gain sans scrupules finit par se lire dans chaque regard, dans chaque geste, dans chaque expression des traits et mouvements du corps. Des millions de caricatures représentent le Juif aux mains crochues, à l'échine souple, au sourire captieux, au nez d'oiseau menteur ; mais ce n'est point là un type de race : il faut y voir une déformation temporaire, destinée à disparaître avec les causes qui l'ont fait naître, c'est-à-dire avec les conditions de la propriété et la concurrence commerciale. « C'est le ghetto, a-t-on souvent répété, c'est le ghetto qui a fait le Juif » ! En ouvrant les grilles du lieu maudit, on l'a plus qu'à demi déjudaïsé.

Mais il est facile de comprendre que, devenu plus libre ou même promu au rang de citoyen dans les mêmes conditions que les gens des autres cultes, le Juif veuille également échapper à l'opprobre qui pèse toujours sur les affranchis. Tandis que la masse des Israélites se borne à s'accommoder de son mieux aux circonstances, et compte sur la « patience et la longueur de temps », grands réparateurs des injustices, certains descendants incontestables de banquiers, de rabbins juifs, cherchent bassement à se perdre parmi les chrétiens, à faire oublier leur origine; mais d'autres, de plus noble métal, restent fiers de leur passé, revendiquent hautement leur nom, s'attachent à leurs légendes et, même, lorsqu'ils ont cessé de croire, se réclament encore de la religion antique.

1. Ed. Hartmann, *Das Judenthum.*

Nombre de ces Juifs, trop étroitement patriotes pour se sentir solidaires avec d'autres que les gens de leur race, ont même songé à se créer une vraie patrie matérielle, avec lois spéciales et frontières. Or, quel pays

N° 583. Travaux de la Loire navigable.



De juillet 1904 à octobre 1907, les travaux effectués entre l'embouchure de la Maine et Montjean (24 kilomètres) ont assuré un chenal de 1,40 mètres de profondeur aux basses eaux, alors qu il existait auparavant de nombreux seuils recouverts de quelques centimètres d'eau seulement. La pose des épis latéraux et le creusement du chenal, par le bras de la Guillemette passant devant Savennières, puis, en aval du pont du chemin de fer, par celui de Chalonnes, n'ont coûté que 1 160 000 francs. En aval de La Possonnière, le bras nord prenait 80 à 85 0/0 du débit de la Loire, mais la présence sur le bras sud d'une mine de houille anthraciteuse et de fours à chaux ont forcé le bief navigable à suivre cette dernière voie.

peut convenir pour devenir la patrie des Juifs si ce n'est la Judée, la « terre de Promission », où se dressa jadis le temple de Salomon et où chaque rocher, chaque terrasse d'oliviers, chaque fontaine porte un nom sacré. Il est vrai que cette terre sainte n'est point à leur disposition et que, pour y entrer, il faut en demander humblement l'autorisation à un maître étranger, à un homme de religion ennemie, mais qui sait? ne

sont-ils pas le Peuple du miracle, et le Seigneur qui les guide n'a-t-il plus la force de son bras?

De tout temps, depuis la grande dispersion des Juifs par les armées romaines, la Palestine garda quelques résidants de l'ancienne nation, soit des fanatiques cachés dans les cavernes ou dans les ruines, soit des malheureux vivant de rapine et de mendicité. Grâce au rétablissement d'un régime de paix entre les cultes, le nombre des Israélites, rappelés dans la mère-patrie par la fascination du saint lieu, était devenu assez considérable. Au milieu du dix-neuvième siècle, on en comptait une vingtaine de mille à Jerusalem, près du double dans l'ensemble de l'ancienne Terre Sainte. Mais la grande majorité de ces Juifs n'étaient autres que des parasites déchus, s'imaginant que leurs prières et leurs redites leur donneraient le droit de vivre aux dépens des fidèles du monde entier. Ils réclamaient comme leur dû la *chaluka*, c'est-à-dire le budget de bienfaisance et de piété recueilli dans les villes de l'Europe, et lorsque des novateurs pensèrent à utiliser ce budget pour encourager le travail, non pour faciliter la paresse, la sainte populace poussa des cris d'indignation.

Deux autres classes de Juifs s'opposèrent à l'idée d'une restauration du peuple d'Israël par l'émigration en Palestine : les Juifs complètement européanisés, qui ne parlent pas hébreu, qui ignorent même le jargon judéo-germain et qui ne pensent plus à la juive, et les « Pieux » par excellence, les Khassidim, qui ne veulent à aucun prix reconnaître dans leur « Terre Sainte » la suzeraineté d'un maître impie et qui ne rentreront dans le pays que l'Eternel leur a donné que sous la direction de leur Messie, le Juge des Vivants et des Morts. De ces opposants, les uns ne sont plus de véritables Juifs, les autres le sont à outrance et refusent de s'accommoder lâchement au monde tel que l'ont fait les Gentils. Mais entre les deux partis extrêmes, il y a place pour les « opportunistes » qui acceptent de rentrer dans la terre des aïeux en demandant la protection du Sultan, en se faisant les clients des consuls européens. D'ailleurs, il s'agit ici d'une expérience économique et sociale du plus haut intérêt. Serait-il vrai que les Juifs, voués héréditairement au brocantage, au petit commerce, au maniement des métaux, soient devenus incapables de reprendre l'industrie des ancêtres et de cultiver les champs, d'élever la vigne et l'olivier? On avait nié que cette transformation fût possible, mais des Juifs ont voulu prouver par leur exemple qu'ils peuvent



TARIFS DOUANIERS



Rapport moyen entre les droits de Douanes et la valeur des marchandises importées.

Moins de 5% | 5 à 10 % | 10 à 20 % | 20 à 30 % | Plus de 30 %

Échelle moye

0 1000

T CABLES SOUS-MARINS

(.G Bartholomew)



Câbles appartenant à des Compagnies Anglaises.

,, ,, d'autres Compagnies.

Mers impraticables 6 mois par an.

Mers toujours libres de glace.

125 000 000

10 000 Kil.



renouer la tradition par-dessus les âges : telle est la cause qui a donné lieu à la fondation de colonies agricoles autour de Jaffa, en Galilée, et même par delà le Jourdain.

Le mouvement débuta par l'achat d'un jardin aux frais d'un millionnaire juif. Puis l'Alliance israélite universelle fonda en 1860 une école d'agriculture, et divers potentats de la banque, entre autres celui auquel les badauds politiques ont souvent prêté l'ambition d'acheter la Palestine au Sultan et de s'y constituer un royaume, achetèrent des terrains de culture dans les endroits les plus favorables. En 1891, il existait déjà vingt-quatre colonies juives, d'une superficie de 25 000 hectares, en Palestine; deux mille agriculteurs israélites y travaillaient et se servaient en outre de la main-d'œuvre indigène. Quelques-uns de ces établissements jouissaient d'une réelle prospérité, et le problème était résolu, surtout pour les colons intelligents sortis des universités russes et poursuivant dans l'exploitation du sol une œuvre vraiment scientifique. Actuellement, toutes les colonies sionistes, sauf une, sont établies sur le principe de la propriété individuelle.

Déjà des expériences de même nature avaient été faites en Macédoine. Dans son livre de l'*Hellénisme Contemporain*, Victor Bérard parle de la communauté juive de Kastoria qui, sous la pression des circonstances, par suite d'un changement de direction dans les voies commerciales avec Salonique, a dû s'occuper de l'exploitation directe des terres dont le jeu des intérêts l'avait nantie. Mais la culture à laquelle s'adonnent les Israélites de Kastoria, de provenance espagnole comme ceux de Salonique, est surtout l'industrie maraîchère et celle des vergers, travaux qui demandent plus de méthode et de soins minutieux que ceux de l'agriculture proprement dite : on peut dire de ces Juifs que dans leur nouveau métier ils restent artisans [1]. De même les colonies d'émigrants juifs auxquels on a donné des terres considérables à Vineland, dans la péninsule du New-Jersey, que limite au sud la baie du Delaware, sont devenues fameuses sur les marchés des grandes cités avoisinantes par l'excellence de leurs fraises, groseilles, myrtilles et autres baies : des milliers de familles juives s'occupent dans le district de cette espèce de jardinage que l'on pourrait presque comparer, pour la préciosité du travail, à une autre industrie israélite, celle des bijoux. Les mêmes

1. Victor Bérard, *La Turquie et l'Hellénisme contemporain*, p. 320.

observations ont été faites pour les colonies de réfugiés sémites récemment établies dans la République Argentine.

Ainsi la société actuelle, dans ses mouvements de rapide transformation, présente encore toutes les survivances des anciennes formes d'industrie et de commerce. Toutes les pratiques séculaires de production, de mise en œuvre et d'échanges subsistent encore çà et là,



Cl. Kuhn, Paris.

LONDRES. LE ROYAL EXCHANGE

A gauche, la Banque; à droite, Mansion House.

et très probablement on retrouverait encore sur la lisière de quelque forêt sombre ou sur les plages d'une île écartée ce troc bizarre de denrées qui se faisait entre ennemis se cachant les uns aux autres : pendant la nuit, les producteurs déposaient leurs objets de vente en un lieu apparent, et la nuit suivante, ils venaient chercher ce que les acheteurs avaient mis à la place. Peut-être la coutume a-t-elle disparu de l'île de Ceylan, jadis le lieu classique mentionné dans les ouvrages d'économie politique, mais si les Veddah ont été amenés aux pratiques usuelles de la vente et de l'achat par l'influence des populations qui les pressent de toutes parts, Hindous et Dravidiens, Européens de Hollande, d'Angleterre ou d'Ecosse, tels nains timides des forêts africaines ont encore trop conscience du monde d'images et d'impressions qui les

sépare des autres hommes à face noire pour qu'ils osent opérer librement leurs échanges avec eux : la nature humaine continue de les tenir dans la terreur primitive.



Cl. Kuhn, Paris.

NEW-YORK, WALL STREET

De même, existe toujours le petit commerçant, accroupi derrière une planchette qui porte quelques bananes, des amandes, des arachides ou des bonbons de couleur, passant ainsi une existence entière sans autre horizon intellectuel que des tas de petits sous se substituant à ses autres tas de menues denrées. Ce trafic infime est à l'extrémité d'une chaîne dont l'autre bout est occupé par le commerce mondial : d'un

côté des fils presqu'invisibles aboutissant aux plus humbles des êtres humains; de l'autre d'immenses et puissants réseaux embrassant des peuples entiers et s'étendant de minute en minute au moyen des forces que donnent la vapeur, l'électricité, toutes les découvertes auxquelles travaillent incessamment les armées de physiciens et de chimistes. Entre ces deux extrêmes se présentent toutes les formes intermédiaires en un chaos apparent sous lequel on ne retrouve pas sans peine l'ordre qui commence à se dessiner au-dessous. Le manque de solidarité dans les intérêts est tel que les classes en sont arrivées à désirer le malheur les unes des autres afin d'en profiter pour leurs petits avantages respectifs.

Non seulement l'humanité est divisée en nations ennemies qui voient dans la haine un sentiment patriotique; chaque nation se subdivise en corps secondaires qui ont un « esprit » différent et hostile. Le soldat hait le bourgeois et celui-ci méprise l'ouvrier. Le vêtement, les occupations, les traditions — mais, avant tout, les intérêts — créent des rivalités et des ambitions absolument contraires. Pour un avantage particulier, on va jusqu'à désirer un désastre public; tel médecin, tel fossoyeur souhaite des épidémies au risque d'être emporté lui-même par le fléau; le militaire veut les batailles où la mort l'attend peut-être, l'avocat recherche les procès, et le marchand d'alcool encourage l'ivresse. Les riverains de la mer chargés d'entretenir et de réparer les digues de défense se félicitent quand une tempête détériore les remparts et menace de les noyer; la paye est double alors : on a besoin d'eux; ils grandissent dans l'estime et sur le marché des hommes.

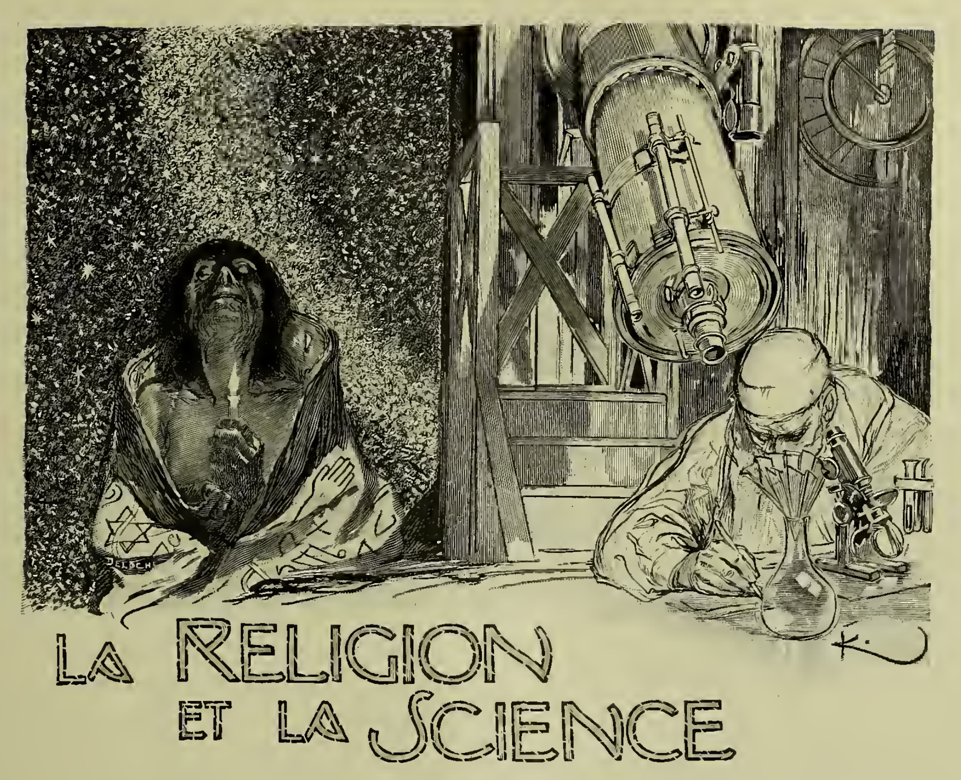
Et pourtant, sous le fourmillement des vibrions acharnés à leur entre-destruction, on sent la tendance générale des choses à se fondre en un corps vivant dont toutes les parties seront en interdépendance réciproque et finiront même par associer les ennemis, par faire de chaque trafiquant le répartiteur délégué à la distribution des produits qu'il reçoit : organisme à l'unisson du rythme universel dans le mécanisme immense. D'autre part, les quelques hommes puissants qui croient diriger l'ensemble formidable des échanges sont associés à des millions et à des millions d'individus qui par les conditions mêmes de leur existence déterminent les opérations commerciales en dépit du « libre arbitre » de spéculation que s'attribuent les détenteurs du capital.

Tout serait en voie de composer un cosmos harmonieux où

chaque cellule aurait son individualité, correspondant à un libre travail personnel, et où tous s'engrèneraient mutuellement, chacun étant nécessaire à l'œuvre de tous. Le mécanisme fonctionnerait parfaitement si, par une survivance encore souveraine, chacun ne se croyait tenu d'avoir en main un signe représentatif de son droit à la consommation, c'est-à-dire la pièce d'argent, le « rond » de métal. Acheter et vendre sont encore les mots d'ordre de ceux qui entrent dans la vie, mais des indices précurseurs nous font comprendre déjà que ces mots seront un jour abolis. La Production libre et la Répartition équitable pour tous, telle est la réalisation que nous exigeons de l'avenir.







Une nouvelle force est entrée dans le monde, celle que donne la connaissance du nombre et de la mesure, apportant avec elle un plus grand équilibre moral.

CHAPITRE X

IDENTITÉ PRIMITIVE, PUIS LUTTE DE LA SCIENCE ET DE LA RELIGION
STATISTIQUE DES CULTES. — RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE
CHRÉTIENTÉ, ISLAM, BOUDDHISME. — EFFACEMENT GRADUEL DES DOGMES
RALLIEMENT DES FORCES RÉTROGRADES VERS LA CITADELLE RELIGIEUSE
MOINES ET NONNES. — L'ÉGLISE ET L'ARGENT. — DOMAINE DE LA SCIENCE
SAVOIR POSITIF ET MYSTICISME. — SCIENCE ET SAVANTS

L'évolution dans laquelle l'humanité se trouve actuellement engagée a créé une opposition bien tranchée, une guerre sans merci, entre la science, c'est-à-dire la recherche objective de la vérité, et l'ensemble des sentiments, des croyances et des survivances fétichistes que l'on appelle religion. C'est même un des caractères essentiels de l'ère contemporaine que cette lutte acharnée, représentée par une littérature des plus abondantes. En vain quelques théologiens, qui sont en même temps versés

dans les sciences profanes, protestent-ils contre cet état de choses, voulu d'ailleurs, ils ne devraient point l'oublier, par Dieu lui-même, si l'on en croit le premier chapitre de la *Genèse*. La religion y interdit à l'homme de toucher au fruit de l'arbre de la Science, trop savoureux pour nous, et maintenant, à son tour, la science révèle que les fruits de la religion ne nourrissent pas l'homme.

Toutefois cette antinomie irréductible, soutenue de part et d'autre par des champions ardents, est un fait relativement moderne, puisque science et religion se confondaient autrefois, provenant également de la recherche des causes. L'homme ne peut admettre qu'il ne comprend pas les apparences du monde qui l'entoure : il veut se les expliquer à toute force, mais il ne se montre pas difficile sur les raisons qu'on lui donne et souvent il se contente d'un mot, de paroles dépourvues de sens, qui, plus tard, dans les dogmes religieux, prendront le nom de « mystères ». C'est ainsi que, à son origine même, la recherche de la vérité se mêle d'erreurs et d'un bagage inutile de phrases ne signifiant rien. Le coupable est le père qui répond par à peu près aux « pourquoi » de son enfant, ou bien l'homme de génie qui se trompe sur l'explication des phénomènes de la nature ambiante. Néanmoins l'un et l'autre furent les premiers savants pour de plus ignorants qu'eux et, chez les peuples primitifs, le piagé, le chamane, le mage, de quelque nom qu'on le désigne, est à la fois l'instituteur et le prêtre : les deux offices n'y sont pas encore différenciés. Celui qui apprend par l'observation directe et qui donne un corps à ses fantaisies sur l'au delà vaticine d'une même voix la vérité et la chimère.

Mais tout progrès en connaissance devait amener forcément la séparation des éléments primitifs, devenus de nos jours la religion et la science. Toute découverte préparait à une lutte entre le nouveau venu et le mage antique auquel la foule avait jusque-là reconnu le privilège du savoir. Le novateur révolutionnaire ne pouvait renoncer à proclamer ce qu'il croyait être la vérité et maintenait son dire envers et contre ceux dont les enseignements se conformaient encore aux anciennes formules ; de son côté, le conservateur, dont les imprudents venaient attaquer la position, menacer la gloire, défendait énergiquement les « droits acquis », employant toutes les armes qu'il avait à son service, surtout celles qui étaient assez puissantes pour supprimer la voix de l'adversaire. C'était la guerre à outrance entre la « vérité » de la veille et

celle du lendemain. La première avait pour elle toute l'armée de la routine ; autour de la seconde se groupaient les audacieux qui sortent des chemins battus, et c'est ainsi que, de siècle en siècle, par des ségrégations successives, l'humanité s'est toujours séparée en deux classes; il ne s'agit pas de celles qui se sont formées autour de la conquête matérielle du pain, mais de la différence d'opinions quant à l'interprétation des causes. Il est vrai que, chez la plupart, cette divergence des idées coïncidait avec la rivalité des intérêts; toutefois des mobiles intellectuels et moraux intervenaient dans la lutte entre les formulaires anciens et les enseignements nouveaux, présentés sous une forme plus libre et avec un mélange plus ou moins considérable de vérités observées.

De nos jours, l'antagonisme a pris un autre aspect et un caractère plus précis qu'il ne fut jamais, car il ne s'agit plus de croyances en contradiction les unes avec les autres et comportant également une sanction divine par delà les âges et les temps : actuellement la religion seule se réclame de Dieu comme révélateur de toute vérité, tandis que la science, ayant coupé le pont qui rattachait l'Homme à l'Inconnu, ne cherche la vérité que dans l'observation de la nature, contrôlée par l'expérience et guidée par elle d'hypothèse en hypothèse. Il n'y a donc plus de conciliation possible entre les deux méthodes du savoir, l'une acquise sans effort, par un simple don du ciel, l'autre obtenue par un travail incessant, par un labeur qui se continue jusqu'à la mort. Il faut que l'une cède à l'autre, et même on peut déjà pressentir à laquelle des deux appartient la victoire. Récemment encore, les traditions du passé, appuyées sur les injonctions de l'Etat et sur les préceptes de l'enseignement officiel, donnaient en toutes choses le premier rang à la religion, exigence d'ailleurs très légitime pour ceux qui voyaient en tout la volonté d'un maître universel, sans cesse intervenant. Mais il en est autrement pour la société civile, qui apprend désormais à se gérer elle-même et qui doit, par conséquent, se déterminer par une adaptation de plus en plus intime aux conditions du milieu. Dans ce cas, ce n'est pas seulement la première place, c'est la place unique à laquelle la science a droit dans le gouvernement des hommes. La religion prise dans son sens ordinaire ne doit plus être considérée que comme un ensemble de survivances à classer dans le musée des antiques.

Tout d'abord, il convient de ne donner aucun sens aux prétendues statistiques relatives aux sectateurs des religions diverses. Des évalua-

tions de ce genre ne sauraient avoir de valeur que si les individus, au lieu d'être comptés en bloc par millions et par millions d'après les registres de la population civile, étaient véritablement interrogés par de compétents psychologues : ne professe une foi sincère que l'homme capable de souffrir pour elle! Sinon, le moindre intérêt, une vanité quelconque, même la parfaite indifférence et le mépris peuvent être les causes d'un acquiescement verbal à une prétendue foi. C'est ainsi que les Tsiganes de tout pays sont censés appartenir à la religion dominante, quoiqu'ils en ignorent absolument les traditions et en négligent les cérémonies. De même en chaque nation, et malgré la forte empreinte religieuse que présente l'ensemble des individus qui la composent, la grande majorité vit en dehors de toute conviction personnelle, sans pensée, sans hypothèses relatives aux mystères de l'au delà, et se contente du fonctionnement de l'intelligence strictement indispensable aux occupations usuelles de l'existence. On est catholique ou protestant, musulman, sintoïste ou bouddhiste parce qu'il est convenu de l'être dans le pays qu'on habite. Soit par ignorance des uns, soit par nonchalance des autres, on se trouve même être désigné par une appellation religieuse qui ne vous appartient pas. C'est ainsi que les statistiques ordinaires embrassent les Japonais, les Chinois, les Annamites sous le nom générique de bouddhistes, qui ne leur convient nullement (A. Myrial).

Du moins en Angleterre, où les problèmes religieux passionnent beaucoup d'esprits, en dehors des intérêts de domination politique, l'initiative privée a-t-elle dressé soigneusement la statistique de la fréquentation moyenne des temples de tous les cultes et dans toutes les cités. Les totaux obtenus par ces énumérations précises prouvent certainement que le nombre des chrétiens, ou se disant et se croyant tels, est très considérable et constitue même la majorité de la nation, car, au tiers de la population qui fréquente les églises il faudrait ajouter les enfants, les malades, les vieillards, les mal vêtus et les mal nourris qui n'osent se présenter en un lieu auguste comme l'est un temple aux abords mystérieux et aux longs échos. Ainsi les chrétiens anglais peuvent-ils affirmer sans encourir de démenti qu'ils représentent bien la moyenne de la nation et que cette moyenne est surtout protestante: mais la France est-elle aussi justement qualifiée de nation catholique? Se plaçant dans une autre perspective, ne peut-on plutôt la quali-

fier de « mère des révolutions »? Quoi qu'il en soit, aucun document ne permet de dire dans quelles proportions la France est encore catholique, quelle part de survivances, romaine, païenne, druidique, comporte actuellement la vie nationale. On ne connaît pas même le total de ceux qui ont subi la formalité du baptême et qui sont ainsi officiellement enregistrés comme membres de l'Eglise. On ignore également quel est le nombre approximatif des catholiques de naissance, qui font entrer

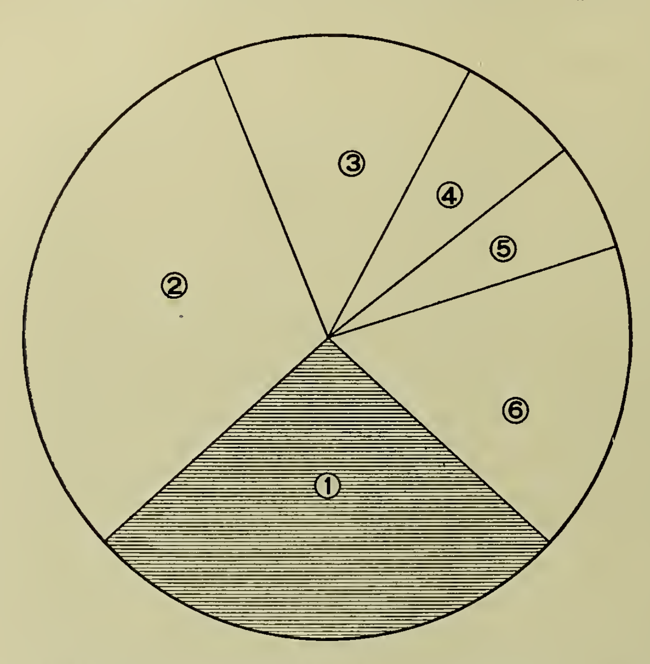


D'après le lever original de la Cie Mono de Winterthur.

FRIBOURG, VILLE DE SUISSE
La ville basse sur la Sarine est habitée par des catholiques de langue allemande, la ville haute par des protestants de langue française.

le culte : confessions, prières, jeûnes, fréquentation des messes, pour une part quelconque dans leur existence, même en comptant ceux qui montent le perron de l'église pour assister à la sortie des dames. D'après des optimistes du clergé, notamment un évêque d'Annecy, près de dix millions de Français, soit le quart de la population, se rattacheraient à l'Église catholique par des actes directs de leur volonté. Mais ces chiffres sont très certainement exagérés, car, si grandes et si nombreuses que nous paraissent les églises, elles ne suffisent point, dans les cités populeuses, à contenir le dixième des habitants — soit à Paris trois cent mille

personnes — et, dans les campagnes, il est notoire que les hommes assistent à la messe en proportions infinitésimales : vingt-cinq personnes sur trente mille font leurs Pâques dans telle commune des environs de Paris [1], et l'on peut se demander combien d'individus sur ces vingt-cinq se sont agenouillés par intérêt hypocrite ou par respect mondain.



RÉPARTITION DES CHRÉTIENS ANGLAIS DES PRINCIPALES SECTES AYANT PRIS PART A LA COMMUNION

1° Catholiques; 2° Anglicans; 3° Méthodistes; 4° Congrégationnalistes; 5° Baptistes; 6° Presbytériens.

7 200 000 personnes sont réparties dans ce diagramme où nombre de petites sectes ne sont pas représentées.

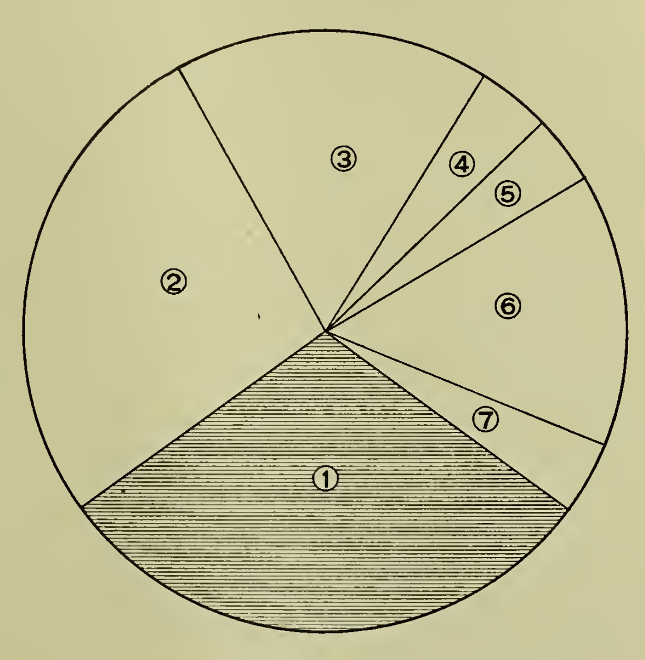
Mêmes questions non résolues se présentent dans tous les autres pays, et l'on peut nous dire, par exemple, à propos de l'Espagne et de l'Italie, que les populations sont essentiellement catholiques, tandis que le contraire est également affirmé, la parfaite indifférence en matière religieuse d'une partie des habitants contrastant avec un vieux fétichisme préhistorique, christianisé à la surface. Les statistiques les plus approximatives sont celles des colonies autonomes faisant partie de l'empire Britannique et celles que publient les différentes sectes des Etats-Unis, toujours en lutte pour augmenter le nombre de leurs fidèles, qui sont en même temps des contributeurs volontaires.

Quoi qu'il en soit, toutes les prétentions de l'Eglise catholique romaine à se dire « universelle » ou seulement « œcuménique » restent sans valeur ; cette fraction du monde chrétien doit se borner à revendiquer le premier rang au point de vue numérique parmi les diverses Eglises établies qui se partagent la chrétienté : c'est à près

1. G. de Rivalière, *Revue Bleue*, 12 fév. 1898, p. 196.

de 250 millions d'hommes, soit un septième de l'humanité que l'on peut évaluer actuellement, non les catholiques proprement dits mais ceux qui, par éducation religieuse et morale, ont été plus ou moins les pupilles de ce qui fut jadis la « Sainte Mère l'Eglise ».

Les principales religions du genre humain, quoique s'entremêlant fort en maintes contrées, se conforment néanmoins d'une manière générale aux conditions du sol et du climat. Ainsi les pays sans unité géographique, où de petites peuplades incohérentes présentent la plus grande diversité par la constitution politique, sont également ceux qui diffèrent le plus les uns des autres par leurs religions, fétichistes, animistes, naturistes en proportions diverses. Tel est le cas de l'Afrique intérieure en dehors des pays musulmans. La moitié orientale de l'Asie constitue une vaste étendue de territoire dont les religions, aux divinités et aux génies innombrables, ont pour lieu d'origine la merveilleuse péninsule de l'Inde avec ses plantes, ses animaux, ses peuples si variés et son étonnant contraste de forêts et de déserts, de montagnes et de plaines ; mais en Chine, au Japon, dans l'Annam, les religions mêmes qui ont une origine hindoue présentent un caractère spécial par suite de leur mélange avec le culte des ancêtres que tous les habitants observent avec piété. Sous la même latitude que l'Inde, mais avec un climat bien différent, la presqu'île aride de l'Arabie fut le berceau du culte le plus



COMPOSITION RELIGIEUSE DES PRINCIPALES COLONIES ANGLAISES : CANADA, LE CAP, AUSTRALASIE

1° Catholiques ; 2° Anglicans ; 3° Méthodistes ; 4° Congrégationnalistes et Luthériens; 5° Baptistes; 6° Presbytériens; 7° Eglise hollandaise.

10 500 000 personnes sont réparties dans ce diagramme, la la presque totalité des habitants des pays dont il s'agit.

monothéiste, et par conséquent le plus éloigné du brahmanisme hindou. La grande Russie, plaine immense, partiellement entourée de mers et de montagnes, a son christianisme à elle, tandis que l'Europe centrale et occidentale a d'autres formes dérivées de la même souche et différenciées en deux catégories bien distinctes, le catholicisme romain et le protestantisme. Les catholiques, plus gais, plus artistes, plus amoureux de la lumière et des sonorités, sont les gens du midi ; les protestants, plus réfléchis, plus lents, plus calculateurs, sont les gens du nord, mais avec des exceptions nombreuses qui s'expliquent historiquement pour chaque peuple par les conquêtes, les refoulements, les conflits politiques, les conditions particulières du milieu social.

Dans sa marche envahissante à travers le monde, la civilisation occidentale n'est accompagnée que d'un pas boîteux par les religions officielles des Européens, catholicisme et cultes protestants ; les peuples de toute race finissent par accepter les pratiques industrielles, de même que les explications logiques de la science apportées par les initiateurs, et s'ils n'accueillent point leur religion, c'est en réalité parce que la plupart des nouveau-venus ne la professent pas sérieusement : elle n'est pour eux qu'un hors-d'œuvre dans la vie journalière et, d'ailleurs, elle ne peut se fonder sur le raisonnement ; à chacun des mystères de la foi chrétienne, l'évangélisé pourrait répondre par un mystère païen non moins absurde, quoique tout aussi naturel au point de vue de la psychologie enfantine. Mais, en dehors des missionnaires officiels, bien rares sont les Européens qui tiennent le moins du monde à propager leur foi : ils n'apportent de sérieux que dans les affaires ; s'ils se donnent la peine de pratiquer leurs rites, c'est avec une parfaite indifférence. Quant au prosélytisme des missionnaires, il est ordinairement sans effet : ou bien, ces braves gens, car il s'agit ici des convertisseurs sincères, s'en tiennent à leurs dogmes précis, à leurs logomachies théologiques, à leurs traditions et à leur jargon d'église et, dans ce cas, ils restent absolument incompris de leurs auditeurs, accoutumés à un tout autre langage ; ou bien, ils cherchent à se faire comprendre : ils s'accommodent à la façon de penser des indigènes et finissent par leur ressembler intellectuellement et moralement : il ne leur reste de l'ancienne foi que le cadre extérieur, dans lequel ils introduisent les conceptions de leurs amis et compagnons nouveaux ; ils prêchent et ce sont eux qui se convertissent, inconsciemment du reste. A cet égard, la lecture des *Annales*

de la Propagation de la Foi est des plus instructives. Que de missionnaires simples et naïfs en arrivent à parler en toute humilité de cœur,

N° 584. Missions de l'Afrique Sud-orientale.

La carte est à l'échelle de 1 à 16 000 000.

D'après l'atlas des missions, les croix simples indiquent des sièges de missions protestantes ; les croix doubles des sièges de missions catholiques. On n'a pas tenu compte des églises pour fonctionnaires européens.

comme les Cris, les Quichua, les Karen ou les Lolo qu'ils catéchisent !

Mais ces âmes pures de convertisseurs ne sont pas les plus communes parmi les missionnaires, et cela se comprend, puisque leur profession

est presque toujours une carrière rétribuée, non une œuvre d'élan et de sacrifice. Quelques-uns des « messagers de la Bonne Nouvelle » ont la franchise d'avouer que leur propagande se rattache surtout aux intérêts du trafic. De même que certains conquérants firent briller aux yeux de leurs soldats le butin futur, de même tel grand voyageur a pu se tourner vers les missionnaires pour leur montrer les bénéfices que leur vaudra l'évangélisation des païens. Une des premières choses que fit Stanley à son retour du Congo (1884) fut de s'adresser aux Chambres de commerce de Manchester. Il fit remarquer aux marchands assemblés que, dans le bassin fluvial d'où il revenait, il y a des millions d'indigènes dont aucun ne porte ni chemise de jour, ni chemise de nuit. Tout ce que les gens de Manchester ont à faire est d'envoyer dans ces contrées de nombreux missionnaires qui enseigneront aux natifs à s'habiller décemment, et la conséquence certaine de cette nouvelle croisade sera un accroissement énorme de cotonnades importées de Manchester. « De même — s'adressant aux usiniers de Sheffield —, de même vous, gens de Sheffield, vous n'avez qu'à envoyer beaucoup d'évangélistes dans le bassin du Congo pour qu'ils abolissent la coutume dégoûtante de manger avec les doigts, et vous leur vendrez beaucoup de couteaux, de fourchettes et de cuillères ! [1] »

Certes, il serait injuste de croire, malgré cet appel de lucre adressé aux missionnaires anglais, que d'autres mobiles plus élevés ne dirigent pas un grand nombre et, peut-être, la plupart de ceux qui vont prêcher leur foi chrétienne en pays lointains. Les Anglais surtout sont de grands propagandistes : dès qu'ils ont une conviction religieuse, sociale, économique ou autre, ils cherchent à la faire partager. C'est là un besoin qui appartient à la nature humaine, mais il semble qu'à cet égard ils témoignent d'un zèle plus âpre et d'une plus grande persévérance. Seraient-ils sollicités par le bonheur de s'unir moralement ou intellectuellement avec leur prochain? Auraient-ils un élan d'altruisme plus impétueux que les autres hommes? L'ensemble de leur caractère, tel qu'il nous apparaît dans l'histoire, ne justifierait guère cette hypothèse et, bien au contraire, l'Anglais offre très souvent, même envers ses propres compatriotes, quelque chose de raide, de fermé, d' « insulaire », qui le fait ressembler en petit à son domaine géographique, isolé de

1. Edward Carpenter. *Human Review*, oct. 1900.

l'Europe. Ce qui explique la ferveur des propagandistes anglais paraît être principalement l'étroitesse relative de l'horizon dans lequel se concentre toute leur foree de volonté : le monde qu'ils voient se développer autour d'eux n'a pas la même ampleur que sur le continent; ils apportent d'autant plus d'énergie à l'œuvre partielle qu'ils se proposent. Déjà, dans la période préromaine, les druides bretons de la grande île envoyaient des missionnaires dans les Gaules pour en convertir les habitants à une foi plus vivante [1], puis, lorsque les Anglais furent devenus ehrétiens, ils se livrèrent avec un zèle extrême à l'aeeroissement de leurs frères en la foi; leurs missionnaires se répandirent au loin dans les régions septentrionales du continent, prêchant la doctrine nouvelle. Plus tard, devant les guerres sociales produites par l'accaparement du sol et la misère des paysans, les revendications prirent d'ordinaire une forme religieuse comme si la foule avait à cœur le préeepte de l'Evangile que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais aussi de la Parole de Dieu. De même, le renversement temporaire de la royauté et la proclamation de la république au dix-septième siècle furent précédés d'une guerre qui, chez les vainqueurs, eut pour ressort principal un fanatisme religieux, à la fois judaïque et chrétien, inspiré par la lecture assidue des deux Testaments. Enfin, l'événement capital et décisif dans le peuplement de l'Amérique du Nord, le fait qui contribua le plus au développement de la future république des Etats-Unis, ne fut-il pas l'exode volontaire des pèlerins du *Mayflower* qui débarquèrent en 1620 sur le rocher de New-Plymouth?

Mais, quelle que soit la part de dévouement sincère qui anime nombre de missionnaires britanniques, il n'en est pas moins eertain que les instincts de commerce et le fanatisme impérialiste ont exercé aussi leur influenee dans le mouvement des missions protestantes et donné souvent lieu à de graves eonséquenees politiques, même entraîné à des interventions guerrières en Afrique, en Océanie, dans les pays de l'Extrême Orient. Quant aux missionnaires catholiques, on a souvent répété qu'ils devaient l'emporter par leur dévouement sur les propagandistes protestants parce qu'ils sont tenus par le vœu d'obéissance et qu'ils n'ont point à s'oecuper d'ambitions familiales. Cela est partiellement vrai : dans les pays où le clergé catholique ne peut aspirer à aueune domination poli-

1. César. — Ern. Desjardins, *Description de la Gaule romaine.*

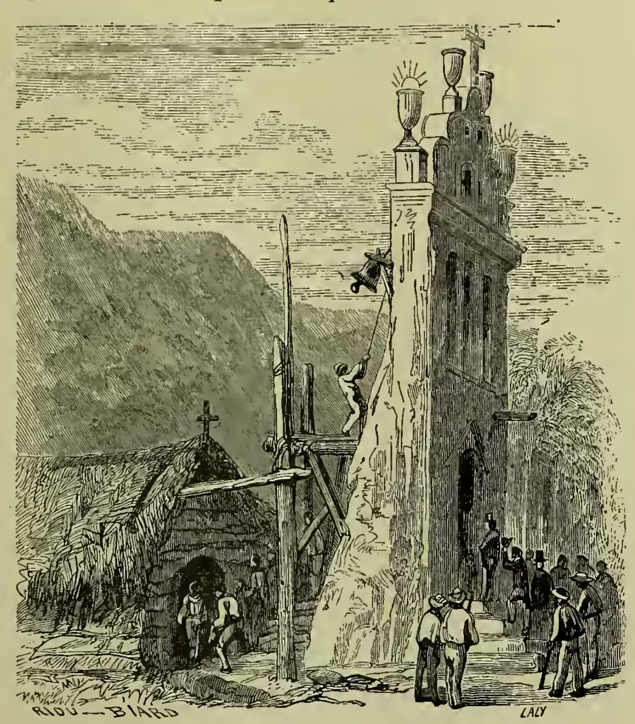
tique, par exemple en Grande Bretagne et dans les colonies anglaises, sauf le Canada, il sait se conduire avec tact et abnégation; ses membres sont choisis avec soin et leur valeur personnelle est bien supérieure à celle de leurs collègues protestants. Dans les grandes villes de l'Ecosse, seuls des prêtres catholiques n'hésitent pas à habiter dans les quartiers populeux, à vivre en pauvres au milieu des pauvres, et ne ménagent pas leur peine pour assister leurs ouailles toute l'année durant; aux ministres presbytériens, il faut, au contraire, le voisinage distingué, le confort hygiénique moderne, les bonnes vacances d'été; bref, ces derniers appartiennent à une autre classe de la société. Même contraste dans les missions hindoues. Mais quand le clergé catholique peut parler en maître, son action est bien différente ; la hiérarchie dont il est l'esclave le conduit d'autant plus à rechercher la gloire et l'intérêt de l'Eglise. A cet égard rien ne peut arrêter sa passion d'acquérir le pouvoir et la fortune. Tout récemment les interventions européennes en Chine ont montré jusqu'à quel degré de cynisme avait été poussée l'ingérence des missionnaires catholiques dans les affaires intérieures de l'empire. En Indo-Chine, ils font encore plus de mal aux indigènes parce qu'ils sont les maîtres absolus du pays, grâce aux influences occultes qui mettent le gouvernement officiel à leur merci. Non seulement ils se livrent à la traite que l'on appelle en style pieux le « rachat des captifs », non seulement ils s'entourent de la population méprisable qui rompt avec la famille et la commune pour réussir par la flatterie et les basses pratiques, mais, chose plus grave encore, ils créent le paupérisme en s'emparant des terres communales. Habiles à profiter des embarras dans lesquels de lourds impôts font tomber les villages annamites, ils



L'ÉGLISE DE SANTA-CRUZ, VUE DE FACE
D'après le dessin de Lucien Biard (1860).

leur prêtent de l'argent à gros intérêts, hypothéqué sur les rizières communales : en peu d'années, les villages, ruinés par le service des annuités, sont obligés de vendre. Les Pères arrondissent leurs biens aux dépens des campagnards; la mendicité fait son apparition dans un pays qui n'avait point de pauvres[1].

C'est ainsi que les églises, catholiques ou protestantes, cherchent à s'étendre dans le monde, beaucoup plus pour la conquête du pouvoir que pour la joie d'embrasser de nouveaux frères. Dans ces conditions, les récentes annexions de peuplades ne peuvent guère être que des apparences. L'accroissement du domaine coïncide avec un décroissement réel de la foi. Si des milliers de missionnaires protestants, disposant d'un budget qui suffirait à un Etat de second ordre, prêchent leurs doctrines plus ou moins concordantes à des millions d'Hindous et de Chinois, de jaunes et de jaunâtres, cela n'empêche pas que dans les pays mêmes d'où partent les convertisseurs, les principes du dogme primitif ne résistent pas aux attaques et que des idées nouvelles, indiquant l'influence ratiocinante des irréligieux. pénètrent de plus en plus dans l'enseignement des églises. De même, si la propagande catholique s'exerce dans le monde entier et si des gens parlant des centaines de langues diverses s'essaient à dire en latin des *Pater noster* et des *Ave Maria,* si des églises s'élèvent de toutes parts, cela



L'ÉGLISE DE SANTA-CRUZ, VUE DE PROFIL
Brésil, province de Espirito Santo.

1. Félicien Challaye, *Cahiers de la Quinzaine*, 16 janv. 1902, pp. 53 et suiv.

ne rend point la jeunesse et la sincérité au mouvement initial. La religion peut continuer à s'épandre, mais qu'importe si les sources ne versent plus l'eau sainte d'autrefois, si, malgré les traditions et les encycliques, l'Eglise cherche à se réconcilier avec les aspirations du siècle, et, cessant de s'appuyer sur les vérités éternelles, tente de s'accommoder à des choses périssables?

Le domaine du christianisme semble donc limité désormais. Naturellement, il s'est accru des populations engendrées par des esclaves. Les noirs des Etats-Unis professent les divers cultes chrétiens qui leur furent imposés par les maîtres. Il en est de même dans les Antilles et au Brésil, ainsi que dans la région des Andes, où les aborigènes sédentaires furent également convertis de force : « Le crucifix ou la mort ». Mais dans les contrées où les Européens ne disposent pas de la liberté et de la vie des naturels, ceux-ci continuent de garder comme un trésor leurs superstitions intimes auxquelles se mêlent naturellement toutes les impressions nouvelles qui leur viennent de leurs relations avec l'étranger. Ne deviennent guère chrétiens avoués que les parasites trouvant leur intérêt à flatter les nouveau-venus, à vivre des miettes qui tombent de la table de leurs festins. Une tourbe assez méprisée se forme ainsi en Chine, dans les Indes, en Afrique, autour des églises et des chapelles, tandis que la masse ambiante des nations poursuit son évolution normale sous l'influence des immigrants de race européenne.

C'est une affirmation très fréquemment répétée, comme la consécration d'un fait indiscutable que l'Islam poursuit très rapidement ses conquêtes en Afrique et en Asie, mais cette affirmation courante n'a qu'une réalité extérieure, pour ainsi dire.

Les Fulbe, les Mandingue, les Haoussa, qui sont les principales nations musulmanes de l'Afrique, ont non seulement la conscience de leur supériorité sur les tribus nègres dispersées, mais elles possèdent surtout une plus grande force d'expansion qui leur est donnée par l'amour du commerce, et même, dans une certaine mesure, par le désir de propager leur foi et d'enseigner leur savoir. Ils ont l'avantage capital de se présenter avec le sentiment de la solidarité islamique au milieu de peuples sans cohésion. C'est donc à eux qu'appartient la force d'attaque, et le nègre qui se convertit à l'Islam croit s'élever d'un degré parmi les hommes. D'autre part, les blancs devenus les possesseurs des territoires africains attirent volontiers les commerçants sans demander

quelle est leur foi, et ces commerçants sont précisément des Mandingue ou des Haoussa, disciples de Mahomet. Depuis que les Allemands ont établi la colonie de Togo, la ville haoussa et musulmane de Kete est née dans l'arrière-pays, et, vers la fin de 1902, des caravanes de la même nation ont pris pied dans diverses parties du Kamerun [1].



Cl. P. Sellier.

MISE EN TONNEAUX DE L'EAU DU JOURDAIN

Au centre, un « colonel », représentant de l'*International River Jordan Water C°*, société qui approvisionne certaines sectes américaines d'eau du Jourdain pour le baptême et même pour la consommation — à cet effet l'eau est bouillie et filtrée —. A côté du délégué américain, le gouverneur de Jéricho et le représentant du patriarche de Jérusalem.

Oui, ceux qui se disent disciples du prophète augmentent en nombre chaque année, mais pour ce qui est de la ferveur religieuse, combien notre siècle est éloigné du temps où l'Islam guerroyait pour la conversion des peuples et l'extermination des infidèles! Les musulmans chinois qui naguère furent sur le point de rompre

1. F. Wurz, *Die mohamedanische Gefahr in Westafrika.*

l'unité de l'empire, à l'ouest dans le Kan-su, au sud dans le Yun-nan, ont accommodé leur foi au culte des ancêtres, c'est-à-dire qu'ils pratiquent les rites nationaux dans leur part la plus essentielle. De même, les musulmans hindous qui, par le nombre, constituent le gros de l'armée mahométane, ont mêlé à leurs cérémonies bien des formes qui les feraient considérer comme des hérétiques par leurs coreligionnaires d'Arabie. Même les plus zélés de tous les musulmans, les Senousiya, dans lesquels on a voulu voir des fanatiques acharnés au meurtre des infidèles et à la propagande constante en faveur de la guerre sainte (H. Duveyrier), ont cependant presque toujours très noblement pratiqué les devoirs de l'hospitalité envers le voyageur blanc, et les guerres entre mahométans et soldats des puissances chrétiennes n'ont jamais eu pour origine que l'attaque directe ou l'oppression de la part des Européens. Si des adorateurs d'Allah ont gardé toute la foi des anciens jours et leur sainte horreur pour le profane, la très grande majorité des prétendus disciples du prophète n'a de religion que l'apparence. On ne voit guère que les marabouts, c'est-à-dire ceux qui vivent de leur foi fictive ou réelle, se livrer à des invocations et pratiquer les ablutions réglementaires. Les Musulmans se bornent d'ordinaire à certains actes extérieurs, comme les catholiques indifférents dont les doigts ont gardé le mouvement machinal du signe de la croix. Le jeûne du Ramadan, comme chez les catholiques le maigre du vendredi, est la pratique par excellence qui constitue toute la religion des mahométans oublieux de la ferveur des ancêtres.

On dit que, pendant le dix-neuvième siècle, l'Islam a gardé son caractère belliqueux partout où il s'est trouvé en contact avec d'autres religions ; toutefois le caractère confessionnel des guerres suscitées resta en général essentiellement secondaire et les différences de culture, de langues, de mœurs, d'intérêts économiques furent presque toujours les causes premières des conflits. Il en est ainsi des guerres de la Mauritanie entre les Français et les Arabo-Berbères ; des luttes si fréquemment renouvelées dans la Balkanie entre Bulgares, Serbes, Macédoniens, Albanais, Turcs et Russes ; des expéditions anglaises dans l'Afghanistan, des campagnes russes dans le Turkestan et des révolutions des Hoï-Hoï et des Panthé dans l'empire Chinois. Vraisemblablement, il y aura d'autres conflits, mais, de plus en plus, les prétextes religieux s'effaceront devant les causes nationales et surtout devant les causes sociales.

Les excitations à la guerre sainte ne trouvent plus un écho suffisant dans la masse. L'Islam est beaucoup plus tolérant qu'on n'a l'habitude de le supposer en Occident. Pourvu qu'on professe « qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu et que Mahomet est son prophète » et qu'on se conforme extérieurement à la loi musulmane, on peut expliquer les dogmes comme on l'entend. De là tant de sectes hétérodoxes, tolérées avec bienveillance, qui vont « du monothéisme le plus absolu à l'anthropomorphisme le plus cru ou au panthéisme le plus raffiné, et de l'austérité la plus rigide à l'édonisme le plus complaisant [1] ».

Pourquoi des centaines de millions de mahométans qui sont en contact avec la civilisation européenne lui restent-ils réfractaires, même hostiles ? Ce n'est point qu'eux aussi n'admettent la science et ses applications diverses : ils ont donné dans le passé d'admirables et abondantes preuves du désir d'apprendre qui les anime et de la puissance de leur prise intellectuelle. Mais, alors, les musulmans, chez lesquels d'ailleurs tous les peuples et toutes les races étaient représentés, avaient la force d'initiative et possédaient l'ascendant nécessaire pour trouver à leur aise les connaisances et les moyens d'étude dont ils avaient besoin. De nos jours, tout est renversé. Les maîtres en civilisation se présentent réellement en supérieurs, se disant et se croyant tels : leur attitude est blessante, et par conséquent elle est repoussée avec une politesse apparente ou une indifférence feinte, mais avec une réelle indignation. Ce sont précisément ceux qui se proclament les instituteurs par excellence, c'est-à-dire les missionnaires, les religieux, les maîtres d'école, appartenant à telle ou telle confession chrétienne, ce sont ceux là que les musulmans voient venir tout d'abord au-devant d'eux ! Il est moralement impossible qu'ils ne les écartent d'emblée, la psychologie humaine ne comporte pas d'autres résultats. Au lieu de se faire recevoir comme des hôtes, attendant modestement qu'on les interroge, les enseigneurs commencent par se déclarer « chrétiens », c'est-à-dire ennemis jurés héréditaires des musulmans, et leur premier acte consiste à blasphémer devant ceux dont ils ont l'ambition de faire des élèves ; sûrs de l'impunité, puisqu'il ont la force matérielle, ils se réclament de la « Très Sainte-Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit », ce qui est une pure abomination pour le monothéiste qui les écoute ; le fils de

1. Edward G. Browne, *Questions Diplomatiques et Coloniales*, 15 mai 1901, p. 593.

l'Islam se demande comment le Dieu unique « qui n'est pas engendré et qui n'engendre point » tarde à foudroyer le blasphémateur. Le prétendu éducateur débute dans son rôle par un outrage.

Il est vrai que tous les Occidentaux instruits sont loin d'être chrétiens ou du moins ne le sont que très partiellement, même sans le savoir, conservant quelques bribes de la morale et des préjugés reçus avec le catéchisme et l'école ; mais il suffit que ces non-chrétiens se présentent sous les auspices d'une puissance chrétienne, il suffit qu'ils se réclament d'un consul ou d'un ministre, qui lui-même obéit aux ordres des congrégations, des curés ou des pasteurs, pour qu'ils soient classés, eux aussi, parmi ces marchandises que couvre le pavillon chrétien, la science qu'ils apportent paraîtra tout aussi dénaturée, tout aussi répugnante que celle des fervents chrétiens. A cet égard, quelle est la puissance européenne dont les musulmans convaincus ont le moins à se défier ? Le souverain de l'Angleterre n'est-il pas le « défenseur de la foi » ? Le tsar de Russie n'est-il pas le chef religieux de l'orthodoxie ? L'empereur d'Allemagne, qui tient son épée d'une main, ne tient-il pas de l'autre l'Evangile ? L'Italie n'est-elle pas la capitale de la Papauté [1] ? Quant à la France, on put croire qu'elle représenterait, depuis sa grande révolution, une civilisation purement laïque et que, en dehors de toutes les religions, elle se réclamerait de la religion universelle ; mais on sait que des politiciens se croyant très habiles en ont décidé autrement : « la raison n'est pas un article d'exportation ». Les anti-cléricaux venus de la mère-patrie se croient tenus d'être cléricaux à l'étranger. Telle est la raison pour laquelle la politique de la France dans l'Orient méditerranéen continue celle des croisades ; elle est nettement chrétienne, c'est-à-dire anti-musulmane et, en conséquence, ne peut soulever que la méfiance et la haine. Dans la Maurétanie — en Algérie, en Tunisie, au Maroc —, il ne pourrait en être tout à fait ainsi, sous peine de suicide collectif : là, ce serait pure folie de se déclarer strictement chrétien, ce qui d'ailleurs n'est vrai que pour un nombre d'immigrants absolument infime. Qui plus est, le gouvernement central a parfois eu tentation de se dire « arabe » ou « musulman », ce qui eût été aussi mauvais en sens inverse que d'être « français » ou « chrétien ». Le fait est que, pratiquement, l'esprit de tolérance et, mieux encore, d'indifférence

1. Cheikh Abdul Hadgk, *Revue*, 1er mars 1902.

va finir par l'emporter. Au contact avec l'Européen, ignorant les choses religieuses en la grande majorité de ses représentants, le mouvement qui se produit chez les musulmans se décompose naturellement en deux tendances opposées. Une de ces tendances est de résister, de se faire croyant plus orthodoxe, plus rapproché de la pureté du dogme : effet de la haine contre l'oppresseur [1]. L'autre, se produisant surtout dans la foule, est de se laisser aller aux influences nouvelles, d'abandonner graduellement la foi première en conservant seulement les rites les plus usuels, dont le sens primitif se perd peu à peu.



UN MARTYR VOLONTAIRE AU CAUCASE
D'après le tableau de Verestchaguine.

Même les pèlerinages contribuent pour une certaine part à diminuer le fanatisme musulman. Il est vrai, le voyage de La Mecque aide beaucoup plus que le Coran et l'enseignement des imans et des marabouts à maintenir l'unité de l'Islam, car la visite de la Kaaba réunit chaque année, en congrès de foules, des hommes appartenant à toutes les parties du monde et

1. Edm. Doutté, *Questions diplomatiques et coloniales*, 1er oct. 1900.

les soumet aux mêmes influences : c'est tout naturellement que l'amitié et la solidarité des pèlerins créent la grande union de la foi entre le Maghreb des bords de l'Atlantique et la province chinoise de Yun-nan. Toutefois les expéditions des visiteurs de La Mecque, de même que jadis celle des croisés marchant vers Jerusalem, ne sont pas dues uniquement au fanatisme religieux : l'amour des aventures, la curiosité de voir des pays et des hommes, enfin et surtout l'instinct du trafic y ont une grande part; les chemins de pèlerinage sont aussi des voies commerciales par excellence et mainte caravane a son marché journalier. Vambery attribue aux nombreux voyages des Persans vers les sanctuaires de Kum, de Meched, de Kerbela le sens pratique et la vive intelligence qui distinguent cette nation. Les pèlerins s'instruisent en voyageant et deviennent de beaucoup supérieurs à leurs voisins sédentaires [1]. D'ordinaire, le *hadj* de La Mecque qui ne fait pas de ses souvenirs de voyages une exploitation lucrative et n'a pas un intérêt direct à se fanatiser a l'intelligence plus nette et par conséquent moins de naïveté religieuse que son compatriote resté sédentaire.

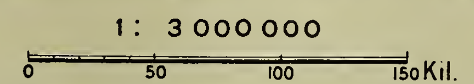
Les contrées où l'invasion de l'Islam présentait naguère le mouvement le plus sérieux sont les divers Etats de l'Afrique centrale, où la supériorité des connaissances de l'Arabe et la simplicité majestueuse de sa foi assuraient au mahométisme un incontestable ascendant. Malheureusement pour l'extension de l'Islam, tous les adorateurs d'Allah qui pénètrent dans l'intérieur du continent noir, Arabes, arabisés ou nègres du bassin nilotique, ne sont pas tous des pèlerins, des voyageurs ou marchands inoffensifs : les négriers qui trafiquent encore de chair humaine dans les ports de l'Océan Indien sont aussi des musulmans et leur exécrable métier n'est pas de nature à faire aimer la religion qu'ils professent, ils ne peuvent être à la fois tortureurs et convertisseurs. En outre, les guerres d'extermination dans lesquelles ils se sont engagés avec les troupes des puissances européennes ont eu pour conséquence le brusque refoulement de la prépotence arabe sur le littoral de la mer des Indes. De même sur la côte de Guinée et dans tout le bassin du Congo, les diverses religions chrétiennes et, bien plus que ces cultes de l'Occident, l'influence européenne et la pression de la grande vie universelle s'opposent comme des digues à l'envahissement des croyances musul-

1. *Sittenbilder aus dem Morgenlande*, p. 274.

manes et contribuent en même temps à faire disparaître, en religion comme en politique, les petits Etats et les petits cultes fétichistes com-

N° 585. Avance de l'Islam en Adamaoua.

1 : 3 000 000



D'après le *Globus* (1907, 2, p. 200), le grisé A représente le domaine des anciennes religions naturistes ; le grisé B recouvre les territoires acquis à l'Islam, principalement les fonds de vallées. L'intensité du grisé suit la densité de population.

pris jadis sous la dénomination générale de « paganisme ». Tout ce chaos est en voie de décadence et de disparition, tandis que les vastes multitudes comprises sous les étiquettes communes des religions

et des nations dominantes s'accroissent incessamment. C'est une préparation indirecte à la grande confédération des hommes.

Le bouddhisme, bien à tort, semble-t-il, est souvent désigné comme la religion qui comprend le plus grand nombre de sectateurs. Du moins a-t-il laissé sa trace et quelques parties de son enseignement dans l'immensité de l'Asie, du cap Comorin jusqu'aux péninsules extrêmes de la Sibérie. Bien plus, grâce à son action sur le catholicisme, la religion primitive de laquelle est née le bouddhisme agit encore sur tout le monde occidental par son héritage de cérémonies, de chants, de litanies, d'eurythmie corporelle. Et deux ou trois mille ans après, voici que de nouvelles influences bouddhiques, cette fois d'ordre plus philosophique et plus moral, se répandent encore sur l'Europe et sur l'Amérique pour y faire naître par centaines des sectes de théosophes, nées dans le dogme chrétien, mais cherchant à s'en échapper par une doctrine plus libre, plus en rapport avec les résultats de la science contemporaine. C'est par pitié même, entraînés par l'irrésistible besoin d'entendre des paroles divines qui s'accordent avec leur sens de la justice, que les esprits les plus religieux ont fui le christianisme avec son « enfer qui ne s'éteint point » et ses malédictions éternelles ; et nulle part que dans le legs des ouvrages bouddhiques, ils n'ont trouvé de paroles d'un mysticisme plus doux et plus tendre, plus consolant pour ceux qui ne préfèrent pas à tout l'âpre combat du travail contre l'illusion et contre l'erreur. L'influence religieuse de l'Inde sur la Grande Bretagne a certainement plus d'importance dans le développement humain que la totalité des conversions obtenues par les missionnaires aux Indes.

Chaque religion présente de grands contrastes entre ses deux catégories de fidèles, ceux qui cherchent à se pénétrer d'un idéal d'élévation infinie et les simples observants qui, par le nombre des règlements, cessent d'avoir un seul moment de vie libre pour sentir ou pour penser. A cet égard, le bouddhisme est bien certainement la religion qui nous offre les extrêmes les plus étonnants. D'un côté des âmes pures dont le souffle même n'est que bonté, et de l'autre des êtres stupides, abrutis, qui n'entendent que le bruissement de leur moulin à prières. Ainsi les moines bouddhistes du Siam, du Tibet, de la Mongolie sont tellement tenus par les observances et gênés par les interdictions, que la vie leur serait devenue absolument impossible si des novices et des servants, de même que le menu peuple, ne travaillaient pour eux. La règle défend

aux moines de bêcher le sol, de planter ou de semer parce qu'ils tueraient quelque bestiole ; de cuire du riz ou tout autre graine, parce qu'ils détruiraient le germe ; de grimper sur des arbres, parce qu'ils casseraient branches ou branchilles; d'allumer, d'éteindre une flamme, de peur de brûler un être vivant et de faire tort au feu, qui lui aussi, a le don de la vie ; de forger le fer, parce que les étincelles périssent dans l'air. Et s'ils enfreignent telle ou telle de ces mille défenses, ils perdent le bénéfice de leurs macérations antérieures et retombent dans le dernier des enfers pour recommencer le malheureux pèlerinage terrestre[1]. Le besoin de certitude, dans l'acquisition soit d'une heureuse réincarnation, soit du salut de l'âme éternelle, doit entraîner le bouddhiste comme le catholique à établir son livre de comptes, à classer la valeur positive ou négative de ses différents actes, à numéroter, à tarifer ses péchés et ses bonnes œuvres suivant leur importance, à mettre en regard au moyen de chiffres précis les fautes et les expiations. Tant de prières spéciales suffisent pour balancer et, par conséquent, racheter tel manquement au devoir religieux, tant de rosaires égrenés correspondent exactement à tant de mauvaises pensées. Chez certains bouddhistes chinois, les mérites et les démérites sont strictement tarifés ; le mérite de donner la liberté à un oiseau est exactement annulé par le démérite d'avoir déterré un insecte en hiver; les cent mérites que vaut l'accomplissement d'une promesse de mariage avec une fille pauvre sont détruits par les cent démérites qui punissent l'homme coupable d'avoir mangé du bœuf ou du chien.



Cl. P. Sellier.

TAUREAU DE MYSORE (MAÏSSUR)
INDE MÉRIDIONALE,
taillé dans un roc isolé.

1. Colquhoun, *Amongst the Shans;* Hallert, *A thousand Miles on an Elephant;* cités par A. H. Keane, *Man, Past and Present,* p. 210.

A ce régime, toute initiative personnelle aussi bien que toute influence politique d'ensemble doivent forcément s'arrêter : la nation devient complètement nulle dans l'équilibre du monde. Même le pays doit se dépeupler en Mongolie, au Tibet, où, dans tel district, le quart, le tiers, la moitié même des habitants ont pris la robe et le bonnet de moine. Libikow [1] affirme — ce qui d'ailleurs semble fort douteux — que la population tibétaine, réduite maintenant à 3 millions d'individus, aurait diminué des neuf dixièmes par l'effet de cette claustration générale et des épidémies, conséquence d'un manque d'énergie vitale. Aussi ne doit-on pas s'étonner que ces vastes contrées de l'Asie centrale appartiennent d'avance aux conquérants qui se présenteront. Jadis tributaires des Chinois, les Mongols se font avec empressement les vassaux de la Russie, et les Tibétains, auxquels il serait si facile de se défendre, puisqu'ils ont le sol et le climat pour alliés, se préparent aussi, comme des animaux stupides, à tendre leur dos au harnais d'un nouveau maître. Quelle force de résistance peut-on attendre d'un peuple où tel voyageur, explorant le Tibet, peut se permettre d'acheter un temple avec tout son mobilier sacré et tout son personnel de prêtres et d'officiants, en se donnant comme un bouddha incarné dans les régions occidentales [2]?

En Chine, le labeur est trop intense, la nation trop bien dressée ataviquement à l'entretien des cultures pour que les moines fainéants ne soient pas voués au mépris général. Dans ces contrées, le bouddhisme exerce son influence par des côtés plus élevés de sa doctrine, les idées de solidarité et de bienveillance universelles se substituent dans l'enseignement à la hantise du péché. Au Japon, où la poussée de la nation ne permet pas non plus la domination d'une religion purement rêveuse et contemplative, ce qui reste du bouddhisme s'est transformé en une simple morale de tendresse poétique pour la nature, pour les hommes, les animaux et tout ce qui existe [3]. De même chez les Cinghalais et les Barmans, les bouddhistes les plus fidèles à l'ancienne pratique de l'égalité, de la liberté morale absolue, la tolérance réciproque est vraiment parfaite. Jamais personne ne se permettra de critiquer les façons d'agir, les idées de son prochain [4]. Mais aussi, n'est-ce pas la mort de la pensée?

Sous diverses formes, toutes les religions évoluent vers la disparition

1. *Visite de Lhassa en* 1900. — 2. L. Austine Waddel, *The Buddhism of Tibet.* — 3. Lafcadio Hearn. — 4. H. Fiedling, *The Soul of a People.*

du dogme qui les différencie et qui les rend mutuellement intolérantes. C'est qu'une nouvelle force est entrée dans le monde, d'abord en pénétrant l'esprit de quelques mathématiciens, naturalistes et philosophes, puis en obligeant leurs élèves à la réflexion et en s'emparant peu à peu d'une part considérable de la société. Cette force est celle que donne la connaissance du nombre et de la mesure, apportant avec elle plus de précision dans la pensée, plus de méthode dans les raisonnements, plus de pondération dans les conseils, et, par suite, un plus grand équilibre moral. La place que la religion, c'est-à-dire la crainte, l'illusion, le vague idéal, occupait dans « l'âme » est prise en proportion croissante par la sérénité de la raison, par la « libre pensée ». Sans doute, ce travail d'élimination et de substitution ne se fait que très graduellement, l'évolution historique échappe à la perception des gens à courte vue qui ne savent pas comparer les choses des siècles antérieurs, mais les transformations n'en ont pas moins eu lieu et ne continueront pas moins de se produire. Les haines religieuses, nourries avec tant de ferveur par les générations successives pendant la longue durée des âges, persistent en bien des âmes et ne demanderaient pas mieux que de se manifester encore et de se traduire en persécutions, en écorchements et en combustion de victimes à petit feu, mais les fils des anciens persé-



Document communiqué par Mme Massieu.

BONZE ANNAMITE

cutés étant aujourd'hui d'humeur à se défendre, les haineux ont trouvé prudent de modérer l'intempérance du langage traditionnel et, par un phénomène de réaction inévitable, les mœurs ont fini, comme les paroles, à s'accommoder au milieu nouveau.

Quelques théologiens orthodoxes, se dressant en pleine société moderne comme les « témoins » laissés par les terrassiers dans une plaine nivelée, maintiennent pourtant avec férocité la doctrine constante de l'Eglise, relativement à la punition des hérétiques : c'est ainsi que l'Histoire contemporaine peut établir de très utiles comparaisons entre le présent et le passé. Le jésuite de Luca, professeur à l'Université vaticane de Rome, dans son livre de jurisprudence ecclésiastique, publié en 1901, s'exprime dans les termes suivants : « L'autorité civile doit appliquer à l'hérétique la peine de mort, sur l'ordre et pour le compte de l'Eglise ; dès que l'Eglise le lui a livré, l'hérétique ne peut plus être délivré de cette peine. En sont passibles non seulement ceux qui ont renié leur foi, mais aussi ceux qui ont sucé l'hérésie avec le lait maternel et y persistent avec opiniâtreté, ainsi que les récidivistes, même s'ils veulent de nouveau se convertir ». Et n'a-t-on pas vu, encore en 1898, le 17 juillet, le catholicisme officiel représenté par les plus hauts dignitaires de l'Eglise célébrer en pompe solennelle le souvenir d'un autodafé de cinq Juifs, brûlés après tortures sur une des places de Bruxelles? Sous prétexte de congrès eucharistique et d'une fête architecturale, l'Eglise, après un laps de cinq siècles, s'est déclarée solidaire d'un abominable crime, produit de la plus ridicule ignorance, car ces Juifs étaient accusés d'avoir poignardé des hosties desquelles ruissela le sang de l'Homme-Dieu. En nos siècles de lumière, malgré la prétendue séparation des pouvoirs, les tribunaux et les administrations se mettent encore très volontiers au service de l'Eglise pour condamner ses ennemis. L'*Index* de Rome trouve souvent main-forte chez les juges civils. Ainsi le *Testament* du curé Meslier, que le parlement de Paris avait fait brûler avant la Révolution française, est également détruit un demi-siècle après, comme « attentatoire à la morale politique et religieuse », par le tribunal correctionnel de la Seine (1824), par la Cour d'assises du Nord (1835), par la Cour royale de Douai (1837), par la Cour d'assises de Vienne (1838). De l'un à l'autre, les pouvoirs établis aiment à se rendre des services aux dépens de l'ennemi commun, l'homme libre qui pense librement. L'Inquisition, ce Tribunal

de sang qui s'acharne contre toute nouveauté, se tient pour immortelle aussi bien qu'infaillible. Torquemada semble mort, mais ses ossements s'agitent encore dans la tombe.

On reste stupéfait en constatant que pas une seule des anciennes religions n'a complètement disparu. Avec plus ou moins d'activité, toutes vivent en suivant le même cérémonial qu'il y a des milliers d'années. Dans la Grande Bretagne, pendant la nuit qui précède le 21 juin, les habitants des villages voisins de la plaine de Salisbury se rassemblent



Cl. Z. Le Rouzic.

CARNAC. — DOLMEN DE MANÉ-KERIONED

autour du cercle mégalithique de Stonehenge — du moins le faisaient-ils encore tout dernièrement —, puis, par un temps favorable, lorsque l'horizon de l'Orient reste dégagé de tout nuage ou brouillard, ils attendent religieusement le lever de l'astre. Ceux qui se trouvent au milieu de l'enceinte, sur la pierre centrale de l'autel, voient un instant le globe comme en équilibre sur la pointe du bloc dit Friar's Heel, le « Talon du Moine » : On nous dit qu'en 1895 le spectacle de l'apparition fut d'une rare beauté[1]. Un littérateur écossais, William Sharp, a raconté[2]

1. *Nature*, June 29, 1899, p. 204, 205. — 2. *Note manuscrite.*

avoir assisté, étant jeune homme, vers 1860, à l'immolation d'un mouton au solstice d'été ; c'était sur un sommet élevé au nord de l'Ecosse, et le berger qui faisait le sacrifice modulait des paroles en une langue qui n'était aucune de celles parlées en notre siècle dans le pays.

Dans les Alpes, dans la Bretagne française, des cérémonies analogues ont encore lieu, sans que le prêtre catholique y trouve à redire. Même, il accepte, dans tout l'ancien monde païen devenu chrétien de nom, le rôle de magicien, pour aller, suivi de la procession des fidèles, bénir les champs, en chasser les mauvaises herbes, la vermine, les orages, toute trace de pied fourchu. Et dans les cas graves, si Dieu et ses saints ne se montrent pas favorables, on ne craint pas d'avoir recours au Diable et à ses anges. Puisque le croyant aux puissances surnaturelles veut avant toutes choses faire exaucer ses désirs, il est juste qu'après s'être adressé inutilement à la divinité du jour, il se retourne vers le maître de la nuit. Encore en Ardennes, à la fin du XIXe siècle, les jeunes gens qui craignaient de tomber au sort pratiquaient des « neuvaines de nuit », en ayant bien soin de prendre à rebours le chemin de la procession ; ils faisaient aussi le signe de la croix en sens inverse. Les autres cérémonies doivent également s'accomplir en ordre renversé pour devenir des « magies ». Les choses saintes gardent leur vertu, mais en raison de la profanation qu'on leur fait subir. Le blasphème égale et vaut la prière [1] !

C'est une des erreurs les plus communes de s'imaginer que des changements religieux intimes correspondent aux changements de noms subis par des cultes successifs. Souvent les formes des amulettes et autres objets de piété ne se modifient même pas. Les formules identiques se marmottent toujours en la même langue sacrée, les lieux de pèlerinages se maintiennent aux mêmes endroits, les cérémonies se célèbrent pour les mêmes vœux ou les mêmes genres de guérison, la civilisation coutumière n'a pas changé d'un geste, et cependant les individus, naguère classés comme païens, sont maintenant rangés parmi les chrétiens ; on les disait bouddhistes, ils deviennent sivaïtes ou mahométans. Même lorsque de nouveaux symboles ont remplacé les anciens, quand on s'est fait entrer dans la mémoire des signes magiques ou des mots

1. Marie de Villermont. *Revue Mauve*, 1899.

de cabale réputés plus efficaces, le fond de la routine n'en reste pas moins intact dans les esprits lents à la pensée [1]. La plupart des préjugés, tel celui relatif au nombre treize, appartiennent à des traditions antérieures aux religions « en exercice » et ils leur survivent.

Cette sous-conscience religieuse, qu'on n'aperçoit pas au dehors, peut se réveiller soudain, dans de grandes périodes de troubles. Tout fanatisme religieux peut aller jusqu'à la folie collective, même jusqu'à détruire les sentiments naturels. Ainsi, le général Rossignol raconte dans ses *Mémoires* que cinquante femmes vinrent le trouver au quartier général de Jalais, non loin d'Angers, portant chacune deux enfants sur les bras : « Messieurs les Bleus, on nous dit que vous venez pour manger nos enfants, nous vous les apportons, mangez-les »[2]. Ces mères fanatiques comptaient sur la résurrection de leurs enfants dans les trois jours et voulaient la rendre plus glorieuse par le sacrifice. Et pourtant, la guerre de la Vendée n'était une guerre religieuse que par contre-coup ; elle n'était pas déterminée uniquement par haine de croyances opposées qui placent la fureur guerrière sous la sanction spéciale de la divinité et de ses saints. D'ailleurs, même en pleine paix, lorsque rien ne semble préparer l'explosion de fureurs fanatiques, tel lecteur de la Bible, tel évocateur de visions surgit pour accomplir des actes atroces, ordonnés par des voix mystérieuses. Il n'est pas d'année que les recueils périodiques ne racontent des tueries faites par de nouveaux Abraham auxquels le Seigneur aurait commandé le sacrifice de nouveaux Isaac, ou d'autres Josué chargés d'exterminer des ennemis de Dieu. Et quelle religion pourrait se dire indemne de pareils crimes? Chacune eut ses meurtres rituels, et il serait aussi contraire à la vérité de déclarer ces forfaits impossibles que de vouloir en rendre responsables tous ceux qui dans un pays professent une foi déterminée. A cet égard,



Cl. H. B. Guppy.
FIGURE DE DIEU A LA PROUE D'UN CANOT MÉLANÉSIEN

1. P. Lavroff, *L'idée du Progrès dans l'Anthropologie*. — 2. *Revue Blanche*, 15 sept. 1895, p. 272.

l'histoire des sectes russes, chrétiennes ou juives est pleine d'enseignements. On peut se demander du reste si telles atrocités commises dans les révolutions purement politiques ne proviennent pas du vieux fonds autoritaire des religions antiques; quels crimes ne peut-on commettre au nom de Dieu?

Par essence même, les religions, y compris le catholicisme que l'on dit « souple » parce qu'il s'évertue à l'assouplissement des caractères, par essence, les religions sont retardataires dans leur évolution. Alourdies par leur énorme bagage de survivances des temps immémoriaux, obligées de s'en tenir aux anciennes formules pour justifier leur prétention à l'infaillibilité, se laissant toujours devancer par les conquêtes de la science, elles sont fatalement vouées à combattre tout d'abord ce que, cent ans plus tard, elles seront forcées d'admettre tacitement ou même de prêcher. Les religions forment si bien l'arrière-garde des nations modernes qu'elle refusent même d'accepter les situations nouvelles qui pourraient leur être utile. C'est ainsi que la Papauté, mise en demeure par les pouvoirs civils de redevenir une puissance purement spirituelle, n'a pas voulu comprendre combien il lui serait avantageux d'échapper désormais à ses compromis indignes avec les Etats, en abdiquant traitements et privilèges, tout en disposant plus que jamais de la majesté divine aux yeux des fidèles (1905). Cette héroïque intransigeance fut à peine indiquée par quelques attitudes passagères, par quelques paroles que le vent emporta, et les pontifes continuèrent de marchander piteusement ce qui leur restait de pouvoir temporel, de maintenir leurs fructueux concordats avec les divers gouvernements, de se gérer enfin en princes et en capitalistes, tout en se prétendant « prisonniers ».

Le maintien des privilèges s'allie si bien avec le maintien des vieux dogmes que, d'instinct, tous ceux que menacent les progrès de la raison dans les mouvements populaires vont se mettre à l'abri dans les cohortes religieuses. Même ceux qui hier bafouaient les prêtres viennent les invoquer aujourd'hui. D'ailleurs ce christianisme de la bourgeoisie moderne n'est point hypocrisie pure : quand une classe est pénétrée des sentiments de sa disparition inévitable et prochaine, quand elle frissonne déjà des approches de la mort, elle se rejette désespérée vers quelque divinité salvatrice, vers un fétiche, vers un rameau bénit; le premier sorcier venu qui lui prêche le salut ou la rédemption l'attire pour un

instant. Ainsi les Romains se christianisèrent; ainsi les voltairiens se convertissent[1]. Toutefois la grande majorité de ceux qui se rallient à l'Eglise par intérêt n'ont plus rien qui ressemble à la foi et c'est en tout cynisme qu'ils avouent leur évolution. L'Eglise a pour complices naturels tous ceux auxquels il faut des serviteurs à commander : rois et militaires, magistrats et fonctionnaires, jusqu'aux pères de famille qui veulent des enfants sages et d'une élégance raffinée, au risque de leur faire perdre la flamme du regard et la virilité de la pensée.

Un fait capital gouverne ce classement des forces ennemies, c'est que les défenseurs de l'Eglise, quoique se détestant et se méprisant entre eux, ont dû pourtant se grouper en un seul parti. Isolées, leurs doctrines respectives seraient trop illogiques, d'une moralité trop primitive pour qu'elles pussent résister, il faut donc les rattacher à une cause supérieure, celle de Dieu lui-même, le « principe de toutes choses ». Ainsi, dans une bataille, les troupes aventurées abandonnent les ouvrages extérieurs nouvellement construits, pour se masser au centre de la position, dans la forteresse antique, accommodée par les ingénieurs à la guerre moderne.

C'est le catholicisme qui bénéficie surtout de cette concentration des forces rétrogrades vers la citadelle religieuse. En plus du repos de la pensée que ressentent d'aucuns dans une croyance à l'au delà, le catholicisme offre un autre soutien dans la vie, il prescrit une ligne de conduite immuable : l'obéissance; aussi tous ceux qu'effraie le développement de l'initiative individuelle et de l'esprit de révolte se tournent-ils à bon droit en suppliants vers le Pape; les épiscopaliens d'Angleterre et d'Amérique rentrent en foule dans le giron de l'Eglise romaine.

Le danger extrême que la concentration religieuse fait courir à la société n'est pas que ses dogmes causent un mal direct en changeant à nouveau la mentalité des populations du monde civilisé. Ceux qui n'ont plus la foi sincère et agissante ne peuvent la récupérer; ils feignent de l'avoir, se le figurent même, mais ils ne l'ont pas. Et c'est précisément cette simulation des croyances qui constitue le mal. On ne croit ni à l'enfer, ni au diable; on n'a de Dieu qu'une idée vague, panthéiste ou fétichiste, et l'on ne se préoccupe nullement de sa préten-

1. G. Sorel, *Humanité Nouvelle*, 10, VII, 1899, p. 35.

due omniprésence ; les principes essentiels de la religion restent absolument ignorés, mais, quand on croit utile de pénétrer dans l'Eglise, on ne manque pas d'observer toutes les cérémonies traditionnelles, génuflexions, balancements du corps et de la tête, mouvements des yeux et des mains. Il est convenu que les intérêts de la propriété, du capital, du parasitisme, ceux de toute nature, exigent la pratique réglementaire du culte catholique, et des millions d'hommes se conforment à cette obligation dépourvue de toute sincérité. L'hypocrisie tend à remplacer la foi disparue, et, par suite, la religion s'enkyste de plus en plus dans l'organisme social, de manière à n'avoir plus de force rectrice pour entraîner l'humanité derrière elle ; son action, devenue régressive, se fait par cela même vénéneuse et corruptrice, et il faut l'éliminer à tout prix. Ce n'est pas le cléricalisme » qui est l'ennemi, c'est l'Eglise. Par définition même, elle est le grand agent du mal, puisqu'elle demande qu'on obéisse à des forces inconnues, aux ténèbres primitives ; après avoir proclamé le mystère des origines et des fins, elle interprète ce mystère dans l'intérêt du clergé auquel Dieu l'a confié. D'ailleurs ce clergé n'est-il pas Dieu en personne, puisqu'il incarne sa volonté et tient dans ses mains les clefs du ciel et de l'enfer? Il peut donc, en sa toute-puissance, asservir les hommes comme un troupeau de brebis, en faire autant de choses sans droit, sans personnalité, sans pensée ; et il y réussit trop souvent. C'est un fait des plus tristes que le vide de l'esprit, le goût de la niaiserie, la puérilité subtile constatés chez beaucoup de personnes dont le clergé a dirigé l'éducation et aussi parmi religieux, religieuses, curés mêmes[1].

La puissance de renouveau n'appartient qu'aux hommes animés d'une idée nouvelle. Tout le moyen âge avec ses saints et ses diables s'est enfui devant Copernic. Toutes les églises catholiques et protestantes ont frémi quand les Lamarck et les Darwin, nouveaux Samson, ont secoué les grands piliers. C'est par les idées mêlées d'actions, non par les prières sussurées au sortir des confessionnaux ou les chapelets égrenés sur le pavé des nefs, que les sociétés se renouvellent.

Il est vrai que les armées de l'Eglise se sont accrues de nouvelles troupes : au clergé dit « séculier » s'est jointe la liste sans fin des ordres « réguliers , des moines et des religieuses. Ces bandes comprennent pré-

1. *Pages Libres*, n° 99, 22 novembre 1902.

cisément les zélateurs de la foi les plus ardents et les plus dévoués, ceux qui pénètrent le plus vaillamment dans le monde pour l'amener à leurs fins et ceux, au contraire, qui se réfugient dans la solitude et le renoncement parce qu'ils ont peur des batailles de la vie.

L'entrée dans les ordres est souvent une fuite, surtout chez les femmes dont l'éducation n'a pas prévu les épreuves probables : tout les effraie, notamment les dangers mystérieux de l'amour et les devoirs éventuels de la famille. Puis vient l'influence du prêtre, du confesseur qui fait tendre les instincts, la passion, toute la puissance de l'être vers un personnage idéal, résumé divin des beautés physiques et morales, et même de ce qu'il y a de doux dans la souffrance. Et voici que s'ouvre l'asile discret des couvents, où l'âme timide pourra jouir en paix de la gravité des émotions tendres ressenties pour l'inconnu dans la demi-ombre des nefs, où la régularité absolue des oraisons, des mille occupations méthodiquement alternées, maintiendra l'âme dans la direction initiale, où la règle fera de l'obéissance absolue plus qu'un devoir, une véritable nécessité. Il est si difficile de prendre des résolutions fortes et si facile d'obéir. A un homme qui veut se faire moine, le marin Reveillère objecte : « Pourquoi ne pas entrer dans le clergé séculier, où vous pourrez faire du bien? — Parce que j'aurais à me conduire, et que, jésuite, je serai conduit. C'est plus sûr ».



Cl. du *Globus*.

COUTUMES RELIGIEUSES DES INDIENS CORA

Dans cette population mexicaine subsiste un très savant mélange de religions organisé par les Franciscains, il y a une couple de siècles. Ici, on voit, à la fête de Pâques, les Indiens représentant les Juifs se jeter à terre pour laisser passer les apôtres. (K. Th. Preuss, *Globus*, 1906, 2. p. 168.)

Sans compter les instituteurs dressés à la routine de l'enseignement primaire, il est des ordres qui s'occupent de l'étude approfondie des sciences et suivent les seules méthodes d'observation, d'expérience et

de logique indispensables aux recherches fructueuses; mais, à ces fidèles aventurés sur le dangereux terrain des travaux intellectuels, les conclusions sont dictées d'avance : il faut qu'ils soient menés comme par la main vers le parvis du temple et que là ils se prosternent en adoration devant le puissant Créateur de toutes choses, heureux d'offrir comme un brin d'herbe la petite récolte de découvertes faites par eux dans le champ du savoir. S'il leur arrive au contraire de se heurter à quelque pierre d'achoppement et de trouver la moindre contradiction entre le résultat de leurs travaux et les traditions de l'Eglise, les décisions des conciles et le texte des bulles papales, alors ils courent grand risque d'être frappés d'anathème, à moins qu'ils ne fassent amende honorable, et n'acceptent d'aller faire pénitence dans quelque couvent lointain, oubliés de ceux auxquels leur enseignement fut en scandale. Comme aux siècles du moyen âge, la science n'a droit qu'au nom de « servante » devant l'Eglise souveraine, tandis que, pour les infidèles, elle est la Reine et la Mère.

L'empire intellectuel du monde étant désormais interdit aux Eglises que le dogme sépare encore les unes des autres, leurs ambitions rétrécies doivent se borner à de moindres horizons. Elles se dirigent surtout vers la puissance dont l'élément principal est la possession des richesses. Un vers de Sophocle[1] mentionne déjà l'avidité des prêtres, et ce qui était vrai dans le monde hellénique, où le rôle des interprètes de la divinité n'était que secondaire, a pris une valeur bien autrement grande dans les sociétés où l'Eglise s'arroge la direction absolue des âmes. Dès qu'une religion cesse d'être persécutée pour devenir institution, culte reconnu ou dominant, aussitôt elle cherche à profiter des biens de ce monde : elle frappe monnaie et convie les marchands dans le temple comme aux jours où le Christ s'arma d'un fouet de corde contres les trafiquants. Dans les églises, ne vend-on pas les bancs et autres sièges à l'enchère? L'archevêque de Malines ne voile-t-il pas d'un rideau les glorieuses peintures de sa cathédrale, afin de partager avec le bedeau les pièces de monnaie blanche que paient les étrangers pour se faire montrer les chefs-d'œuvre? Et telle église — citons celle de Saint-Julien à Brioude — n'a-t-elle pas la honte de montrer sur la porte latérale de sa façade même les annonces mensongères de quelques vils

1. Τὸ μαντικὸν γαρ πᾶν φιλάργυρον γένος, *Antigone*, vers 1055. — La race des devins est en effet tout entière avide d'argent.



Musée du Luxembourg. Cl. J. Kuhn, Paris.

LE SERVICE DIVIN EN FINLANDE PAR EDELFELT



marchands? L'argent n'a pas d'odeur, même ramassé dans la fange, pourvu qu'il serve à la gloire de l'Eglise. Sachant que l'homme ne vit pas de foi seulement, mais qu'il lui faut aussi le pain, le clergé, même celui qui reste pauvre et très pauvre par ses membres individuels, travaille à devenir riche, et c'est un curieux phénomène psychologique de voir tel moine mendiant, telle petite sœur des pauvres se contenter des plus mauvais rogatons, se vêtir des habits les plus humbles pour avoir le bonheur d'enrichir cette immense société de l'Eglise dans laquelle ils se trouvent immergés comme une goutte d'eau dans l'Océan. Aussi l'Eglise, nourrie de la pitance des innombrables pauvres et de la prélibation sur les revenus des riches, a-t-elle amassé plus de trésors que monarque n'en posséda jamais. Non seulement elle dispose des subsides de l'Etat dans la plupart des contrées du monde dit civilisé, elle fait bien plus que doubler ce budget officiel; d'un côté, elle sollicite des offrandes, concède des indulgences, vend des titres nobiliaires, organise — au Mexique — des loteries à un dollar le billet, dont chaque numéro gagnant « transporte une âme sanglante et martyrisée du purgatoire au ciel »; de l'autre côté, elle fait commerce en fabriquant des objets de toute espèce, des aliments, même des boissons spiritueuses, en construisant des navires, en établissant des plantations dans les colonies lointaines. Quand ces entreprises ne réussissent pas, on invite les gouvernements et les fidèles à combler le déficit; quand elles donnent de beaux bénéfices, les produits servent à étendre le cercle des affaires. Un des faits caractérisant le mieux cette poursuite de l'argent est celui que découvrit, en 1898, le ministre de la Justice espagnol. Depuis 1851 aucune des religieuses appartenant à certains couvents n'avait été inscrite comme décédée, et c'était justement à elles qu'une loi de 1837 avait accordé une pension viagère d'une piécette par jour.

Les villes voient s'élever d'énormes cubes de pierre, aux fenêtres symétriques, dans lesquels s'entassent les gens de l'Eglise, leurs clients et parasites. La superficie des terrains appartenant au clergé s'accroît d'année en année; presque dans chaque ville se montrent de vastes monuments décorés qui coûtèrent des millions, quoique le constructeur ne possédât rien lorsqu'on posa la première pierre. La grande richesse collective de l'Eglise est ce qui lui assure sa clientèle: tandis que la foi diminue, que la religion s'en va, la maison de com-

merce cléricale étend ses « opérations », et son patronage s'alourdit sur les peuples.

C'est principalement comme exploiteur de travail que le clergé accroît son action sur le monde extérieur, mais à ce point de vue, malgré les milliards dont il dispose, la grande initiative lui manque : il ne sait pas grouper les travailleurs en puissantes masses comparables à celles que fait agir le capital laïque. L'utilisation effrénée du travail des orphelins, des prisonniers, des malades, des vieillards, la fabrication des boissons et des aliments, de la toilette, des petits objets de mercerie, voilà ce qui lui convient. Pour d'autres travaux, il ne peut y avoir que diminution graduelle, puisque le mobile initial, la foi, disparaît chez les uns et se mêle chez les autres à une part de plus en plus grande d'éléments étrangers. Il importe de ne point se laisser tromper à cet égard par le déploiement des foules qui se pressent à une bénédiction papale ou par la procession des pèlerins se rendant aux fontaines bénites. La part de la curiosité, de la banalité y dépasse celle de la dévotion. Evidemment, les pèlerinages avaient au moyen âge une importance relative beaucoup plus considérable que de nos jours, car ils mettaient en branle une masse populaire autrement importante en proportion, malgré la difficulté des voyages lointains à travers les pays inconnus et souvent ravagés par les guerres. Mais, si un trajet de quelques heures vers Lourdes, Einsiedeln ou Trèves n'est, pour ainsi dire, qu'un jeu en comparaison de ce qu'était jadis le pèlerinage de Compostelle ou la visite du Saint Sépulcre, l'industrie moderne, manipulée par l'Eglise, a permis de déplacer d'un coup des masses humaines plus formidables. Après la guerre de 1870, alors que la nation française, assez veule, assez battue pour se laisser « vouer au Sacré Cœur », était dans une complète incertitude au sujet de l'avenir prochain et se demandait si elle n'allait pas tomber sous la domination absolue de l'Eglise, celle-ci organisait triomphalement des pèlerinages dits nationaux. En 1872, on vit à Lourdes un cortège de vingt-quatre évêques conduire des généraux, de hauts fonctionnaires, plus de trente préfets alors en exercice, cent dix députés, quarante sénateurs, soit plus de 250 messieurs chamarrés, suivis de trente mille pèlerins, dont onze cents malades venant se plonger dans la sainte piscine. C'est par millions que se comptent les lecteurs des *Annales de Lourdes* racontant les guérisons miraculeuses, et par millions de francs que les compa-

gnies de chemins de fer évaluent leurs bénéfices pour le transport des pèlerins. Et Lourdes n'est en France que l'un des 1 253 sanctuaires où les fidèles viennent s'agenouiller devant la Vierge, noire ou blanche,



Cl. J. Kuhn, Paris.

CATHÉDRALE DE BURGOS

devant Notre-Dame de Pitié, de Grâce et de Consolation, des Chênes ou des Champs, des Neiges ou de la Mer.

Du moins si les catholiques ne peuvent avoir la prétention d'être les instructeurs des nations modernes dans la science, si même ils se

trouvent en vertu de leur doctrine rejetés forcément du côté de l'ombre et devenus les ennemis honteux du savoir, il leur est permis d'affirmer en toute vérité que les civilisations antérieures mêlèrent l'art au culte religieux de la façon la plus intime. Il ne pouvait en être autrement aussi longtemps que les grandes manifestations de la vie nationale n'étaient pas encore différenciées ; elles se présentaient en un tenant et l'on pouvait ainsi se méprendre plus facilement sur leur origine. Les Chaldéens et les Perses, les Grecs et les Romains avaient donné à leurs prêtres la splendeur des costumes et la pompe des cérémonies ; les mêmes ancêtres spirituels ont transmis aux chrétiens leur plain-chant solennel. Les corps de métiers de Bysance et de l'Europe occidentale ont élevé des basiliques admirables qui sont maintenant la propriété de l'Eglise, et que celle-ci s'imagine avoir évoquées du sol comme par un acte de foi ; puis sont venus peintres et sculpteurs qui ont décoré les nefs et les chapelles et transformé telle cathédrale en un véritable musée.



Cl. du *Globus*.

ANCIENNE PEINTURE ABYSSINE

La Sainte Vierge sous la forme d'une colombe rend la liberté à un prisonnier. Voir l'article du *Globus*, 1904, 2. p. 327, d'après le voyage du Dr C. Keller.

Ainsi, tous les arts nés de l'initiative individuelle, et presque toujours sous l'influence de quelque poussée de rébellion, se sont associés en cortège à la religion catholique, et celle-ci, forte du concours des siècles, peut déployer devant la foule confondue l'ampleur de ses processions orgueilleuses. Cependant ce qui fut séparé dans l'origine a repris de nouveau son originalité propre, de même qu'en un tronc d'arbre la branche reprend l'indépendance de la racine. Chacun des arts s'est franchement émancipé de l'Eglise ; tout ce qui est jeune, nouveau, créateur se fait en dehors d'elle. Quelles tristes productions que tous ces tableaux à couleurs symboliques, ces statues auréolées dont les évêques font la commande aux artistes besogneux, et combien lamentable d'aspect sont les bâtisses religieuses non copiées

simplement sur quelque monument des siècles passés. La force vive de l'art se meut en entier dans la société civile, mais il manque encore à celle-ci le sentiment d'ensemble qui proviendra du mouvement conscient d'un progrès collectif.

Parmi les domaines de l'activité humaine qui se sont complètement détachés de l'hégémonie religieuse, on peut citer en premier lieu les règles de l'hygiène publique. On a prétendu, certainement bien à tort, que les « lois de Moïse » relatives aux soins du corps, à l'alimentation, à l'entretien de la demeure et du campement étaient des règles de nature hygiénique. Evidemment elles se rattachaient à la magie et se classaient d'après les bonnes ou mauvaises influences présumées que déterminaient les formes des objets, les mœurs des animaux, ainsi que les traditions des aïeux. Quoi qu'il en soit, ces règles, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours chez bouddhistes et catholiques, chez israélites et mahométans, n'ont plus guère force de loi en dehors des familles. Ceux qui étudient les principes de la santé personnelle et de l'hygiène publique ne s'arrêtent plus à ces prescriptions de jeûnes, de macérations, d'abstinence, C'est par des pratiques toutes différentes qu'ils établissent leur système de salubrité ; ils cherchent à placer l'homme dans les conditions les plus normales pour son développement et son bien-être, autant du moins que l'inégalité éco-



Cl. du *Globus*.

ANCIENNE PEINTURE ABYSSINE

Le Martyre de saint Sébastien.
Il est visible que l'influence byzantine a fortement imprégné l'art d'Abyssinie.

nomique leur permet de toucher aux « droits » sacro-saints de la propriété. Suivant la remarque d'un hygiéniste, la proclamation des droits de l'homme, à la fin du dix-huitième siècle, impliquait le droit à la santé[1].

Ainsi le soin de la santé publique n'est plus du ressort de l'Eglise. Le soin de la santé morale lui échappe également de plus en plus[2], et de toutes parts la société se révolte contre elle pour lui retirer l'enseignement, De même que le pape, après avoir brigué la domination absolue dans le monde entier, a fini par avoir pour limites de son empire les murs de son palais, de même l'Eglise se voit arracher successivement toutes les maîtrises qu'elle revendiquait dans la direction des intelligences et des volontés. Bouddha, Jésus, ni Mahomet ne peuvent la renseigner à cet égard : l'humanité n'a pas besoin de Souverain Pontife. Bien plus, il n'est pas une religion qui puisse satisfaire d'une manière complète le mystique entraîné par les illusions du rêve : si désireuse qu'elle soit de faire bon accueil au prosélyte, chacune d'elles est cependant encore trop précise dans ses dogmes, sa tradition, son histoire, pour ne pas gêner ceux dont la fantaisie vagabonde dans l'infini de l'espace et du temps. L'Eglise et les Eglises ne sont que des moments dans la série de l'histoire humaine, et le sentiment poétique les déborde de toutes parts. Combien plus vaste est le chant du mystère! L'homme n'est-il pas comme un point imperceptible dans l'immense nature ? Les « larmes des choses », suivant l'expression du poète romain, ont ému de tout temps, même avant la venue des Dieux. Dans la société future, comme dans la société présente, les amours déçues, la mort prématurée des jeunes et des bons, la lutte pour l'existence, ne sont-ce pas là des problèmes sur lesquels on rêvera longtemps avec douleur ou mélancolie et qui pénètrent l'individu de profondes émotions que nulle secousse religieuse ne pourrait dépasser ?

Mais, quoique la science nous révèle un monde sans bornes de phénomènes admirables, sollicitant des transports d'émerveillement et d'enthousiasme, elle n'en procède pas moins à son œuvre avec calme et sérénité, ne cherchant que le vrai, dût ce vrai apporter le désastre avec lui. A elle d'ouvrir la boîte de Pandore, quand même l'espérance devrait également en fuir à jamais! A cet égard, la science a ses martyrs comme la religion, mais des martyrs bien

1. Bruno Galli-Valerio, *Bull. de la Soc. Vaud. des Sciences naturelles*, mars 1899. — 2. Gustave Loisel, *Revue Scientifique*. 11-X. 1902.

autrement désintéressés, puisqu'ils ne s'imaginent point qu'ils iront, à leur mort, s'asseoir « à la droite de Dieu », accueillis par le concert des anges. Les expériences que le médecin fait sur son propre corps en essayant l'effet des poisons ou des remèdes périlleux, la greffe et le traitement des maladies contagieuses le mènent simplement à de pénibles souffrances et à la mort sans qu'il ait d'autre satisfaction que de bien faire. Du reste, il n'y a point à l'en féliciter, car l'homme qui a le bonheur de suivre sa voie personnelle, de cheminer sur le sentier qu'il se fraie vers l'inconnu, a les joies incomparables que donnent la découverte et la contemplation de la vérité conquise.

Toutefois, il ne faut pas croire que tous les savants soient des héros, et même on doit reconnaître que la plupart portent aussi le « vieil homme » en eux. Ils courent, au point de vue moral, un danger particulier qui provient d'une trop grande spécialisation : lorsqu'ils n'ont plus que leurs études propres dans la part de l'horizon vers laquelle ils se sont tournés, ils risquent fort de perdre l'équilibre de la vie normale, de se rapetisser et de s'amoindrir dans toutes les branches qu'ils ont négligées, et l'on est très souvent étonné de constater en eux une opposition extraordinaire entre leur génie, ou du moins leur grand savoir, et de petits côtés ridicules ou mesquins. Les passions, les intérêts privés, la basse courtisanerie, les jalousies perfides se rencontrent fréquemment dans le monde des savants, au grand détriment de la science elle-même. On est également stupéfait de voir que la survivance des haines nationales s'est maintenue dans la recherche de la vérité, patrimoine commun des hommes. L'habitude est encore très fréquente de diviser le domaine de la science d'après les patries respectives. Chaque homme de science n'est qu'un représentant de l'immense humanité pensante, et, s'il lui arrive de l'oublier, il diminue d'autant la grandeur de son œuvre.

Pourtant l'on ose même émettre la prétention bizarre de rétrécir la science aux intérêts d'un parti, d'une classe, d'un souverain ! Certes, tel fameux chimiste — Thénard, dit-on — prêta largement au rire lorsqu'il présenta au roi Louis-Philippe « deux gaz qui allaient avoir l'honneur de se combiner devant lui », mais fallait-il rire ou pleurer lorsqu'on entendit un professeur éminent, ayant peut-être à se faire pardonner son nom français, revendiquer un privilège inestimable pour les savants allemands, celui d'être les gardes du corps intellectuels de l'impériale maison des Hohenzollern?

Si tels savants se font gloire de servir le maître, il en est d'autres qui ont la prétention d'êtres maîtres eux-mêmes. Pendant un temps, sous l'influence du socialisme primitif des saint-simoniens et des comtistes, un article de foi semblait prévaloir : comme une grande usine discrètement conduite par des ingénieurs, la société devait être gérée, pour un temps du moins, par des techniciens et des artistes, c'est-à-dire précisément par les chefs des écoles nouvelles, visant, eux aussi, à l'infaillibilité. Jusqu'à maintenant, ces ambitions ne sont point encore réalisées, même au Brésil, où pourtant l'école positiviste de Comte a fait semblant de diriger la politique nationale, livrée comme ailleurs à la routine et au caprice. Il est certain que, constitués en classes et en castes, comme les mandarins chinois, les savants d'Europe les plus forts dans leurs spécialités respectives seraient aussi mauvais princes que tous autres gouvernants et se laisseraient d'autant plus facilement persuader de leur supériorité essentielle sur le commun des hommes qu'ils seraient réellement plus instruits.

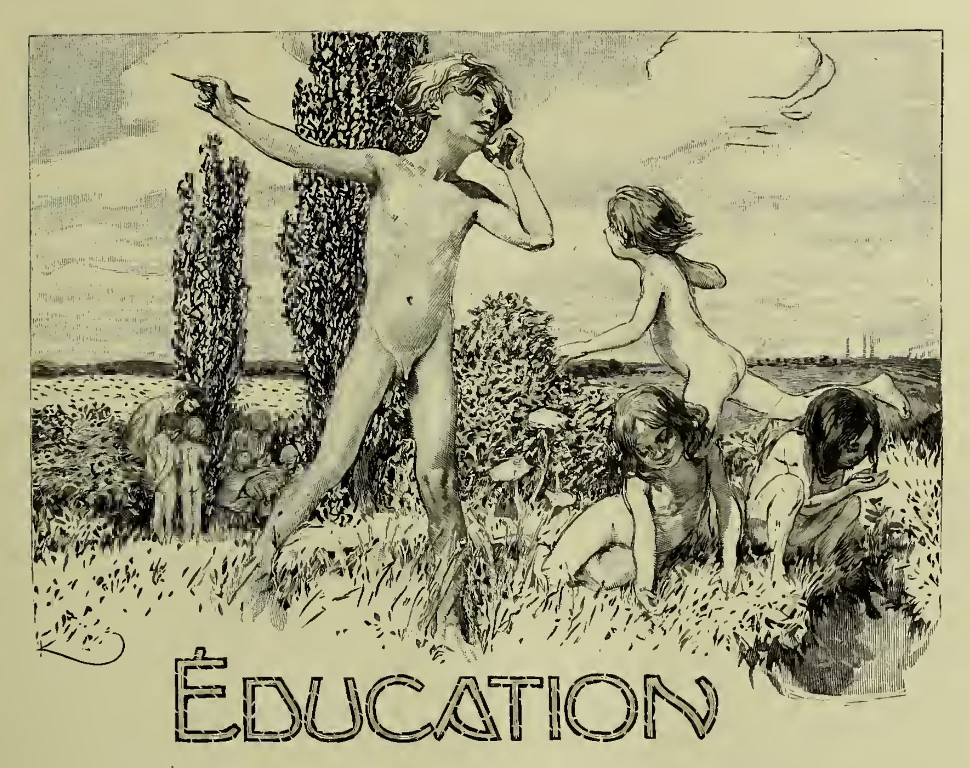
Déjà, bien avant de détenir le pouvoir, nombre de savants, et surtout ceux qui occupent les positions les plus hautes, ont grand souci de l'effet produit par tel ou tel enseignement. C'est ainsi qu'au mois de septembre 1877, lors de la réunion des naturalistes à Munich, un grand combat fut suscité au sujet de la théorie d'évolution qui, sous le nom de « darwinisme », agitait alors le monde. Or, par un singulier déplacement du point de vue, la grosse question qui se débattit ne fut point celle de la vérité en elle-même, mais des conséquences sociales qui découleraient des idées nouvelles. Les préoccupations d'ordre économique et politique hantaient tous les esprits, même eeux qui eussent voulu s'y dérober. Le « progressiste » Virchov, très misonéiste malgré sa profonde science, attaqua violemment la théorie nouvelle de l'évolution organique et résuma sa pensée dans cette sentence finale qu'il croyait décisive : « Le darwinisme mène au socialisme ». De son côté, Haeckel et, avec lui, tous les disciples de Darwin présents au congrès, prétendirent que la théoric préconisée par lui portait le coup de grâce aux socialistes, et que ceux-ci, pour prolonger pendant quelque temps leurs illusions déplorables, n'avaient qu'à faire la conspiration du silence contre les ouvrages du maître [1]. Mais les années se

1. Hans Kurella, *Socialismus und Moderne Wissenschaft*.

déroulèrent. Malgré les objurgations de Virchov et de Haeckel, l'histoire continua son cours, et le socialisme fit son entrée dans le monde parallèlement au darwinisme qui pénétrait dans la science. Les deux révolutions se sont parfaitement accordées, et nombreux sont les savants qui nous ont expliqué, après coup, pourquoi il devait en être ainsi. Il ressort du moins de l'incertitude de leurs prophéties que les pédants groupés en caste intéressée ne représentent nullement la science, et que celle-ci se développe sans leur concours officiel dans les mille intelligences des hommes qui cherchent isolément, passionnés seulement pour le vrai. C'est par le renouvellement continu que se fait le progrès du savoir, et nul homme ne peut créer, nul même ne peut apprendre s'il ne cherche à s'incorporer la connaissance nouvelle en toute droiture et sincérité. C'est dans l'effort libre de chaque individu que gît tout le problème de l'enseignement.







L'école vraiment libérée de l'antique servitude ne peut avoir de franc développement que dans la nature.

CHAPITRE XI

INFAILLIBILITÉ DE L'ENSEIGNEMENT. — ÉDUCATION DES PRIMITIFS
ÉCOLE MODÈLE. — COÉDUCATION. — ÉPREUVES, EXAMENS ET DIPLOMES
HAUTE ÉDUCATION NORMALE. — EXPANSION DE LA SCIENCE
LANGUE COMMUNE. — HYGIÈNE GÉNÉRALE. — CALLIPÉDIE
ÉDUCATION DE L'ESTHÉTIQUE. — SPONTANÉITÉ DE L'ART. — NUDITÉ
LA SCIENCE, L'ART ET LA NATURE. — L'ART, C'EST LA VIE

Comme la science elle-même, et dans une proportion plus marquée, l'enseignement se ressent des origines nationales, c'est-à-dire des conditions géographiques, puis historiques, d'après lesquelles chaque peuple s'est développé. En théorie, il en est autrement : tout être humain, semble-t-il, qui se donne pour mission d'enseigner un autre homme, enfant ou adulte, ne doit avoir d'autre souci que celui d'être l'interprète scrupuleux de la vérité et de faire pénétrer dans l'intelligence d'autrui

ce qu'il a parfaitement compris lui-même et qu'il a besoin de communiquer en toute joie de savoir, en tout amour fraternel. En pratique, c'est bien ce qui se présente exceptionnellement, et les connaissances peuvent se propager ainsi comme un magnifique incendie, mais d'ordinaire ce que l'on appelle enseignement prend de tout autres allures. Les instructeurs, simples gens de métier, ne sont pas nécessairement animés de ce feu sacré qui est l'enthousiasme du vrai, et ce qu'ils enseignent n'est le plus souvent qu'une leçon dictée conformément à des intérêts de nationalité, de religion, de caste. Toutes les survivances ont leur part dans l'œuvre si complexe et si diverse de l'enseignement.

D'abord, le vice capital des écoles est celui de toutes les institutions humaines, le caractère d'infaillibilité que s'attribuent volontiers les professeurs. Aux yeux du vulgaire, ils semblent presqu'en avoir le droit naturel, grâce à l'autorité que leur donnent les années et les études antérieures. Les enfants, regardant vers la figure grave de leur père ou de celui qui le remplace, sont tout disposés à inscrire dans leur mémoire la parole solennelle qui va tomber de sa bouche : ils fournissent un terrain des plus favorables à la foi naïve et spontanée qui plaît tant aux instituteurs. Ainsi se forme, sans peine, une sorte de religion dont les pontifes se croient volontiers maîtres de la vérité. A leur infaillibilité personnelle s'en ajoutent d'autres qui, suivant les différents pays, suivant les cultes et les classes, donnent à la première une consécration plus haute. Les enseignements changent donc au delà de chaque frontière, au point d'être absolument opposés les uns aux autres. Patries, religions, castes ont leurs prétendues vérités qui sont le point de départ de toute l'éducation, la clef de voûte de tout le système. Mais l'évolution générale qui rapproche les hommes, effaçant de plus en plus les conflits de races, d'idées et de passions, tend à égaliser aussi les méthodes d'enseignement, en atténuant par degrés leur caractère despotique et en laissant à l'enfant une plus grande initiative.

L'art de l'éducation, comme tous les autres arts, est d'invention préhumaine. En toutes les conquêtes de l'esprit, l'homme a été précédé par les animaux, et toujours il a fait fausse route lorsqu'il s'est écarté de l'exemple qu'il avait reçu. L'éducation, telle qu'elle est comprise par nos « frères inférieurs », a gardé son caractère normal, efficace, tandis que chez les humains elle a souvent dégénéré en pure routine et parfois

même agit en sens inverse de son but : il n'est pas rare qu'elle devienne un véritable abrutissement. L'oiselle, très gentiment, enseigne à ses oisillons l'art d'éviter son ennemi et de chercher sa nourriture, puis elle le fait gazouiller, lui récite ce que nous pourrions appeler les « airs nationaux », lui apprend à se soutenir dans le vide apparent, lui fait accomplir son vol à des distances de plus en plus grandes du berceau naturel, puis quand elle ne peut plus rien enseigner à sa progéniture et que l'égalité est complète en force, en adresse, en intelligence, elle se retire, abdique sa fonction d'éducatrice. L'animal rapproché de l'homme, tels le renard, le chien, le chat, dirige ses petits en les dressant à de folles gambades et à des jeux de force et d'adresse dans les moments où les jeunes ont à leur disposition un excédent d'énergie à dépenser[1].

Mais cet excédent d'énergie est toujours employé de la façon la plus sérieuse, quoique dans la joie et avec toutes démonstrations de gaieté, car les jeux ont pour but, conscient chez les parents, encore inconscient chez les petits, de les assouplir à toutes les œuvres et à la conduite de la vie qui va bientôt commencer, amenant avec elle toutes les chances d'événements tragiques. D'après la classification de Groos[2], les jeux consistent dans l'expérimentation des objets, l'observation des mouvements qui différencient les espèces diverses, la chasse à la proie vivante, morte ou imaginaire, la lutte, la construction des cabanes, l'investigation des causes, l'imitation des attitudes et des actions des adultes, qui, pour l'espèce humaine, se reflète surtout dans les soins donnés à la poupée, symbolisant l'enfant futur : autant de leçons qui sont pour les petits une répétition de la vie avant la vie.

Chez les primitifs, l'éducation n'est pas autre chose. Les enfants se tiennent dans le voisinage immédiat des parents, dont ils imitent les discours, la démarche et les actions. Ils se font hommes sur le modèle du père, femmes sur celui de la mère, mais toujours en pleine nature, dans le cercle même du travail qu'ils auront à poursuivre quand les anciens n'y seront plus. Tout progrès dépend de leur génie propre, de leur talent d'adaptation plus étroite à l'ambiance dont ils ont à profiter pour la conquête du bien-être. L'école est chez eux ce qu'elle fut chez les libres Hellènes, l'heure du loisir et du repos pour les parents, la vacance de la besogne journalière, et, par extension, la période des

1. Herbert Spencer. — 2. Karl Groos, *Die Spiele der Thiere.*

entretiens qui restaurent, de l'amitié qui réconforte, de la promenade où s'échangent les idées. Mais à cette époque de la civilisation, les exigences du travail étaient déjà de nature à rompre l'unité primitive des familles et à placer les enfants sous la direction d'éducateurs spéciaux. L'école était née. Au moins le contraste que présentait le traitement des écoliers dans les différents pays nous montre quelles nations se trouvaient dans une période de progrès et quelles dans une voie de régression. Les sculptures, les chants représentent les enfants grecs jouant, dansant, se couronnant de fleurs, levant gravement la tête vers les femmes et les vieillards, tandis que les documents égyptiens montrent avec insistance le bâton que l'instituteur fait résonner sur le dos de l'élève. De même la verge était fort en honneur chez l'éducateur hébreu, et c'est de lui, par l'intermédiaire des livres « saints », que nous vient ce dicton si funeste pour tant de générations d'enfants : « Qui aime bien châtie bien ! »



Cl. de *Zlatá Praha.*

ÉCOLE DE FILLES EN TUNISIE

Pendant la période historique actuelle, si remarquable par l'ampleur du théâtre où se débattent les problèmes vitaux de l'humanité, toutes les méthodes d'éducation sont également employées. La plupart ont admis pour point de départ que l'instituteur se substitue aux parents, et notamment au père, qui lui délègue tous ses pouvoirs comme directeur, maître et propriétaire de son enfant. Mais le père n'est pas seul à posséder son fils : la société, représentée suivant la lutte des partis, soit par l'Eglise, soit par l'Etat laïque, considère aussi l'élève comme lui appartenant et ordonne qu'il soit dressé conformément à l'usage auquel on le destine pendant le cours de sa vie ultérieure. Enfin l'idée commence à se faire jour, appuyée d'ailleurs sur la revendication spontanée des enfants eux-mêmes, qu'ils sont des êtres égaux en droits aux personnes majeures

et que leur éducation doit correspondre non à la volonté du père, ni aux exigences de l'Eglise ou de l'Etat, mais aux nécessités et aux convenances de leur développement personnel. Faibles, petits, les jeunes sont d'autant plus sacrés pour les grands qui les aiment et les protègent. Les écoles, bien rares encore, où ce principe de la pédagogie est strictement pratiqué sont des lieux de joyeuse et fructueuse étude, grâce à cette « extrême révérence » à laquelle l'enfant a droit de la part de ses professeurs. Hélas! en pensant à ce qu'étaient les écoles où furent torturés la plupart des hommes de notre génération, quel est celui d'entre nous qui ne répèterait la parole de saint Augustin : « Plutôt la mort que le retour à l'école de notre enfance! »



Cl. de *Zlatá Praha*

ÉCOLE DE GARÇONS EN TUNISIE

A chaque phase de la société, correspond une conception particulière de l'éducation, conforme aux intérêts de la classe dominante. Les civilisations anciennes furent monarchiques ou théocratiques et la survivance s'en prolonge dans les écoles, car, tandis que dans la vie active du dehors les hommes se dégagent des oppressions antiques, les enfants, relativement sacrifiés, comme les femmes, en raison de leur faiblesse, ont à subir plus longtemps la routine des pratiques d'autrefois. Le type de nos manuels d'éducation existe depuis plusieurs milliers d'années, et l'on répète encore presque dans les mêmes termes les préceptes « moralisateurs » qui s'y trouvent. «Obéir! » telle est, au fond, la seule morale prêchée dans un livre du prince Phtah-Hotep, qui fut rédigé, peut-être même seulement transcrit, à la fin de la cinquième dynastie — c'est-à-dire il y a cinquante et un siècles —, et que conserve la bibliothèque nationale de Paris. Obéir afin d'être récompensé par une longue vie et par la bienveillance des maîtres, c'est là toute la sagesse. Le prince auteur se donne lui-même en exemple : « Je suis devenu ainsi un ancien

de la Terre ; j'ai parcouru cent dix années de vie avec la faveur du roi et l'approbation des anciens, en remplissant mon devoir envers le roi dans le lien de sa grâce. » C'est exactement la même morale que reproduisit plus tard le commandement mis par Moïse dans la bouche de Dieu : « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés sur la terre que l'Éternel ton Dieu te donne »[1].

La durée tenace des préjugés, qui mène à confondre volontiers les relations affectueuses de la famille avec les prétendus devoirs de sévérité d'une part et de stricte obéissance d'autre part, trouble la netteté du jugement relativement à la direction des écoles. Si la liberté doit être complète pour chaque homme en particulier, il peut sembler au premier abord que les parents sont parfaitement libres de départir à leurs enfants l'éducation traditionnelle d'asservissement et d'émasculation. Mais il ne s'ensuit pas de la liberté du père qu'il puisse attenter à la liberté du fils. Autant demander pour le bourreau la liberté professionnelle de couper des têtes, pour le militaire la liberté de jouer de sa baïonnette à travers Chinois ou ouvriers en grève, pour le magistrat la liberté d'envoyer les gens en prison au gré de son caprice. La liberté du père de famille est du même genre quand celui-ci dispose absolument de sa progéniture pour la livrer à l'Etat ou à l'Eglise : dans ce cas, il la tue, ou pis encore, il l'avilit. En son amour ignorant, il reste l'ennemi le plus funeste des siens.

Dans leurs relations sociales avec leurs semblables, les hommes libres n'ont donc nullement pour devoir d'admettre dans le père un propriétaire légitime de son fils et de sa fille, de même qu'autrefois, d'Aristote à saint Paul et des Pères de l'Eglise aux Pères de la constitution américaine, on considérait le maître comme possesseur naturel de l'esclave. Les confesseurs de la morale nouvelle ont à reconnaître l'individu libre, même dans le nouveau-né, et ils le défendent dans ses droits envers et contre tous et d'abord contre le père. Certes, dans la pratique, cette solidarité collective de l'homme de justice avec l'enfant opprimé est chose très délicate, mais elle n'en est pas moins un devoir de défense sociale : ou bien on est le champion du droit ou bien le complice du crime. En cette matière, comme dans toutes les questions morales, se pose le problème de la résistance ou de la non-résistance au

1. *Exode*, chapitre XX, verset 12.

mal, et si l'on ne résiste pas, on livre d'avance les humbles et les pauvres aux oppresseurs et aux riches.

Quelques éducateurs commencent à comprendre déjà que leur objectif doit être d'aider l'enfant à se développer conformément à la logique de sa nature : il ne peut y avoir d'autre but que de faire éclore dans la jeune intelligence ce qu'elle possède déjà sous forme inconsciente et d'en seconder religieusement le travail intérieur, sans hâte, sans conclusions prématurées. Il faut bien se garder d'ouvrir la fleur pour la faire s'épanouir de force, de gaver la plante ou l'animal en lui donnant avant le temps une nourriture trop substantielle. L'enfant doit être soutenu dans son étude par la passion ; or, ni la grammaire, ni la littérature, ni l'histoire universelle, ni l'art ne sauraient encore l'intéresser ; il ne peut comprendre ces choses que sous forme concrète : l'heureux choix des formes et des mots, les récits et descriptions, les contes, les images. Peu à peu ce qu'il aura vu et entendu suscitera en lui le désir d'une compréhension d'ensemble, d'un classement logique, et alors il sera temps de lui faire étudier sa langue, de lui montrer l'enchaînement des faits, des œuvres littéraires et artistiques ; alors il pourra saisir les sciences autrement que par la mémoire, et sa nature même sollicitera l'enseignement comparé. Comme les peuples enfants, les jeunes ont à parcourir la carrière normale représentée par la gymnastique, les métiers, l'observation, les premières expériences. Les généralisations ne viennent que plus tard. Sinon, il est à craindre qu'on déflore l'imagination des enfants, qu'on use avant le temps leurs facultés mentales, et qu'on les rende sceptiques et blasés, ce qui, de tous les malheurs serait le plus grand.

L'amour et le respect du maître pour l'enfant devraient lui interdire d'employer dans son travail de tutelle et d'enseignement le procédé sommaire des anciens despotes, la menace et la terreur : il n'a d'autre force à sa disposition que la supériorité naturelle assurée à l'éducateur par l'ascendant de sa taille et de sa force, son âge, son intelligence et ses acquisitions scientifiques, sa dignité morale et sa connaissance de la vie. C'est beaucoup, pourvu que l'enfant garde la pleine maîtrise de ses facultés, et ne se diminue pas par l'excès du travail.

Etant donné que l'éducation est une collaboration entre l'élève qui se présente avec son caractère propre, ses habitudes et mœurs particulières, sa vocation spéciale, et le professeur qui veut utiliser ces

éléments pour l'œuvre de développement intellectuel et moral qu'il entreprend, celui-ci doit connaître à fond chacun de ses disciples, et, tout en pratiquant la plus équitable impartialité, procéder suivant des façons diverses avec chaque individu. Sa classe ne contiendra donc que peu d'élèves, ceux ne pouvant être en nombre que dans les chœurs, les exercices de gymnastique, les promenades et les jeux.

Quelques camarades sont néanmoins indispensables dans les études sérieuses, car l'initiative individuelle a besoin d'être sollicitée par l'esprit d'imitation. Ce que l'on appelle émulation est, par ses bons côtés, le besoin naturel d'imiter son compagnon, de savoir ce qu'il sait, de l'égaler en toutes choses. La plupart des élèves n'apprendraient qu'avec de grands efforts s'ils devaient étudier seuls, sans amis qui les encouragent spontanément par la voix, les gestes, la mimique : la manifestation de la vie chez autrui suscite la vie en eux-mêmes. Ils apprennent grâce à l'exemple bien plus que les faits dont ils enrichissent leur mémoire; ils se règlent à une certaine méthode qui les accoutume à l'ordre dans le travail. Ils s'ingénient à discipliner leurs efforts, à se préparer pour la pratique de l'entr'aide qui sera la part la plus utile de leur existence. Une bonne éducation comporte donc un groupe d'enfants assez considérable pour qu'ils puissent se livrer à des œuvres communes, entreprises joyeusement et vivement achevées.

De combien d'unités se composera ce groupe? Des théoriciens de l'enseignement ont voulu le limiter à huit, nombre leur paraissant impliquer une harmonie naturelle, un rythme de répartition facile qui se reproduirait dans l'ensemble du travail (Barthélemy Menn) ; mais la vie, toujours changeante dans ses phénomènes, ne s'accommode point de ces arrangements dictés à l'avance : il y a certainement avantage à modifier les conditions de l'école suivant les individus et les milieux. L'important est que les jeunes condisciples ne forment pas une cohue où l'individu échapperait à la sollicitude spéciale du maître, mais constituent, pour les joies du travail et de l'amusement, une véritable famille. L'éducateur en serait à la fois le père et le frère, mettant son propre cerveau en communication avec les cerveaux des enfants, saisissant nettement l'état de leurs notions conscientes et inconscientes, sollicitant dans les jeunes têtes un travail de la pensée correspondant au sien propre et les amenant ainsi à la compréhension de la vérité et au bonheur de l'action.



Cl. P. Sellier.

LE GUIGNOL EN MANDCHOURIE



Comparée à cette éducation de la grande famille, où les enfants, souvent livrés à eux-mêmes, prennent par leurs relations entre eux comme un avant-goût de la vie extérieure avec ses conflits et ses amours, celle de l'enfant isolé, qui fut toujours l'objet exclusif des attentions du père et de la mère, en fait un être réellement deshérité : il y manque la collaboration des camarades, ses égaux, alternativement amis et rivaux. Les parents, par leur dévouement même, ne furent pour lui que des professeurs d'égoïsme : à vingt ans, quand le jeune homme entrera dans la vie, il attendra que l'univers entier veuille bien accomplir une ronde autour de sa précieuse personne.

C'est dans les premières années qu'il importe surtout de ne pas s'engager dans de fausses voies. Les professeurs, choisis pour les écoles primaires, en vue d' « instituer » des hommes et des femmes, devraient être les meilleurs, à la fois les plus sérieux et les plus doux, afin que les jeunes prospèrent à côté d'eux en santé physique et morale. Avec eux, point de « surmenage », c'est-à-dire point de ce mépris du corps, héritage de l'ancien christianisme, qui, au nom d'une âme supérieure, dresse les individus au travail forcé, sans aucun souci des nécessités de la vie matérielle; mais pas d'arrêts non plus, pas de bordées et d'écarts, pas d'hésitation dans la marche régulière de l'enseignement et de la conduite! Pas de leçons qui soient une pure forme, une simple récitation des livres, comme l'est, par exemple, le marmonnement du catéchisme et autres paroles qui ne coûtent aucun effort, au point de n'élever en rien la température frontale[1]. Heureusement qu'il en est ainsi pour l'étude de la religion, car, prise au sérieux, elle amènerait avec elle l'effroi causé par l'idée d'un Dieu vengeur. Ainsi que Tolstoï[2] le signale avec éloquence, le plus grand crime que l'on puisse commettre envers l'enfant, celui dont presque tous les parents et instituteurs des pays civilisés se rendent coupables, c'est de commencer l'école par la représentation terrifiante d'un être — principe des choses — essentiellement capricieux, injuste et féroce, personnage qui, après avoir créé l'homme susceptible de commettre le péché originel, punit ce péché par une éternelle souffrance. Si l'enfant, vaguement, s'imagine que les hommes ont à s'entr'aider dans la recherche du bonheur et repousse l'enseignement barbare qu'on lui donne, ses idées n'en restent pas

1. Samsonov, *Jizn*, déc. 1899. — 2. *De l'Education Religieuse*, *Revue Blanche*, 15 sept. 1900, pp. 102 et suivantes.

moins troublées, hésitantes, et la double vie morale qui lui est faite l'accoutume à l'hypocrisie du langage.

Comme ceux qui, par effroi des révolutions, vantent les effets de la patience et la « longueur de temps », on pourrait tout attendre de l'école pour l'exercice futur de la liberté. Mais ce serait oublier que l'éducation a parfois un caractère régressif aussi bien qu'un caractère progressif, et que la plupart des écoles sont, autant par le programme qui leur a été dicté que par l'esprit et les tendances des hommes qui les dirigent, des centres routiniers ou même réactionnaires, dans lesquels s'organise à l'avance, par des redites imbéciles ou même par un enseignement pervers, une armée, ou du moins une cohue, déjà hostile au progrès. Il est de soi-disant écoles qui réalisent l'idéal de contre-révolution dont les fondateurs sont animés : les enfants y apprennent à faire des signes de croix et des génuflexions, à glapir des prières incomprises et à pratiquer des mœurs d'esclaves. Mis au travail dès qu'ils ont fait leur première communion, ils ne savent plus lire et peuvent à peine signer leur nom lorsqu'ils atteindront la majorité. Ils resteront leur vie durant la chose de l'Eglise.

Cependant, l'évolution graduelle des idées qui tout en s'éloignant de l'ancien régime lui restent attachées par des préjugés tenaces, des formes de l'esprit et des habitudes mentales, a fait naître une éducation bâtarde, aux effets entremêlés et contradictoires.

Dans son pauvre enseignement, le prêtre chrétien avait l'avantage d'une certaine logique d'accord avec les béates croyances et les niaises adorations. Mais l'instituteur n'a plus la foi, et, forcé, suivant l'expression consacrée, de « chasser Dieu de l'école », il continue à se plier aux méthodes inspirées par le dogme catholique et monarchique. Parlant en réalité l'ancien langage et se servant des mêmes procédés d'instruction et de prétendue moralisation, il remplace Dieu par un autre Dieu, la Loi ou la Patrie que représentent le drapeau et autres symboles. Si cette nouvelle divinité devait être prise au sérieux par les enfants, leur horizon moral serait singulièrement rétréci, car la patrie n'est qu'un étroit lambeau de terre, considéré généralement comme entouré d'ennemis, tandis que l'idée de Dieu répondait pour les âmes douces et simples à une justice de l'au delà.

L'école vraiment libérée de l'antique servitude ne peut avoir de franc développement que dans la nature. Ce qui de nos jours est

considéré dans les écoles comme fêtes exceptionnelles, promenades, courses dans les champs, les landes et les forêts, sur les rives des fleuves

N° 586. Instruction dans la Péninsule italique



1 : 10 000 000

0 100 250 500 Kil.

Cette carte-diagramme représente, d'après la graduation suivante des grisés, le pourcentage des conjoints (deux sexes réunis) qui n'ont pu signer de leur nom au contrat de mariage :

A, de 0 à 15 0/0. B, de 15 à 30 0/0. C, de 30 à 45 0/0.
D, de 45 à 60 0/0. E, de 60 à 75 0/0. F, plus de 75 0/0.

En Corse, les chiffres pour 1901 sont de 34 0/0 et de 23 0/0 dans les Alpes-Maritimes. Pour les territoires d'Austro-Hongrie et de la péninsule balkanique, pour la Tunisie et l'Algérie, les chiffres sont douteux ou inconnus.

et sur les grèves devrait être la règle. Car c'est à l'air libre seulement qu'on fait connaissance avec la plante, l'animal, avec le travailleur et

qu'on apprend à les observer, à se faire une idée précise et cohérente du monde extérieur. C'est bien timidement que les parents et éducateurs s'engagent dans cette voie de l' « école buissonnière ». Et pourtant quel bienfait d'arriver à combiner la santé physique et la santé morale par le travail joyeux au dehors, en plein air et libre campagne.

C'est ainsi qu'à Coupvray (Seine-et-Marne), les garçons de l'école s'étaient constitués en société ornithophile et que, en 1898, ils protégeaient 570 nids d'oiseaux, au grand dam des loirs, belettes, rats et souris [1]. Dans le Jura, les écoliers de Cinquétral, près de Saint-Claude, se sont mis au reboisement des pentes ravinées, et c'est avec un légitime orgueil qu'ils montrent sur les versants des environs les 15000 arbres qu'ils ont plantés et qui protègent mainte prairie contre la destruction par les eaux mauvaises.

Ces travaux utiles en pleine nature, comportant les rudiments des métiers qui furent ceux des primitifs et se sont développés depuis en une industrie puissante, les œuvres d'architecture, de sculpture et de dessin, qui plaisent tant à la plupart des enfants et auxquelles se rattachent l'art de l'écriture et, par contre-coup, celui de la lecture, enfin le chant, la danse, la mimique, les belles attitudes rythmées, tel est l'ensemble des occupations qui doivent préparer l'enfant à la série des études ultérieures destinées à en faire un homme. Il faut y ajouter aussi ce que l'on peut apprendre de mathématiques en traçant des figures sur le sable, car la géométrie et l'algèbre sont d'admirables moyens pour donner une forme logique à la pensée et à ses expressions : celui qui apprend à mesurer les dimensions s'instruit également dans l'art d'enchaîner ses raisonnements et de régler ses paroles. Quant aux études spéciales qui succèderont dans les années de l'adolescence, elles varieront suivant les individus, car il importe que l'enseignement s'adapte à chaque nature en particulier et la dirige conformément à sa vocation personnelle. Toutefois il est bon que nul élève ne reste sans acquérir des « clartés de tout », afin qu'il trouve sa joie dans tous les progrès de la science et de l'art et qu'il puisse toujours prendre une part active aux conversations engagées par ses compagnons sur les travaux qui les intéressent spécialement. Puisqu'il est impossible de tout savoir, que du moins chacun apprenne ce qui lui convient, et qu'il l'apprenne avec

1. *Revue Scientifique*, 13 févr. 1899, p. 128.

méthode, dans ses rapports avec les connaissances parentes et dérivées.

Dans les discussions pédagogiques modernes on a donné une importance capitale à une question qui serait restée des plus simples si l'on s'était tenu aux indications de la nature. Les enfants qui naissent sous la tente sont élevés ensemble, garçons et filles ; toute la jeunesse du même village ou du même clan se forme à la vie par les travaux, par les amusements en commun ; la « coéducation », c'est-à-dire



Cl. de *Zlatá Pvaha.*

UNE ÉCOLE NÈGRE

l'enseignement de tous les jeunes des deux sexes, se fait d'ordinaire très sommairement, mais sans qu'il paraisse nécessaire de séparer les enfants pour leur apprendre une même pratique de métier ou leur réciter une antique légende dans les mêmes termes. La « bifurcation » de l'école primitive, dans laquelle tous les adultes de l'endroit avaient leur part, ne se produisait qu'à l'époque de la puberté, lorsque les éphèbes et les adolescentes se préparaient aux épreuves qui devaient les faire entrer, les uns dans la société des hommes, les autres parmi les femmes et les mères de famille; mais alors la claustration de la jeune fille, prélude de l'asservissement qui l'attendait dans le ménage, mettait

d'ordinaire un terme à tout enseignement : l'appropriation retranchait la femme de la société.

C'est également en vertu de ce principe, la dépendance de la femme relativement au père et à l'époux, que, dans la plupart des nations modernes, la pratique s'est établie d'élever les jeunes filles complètement à part des garçons; logiquement on les préparait à leur subordination et l'enseignement qu'on leur donnait était plus ou moins édulcoré par des mensonges et des mièvreries. Il était admis que plus de précision convenait aux hommes, aux femmes plus de fioritures insipides, plus de prétendue morale. Mais du moment que l'on a compris le respect dû à la science et le droit de tous à connaître la vérité pure, il n'y a plus de raison plausible à la différence de nourriture intellectuelle pour les deux sexes. Du reste, les jeunes filles ayant forcé les portes des universités sont venues s'asseoir autour des chaires professorales, côte à côte avec les jeunes hommes, d'autre part, une pratique de longue durée a consacré l'éducation en commun des enfants en bas âge dans les écoles maternelles et la coéducation à l'école primaire ne suscite guère d'objection. Il n'y a plus, en pays latins, que l'enseignement secondaire que l'on persiste à maintenir distinct pour garçons et filles. Comme exemples, on a, d'une part, les écoles mixtes de Finlande, de Scandinavie, des Etats-Unis, de l'Ecosse et de Hollande, d'autre part, les lycées français, où le ton moral est certes assez bas. Les uns veulent voir là une différence ethnique, les autres, la preuve de la supériorité de la coéducation. Les rares écoles de France et d'Espagne où les enfants sont élevés ensemble avec une sollicitude parfaite démontre, semble-t-il, que la communauté des études et des jeux crée une atmosphère propice au développement normal des fonctions durant la crise de la puberté.

Il résulte du rapprochement des sexes en un même milieu d'étude que l'ignorance mutuelle et l'hostilité forcée entre hommes et femmes s'atténuent graduellement; l'abîme creusé jadis par les malédictions de l'Eglise se comble peu à peu, et la différence d'évolution d'un sexe à l'autre s'amoindrit à mesure que le trésor commun de richesses scientifiques devient la propriété de tous. Une sorte d'égalisation se fait entre étudiants et étudiantes, tandis que la différence éthique de sexe à sexe reste beaucoup plus marquée entre le jeune homme échappé à la direction de ses parents et la jeune fille laissée à côté de sa mère pour soigner les enfants et prendre part aux occupations du ménage.

D'autres faits, d'ordre démographique sociologique, contribuent à libérer la femme et à lui permettre ainsi de s'associer plus facilement à l'homme pour les études et le genre de vie. D'abord, la fonction par excellence de la femme, l'éducation maternelle, diminue en difficultés physiques et en fatigues, grâce à une hygiène générale mieux comprise ainsi qu'à l'entr'aide. Dans la plupart des tribus dites sauvages, l'allai-



UNE ÉCOLE EN FINLANDE
Gravure extraite de l'ouvrage *Finlande* (en russe), par D. Protopopova.

tement des enfants durait pendant des années; chez les civilisés, il se fait en grande partie — et ce n'est pas toujours un progrès — par des moyens artificiels. En outre, le nombre des enfants diminue et doit forcément diminuer, l'hygiène préventive ayant réduit le taux de la mortalité dans toutes les contrées de l'Europe et des pays qui gravitent autour d'elles. Encore au dix-huitième siècle, on pouvait s'attendre à la mort pour la plupart des nouveau-nés; de nos jours, la majorité des nourrissons échappe aux causes de mort, et la femme se

trouve par contre-coup allégée d'autant dans ses fonctions reproductives[1].

Après avoir été diversement enseignés et morigénés dans leurs dix ou quinze années préparatoires, les jeunes hommes, aussi bien ceux qui se sont développés librement que les malheureux habitués à marmonner des mots, appris par cœur, sous la surveillance d'un maître qui gronde et qui punit, tous ces adolescents arrivent à la période décisive où on les déclare « hommes faits ».

Chez la plupart des primitifs, les jeunes tenaient à honneur de subir de très dures épreuves pour témoigner de leur fortitude dans le péril aussi bien que de leur vigueur et de leur adresse dans les jeux et les travaux. L'initiation était fort sérieuse et durait parfois des jours entiers, même des semaines et des mois. C'étaient le plus souvent des tortures qu'il fallait supporter d'un visage souriant. Ici on exposait le corps du supplicié aux morsures des fourmis, aux blessures par le poignard ou le couteau, à la scarification par des herbes vénéneuses; ailleurs, on arrachait à la jeune fille partie de sa chevelure, cheveu à cheveu, on battait le jeune héros jusqu'à le laisser sans connaissance sur le sol, ou bien on le jetait dans une ivresse frénétique par quelque boisson vénéneuse. Souvent les cérémonies étaient accompagnées de pratiques religieuses, telles la circoncision, et dans ces occasions, la vue du sang entraînait les officiants à des actes de vraie férocité. En nombre de peuplades, les épreuves des jeunes hommes coïncidaient avec des expéditions de guerre ; de même que chez les nations de l'Europe, le droit à la virilité devait s'acquérir par les luttes corps à corps et les tueries. On sait que les Dayak coupe-têtes ne trouvaient de femme prête à les suivre que s'ils lui apportaient le crâne sanglant d'un homme tué dans un combat ou surpris dans une embuscade. La mise à l'épreuve du courage et de l'endurance se faisait fréquemment comme préliminaire du mariage, par exemple chez les Koriak du Kamtchatka, qui recevaient le fiancé à grands coups de bâton. S'il endurait la bastonnade sans se plaindre et d'un air satisfait, on reconnaissait en lui un vaillant, capable de supporter avec la patience voulue les chagrins de la vie et on le laissait pénétrer dans la hutte où l'attendait la fiancée[2].

Les examens et les concours des grandes écoles ne sont autre chose qu'une transformation des anciennes épreuves, mais en réalité, et toutes

1. Léopold Bresson, *Les Trois Evolutions*, p. 57. — 2. A. S. Bickmore, *American Journal of Science*, may 1868, p. 12.

proportions gardées, ces épreuves modernes ont perdu de la sincérité primitive. Les brutalités de la concurrence vitale, la nécessité pour les jeunes gens de gagner leur vie aussi rapidement que possible, enfin la vanité sotte qui pousse les parents à vouloir pour leur progéniture un rapide avancement dans les études ont pour conséquence une méthode d'instruction hâtive, superficielle, ou même complètement fausse. Des milliers et des milliers de candidats cherchent à simplifier leur travail en



Cl L. Cuisinier.

JEUNES CIRCONCIS EN RETRAITE AU BORD DU SÉNÉGAL
à 15 km. en amont de Bakel.

Ils restent en retraite tant que la plaie n'est pas cicatrisée; les jeunes filles du village leur apportent à manger. Au premier plan, un jeune homme est ficelé pour avoir enfreint une prescription quelconque.

apprenant par cœur les formules de leur manuel, en mâchant et en remâchant des phrases expectorées avant eux par des professeurs célèbres, en se casant dans la mémoire de sèches définitions sans couleur et sans vie. Ils savent des mots, encore des mots, et tout ce fatras s'interpose entre leur esprit et la vérité. Les formulaires et les guide-âne les dégoûtent des livres et plus encore de la nature; les programmes limitent l'intelligence, les questionnaires l'ankylosent, les abrégés l'appauvrissent et les phrases toutes faites finissent par la tuer complètement. Malheur au jeune homme doué d'une compréhension trop facile, tout en surface, s'étalant pour ainsi dire à l'admiration des badauds.

C'est un danger eapital de eomprendre trop vite, sans peine, sans efforts ni long travail d'assimilation. On rejette négligemment l'os dont un autre eût « suèé la substantifique moëlle » ; on se laisse aller à l'indifférenee, presqu'au mépris pour les ehoses les plus belles, on se blase; le manque d'étude personnelle tue l'initiative, enlève à la parole et aux aetes toute originalité.

Une très forte part de l'enseignement se fait de nos jours en vue de l'examen, et il ne saurait en être autrement puisque de l'examen dépendent les plaees, les positions offieielles et sociales. L'Eglise domine-t-elle dans un pays ? il faut que l'étudiant prouve par des arguments et des exemples ehoisis eombien légitimes et saintes sont toutes les revendieations elérieales. Le Chef de l'Etat ou l'Etat abstrait sont-ils devenus l'objet essentiel de l'adoration religieuse ? il faut alors faire tout désirer de lui et faire tout eonverger en lui. Les idées, les eapriees d'en haut sont devenus sacrés. Napoléon fit de l'Université une immense éeole d'obéissanee à sa personne. De même sous le règne d'Alexandre III, les professeurs d'histoire russe étaient tenus de démontrer par les témoignages du passé « la vérité et la valeur intrinsèque de l'autocratie ». Même les questions purement seientifiques sont tranchées d'en haut. « L'empereur le veut ainsi ! » En 1841, Nieolas Ier avait décrété eomme « vérité de seienee » l'identité ethnique des Grands-Russiens, des Petits-Russiens et des Blanes-Russiens, afin de transformer en une hérésie d'ignoranee toute velléité de séparatisme [1].

Les étudiants sont done avertis : ee n'est pas en vue de savoir qu'ils entrent dans les hautes éeoles, e'est avee l'espéranee, souvent même avee le seul désir, eyniquement avoué, de gravir les éehelons qui mènent à la fortune. C'est ainsi que les examens prennent ce caraetère étranger à la scienee, puisque eelle-ei devient un simple prétexte à l'obtention d'une estampille offieielle ; le diplôme une fois obtenu, l'étudiant, tout à eoup libéré d'un travail qu'il haïssait, se eroit pleinement autorisé à la paresse. En son prineipe l'examen fut tout autre ehose et doit se rétablir dans sa vertu première partout où l'amour de la seienee est réel, partout où il importe de savoir et non de paraître savoir. L'enseignement des philosophes grecs, tel que nous le rapportent les « Dialogues » de Platon, ne consistait en réalité qu'en une eonversation permanente de l'étudiant

1. K. Tarassof, *La Société Nouvelle*, sept. 1895, p. 330.

N° 587. Universités de l'Europe occidentale.



1 : 10 000 000

0 100 250 500 Kil.

Les universités d'Angers, Bruxelles, Ferrare, Louvain et Nantes ne sont pas des établissements d'Etat. Les écoles supérieures de Londres, Birmingham, Liverpool, Leeds, Sheffield et Durham sont parfois considérées comme des universités; celles de Dundee et de Saint-Andrews ne forment qu'une seule université.

Les districts grisés en Italie et en France sont ceux où plus de 10 0/0 des conscrits ne savent ni lire ni écrire (Morbihan 17,4 0/0); en Belgique, le grisé indique que 30 0/0 de la population était illettrée au recensement de 1900.

avec son propre moi, en un examen continu de la pensée par la pensée, sous l'évocation d'un Socrate ou d'un autre chercheur de vérité. Alors qu'il s'agissait avant tout de « se connaître soi-même », cet examen incessant était nécessaire à l'homme qui étudie ; combien plus maintenant devient-il indispensable, puisqu'il s'agit de « connaître la nature », dont chaque individu n'est qu'une simple cellule? Ainsi le jeune homme qui vit son enseignement doit s'interroger et se répondre sans cesse, en toute probité et sincérité. Comparées à cet examen personnel, les formalités usuelles de réception dans le monde des qualifiés sont bien peu de chose : l'étudiant pourra les subir d'une conscience tranquille en les méprisant quelque peu ; hautement supérieur, il lui suffira de donner mentalement aux questions presque toujours incohérentes de l'examen l'unité qui leur fait nécessairement défaut. La dignité de l'étude est à ce prix.

Mais si l'étudiant, tout plein de mots entassés dans sa mémoire, n'a d'autre mérite, au jour final, que de fournir réponse à question, comme un écho plus ou moins fidèle ; s'il craint d'être soi-même, de prononcer ce que les professeurs momifiés qualifieraient d'hérésies ou de « paradoxes », c'est-à-dire, suivant l'étymologie même, d' « opinions en dehors de l'enseignement », on pourra se demander quelle a été la raison vraie des longues années d'école et l'on se dira, presqu'avec certitude, que cette raison fut l'ambition des places et de l'argent. Le candidat n'est qu'un « carriériste », un apprenti industriel cherchant à se remémorer des formules lucratives pour en fabriquer de l'or. Triste et honteuse « pierre philosophale » !

Actuellement, la possession de l'or étant devenue, par le fonctionnement même de la société, l'objectif presque fatal de la jeunesse, il est difficile de s'imaginer combien beaux pourraient être les lieux d'étude, où l'amour de la connaissance et la science de la vie seraient les seules ambitions, puisque le bien-être aurait été assuré d'avance. Il est certain, en premier lieu, que les groupes d'étudiants deviendront de plus en plus mobiles et que, par conséquent, ils seront de moins en moins attachés au siège universitaire qui, par ses laboratoires, ses collections et sa bibliothèque, constitue le centre nécessaire de leurs recherches. De même que certaines écoles d'enfants, encore bien rares, se déplacent pendant la belle saison, allant à la découverte de sites curieux ou de villes intéressantes, de même quelques groupes d'étudiants, des centaines parfois, se réunissent pour de véritables voyages d'études, dans les régions

minières ou dans les contrées offrant un grand intérêt géologique, ou bien dans les pays curieux par leurs plantes, leurs animaux, leurs arts et leurs mœurs. On a vu des étudiants américains noliser un navire pour aller pendant des mois étudier la nature de la côte africaine.

En un cercle plus étroit, les *Summer meetings* de l'Angleterre et des Etats-Unis, où professeurs et élèves se rencontrent en bonne camaraderie, sont aussi de véritables universités itinérantes. Suivant l'intérêt



UN THÉ AU SUMMER MEETING D'EDIMBOURG

Des représentants de sept ou huit nationalités sont réunis sur la terrasse de l'*Outlook Tower*, à Edimbourg.

scientifique spécial que présente tel ou tel site, les souvenirs de l'histoire ou les questions les plus urgentes du temps, on tient séance dans une forêt, ou bien au bord de la mer, dans une usine, même sur la terrasse crénelée d'un vieux castel. Les « péripatéticiens » d'autrefois se promenaient sous les colonnades, dans les allées d'un jardin ; ceux de nos jours ont le champ plus vaste, grâce à la facilité des voies de communication, et peuvent aller de pays en pays ; à leur dam, s'ils voyagent sans méthode, au hasard et sans étude approfondie, mais à leur grand avantage s'ils se déplacent pour apprendre réellement, pour se

donner la nature et toutes les œuvres de l'homme comme grand champ d'observation, s'ils interrogent la Terre, la scrutent directement, sans chercher à la voir à travers les descriptions des livres qui la faussent plus ou moins.

Même en dehors de la nature proprement dite, dans les édifices fermés, c'est toujours par l'observation précise que procédera l'étudiant, notamment celui qui a spécialement l'homme pour sujet de recherche. Ce sont les êtres vivants qu'il apprendra à connaître dans leurs origines et dans leur vie présente, avec les mille alternatives de la santé, de la maladie, de la décrépitude et de la mort. En dehors de tous les bouquins que le temps vieillit, ne sont-ce pas là les livres par excellence, les livres toujours vivants où, pour le lecteur attentif, de nouvelles pages, de plus en plus belles, s'ajoutent incessamment aux précédentes? Ce n'est pas tout, le lecteur se transforme en auteur. Grâce au pouvoir de magie que lui donne l'expérience, il peut susciter des changements à son gré dans la nature ambiante, évoquer des phénomènes, renouveler la vie profonde des choses par les opérations du laboratoire, devenir créateur, pour ainsi dire, se transfigurer en un Prométhée porteur de feu! Et quelle parole imprimée, bien apprise par cœur, pourra jamais remplacer pour lui ces actes vraiment divins?

Et pourtant, il peut avoir plus encore si l'amitié d'autres compagnons de labeur double ses forces. Les entretiens sérieux avec les camarades d'étude, chercheurs de vérité comme lui, élèveront et affineront son esprit, l'assoupliront à tous les exercices de la pensée, lui donneront la hardiesse et la sagacité, enrichiront à l'infini le livre de son cerveau et lui apprendront à le manier avec une parfaite aisance. Ses amis particuliers, ses immédiats compagnons d'étude ne sont pas les seuls auxquels il pourra s'adresser, dont il saura s'approprier les connaissances, l'âme, pour ainsi dire; la science n'étant plus un privilège, un « sacerdoce » exercé par quelques-uns, il aura pour collègues et pour initiateurs partiels tous ceux qui, dans le monde savant, en les universités ou ailleurs, poursuivent des études parallèles. Déjà dans tous les pays d'Europe, mais particulièrement en Angleterre, l'usage s'est établi de s'interroger librement par correspondance, lettres ou journaux, sur toutes les questions du savoir; du paysan qui vole une ou deux heures de nuit au travail de la ferme pour étudier dans sa grange, jusqu'aux savants illustres du Musée britannique, s'est formée une ligue fraternelle,

en vue des observations et des idées, et, dans cet échange, ce n'est pas toujours l'homme nimbé de gloire dont les paroles ont le plus de valeur. Quelle différence entre la science libre, qui fait naître cette belle camaraderie, et la science mise au service de l'industrie et du profit; par exemple dans ces usines, allemandes surtout, où des chimistes travaillent à côté les uns des autres, en des compartiments fermés, avec défense de se communiquer mutuellement le résultat de leurs analyses et dans l'ignorance de la recherche ultime à laquelle doivent servir les travaux préliminaires !

Ce qu'il faut demander aux étudiants, ce ne sont pas des diplômes, mais des œuvres. Les études étant dirigées dans le sens du travail, et du travail utile, les jeunes gens, garçons et filles, auront à montrer ce qu'ils ont déjà fait pour collaborer aux entreprises communes de l'humanité. De même que le sauvage primitif dut prouver qu'il était un homme avant d'être considéré comme tel, de même que l'ouvrier d'autrefois briguant le rang de maître avait d'abord à produire son chef-d'œuvre, de même tous les jeunes comprendront volontiers, si l'opinion le leur demande, qu'ils ne pourront entrer, à titre d'égaux dans l'assemblée des forts sans avoir fourni des preuves de leur participation à des travaux sérieux d'utilité publique, et surtout à ceux que l'on ne peut accomplir sans esprit de dévouement et sacrifice.

Les études techniques spéciales à Moscou, à Boston et en mainte autre cité ont démontré que l'on peut attendre des merveilles du labeur d'enfants et d'adolescents travaillant avec enthousiasme en amis et en émules. Il n'est pas une usine, pas un pont, un chemin de fer ou une locomotive, dont on ne pût confier la construction à des groupes de jeunes hommes ayant étudié pendant quelques années dans les ateliers et à pied d'œuvre. De même, les nuées des élèves infirmières de Londres montrent jusqu'où peuvent aller les soins donnés aux malades unis au souci de la dignité personnelle. Si la jalousie, actuellement très justifiée, des travailleurs et employés qui gagnent âprement leur vie aux travaux de toute espèce ne s'opposait à l'accroissement de cette concurrence désastreuse que leur font déjà les couvents, les prisons, les dépôts de mendicité, où les entrepreneurs disposent d'un labeur presque gratuit, il n'est pas douteux que les millions d'élèves et d'étudiants occupés maintenant presqu'exclusivement à des devoirs de récitation pourraient, au grand profit de leur savoir et de leur santé,

contribuer très largement aux préparatifs et à l'achèvement des travaux nécessaires à l'entretien de l'humanité et à l'économie de notre planète.

Les régimes politiques et sociaux contemporains, basés sur la propriété privée et le salariat, défendent qu'on dispose de cette force prodigieuse que des écoles bien comprises tiendraient en réserve, mais les faits qui se sont déjà produits exceptionnellement ici et là, malgré le système d'éducation imposé, justifient amplement la confiance inspirée par la jeunesse aux précurseurs. Quand on ne reculera pas devant le travail, limité de nos jours par la nécessité de mesurer les salaires, rien n'empêchera d'explorer le globe dans tous ses recoins, de procéder à tous les travaux de mesures et de sondages, de faire l'inventaire complet de tout l'avoir mondial, matériel et intellectuel, d'accommoder le globe à l'idéal humain. La force est là dès qu'on ne craindra plus de s'en servir. Mais de toutes les occupations, la plus urgente, celle pour laquelle on est le plus en droit de compter sur le concours des jeunes hommes, c'est l'œuvre de l'éducation des enfants, qui leur permettra de rendre aux représentants de l'humanité future le bienfait qu'ils ont eux-mêmes reçu de la génération précédente ; les années consacrées à l'enseignement ne vaudront-elles pas le service militaire actuel, employé à l'étude du meurtre scientifique ?

L'éducation n'a de valeur, ni même de sens, qu'à la condition de servir dans la vie, après la sortie des écoles, et de se continuer par l'entretien et le progrès des forces intellectuelles. La chose est relativement facile pour ceux dont la profession consiste dans l'application des sciences qu'ils ont étudiées à l'Université ; cependant le plus grand nombre de ces hommes autorisés par leurs diplômes à parcourir une carrière scientifique se laissent aller par la routine à pratiquer simplement leur art et ne savent pas même se maintenir au courant des progrès qui se font dans la science dont ils sont les interprètes officiels ; ils risquent fort de se spécialiser étroitement dans les travaux qui leur procurent le gagne-pain ou la fortune. Le médecin, le juriste, l'ingénieur retombent souvent dans l'exercice de leur métier bien au-dessous de cette limite des examens qu'il leur fut si difficile de franchir une première fois. D'ailleurs, les conditions actuelles de la société, qui sont déterminées par la conquête de l'or, orientent la plupart des hommes de science vers l'acquisition des biens matériels et cette orientation ne se fait-elle pas en mainte circonstance à travers le vrai et le faux,

le juste et l'injuste ? Est-ce que récemment, avant l'ère de l'antisepsie, la médecine officielle n'était pas essentiellement meurtrière, malgré ses examens et ses diplômes, et, dans sa façon de traiter les blessures, n'était-elle pas restée bien au-dessous de la pratique des rebouteux méprisés auxquels on interdisait l'exercice de la médecine sous peine d'amende ou de prison ? Tandis que ceux-ci, se conformant aux prescriptions de la science antique, employaient les onguents préparés à



LA CONFÉRENCE DU DIMANCHE EN RUSSIE,
d'après le tableau de Bogdanoff-Bielski.

chaud avec la térébenthine et les macérations dans le vin et l'eau-de-vie, c'est-à-dire, continuaient les pratiques d'une certaine antisepsie traditionnelle, les médecins de la faculté, asservis aux ordonnances de leurs professeurs, appliquaient sur les blessures le cérat et les cataplasmes, fabriquant ainsi des laboratoires de microbes qui développaient la plaie et déterminaient la mort[1]. C'est par centaines de mille que la science officielle, au dix-neuvième siècle, tuait les malades qu'auraient sauvés les rebouteux.

Et, dans une autre profession, celle qui devrait aboutir, par l'étude

1. Emile Forgue, *Revue Scientifique*, déc. 1901, p. 776.

de la psychologie des hommes et des nations, à un sentiment de bienveillance universelle, ne voyons-nous pas les plus savants juristes s'éprendre de la poursuite des accusés, comme des chiens de chasse qui forcent le gibier? il leur faut des victimes et des victimes, et les voilà tout joyeux, la conscience satisfaite, quand ils ont réussi à faire tomber une tête, fût-elle innocente.

Il ne suffit donc pas d'être savant pour devenir utile à l'humanité, ou, du moins, le savant dévoyé ne fait œuvre bonne que d'une manière indirecte, par la transmission de la science parmi les hommes. Mais quelle source intarissable jaillit de la roche aride à l'endroit favorable qu'a su deviner la verge évocatrice. L'homme heureux qui a la chance d'apprendre, ou mieux encore de découvrir, celui-là c'est vraiment un père; des multitudes de jeunes naîtront autour de lui, et l'immense famille s'accroît indéfiniment sans que même il connaisse une faible part de ceux qu'il a fait surgir à l'existence intellectuelle. Combien grande est la génération d'un Bacon et d'un Descartes, d'un Aristote et d'un Humboldt! Tous les hommes qui étudient reçoivent de ces ancêtres l'aliment nourricier et, à leur tour, le transmettent à une descendance innombrable. Nulle part la solidarité ne se montre plus triomphante que dans le monde de l'esprit, à travers l'espace et l'infini des âges.

Mais, en un siècle où l'on proclame l'égalité virtuelle de tous les citoyens, il convient que les joies de l'étude et du savoir ne soient pas le privilège de quelques élus : il n'est pas rare que les hommes vraiment supérieurs par les connaissances, et surtout par cet art merveilleux de la parole et du style qui donne tant de prix à la pensée, se laissent aller à constituer avec leurs pareils une sorte d'aristocratie délicate où l'on goûte égoïstement de fines jouissances intellectuelles qui resteraient incomprises de la foule méprisée: tous ces petits cénacles disparaîtront aussi, car la science n'est plus forcément ésotérique comme à l'époque des persécutions et des martyres : elle peut se répandre librement au dehors et, par sa nature même, cherche à s'épancher de toutes parts. Quoi que dise le proverbe conseillant de ne « point jeter de perles devant les pourceaux », cette parole qui s'applique très justement au devoir de dignité que le porteur de la connaissance doit à son trésor, les vérités qu'il a le bonheur de posséder n'en sont pas moins un patrimoine commun dont il a simplement l'usufruit et dont il jouira d'autant plus qu'il aura le bonheur de le partager avec d'autres. Même seul, il

N° 588. Bibliothèques publiques à Boston.



Les édifices marqués par un carré A sont des bibliothèques principales; les signes ronds B indiquent des salles de lecture accessoires; les signes ronds C les endroits où se fait l'échange des volumes prêtés à domicile. La proportion des habitants faisant usage des bibliothèques varie, suivant les quartiers, de 4 à 34 0/0; la moyenne est de 12 0/0.

faut qu'il le crie aux oiseaux de l'espace, aux astres, à la nature entière.

Il importe que la « science du bien et du mal » ainsi que celle du vrai et du faux, objet de la première malédiction religieuse, se répandent par toute la terre et soient départies à tous les hommes dans la mesure de leur bon vouloir et de leur puissance d'adaptation. Sans doute, la réalisation actuelle reste de beaucoup au-dessous de l'idéal proposé : de même que l'enseignement intégral, offert à beaucoup, ne suscite cependant qu'un petit nombre relatif de passionnés se dévouant avec succès à l'étude, de même la diffusion universelle du savoir ne pénétrera que par degrés dans les profondeurs ataviques des populations barbares qui s'accommodent péniblement à un milieu nouveau, non sans y laisser des victimes en foule. Néanmoins le nouvel outillage est là, fonctionnant de jour en jour plus actif et plus efficace : cours d'adultes, techniques et professionnels, conférences du jour et du soir, exercices et démonstrations, soirées théâtrales, enfin universités populaires, nées çà et là en Angleterre, en Amérique, en France, essayant même de pointer comme la fine tige de gazon dans la sombre Russie. Quelques doctrinaires de la science antique, des traditionalistes effarés de toute jeune audace peuvent affecter de ne voir dans ces écoles naissantes que des essais informes, condamnés à périr ou du moins à végéter misérablement parce que les études rudimentaires, c'est-à-dire le point d'appui indispensable de toute connaissance ultérieure, manquent aux élèves de ces institutions; mais il en est parmi eux qui travaillent avec une volonté têtue de savoir réellement, de construire leur édifice à partir des fondations et qui réussissent triomphalement dans leur œuvre acharnée. Déjà les preuves se présentent en foule. Combien d'autodidactes peuvent se placer fièrement à côté des bons élèves dressés à l'étude scientifique pendant toute leur jeunesse et comparer leurs œuvres. On peut même se demander si les universités populaires n'oseront pas tenter des voies inexplorées où les universités de l'aristocratie du savoir hésiteraient à se risquer. La Sorbonne ne se sentirait-elle pas humiliée si tel de ses professeurs s'abaissait à donner des cours d'esperanto?

Toutefois, si importantes que soient ou que puissent devenir les universités populaires, leur influence est presqu'insignifiante en comparaison de celle que possède la presse, c'est-à-dire la voix même de l'humanité. La découverte prodigieuse de l'imprimerie eut pendant

le cours du dix-neuvième siècle des conséquences étonnantes que nul n'avait prévues : ces « nouvelles du jour » dont quelques esprits aventureux avaient eu l'idée dès l'époque de la Renaissance et tenté çà et là, en Italie, en Allemagne, en Hollande, la modeste réalisation, se publient maintenant par millions et millions d'exemplaires dans les rues de toutes les cités, dans les carrefours de tous les villages. Les journaux, alimentés de nouvelles par les fils télégraphiques tendus en mailles



Cl. A. G. Champagne.

UNIVERSITÉ D'HARVARD, A CAMBRIDGE, PRÈS BOSTON

infinies à travers les terres et dans les profondeurs des mers, en apportent la connaissance à qui veut les apprendre : dans les hameaux les plus reculés, là où les humains de la génération précédente se contentaient de végéter, enfermés égoïstement dans le cercle étroit des occupations journalières, apparaît le porteur de journaux, devenu presqu'aussi nécessaire que le porteur de pain ; le fermier, la domestique l'attendent sur le pas de la porte, à la croisée des chemins, et c'est l'heure gaie de leur jour que celle où ils reçoivent la feuille qui renferme le roman commencé et les faits curieux de l'histoire des nations. Certes, la nourriture intellectuelle dont les millions de lecteurs

ont besoin de par le monde n'est pas d'un goût très relevé ni riche en substance, mais à toute chose il faut un commencement. L'impression juste est celle de Zola auquel des amis faisaient part de la campagne organisée contre lui dans toute la France par les journaux les plus répandus, et qui se réjouissait pourtant, heureux de ce que les ignorants d'hier se passionnent aujourd'hui pour la lecture : si la feuille qu'on lit en ce moment propage le mensonge, celle de demain dira la vérité.

Tout d'abord, que l'on apprenne à lire, et, de tout le chaos des phrases entremêlées, la critique finira par extraire ce qu'il est bon de savoir et de conserver en sa mémoire pour la conduite de la vie. Et d'ailleurs, en cet immense déluge d'imprimés qui se déverse incessamment sur le monde, combien y a-t-il d'œuvres qui sont vraiment bonnes, apportant avec elles soit un enseignement spécial dans le métier ou la profession, soit l'écho de quelque chose de grand, constituant un élément de progrès et jaillissant d'un point quelconque du globe vers l'individu qu'il rattache au reste de l'humanité pensante?

L'influence absolument prépondérante de la presse et de tous les arts qui l'accompagnent, gravures, photographies, reproductions de toute espèce, est le résultat de changements trop récents en date pour qu'on puisse se faire une idée des modifications correspondantes qu'elle introduira dans la vie politique et sociale des nations. Mais quels que soient la vulgarité, la banalité, le désir de scandale, le patriotisme hypocrite de la plupart des feuilles quotidiennes et des revues périodiques, il est de toute certitude qu'elles élargiront l'espace intellectuel autour des lecteurs : elles l'arracheront à l'étroite commune, aux murs de la cité primitive, et graduellement se produira le travail d'élimination par lequel le public, désireux d'une nourriture de plus en plus substantielle, plus en rapport avec les intérêts généraux, écartera de la presse les futilités qui suffisaient à son enfance. Evidemment l'invasion de cette mer de connaissances communes à tous les peuples se fera comme l'irruption d'un nouveau déluge, de manière à remplir tout d'abord les régions basses en laissant çà et là des îles et des îlots, mais la marée montante finira par tout couvrir; bien que le véritable enseignement se fasse par l'action directe d'individu à individu, l'ensemble de la transformation intellectuelle, vu de haut, semblera s'être accompli par grandes masses, par nationalités entières.

On se demande si la toute-puissance de la presse ne fera pas encore

beaucoup plus, si elle n'amènera pas, sans le vouloir et sans le savoir, tous les peuples à parler une langue commune. Déjà, elle a fait dans cette direction une grande part du chemin. Les télégrammes incessamment échangés entre tous les pays du monde sont rédigés en un style concis, rapide, logique, facile à comprendre de tous, suivant un répertoire de mots convenus d'avance. Les articles qui développent ces dépêches brèves en subissent forcément l'influence et d'ailleurs ne sont point rédigés pour la plupart avec le grand souci de la beauté littéraire : ce ne sont d'ordinaire que de pures amplifications dont l'écriture s'éloigne fort peu des clichés habituels. Les mots originaux de la langue en sont volontiers écartés et l'on emploie de plus en plus des termes diplomatiques et parlementaires appartenant à la collection des expressions banales usitées dans les salons cosmopolites. Bien qu'un Français ne puisse comprendre l'espagnol, l'italien, le portugais, le roumain dans leurs prosateurs et leurs poètes qu'après une sérieuse étude, il peut lire couramment leurs journaux, retrouvant les mêmes mots avec des terminaisons différentes et les mêmes tournures avec quelques termes du crû, que l'on devine par l'ensemble de la phrase. Déjà dans tout le monde latin, la langue universelle est en voie de se former, et les parlers des nations slaves, germaniques, anglo-saxonnes s'assouplissent parallèlement pour se rapprocher par la construction générale de la moyenne universellement acceptée. Dans les congrès scientifiques internationaux, il est désormais entendu que tous les auditeurs comprennent les principales langues occidentales.

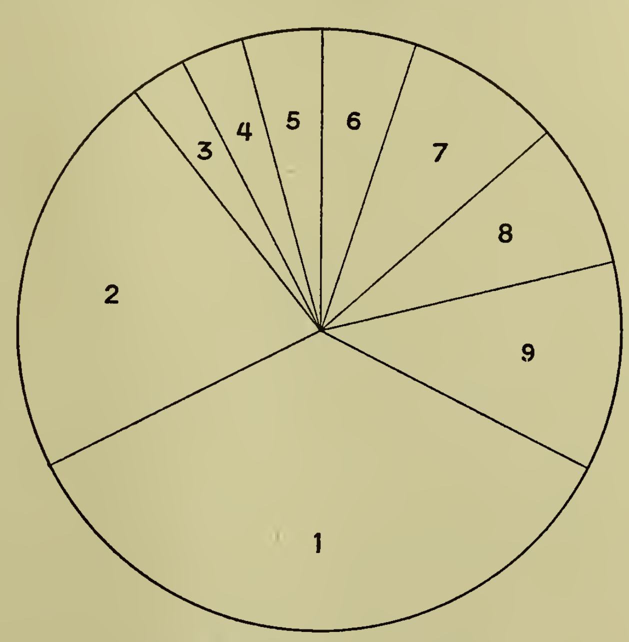
Pour celui qui aime sa langue maternelle et répugne à tous les jargons bâtards qui envahissent de toutes parts, non, il est vrai, le temple littéraire des nations, mais le parvis banal de la politique et du commerce, l'avènement d'une langue vraiment commune peut être considérée comme un véritable bienfait. Ce serait là du moins une franche révolution qui, plaçant deux idiomes à la disposition de chacun, celui d'usage international et le parler des jeunes années, permettrait de défendre celui-ci contre l'envahissement des mots étrangers — non par haine, mais par respect — et contre des tournures qui ne correspondent pas à son génie.

Que cette langue commune ne puisse être une langue morte comme le sanscrit, le grec ou le latin, cela est de toute évidence, malgré les pieux dépositaires des si beaux parlers d'autrefois, car ces anciens langages

appartenaient à une civilisation que celle de nos jours a depuis longtemps dépassée : à de nouveaux pensers il faut un instrument nouveau. Nulle langue moderne ne convient non plus au rôle de véhicule universel de l'intelligence humaine. Quoique le français et l'anglais aient pu ambitionner cette situation prépondérante, les rivalités nationales ne permettent pas que pareille conciliation se fasse paisiblement entre les hommes, et, d'ailleurs, il n'est pas une des langues actuellement parlées qui ne soit très difficile à bien connaître soit dans l'ensemble de son vocabulaire, soit dans la variété de ses tournures et de ses nuances, soit dans les difficultés de sa syntaxe, soit enfin dans les écueils de sa prononciation : toutes représentent dans leur formation des éléments multiples, fort différents les uns des autres, et la diversité des règles provenant des contradictions initiales, oblige les élèves à des études très approfondies. Aussi la plupart de ceux qui, à l'étranger, étudient une de ces langues européennes seraient-ils fort embarrassés pour l'utiliser à fond comme idiome universel ; ils se bornent à charger leur mémoire d'un certain nombre de mots et de phrases qui leur facilitent les opérations les plus usuelles de la vie et les conversations banales. Ce sont des jargons, comme le *sabir* méditerranéen et comme le *pidgeon english* des mers Pacifiques, ce ne sont pas des langues.

Telles sont les raisons pour lesquelles des chercheurs ont essayé de confectionner de toutes pièces des parlers artificiels qui ne comporteraient point d'exceptions dans le maniement des règles. De nombreuses tentatives ont été faites dans ce sens et plusieurs ont même pris assez d'importance pour faire naître une véritable littérature. Parmi toutes ces créations, celle que son auteur, Zamenhof, a qualifiée d'*esperanto*, terme dont le sens est facile à deviner, paraît réunir bien des avantages comme langue artificielle. Les radicaux du vocabulaire n'ont pas été choisis par caprice individuel, ils se sont imposés naturellement comme appartenant par l'usage aux principales langues d'Europe et d'Amérique, soit par le fonds latin, le plus important de tous, soit par les parlers germaniques. En possession de ce trésor primitif des mots, aussi rapproché que possible de l'ensemble des langues européennes appartenant aux nations les plus civilisées, l'étudiant du nouvel idiome les modifie et les combine par les formes faciles à apprendre pour leur donner les nuances nécessaires, et se guide par des règles infrangibles pour indiquer les genres, les nombres, les temps, les modes. Ces

quelques dizaines de règles, que l'on peut maîtriser en un jour, suffisent pour que l'espérantiste manipulant son dictionnaire écrive et comprenne la langue universelle : il peut se mettre en rapport avec tous les correspondants qui se sont procuré la même clé de commune entente. Déjà le nombre des adeptes qui sont entrés dans la voie de la réalisation pratique est assez notable pour avoir modifié quelque peu la statistique postale : dix années seulement après la naissance de l'esperanto, ceux qui l'utilisent dans leurs échanges de lettres dépasseraient 120000. Combien de langues originales en Afrique, en Asie, en Amérique, et même en Europe, embrassent un nombre de personnes beaucoup plus modeste ! Les progrès de l'esperanto sont rapides, et l'idiome pénètre peut-être plus dans les masses populaires que parmi les classes supérieures, dites intelligentes. C'est, d'un côté, que le sentiment de fraternité internationale a sa part dans le désir d'employer une langue commune, sentiment qui se rencontre surtout chez les travailleurs socialistes, hostiles à toute idée de guerre, et, de l'autre, que l'esperanto, plus facile à apprendre que n'importe quelle autre langue, s'offre de prime abord aux travailleurs ayant peu de loisir pour leurs études. On remarque pourtant que la plupart des intellectuels chez les petites nations de l'Europe sud-occidentale, élevés à l'usage d'un langage très peu répandu, forcés de se tourner vers l'Europe du centre et de l'ouest, cherchent à adopter l'esperanto, quoiqu'il soit encore bien pauvre en



QUELQUES LANGUES COMMERCIALES

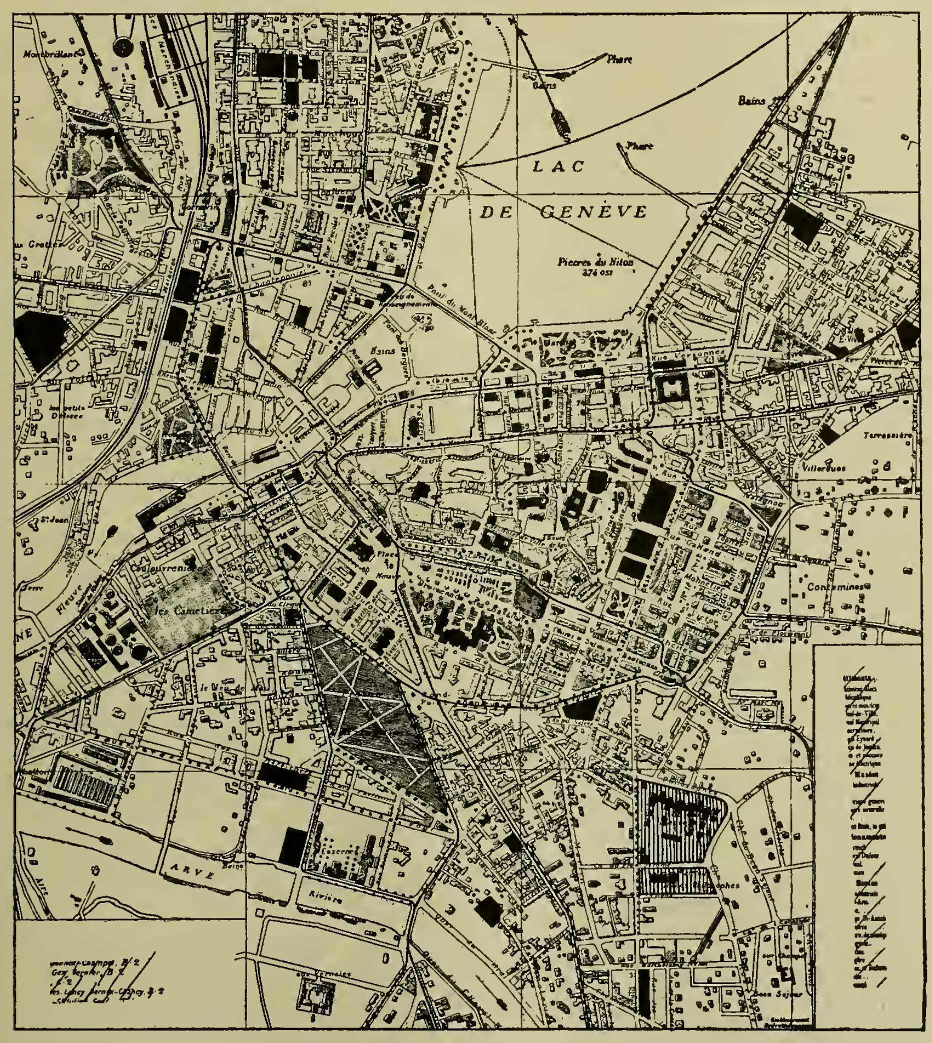
1. Chinois. — 2. Hindoustani. — 3. Arabe. — 4. Italien. — 5. Espagnol. — 6. Français. — 7. Russe. — 8. Allemand. — 9. Anglais. — Environ les trois cinquièmes de la population du globe comprennent au moins une de ces neuf langues ou l'un de leurs patois.

bagage scientifique, frappés qu'ils sont des remarquables avantages qu'il leur fournirait pour entrer immédiatement en rapport avec la civilisation occidentale.

Chose curieuse, cette langue nouvelle est amplement utilisée déjà, elle fonctionne comme un organe de la pensée humaine, tandis que ses critiques et adversaires répètent encore comme une vérité évidente que les langues ne furent jamais des créations artificielles et doivent naître de la vie même des peuples, de leur génie intime. Ce qui est vrai, c'est que les racines de tout langage sont extraites en effet du fonds primitif, et l'esperanto en est, par tout son vocabulaire, un nouvel et incontestable exemple, mais que ces radicaux peuvent être nuancés ingénieusement de la manière la plus directe, comme on l'a fait pour tous les arts et toutes les sciences; à cet égard, il n'y a point d'exception : tous les spécialistes ont leur langage technique particulier. L'inventeur de l'esperanto et ceux qui, dans tous les pays du monde, lui ont donné un énergique appui ne professent nullement l'ambition de remplacer les langues actuelles, avec leur long et si beau passé de littérature et de philosophie ; ils proposent leur appareil d'entente commune entre les nations comme un simple auxiliaire des parlers nationaux. Toutefois, on peut se demander si nos langues policées, si nobles dans la bouche des génies qui les ont le mieux interprétées et en ont fait un merveilleux organisme de force, de souplesse et de charme, on peut se demander si, par l'effet de la loi du moindre effort, il n'y aura pas tendance de la part de ceux que l'école aura rendus maîtres des deux langues, l'une apprise de la mère, l'autre acquise dans le dictionnaire, à se laisser aller à l'emploi permanent de l'idiome le plus facile, le plus régulier, le plus logique. Quoi qu'il en soit, une révolution aussi capitale que le serait l'adoption d'une langue universelle ne pourrait s'accomplir sans avoir dans la vie des nations les conséquences les plus importantes en faveur de la paix et d'un accord conscient.

Encore plus riche en résultats sera la révolution de l'hygiène qui s'opère maintenant dans tous les pays policés du monde, et même en certaines contrées barbares, notamment dans les régions marécageuses d'où l'on chasse le moustique anophèle, et sur les grandes routes des communes où l'on arrête les contagions mondiales telles que le choléra, la fièvre jaune et la peste. Ces changements sont de tout premier ordre parce qu'ils s'appliquent directement à l'ensemble de l'humanité comme

si elle constituait un immense individu. Le grand souci de l'hygiène universelle se fait maintenant en dépit des frontières, des séparations officielles entre les hommes. Au point de vue de la répression des épi-



Cl. A. Malvaux.

ÉCOLES ET HOPITAUX DE GENÈVE

Les blocs noirs indiquent les écoles primaires, secondaires, spéciales et l'université; les blocs grisés, les hôpitaux.

démies, la science ne distingue point l'indigène de l'étranger. Elle ne répète point le précepte de Moïse[1] : « Ne mangez pas des bêtes mortes,

1. Deutéronome, chap. XIV, vers. 21.

mais donnez ou vendez-les à des étrangers ». Elle sait désormais que l'humanité est solidaire et que les maladies se propagent par contagion d'un individu à l'autre individu, de ville en ville et de peuple à peuple. Elle sait qu'il importe de traiter chaque cité, même le monde entier comme un véritable organisme et que la santé des Japonais, des Africains, des Eskimaux, même celle des poules, des rats, des vaches importe à celle de tous les hommes. Les hygiénistes d'Europe, représentés par des commissions de médecins et autres savants, sont intervenus à Djeddah et à La Mecque pour empêcher la naissance ou du moins le développement du choléra parmi les *hadji* qui se pressent autour de la pierre sainte; de même ils sont intervenus dans les Indes pour étudier sur place les foyers de la peste, chercher les moyens de guérison, circonscrire les limites d'extension du fléau ; demain ils interviendront en Perse et en Chaldée pour régler le transport des cadavres vers les lieux sacrés de Kerbela et de Nedjef, qui laisse sur les routes des caravanes une odeur de charnier. Il n'est guère de ville maintenant où l'on ne s'occupe de la santé publique par l'établissement des égouts, par l'adduction des eaux pures, le nettoyage des rues, l'incinération ou le traitement chimique des ordures. On s'applique à faire mieux, soit en s'occupant des enfants mal nourris, soit en s'attaquant aux groupes de maisons malsaines, soit de mille autres manières; mais tout cela ne va pas sans provoquer des plaintes de la part des « plus imposés » et des propriétaires. N'importe! en cette matière, l'élan est donné; il est devenu clair que, dans une communauté, la santé du plus riche est liée à celle du plus pauvre; la science a activé l'évolution des sentiments : le plus aristocrate des hommes doit se montrer intelligemment solidaire ou craindre perpétuellement la contagion.

Grâce à des méthodes scientifiques, on a refoulé ou même supprimé en divers pays les terribles fléaux, variole, diphtérie, typhus et tant d'autres morts noires, qui jadis ravageaient périodiquement le monde. Dès qu'une de ces maladies fait son apparition, on trouve immédiatement les origines du mal, dans les casernes, les prisons, les hôpitaux ou les couvents, et l'on a recours au remède souverain de l'asepsie et de la propreté. Cela vaut mieux que les processions, les pèlerinages et les flagellations mutuelles que l'on s'imaginait autrefois devoir mettre en fuite les esprits empoisonneurs. Le feu, excellent moyen de désinfection, était employé, non à détruire les cadavres et les

objets contaminés de toute espèce, mais à brûler les malheureux, surtout les Juifs, que l'on accusait de répandre les maladies infectieuses : ainsi, pendant la grande épidémie du quatorzième siècle, on brûla deux mille Israélites à Hambourg et douze cents à Mayence. Et jusqu'en ces derniers temps, l'ignorance populaire a toujours cherché à se venger sur l'ennemi du mal qui lui venait de sa propre incurie.

On sait donc de quelle manière il faut combattre les contagions, c'est à-dire les maladies qui s'attaquent à la race entière et l'on sait amplement aussi comme il faudrait s'y prendre pour écarter, supprimer les maladies individuelles. Toutefois, il ne suffit pas que la science ait prononcé pour que l'humanité se conforme à ses enseignements. Même il arrive que les passions ou les appétits réagissent contre elle et que le mal s'accroisse en proportion directe de la connaissance. Ainsi, l'action funeste des spiritueux a été parfaitement mise en lumière par les hygiénistes, et bien rares maintenant sont les ivrognes invétérés qui ne reconnaissent pas combien sont fondées les critiques et les recommandations qu'on leur prodigue, mais la victorieuse routine leur met le verre de poison dans la main : ils le vident en maudissant leur indigne lâcheté. De même, on ne rencontre que fumeurs déplorant leur asservissement au cigare ou à la pipe, que goinfres vantant la sobriété! On voit en grand nombre des médecins prêcher d'exemple contre leurs propres conseils. Quand même, il est bon de savoir quelle est la vérité et de la dresser comme un signal au-dessus des pratiques incohérentes de la vie, d'être renseigné sur la route à suivre et de n'avoir plus qu'à demander aux biologistes de faire la clarté définitive sur toutes les questions relatives à l'alimentation, aux maladies, à la santé.

Mais la grande source des maladies, on le sait, est de celles que l'on veut tenir ouvertes : c'est l'inégalité sociale. La cause économique de la richesse et de la misère coïncide exactement avec celle de la vie et de la mort. Dans chaque centre urbain, les statisticiens ont dressé le tableau saisissant de la mortalité suivant l'état de la fortune des classes : la proportion varie du simple au double, au triple, au sextuple. Ici les pasteurs qui prêchent la résignation aux humbles de leurs troupeaux; là le troupeau lui-même qui marche en foule comme à l'abattoir. Les gens de la classe riche survivent aux conditions les plus contraires à une bonne santé; ils résistent à la trop bonne chère, aux veilles prolongées, au noctambulisme, aux maladies de la débauche : les soins, les voyages,

l'air pur, le repos, le travail attrayant les remettent sur pied et leur permettent d'atteindre la vieillesse. Les gens de la classe miséreuse, au contraire, sont exposés à tous les risques de la mort, surtout au seuil même de l'existence : la première année en emporte toujours une part considérable, puis, quand ils se sont adaptés au milieu de la gêne, de l'alimentation mauvaise, de l'hygiène à contre-sens, ils succombent fort nombreux aux maladies qui épargnent volontiers ceux que le bien-être



Cl. de la Ruche.

LE DÉPART POUR LA FENAISON DANS UNE ÉCOLE LIBERTAIRE

a rendus moins vulnérables : les contagions ordinaires, et la plus redoutable de toutes par ses effets, la tuberculose, moissonnent plus amplement qu'ailleurs dans l'armée de l'indigence. En outre, c'est parmi les pauvres que sévit avec le plus de virulence la caste des guérisseurs de toute espèce, patentés ou non, médecins, chirurgiens, rebouteurs, charlatans, qui ont intérêt direct à perpétuer la maladie, à la créer au besoin. Dans l'état social actuel, il est toujours dangereux qu'une contradiction existe entre la mission et le gagne-pain professionnel. D'ailleurs, en se plaçant dans les conditions économiques et morales que l'antagonisme des intérêts fait à la société, on ne saurait blâmer le médecin et le phar-

macien qui ne rêvent qu'épidémie et santé débile. A la réalisation d'une véritable hygiène publique, il faut une morale supérieure qui peut naître seulement d'un déplacement de l'axe social dans l'humanité.

Une des questions capitales dans l'avenir est celle de l'élève des hommes, qui naissent maintenant presque tous au hasard et se développent au gré des circonstances de richesse ou de misère, d'heur ou de malheur, alors qu'il s'agirait d'assurer des générations successives



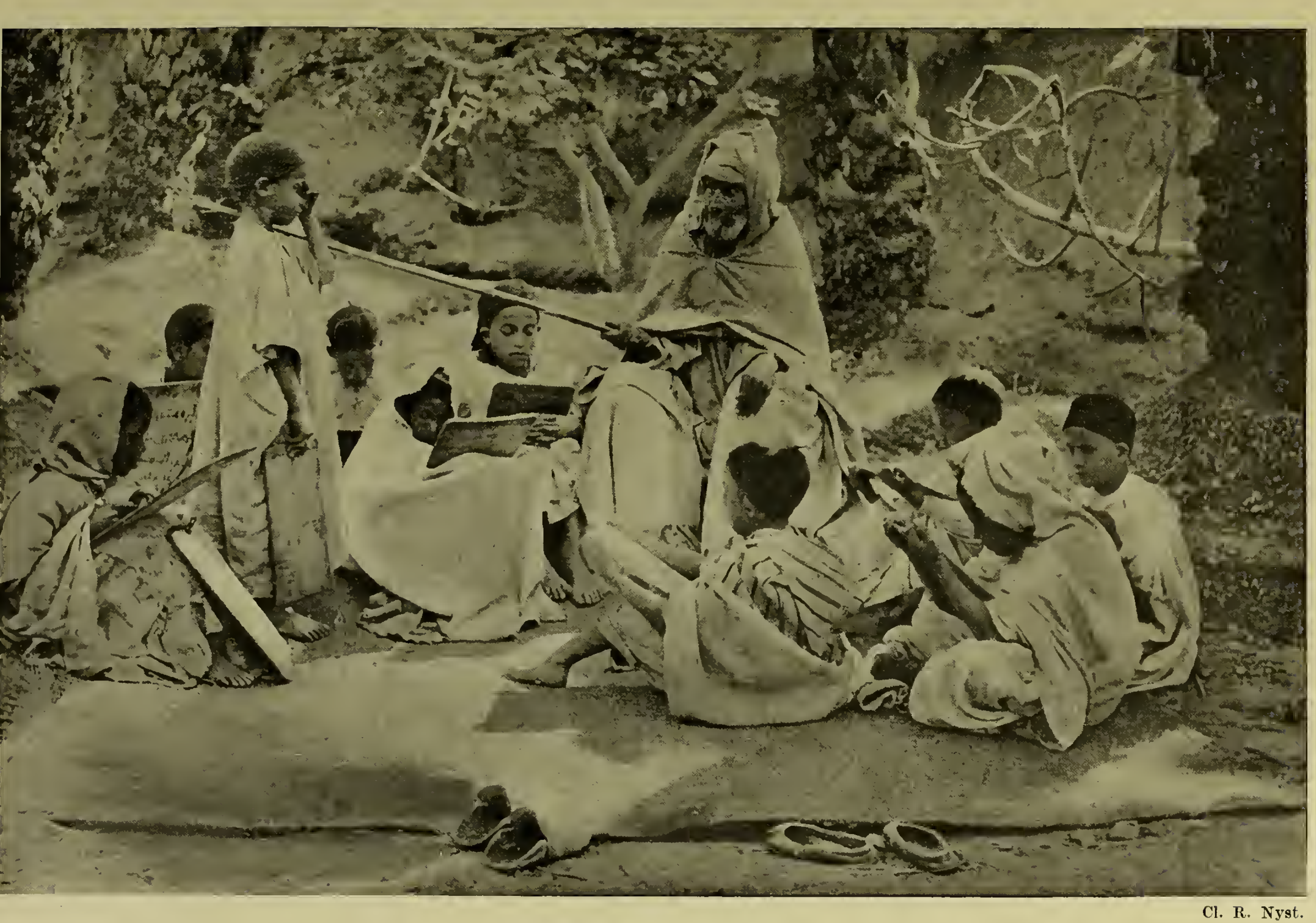
Cl. de l'Avenir Social.

LEÇON DE LECTURE DANS UNE ÉCOLE LIBERTAIRE

d'hommes tous sains, forts, adroits, intelligents et beaux. On aurait tort de dire que c'est là demander l'impossible, puisque les jardiniers, dans leurs expériences merveilleuses, ont changé à leur gré les formes, les couleurs, la taille, le port, les mœurs de plantes très nombreuses, puisque les éleveurs de bêtes ont créé des races par les croisements, déterminé d'innombrables variétés d'animaux dont on ne connaissait qu'un ou deux types, puisque des mains impies de propriétaires d'esclaves ont accouplé des nègres et des négresses dans leurs haras pour élever à volonté des sujets plus ou moins développés par le biceps ou les pectoraux. Déjà Frédéric-Guillaume Ier de Prusse n'avait-il pas ordonné des mariages entre hommes superbes et filles vigoureuses afin d'obtenir des grenadiers d'élite pour les angles de ses régiments ?

A l'exemple du monarque fameux, des réformateurs autoritaires ont proposé la gérance de l'Etat, son intervention directe dans toutes les unions, comme le moyen d'assurer à l'humanité future la plus grande somme accessible de force, de longévité, de qualités physiques et morales. Certes, il n'est point impossible que, dans une société comme la nôtre, qui comporte encore des princes absolus « par la grâce de Dieu », et qui voit en même temps la science se développer dans toute la magnificence de ses découvertes, il n'est pas impossible que des souverains ou même des partis soi-disant « scientifiques » aient l'audace d'intervenir dans les rapports naturels entre l'homme et la femme, exerçant à leur tour ce droit d'injonction dans le mariage que pratiquaient naguère presque tous les parents en vertu du droit de propriété sur leurs enfants. Il est très probable même que des tentatives seront faites dans ce sens, car, dans le grand travail d'expérimentation que représente l'histoire, tout est essayé successivement, toutes les combinaisons se reproduisent de façon imprévue; mais d'avance, on peut prédire le plus lamentable échec à ceux qui, se plaçant insolemment au-dessus des lois naturelles de l'affinité spontanée des sexes, essaieraient de créer un genre humain à leur estampille. Leur réussite même serait le désastre des désastres, car ces hommes que fabriqueraient les souverains ne seraient plus des hommes, ce seraient des esclaves ayant les « qualités » de l'esclave, c'est-à-dire des êtres heureux de leur avilissement, acceptant leur déchéance avec résignation et de plus en plus dépourvus d'initiative et de ressort. C'est ainsi que les Pharaon, aidés par des ministres de la trempe d'un Joseph, créèrent une race de patients laboureurs, ne formant qu'un même appareil agricole avec le bœuf au pas lent qui marche devant la charrue. Les Péruviens, sous le régime des Inca, les Guarani sous l'apostolat des Jésuites, tels sont les types que l'on choisirait pour les reproduire suivant un modèle dont le relief serait de jour en jour plus effacé. Que de fois déjà l'intervention des prêtres et des patrons s'est exercée dans ce sens, les unions des belles filles avec les « mauvaises têtes » étant toujours déconseillées avec insistance, que de fois les parents, en désaccord avec leurs enfants voulant se marier, ont-ils préféré la « position » à la robustesse et à la beauté ; que de malheurs, que de suicides, que de crimes ces interventions n'ont-elles pas causés !

En cette question capitale de la direction scientifique à donner aux



Cl. R. Nyst.

L'ÉCOLE EN PLEIN AIR, AU SAHARA



croisements, tout en respectant d'une manière absolue le libre choix des conjoints, il faudra donc recommencer la lutte qui, sur tous les autres points, divise les hommes de pouvoir et d'égalité. Pour chaque amélioration partielle que la science a dictée, on se trouve brusquement arrêté dans ses efforts, les conditions d'inégalité sociale s'interposant entre l'idéal et sa réalisation possible. S'agit-il, par exemple, du plus essentiel de tous les progrès, celui qui assurerait la santé et la durée d'existence à tous les nouveau-nés? A cet égard, l'histoire naturelle, la biologie, l'hygiène, la thérapeutique nous ont donné tous les renseignements désirables, et nous savons parfaitement comment il importe de procéder pour accommoder les nourrissons à leur milieu en toute contrée et en toute saison; on sait même comment il faut s'y prendre pour accepter les défis de la nature en faisant vivre les enfants nés avant terme, objets informes dont l'anatomiste et la nourrice sont seuls à reconnaître la qualité humaine. L'hygiéniste apprend à augmenter de jour en jour, d'heure en heure, les chances de l'individu naissant dans son travail pour l'existence, il sait, en général, comment il doit agir devant chaque problème médical ou chirurgical, mais il n'ignore pas non plus les inégalités de la fortune, et c'est pour les rejetons des privilégiés seulement qu'il entreprend la lutte. Car, ce serait être révolutionnaire que de ne pas tenir compte des droits sacro-saints du capital, même dans ce problème par excellence de la conservation de l'espèce humaine. Le médecin n'a pas le droit de détourner la mère du genre d'occupation que lui impose l'économie contemporaine, et qu'en peut-il si la mère est obligée, par son travail même, de se défaire de ses enfants, de les envoyer au loin chez les mercenaires, où les soins donnés aux petits, sous la surveillance de fonctionnaires trop souvent indifférents, risquent d'être tout à fait illusoires?

Il en est de même de toutes les autres améliorations rêvées ou tentées par les hommes de bonne volonté qui s'intéressent plus spécialement à telle ou telle des questions relatives au progrès social. Ainsi les hygiénistes n'ont plus aucun doute relativement aux poisons qui vicient le sang des hommes, alcool, tabac, morphine, opium. Certes, la clarté s'est amplement faite à cet égard, mais il est également clair que les budgets nationaux et locaux, de même que les bénéfices des producteurs et commerçants s'accroissent largement à favoriser le vice. On ne

verra donc point de pouvoirs constitués qui aient l'audace de condamner ouvertement le mal. On se contente de traiter théoriquement des questions relatives au travail ou à l'éducation, d'admettre sans conteste ce que disent les hygiénistes de la nécessité de respirer l'air pur, d'alterner les travaux de force physique et de recherche intellectuelle, de fournir à chaque homme une nourriture variée et abondante, de ne forcer ni les vocations ni les muscles, d'octroyer un large repos bien gagné à ceux qu'a fatigués l'excès du labeur; mais qu'importe une science dont on n'ose appliquer les principes parce que des usines ont intérêt à se procurer des muscles humains à des prix de famine et que des parents ont hâte de dresser leurs fils à une profession qu'ils jugent, sinon bien rémunérée, du moins nécessaire aux besoins immédiats de la famille! Et la prostitution? En tant que régime dépendant de l'Etat, lui profitant même par les redevances, pareille institution ne peut trouver que des défenseurs honteux, si ce n'est parmi les chefs de l'armée, qui veillent avec soin à ce que des maisons publiques s'élèvent à côté des casernes. Et comment parer aux tueries en masse perpétrées de temps en temps par les compagnies de chemins de fer? Sans doute, il est des cas fortuits qui échappent à toute prévoyance humaine, mais en plus d'un accident c'est le « dividende » qu'il faut accuser. Les compagnies connaissent les appareils de préservation; mais ceux-ci coûtent cher; elles n'ignorent pas qu'un ample personnel, toujours dispos, l'esprit ouvert, est indispensable pour éviter les rencontres; mais les hommes se paient. Elles savent aussi que les responsabilités, portées par les puissants, prendraient un caractère autrement sérieux que les lourdes peines dispensées au hasard sur un aiguilleur éreinté de fatigue ou sur un chauffeur aveuglé. Après tout, ces inconvénients n'entament guère les gros bénéfices en vue desquels s'est combinée toute l'entreprise.

Ainsi toujours et partout, en toute œuvre de justice et de solidarité humaine, on se heurte à des survivances qui ne cèderont certainement point aux exhortations de ceux qui savent et se bornent à prêcher avec ferveur; elles ne cèderont qu'à la force. Ceux qui ajoutent la puissance au savoir interviendront sans doute avant que tous ces maux publics disparaissent d'eux-mêmes. Il ne suffira point d'édicter des lois ni de déléguer le pouvoir populaire pour détruire toutes les institutions mauvaises; le mouvement historique amènera certainement sur la scène des révolutionnaires qui mettront la main au service de leurs

idées en démolissant casernes et lupanars, postes d'octroi et de douane, gendarmeries et prisons. Sinon, quoi qu'on fasse, ces monuments et baraques seront toujours habités et, conservant leur rôle social de foyers parasitaires, resteront comme autant d'ulcères sur le corps malade. Tant que la sanction d'un fait brutal n'est pas intervenue, les décisions légales sont tenues pour vaines. Tel fort déclassé, désarmé, sans garnison, même sans concierge, n'en est pas moins un lieu interdit, dont les murs sont défendus par l'emprisonnement et les amendes.



Cl. Collect. Idéale P. S.

LA POINTE PESCADE, PRÈS D'ALGER, ET SON FORT

(voir pages 492 et 493)

Maintes fois les sous-préfectures de France ont été supprimées par acte législatif comme autant de honteuses agences électorales, mais cela n'empêche que les sous-préfectures fonctionnent encore, au dam de la morale et des finances publiques. L'opinion prépare des révolutions, la volonté ferme, absolue, les accomplit.

La part de l'éducation qui doit aboutir aux grandes transformations esthétiques est encore bien plus délicate que l'éducation scientifique, car elle est moins directe, et l'élaboration, toute personnelle, en est infiniment plus nuancée.

L'impression de la beauté précède le sens du classement et de l'ordre:

l'art vient avant la science. L'enfant est ravi de tenir dans sa main un objet lumineux, de couleur éclatante, aux tintements argentins; il jouit délicieusement de la musique des nuances et des sons, et seulement plus tard il cherche à connaître le comment et le pourquoi de son hochet : il le regarde et le manipule longuement avant de le démonter pour s'en rendre compte. De même, ses parents contemplent avec une sorte d'adoration, avec transport l'enfant qui leur est né, et c'est en deuxième lieu seulement que leur viendra l'idée de faire l'éducation de l'être merveilleux qu'ils admirent[1]. Ainsi l'on passe de l'art à la science, puis, quand on a compris les choses qui nous entourent, quand la science a tout expliqué, nous revenons à l'art pour admirer encore, et faire, si possible, pénétrer la joie dans notre vie.



Cl. P. Sellier.

SCULPTURE PRÉHISTORIQUE
BUSTE DE FEMME EN DENT DE CHEVAL
Mas-d'Azil. — Grandeur double.

Mais n'est pas artiste qui veut, et celui qui prétend le devenir par l'étude servile des maîtres, par la mensuration et la reproduction précise des lignes tracées avant lui, par l'observation rigoureuse des règles posées antérieurement ne sera jamais qu'un lamentable copiste, un générateur de décadence et de mort. La première règle de l'art, ainsi que de toute vertu, est d'être sincère, spontané, personnel (Ruskin); mais, si mauvaise a été notre éducation que, par un sentiment de basse moutonnerie, les foules — et que d'hommes instruits et diserts appartiennent encore à la simple multitude! — se sentent entraînées à considérer comme étant au nombre des choses belles

1. Patrick Geddes, *Summer Meeting at Edinburgh*, 4 août 1896.

par excellence maintes œuvres qui ne sont que des entassements de pierres dus au caprice de quelque despote et payés par d'innombrables



Cl. J. Kuhn, Paris.

LE PENSEUR, PAR A. RODIN

vies d'esclaves. Il est vrai que toute chose humaine est, dans ses effets comme dans ses causes, tellement complexe de nature que le beau peut s'y mêler au médiocre, même au laid; néanmoins, pour se rendre un compte précis des travaux humains, il faut en distinguer les éléments

divers et se prononcer spécialement sur chacun d'eux. Ainsi les pyramides ne sont en soi, au point de vue architectural, qu'un simple modèle de géométrie sans plus de valeur que les polyèdres construits avec une feuille de carton par des écoliers; mais, par leur masse prodigieuse, ces « trois monts bâtis par l'homme, au loin perçant les cieux » ont cessé d'être en apparence des œuvres humaines et deviennent une part inséparable du paysage comme les circuits du fleuve et les sables au désert. En outre, on voit se dresser en ces pyramides comme une période de l'humanité : la pensée évoque tout le peuple des bâtisseurs et, par une sympathie inconsciente, personnifie ces millions de malheureux dans l'énorme amas de pierres sous lequel ils sont morts à la peine. C'est un spectacle de la nature que l'on a sous les yeux, c'est une impression puissante de l'histoire que l'on subit, mais l'idée de l'art reste complètement étrangère à cette vue des pyramides.

On se laisse plus facilement encore entraîner d'une manière irréfléchie à une admiration de commande quand les œuvres d'architecture ou de sculpture ajoutent à des formes colossales quelques traits appartenant réellement à l'art. Ainsi, lorsque Sésostris, maniaquement épris de sa pauvre personne, couvrit le monde égyptien de ses effigies énormes, le sens du beau n'avait pas encore été supprimé complètement par l'universelle servitude, et quand même les colosses du Pharaon, ses temples aux proportions gigantesques, ont gardé, malgré leur exagération et leur manque d'élan naturel, quelques-unes des qualités léguées par l'âge précédent. De même, aux époques où des souverains, Césars ou « Rois Soleil », faisaient converger à la glorification de leur individu toutes les énergies artistiques du siècle, les générations antérieures contribuaient sans le savoir à l'œuvre d'adoration royale, mais une décadence inévitable des générations suivantes en était le prix. Cependant la bassesse attire la bassesse, et, de siècle en siècle, les princes qui tuèrent l'art par leur vanité, afin d'en concentrer tous les rayons en leur auréole, ont encore leurs courtisans; mais cette tourbe diminue : de plus en plus prévaut le sentiment exprimé par les critiques vraiment humains : « A l'époque de Sésostris, l'art devient effrayant[1]... Ce n'est pas seulement qu'on se sente humilié de l'immensité de ces ouvrages, mais l'exécution ne peut s'en comprendre que par l'asservissement des

1. Ch. Lenormant, cité par Fr. Lenormant, *Les Premières Civilisations.*

hommes... Je veux que les arts racontent le bien de l'espèce humaine. »

Il en raconte du moins la liberté. Quand l'homme travaille librement, qu'il peut se donner joyeusement à son œuvre, poursuivre sa chimère, peut-être aura-t-il le bonheur de la réaliser, du moins trouvera-t-il l'originalité personnelle qui fera de lui un individu distinct dans la succession des hommes. S'il n'a pas la jouissance tranquille de la liberté dans la paix, qu'il ait du moins la liberté relative que l'on trouve dans le combat : ce sont aussi de grandes époques, celles où l'on peut lutter pour son idéal, défendre d'une main le trésor que l'on porte de l'autre. Parfois aussi l'artiste peut se créer une vie tout à fait à part. Le monde officiel fuit à ses côtés, la ronde des choses banales tourbillonne autour de lui; mais il ignore tout cela et suit en des régions mystérieuses l'appel de son génie. Beethoven est sourd, mais c'est lui qui déroule dans les champs de l'espace de grands fleuves d'harmonie. D'ailleurs, la floraison du génie individuel dépend de tant d'éléments aux combinaisons infinies qu'il lui arrive de se développer en un milieu tout à fait étranger en apparence, mais ayant néanmoins des ressources cachées, des trésors de force, dont la tyrannie n'avait pu s'emparer. C'est ainsi que put s'ériger l'étonnante église dont Stevenson fit la découverte dans un petit village dépeuplé des Marquises, à Hatiheu dans l'île Nukahiva. Le frère lai qui la construisit il y a quelques années s'est montré sculpteur original et a su produire un ensemble tout à fait remarquable[1]. Certes, l'œuvre artistique de Michel Blanc n'aurait pu éclore dans la métropole, sous la surveillance de ses supérieurs et de la bureaucratie diplômée. De même, grâce à la liberté infinie des voyages dans le monde musulman, un Sâadi put braver Mahmoud le Ghaznévide; de même, la poussée héroïque des découvertes et des conquêtes fit vivre un Cervantès, un Lope de Vega, un Calderon, malgré le poids si lourd de l'Inquisition; puis, dans la banalité des cours, on vit prospérer Rubens et son école, avec leur « beauté grasse et brillante, leur richesse sans pensée et sans philosophie »[2]. Enfin, il y a parmi les artistes un certain nombre d'hommes qui savent lutter toujours et partout, croître quand même comme des arbres qui se tordent au vent de mer, et qui, lors de la crise dernière, regardent leurs adversaires en face, tel Bernard Palissy, disant : « Je sais mourir! »

1. R. L. Stevenson *In the South Seas*, I, p. 97. — 2. Guillaume de Greef, *Introduction à la Sociologie*, 2e Partie, p. 173.

La tyrannie matérielle des maîtres et des castes n'est pas la seule qui empêche complètement, ou du moins, retarde le développement de l'art; la lourde oppression d'une opinion publique inintelligente produit le même résultat. Le mal accompli par l'hypocrisie religieuse et morale qui sévit dans les pays anglo-saxons sous le nom de *cant* est vraiment incalculable. Des milliers d'auteurs et d'artistes qui n'avaient point à craindre le « bras séculier » se taisaient néanmoins avec une discrétion respectueuse lorsqu'ils étaient amenés par leur sujet à toucher des problèmes qui n'ont pas été déclarés libres par la toute-puissante opinion. On sait combien des hommes d'une haute puissance intellectuelle, tels que Byron et Shelley, cherchèrent en vain à se faire tolérer par leur patrie, l'Angleterre, et durent l'un et l'autre aller mourir à l'étranger. Egalement en pays anglais, la littérature, la peinture dites « convenables » furent, jusqu'à une époque récente, forcées d'ignorer complètement la vie sexuelle, en dehors des élans de l'âme et du côté purement spirituel de l'amour : il semblait que l'homme fût vraiment un être dépourvu de corps, une simple flamme, une lumière, un farfadet. A cet égard, la société moderne, toujours soumise à cette honte, à cette malédiction de la chair qu'avait prononcée le christianisme, est encore singulièrement inférieure à la noble Hellade, qui respectait et divinisait les formes humaines.



ADAM
par les frères Van Eyck,
Hubert, 1370-1426.
(Musée Royal de Bruxelles)

La renaissance d'un art sculptural, non identique, mais de valeur égale à celui des Grecs, n'est pas concevable aussi longtemps que la mode et les conventions d'une fausse morale imposeront aux hommes et aux femmes leurs coutumes, à la fois contraires à la libre croissance du corps, à

son développement hygiénique et esthétique, et à l'étude fructueuse des artistes. On ne peut devenir sculpteur qu'après avoir longtemps contemplé les formes en leur infinie diversité, qu'après avoir compris par une longue habitude le jeu souple des muscles, la succession rythmique des mouvements, qu'après avoir découvert l'unité de la personne humaine, le lien secret qui existe entre le modelé de chacune des parties du corps et le caractère moral de l'individualité créée par l'imagination artistique. Encore il est nécessaire que cette appréciation des corps, vivant dans la plénitude de leur vie, se fasse en des conditions de liberté complète, non par une suite de surprises ou bien dans l'atelier où des êtres habitués à une pose de convention se vendent à tant la séance. Peut-on faire de l'art véritable lorsqu'on cherche à reproduire les contours de « modèles » qui sont conscients du sentiment d'opprobe que les traditions et le milieu attachent à leur occupation et, par le fait de cette hostilité, ont acquis une mentalité spéciale. La nudité ne peut être parfaitement belle que si l'être humain est ignorant du mal, ou bien, si par une parfaite et noble connaissance des choses, il ne s'est élevé à la pureté de l'âme et de la vie. Seule, une profonde évolution morale, provenant d'un changement complet du milieu, pourra donner aux hommes cette liberté nouvelle.


ÈVE
par les frères Van Eyck,
Jean, 1390-1440.
(Musée Royal de Bruxelles)

La question des vêtements et de la nudité est certainement celle qui a le plus d'importance à la fois au point de vue de la santé physique, de l'art et de la santé morale : aussi est-il nécessaire de préciser ce que l'on pense à cet égard, car le temps est venu de ne plus reculer devant aucune discussion. C'est là une conquête récente de la liberté

humaine : il y a peu d'années on eût repoussé d'avance comme attentatoire à la morale toute proposition où la nécessité des vêtements eût pu être contestée. Sous l'influence de cette idée d'origine immémoriale, consacrée par la religion, indiscutée par la morale, on se laissait aller à croire dans la société actuelle, dite civilisée, que les « convenances se trouvent chez les différents peuples en proportion directe avec les vêtements. La dame élégante affecte de ne pas même voir celui qui marche pieds-nus ; les mains, qui sont par excellence les organes de l'action, les metteurs en œuvre de la pensée humaine, sont fréquemment revêtues de gants ; la plupart des femmes chrétiennes non obligées au travail physique vont jusqu'à voiler leur visage, à la façon des mahométanes, sans y être forcées par d'autres tyrans que la mode : ainsi la tête même ne se montre pas librement, un brouillard de tulle ou de crêpe s'interpose entre le regard et la nature ; même les pois noirs ou rouges brodés sur l'étoffe semblent jeter une taie sur les yeux ou parsemer des boutons sur la joue. Les conventions le veulent ainsi, comme aussi en d'autres circonstances les mœurs de la société exigent que la femme apparaisse en pleine lumière les épaules et les seins nus. A l'entrée de Charles Quint dans sa bonne ville d'Anvers, les dames des plus nobles familles se disputaient l'honneur de paraître nues dans le cortège du maître, de même que sous le Directoire, il fallait se vêtir d'étoffes transparentes pour satisfaire aux exigences du bon ton. Toutefois, il faut le dire, la religion, la morale officielles n'approuvent point ouvertement ces écarts de la coutume et s'accommodent beaucoup mieux des vêtements traditionnels qui, en certains pays comme le Tirol, la Bretagne, recouvrent absolument le corps et en rendent la forme méconnaissable. Tel était bien le but de la « Sainte Eglise », qui voyait dans la femme la plus grande incitatrice au péché.

Au fond, il s'agit de savoir lequel, du nu ou du vêtement, est le plus hygiénique, le plus sain pour le développement harmonique de l'homme au physique et au moral. Quant au premier cas, il ne peut y avoir aucun doute. Pour les hygiénistes, c'est une question jugée que celle de la nudité. Il n'est pas douteux que la peau reprend de sa vitalité et de son activité naturelles quand elle est librement exposée à l'air, à la lumière, aux phénomènes changeants du dehors. La transpiration n'est plus gênée ; les fonctions de l'organe sont rétablies ; il redevient plus souple et plus ferme à la fois ; il ne pâlit plus comme une

plante isolée privée de jour. Les expériences faites sur les animaux ont prouvé aussi que, lorsque la peau est soustraite à l'action de la



Cl. S. Bing.

CROQUIS DE LA VIE JOURNALIÈRE, PAR KEISAI KITAO MASSAYOSHI
Seconde moitié du dix-huitième siècle.

lumière, les globules rouges diminuent de même que la proportion d'hémoglobine. C'est dire que la vie devient moins active et moins

intense[1]. Encore un exemple de ce fait, que les progrès de la civilisation ne sont pas nécessairement des progrès et qu'il importe de les soumettre au contrôle de la science.

Prenons des exemples parmi les peuples : tous les voyageurs s'accordent à dire que les Polynésiens étaient les plus beaux hommes avant que les missionnaires, zélés distributeurs de lainages et de cotonnades, eussent sévi dans les parages océaniques ; on sait également que nulle part les artistes n'eurent plus noble compréhension de la beauté que dans la merveilleuse Hellade, où les jeunes et les forts luttaient, couraient, jouaient au grand air, les membres nus, devant le peuple assemblé. On n'ignore pas non plus que les hygiénistes actuels, désireux de restituer la beauté et la santé humaines mises en danger par le manque de méthode dans la nourriture et le vêtement, se mettent à déshabiller leurs patients pour les accoutumer à l'air et à la lumière. Dans toute l'Europe occidentale et jusque dans la septentrionale Ecosse, des établissements se sont ouverts, où des invalides riches viennent exposer leur peau nue à l'action vivifiante du vent et du soleil.

Sans doute que les contrées froides, telle la Scandinavie, et même les pays tempérés, comme presque toutes les régions populeuses de l'Europe, ont un climat d'hiver très âpre en comparaison de ceux dont jouissent les Océaniens, mais les abris et les draperies, qui sont tout autre chose que les vêtements, permettent aussi de se garantir du froid. Jusqu'à une époque récente, les Japonais, que les mœurs du cant anglais n'avaient pas encore contaminés, ne se sentaient nullement obligés par les convenances de cacher leur nudité et se baignaient en commun : c'est à la vue du libre jeu des muscles et des membres que les artistes du Nippon durent certainement leur franchise de mouvement dans l'usage du pinceau. Ce sont les peintres et les statuaires qui ont sauvé la civilisation de notre vieille Europe en gardant le culte de la forme humaine malgré les malédictions de l'Eglise contre la chair. Ils ont, du reste, conquis de haute lutte le droit de représenter l'homme sans les voiles auxquels la loi nous astreint.

L'équilibre de la santé, le fonctionnement normal du corps ne peuvent se rétablir complètement, les maladies provenant des alterna-

1. Kronecker et Marti, *Archives italiennes de biologie*, t. XXVII, p. 333.

tives du froid et du chaud continueront de menacer l'individu civilisé aussi longtemps que la statue humaine ne sera pas « délivrée de ses linceuls », tant que l'homme ne sera pas redevenu « entièrement face », comme le disait un indigène de la côte du Chili [1]. Mais c'est au point de vue de la santé morale surtout que la restitution de la beauté nue serait nécessaire, car l'artifice du costume et de la parure est de ceux qui, par la sotte vanité, le servile esprit d'imitation et surtout par



Cl. Henry Guilliet.

LA ROCHE-GAJEAC, AU BORD DE LA DORDOGNE

les mille ingéniosités de vice, entraînent le plus à la corruption générale de la société. On peut en juger facilement dans les Ecoles des Beaux-Arts où les jeunes hommes, souvent dépravés, dessinent religieusement d'après le modèle féminin, avec un parfait respect de la forme humaine, et ne se laissent aller aux pensées libertines que plus tard, au contact de femmes revêtues de leurs atours et colifichets : la mode a donné aux habits la coupe faite spécialement pour exciter les convoitises. La beauté nue ennoblit et purifie ; le vêtement, insidieux et mensonger, dégrade et pervertit.

1. Alonzo de Ovalle, *Account of the Kingdom of Chile,* cité par Ed. Carpenter, *Civilization, its causes and cure.*

Or la mode règne encore, de même que règnent toujours le Seigneur Capital et les antiques survivances de l'Eglise et de l'Etat. Il n'est donc point à espérer que la mode, qui représente les intérêts d'innombrables fournisseurs et qui répond à un ensemble infini de petites passions personnelles, abdique de gré ou de force devant un régime nouveau d'art et de bon sens. On peut l'espérer d'autant moins que la mode est l'héritage de tout le passé. Elle change de siècle en siècle, de saison en saison, mais cependant beaucoup moins qu'on se l'imagine d'ordinaire : elle saute brusquement d'un extrême à l'autre, mais en prenant toujours des formes précédemment connues. Aucune des anciennes manières de se parer et de s'embellir n'a complètement disparu, même dans nos sociétés élégantes. Nombre d'hommes se tatouent encore, et, parmi les amiraux actuels, on pourrait en voir dont les gants de cérémonie cachent une ancre marquée en bleu à la racine du pouce. La femme européenne ne se passe pas d'anneau dans la narine, comme l'Hindoue, mais elle le suspend à son oreille; elle garde le collier de la sauvagesse et porte le bracelet de la captive, reste de la chaîne qui l'attachait au poteau de la tente. Le soldat, qui dans la société actuelle représente le primitif, l'homme de vanité guerrière et de combat, s'orne d'épaulettes, de franges, de galons aux couleurs voyantes, de plaques, de croix en émail ou en métaux étincelants, de plumes multicolores, au risque d'attirer dans la bataille les regards et les balles de l'ennemi[1]. Mais si, chez les classes riches qui veulent à toute force se distinguer du commun des hommes, l'amour du luxe maintient la séparation des classes ou même cherche à l'augmenter encore à force de dépenses, les foules démocratiques tendent à se ressembler de plus en plus par le costume : c'est déjà un progrès. En nombre de pays, on ne distingue plus guère entre le riche et le pauvre, car l'homme de goût, même opulent, s'habille avec simplicité, et la propreté est de règle chez tous, même pour les peu fortunés. De plus, le vêtement des femmes laborieuses se rapproche de celui des hommes : celles qui veulent conquérir la liberté pleine de leurs mouvements trouvent le moyen de se débarrasser des robes lourdes, des corsets étroits, des chapeaux fleuris. Un certain progrès s'est positivement accompli dans le sens de la liberté du costume et malgré tout on s'est quelque peu rapproché de l'hygiène. Mais la

1. Ernst Grosse, *Die Anfänge der Kunst*, p. 110.

grande révolution esthétique et morale qui laissera au civilisé moderne le droit qu'avait le Grec d'autrefois de se promener débarrassé de langes à la lumière du soleil, cette grande révolution est encore, parmi toutes les ambitions de l'homme moderne, celle qui paraît la plus difficile à réaliser.

C'est que le réformateur isolé, dût-il même être un « surhomme » comme Nietzsche, ne suffit point à l'œuvre qu'il entreprend. Seul, il est tenu pour fou, s'il ne le devient pas réellement, et ses contemporains n'ont point de peine à l'écarter par la prison, l'exil, les moqueries, la mise en quarantaine. Mais il n'en est pas moins un précurseur et d'autres le suivront qui, par l'association, feront aboutir sa volonté. L'artiste ne sera plus seul dans ses revendications : il s'unira à l'hygiéniste, au savant, et c'est de tous les côtés à la fois que se donnera l'assaut contre les pratiques imposées et les préjugés à détruire. La parfaite union de l'art et de la science, telle que nous la rêvons pour la société future, se révéla déjà lorsque Le Titien et ses disciples dessinèrent pour André Vésale les planches de son *Traité d'anatomie*. En nos âges modernes, des exemples du même genre deviennent de plus en plus nombreux, et nous pouvons nous attendre à des résultats bien plus surprenants encore, lorsque les savants, les artistes, les professionnels instruits engagés dans les multiples entreprises auront cessé d'être, comme ils le sont presque tous de nos jours, les serviteurs à gages des princes et des capitalistes et que, reprenant leur liberté, ils pourront se retourner vers le peuple des humbles et des travailleurs pour les aider à bâtir la cité future, c'est-à-dire à constituer une société qui ne comporte ni laideur, ni maladie, ni misère.

On nous parle du travail « attrayant ». Quelle joie infinie chez toutes les abeilles de travailler à l'édification et à l'approvisionnement d'une ruche dont aucun parasite ne viendrait dérober le miel ! Quel bonheur fraternel à coordonner ses efforts pour la création d'un bel organisme où chacun a sa part de travail personnel et voue son existence à l'achèvement d'une œuvre parfaite, détail harmonique d'un ensemble qui convient à tous. C'est que l'objectif social aura complètement changé. Actuellement un groupe de privilégiés, disposant des capitaux, des titres, des places et des sinécures, cherche de son mieux à maintenir ce régime d'inégalité, et les artistes, comme les ouvriers et comme les soldats, ne peuvent entrer dans la vie du travail qu'en acceptant les conditions

imposées par la société maîtresse. Sans doute, ils seraient heureux de chercher sincèrement leur voie, de s'entr'aider égalitairement dans les travaux qui comportent l'association, de vivre en commun sans nul souci de la misère qui guette de nos jours la grande majorité des hommes; mais, dès la première leçon, ils apprennent qu'ils sont des rivaux et des combattants; on leur explique de toutes les façons que les prix à remporter sont peu nombreux et qu'il faut les arracher aux camarades, non seulement par la supériorite du talent mais, si la chose est faisable, par la ruse, par la force, par les cabales et les intrigues, par les machinations les plus basses et les prières à saint Antoine de Padoue. On les dresse à devenir des privilégiés, eux aussi, et devant leurs yeux se profile, comme une longue allée, toute la carrière des honneurs marquée de distance en distance par croix, médailles, titres, pensions, commandes de l'Etat, et, pour la conquête de chacun de ces symboles, il se prépare à livrer bataille, à pourfendre quelque « cher camarade », à marquer de son glaive la ligne désormais infranchissable pour ses rivaux. Tous s'accoutument de jour en jour à s'entre-haïr, en ces belles années de la jeunesse faites pour la grandeur d'âme et l'héroïsme. Aussi l'art véritable, généreux, désintéressé surgit difficilement de ce milieu de bas envieux : les fleurs restent étouffées sous les orties. Les artistes les plus sincères sont ordinairement ceux qui, blessés dans leur sentiment du beau et dans leur délicatesse intime, se retranchent de la société et vivent comme dans une forteresse en dehors du vulgaire : ils « campent en pays ennemi »[1].

La nature est pour beaucoup une grande consolatrice; mais, comme les villes populeuses, les campagnes et jusqu'aux lieux les plus écartés peuvent être enlaidis par le mauvais goût et surtout par les brutalités de la prise de possession. Car c'est l'homme qui donne son âme à la nature, et, conformément à son propre idéal, il embellit, il divinise la terre, ou bien il la vulgarise, la rend hideuse, grossière, répugnante. L'homme de demain qui se sera élevé à la compréhension de la beauté, cet homme saura que, par respect de la nature, par amour pour elle, il ne doit point y laisser placer sa demeure de manière à en violer les lignes, à en rompre brutalement la couleur et les nuances : il doit avoir honte de diminuer et joie d'accroître la beauté de son environnement. En cela,

1. William Morris, *Lecture to the Society of Art at Birmingham.*

d'ailleurs, il ne fait qu'imiter l'animal, son devancier. « L'écureuil et l'oiseau font leurs nids dans les arbres et les rendent d'autant plus intéressants à voir »[1].

De même, un groupe charmant d'amoureux, une famille avec des enfants qui jouent sous les branches n'ajoutent-ils pas infiniment à la beauté de la nature, n'égayent-ils pas la solitude par leur cabane placée à côté des eaux courantes, par leur jardinet rempli de fleurs? Même de



Cl. M. Spokorni.

L'OPÉRA A VARSOVIE

grands édifices peuvent aider à la beauté de l'espace environnant, quand les architectes ont compris le caractère du site et que l'œuvre de l'homme s'accorde avec le travail géologique des siècles en un harmonieux ensemble. C'est ainsi qu'un temple grec continue, développe et fleurit, pour ainsi dire, les contours du rocher sur lequel on l'a dressé ; il en fait partie intégrante, mais lui donne un sens plus élevé ; il le transforme, le glorifie, le rend digne de la divinité que l'homme a créée et qui, de là-haut, trône sur les campagnes et sur les mers.

1. Edward Carpenter, *La Société Nouvelle*, fév. 1896.

Toutefois, il est des sommets que profanerait toute arête de monument, toute saillie de constructions humaines, et l'on ressent une impression de véritable dégoût lorsque d'insolents architectes, payés par des hôteliers sans pudeur, bâtissent d'énormes caravansérails, blocs rectangulaires où sont inscrits les rectangles de mille fenêtres et que surmontent cent cheminées fumantes, en face des glaciers, des montagnes neigeuses, des cascades ou de l'Océan !

L'art se laisse donc enrôler à bien mauvaise école ; toute une tourbe de faiseurs habiles au travail entoure les distributeurs de commandes, barons de la finance, municipalités, préfectures et surtout le ministère des Beaux-Arts, l'Etat « Grand protecteur des Arts » : au moindre signe, tous se précipitent à l'ouvrage : hôtels, palais et temples, tableaux et aquarelles, statues et bas-reliefs, dessins et eaux-fortes, émaux, camées et bijoux, opéras, opérettes et poèmes, tout ce que les maîtres voudront.

Par dizaines de mille, cartons et toiles, plâtres, marbres et bronzes s'alignent chaque année dans des Expositions d'art, dans des « Salons » qui montrent si bien l'incohérence des œuvres en gestation ; chacune heurte sa voisine par une impression différente, et l'on ne peut les regarder avec attention pendant une heure sans de véritables souffrances. Tout cela n'est que travail servile ; néanmoins, on comprend quelle puissante réserve de force, d'adresse, d'habileté, de ressources pour l'avenir se trouve dans ce chaos. Que l'harmonie ajuste toutes ces volontés, que l'accord se fasse entre tous ces ouvriers pour une besogne commune, digne de la grandeur humaine, et d'incomparables merveilles se dresseront aussitôt sur les ruines de nos baraques et même de nos prétendus palais. Pour voir naître de grandes choses, il suffira de faire appel à ceux desquels on les attend, mais il faut que, d'avance, ils soient placés dans les conditions de liberté personnelle, de fière égalité et de parfaite sérénité à propos du gagne-pain, que nulle préoccupation ne les détourne de poursuivre la beauté, que rien de vulgaire ne puisse sortir de leurs doigts !

« L'Art est la vie », dit Jean Baffier, l'ouvrier sculpteur qui a mis tant de passion et de joie à tailler dans le marbre la noble et pure figure de la paysanne sa mère et celle des vaillants laboureurs, des jardiniers avisés. L'Art c'est la vie. Dès que le travail passionne, dès qu'il se transforme en bonheur, le façonnier devient artiste, il veut que l'œuvre

se fasse parfaite en beauté, qu'elle prenne un caractère de durée et d'universalité par l'admiration de tous. Même le paysan silencieux aime qu'on vienne de loin contempler le sillon droit et d'une profondeur égale que, d'une main solide, il a fait tracer à ses bœufs ; le muletier met sa gloire à bien mesurer l'équilibre de la charge sur l'animal, à le fleurir de belles floches et de pompons éclatants ; tout ouvrier cherche à



Cl. J. Kuhn, Paris.

MARAT, PAR JEAN BAFFIER

se donner un outil non seulement parfait pour le travail, mais, en même temps, agréable à regarder ; il en choisit lui-même le bois ou le métal ; il l'emmanche et l'ajuste, le décore d'ornements et de dessins : tel peuple dont le nom s'est perdu, qui vécut à une époque tellement lointaine que l'on peut se tromper de quelques milliers d'années sur la période de son existence, ce peuple ne vit pour nous que par les ornements que tracèrent ses artistes sur l'os ou sur la pierre.

Bien plus, ceux des travailleurs dont l'œuvre disparaît aussitôt après

avoir été faite, faucheurs, moissonneurs et vendangeurs, n'en sont pas moins artistes dans leur façon de manier les outils et d'abattre la besogne : après des années, on raconte leurs prouesses de rapidité et d'endurance dans l'immense effort. Le « premier » garçon de ferme ne partage pas les bénéfices des belles récoltes, mais il met son point d'honneur à mieux mériter chaque année son titre et à savoir son habileté reconnue aux alentours. Chaque profession a ses héros, même dans toute ville ou village qui constituent à eux seuls un monde complet, et chacun de ces héros trouve des poètes qui perpétuent sa renommée, surtout pendant les longues soirées d'hiver, quand les flammes dansantes et les éclats soudains de la braise font osciller les figures, les rapprochent et les éloignent tour à tour, donnant à toutes choses l'impression du mystère et de l'intimité. Ces humbles foyers de l'art primitif, c'est d'eux que sont sorties nos épopées et nos architectures! Et tant qu'il restera de ces lieux pacifiques pour le travail heureux, nous avons bon espoir.

D'autant plus avons-nous le droit d'espérer que de toutes parts la convergence se fait vers un état social où l'on comprendra l'union de tous les éléments de la vie humaine, jeux et études, arts et sciences, jouissances du bien-être matériel et de la pensée, progrès intellectuels et moraux. Quel prodigieux ensemble voyait déjà surgir devant soi le grand rénovateur Fourier lorsqu'il imaginait son « Phalanstère », et que de belles tentatives ont déjà été faites en cet ordre d'idées! Dans un avenir prochain, la « Maison du Peuple » sera tout autrement belle que ne le fut un palais du roi à Persepolis, Fontainebleau, Versailles ou Sans-Souci, car elle devra satisfaire à tous les intérêts, à toutes les joies, à toutes les pensées de ceux qui jadis étaient la foule, la cohue, la multitude, et que la conscience de leur liberté a transformés en assemblée de compagnons.

D'abord le palais sera de très vastes proportions, puisqu'un peuple se promènera dans ses cours, se pressera dans ses galeries et dans les allées de ses jardins; d'immenses dépôts y recevront les provisions de toute espèce nécessaires aux milliers de citoyens qui s'y trouveront réunis les jours de travail et de fête; le « pain de l'âme » sous forme de livres, de tableaux, de collections diverses ne sera pas moins abondant que le pain du corps dans les salles de la maison commune, et toutes prévisions pour bals, concerts, représentations théâtrales devront être ample-

ment réalisées. La variété infinie des formes architecturales répondra aux mille exigences de la vie; mais cette diversité ne devra point nuire à la majesté et au bel ensemble des édifices. C'est ici le lieu sacré où le peuple entier, se sentant exalté au-dessus de lui-même, tentera de diviniser son idéal collectif par toutes les magnificences de l'art et de l'art complet qui suscitera tout le groupe des Muses, aussi bien les plus graves, présidant à l'harmonie des astres, que les plus légères et les plus aimables, enguirlandant la vie de danses et de fleurs.



Musée du Louvre. Cl. J. Kuhn, Paris.

DANSE DE BERGERS DE SORENTE, PAR COROT. (FRAGMENT)

Tout cela, science et art, fut désigné jadis sous le nom de « musique », et, dans le haut sens du mot, c'est bien la musique en son ensemble telle que la comprirent les peuples primitifs qui précédèrent les Hindous, les Thraces et les Grecs. Avant d'avoir été convertis par les Maristes et disciplinés par les gardes-chiourme, les Kanakes de la Nouvelle-Calédonie jouaient de la flûte au milieu des champs « pour encourager les plantes à germer et les fruits à mûrir » [1].

N'est-ce pas là, sous une autre forme, et peut-être plus gracieuse

1. Moncelon, *Mélanésie française.*

encore, la légende d'Orphée, dont la lyre entraîne les hommes, apprivoise les animaux, émeut jusqu'aux pierres et les force à s'ériger en murailles, pour construire la cité des hommes libres?

Le peuple dont nous sommes tous se meut en un rythme constant : en chacun de nous, la musique intérieure du corps, dont la cadence résonne dans la poitrine, règle les vibrations de la chair, les mouvements du pas, les élans de la passion, même les allures de la pensée, et quand tous ces battements s'accordent, s'unissent en une même harmonie, un organisme multiple se constitue, embrassant toute une foule et lui donnant une seule âme.

Déjà la simple mesure marquée par le fifre et le tambour suffit à faire mouvoir toute la population d'une rue, emboîtant le pas derrière une compagnie d'histrions ou de montreurs d'ours. Et que ne peut la musique vraie, avec ses expressions d'infinie tendresse, d'enthousiasme tout-puissant ! Alors la vie, devenue commune à tous, inspire une même passion à l'être collectif et lui donne aussi le même sentiment moral, le prédispose à la même volonté d'action ; ce que fait la parole éloquente, la musique peut l'accomplir aussi, d'une manière plus vague en apparence, mais plus profonde en réalité puisque, si elle ne sollicite pas les foules à une œuvre déterminée, elle s'empare de l'être intime et le prédispose à un état général contenant en puissance tous les actes d'héroïsme. Tous ceux que la musique unit en une émotion collective comprennent mieux l'œuvre dans son ensemble que ne pourrait le faire à la lecture ou à l'audition solitaire le musicien le plus savant : il arrive parfois que le public révèle aux exécutants eux-mêmes telle finesse qui leur avait échappé. Ainsi la musique, même sous sa forme étroite d'harmonie des sons, est l'art humanitaire par excellence, qui rend la conscience de leur solidarité à ceux que la lutte pour l'existence désunit [1].

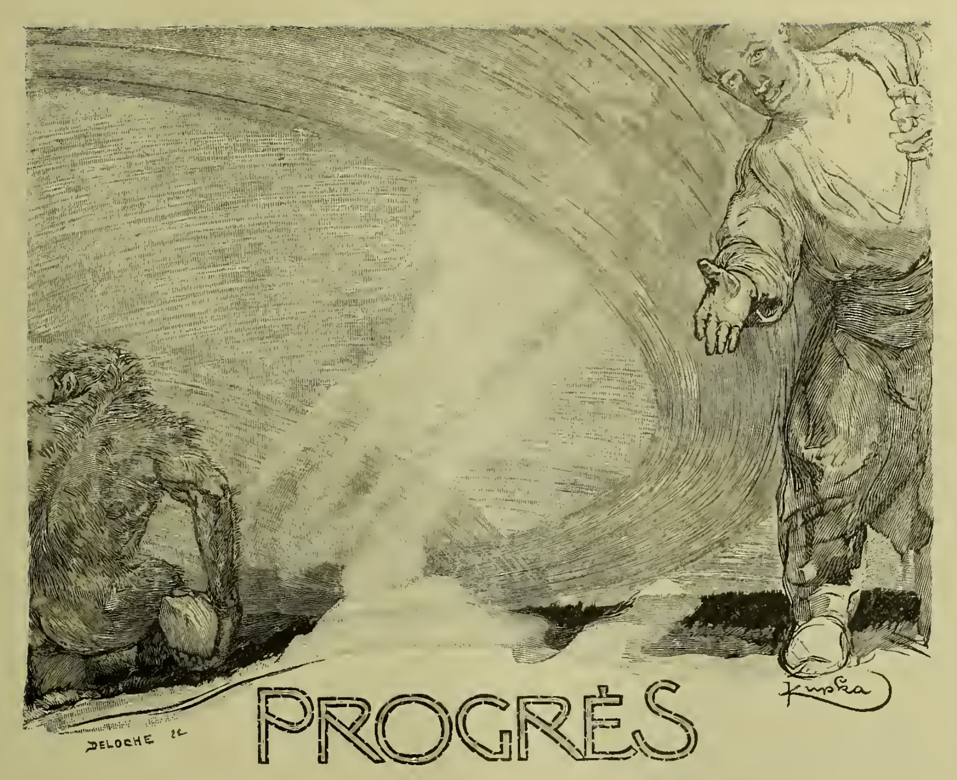
Et que dire de la musique telle que la connurent les Hellènes, de la musique dans toute son ampleur où les manifestations humaines se marient à chaque découverte de la science, à chaque forme de l'art? Qui fixera des limites à la puissance de l'homme, alors qu'il disposera d'un accord parfait avec le mécanisme immense de la nature, et que chacune de ses vibrations sera réglée par la marche des étoiles, par le rythme [2]

1. Gevaert, *Musique, l'art du* XIXe *siècle*, 1895. — 2. Louis Ménard, *Symbolisme des religions.*

sacré des saisons et des heures ». C'est jusqu'à ce haut degré de perfection que l'homme peut espérer d'atteindre si les bourgeons entrevus s'épanouissent en fleurs, si les forces en germe ne se trouvent point paralysées par quelque maladie soudaine, si l'éducation de l'humanité continue de se faire comme autrefois suivant une série de secousses qui comportent le progrès.







Le vrai progrès est la conquête du Pain et de l'Instruction pour tous les hommes.

CHAPITRE XII

DÉFINITION DU PROGRÈS. — AGE D'OR. — ÉVOLUTION GÉOLOGIQUE
PROGRÈS ET RÉGRÈS DANS L'HISTOIRE. — RETOUR A LA NATURE
SIMPLICITÉ PRIMITIVE DES SOCIÉTÉS ET COMPLEXITÉ MODERNE
ENTR'AIDE DES NATIONS. — LOIS DU DÉPLACEMENT DES FOYERS
CONQUÊTE DE L'ESPACE ET DU TEMPS. — CONQUÊTE DU PAIN
REPRISE DES ÉNERGIES FERDUES. — AFFIRMATION DU PROGRÈS

Pris dans un sens absolu, le mot de « progrès » n'a point de signification, puisque le monde est infini et que, dans l'immensité sans borne, on reste toujours également éloigné du commencement et de la fin. Le mouvement de la société devant se décomposer en ceux de ses éléments constitutifs qui sont les individus, quel progrès en soi peut-on déterminer pour chacun de ces êtres dont la courbe totale s'achève en quelques années, de la naissance à la mort ? Quel progrès que celui

d'une étincelle jaillissant d'un caillou et s'éteignant aussitôt dans l'air froid !

C'est donc en un sens beaucoup plus restreint qu'il faut comprendre l'idée de « progrès ». La valeur usuelle de ce mot, tel qu'on l'emploie généralement, est celle que nous a donnée l'historien Gibbon en admettant que, « depuis le commencement du monde, chaque siècle a augmenté et augmente encore la richesse réelle, le bonheur, la science, et peut-être la vertu de l'espèce humaine ». Cette définition, qui renferme un certain doute au point de vue de l'évolution morale, a été reprise et diversement modifiée, étendue ou rétrécie par les écrivains modernes, et il en reste ce fait constant que le terme de progrès comporterait bien, dans l'opinion commune, l'amélioration générale de l'humanité pendant la période historique. Mais il faudrait se garder d'attribuer à d'autres cycles de la vie terrestre une évolution nécessairement analogue à celle que l'humanité contemporaine a parcourue. Les hypothèses très plausibles qui se rapportent aux temps géologiques de notre planète donnent une grande probabilité à la théorie d'un balancement des âges, correspondant en de vastes proportions au phénomène alternant de nos étés et de nos hivers. Un va-et-vient comprenant des milliers ou des millions d'années ou de siècles amènerait une succession de périodes distinctes et contrastantes, déterminant des évolutions vitales fort différentes les unes des autres. Que deviendrait l'humanité actuelle dans un âge de « grand hiver », alors que, peut-être, une nouvelle période glaciaire aurait recouvert les îles Britanniques et la Scandinavie d'un manteau continu de glace, que nos musées et nos bibliothèques auraient été détruits par les frimas ? Faut-il espérer que les deux pôles ne se refroidiront pas simultanément et que l'homme pourra survivre en s'adaptant peu à peu aux conditions nouvelles et en déplaçant vers les pays chauds les trésors de notre civilisation actuelle? Mais si le refroidissement est général, est-il admissible qu'une diminution sensible de la chaleur solaire, source de toute vie, et l'épuisement graduel de nos réservoirs d'énergie puissent coïncider avec un développement incessant de la culture dans le sens du mieux et avec un véritable progrès. Déjà, dans la période contemporaine, nous pouvons constater que les conséquences normales de la dessiccation tellurique succédant à l'époque glaciaire ont causé des phénomènes incontestables de régression dans les contrées de l'Asie centrale. Les fleuves

et les lacs taris, les rangées de dunes envahissantes ont entraîné la disparition des villes, des civilisations et des nations elles-mêmes. Le désert de sable a remplacé les campagnes et les cités. L'homme n'a pu se maintenir contre la nature hostile.

Quelle que soit la notion que l'on se fasse du progrès, un point semble tout d'abord hors de doute. C'est qu'à diverses époques des individus ont surgi qui, par quelque trait, se placent au premier rang parmi les hommes de tous temps et de tous pays. Les noms se pressent par vingtaine des personnages, qui par la perspicacité, la puissance de travail, une bonté profonde, la vertu morale, le sens artistique, ou tout autre aspect du caractère ou du talent, constituent, dans leur sphère particulière, des types parfaits, insurpassables. L'histoire de la Grèce surtout nous en montre de grands exemples, mais d'autres groupements humains en ont possédé, que nous avons souvent à deviner sous les mythes et les légendes. Qui pourrait se prétendre meilleur que Çakya-Muni ? plus artiste que Phidias, plus inventif qu'Archimède, plus sage que Marc-Aurèle ? La progrès durant les trois mille années récentes consisterait, s'il existe, en une diffusion plus large de cette initiative autrefois réservée à quelques-uns et en une meilleure utilisation par la société des cerveaux de génie.

Quelques grands esprits ne se contentent point d'admettre ces restrictions capitales à la notion du progrès, ils nient même qu'il puisse y avoir amélioration réelle dans l'état général de l'humanité. Toute impression de progrès serait d'après eux une pure illusion et n'aurait qu'une valeur toute personnelle. Chez la plupart des hommes, le fait du changement se confond avec l'idée de progrès ou de régrès suivant qu'il se rapproche ou s'éloigne du degré particulier occupé par l'observateur sur l'échelle des êtres. Les missionnaires qui rencontrent de superbes sauvages, se mouvant librement dans leur nudité, croient les faire « progresser » en leur donnant des robes et des blouses, des souliers et des chapeaux, des catéchismes et des bibles, en leur enseignant à psalmodier en anglais ou en latin. De quels chants de triomphe en l'honneur du progrès n'ont pas été accompagnées les inaugurations de toutes les usines industrielles avec leurs annexes de cabarets et d'hôpitaux [1] ! Certes, l'industrie amena de réels progrès dans

1. Havelock Ellis, *The Nineteenth Century.*

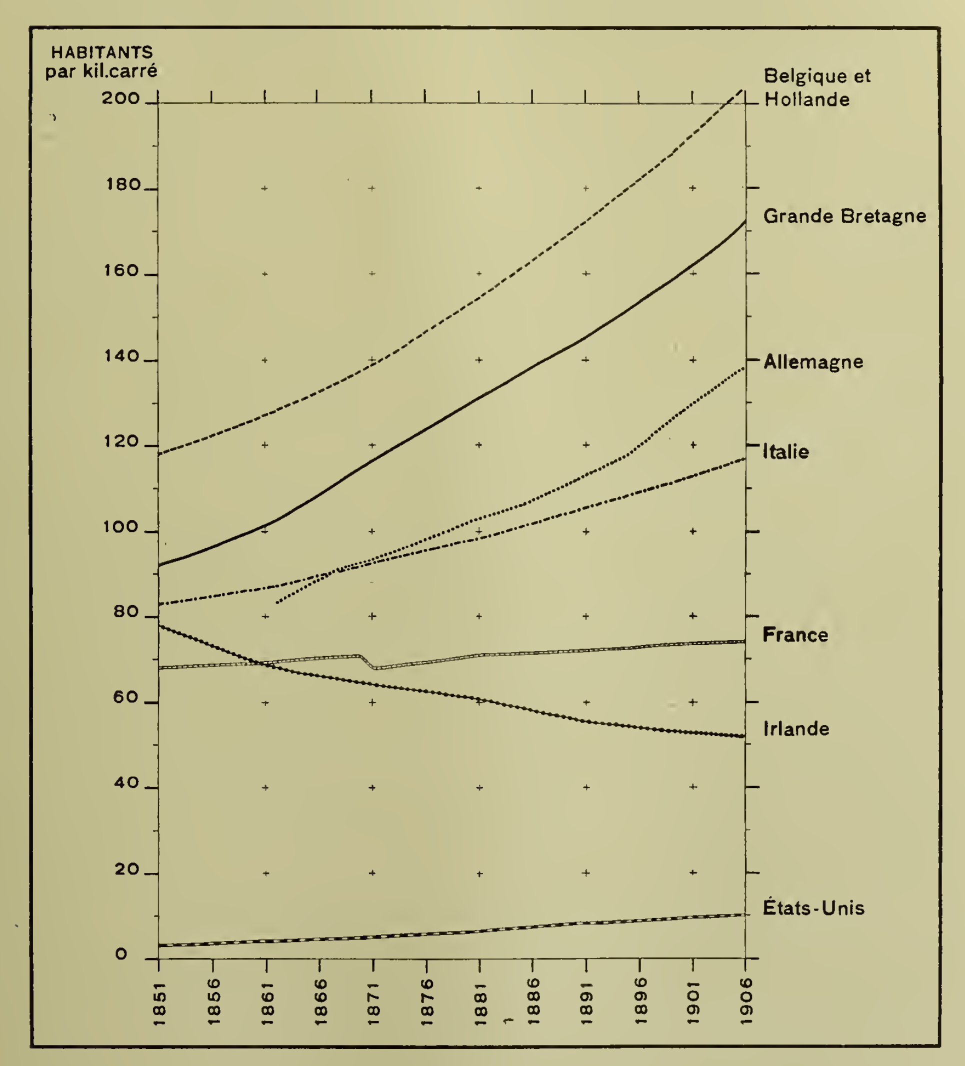
son cortège, mais avec quel scrupule il importe de critiquer les détails de cette grande évolution ! Les misérables populations du Lancashire et de la Silésie nous montrent que tout n'a pas été progrès sans mélange dans leur histoire ! Il ne suffit pas de changer d'état et d'entrer dans une classe nouvelle pour qu'on acquière une plus grande somme de bonheur ; il est maintenant des millions d'ouvriers industriels, de couturières et de servantes qui se rappellent avec larmes la chaumière maternelle, les danses en plein air sous l'arbre patrimonial et les veillées le soir auprès de l'âtre. Et de quelle nature est le prétendu progrès pour les gens du Kamerun et du Togo qui ont l'honneur d'être abrités désormais par l'étendard germanique, ou pour les Arabes algériens buvant l'apéritif et s'exprimant élégamment en argot parisien ?

Le mot de « civilisation », qu'on emploie d'ordinaire pour indiquer l'état progressif de telle ou telle nation est, comme le terme de « progrès », une de ces expressions vagues dont les divers sens se confondent. Pour la plupart des individus, il caractérise seulement le raffinement des mœurs et surtout les habitudes extérieures de politesse, ce qui n'empêche que des hommes à maintien raide et à manières brusques puissent avoir une morale bien supérieure à celle des gens de cour qui tournent d'élégants madrigaux. D'autres ne voient dans la civilisation que l'ensemble de toutes les améliorations matérielles dues à la science, à l'industrie moderne : chemins de fer, télescopes et microscopes, télégraphes et téléphones, dirigeables et machines volantes et autres inventions leur paraissent des témoignages suffisants du progrès collectif de la société ; ils ne veulent point en savoir davantage et pénétrer dans les profondeurs de l'immense organisme social. Mais ceux qui l'étudient dès ses origines constatent que chaque nation « civilisée » se compose de classes superposées représentant dans ce siècle-ci toute la série des siècles antérieurs avec leurs cultures intellectuelles et morales correspondantes. La société actuelle contient en elle toutes les sociétés antérieures à l'état de survivances et, par l'effet du contact immédiat, les situations extrêmes présentent un écart saisissant.

Evidemment, le mot de « progrès » peut causer les plus fâcheux malentendus suivant l'acception dans lequel il est pris par ceux qui le prononcent. C'est par milliers que les bouddhistes et les interprètes de leur religion pourraient compter les définitions diverses du *nirvana ;*

de même, suivant l'idéal qu'ils donnent à leur vie, les philosophes peuvent considérer comme « marche en avant » les évolutions les plus différentes, voire les plus contradictoires. Il en est pour

N° 589. Un des aspects du Progrès, variation de la densité de Population.



lesquels le repos est le souverain bien et qui font des vœux, sinon pour la mort, du moins pour la tranquillité parfaite du corps et de l'esprit, pour l' « ordre », quand bien même il ne serait que la routine. Le progrès, tel que le comprennent ces êtres fatigués, est certes tout autre que pour les hommes préférant une périlleuse liberté à une paisible

servitude. Toutefois l'opinion moyenne relative au progrès coïncide bien avec celle de Gibbon et comporte l'amélioration de l'être physique au point de vue de la santé, l'enrichissement matériel et l'accroissement des connaissances, enfin le perfectionnement du caractère, devenu certainement moins cruel, même plus respectueux de l'individu, et peut-être plus noble, plus généreux, plus dévoué. Considéré ainsi, le progrès de l'individu se confond avec celui de la société, unie par une force de solidarité de plus en plus intime.

En cette incertitude, il importe d'étudier chaque fait historique d'assez haut et d'assez loin pour ne pas se perdre dans les détails et trouver le recul nécessaire d'où l'on puisse établir les vrais rapports avec l'ensemble de toutes les civilisations connexes et de tous les peuples intéressés. Ainsi parmi les hommes de haute intelligence qui nient absolument le progrès, même toute idée d'une évolution continue dans le sens du mieux, Ranke, pourtant un historien de haute valeur, ne voit dans l'histoire que des périodes successives ayant chacune son caractère particulier et se manifestant par des tendances diverses qui donnent une vie individuelle, imprévue, « piquante »[1] même, aux différents tableaux de chaque âge et de chaque peuple. D'après cette conception, le monde serait une sorte de pinacothèque. S'il y avait progrès, dit l'écrivain piétiste, les hommes, assurés d'une amélioration de siècle en siècle, ne seraient pas « en dépendance directe de la divinité », qui voit d'un même regard, et comme si elles avaient une valeur exactement égale, toutes les générations qui se suivent dans la série des temps. Cette opinion de Ranke, si en désaccord avec celles qu'on est habitué d'entendre depuis le dix huitième siècle, justifie une fois de plus la remarque de Guyau, d'après laquelle l'idée du progrès est en antagonisme avec l'idée religieuse »[2]. Si elle est restée longtemps dormante, à peine éveillée chez les philosophes du monde ancien les plus libres d'esprit, si elle n'a pris vie et pleine conscience d'elle-même qu'avec la Renaissance et les révolutions modernes, la cause en est à l'empire absolu des dieux et des dogmes, qui dura pendant les âges antiques et médiévaux. En effet, toute religion procède de ce principe que l'univers sortit des mains d'un créateur, c'est-à-dire qu'il commença par la perfection suprême. Ainsi que le dit la Bible, Dieu regarda son œuvre et

1. Die Historie bekommt einen eigenthümlichen Reiz. *Weltgeschichte*. Neunter Theil, II, pp. 4, 5, 6, etc. — 2. *Morale d'Epicure*, pp. 153 et suiv.

vit qu'elle était « bonne », même « très bonne »[1]. Partant de ce premier état, marqué du sceau de la divinité, le mouvement ne peut, sous l'action des hommes imparfaits, se continuer que dans le sens de la décadence et de la chute : le régrès est fatal. De l'âge d'or, les créatures finissent par tomber dans l'âge de fer; elles sortent du paradis, où elles vivaient heureuses, pour aller s'abîmer dans les eaux du déluge, d'où elles n'émergent que pour végéter dorénavant.

D'autre part, les institutions fixes des monarchies et des aristocraties, tous les cultes officiels et fermés, fondés et comme maçonnés par les hommes ayant la prétention, même la certitude d'avoir réalisé la perfection, présupposaient que toute révolution, tout changement doit être une chute, un retour vers la barbarie. De leur côté, les aïeux et les pères, « louangeurs du temps jadis », contribuaient avec les dieux et les rois à dénigrer le présent en comparaison du passé et à préjuger dans les idées la fatalité de la régression. Les enfants ont une tendance naturelle à considérer leurs parents comme des êtres supérieurs, et ces parents en avaient fait autant pour leurs pères ; le résultat de tous ces sentiments, se déposant dans les esprits comme des alluvions sur les bords d'un fleuve, eut pour conséquence de faire un véritable dogme de la déchéance irrémédiable des hommes. De nos jours encore, n'est-ce pas une coutume générale de discourir en prose et en vers sur la « corruption du siècle » ? Ainsi, par un manque absolu de logique, presqu'inconscient toutefois, ceux mêmes qui vantent les « progrès irrésistibles de l'humanité » parlent volontiers de sa « décadence ». Deux courants contraires se croisent dans leur langage ainsi que dans leurs impressions. C'est que, en effet, les anciennes conceptions se heurtent contre les nouvelles, même chez ceux qui réfléchissent et qui ne parlent pas à la légère. L'affaiblissement des religions est coupé de réveils soudains, mais elles doivent céder quand même sous la poussée des théories qui expliquent la formation des mondes par une évolution lente, une émergence graduelle des choses hors du chaos primitif. Or, quel est ce phénomène, si ce n'est, par définition, le progrès lui-même? qu'on l'admette implicitement, comme le fit Aristote, ou qu'on le reconnaisse en paroles précises, éloquentes, ainsi que le fit Lucrèce[2].

L'idée qu'il y a eu progrès pendant la durée des courtes générations

1. Genèse. Chap. I vers. 10, 12, 18, 21, 25, 31. — 2. M. Guyau, *Morale d'Epicure*, p. 157.

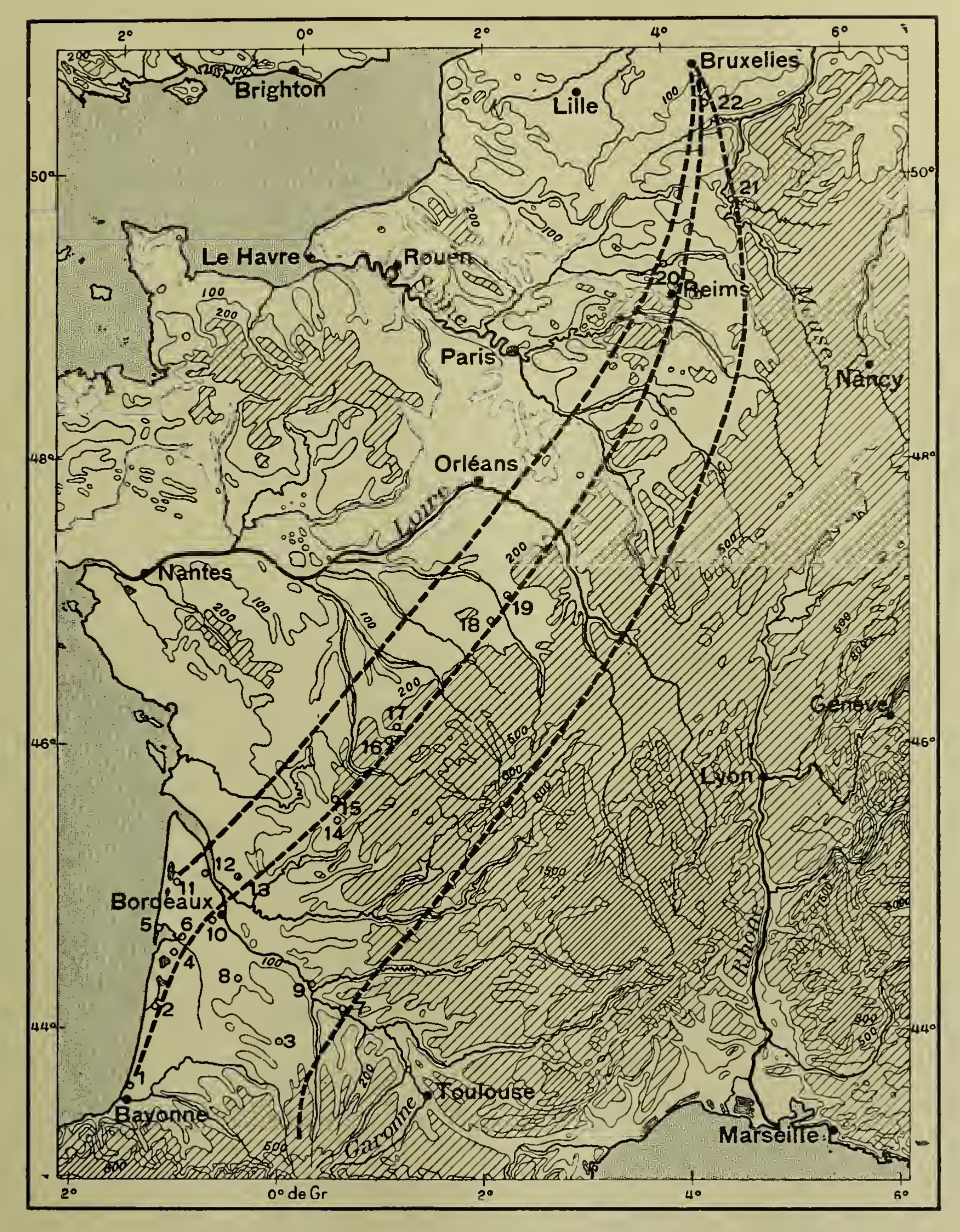
humaines et dans l'ensemble de l'évolution des hommes doit en grande partie sa prise sur les esprits à ce fait que les recherches géologiques nous ont révélé dans la succession des phénomènes, sinon un « plan divin », comme on disait autrefois, mais une évolution naturelle affinant de plus en plus la vie en des organismes toujours plus complexes. Ainsi les premières formes vitales dont on voit les débris ou les traces dans les assises de la terre les plus anciennes présentent des traits rudimentaires, uniformes, peu différenciés, constituant comme autant d'ébauches de mieux en mieux réussies des espèces qui se montreront ultérieurement durant la série des âges. Les plantes feuillues viennent après les végétaux sans feuilles ; les animaux vertébrés suivent les invertébrés; de cycle en cycle, les cerveaux se développent, et l'homme, dernier venu, à l'exception toutefois de ses propres parasites [1], est le seul de tous les animaux qui ait acquis par la parole la pleine liberté d'exprimer sa pensée et par le feu la puissance de transformer la nature.

En reportant la pensée sur un champ plus étroit, celui dans lequel l'histoire écrite des nations se trouve limitée, le progrès général n'apparaît pas avec la même évidence, et nombre d'esprits chagrins ont pu se dire que l'humanité ne progresse point, mais se déplace seulement, gagnant d'un côté, perdant de l'autre, s'élevant par certains peuples, se gangrenant par d'autres. A l'époque même où les sociologues les plus optimistes préparaient la Révolution française au nom des progrès indéfinis de l'homme, d'autres écrivains, impressionnés par les récits des explorateurs qu'avait séduits la vie simple des peuplades lointaines, parlaient de retourner au genre d'existence de ces primitifs. « Revenir à la nature », tel fut le cri de Jean-Jacques, et, chose bizarre, cet appel, pourtant si contraire à celui des « Droits de l'Homme et du Républicain », se retrouve dans le langage et les idées du temps. Les révolutionnaires veulent à la fois retourner vers les siècles de Rome et de Sparte, ainsi que vers les âges heureux et purs des tribus préhistoriques.

De nos jours, un mouvement analogue de « retour à la nature » se fait sentir et même d'une manière plus sérieuse qu'au temps de Rousseau, car la société présente, élargie jusqu'à embrasser l'entière humanité, tend à s'assimiler d'une manière plus intime les éléments ethniques

1. Elie Metchnikoff, *Etudes sur la nature humaine*.

N° 590. Conquête graduelle de l'Atmosphère.



Cette carte est à l'échelle de 1 à 6 000 000.

Il ne s agit ici que de ballons non dirigeables. Le 15 septembre 1907, à un concours de distance, 22 ballons partirent de Bruxelles et atterrirent aux points accompagnés d'un numéro d'ordre. Les trois traits indiquent la route du vainqueur (917 kilomètres), suivie presqu'identiquement par de nombreux concurrents et celles des deux ballons qui s'en écartèrent le plus. quinze pilotes effectuèrent un trajet de plus de 600 kilomètres et trois traversèrent la Garonne exactement au même point.

hétérogènes dont les civilisés progressifs étaient restés longtemps séparés. D'autre part, les recherches anthropologiques, les études relatives à la psychologie de nos frères primitifs ont été poussées beaucoup plus avant, et des voyageurs de premier ordre sont venus apporter dans le débat le poids décisif de leur témoignage.

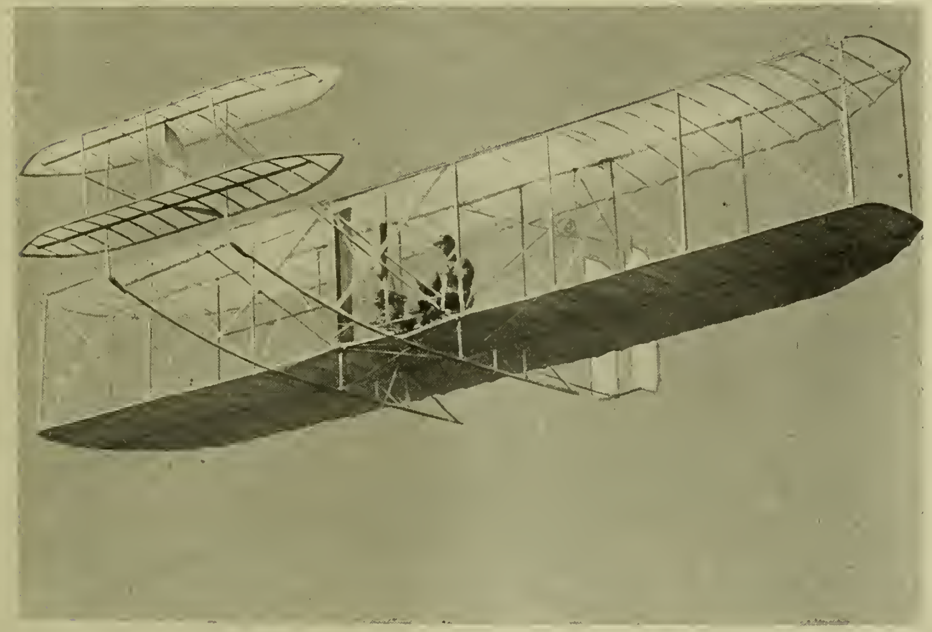
On n'a plus à se fonder seulement sur de simples récits naïfs, comme ceux d'un Jean de Léry, d'un Claude d'Abbeville ou d'un Yves d'Evreux, sur les Topinambous et autres sauvages brésiliens, récits qui, d'ailleurs, méritent d'être fort sérieusement appréciés. On a mieux, aussi, que les observations rapides d'un Cook ou d'un Bougainville : le dossier s'est enrichi d'attestations très scrupuleuses tirées de longues expériences et, entre les peuplades qu'il faut incontestablement placer fort haut parmi les hommes les plus rapprochés de l'idéal d'entr'aide et d'amour mutuel, on doit précisément compter une tribu classée parmi les primitifs, les Aeta, qui ont valu son nom de « Negros » à l'une des îles Philippines.

Malgré tout le mal que les blancs leur ont fait, ces « negritos » ou « petits nègres » sont restés doux et bienveillants à l'égard de leurs persécuteurs, mais c'est entre eux surtout que se manifestent les vertus de la race. Les membres de la tribu se sentent tous frères, si bien qu'à la naissance d'un enfant, la grande famille se réunit en son entier pour décider du nom de bon augure que recevra le nouveau-né. Les unions conjugales, toujours monogamiques, dépendent de la libre volonté des époux. On soigne les malades, les enfants, les vieillards avec un dévouement parfait ; nul n'exerce de pouvoir, mais on s'incline volontiers devant l'ancien pour lui témoigner le respect dû à son expérience et à son grand âge [1]. Est-il une nation d'Europe ou d'Amérique à laquelle on puisse appliquer de pareils éloges ? Mais cette humble société des bons Aeta existe-t-elle encore ? Malgré les grandes chasses américaines, a-t-elle pu conserver ses nids de branchages entremêlés et ses cabanes de roseaux ou de palmes ?

Prenons un autre exemple parmi des hommes qui ont un cercle d'horizon plus vaste, chez des populations qui se rapprochent de la race blanche et qui, par leur genre de vie même, étaient forcés de passer une grande partie de leur existence en dehors de la case maternelle. Les Ounoungoun, désignés par les Russes sous le nom d'Aléoutes, d'après

1. Semper. *Die Philippinen und ihre Bewohner ;* F. Blumentritt, *Versuch einer Ehnographie der Philippinen ;* Ergänzungsheft zu den Pet. Mit., n° 67.

l'appellation des îles où ils se sont établis, habitent une région de pluie, de vents et de tourmentes : s'adaptant au milieu, ils se construisent des cabanes à demi souterraines, formées, pour la plupart, de branches tressées que recouvre une carapace de boue durcie, éclairées au sommet par une grosse lentille de glace. Les nécessités de l'alimentation ont fait aussi des Aléoutes un peuple de pêcheurs habiles à manœuvrer des barques tendues de peaux, à travers lesquelles ils s'introduisent comme



Cl. Publ. Pierre Lafitte.

WILBUR WRIGHT, EN SON AÉROPLANE

Document tiré de la *Vie au Grand Air.*

Le premier vol des frères Wright, en un appareil à moteur, date du 17 décembre 1903.

dans un tambour. Les mers redoutables qu'ils parcourent en ont fait des marins intrépides et de savants divinateurs d'orages. Quelques-uns, surtout les pêcheurs de baleines, deviennent de vrais naturalistes, constituant une corporation spéciale où l'on ne peut entrer qu'après une longue période d'épreuves[1]. Les Aléoutes, comme leurs voisins de la terre ferme, sont des sculpteurs d'une singulière adresse, et l'on a retrouvé des objets fort curieux dans leurs abris funéraires, sous la voûte des rochers. La complexité de la vie aléoutienne se manifeste en outre par

1. Alphonse Pinard, *Bulletin de la Société de Géographie*, déc. 1873.

un code de convenances sociales, réglées avec une grande rigueur par la coutume entre parents, alliés et étrangers. Parvenus à ce haut degré relatif de civilisation, les Aléoutes restèrent jusqu'à une période récente, et grâce à leur isolement, dans un état de paix et de parfait équilibre social. Les premiers navigateurs européens qui entrèrent en relations avec eux vantent unanimement leurs qualités et leurs vertus. L'archevêque Innokenti, plus connu sous le nom de Veniaminov, qui fut le témoin de leur vie pendant dix années, les dépeint comme « les plus affectueux des hommes », comme des êtres d'une modestie et d'une discrétion incomparable, qui ne se rendent jamais coupables de la moindre violence en langage ou en action : « durant nos années de vie commune, pas un mot grossier n'est sorti de leur bouche ». Ce ne sont donc pas nos peuples de l'Occident d'Europe qui à cet égard pourraient se comparer au petit peuple des Aléoutes ! Tels auraient été chez ces insulaires l'esprit de solidarité et leur dignité de vie morale que des missionnaires orthodoxes grecs se résignèrent à ne pas tenter leur conversion : « A quoi bon leur enseigner nos prières ? Ils valent mieux que nous »[1].

A ces exemples choisis en divers stades de la civilisation, chacun peut en ajouter d'autres, également significatifs, pris dans les voyages des sociologues ou dans des ouvrages spéciaux d'ethnologie. On peut constater ainsi nombre de cas dans lesquels la supériorité morale, aussi bien qu'une appréciation plus sereine de la vie, se rencontrent en des sociétés dites sauvages ou barbares, très inférieures à la nôtre par la compréhension intellectuelle des choses. Dans la spirale indéfinie que l'humanité ne cesse de parcourir, en évoluant sur elle-même par un mouvement continu vaguement assimilable à la rotation de la Terre, il est arrivé souvent que certaines parties du grand corps se sont beaucoup plus rapprochées que d'autres du foyer idéal de l'orbite. La loi de ce va-et-vient sera peut-être connue un jour dans toute sa précision : il suffit actuellement de constater les simples faits sans vouloir en tirer de conclusions prématurées et, surtout, sans accepter les paradoxes de sociologues découragés qui ne voient dans les progrès matériels de l'humanité que les indices de sa réelle décadence.

De très grands esprits semblent s'être abandonnés parfois à cette

1. A Bastian, *Rechtszustände*.

impression. Le mémorable passage du *Malay archipelago*, publié en 1869 par A. R. Wallace, ne peut-il même être considéré comme une sorte de manifeste, un défi à l'adresse de ceux qui ont accepté sans restriction l'hypothèse du progrès indéfini de l'humanité. Et ce défi attend encore sa réponse. Il n'est donc pas inutile d'en rappeler les termes et de les prendre pour texte de contrôle dans les études historiques : « Si l'idéal social est l'harmonie de la liberté individuelle avec la volonté collective, réalisée par le développement convenablement équilibré de nos forces intellectuelles, morales et physiques, état où nous serons chacun et tous rendus si aptes à la vie sociale par la connaissance de ce qui est juste et par l'irrésistible penchant d'y conformer notre conduite, que les restrictions et les peines n'auront plus aucune raison d'être... n'est-il pas surprenant qu'à un degré très infime de la civilisation se rencontre quelque chose d'approximatif à cet état de perfection ? J'ai longtemps vécu au milieu des communautés de sauvages dans l'Amérique du Sud et dans l'Extrême Orient, qui n'ont pas d'autres lois ou d'autre cour de justice que l'opinion publique librement exprimée par la population. Chaque homme y respecte scrupuleusement les droits de son prochain et une infraction à cette règle survient rarement, pour ne pas dire jamais. Une égalité presque parfaite règne dans les communautés ; rien n'y ressemble à la large démarcation entre l'éducation et l'ignorance, entre la richesse et la pauvreté, entre le maître et le serviteur, telle qu'elle se présente dans notre civilisation. Il n'y a pas non plus de division du travail qui, tout en accroissant les richesses, mette les intérêts en conflit, ni concurrence acharnée ou lutte pour la vie »... « Nous ne saurions, s'il s'agit de l'ensemble de nos populations, prétendre à une supériorité réelle sur les sauvages... »

Mais on aurait tort de généraliser ce que le grand naturaliste et sociologue a dit des indigènes de l'Amazonie et de l'Insulinde et de l'appliquer à toutes les populations sauvages des continents et des archipels. L'île de Borneo, où Wallace a trouvé tant d'exemples de cette noblesse morale qui ont déterminé son jugement, est cette même grande terre que Boek a décrite sous le nom de « Pays des Cannibales »[1], et que l'on pourrait appeler aussi « Pays des coupeurs de têtes » en faisant allusion à ceux des Dayak qui, pour acquérir le droit de se

1. *Unter den Kannibalen auf Borneo.*

dire « Hommes » et de fonder une famille, doivent avoir fait tomber une ou plusieurs têtes, par ruse ou en franc combat. De même cette merveilleuse île de Taïti, la Nouvelle Cythère dont les navigateurs du dix-huitième siècle parlent avec un si naïf enthousiasme, ne répond que très partiellement aux éloges qu'en firent les Européens, ravis à la fois par la beauté des paysages et l'amabilité des habitants. Tels personnages augustes et doux, tels vénérables vieillards, qui semblaient compléter par leur gravité noble les tableaux charmants du paradis océanique, appartenaient peut-être à la redoutable caste des Oro (Arioï), qui, après avoir constitué un clergé voué au célibat, avait fini par devenir une association de meurtriers, se livrant aux rites infernaux de l'assassinat sur tous leurs enfants. Il est vrai qu'à cette époque, les Taïtiens évoluaient déjà dans une période de culture très éloignée du stade primitif. Mais alors, au lieu de se développer dans le sens du progrès, se trouvaient-ils en régression, ou bien les deux mouvements se croisaient-ils dans la vie sociale de la petite nation enfermée en son étroit univers océanique?

Là se trouve la difficulté capitale. Les milliers de peuplades et autres agglomérations ethniques comprises par les orgueilleux « civilisés » sous le nom de « sauvages » correspondent à des points vifs très différents les uns des autres, s'espaçant diversement sur la route des âges et dans l'infini réseau des milieux. Telle peuplade est en pleine évolution progressive, telle autre en incontestable déchéance; l'une en est à sa période de devenir, l'autre sur la route du déclin et de la mort. Chacun des exemples que les divers auteurs présentent dans la grande enquête du progrès devrait donc être accompagné de l'histoire spéciale du groupe humain dont il est question, car deux situations presqu'identiques en apparence peuvent avoir cependant une signification absolument opposée, si l'une se rapporte à l'enfance d'un organisme et si l'autre appartient à sa vieillesse.

Un premier fait ressort avec évidence des études d'ethnographie comparée. La différence essentielle entre la civilisation d'une peuplade primitive, encore peu influencée par ses voisines, et la civilisation des immenses sociétés politiques modernes, aux ambitions démesurées, consiste dans le caractère simple de l'une, et dans le caractère complexe de l'autre. La première, peu développée, a du moins l'avantage d'être cohérente et conforme à son idéal; la deuxième, immense par le cycle

embrassé, infiniment supérieure à la culture primitive par les forces mise en mouvement, est complexe et diverse, obérée de survivances, forcément incohérente et contradictoire, sans unité, poursuivant à la fois des objectifs opposés. Dans les sociétés de la préhistoire et du monde encore réputé sauvage, l'équilibre peut s'établir facilement parce que l'idéal en est simple[1], et par suite telles peuplades, telles races primitives, très peu développées par les connaissances scientifiques, n'ayant que des arts rudimentaires et menant une vie sans grande variété, ont pu néanmoins atteindre un stade de justice mutuelle, de bien-être équitable et de bonheur dépassant de beaucoup les caractères correspondants de nos sociétés modernes, si infiniment complexes, entraînées par les découvertes et les progrès partiels dans un élan continuel de rénovation, mêlé diversement à tous les éléments du passé. Aussi, quand nous comparons notre société mondiale, si puissante, aux petits groupes imperceptibles des primitifs qui ont réussi à se maintenir en dehors des « civilisateurs » — trop souvent destructeurs —, nous pouvons être portés à croire que ces primitifs nous étaient supérieurs et que nous avons rétrogadé sur le chemin des âges. C'est que



UN CRINOÏDE, PENTACRINUS ASTERIA
Un quart de grandeur naturelle.
(Voir page 518:)

1. Guillaume de Greef, *Sociologie générale élémentaire*, leçon XI, page 39.

nos qualités acquises ne sont pas de même ordre que les qualités anciennes; la comparaison, par conséquent, ne peut se faire d'une manière équitable. Le bagage primitif s'est grandement accru. Du moins est-il fort agréable de reporter ses yeux sur quelques dizaines ou centaines d'individus qui s'étaient harmoniquement développés dans le cercle de leur étroit cosmos et qui avaient eu la chance de réaliser en petit ce que nous essayons maintenant d'accomplir dans l'ensemble de notre univers humain. En ces sociétés dont tous les membres se connaissaient comme faisant partie de la même famille, le but qu'il s'agissait d'atteindre était sous la main, pour ainsi dire. Il en est autrement pour notre société moderne : elle embrasse un monde, mais ne l'étreint pas encore.

En prenant l'humanité dans son ensemble, même en remontant jusqu'aux origines des êtres vivants, on peut envisager tous les groupements sociaux comme s'étant constitués normalement en petites colonies distinctes, depuis les salpes flottant en rubans sur la mer jusqu'aux essaims d'abeilles qui s'agglomèrent en une même ruche, et aux peuples qui cherchent à se délimiter avec précision dans un cercle de frontières. Les premières associations sont d'abord microcosmiques, puis elles se font de plus en plus étendues et leur complexité ne cesse de s'accroître avec le temps, en proportion de l'idéal qui s'élève et devient plus difficile à conquérir. Le propre de chacune de ces sociétés minuscules est de constituer un organisme indépendant se suffisant à lui-même; cependant aucune n'est complètement fermée, à l'exception de celles qui sont cantonnées en des îles, des péninsules ou des cirques de montagne dont la route est perdue. Des rencontres, des relations directes et indirectes se produisent d'un groupe d'hommes à un autre, et c'est ainsi que, suivant les changements internes et les événements du dehors, chaque essaim a pu interrompre son évolution spéciale, individuelle, en s'associant de gré ou de force à un autre corps politique, puis en s'intégrant avec lui en une organisation supérieure ayant une nouvelle carrière de vie et de progrès à parcourir. C'est un avatar analogue à celui par lequel une graine se transforme en arbre, un œuf en animal : un état de structure homogène se modifie en un état de structure hétérogène[1]. Mais les destins sont divers. Parmi ces petites sociétés isolées, un grand nombre

1. De Baer; Herbert Spencer; etc.

périssent d'épuisement sénile par quelque sanglant conflit avant d'avoir pu réaliser l'objectif plus ou moins élevé vers lequel tendait leur fonctionnement normal. D'autres microcosmes, mieux protégés par les circonstances du milieu dans leur développement harmonique, ont pu heureusement atteindre à la réalisation de leur idéal, vivre conformément aux règles de la sagesse, telles que les comprenaient leurs anciens. C'est ainsi que nombre de peuplades, simples dans leur organisation sociale, naïves dans leur conception générale de l'univers, pures de mélanges avec d'autres éléments ethniques, sont arrivées à constituer de petites cellules bien achevées dans leur contour, bien distribuées dans leurs organes, conscientes de leur solidarité entre tous les membres de la tribu, et jouissant par chaque individu d'une liberté personnelle absolument respectée, d'une justice inviolée, d'une vie calme et tranquille, rapprochée de l'état qu'on pourrait appeler le « bonheur », si ce mot devait impliquer seulement la satisfaction des instincts, des appétits, des sentiments d'affection.



Cl. Sevrin.
MACROTOMA COLMANTI (LAMEERE)
Coléoptère du Congo septentrional. — Quatre tiers de grandeur naturelle.
(Voir page 518.)

Dans l'histoire de l'humanité plusieurs types sociaux ont atteint

sueeessivement leur floraison définitive, de même que dans les mondes, d'origine plus ancienne, de la flore et de la faune, nombre de genres et d'espèces ont accompli leur idéal de force, de rythme ou de beauté, sans qu on puisse même imaginer rien de supérieur : la rose, devancière de tant de formes postérieures, n'en reste pas moins parfaite, insurpassable. Et, parmi les animaux, peut-on imaginer des organismes plus achevés, chacun dans son genre, que des crinoïdes, des scarabées, des hirondelles, des antilopes, que des abeilles et des fourmis[1]? L'homme, encore imparfait à ses propres yeux, n'a-t-il pas autour de lui d'innombrables êtres vivants qu'il peut admirer sans réserve s'il a les ycux et l'intellect ouverts? Et même s'il fait un choix dans l'infinité des types qui l'entourent, n'est-ce pas en réalité par l'impuissance dans laquelle il se trouve de tout embrasser? Car chaque forme, résumant en elle toutes les lois de l'univers qui concourent à la déterminer, en est une eonséquence également merveilleuse.

C'est done seulement par la plus grande complexité des éléments qui entrent dans sa formation que la société moderne peut revendiquer une supériorité partieulière sur les sociétés qui l'ont précédée; elle a plus d'ampleur, s'est eonstituée en un organismc plus hétérogène par l'assimilation successive des organismes juxtaposés. Mais d'autre part, cette vaste société, tend à se simplifier; elle cherche à réaliser l'unité humaine en devenant graduellement la dépositaire de toutes les acquisitions du travail et de la pensée dans tous les pays et dans tous les âges. Tandis que les diverses peuplades vivant à part représentent la diversité, la nation qui vise à la prééminence, et même à l'absorption des autres groupes ethniques, tend à constituer la grande unité; de fait, elle eherche à résoudre à son profit toutes les antinomies, à faire la vérité une de toutes les petites vérités éparses; mais combien le chemin qui mène à ee but est difficile, semé d'obstacles, et surtout sillonné de sentiers perfides qui semblent d'abord parallèles à la voie majeure et où l'on s'engage sans crainte! L'histoire nous a montré comment chaque nation, si bien douée, si joyeuse de force et de santé qu'elle fût dans son bel âge, finissait par s'attarder, après un certain laps de décades ou de sièeles, puis se décomposait en bandes qui par les brousses riveraines allaient se perdre de droite et de gauche; parfois même elle essayait de

1. H. Drummond, *Ascent of man.*

retourner vers les origines : les diversités de langues, de partis, d'intérêts locaux l'emportaient sur le sentiment de l'unité humaine qui avait soutenu pour un temps la nation progressive.

De nos jours, les divers groupes ethniques civilisés sont déjà tellement pénétrés de cette idée de l'unité humaine qu'ils sont, pour ainsi dire, immunisés contre la décadence et contre la mort. A moins de grandes révolutions cosmiques dont l'ombre ne s'est pas encore projetée devant nous, les nations modernes échapperont désormais à ces phénomènes de ruine, définitive en apparence, qui se sont produits chez tant de peuples anciens. Certes, les « transgressions » politiques, analogues aux transgressions marines sur les rivages, auront lieu sur les frontières des Etats, et ces frontières elles-mêmes disparaîtront en maints endroits, en attendant le jour où elles cesseront partout d'exister; divers noms géographiques pourront être effacés des cartes, mais cela n'empêchera point que les peuples embrassés dans le domaine de la civilisation moderne, part très considérable des terres émergées, continueront de participer aux progrès matériels, intellectuels et moraux les uns des autres. Ils sont dans la période de l'entr'aide et, même quand ils s'entre-heurtent en chocs sanglants, ils ne cessent de travailler partiellement à l'œuvre commune. Lors de la dernière grande guerre européenne entre la France et l'Allemagne, des centaines de milliers d'hommes périrent, des récoltes furent ravagées et des richesses détruites; on s'exécra et se maudit de part et d'autre, mais cela n'empêcha point que le travail de la pensée se continuât des deux côtés, au profit de tous les hommes, y compris les adversaires mutuels. On se disputa patriotiquement pour savoir où le sérum de la diphtérie avait été efficacement découvert et appliqué pour la première fois, à l'est ou à l'ouest des Vosges, mais, en France comme en Allemagne, le médicament accrut la puissance de l'homme solidaire sur la nature indifférente. C'est ainsi que mille autres inventions nouvelles sont devenues le patrimoine commun des deux nations voisines, ennemies rivales, il est vrai, mais, au fond très intimement amies, puisqu'elles travaillent avec acharnement à l'œuvre générale qui doit profiter à tous les hommes. Et là-bas, du côté de l'Extrême Orient, la guerre sourde ou déchaînée entre Japonais et Russes ne peut arrêter les progrès étonnants qui s'accomplissent en ces régions du monde dans le sens de la répartition de la culture et de l'idéal humains. Déjà une période historique a

mérité le nom « d'humanisme », parce qu'elle unissait tous les hommes affinés par l'étude du passé grec et latin dans la jouissance commune des hautes pensées exprimées par de belles langues ; combien plus notre époque aurait-elle droit à une appellation analogue puisqu'elle associe en un groupe solidaire non seulement une confraternité d'érudits mais des nations entières, issues des races les plus diverses et peuplant les extrémités du monde!

Et pourtant, de nos jours, « l'humanitairerie » est au rabais; tous nos grands écrivains, tous les hommes d'Etat font de l'esprit aux dépens de cette pauvre sentimentalité. C'est que la seconde moitié du dix-neuvième siècle a été fertile en enseignements relatifs aux formes que prend parfois le progrès. Les révolutionnaires de 1848 lancèrent avec un éclat particulier le mot d'humanité, mais ces braves gens, dans leur ignorance profonde, n'avaient aucune idée des difficultés que devait rencontrer leur propagande, aussi fut-il facile, après la défaite, de les tourner en ridicule. Puis vint la guerre franco-allemande qui mit le comble à la gloire de la politique bismarckienne, venant à floraison dans la sentimentale Allemagne. C'est à qui copirait, du reste, avec une égale incapacité, les agissements du Chancelier de Fer dont l'ombre règne encore sur nous. A la délivrance de la Grèce et des Deux Siciles, aux acclamations qui saluèrent un Byron, un Kossuth, un Garibaldi, un Herzen, a succédé la conduite la plus prudente devant les massacres d'Arménie, les tueries de l'Afrique australe et les progroms de Russie. Dans tous les pays d'Occident sévit un ardent nationalisme, et, d'une manière générale, les frontières se sont surhaussées depuis cinquante ans. Nous avons également vu, en Grande Bretagne, l'idée républicaine qui réunissait beaucoup d'adhérents avant 1870, s'effacer peu à peu de la politique courante, et il en est de même en tous pays civilisés pour les « utopies » les plus généreuses. On pourrait donc se laisser décourager en assimilant ces évolutions indéniables à des régrès définitifs si l'on perdait de vue la recherche des causes; quand on a compris le fonctionnement de ces retours en arrière, on ne peut conserver le moindre doute que retentisse à nouveau le cri d'humanité lorsque les « humiliés et offensés » qui n'ont cessé de le prononcer entre eux se seront assimilé la parfaite connaissance scientifique; ayant acquis une plus complète maîtrise dans leur entente internationale, ils se sentiront assez forts pour interdire à jamais toute menace de guerre.



Cl. du Photochrom.

LE KASBEK. VU DE LA VALLÉE DE L'ARAGVA. AU SUD



Si graves, si pleines de conséquences que puissent être dans leurs détails les dissensions entre les gouvernements rivaux, ces disputes, même suivies de guerre, ne peuvent avoir des suites analogues à celles des luttes d'autrefois qui firent disparaître les Hittites, les Elamites, les Sumériens et Accadiens, les Assyriens, les Perses, et, avant eux, tant de civilisations dont les noms même nous sont inconnus. En réalité, toutes les nations, y compris celles qui se disent ennemies, ne constituent, en dépit de leurs chefs et malgré les survivances de haines, qu'une seule nation dont tous les progrès locaux réagissent sur l'ensemble et constituent un progrès général. Ceux que le « philosophe inconnu » du dix-huitième siècle appelait les « hommes de désir », c'est-à-dire ceux qui veulent le bien et qui travaillent à le réaliser, sont assez nombreux déjà, assez actifs et assez harmonieusement groupés en une nation morale pour que leur œuvre de progrès l'emporte sur les éléments de régrès et de dissociation que produisent les haines survivantes.

C'est à cette nation nouvelle, composée d'individus libres, indépendants les uns des autres, mais d'autant plus aimants et solidaires, c'est à cette humanité en formation qu'il faut s'adresser pour la propagande de toutes les réformes que l'on croit désirables, de toutes les idées qui paraissent justes et rénovatrices. La grande patrie s'est élargie jusqu'aux antipodes, et c'est parce qu'elle a déjà conscience d'elle-même qu'elle éprouve le besoin de se donner une langue commune : il ne suffit pas que les nouveaux concitoyens se devinent d'un bout du monde à l'autre, il faut qu'ils se comprennent pleinement. On peut en conclure en toute certitude que le langage désiré verra le jour : tout idéal fortement voulu se réalise.

Cette union spontanée des hommes de bonne volonté par-dessus les frontières ôte toute valeur rectrice aux « lois », faussement ainsi nommées, que l'on a déduites de l'évolution antérieure de l'histoire et qui, d'ailleurs, méritent d'être classées dans la mémoire des hommes comme ayant eu leur vérité relative. Ainsi doit-on se souvenir de la théorie d'après laquelle la civilisation aurait cheminé autour de la Terre dans le sens de l'Orient à l'Occident, à l'instar du soleil, et déterminé son foyer de mille ans en mille ans sur le pourtour de la planète. Des historiens, frappés de l'élégante parabole décrite par la marche de la civilisation entre la Babylone antique et nos Babylones modernes, formulèrent cette loi de la précession de la culture. Toutefois, dès avant l'époque de l'efflorescence

hellénique, les Egyptiens, embrassant dans leur esprit l'immensité du monde nilotique, réel univers par son étendue et son isolement, donnaient une autre direction à la propagation de la pensée humaine : ils croyaient qu'elle leur était venue du Sud au Nord, apportée par les flots du Nil, comme l'étaient aussi les alluvions fécondes. Ils se trompaient probablement et, du moins à une époque historique connue, la civilisation se propagea dans le sens contraire, de Memphis vers Thèbes aux « Cent Portes ». En d'autres contrées, c'est bien le long des fleuves, et de l'amont à l'aval, que le mouvement de culture fit naître successivement les cités populeuses, centres du labeur humain. C'est ainsi que, dans l'Inde, la trajectoire se fit du nord-ouest au sud-est, sur les bords de la Ganga et de la Djamna, et que, dans les immenses plaines chinoises, la « ligne de vie » se dirigea nettement de l'est à l'ouest dans les vallées du Hoang-ho et du Yangtse-kiang.

Ces exemples suffisent pour montrer que la prétendue loi du progrès, déterminant le transfert successif du foyer mondial par excellence dans le sens de l'Orient à l'Occident, n'a qu'une valeur temporaire, locale, et que d'autres mouvements sériels ont prévalu en diverses contrées, suivant la pente du sol et les forces d'attraction que suscitent les conditions du milieu [1]. Néanmoins il est bon de se remémorer la thèse classique, non seulement à cause des faits qui en expliquent la naissance, mais aussi parce qu'elle est encore revendiquée par une ambitieuse nation du « Grand Ouest », qui clame hautement ses droits à la prééminence. Mais n'est-il pas devenu évident, pour les membres de la grande famille humaine, que le centre de la civilisation est déjà partout, en vertu de mille découvertes et applications qui se font chaque jour, ici ou là, et se propagent aussitôt de ville en ville sur la rondeur de la Terre? Les tracés imaginaires que les histoires d'autrefois dessinaient sur le pourtour du globe sont noyés, pour ainsi dire, sous le flot d'inondation qui recouvre maintenant toutes les contrées : c'est vraiment ce déluge de savoir dont parlait l'Evangile, à un autre point de vue, comme devant s'étendre également sur toutes les parties du monde. L'élément espace a perdu de son importance, car l'homme peut s'instruire et s'instruit en effet de tous les phénomènes du sol, du climat, de l'histoire, de la société qui distinguent les différents pays. Or, se comprendre, c'est déjà s'associer, se confondre

1. *Voir* le chapitre VI, livre I.

en une certaine mesure. Certainement, le contraste existe toujours entre terre et terre, nation et nation, mais il s'atténue et tend graduellement à se neutraliser dans la compréhension des gens avertis. Le foyer de la



Cl. de l'*Appalachia*.

MONT DAWSON, CHAINE DES SELKIRK, COLOMBIE BRITANNIQUE

Le sommet de cette montagne, 3 400 mètres, fut atteint pour la première fois le 13 août 1899, par Charles E. Fay, Christian Hasler, Edouard Feuz et H. C. Parker. (Voir page 537.)

civilisation, c'est tout endroit où l'on pense, où l'on agit; c'est le laboratoire du Japon, de l'Allemagne, de l'Amérique, où l'on découvre les propriétés de tel métal ou de tel corps chimique, le chantier où l'on construit tel propulseur de navire ou d'aéronef, l'observatoire

où l'on constate tel phénomène inconnu dans le mouvement des astres.

La théorie, jadis fameuse, de Vico sur les *corsi* et les *ricorsi*, le flux et le reflux des évolutions historiques, se trouve aussi écartée de la discussion comme l'hypothèse du déplacement successif des centres de culture. Sans doute, une société fermée, se comportant comme un individu distinct, doit avoir une tendance naturelle à se développer suivant des oscillations rythmiques, aux périodes d'activité succédant aux heures de repos, et, quand le travail recommence, l'emploi des mêmes éléments en des conditions analogues doit amener un fonctionnement presqu'identique. Le va-et-vient de la démocratie au régime des tyrans et des tyrans au gouvernement populaire a pu se faire ainsi avec un balancement semblable à celui de l'horloge. Mais, dès que la science de l'histoire s'est agrandie et que les éléments ethniques se trouvent diversement augmentés, le trouble doit nécessairement se produire dans l'alternance rythmée des événements : le flux et le reflux prennent une telle ampleur et s'entremêlent d'une manière si variée qu'on ne peut les reconnaître avec certitude; et c'est, pour une bonne part, afin de les retrouver dans une belle ordonnance que l'on a remplacé la figure plane où se meut le balancier de Vico par une courbe sans limite aux spires ascendantes. C'est bien là une image poétique telle que Gœthe aimait à les dessiner; toutefois elle ne répond à la réalité que très lointainement. Il est vrai, l'enchevêtrement infini des faits historiques se présente à ceux qui l'étudient de haut comme se déployant en grandes masses ; à l'intérieur se produit incessament un mouvement d'action et de réaction, et la résultante des forces diverses en conflit ne peut jamais entraîner l'humanité suivant une ligne droite. L'ensemble du prodigieux foisonnement n'est certes point dépourvu de déroulements harmoniques, d'admirables oscillations dans les mille détails de ses tableaux, mais les formes géométriques, si élégantes soient-elles, sont insuffisantes pour donner une idée de ses ondulations sans fin.

Cette extension même du champ d'études, croissant avec les révolutions et les siècles, constitue un des principaux éléments du progrès : l'humanité consciente s'est constamment accrue en proportion même de l'assimilation géographique des terres lointaines au monde déjà scruté scientifiquement. Et, tandis que l'explorateur conquiert l'espace et permet ainsi aux hommes de bon vouloir d'associer leurs efforts d'un

bout du monde à l'autre, l'historien, tourné vers le passé, conquiert le temps. Le genre humain qui se fait Un sous toutes les latitudes et tous les méridiens, tente également de se réaliser sous une forme qui embrasse tous les âges. C'est là une conquête non moins importante que la première. Toutes les civilisations antérieures, même celles de la préhistoire, entr'ouvrent devant nous le trésor de leurs secrets et s'incorporent graduellement, en un certain sens, dans la vie des sociétés actuelles. Par la succession des temps, que l'on peut tenter d'étudier maintenant comme un tableau synoptique se déployant suivant un ordre où nous essayons de retrouver la logique des événements, nous cessons de vivre uniquement dans le moment qui s'enfuit, et nous embrassons dans le passé toute la série des âges retracés par les annalistes et découverts par les archéologues. De cette manière, nous arrivons à nous dégager de la ligne stricte de développement indiquée par l'ambiance de notre lieu de séjour et par la descendance spéciale de notre race. Devant nous se dessine l'infini réseau des voies, parallèles, divergentes, entrecroisées, qu'ont suivies les autres fractions de l'humanité. Et partout, dans ces temps qui se déroulent vers un horizon indéfini, se présentent des exemples qui sollicitent notre génie d'imitation ; partout nous voyons surgir des frères envers lesquels nous sentons naître un esprit de solidarité. A mesure que la perspective des siècles se prolonge vers le passé, un plus grand nombre de modèles à comprendre se pressent autour de nous et, parmi eux, il en est beaucoup qui peuvent réveiller en nous l'ambition de leur ressembler par telle ou telle partie de leur idéal. En se déplaçant, en se modifiant de la façon la plus diverse suivant les peuples, l'humanité avait perdu une part notable des acquisitions déjà faites antérieurement, et, maintenant, nous pouvons nous demander s'il n'est pas possible de récupérer tout le bagage abandonné aux étapes de notre longue odyssée à travers les siècles.

Maîtres désormais de l'espace et du temps, les hommes voient donc s'ouvrir devant eux un champ indéfini d'acquisitions et de progrès, mais, embarrassés encore par les conditions illogiques et contradictoires de leur milieu, ils ne sont point en mesure de procéder avec science à l'œuvre harmonique de l'amélioration pour tous. Cela se comprend : toute initiative provenant d'individus et de minorités peu considérables, ces isolés ou ces faibles groupes courent au plus pressé, s'attaquent directement au mal en face duquel ils se trouvent et. si les

efforts ont l'avantage de se produire ainsi sur presque tous les points à la fois, ils sont par cela même dépourvus de toute stratégie. Mais théoriquement, quand on se place par la pensée en dehors du chaos des intérêts en lutte, il est facile de voir aussitôt que la vraie, la majeure conquête, celle de laquelle toutes les autres sont une dérivation logique, est l'obtention du pain pour tous les hommes, pour tous ceux qui se disent « frères », bien que l'étant si peu. Quand tous auront de quoi manger, tous se sentiront égaux. Or, c'est là, précisément, l'idéal qu'avait déjà su se réaliser mainte petite peuplade éloignée de nos grandes routes de civilisation, et c'est l'idéal de solidarité que nous avons à résoudre au plus tôt si toutes nos espérances de progrès ne sont pas la plus cruelle des ironies. Déjà Montaigne relate ce que pensaient à cet égard les naturels du Brésil qui furent amenés à Rouen en 1557, « du temps que le feu « roy Charles neufviesme y estoit ». Un des faits étranges qui les frappèrent le plus était qu'il y eût « parmy nous des hommes pleins et « gorgez de toutes sortes de commoditez, et que leur moitiez (compa- « triotes) estoient mendiants à leurs portes, descharnez de faim et de « pauvreté; et trouvoient estrange comme ces moitiez icy necessiteuses « pouvoient souffrir une telle iniustice qu'ils ne prinssent les aultres à « la gorge, ou meissent le feu à leurs maisons ». De son côté, Montaigne plaint fort ces sauvages du Brésil « de s'estre laissez piper au desir de la « nouvelleté, et avoir quitté la doulceur de leur ciel pour venir veoir le nostre » ! « De ce commerce naistra leur ruinc »[1]. Et en effet, ces Topinambous du littoral américain n'ont point laissé de descendants : toutes les tribus ont été exterminées et s'il reste encore un peu du sang des indigènes, c'est à l'état de mélange avec celui des prolétaires méprisés.

La conquête du Pain, telle que le vrai progrès l'exige, doit être réellement une conquête[2]. Il ne s'agit pas simplement de manger, mais de manger le pain dû à son droit d'homme et non à la charité de quelque grand seigneur ou d'un riche couvent. C'est par centaines de mille, peut-être par millions que l'on peut compter le nombre des malheureux qui quémandent en effet à la portée des casernes, des églises : grâce à des bons de pain et de soupe distribués par des gens charitables, ils végètent; mais il n'est pas probable que l'appoint fourni par tous ces nécessiteux ait eu

1. *Essais*, Livre I, chap. XXX, p. 321, 322, édition Louandre. — 2. Pierre Kropotkine, *La Conquête du Pain*.

la moindre importance dans l'histoire de la civilisation : le fait même d'avoir été nourris sans qu'ils y affirmassent leur droit, et peut-être aussi



Dessin de A. Roubille.
Paroles de A. Bruant.

Cl. de l'*Assiette au Beurre*.

Toi, tu t'en iras chez Macquart,
Moi, j'irai p't'être ben à la Morgue
Ou ben ailleurs, ou ben aut' part.

sous obligation de témoigner leur gratitude, prouve qu'ils se tenaient pour de simples déchets sociaux. Les hommes libres se regardent en face, et

la première condition de cette franche égalité c'est que les individus soient absolument indépendants, chacun envers chacun, et gagnent leur pain par la mutualité des services. Il est arrivé que des populations entières ont été réduites à l'anéantissement moral par la gratuité de l'existence matérielle. N'est-ce pas lorsque les citoyens romains eurent en suffisance et sans travail la nourriture et les plaisirs assurés par les maîtres de l'Etat qu'ils cessèrent de défendre l'Empire? Nombre de classes, entre autres celle des « bons pauvres », se trouvent complètement inutilisées, au point de vue du progrès, par le système des aumônes, et certaines villes sont tombées dans une irrémédiable décadence parce qu'une multitude fainéante, n'ayant point à travailler pour elle-même, se refuse également à travailler pour autrui. Telle est la vraie raison pour laquelle tant de cités et des nations même sont « mortes ». La charité apporte avec elle la malédiction de ceux qu'elle nourrit. Qu'on en juge par les fêtes aristocratiques où de petits héritiers de vastes fortunes, drapés de vêtements luxueux, s'exerçant à de nobles gestes, à de gracieux sourires, et sous les yeux caressants de leurs mères et de leurs gouvernantes, distribuent noblement des cadeaux de Noël à des pauvres de la rue, dûment lavés et endimanchés pour la circonstance. Est-il un spectacle plus triste que celui de ces jeunes malheureux, stupéfiés par la gloire de l'or dans toute sa munificence !

Arrière donc cette laide charité chrétienne! C'est aux conquérants du pain, c'est-à-dire aux hommes de labeur, associés, libres, égaux, dégagés du patronage, que se trouve remise la cause du progrès. C'est à eux qu'il reviendra d'introduire enfin la méthode scientifique dans l'application aux intérêts sociaux de toutes les découvertes particulières, et de réaliser le dire de Condorcet, que « la nature n'a mis aucun terme à nos espérances ». Car, ainsi que l'a dit un autre historien sociologue, « plus on demande à la nature humaine, plus elle donne; ses facultés s'exaltent à l'œuvre, et l'on n'aperçoit plus de limites à sa puissance »[1]. Dès que l'homme est fermement assuré des principes d'après lesquels il dirige ses actes, la vie lui devient facile : connaissant pleinement son dû, il reconnaît par cela même celui de son prochain et, du coup, il écarte les fonctions usurpées par le législateur, le gendarme et le bourreau; grâce à sa propre morale, il supprime le droit (Emile Acollas).

1. H. Taine, *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas.*

Le progrès conscient n'est pas un fonctionnement normal de la société, un acte de croissance analogue à celui de la plante ou de l'animal; il n'éclot pas comme une fleur [1], mais se comprend comme un acte collectif de la volonté sociale, qui arrive à la conscience des intérêts solidaires de l'humanité et les satisfait à mesure et avec méthode, se consolidant d'autant plus que cette volonté s'entoure d'acquisitions nouvelles. Certaines idées, une fois admises par tous, deviennent indiscutables.

Dans son essence, le progrès humain consiste à trouver l'ensemble des intérêts et des volontés commun à tous les peuples; il se confond avec la solidarité. Tout d'abord, il doit viser à l'économie, bien différent en cela de la nature primitive, qui prodigue les semences de vie avec si étonnante abondance. Actuellement la société se trouve encore bien éloignée d'avoir atteint ce bon emploi des forces, surtout des forces humaines. Il est vrai, la mort violente n'est plus la règle comme autrefois ; néanmoins, la très grande majorité des décès arrive avant l'échéance normale. Les maladies, les accidents, avaries et tares de toute nature, compliqués le plus souvent par des traitements médicaux appliqués à faux ou au hasard, aggravés surtout par la misère, le manque de soins indispensables, l'absence d'espoir et de gaieté, déterminent la décrépitude bien avant l'âge normal de la vieillesse. Un physiologiste éminent [2] a fait même un beau livre dont la principale thèse est que précisément les vieillards meurent presque tous avant le temps, en pleine horreur de la mort, qui devrait pourtant se présenter comme le sommeil, si elle venait au moment où l'homme, heureux d'avoir fourni une belle carrière d'activité et d'amour, éprouvait le besoin de repos.

Ce manque d'économie dans l'emploi des forces se manifeste surtout dans les grands changements, révolutions violentes ou applications de procédés nouveaux. On jette au rebut comme inserviables les vieux appareils, les hommes assouplis à l'ancien travail. Cependant l'idéal est de savoir tout utiliser, d'employer les déchets, les résidus, les scories, car tout est utile entre les mains de celui qui sait ouvrer. Le fait général est que toute modification, si importante qu'elle soit, s'accomplit par l'adjonction au progrès de régrès correspondants. Un nouvel organisme s'établit aux dépens de l'ancien.

1. Herbert Spencer, *Social Statics*, p. 80. — 2. Elie Metchnikoff.

Même lorsque les vicissitudes du conflit n'ont pas été suivies de destructions et de ruines proprement dites, elles n'en sont pas moins une cause de dépérissements locaux. La prospérité des uns amène la déchéance des autres, justifiant ainsi l'antique allégorie qui représente la Fortune comme une roue, redressant les uns et écrasant les autres. Un même fait peut être cité diversement, du côté droit comme un grand progrès moral, du côté gauche comme un indice de décomposition. De tel grand événement capital, l'abolition de l'esclavage, par exemple, peuvent découler, par suite des mille coups et contre-coups de la vie, certaines conséquences désastreuses contrastant avec l'ensemble des résultats heureux. L'esclave, et l'on peut même dire, d'une manière générale, l'homme dont la vie a été réglée dès son enfance et qui n'a pas appris à établir nettement la comparaison entre deux états successifs très distincts de son milieu, s'accoutume facilement à la routine immuable de l'existence, si vulgaire soit elle : il peut vivre sans se plaindre, comme la pierre ou la plante hivernant sous la neige. Par l'effet de cette accoutumance dans laquelle le penser s'est endormi, il arrive souvent que l'homme libéré soudain de quelque servitude ne sait pas s'accommoder à la situation nouvelle : n'ayant pas appris à se servir de sa volonté, il regarde comme le bœuf vers l'aiguillon qui le poussait jadis au travail ; il attend le pain qu'on lui jetait autrefois et qu'il s'était habitué à ramasser dans la boue. Les qualités de l'esclavage, obéissance, résignation — si tant est qu'on puisse les appeler des qualités —, ne sont pas les mêmes que celles de l'homme libre : initiative, courage, indomptable persévérance ; celui qui garde même vaguement les premières, qui se laisse aller au regret de l'ancienne vie réglée par le bâton et la brenée ne sera jamais le fier héros de son destin.

D'autre part, l'homme qui s'est joyeusement accommodé aux conditions d'une vie nouvelle, parfaitement indépendante et plaçant dans l'acteur lui-même la pleine responsabilité de sa conduite, cet homme risque de souffrir au delà du possible quand il se trouve repris par quelque survivance de l'antique esclavage, l'état militaire, par exemple. Alors l'existence lui devient insupportable et le suicide lui apparaît comme un refuge. Ainsi, dans notre société incohérente où luttent deux principes opposés, on peut désirer la mort, soit parce qu'il est trop pénible de conquérir la vie, soit parce que la liberté a tant de joies qu'on ne peut les sacrifier. N'est-il pas contradictoire que, par réaction

à une plus grande intensité de vie, il se produise un accroissement prodigieux dans les accès de désespoir et la hantise de la mort? Le nombre des suicides ne cesse d'augmenter depuis plusieurs décades dans la société contemporaine et dans tous les pays dits civilisés. Naguère ce genre de mort était rare en toute contrée et tout à fait inconnu chez certains peuples, chez les Grecs par exemple, où d'ailleurs la pauvreté, la sobriété, l'âpre travail étaient la règle. Mais le grand tourbillon dont les cités sont les foyers moteurs a produit un mouvement correspondant de passions, de sentiments, d'impressions diverses, d'ambitions et de folies dans nos « Babylones » modernes : la vie plus active, plus passionnée, s'est par contre-coup fréquemment compliquée de crises, et souvent l'arrêt se fait brusquement par la mort volontaire.



MALAIS RÉCOLTANT DU VIN DE PALMIER
(Voir page 536.)

Là est le côté très douloureux de notre demi-civilisation si vantée, demi-civilisation puisqu'elle ne profite point à tous. La moyenne des hommes, fût-elle de nos jours non seulement plus active, plus vivante, mais aussi plus heureuse qu'elle l'était autrefois, lorsque l'humanité, divisée en d'innombrables peuplades, n'avait pas encore pris conscience d'elle-même dans son ensemble, il n'en est pas moins vrai que l'écart moral entre le genre de vie des privilégiés et celui des parias s'est agrandi. Le malheureux est devenu plus malheureux ; à sa misère s'ajoutent l'envie et la haine, aggravant les souffrances physiques et les abstinences forcées. Dans un clan de primitifs, le famélique, le malade n'ont que leur peine matérielle à porter; chez nos peuples policés, ils ont encore à soutenir le poids de l'humiliation ou même de l'abhorrence publique;

ils se trouvent en des conditions de logis et de vêture qui les rendent sordides, répugnants à voir. Dans chaque grande ville, n'est-il pas des quartiers évités soigneusement par les voyageurs, de crainte des odeurs nauséabondes qui s'en échappent? A part les Eskimaux dans leur iglou d'hiver, nulle tribu sauvage n'habite de pareils bouges : Glasgow, Dundee, Rouen, Lille et tant d'autres cités d'industrie ont des caves aux parois visqueuses, où des êtres ayant l'apparence humaine se traînent péniblement, pour un temps, en un semblant de vie. Les Hindous barbares qui vivent dans les forêts du centre de la Péninsule, vêtus de quelques haillons de couleur, offrent un spectacle relativement gai en comparaison de tels prolétaires hâves de la luxueuse Europe, sombres, tristes, lugubres, avec leurs habits déguenillés et crasseux. Ce qui frappe surtout le spectateur qui ne craint pas d'assister à la sortie des ateliers et fait abstraction du vêtement de misère, c'est le manque absolu de personnalité. Tous ces êtres, qui se pressent vers un repas insuffisant, ont la même figure flétrie dès la jeunesse, le même regard atone, endormi; il est impossible de les individualiser plus nettement que les moutons d'un troupeau; ce ne sont pas des humains mais des bras, des « mains » ainsi que les appelle justement la langue anglaise.

Ce contraste horrible, le fléau le plus grave de la société contemporaine, est un de ceux que la méthode scientifique, dans la répartition des biens de la terre, serait en mesure de corriger rapidement, puisque les ressources nécessaires à tous les hommes sont en surabondance, ne nous lassons pas de le répéter. Admirablement outillée par ses progrès dans la connaissance de l'espace, dans celle du temps, de la nature intime des choses et de l'homme lui-même, l'humanité est-elle actuellement assez avancée pour aborder le problème capital de son existence, la réalisation de son idéal collectif, non seulement pour les « classes dirigeantes », une caste ou un ensemble de castes, mais pour tous ceux qu'une religion qualifiait autrefois de « frères créés à l'image de Dieu »? Certainement oui; la question matérielle du pain n'en sera plus une le jour où les faméliques s'accorderont pour réclamer leur dû.

De même, celle de l'instruction se résoudra puisqu'elle est admise en principe et que l'ambition du savoir est générale, ne fût-ce que sous la forme de curiosité. Or, un progrès ne vient jamais seul ; il se complète, se répercute par d'autres progrès dans l'ensemble de l'évolution sociale. Dès que le sens de la justice sera satisfait par la participation de

tous à l'avoir matériel et intellectuel de l'humanité, il en résultera pour chaque homme un singulier allègement de la conscience, car l'état d'inégalité cruelle, qui comble actuellement les uns de richesses superflues tandis qu'elle prive les autres même de l'espérance, pèse comme un remords, conscient ou inconscient, sur les âmes humaines, sur celles des heureux surtout, et mêle toujours un poison à leurs joies. Le plus grand élément de pacification serait que personne n'eût de tort envers son prochain, car il est dans notre nature de haïr ceux que nous avons lésés et d'aimer ceux dont la présence rappelle notre propre mérite. Les conséquences morales de cet acte très simple de justice : garantir à tous le pain et l'instruction, seraient incalculables.

S'il arrive — conformément à la direction actuelle de l'évolution historique — s'il arrive bientôt que l'humanité remplisse ces deux objectifs, ne laisser personne mourir de faim et personne croupir dans l'ignorance, alors un autre idéal se présentera comme un phare en pleine vue, idéal qui d'ailleurs est déjà poursuivi par un nombre toujours croissant d'individus : la haute ambition de reconquérir toutes les énergies qui s'égaraient, d'empêcher la déperdition des forces et des matériaux dans le présent, et aussi de reconquérir dans le passé tout ce que nos ancêtres avaient laissé fuir. Il s'agit, au point de vue général des civilisations, d'imiter ce que font les ingénieurs actuels qui retrouvent des trésors dans les déblais tenus pour sans valeur par les anciens mineurs d'Athènes. S'il est vrai que, à certains égards, des primitifs ou des anciens aient dépassé l'homme moyen de nos jours en force, en agilité, en santé du corps, en beauté du visage, eh bien ! il faut redevenir leurs égaux. Sans doute, notre reconquête n'ira pas jusqu'à recouvrer l'usage des organes atrophiés dont les biologistes ont découvert l'ancienne destination (Elie Metchnikoff), mais il importe de savoir garder en leur plénitude les énergies qui nous sont encore départies, de retenir l'emploi des muscles qui, tout en continuant de fonctionner, se sont affaiblis dans leur ressort et risquent de n'être bientôt plus qu'une non-valeur dans notre organisme. Est-il possible d'empêcher cet amoindrissement matériel de l'homme, deséquilibré par un accroissement de son appareil à penser? On lui a prédit qu'il se transformerait peu à peu en un énorme cerveau, entouré de bandelettes qui le préserveraient des rhumes, et que le reste de son corps s'atrophierait; n'avons-nous rien à faire contre cette tendance? Les zoologistes nous disent que l'homme fut

autrefois un animal grimpeur comme le singe. Pourquoi donc le moderne se laisse-t-il déchoir de cette adresse à l'escalade que possèdent encore d'une manière si remarquable certains primitifs, notamment ceux qui vont cueillir des régimes de fruits à la cime des palmiers? L'enfant, dont la mère ne manque jamais d'admirer l'étonnante force de préhension manuelle, suffisante pour suspendre le corps, même pendant des minutes[1], perd graduellement cette vigueur première, parce qu'on lui retire avec soin l'occasion de l'exercer : il suffit que les vêtements soient menacés de déchirures et d'accrocs par les efforts du grimpeur pour que, dans notre société forcément économe, les parents interdisent l'ascension des arbres à leur progéniture : la peur du danger n'est, dans cette défense, que la considération secondaire.

Des craintes semblables ont pour résultat que la plupart des enfants « civilisés » restent de beaucoup inférieurs aux fils des sauvages dans les jeux de force et d'adresse. En outre, n'ayant guère l'occasion d'exercer leurs sens dans la libre nature, ils n'ont pas la même netteté de vision, la même finesse d'ouïe : comme animaux aux belles formes et aux sens affinés, tels que les eût désirés Herbert Spencer, ils sont pour la plupart incontestablement dégénérés. Ils ne méritent point les paroles d'admiration que la vue des jeunes hommes de Tenimber, s'exerçant à bander l'arc ou à lancer le javelot, fait naître chez les voyageurs européens[2]. Même parmi les joueurs de pelote, de golf et de crosse, qui constituent l'élite des civilisés pour la beauté corporelle, les spectateurs trouveraient difficilement l'occasion de s'extasier sur le parfait équilibre des formes chez tous les champions. L'évidence est faite. Il est certain que nombre de peuplades nègres et peaux-rouges, malaises et polynésiennes l'emportent par la pureté des lignes, la noblesse des attitudes, l'élégance de la démarche, non sur tel ou tel type exceptionnel parmi les Européens, mais sur des groupes pris au hasard, représentant le type moyen des nations d'Europe. Ainsi il y eut, à ce point de vue, régression générale par le fait de notre claustration dans les demeures et de notre costume absurde, empêchant la transpiration cutanée, l'action de l'air et de la lumière sur la peau, le libre développement des muscles, souvent gênés, torturés, estropiés même par brodequins et corsets. Toutefois, de nombreux exemples

1. Drummond, *Ascent of Man*, pp. 101, 103. — 2. Anna Forbes, Insulinde. *Experience of a Naturalist's Wife in the Eastern Archipelago.*

prouvent que cette régression n'est pas définitive et sans appel, car ceux de nos jeunes gens qui sont élevés en de bonnes conditions d'hygiène et d'exercices physiques se développent en forme et en force comme les plus beaux des sauvages, et en outre ils ont la supériorité que leur donnent la conscience d'eux-mêmes et le prestige de l'intelligence. Grâce aux acquisitions du passé que le moderne acquiert



Cl. de l'*Appalachia.*

LA WALHALLA DE BIAFO

Aiguilles d'environ 7 000 mètres d'altitude.
Cette partie du Karakorum, Kachmire septentrional, a été visitée, en 1899, par M. et Mme Workman accompagnés de Zurbringen.

rapidement et méthodiquement par l'instruction, il réussit à vivre plus longtemps que le sauvage, puisqu'il sait condenser dans sa vie mille existences antérieures et rappeler les survivances pour en faire un tout logique et beau avec les pratiques courantes et les innovations de « prévivance ». Que l'on juge de l'ensemble des forces que le moderne peut embrasser par les savants escaladeurs actuels des Alpes, du Caucase, des Rocheuses, des Andes, du Tian-chan, de l'Himalaya! Certes, aucun Jacques Balmat n'eût gravi le mont Blanc s'il n'avait existé un de Saussure pour

l'entraîner dans cette œuvre, et maintenant les Whimper, les Freshfield, les Conway ne sont-ils pas devenus en force, en endurance, en connaissance et en pratique de la montagne les égaux, peut-être même les supérieurs des guides montagnards les plus sûrs, dressés depuis leur jeune âge à toutes les vertus physiques et morales que nécessitent les ascensions dangereuses? C'est l'homme de science qui se fait suivre maintenant par le naturel au sommet du Kilimandjaro ou de l'Aconcagua; c'est lui qui mène les Eskimaux à la conquête du Pôle. Ainsi, l'idéal que l'homme moderne a conçu, de pouvoir acquérir des qualités nouvelles sans perdre ou même en récupérant celles que possédaient les ancêtres, peut se réaliser parfaitement ; ce n'est point une chimère.

Mais cette force de compréhension, cette capacité plus grande de l'homme moderne, qui lui permet de reconquérir le passé du sauvage dans son milieu naturel antique et de l'associer, de le fondre harmonieusement avec ses idées plus affinées, tout cet accroissement de forcc ne peut aboutir à une reconquête définitive, normale, qu'à la condition pour l'homme nouveau d'embrasser tous les autres hommes, ses frères, dans un même sentiment d'unité avec l'ensemble des choses.

Voici donc la question sociale qui se pose de nouveau et dans toute son ampleur. Il est impossible d'aimer pleinement le sauvage primitif, dans son milieu naturel d'arbres et de ruisseaux, si l'on n'aime pas en même temps les hommes de la société plus ou moins artificielle du monde contemporain. Comment admirer, aimer la petite individualité charmante de la fleur, comment se sentir frère avec l'animal, se diriger vers lui comme le faisait François d'Assise, quand on ne voit pas aussi dans les hommes de chers compagnons, à moins pourtant qu'on ne les fuie à force d'amour, afin d'éviter les blessures morales qui viennent du haineux, de l'hypocrite ou de l'indifférent? L'union plénière du civilisé avec le sauvage et avec la nature ne peut se faire que par la destruction des frontières entre les castes aussi bien que par celle des frontières entre les peuples. Il faut que, sans obéir à d'anciennes conventions et habitudes, tout individu puisse s'adresser à n'importe lequel de ses égaux en toute fraternité et causer librement avec lui « de tout ce qui est humain » comme disait Térence. La vie, revenue à sa première simplicité, comporte par cela même pleine et cordiale liberté de commerce avec les hommes.

L'humanité a-t-elle fait de réels progrès dans cette voie? Il serait

absurde de le nier. Ce que l'on appelle la « marée démocratique » n'est autre chose que ce sentiment croissant d'égalité entre les représentants de castes différentes, naguère ennemies. Sous les mille apparences changeantes de la surface, le travail s'accomplit dans les profondeurs des nations, grâce à la connaissance croissante que l'homme prend de soi-même et d'autrui : il arrive de plus en plus à trouver le fond commun par lequel nous nous ressemblons, à se dégager du fouillis des opinions superficielles qui nous tenaient séparés; nous marchons donc vers la conciliation future, vers une forme de bonheur bien autrement étendue que celle dont se contentaient nos aïeux, les animaux et les primitifs. Notre monde matériel et moral est devenu plus vaste, et en même temps plus ample notre conception du bonheur, qui désormais ne sera tenu pour tel qu'à la condition d'être partagé par tous, de s'être fait conscient, raisonné et de comprendre en soi les recherches passionnantes de la science et les joies de la beauté antique.

Tout cela nous éloigne singulièrement de la théorie du « Surhomme », telle que la comprennent les aristocrates de la pensée. Les rois, les puissants s'imaginent volontiers qu'il y a deux morales, la leur, qui est celle du caprice, l'obéissance, qui convient au populaire. De même les jeunes outrecuidants, adorateurs de la force intellectuelle qu'ils croient leur appartenir, s'installent à leur gré sur quelque haute terrasse de la tour d'ivoire où ne pénètrent point les humbles mortels. Peu nombreux sont les élus avec lesquels ils daignent confabuler; peut-être même se croient-ils solitaires. Le génie leur pèse; ils portent sous leur front, que sillonnent des rides fatales, tout un monde orageux, et ne voient pas même, au-dessous du vol de leur pensée, la masse grouillante, amorphe, de la multitude inconnue. Certes, l'homme n'a point de limites à tracer que son ambition d'étudier et d'apprendre ne puisse franchir ; oui, il doit chercher à réaliser son propre idéal, tendre à le distancer, à monter toujours plus loin — même mourant, moi, je crois à mon progrès personnel, déchois, toi qui te sens déchoir —, mais il n'a point à rompre pour cela le lien qui le rattache aux êtres qui l'entourent, car il ne peut échapper à l'étroite solidarité qui le fait vivre de la vie de ses semblables. Bien au contraire, chacun de ses progrès personnels est un progrès pour ceux qui l'entourent : il partage ses connaissances comme il partage son pain, il

ne laisse point de pauvres ni d'infirmes derrière lui. Il eut des éducateurs, car il n'est point né sans père comme tel Dieu de la fable; à son tour il sera l'éducateur de ceux qui viendront après lui.

La méthode barbare des Spartiates plaît encore aux impuissants qui ne savent ni guérir, ni enseigner : ils étouffent celui qui paraît faible: ils jettent le mal-venu dans un trou en lui cassant les os. C'est la pratique sommaire des impuissants et des ignares. Et quel médecin, quelle femme de l'art, quel arbitre infaillible nous dira ceux que l'on peut épargner et les nouveau-nés pour lesquels il n'y a point d'espoir? Souvent la science de ces juges s'est trouvée en défaut : tel corps qu'ils avaient déclaré inapte à la vie s'y est admirablement adapté; telle intelligence que du haut de leur judiciaire ils avaient assimilée à celle du crétin s'est développée en force géniale et créatrice ; vieux, routiniers, misonéistes, ils s'étaient trompés du tout au tout, et c'est par révolution contre eux que le monde s'était agrandi et renouvelé. Le plus sûr est donc d'accueillir tous les hommes comme des égaux en virtualité et en dignité, d'aider les faibles en les soutenant de sa force, les malades en leur rendant la santé, les inintelligents en leur ouvrant l'esprit vers les hautes pensées, avec la préoccupation constante du mieux pour les autres et pour soi-même, car nous constituons un tout, et, de progrès en progrès aussi bien que de recul en recul, l'évolution se produit d'un bout du monde à l'autre.

Le bonheur, tel que nous le comprenons, n'est donc pas une simple jouissance personnelle. Certes, il est individuel en ce sens que « chacun est le propre artisan de son bonheur », mais il n'est vrai, profond, complet, qu'en s'étendant sur l'humanité entière, non qu'il soit possible d'éviter les chagrins, les accidents, les maladies et la mort même, mais parce que l'homme, en s'associant à l'homme pour une œuvre dont il comprend la portée et suivant une méthode dont il connaît les effets, peut avoir la certitude d'orienter vers le mieux tout ce grand corps humain dont sa propre cellule individuelle n'est qu'un infiniment petit, un milliardième de milliardième, si l'on compte les générations successives et non pas seulement le nombre actuel des habitants de la Terre énumérés par les recensements. Ce n'est pas tel ou tel stade de l'existence personnelle et collective qui constitue le bonheur, c'est la conscience de marcher vers un but déterminé, que l'on veut et que l'on crée partiellement par sa volonté. Aménager les continents, les mers et

l'atmosphère qui nous entoure, « cultiver notre jardin » terrestre, distribuer à nouveau et régler les ambiances pour favoriser chaque vie individuelle de plante, d'animal ou d'homme, prendre définitivement conscience de notre humanité solidaire, faisant corps avec la planète elle-même, embrasser du regard nos origines, notre présent, notre but rapproché, notre idéal lointain, c'est en cela que consiste le progrès.

C'est donc en toute confiance que nous pouvons répondre à la question qui surgit en chaque homme dans le secret de son cœur : oui nous avons progressé depuis le jour où nos ancêtres sortirent des cavernes maternelles, pendant les quelques milliers d'années que constitue la courte période consciente de notre vie.





POSTFACE

L'auteur de *L'Homme et la Terre* mourut le 5 juillet 1905. Le manuscrit, composé sans hâte ni repos au cours des dix années précédentes, avait été complètement terminé au printemps de 1904. Élisée Reclus avait donc eu le temps d'y faire de nombreuses additions; il avait eu la joie de discuter avec François Kupka les illustrations que celui-ci préparait et s'était rendu compte du travail que pourraient poursuivre les personnes qui l'entouraient. Au fur et à mesure de la publication des fascicules — le premier date du 15 avril 1905 — ,il avait pu apporter quelques modifications au texte primitif : de légères différences entre la première et la seconde édition, dans les 300 premières pages du tome I, sont dues à la main de l'auteur.

Élisée Reclus, moins que tout autre, n'ignorait les défauts de l'ouvrage qui devait affirmer l'unité de ses vues de savant et d'anarchiste, développer son livre *Evolution et Révolution* en même temps que former un dernier chapitre à la *Nouvelle Géographie Universelle*. Telle était sa confiance en ses collaborateurs qu'il les pria de ne point s'en tenir à la lettre de son manuscrit; il leur demanda même de refondre complètement certains chapitres dont il n'était pas satisfait. En cela, sa volonté ne fut pas respectée, le texte publié est celui du manuscrit entièrement écrit de sa main, mais il a été tenu compte, autant que possible, des observations marginales qu'il y avait faites, et, devant un texte de premier jet, dont les différentes parties ne se liaient pas toujours entre elles, on s'est efforcé de ne pas perdre de vue le respect dû au lecteur aussi bien qu'à l'écrivain.

Élisée Reclus avait dressé une liste de sept à huit cents cartes, confiées aux excellents soins de son ami Patesson. De ces documents cartographiques, qui devaient accompagner le texte de telle sorte que tout nom géographique cité se retrouvât localisé, certains se sont montrés trop difficiles à exécuter dans le court laps de temps à notre

Progrès

3462

l'élégance de la démarche, non sur tel ou tel type exceptionnel parmi les Européens, mais sur des groupes pris au hasard, représentant le type moyen des nations d'Europe. Ainsi il y eut, à ce point de vue, régression générale, par le fait de notre claustration dans les demeures et de notre costume absurde, empêchant la transpiration cutanée, l'action de l'air et de la lumière sur la peau, le lib-développement des muscles, souvent gênés, torturés, estropiés même par brodequins et corsets. Toutefois de nombreux exemples prouvent que la régression n'est pas définitive et sans appel, car ceux de nos jeunes gens qui se sont élevés en de bonnes conditions d'hygiène et d'exercices physiques se développent en forme et en force comme les plus beaux des sauvages, et en outre, ils ont la supériorité que leur donnent la conscience en eux-mêmes et le prestige de l'intelligence. Grâce aux acquisitions du passé que le moderne acquiert rapidement et méthodiquement par l'instruction, il réussit à vivre plus longtemps que le

Progrès 3470

et que l'on crée partiellement par sa volonté. Aménager les continents, les mers, et l'atmosphère qui nous entoure, cultiver notre jardin terrestre, distribuer à nouveau et régulariser les ambiances pour favoriser chaque vie individuelle de plante, d'animal ou d'homme, prendre définitivement conscience de notre humanité solidaire, faisant corps avec la planète elle-même, embrasser du regard nos origines, notre présent, notre but rapproché, notre idéal lointain, c'est en cela que consiste le progrès.

C'est donc en toute confiance que nous pouvons répondre à la question qui surgit en chaque homme dans le secret de son cœur : « Oui, nous avons progressé depuis le jour où nos ancêtres sortirent des cavernes naturelles, pendant les quelques millions d'années que constitue la courte période consciente de notre vie

Deux pages du Manuscrit de *L'Homme et la Terre.*

disposition. Nul doute que cette partie de l'ouvrage n'eût été beaucoup plus intéressante si l'auteur avait présidé à l'édition. Quant aux illustrations, aucune instruction ne nous avait été laissée.

Elisée Reclus eût aimé à consacrer un mot aimable à chacun de ses collaborateurs, artistes et cartographes, correcteurs et metteurs en pages, à tous ceux qui, régulièrement ou incidemment, par amitié pour l'auteur ou sympathie pour ses écrits, ont donné leurs soins à la revision des épreuves, mais la plupart refusent de s'en voir remercier publiquement. Cette notice n'est signée que pour prendre la responsabilité des malfaçons de *L'Homme et la Terre* et des erreurs que de scrupuleux correspondants ont la bienveillance de signaler à l'éditeur.

Paul RECLUS.

Institut Géographique
Bruxelles, le 15 septembre 1908.

INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES GRAVURES

❦

LISTE DES CARTES

❦

TABLE DES MATIÈRES



INDEX ALPHABÉTIQUE

des Noms propres contenus dans le Tome VI

Les noms de peuples sont en grasse; les noms d'auteurs, personnages historiques, etc., en *italique;* les pays, montagnes, villes, etc., en romain.

Les chiffres droits se rapportent au texte, les chiffres inclinés indiquent que le nom correspondant est localisé sur une carte à la page indiquée.

B

D

J

K

N

Q

R



CORRECTIONS ET ADDITIONS



Pages

—

7, un des lieux de combat est incorrectement placé sur la carte : Vlakfontein (N) se trouve à environ 80 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Pretoria.
81, légende, *au lieu de* Staatus Island, *lire*, Staaten Island.
87, sur la carte, au nord de Jersey-City, il manque Hoboken.
89, légende, *au lieu de* Cambden, *lire*, Camden.
96, 5ᵉ ligne du bas, *au lieu de* Colombo, *lire*, Columbia ou Oregon.
115, la gravure n'est pas de J. Kuhn, elle est empruntée au *Globus*.
121, au bas de la carte, *au lieu de* Bativa Blanca, *lire*, Bahia-Blanca.
127, la carte ne va pas jusqu'au Marañon ; le titre devrait être : « Du Bassin du Marañon à celui du Paraná ».
142, dans le titre de la gravure, *au lieu de* Palan, *lire*, Palau.
207, Peuples et Etats sont mélangés sur la carte et dans la légende, mais dans l'index alphabétique ils sont différenciés.
209, 10ᵉ ligne d'en bas, *au lieu de* Ouchouia, *lire*, Ouchouaïa.
292, le tableau de Van Thulden est au musée ancien de Bruxelles.
306, 15ᵉ ligne, *au lieu de* Manchous, *lire*, Mandchous.
309, légende, *au lieu de* partagés, *lire*, partagé.
410, 5ᵉ ligne du bas, Barmans est le terme employé par Elisée Reclus ; Birmans est plus généralement usité en français.
411, 2ᵉ ligne du bas, écorchement est le mot du manuscrit ; Elisée Reclus aura voulu dire égorgement.
418, 4ᵉ ligne du bas, *au lieu de* curés mêmes, *lire*, curés même.
440, 5ᵉ ligne, *au lieu de* peu d'élèves, ceux ne pouvant, *lire*, peu d'élèves, ceux-ci ne pouvant.
453, la statistique des illettrés de France remonte à 1891.
455, 9ᵉ ligne du bas, *au lieu de* présente, *lire*, présentent.
462, 9ᵉ ligne du bas, *après* leurs œuvres, *ajouter*, aux leurs.
484, dernière ligne, *au lieu de* coutumes, *lire*, costumes.
485, 20ᵉ ligne, *au lieu de* opprobe, *lire*, opprobre.
497, titre gravure, *au lieu de* Sorente, *lire*, Sorrente.



TABLE DES GRAVURES

du Tome VI



CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

Pages

CHAPITRE XII





LISTE DES CARTES



CARTES EN COULEURS



TABLE DES MATIÈRES

du Tome VI



LIVRE QUATRIÈME : Histoire contemporaine (*suite*).

CHAPITRE V

L'ANGLETERRE ET SON CORTÈGE

CHAPITRE VI

LE NOUVEAU MONDE ET L'OCÉANIE

CHAPITRE VII

L'ÉTAT MODERNE

Chapitre VIII

LA CULTURE ET LA PROPRIÉTÉ

Chapitre IX

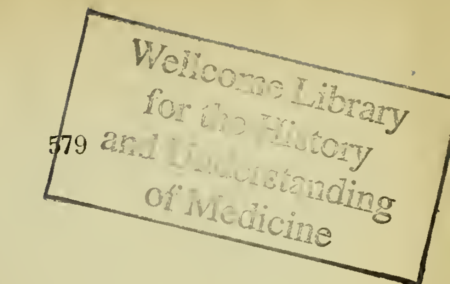
L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE

Chapitre X

LA RELIGION ET LA SCIENCE

Chapitre XI

ÉDUCATION



Chapitre XII

PROGRÈS





PARIS
IMPRIMERIE DE VAUGIRARD
Impasse Ronsin
H.-L. Motti, Directeur.



